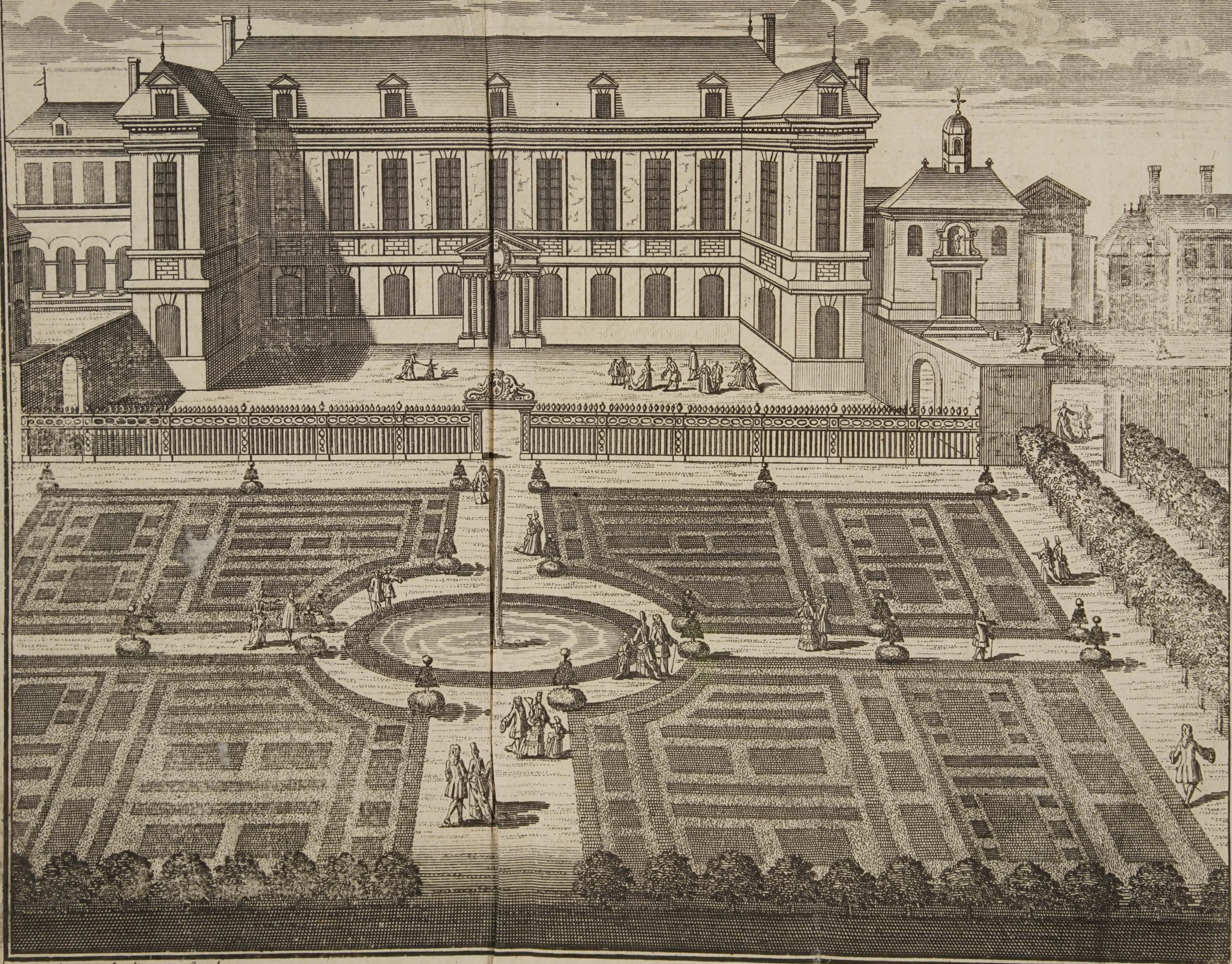







I.B. Scotin le jeune Sculp.

# COURS D'OPERATIONS DE CHIRURGIE,

DEMONTRÉES AU JARDIN ROYAL,

*Par M.* DIONIS, *Premier Chirurgien de feues Mesdames les Dauphines, & Maistre Chirurgien Juré à Paris.*

SECONDE EDITION,

Revûe, corrigée & augmentée par l'Auteur.



A PARIS,

Chez CHARLES-MAURICE D'HOURY, rue de la Harpe, devant la rue S. Severin, au St Esprit.

MDCCXIV.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*




PETRUS DIONIS CHIRURGUS
SERENISSIMÆ DELPHINÆ PRIMARIUS
Boulogne pinx.



# AU ROY,



*IRE,*

*Ce Cours d'Operations de Chirurgie que j'ose présenter aujourd'hui à* VOTRE MAJESTÉ, *est un hommage qui lui est dû, puisque c'est en exécution de ses*

*Ordres qu'elles ont été démontrées dans ſon Jardin Royal.* VOTRE MAJESTÉ *toujours attentive au bien de ſes Sujets, & ſur ce qui peut contribuer à la perfection des Sciences & des Arts, n'a pas ſeulement ordonné par une Déclaration particuliere que les Anatomies s'y fiſſent publiquement : Elle a voulu encore que les Operations de Chirurgie y fuſſent démontrées à portes ouvertes & gratuitement; perſuadée qu'il ne ſuffiſoit pas au Chirurgien de connoître l'homme pour le guérir des maux dont il eſt ſi ſouvent attaqué, & qu'il lui étoit impoſſible d'y parvenir, s'il n'étoit pleinement inſtruit de toutes les Operations qui ſe pratiquent ſur le corps humain. Si l'Anatomie doit ſes plus grandes lumieres à cet établiſſement; la Chirurgie n'eſt pas moins redevable aux bontez de* VOTRE MAJESTÉ *qui lui a procuré les moyens de ſe prefectionner. L'autorité des premiers Anatomiſtes nous tenant enchainez, ne nous permetoit pas de publier de nouvelles découvertes; & l'attachement qu'on avoit pour l'ancienne*

*maniere de faire les Operations nous empêchoit de chercher les moyens de les rendre plus heureuses & moins cruelles; Mais par les soins paternels de* VOTRE MAJESTE', *nous sommes revenus de cette aveugle prévention pour les Anciens. Je fus choisis ,* SIRE, *en* 1672. *pour démontrer les Veritez Anatomiques, & les Operations Chirurgicales ; j'ai tâché de m'en acquitter avec toute l'ardeur & l'exactitude qui sont dûes aux ordres de* VOTRE MAJESTE'. *Les diverses Editions* de l'Anatomie de l'homme, *telle que je l'ai démontrée au Jardin Royal, font voir qu'elle a été favorablement reçûe du Public : Mais comme on ne peut pas douter que le succès n'en soit dû au nom auguste de* VORTE MAJESTE', *j'espere aussi que puis qu'Elle m'a permis de mettre ce même nom à la tête de ce Cours d'Operations démontrées dans le même lieu, il ne sera pas moins bien reçû de tous les Chirurgiens en general, vû qu'ils n'y trouveront plus ces fers ardens & ces instrumens affreux dont les Anciens épouvantoient*

*leurs malades. J'ose même présumer que l'impression de ce Livre deviendra également utile & aux jeunes Eleves en Chirurgie, & à ceux qui la pratiquent si dignement dans les Armées de* VOTRE MAJESTÉ. *Trop heureux, que mon foible talent m'ait encore procuré cette occasion de marquer encore le zele ardent & le profond respect avec lequel je suis,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéïssant,
& très-fidele Serviteur & Sujet,
DIONIS.



# PRÉFACE

TOus les Philoſophes conviennent de l'importance de la Phyſique, qui pour nous inſtruire de l'Hiſtoire naturelle ne ſe contente pas de monter juſques aux Cieux, d'examiner ce qui ſe paſſe dans les airs, de deſcendre dans le fond des mers, & de fouiller dans les entrailles de la terre; mais qui pénétrant dans chaque être en particulier nous fait connoître tout ce qui compoſe & fait l'ornement de l'Univers.

La Phyſique ne pourroit pas déveloper les reſſorts qui font agir tous les corps que nous voyons ſans le ſecours de l'Anatomie; c'eſt par ſon moyen que diſſequant & ſéparant juſques aux moindres particules qui compoſent un tout, elle découvre tous les ſecrets de la Nature; & un cours de Philoſophie ſeroit imparfait, s'il étoit privé des lumieres que lui donnent les Démonſtrations Anatomiques.

Si le Philoſophe eſt indiſpenſablement obligé d'avoir recours à l'Anatomie pour découvrir l'interieur de chaque être, que ne doit pas faire le Chirurgieu qui a pour

objet le corps humain, l'ouvrage le plus parfait qui ſoit ſorti des mains du Créateur. Le premier contente ſa curioſité en augmentant ſes connoiſſances par celles que l'Anatomie lui donne, mais l'autre ayant à travailler ſur l'homme ne doit pas ignorer un ſeul des reſſorts qui le font mouvoir, s'il veut être bon Chirurgien.

Il faut donc que la connoiſſance du ſujet précede celle des Operations qu'il doit y faire : c'eſt par cette raiſon que chaque hyver au Jardin Royal on commence par l'Anatomie ſur le premier cadavre qui ſe préſente, & qu'enſuite ſur un autre on fait toutes les Operations de Chirurgie; & c'eſt cette même raiſon qui m'a engagé de donner au Public l'Anatomie de l'homme, avant ce Cours d'Operations que je lui donne aujourd'hui.

Le Roi mieux informé qu'aucun de ſon Royaume de tout ce qui peut contribuer au bien de ſes Sujets, ordonna par une Déclaration particuliere qu'il fit vérifier & enregiſtrer en ſa préſence dans le mois de Mars 1673. que les Démonſtrations de l'Anatomie & des Operations de Chirurgie ſe feroient toutes les années dans ſon Jardin Royal à portes ouvertes & gratuitement, afin de faciliter aux Etudians en Chirurgie les moyens de ſe perfectionner dans un art qu'il a toujours regardé comme un des plus neceſſaire dans un Etat.

J'appelle la Chirurgie un art pour me renfermer dans ſon éthimologie qui eſt dérivée de deux dictions grecques, de *Keir* qui ſignifie main, & d'*Ergon* qui veut dire Operation de maniere que Chirurgien & Operateur manuel ſont mots ſynonimes, qui ſont communs à tous ceux qui travaillent de la main. Quoique le Chirurgien par cette éthimologie ſemble être confondu avec tous les autres artiſans, c'eſt d'elle néanmoins qu'il tire toute ſa gloire, puiſqu'elle le diſtingue & le met au-deſſus de tous les autres. Les Anciens qui ont donné la dénomination à tous les arts, ont nommé Peintre celui qui fait les tableaux, Sculpteur celui qui fait les figures,&c. Mais ils ont laiſſé par excellence le nom de Chirurgien à celui qui travaillant ſur le corps humain, avoit pour objet le plus noble de tous les êtres.

Ce ſeroit pourtant avec quelque juſtice qu'on pourroit qualifier la Chirurgie de ſcience, contre l'opinion de quelques-uns qui la traitent d'art ſimplement mécanique: il eſt vrai qu'elle opere de la main; mais comme elle n'execute que ce que l'entendement lui dicte, elle ne mérite pas moins le nom de ſcience que les Matéhmatiques qui tracent ſur le papier avec la regle & le compas les figures & les Démonſtrations que l'eſprit imagine, ces deux ſciences ont également des inſtrumens qui leur ſont propres; & comme l'uſage de ceux-là

n'appartient qu'au Mathématicien, l'uſage du ſcalpel & de la lancette eſt propre au Chirurgien : car la ſéparation de la Théorie d'avec la Pratique eſt également impoſſible dans l'une & l'autre de ces Sciences ; & comme on eſtimeroit ignorant un Mathematicien qui ne pourroit pas former ſes figures ni faire ſes Démonſtrations, on doit croire celui-là incapable de ſoulager autrui, qui auroit beſoin du ſecours d'une main étrangere pour guérir des maux qu'il ſe vanteroit d'avoir découvert. On peut non-ſeulement mettre la Chirurgie au rang des ſciences, mais encore on doit la regarder comme la plus noble, la plus certaine & la plus néceſſaire de toutes; puiſque ce qui fait la nobleſſe d'une Science c'eſt la dignité de ſon objet.

La Chirurgie a pour abjet le même que Dieu a eu pour celui de ſa toute-puiſſance, ſur lequel il a bien voulu travailler de la main ; car pour former tous les autres l'Ecriture nous apprend qu'il a ſeulement parlé, & ils ont été faits : Et lorſque cette ſcience commande quelque choſe à pratiquer par la ſuite des conſéquences qu'elle tire de ſes principes, c'eſt ſur ce même corps qu'elle opere. Eſt-il rien de plus glorieux pour le Chirurgien que de dire, que Dieu après avoir fait l'homme & avoir donné la forme & la figure à toutes les parties de ſon corps convenables aux actions auſquelles

elles étoient destinées, il l'abandonne entre les mains du Chirurgien pour avoir soin de sa conservation, & le maintenir dans cette conformation de toutes les parties qu'il a reçues du Créateur ? Dieu l'a pratiqué étant sur la terre ; exerçant en toutes occasions cette Chirurgie parfaite en toutes ses parties, qui en même tems qu'elle connoît le mal y porte la main, & le remede pour le guérir ; & les Apôtres successeurs de sa charité aussi-bien que de son pouvoir, ne dédaiguoient pas d'appliquer leur mains sur les infirmitez des malades, & par ces secours charitables ils convertissoient une infinité de peuples qui leur voyant faite des cures extraordinaires se laissoient convaincre des véritez qu'ils enseignoient. Les Rois & les Princes faisoient autrefois leur principale occupation de panser les malades qui imploroient leur secours, ne trouvant pas qu'ils fut au dessous de leur dignité d'appliquer leurs mains Royales pour guérir & soulager le même sujet que Dieu avoit formé de ses mains divines, & sans chercher des exemples dans l'Antiquité, nous avons vû le Roi faire préparer en sa présence & distribuer charitablement à tous ceux qui lui en demandoient, un Remede qu'il avoit reçu du Prieur de Cabrieres ; ainsi de tous les tems la Chirurgie a été regardée comme très-digne d'être pratiquée par les plus

Grands de la Terre.

La certitude de la Chirurgie eſt manifeſtement prouvée par les effets merveilleux qu'elle produit : en abatant les cataractes, elle rend la vûë aux malades ſur l'heure même. En vuidant la poitrine par le moyen de l'empyéme, elle fait parler les muets. Et faiſant les réduction des luxations de la jambe & du pied, elle fait marcher les boiteux. Enfin rien n'eſt plus ſûr que ce qu'elle fait, en ajoutant au corps ce qui lui manque ; en retranchant ce qu'il a de ſuperflu, & en le conſervant dans cette perfection que lui a donnée l'Auteur de la nature : Et quoique toutes ces Operations nous paroiſſent des miracles, parce qu'elles guériſſent l'homme dans un moment, ce ne ſont néanmoins que les effets ordinaires de la Chirurgie dont la certitude ne peut être aſſez admirée.

Pour ſe laiſſer convaincre de la néceſſité abſoluë de la Chirurgie, il n'y a qu'à faire réflexion que toutes les autres ſciences & tous les autres arts ne ſont néceſſaires à l'homme que pour vivre commodément ; mais que la Chirurgie lui eſt néceſſaire pour vivre abſolument ; puiſque dès le moment de ſa naiſſance il implore ſon ſecours pour lui faire une ligature à l'ombilic, ou pour lui couper ſous la langue le filet que ſouvent il apporte

en naiſſant, ſans quoi il périroit auſſi-tôt qu'il a vû le jour. On peut ajouter que ſans cette ſcience la terre ſeroit preſque toute dépeuplée, parce qu'il eſt peu de perſonnes à qui dans le cours de ſa vie, on n'ait pas fait quelque Operation qui l'ait empêché de mourir. Si on ne panſe pas un coup d'épée on de mouſquet au travers du corps, ſi on ne trépane pas quand on a le crâne fracturé, ſi on ne fait pas l'Operation du bubonocle dans un ètranglement du boyau, on meurt infailliblement, & par conſéquent il faut convenir de la néceſſité de la Chirurgie qui enleve tous les jours pluſieurs perſonnes du tombeau qui y deſcendroient ſans elle. Combien dans les Armées a-t'elle guéri de bleſſez ? Combien de grands Capitaines ſeroient péris par des playes épouvantables ſi elle ne les avoit pas ſecourus ? C'eſt dans les Armées, c'eſt dans les ſiéges que la Chirurgie triomphe, c'eſt là que tout reconnois ſont empire & ſa néceſſité, c'eſt-là que les effets & non pas les paroles font ſon éloge. On entend les uns qui faiſant le récit de leurs bleſſures publient lui être redevables de la vie : on voit les autres qui par la confiance qu'ils ont dans la Chirurgie expoſent encore leur vie avec plus de généroſité pour le ſervice du Prince, perſuadez avec juſtice qu'ils trouveront chez

elle tous les ſecours qu'ils en attendent.

Ce ſont les Operations qui en produiſant des effets ſi ſurprenans rendent la Chirurgie ſi recommandable : c'eſt pourquoi celui qui s'engage dans cette profeſſion, ne doit rien négliger pour s'en inſtruire & s'y perfectionner. Paris lui en fournit les moyens mieux qu'aucune Ville de l'Europe, il s'y fait des demonſtrations publiques en trois endroits differens, au Jardin Royal, à l'Ecole de Médecine, & à Saint Coſme, qui toutes étant faites par des Maîtres Ohirurgiens Jurez de Paris, s'y démontrent avec la derniere exactitude.

J'ai fait pendant huit années celles du Jardin Royal, où le concours des Etudians étoit ſi grand que la plus grande Salle deſtinuée à ces Démonſtrations n'en pouvoit pas tenir la moitié, c'eſt ce qui nous obligea de faire des billets cachetez que nous diſtribuions aux Garçons Chirurgiens qui ſervoient les Maîtres, qui ſeuls y pouvoient entrer, & cela pour éviter la confuſion par l'excluſion de ceux qui étoient en boutique chez les Barbiers, & de ceux que la ſeule curioſité pouvoit y attirer.

C'eſt ce même Cours d'Operations que j'ai démontrées tant de fois au Jardin Royal, que je rends public aujourd'hui dans l'eſperance qu'il ne ſera pas ſeulement utile à ceux qui par l'éloignement des lieux, ou

par leur séjours dans les Provinces n'ont pas pû y assister, mais encore à ceux de Paris qui ayant quelqu'une de ces Operations à faire en le lisant y trouveront ce qui se sera échapé de leur mémoire.

Si ce Cours d'Operations est reçu favorablement des Etudians, & si les connoisseurs le jugent digne de leur approbation, c'est à la Chirurgie de saint Cosme que tout le mérite en est dû. Je n'ai fait que repeter les instructions que j'ai puisées dans cette Ecole célebre en me faisant passer Maître. Les quatre Prevôts qui sont chargez de faire faire à l'Aspirant toutes les Operations sur le sujet pendant la semaine Anatomique, ne laissant passer aucune circonstance essentielle; s'il s'en acquite bien ils lui font rendre raison pourquoi il les fait ainsi, & s'il manque en quelque chose ils le redressent & lui apprennent; de sorte que celui qui a fait le chef-d'œuvre à Paris, se peut dire sans contestation Chirurgien de la bonne roche.

Mr. Felix le pere dans le dessein de mettre un jour son fils à sa place, voulut qu'il fût Maître: il lui fit faire le chef-d'œuvre avec toutes la séverité qu'il demande. Monsieur Marêchal qui remplit la même charge de premier Chirurgien du Roi, a voulu que son fils suivît cet exemple, il en a fait tous les actes avec la même exactirude que font tous les autres. Pour moi qui ai deux

fils qui ont voulu embraſſer cette profeſſion; dont un a été Chirurgien ordinaire de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, & l'autre Chirurgien Major de l'Armée du Roi en Eſpagne, je les ai mis ſur les bancs, auſſitôt qu'ils ſe ſont déterminez à être Chirurgiens, ils ont faits les vingt-cinq actes du chef-d'œuvre avec la derniere rigueur, & dans cette Compagnie ils ont puiſé les lumieres qu'on ne trouve point ailleurs. Dieu veuille, que les aggrégations, les aſſociations, les legers examens qui y en ont incorporé pluſieurs qui ne ſe ſentoient pas aſſez forts pour y entrer par la voye du chef-d'œuvre, ne diminuent rien de ſon ancienne ſplendeur, ne la faſſent point relâcher de la régularité dans ſes actes, en prodiguant la qualité de Maître à des ſujets indignes de la porter, & qu'enfin on continue de dire comme autrefois, que l'Ecole de Chirurgie de Paris eſt la premiere du monde.

Ces Operations ayant été démontrées dans une des ſalles du Jardin Royal, où on avoit fait une eſpece d'amphiteâtre en attendant que le Roi en eût fait faire un autre plus ſuberbe & digne de ſa grandeur, comme il a été executé par la ſuite; j'ai fait graver la Maiſon du Jardin Royal que j'ai miſe à la tête de ce Livre, & en même tems le dedans de l'Amphiteâtre de ſaint Coſme que vous voyez au commencement
de

de la premiere Démonſtration, dans lequel tous les ſpectateurs ſont aſſemblez. J'ay pris ce modele comme le plus magnifique de ceux qui ſont à Paris, & tel qu'il doit être pour faire très-commodément des Démonſtrations publiques.

J'ay diviſé ce Cours d'Operations comme mon Anatomie en dix journées. La premiere traite en général des Operations & des ſutures; la ſeconde, des Operations qui ſe pratiquent ſur le bas-ventre; la troiſiéme, de celles qui ſe font ſur la veſſie, la verge, & la matrice: la quatriéme, de celles que demandent les aînes, le ſcrotum & l'anus; la cinquiéme, de celles de la poitrine & du col; la ſixiéme, de celles qui ſe font à la tête & aux yeux; la ſeptiéme, de celles qui ſe rapportent à toutes les parties du viſage; la huitiéme, de celles qu'on fait aux extrémitez ſuperieures; la neuviéme, de celles qui ſe font ſur les extrémitez inferieures; enfin la dixiéme & la derniere, de celles qu'on peut pratiquer ſur toutes les parties du corps. J'ay cru cet ordre moins embaraſſant pour les Etudians, que ſi je les avois mis confuſément comme nous les voyons dans les Auteurs.

J'ay mis à la tête de chaque Operation une planche qui repréſente l'appareil tel que le Chirurgien le doit préparer avant que de faire ſon Operation: à celles qui ſont legeres & qui ne demandent point d'appa-

reil, je n'y en ai point mis ; & à celles où il n'en faut pas un considérable, j'en ai fait graver plusieurs sur une même planche, le nombre des figures est de plus de soixante, ce qui fait voir que je ne les ai pas épargnées, que j'y en ai mis autant que j'ai jugé qu'il en étoit nécessaire pour l'instruction, & pour la perfection de cet Ouvrage.

Il y a des lettres alphabetiques dispersées dans le discours de chaque Operation, qui ont raport avec celles qui sont gravées dans la planche ; de sorte que celui qui voudra s'instruire de la maniere de la faire; trouvera marqué par A le premier instrument dont il d'oit se servir, & continuant par ordre il finira par l'instrument ou le bandage marqué par la derniere lettre qui sera gravé dans la planche.

Ceux qui voudront voir un plus grand nombre d'instrumens, je les renvoye au Livre qui pour titre, *l'Arsenal de Chirurgie de Scultet*, fameux Chirurgien d Ulmes, cet Ouvrage a été imprimé en latin à Franfort, il y a plus de soixante ans, & depuis peu il a été mis en françois & imprimé à Lyon; ce Livre ressemble assez à un Arsenal où l'on voit quantité d'Armes antiques, capables seulement de contenter la curiosité; mais qui ne sont d'aucun usage à présent.

J'ay évité autant que j'ay pû les noms rudes & barbares que les Grecs ont donnés aux Maladies, & aux Operations qu'elles

requierent : j'ai tâché de parler françois, & d'en diſcourir ſous les noms les plus uſitez dans notre langue.

Je commence néanmoins par expliquer leur Etimologie, afin que le jeune Chirurgien ſçache d'où ſont dérivés des mots ſi difficiles à retenir, je continue par la définition, les differences, les cauſes & les ſignes de chaque maladie: je preſcris les remedes convenables pour en obtenir la curation. Et ſi la maladie ne cede point à ces remedes, & qu'il en faille venir à l'Operation, je marque ce qu'il faut faire devant, durant, & après l'Operation, & comment il faut ſe conduire dans le panſement, de ſorte qu'il ne tient pas à moi ſi on n'obtient pas la fin qu'on ſe propoſe, qui eſt la parfaite gueriſon.

Je fais pluſieurs remarques, & je raporte ſouvent des faits hiſtoriques qui doivent encourager le Chirurgien à entreprendre les Operations. Depuis plus de cinquante ans que je pratique la Chirurgie à la Ville & à la Cour, j'ay tant trouvé d'occaſions de l'exercer, que tout ce que j'avance eſt fondé ſur ma propre experience : c'eſt pourquoi on peut m'en croire, & d'autant plus que je ne cite rien ou très-peu de choſes ſur la bonne foy d'autrui.

Les portraits que je fais de pluſieurs gens qui ont monté ſur la ſcene pour jouer des rôles differens dans la Medecine & dans la

Chirurgie ſont tirez au naturel, on peut y ajouter toute la foy poſſible, puiſque j'en ai connu les originaux, & que dans les hiſtoires que j'en fais, je parle avec ma ſincerité ordinaire. Je ne les rapporte que dans la vûe de rendre ſervice au public, afin qu'il évite de ſe livrer entre les mains de ces ſortes de gens qui promettent infiniment plus qu'ils ne peuvent tenir, & de ceux qui n'ayant qu'un remede le donnent tête baiſſée à tous ceux qui ſe préſentent. S'il y a quelqu'un qui s'en trouve offenſé ou par lui-même ou par ſes amis, je lui déclare que mon deſſein n'eſt point d'inſulter perſonne ſur ſa vie, ſes mœurs & ſa probité; que je n'attaque que ceux qui prennent impunément la qualité de Medecin ou de Chirurgien, parce qu'ils auront quelque legere teinture de l'une ou de l'autre de ces deux ſciences. Je ne blâme point ceux qui charitablement diſtribuent des remedes aux pauvres qui leur en demandent; je ſçai qu'il y a quantité de perſonnes qui en donnent dans l'intention de ſoulager les malades & ſans aucun interêt, & je ſçai auſſi qu'on peut être fort charitable & zelé pour le prochain, & en même tems ignorant Medecin, & dangereux Chirurgien.

Enfin pour remedier aux abus, ou plûtôt pour éviter les inconveniens qui arrivent quelquefois dans l'exercice de deux profeſſions ſi néceſſaires à la conſervation

de la vie des hommes, il ſemble qu'on ne peut rien ajouter de mieux à la diſcipline qui s'obſerve aujourd'hui, que les anciens Reglemens des Ecoles de Medecine & de Chirurgie de Paris : en effet on ne voit rien qui ne ſoit ſagement établi pour porter les Eleves à la perfection de leur Art, par rapport à la ſaine Doctrine qu'on y apprend. Les nouvelles inſtitutions qui y ont été faites, en doivent encore beaucoup augmenter la réputation & l'eſtime chez les Etrangers. M. Fagon non content des ſoins qu'il prend à avancer la Botanique, la Chymie, & la Chirurgie, par le choix qu'il fait, ou qu'il approuve des Profeſſeurs les plus capables dans ces trois parties de la Medecine, & par les ſecours qu'elles reçoivent de ſon grand crédit au près du Prince, a pourvû depuis peu d'années le Jardin Royal d'un Cabinet des plus rares de l'Europe, en tout ce qui regarde les choſes naturelles, afin que dans le tems des Exercices de ce lieu les Phyſiciens de tout le Royaume, & des autres Pays les plus éloignés y puiſſent venir s'inſtruire de la nature & des proprietés de tous les mixtes qu'on y expoſe à leurs yeux, & dont on leur rapporte l'hiſtoire la plus certaine, pendant que d'un autre côté quelques-uns des plus illuſtres de notre Compagnie, ont fondé des Leçons publiques, où nos jeunes Maiſtres donnent tour-à-tour des preuves de leur

capacité dans les démonſtrations & les explications qu'on les engage de faire de l'Anatomie, des Operations, de l'uſage mécanique des os & de leur maladies, en même tems que M. le premier Chirurgien nous anime tous par le zele qu'il temoigne, tant à maintenir nos droits qu'à placer dans des poſtes avantageux qu'il a à ſa nomination les perſonnes en qui il remarque un vray merite, & par les exemples ſinguliers qu'il nous donne ſi fréquemment de la plus ingenieuſe, & de la plus heureuſe pratique.



# TABLE

## DES TITRES ET SECTIONS de ce Livre, contenant dix Démonstrations.

### *PREMIERE DEMONSTRATION enseignant les choses necessaires pour pratiquer les Operations.*



### *SECONDE DEMONSTRATION contenant les Operations qui se font sur le ventre inferieur.*

## TROISIE'ME DE'MONSTRATION, renfermant les Operations qui se pratiquent sur la vessie, sur la verge & sur la matrice.



## QUATRIE'ME DE'MONSTRATION, traitant des Operations qui se font aux aines, au scrotum & à l'anus.

## CINQUIE'ME DE'MONSTRATION contenant les Opérations qui se pratiquent à la poitrine & au col.

## SIXIE'ME DE'MONSTRATION; traitant des Operations qui se font à la tête & aux yeux.



## SETIE'ME DE'MONSTRATION, concernant les Operations qui se pratiquent à toutes les parties du visage.

HUITIE'ME DE'MONSTRATION, expliquant les Operations qu'on fait aux extrémitez superieures.



NEUVIE'ME D'EMONSTRATION, traitant des Operations qui se font sur les extrémitez inferieures.

## DIXIE'ME ET DERNIERE DE'MONSTRATION,

comprenant les Operations qu'on peut pratiquer sur toutes les parties du corps vivant ou après la mort.



Fin de la Table.

## APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

JE Soussigné Conseiller Lecteur & Professeur du Roy, Docteur Regent de la Faculté de Médecine de Paris, ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce Cours d'Opérations de Chirurgie démontrées au Jardin Royal, par *M. Dionis premier Chirurgien de Madame la Duchesse de Bourgogne*; & je certifie l'avoir trouvé non-seulement digne de l'impression, mais necessaire à tous les jeunes Chirurgiens pour les conduire dans toutes les Opérations qu'ils sont obligés de faire. Fait à Paris ce 20 Juin 1706.

ANDRY.

---

## PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: à nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT. Notre bien amé CHARLES-MAURICE D'HOURY seul Imprimeur Libraire de notre très-cher & très-amé Oncle Louis Duc d'Orleans Premier Prince de notre Sang: Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public; un livre *intitulé Cours d'Opérations de Chirurgie, par le sieur Dionis,* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de l'imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-Scel des présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes d'imprimer ou faire imprimer ledit livre ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-Scel, & de le vendre, faire

vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de huit années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit livre ci-dessus exposez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs: & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725; & qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE, Commandeur de nos ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE Commandeur de nos ordres: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit livre, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR TEL EST NOTRE PLAISIR

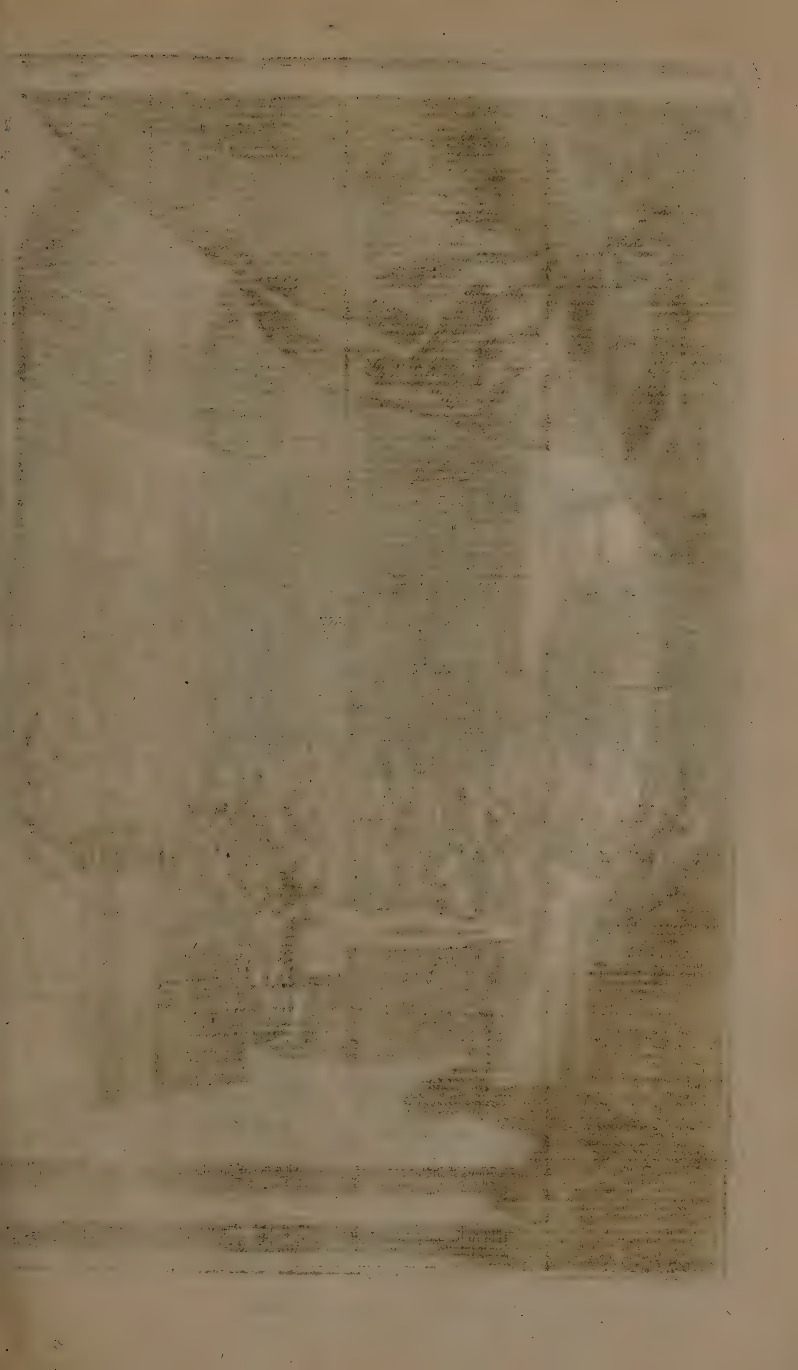
Donné à Paris le trentiéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cent vingt-ſept, & de notre Regne le douziéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

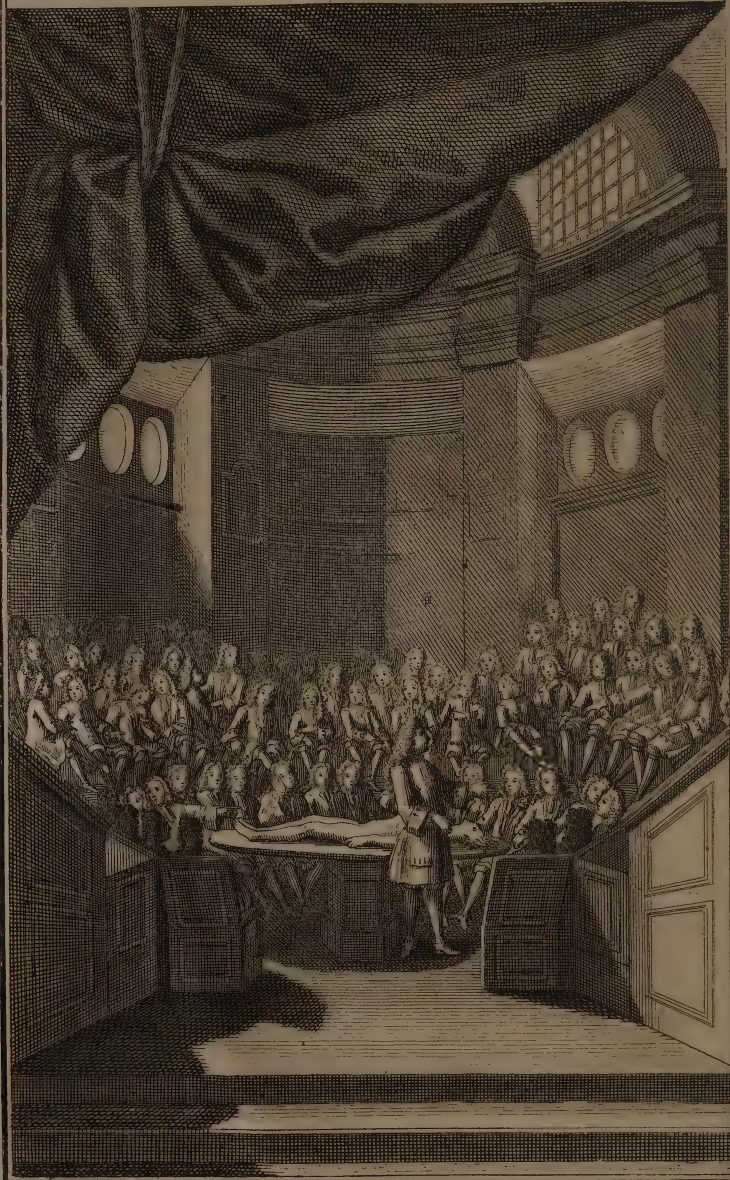
DE SAINT HILAIRE.

*Regiſtré ſur le Regiſtre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris no. 682 fol. 551. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le huit Août 1727.*

BRUNET, *Syndic.*

COURS




Pag. 1.ere
I.B. Scotin le jeune Sculp.



# COURS D'OPERATIONS DE CHIRURGIE, DÉMONTRÉES AU JARDIN DU ROY.

## *Des Operations en général.*

### PREMIERE DE'MONSTRATION.



NOUS voici assemblez, Messieurs, suivant la coutume si sagement établie à la gloire du Prince & l'avancement de la Chirurgie, pour commencer aujourd'huy sur le sujet que vous voyez, un Cours d'Opérations que j'espere que nous ache-

verons dans les dix journées qu'on employe d'ordinaire à cet exercice.

Les démonſtrations que nous avons à vous faire, ſont abſolument néceſſaires à ceux qui ſe deſtinent à la Chirurgie & qui veulent meriter le nom de Chirurgien; nom autrefois ſi eſtimé que les plus grands Princes même ne dédaignoient pas de le porter, en ſe faiſant appeller du nom de la partie de Chirurgie dans laquelle ils excelloient, comme on peut juger par l'étymologie de ces noms d'Hercule, d'Eſculape, de Machaon, &c. ſi vantez pour leurs belles cures.

En effet cette Profeſſion s'occupant toute à la conſervation & au rétabliſſement de la ſanté de l'homme, le chef-d'œuvre le plus accompli de l'Univers, ne doit-on pas convenir qu'elle eſt autant au-deſſus des autres emplois, que ſon objet eſt préferable au reſte des êtres, & ſa fin aux plus grands deſſeins qu'on ſe puiſſe propoſer? Pour peu auſſi que l'on réfléchiſſe ſur les puiſſans ſecours qu'on tire tous les jours de ce grand Art qui n'agit que ſur des principes ſûrs & manifeſtes, on ſera bien-tôt convaincu que rien n'eſt plus utile dans un Etat que de bons Chirurgiens.

Portrait d'un bon Chirurgien.

Par de bons Chirurgiens je n'entends pas parler de ceux qui prétendent à cette qualité, parce qu'on leur aura apris à faire un emplâtre & une ſaignée; ni de ceux qui connoiſſant leur foibleſſe, n'ont oſé s'expoſer à ſubir la rigueur du chef-d'œuvre; mais j'entends parler de ceux qui après une loüable éducation, ont été inſtruits des préceptes de la Chirurgie par de bons Maîtres, qui ont enſuite pratiqué dans les Hôpitaux des Villes & dans les Armées ſelon les lumieres & la ſaine méthode qu'ils ont puiſées dans l'Ecole de S. Côme, qui eſt aſſurément le lieu où ſe forment les plus habiles Chirurgiens de l'Europe. Je parle enfin de ceux qui ont pour principal but de leurs travaux la gloi-

re de guérir ou de ſoulager autant qu'il eſt poſſible, généralement toutes les perſonnes qui ont beſoin de leur aſſiſtance; & qui n'étant point avides du gain, courent également chez les pauvres comme chez les riches.

La Chirurgie a été définie diverſement par differens Auteurs; les uns l'ont honorée du titre de ſcience, les autres ont prétendu qu'elle étoit un art ſimplement mécanique, & d'autres ont ſoutenu qu'elle étoit ſcience & art tout enſemble, & que ces deux choſes n'en pouvoient être ſéparées ſans la rendre imparfaite; pour moi qui ſuis du nombre de ces derniers, je dis que la Chirurgie dans toute ſon étendue eſt une habitude de l'entendement formée par l'étude & par des réflexions ſur l'experience, pour connoître les maladies du corps humain & en même tems une dexterité acquiſe par un uſage frequent & bien ordonné, pour appliquer avec les mains aidées des inſtrumens les remedes aux maladies qui en ont beſoin. Définition de la Chirurgie.

Tous les Anciens ont auſſi diviſé la Chirurgie en deux parties, ſçavoir en Théorique & en Pratique; ils diſent que la premiere eſt une ſcience qui enſeigne la maniere d'operer pour la guériſon des maladies, & ils veulent que la ſeconde ſoit un art qui guérit effectivement par l'opération de la main adroitement dirigée. Il y a des Medecins qui ont ſuivi la même diviſion qu'ils ont exprimée en des termes differens, partageant toute la Chirurgie en Chirurgie médicale & raiſonnée, & en Chirurgie manuelle & operative. C'eſt en conſéquence de cette diſtinction qu'ils établiſſent deux ſortes de Chirurgie, qui peuvent être poſſedées ſéparement par differentes perſonnes, prétendant que la premiere eſt le partage des Medecins, & que la ſeconde appartient aux Chirurgiens. Diviſion de la Chirurgie.

Mais il faut demeurer d'accord qu'un Chirurgien qui n'auroit que cette Chirurgie pratique, ma-

nuelle & operative pour son partage, seroit un Chirurgien qui coureroit souvent risque de tuer ou d'estropier ses malades, quand il n'auroit pas de Mededin pour le conduire; & même en la présence du Medecin ne seroit-il pas encore en danger de faire des fautes, si sa tête n'étoit la conductrice de sa main? En effet pour marcher surement il faut avoir des yeux clairvoyans & des jambes souples & agiles, l'un sans l'autre est insuffisant. Un aveugle, par exemple, qui aura de bonnes jambes, & qui sera mené par un conducteur éclairé & fidele, ne laisseroit pas de trembler en marchant, parce que la lumiere sera séparée de la puissance qui le fait marcher: de même quelque experience qu'un Chirurgien puisse avoir, s'il n'a pas la connoissance qui le doit regler dans son ouvrage, il travaillera en aveugle; & s'il n'est bon Théoricien, il ne sera jamais Praticien habile.

La Théorie est inséparable de la Pratique.

Il faut donc que le Chirurgien possede l'une & l'autre de ces deux parties de la Chirurgie. La premiere s'acquiert par la connoissance des maladies qui arrivent à l'homme, & la seconde par l'habitude que l'on contracte à bien exécuter toutes les opérations qu'elles peuvent demander pour être guéries. Celle-là a été renfermée par le fameux Guidon dans six Traitez, dont le premier parle des Tumeurs, le second des Playes, le troisiéme des ulceres, le quatriéme des Fractures, le cinquiéme des Luxations, & le sixiéme des Maladies qui ne sont point comprises dans les cinq Traitez précedens, comme la teigne, la goute, la verole, la peste & beaucoup d'autres, dont l'intelligence, aussi-bien que de celles que je viens de rapporter, fait ce qu'on appelle la Théorie Chirurgicale, sur laquelle doit être fondée la seconde partie qu'on nomme la Pratique.

Je suppose donc que tous ceux qui sont ici presens, ont déja ces premieres connoissances de la

Chirurgie; & je me borne dans ce Cours à ne vous entretenir que de ce que chacun entend par les opérations Chirurgicales que je prétens vous démontrer toutes, & qui rempliront abondamment tout le tems qu'on a coutume de donner à ces Leçons publiques.

Pour être bon Chirurgien, il faut être Anatomiste.

Tout le monde ſçait l'obligation indiſpenſable dans laquelle eſt le Chirurgien d'être informé de l'Anatomie avant que d'entreprendre de connoître les maux auſquels nous ſommes aſſujettis & de ſe hazarder de faire aucune opération. La connoiſſance de la ſtructure de nos corps eſt la baſe & le plus ferme appuy de la Chirurgie, auſſi lui a-t'on donné le premier rang entre toutes les ſciences qui forment un habile Chirurgien. C'eſt pourquoi nous commençons toutes les années nos inſtructions par les démonſtrations Anatomiques, afin de diſpoſer nos Auditeurs à aſſiſter avec fruit aux Opérations de Chirurgie qu'on démontre dans la ſuite.

On doit entendre par opération de Chirurgie une prudente & methodique application de la main ſur le corps de l'homme pour lui conſerver ou lui rendre la ſanté.

Quatre ſortes d'opérations

Toutes les opérations de la Chirurgie ſe reduiſent ſous quatre eſpeces, dont la premiere rejoint ce qui a été ſeparé, & ſe nomme Syntheſe; la ſeconde diviſe les parties dont l'union eſt contraire à la ſanté, & celle-là s'appel diéreſe; la troiſiéme qu'on a compriſe par le mot d'Exereſe, ôte ce qui eſt étranger; & la quatriéme qu'on appelle Protheſe, ajoute ce qui y manque.

Ce que c'eſt que Syntheſe.

La Syntheſe eſt une opération qui réunit & remet avec adreſſe les parties de notre corps diviſées ou déplacées contre le cours ordinaire de la nature. Elle eſt de deux ſortes, ou commune ou particuliere, la premiere ſert à toutes les opérations, c'eſt à celle-là qu'on rapporte l'application des attelles, des

compresses, des bandages, la bonne situation de la partie malade, & generalement tous les instrumens & toutes les manieres qui peuvent contribuer à rétablir ou à rafermir les parties chacune en son lieu. La seconde s'exerce tant sur les parties molles, que sur les parties dures; celles des parties molles se fait en deux manieres, sçavoir sans division, & alors elle s'appelle *taxis*, c'est-à-dire arrangement; ou bien avec division & on la nomme *raphé* ou suture. Celle des parties dures a aussi deux especes, puisqu'elle s'applique à rassembler les os rompus, & à remplacer les os luxez ou disloquez. Cette opération a la prééminence sur les autres, parce qu'outre qu'elle est la plus necessaire, elle use encore des moyens les plus simples pour restituer au corps humain cette integrité des parties qu'il a reçûe de l'Auteur de la nature.

Définition de la Diérése

La Diérese est une opération qui divise & sépare les parties dont l'union & la continuité est un obstacle à la guérison, ou qui sont jointes & collées ensemble contre l'ordre naturel. Cette operation se pratique en quatre manieres, sçavoir en entamant, en piquant, en arrachant & en brûlant : ces quatre especes de divisions conviennent également aux parties molles & aux parties dures, & cela s'execute en tant de differentes circonstances, que la subdivision que je vous en ferois, vous seroit plus ennuyeuse qu'utile, puisque j'espere vous les faire voir toutes dans le cours de ces opérations.

Ce que c'est que l'Exérése.

L'Exérese est une opération qui retranche & tire hors du corps les choses qui lui sont superflues ou nuisibles & étrangeres. Cette opération se fait en deux manieres, ou par extraction, comme lorsque l'on est obligé de tirer des choses engendrées naturellement dans le corps, & qui pourtant lui sont devenues extrangeres, comme un enfant mort; ou de l'urine retenue ; ou par détraction, quand on ôte du corps les choses contre nature qui ont été in-

troduites du dehors; on en vient à bout, ſoit en faiſant playe, ſoit ſans faire playe, comme lorſque les matieres ſe ſont fourées dans des cavitez qui ont des iſſuës aſſez larges, telles que celles du nez, des oreilles, &c. Enfin pour bien exécuter ce que l'Exéreſe demande; il faut examiner 1°. quelle eſt la partie dont on veut tirer quelque choſe. 2°. quels ſont les corps étrangers que l'on veut faire ſortir, & 3°. quels ſont les inſtrumens qu'on y peut employer.

Définition de la Prothêſe.

La Protheſe eſt le quatriéme genre d'opération de Chirurgie par lequel on ajoute au corps quelque inſtrument qui ſupplée à des parties qui lui manquent; ces défauts viennent on naturellement comme quand quelque partie manque à un enfant dès ſa premiere formation; ou par accident, comme quand on a perdu à l'Armée un œil, un bras, ou une jambe; dans ce cas-là l'on a recours à quelque organe qui repare la partie dont on eſt malheureuſement privé. On tire quatre utilitez differentes de la Protheſe, la premiere regarde la neceſſité de quelque action, comme d'ajouter une jambe de bois pour marcher; la ſeconde eſt pour rendre à quelque partie ſon uſage, ou pour en faciliter l'action, comme quand on applique à la voute de l'interieur de la bouche de ceux qui ont le palais rongé ou percé une petite platine d'argent ou de plomb, ſans quoi ils ne pourroient parler que du nez, & n'avaleroient qu'avec peine; la troiſiéme pour l'ornement, comme quand on enchaſſe dans l'orbite un œil de verre peint & figuré de même que le naturel; & la quatriéme pour redreſſer la mauvaiſe conformation de quelque partie; c'eſt dans ce deſſein qu'on fait porter un corſelet de fer à de jeunes enfans dont l'épine & les côtez ſe déjettent & prennent une courbure vicieuſe.

Utilité de la Prothêſe.

Sous ces quatre eſpeces d'opérations ſont com-

Quel ordre il faut tenir pour démontrer les opérations.

prises toutes celles que j'ai à vous faite voir, mais l'on ne convient pas sur l'ordre que l'on doit tenir pour les démontrer ; les uns dont Thevenin est du nombre veulent que l'on commence par celles qui appartiennent à la Synthese, que l'on continue par celles qui regardent la Diérese, ensuite que l'on vienne à celles qui dépendent de l'Exérese, & que l'on finisse par celles que la Prothése ordonne de faire ; les autres, parmi lesquels est Fabricius d'Aquapendente, font préceder à toutes les autres opérations celles qui se pratiquent sur la tête ; ils passent après à celles de la poitrine, & descendent à celles du ventre pour finir par celles des extrêmitez ; & d'autres enfin prétendent que pour garder le sujet assez de tems, il faut suivre l'ordre Anatomique le plus usité ; & pour cet effet commencer par le bas ventre, afin de le vuider incontinent après que l'on aura achevé les opérations qui se font à cette region, d'où l'on montera à la poitrine, & de-là à la tête, reservant les extrêmitez pour les dernieres. Ce sera aussi cet ordre que nous tiendrons comme étant & le plus commode pour la conservation de notre sujet, & le plus suivi dans les démonstrations publiques.

De toutes ces opérations il y en a de douces & qui sont quelquefois fort aisées à faire, comme la saignée ; d'autres qui ont beaucoup de difficultez & de danger, comme l'operation du bubonocelle ; & d'autres, qui ne se peuvent faire qu'avec de très-grandes douleurs, & qui font horreur aux spectateurs, comme l'amputation d'un bras, ou d'une jambe.

Que les opérations sont necessaires.

De plus, il y a des operations dont les unes sont absolument necessaires à la vie, en sorte que l'on ne peut se dispenser de les faire sans exposer le malade à perir, tel est le trépan ou l'empyéme ; & d'autres qui ne sont necessaires que pour la commodité de la vie, comme quand on tâche de fermer une

fistule lacrimale, ou d'abatre une cataracte. Enfin de ce grand nombre d'operations que vous voyez décrites dans les Auteurs, ils y en a plusieurs que l'on a réjettées, par ce qu'elles étoient trop cruelles ou tout à fait inutiles, comme ces grandes incisions à la tête, & ces cauterisations du foye, de la rate & des jointures.

Ce n'est pas seulement sur le nombre des operations que nous ne nous accorderons pas avec nos Anciens, nous nous écarterons encore davantage d'eux par la maniere dont nous apprendrons à faire plusieurs de celles qu'ils nous ont enseignées. Ils les ont raportées comme on les pratiquoit dans leur tems, où l'on connoissoit trés-peu l'œconomie animale; mais aujourd'hui que la Chirurgie a acquis par les soins & par le genie d'une infinité d'habiles gens, plus de lumiere & de politesse qu'elle n'en a jamais eu, l'on a separé ce qu'elle avoit de rude & de barbare, l'on en a retranché ces fers ardens & ces instrumens affreux que les malades ni même les assistans ne pouvoient voir sans trembler: & par une methode plus douce & plus humaine l'on guerit encore plus surement les malades que l'on ne faisoit autrefois avec ces grands préparatifs capables d'épouvanter les plus intrepides.

La Chirurgie se pratique mieux que jamais.

Pour bien opérer, il faut le faire avec promptitude & assurance du succès, avec agrément du côté du malade, & avec dexterité & sureté de la part de l'ouvrier. La promtitude s'entend de la diligence qu'on apporte dans l'opération ou dans la guerison, la sureté se connoît quand on sçait employer les moyens que l'Art prescrit pour guerir parfaitement le mal, & empêcher ou qu'il ne revienne, ou que sa guerison ne soit la cause d'un autre plus grand. L'agrément consiste à ne point faire de la douleur que le moins qu'on peut, à ne point tromper le malade, c'est-à-dire, à ne rien faire que de son consentement, & à ne point imiter ces char-

Circonstances necessaires pour bien opérer.

latans qui promettent toujours de rendre en peu de tems la ſanté, parce qu'il faut qu'un Chirurgien ſe diſtingue de ces ſortes d'ignorans, & que l'effet ſuive toujours les promeſſes. Enfin la dexterité ou l'adreſſe de l'opérateur doit paroître non ſeulement dans la délicateſſe & l'exactitude de ſon travail, mais encore dans les meures réflexions qu'il eſt obligé de faire ſur ſix ou ſept circonſtances que l'on exprime communément par ce Vers latin,

*Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.*

C'eſt-à-dire, qui, qu'eſt-ce, où, quels moyens, pourquoi, comment, & quand?

*Qui*, regarde le malade, ſçavoir ſi c'eſt une perſonne foible ou robuſte: *Qu'eſt-ce*, a raport à la nature du mal, ſi c'eſt un éclat de grenade, une bale ou un morceau de bois ou de fer qu'on doit tirer; *Où*, s'entend de l'endroit du corps où il faut opérer, & du lieu où l'on laiſſera le malade, dans ſon lit ou dans une chaiſe; *Quels moyens*, ce ſont les inſtrumens, les machines & les médicamens propres à l'opération & à traiter le mal; *Pourquoy*, c'eſt la fin qu'on ſe propoſe en prenant les meilleures voyes pour guérir le malade, *Comment*, ſignifie la maniere d'agir, & c'eſt ce que l'Art enſeigne; & *Quand*, dénote l'occaſion pour bien prendre ſon tems, & ce tems eſt de deux ſortes, l'un que l'on appelle tems de neceſſité, qui ne veut pas que l'on differe, comme lorſqu'il eſt queſtion d'arrêter une hémorragie, & l'autre que l'on nomme tems d'élection, qui permet de choiſir un jour ou une ſaiſon commode lorſqu'il n'y a point de neceſſité preſſante, comme dans la Lithotomie.

Il ne ſuffit pas au Chirurgien d'avoir fait ſes réflexions ſur ce qu'on vient de dire pour bien accomplir ce que ſon Art demande, il faut encore qu'il jette les yeux 1°. ſur lui-même, 2°. ſur le malade, 3°. ſur les aſſiſtans, & 4°. ſur les choſes externes.

La perſonne du Chirurgien doit être avantagée de trois ſortes de qualitez, dont les premieres ſont dûes à une nature bien élevée, les ſecondes à une raiſon cultivée, & les troiſiémes à un grand uſage: par la nature on comprend les dons du corps, les bonnes mœurs, & une diſpoſition naturelle qui nous fait préferer la Chirurgie à toutes les autres Profeſſions : par la raiſon on veut qu'il ait un eſprit docile & capable de poſſeder une ſcience d'une auſſi grande étendue; & par l'uſage, on prétend qu'il ait beaucoup d'experience acquiſe par un long exercice. Il faut auſſi qu'un Chirurgien ſoit ambidextre, c'eſt-à-dire, qu'il puiſſe travailler également des deux mains, y ayant des opérations qu'il faut neceſſairement faire de la main gauche. Mais il doit ſur tout être ſon propre juge, & ſe rendre à ſoi-meme la juſtice qu'il merite, c'eſt-à-dire que quand il ne ſe ſent pas aſſez fort ni aſſez exercé pour une opération difficile, il la doit laiſſer faire à un autre plûtôt que de l'entreprendre témerairement.

Qualitez perſonnelles du Chirurgien.

Trois diſpoſitions d'eſprit ſont auſſi requiſes dans un malade s'il a envie de guerir, ſçavoir une grande confiance, de la patience & de l'obéïſſance; en même tems que le malade fait choix d'un Chirurgien, il doit croire qu'il n'y en a point de plus habile; & dans cette perſuaſion n'écoutant plus tous ceux qui lui propoſeront des ſecrets imaginaires ou des remedes particuliers, il s'abandonnera entierement à lui, comme s'il étoit ſûr que ſa ſanté fût entre les mains de cette perſonne qui travaille à la lui rendre. La patience eſt une ſuite de ſa confiance, car il faut que le malade ſouffre ſans murmurer tout ce que le Chirurgien lui veut faire, ne doutant nullement que tout le traitement qu'il en reçoit ne l'approche de plus en plus de ſa guériſon, & que s'il lui fait de la douleur, c'eſt ou qu'elle eſt inévitable, ou qu'elle donne occaſion à

Diſpoſitions neceſſaires au malade.

quelques efforts utiles ; rien au reste n'étant plus dangereux pour un malade que de s'impatienter & de dissiper ce qu'il a de vigueur & d'esprit, à se tourmenter en vain. L'obéïssance est encore un effet de sa confiance, car il faut que le malade suive aveuglement tout ce que le Chirurgien lui prescrit, sçachant qu'il n'y a pas de moyens plus sur pour recouvrer la santé.

Ce qu'il faut trouver dans les assistans.

Les assistans doivent aussi avoir trois vertus principales, qui sont la sagesse, la fidelité & la discretion : s'ils n'étoient pas sages & prudens, ils inspireroient souvent au malade des choses qui préjudicieroient à sa santé, & condescendant à ses desirs ils lui accorderoient tout ce qu'il demanderoit ; ils fuiront néanmoins toutes les manieres rudes & brusques, & seront complaisans en tout ce qui ne le pourra pas blesser. Si l'on ne leur supposoit pas de la fidelité, l'on ne pourroit compter sur tout ce qu'on leur ordonneroit, & au lieu d'avancer la guérison, ils la retarderoient on l'empêcheroient en changeant ou n'exécutant pas les choses reglées & commandées: enfin s'ils n'étoient point discrets, ils iroient inconsidérement raporter au malade tout ce qu'ils auroient entendu dire de sa maladie, car un raport imprudent peut mettre un malade dans un péril éminent de sa vie, comme il est arivé plusieurs fois. Cette même vertu les engage encore à tenir le secret sur certaines imperfections qu'ils découvrent ou qu'on leur déclare.

Attention sur les choses externes.

Les choses externes ausquelles il faut avoir égard pour la commodité du malade & la guerison de sa maladie, comprennent la maison ou la chambre qui doit être en bon air, éloigné du bruit, & garnie de tout ce qui est nécessaire pendant la cure ; le boire & le manger doivent être proportionnez à l'état du malade. Les trop frequentes visites qu'il faut empêcher, la joye que l'on doit procurer ; la tristesse qu'il faut bannir comme pernicieuse ; les

instrumens même & les médicamens qu'on fera préparer suivant les facultez du malade, & une infinité d'autres circonstances dont le détail seroit trop long.

De tous ces préceptes generaux, il nous faut tirer des instructions qui nous conduisent à bien faire chaque operation en particulier, & qui renferment ce qu'il faut observer avant l'operation, durant l'operation & après l'operation.

Avant que de se mettre en état d'operer, il faut convenir de l'importance & de la possibilité de l'opération, ce qui se connoît à la constitution, aux fonctions & aux liaisons de la partie offensée, aux forces du malade; & aux circonstances du tems, du lieu, &c. Les résolutions ayant été prises, il faut préparer tout ce qu'on juge necessaire pour l'execution; ce qui consiste en ce que l'on appelle *appareil*; c'est la coutume d'envoyer chez le malade, quelque tems avant que le Chirurgien arrive, des serviteurs pour disposer tout, mais souvent par la quantité de linges qu'ils coupent, par les monceaux de charpie qu'ils font, & par l'étalage de beaucoup d'instrumens ils jettent la crainte & l'épouvante dans l'esprit du malade, en lui donnant une idée cruelle de l'opération qu'on va lui faire. Je voudrois que les Chirurgiens ne se présentassent devant lui que dans le moment qu'ils doivent opérer, & que les choses dont ils ont besoin fussent toutes prêtes chez eux, ou dans une chambre voisine de celle du malade, afin de lui épargner la vûe de tels préparatifs qui ne font qu'inspirer de l'horreur pour ceux qui les font.

Ce qu'il faut faire avant l'opération.

Ce qu'on doit observer durant l'opération est particulierement ce que l'on nomme le *modus faciendi* ou la maniere de la faire, qui consiste à mettre en pratique dans le cas qui s'offre actuellement toutes les regles que l'Art enseigne dans des cas pareils, s'acquittant de tous ses devoirs avec dou-

Ce qu'il faut observer pendant l'opétion.

ceur, avec adresse, avec propreté & avec délicatesse. Je veux donc que le Chirurgien soit affable à son malade, qu'il l'encourage & le rassure, qu'il compatisse à sa peine, qu'il lui promette de ne lui causer que le moins de douleur qu'il sera possible. Il faut qu'un Chirurgien soit naturellement adroit pour bien opérer, & qu'il ait fortifié cette adresse par un grand exercice dans sa Profession, où il aura appris à situer son sujet, à choisir les instrumens les plus commodes, à en inventer de nouveaux dans des cas particuliers, & à s'en servir d'une maniere qui apporte autant de soulagement au malade qu'elle donne de satisfaction aux spectateurs. La propreté donne par avance une bonne idée du Chirurgien, & elle n'est pas une des moindres circonstances dans l'opération : la delicatesse est encore recõmandable, mais il ne faut pas qu'elle soit outrée, c'est-à-dire qu'au lieu d'aller au fait promptement, on manie, on tourne la partie en cent façons, & on en observe scrupuleusement diverses circonstances peu essentielles ; j'entends par délicatesse cette légereté, cette dexterité & cette circonspecte application de la main du Chirurgien qui fait avouer au malade que l'on a extrêmement menagé sa sensibilité ; & à ceux qui étoient presens, qu'il étoit impossible de mieux faire une opération.

Ce qu'il y a à faire après l'opération.

Quoique l'opération soit achevée, le Chirurgien n'en est pourtant pas encore quitte, s'il ne remedie aux désordres qu'elle peut avoir causez, dont le principal est la perte du sang qu'il doit arrêter incessamment par les moyens que son Art lui enseigne ; & que je vous expliquerai en vous démontrant chaque opération en particulier Il faut ensuite panser la playe, y mettre une tente ou des plumaceaux secs ou chargez de quelque médicament selon que la nature du mal l'exige, puis un emplâtre, une compresse & un bandage convenables: Il restera au Chirurgien à juger de la situation

qu'il doit donner à la partie affligée, préferant celle où le malade ſouffre moins de douleur, où la partie eſt le moins opreſſée & où le pus a plus de pente au dehors ; & en dernier lieu il eſt à propos qu'il inſtruiſe la garde & les aſſiſtans de ce qui eſt de leur devoir, qu'il recommande le repos du malade, & qu'il l'oblige de ſe tranquiliſer par l'eſperance d'une prompte & parfaite guériſon, & qu'enfin en le quittant il l'aſſure que l'opération qu'il vient de lui faire étoit l'unique moyen de le rétablir en ſanté.

Mauvaiſes manieresqu'il faut éviter.

il ne ſuffit pas de vous avoir indiqué la conduite qu'un Chirurgien doit tenir en opérant, il faut encore que je vous faſſe remarquer pluſieurs abus ou maniere choquantes qu'il doit abſolument éviter. Il y a des Chirurgiens qui ne ſont pas ſi-tôt entrez dans la chambre du malade qu'ils y répandent l'alarme par le bruit & par mille queſtions inutiles qu'ils font,ou qui voulant témoigner un grand empreſſement lient leurs cheveux & trouſſent leurs bras comme s'il s'agiſſoit de déployer toutes leurs forces, ce qui jette l'effroi dans l'eſprit du patient & des parens, ce procedé ruſtique eſt condamnable auſſi-bien que ces ceremonies mal placées que quelques autres obſervent entr'eux à qui fera l'opération, ſe préſentant les uns aux autres des ciſeaux ou un biſtouri devant le malade qui par-là ſe voit miſerablement expoſé à tomber ſous le couteau du plus mal-habile.S'ils ſont pluſieurs en droit d'opérer, c'eſt au malade à choiſir celui qui ſera plus à ſon gré. Et lorſque le Chirurgien ordinaire à qui il appartient de mettre la main à l'œuvre, croit être obligé d'en faire la propoſition à quelqu'autre, qui par ſon rang ou ſon âge eſt au-deſſus de lui, cette ſcene ſe doit paſſer hors de la preſence du malade qui eſt aſſez affligé de ſon mal ſans être encore fatigué par ces complimens hors de ſaiſon.

Ceremonies inutiles

Je n'approuve point non plus que pendant une

opération tous les Chirurgiens presens aillent sonder ou mettre leurs doigts dans la playe ; ce sont autant de douleurs nouvelles qu'on fait essuyer au malade, qui ne font que prolonger le tems de son martyre, c'est à celui qui opere à examiner ce qu'il y a à faire & il ne doit tout au plus y admettre avec lui qu'un des Chirurgiens consultans qui sont-là pour l'assister de ses avis. Il est des Chirurgiens qui s'offensent des cris d'un malade, qui le grondent & s'emportent contre lui, comme s'il devoit être insensible aux maux qu'ils lui font endurer, ces façons d'agir sont trop cruelles, il faut qu'un Chirurgien ait de l'humanité, qu'il exhorte ses malades à la patience, qu'il compatisse à la douleur qu'ils souffrent, & s'il ne peut pas se dispenser de leur en faire, du moins qu'il leur laisse la liberté de crier & de gemir. Je voudrois aussi qu'il n'assistât à une opération que les personnes qui y sont necessaires, car ce grand nombre de curieux ou de spectateurs inutiles ne fait qu'embarasser.

Le Chirurgien doit être circonspect sur ses promesses.

Une opération n'est pas plûtôt finie que le malade & les parens interrogent le Chirurgien sur ce qu'il en pense, c'est pour lors que sa prudence paroît en ne disant rien au malade qui le puisse chagriner, & ne déguisant point la verité aux amis & aux proches. Qu'il ne ressemble donc pas à ceux qui par des craintes mal fondées mettent leurs malades sur le bord du tombeau, en sorte qu'à les entendre parler il est toujours prêt d'y descendre. Je sçai que quelques-uns en usent ainsi par un trait de politique en ce que si le malade meurt, l'on déclarera que le Chirurgien l'avoit prédit ; & si au contraire il guérit, l'on publiera, disent-ils, qu'il lui a sauvé la vie. Il ne faut pas cependant prendre une route toute opposée, en promettant des guérisons infaillibles ; je n'ignore pas non plus que ceux qui la suivent, prétendent par ce moyen s'attirer plus de pratique, croyant qu'il est plus naturel à un ma-

lade

lade de se mettre entre les mains de celui qui l'assure de le guérir, qu'entre celles d'un Chirurgien dont l'abord triste, le discours composé & le pronostic incertain & fâcheux semblent être les avant-coureurs de la mort. Ces deux extrêmitez sont autant d'écueils que le Chirurgien doit éviter, parce que le monde est prévenu de toutes ces ruses, & qu'il ne juge de la sincerité & de l'habileté des opérateurs, que par l'évenement des cures qu'ils ont entreprises, il faut qu'ils tiennent un milieu entre l'esperance & la crainte, faisant néanmoins plûtôt entrevoir de l'esperance que de la crainte; parce que l'une ne peut produire que de très bons effets, & la seconde est capable de causer des troubles trés-dangereux.

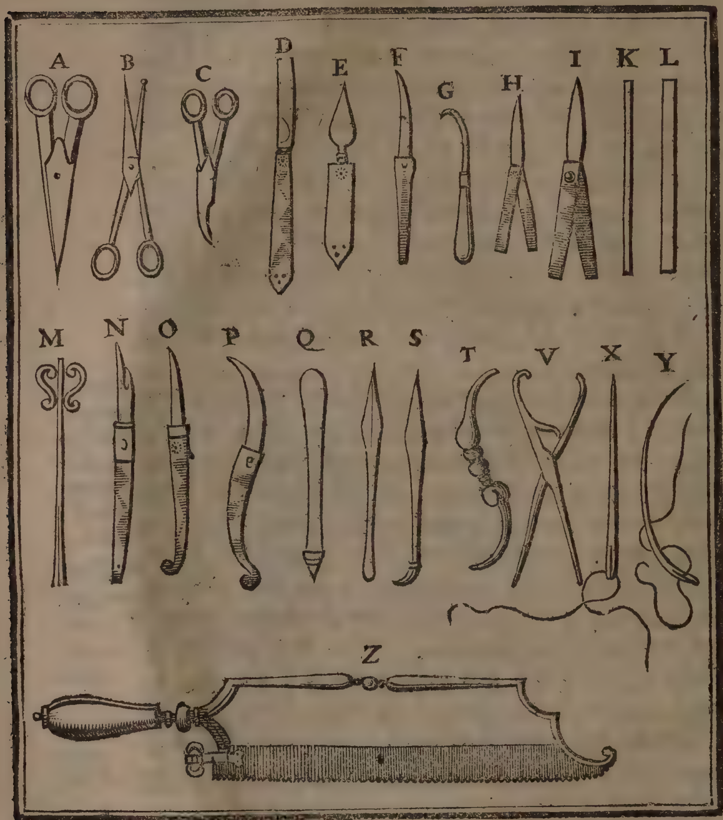
On doit préparer l'appareil avant l'opération.

Je vous ai dit qu'avant que d'entreprendre aucune opération, il falloit préparer son appareil : On entend par appareil toutes les choses, sans quoi l'opération ne peut s'exécuter, & que l'on réduit à six principales, qui sont les instrumens, les tentes, les plumaceaux, les emplâtres, les compresses & les bandages. Je dis les principales & les plus universelles, parce qu'il y a une infinité de choses comme des lacs, des attelles, des bancs, des boettes & d'autres machines qui conviennent à des opérations particulieres, dont je ne vous parlerai point à présent, me proposant seulement aujourd'hui de vous faire connoître tout ce qui regarde les opérations en général.

Pourquoi on commence par les instrumens.

Ne soyez point surpris si je commence par les instrumens, & si je mets les bandages au dernier lieu, je suis en cela l'ordre dans lequel le Chirurgien employe tous ces moyens en opérant; j'ai jugé cette méthode plus instructive qu'aucune autre: j'ai cru aussi devoir faire graver ces six sortes de choses chacune dans une planche à part, afin que vous en conçussiez des idées plus distinctes & plus nettes.

## II. FIGURE. INSTRUMENS DE CHIRURGIE.




IL n'eſt pas poſſible de ſe paſſer d'inſtrumens dans la pratique Chirurgicale: les Anciens en ont tranſmis à la poſterité pluſieurs deſſeins que nous voïons dans leurs livres; mais on peut dire à la loüange des Chirurgiens modernes que les inſtrumens dont on ſe ſert aujourd'hui, ſont plus commodes & moins groſſiers; on ne s'eſt pas contenté d'en retrancher quelques anciens qu'on a trouvé inutiles ou trop

rudes, on a encore poli & perfectionné ceux dont on a conservé l'usage, & on en a inventé plusieurs autres.

Nous regardons l'instrument comme une cause seconde, qui fait ou aide à faire quelque chose, étant dirigé par une main industrieuse, de sorte que la main & l'instrument, sont deux causes efficientes sans lesquelles une opération ne pourroit pas être exécutée; mais avec cette difference que la main est la principale, puisque c'est celle qui produit & qui regle le mouvement de l'instrument, au lieu que l'autre n'est qu'une cause subordonnée.

Des instrumens les uns sont communs aux Chirurgiens & à plusieurs autres artisans, comme des Ciseaux, des Aiguilles, des Rasoirs ou des Couteaux; les autres sont particuliers à la Chirurgie; comme une Lancette: entre ceux qui appartiennent proprement au Chirurgien il y en a que l'on appelle generaux, parce qu'ils servent à diverses maladies & à diverses parties du corps, comme un Bistouri; & d'autres que l'on nomme propres, parce qu'ils ne sont employez que pour certains maux, & dans telles ou telles parties, comme le Trépan pour les fractures du crane.

La raison & l'experience doivent nous apprendre à nous bien servir des instrumens; la premiere nous fait choisir l'instrument convenable à l'intention que nous nous proposons, & la seconde nous rendant adroits nous donne de la hardiesse à le manier, n'y ayant rien qui assure & qui encourage plus un Opérateur dans l'usage des machines que les heureuses épreuves qu'il en a faites.

Par les differentes machines qui peuvent être employées dans une opération il y en a qui sont nécessaires pour l'exécuter, & d'autres qui contribuent seulement à la mieux accomplir: le nombre des premieres qui servent à réünir les parties divisées, à séparer les continues, à tirer les corps étran-

gers, à donner divers arrangemens, &c. est innombrable; & souvent les secours que nous en tirons, ne nous seroient jamais donnez par les médicamens, ni par tout autre moyen : car comment s'y prendroit-on pour faire sortir sans une sonde les urines de la vessie, quand elle aura perdu son ressort? & comment abbattre un cataracte sans une aiguille? Les secondes, telles que sont les lits, les coussins ou les bancs, qui facilitent les opérations sont aussi en très-grande quantité, & elles ne doivent pas être négligées, puisque leurs usages concourent à la perfection de l'œuvre.

Après vous avoir parlé du général des instrumens, il faut les examiner en détail : ceux que vous voyez gravez sur cette premiere planche conviennent presqu'à toutes les opérations, c'est pourquoi vous les devez connoître préferablement aux autres; c'est aussi par ceux-là que je commence cette démonstration.

A Ciseaux. Les Ciseaux sont les instrumens les plus communs du Chirurgien; cette premiere paire A que je vous represente est plus forte que les autres, c'est celle dont on se sert pour couper les bandes, les compresses, les emplâtres, & pour faire les ouvrages les plus grossiers, aussi est-elle proportionnée à de tels services.

B. Ciseaux à incisions. La seconde paire B est plus fine, les lames en sont plus déliées & plus longues, on les appelle Ciseaux à incisions : le Chirurgien en doit avoir une qui ne serve qu'à les faire; il y a un petit bouton au bout de celle des lames qui doit être introduite dans la playe; ce bouton empêchant que la playe n'en soit piquée, fait éviter de causer de l'irritation & de la douleur à la partie. L'acier de cette paire doit être fin & bien tranchant, afin qu'elle coupe net & proprement pour faire moins souffrir le malade.

C Ciseaux courbes. Cette troisiéme paire C est appellée Ciseaux courbes, les deux lames en sont courbées pour pouvoir

faire des incisions en des lieux où des droits ne pouroient servir ; il y a aussi un bouton à la pointe de la lame externe qui est toujours celle qui se met dans la playe qu'on veut dilater. Il faut remarquer que les Chirurgiens ne doivent pas tenir les ciseaux de même que les femmes & les tailleurs qui fourrent le pouce dans un des anneaux & le doigt indice dans l'autre, mais il aura le doigt annulaire dans le second anneau au lieu de l'indice, ce qui lui donnera plus d'adresse & de force, parce que de cette maniere les doigts indice & du milieu appuyeront sur les branches des ciseaux & les conduiront.

Le Rasoir D est des plus anciens instrumens de la Chirurgie. On s'en servoit autrefois dans plusieurs opérations pour inciser & trancher, mais n'étant ferme sur son manche, & y ayant d'autres outils plus commodes, l'on ne s'en sert plus gueres que pour raser les endroits où il y a des cheveux ou des poils. D Rasoir.

Quoique le Scalpel E sert particulierement dans les dissections, il peut neanmoins être encore utile dans beaucoup d'operations, comme dans l'amputation où il faut couper la chair & les membranes qui sont entre les deux os d'un bras ou d'une jambe, avant que de les scier. Cette instrument tranche des deux côtez, & il a un manche ou d'ébeine ou d'yvoire qui étant mince & plat par son extrémité sert à séparer les parties membraneuses & fibreuses dans les préparations Anatomiques. E Scalpel.

Cet autre Scalpel F a un dos, c'est à dire qu'il ne tranche que d'un côté, c'est un couteau dont la lame est courbe ; il est fort commode pour décharner un corps lorsqu'on veut l'embaumer ou faire un squelette. F autre Scalpel.

L'airigne G est encore un instrument necessaire pour disséquer, on l'a nommé ainsi parce qu'à son extrémité il y avoit deux pointes courbes en façon G L'Airigne.

de pattes d'araignées, mais ayant reconnu l'incommodité de ses deux pointes, l'on n'y en fait plus qu'une qui sert à faire tenir par quelque serviteur un vaisseau ou un ligament que l'on veut anatomiser; & lorsqu'on en a besoin dans quelque opération, comme dans le bubonocelle, on en prend dont la pointe est mousse ou aplatie, de crainte qu'en piquant quelques parties sensibles, elle n'excite de la douleur & de la convulsion.

H une Lancette. La Lancette H est de tous les instrumens le plus nécessaire au Chirurgien, d'autant que sans celui-là il ne peut faire l'opération la plus commune de la Chirurgie, je veux dire la saignée, & comme il s'en sert à toute heure il est obligé d'en avoir plusieurs; les uns veulent qu'elles soient fort pointues, les autres qu'elles ayent peu de largeur; ceux-là prétendent mieux conduire la pointe de leurs lancettes dans la veine, & en les élevant plus ou moins faire l'ouverture telle qu'ils la jugent à propos; & ceux-ci disent qu'avec une lancette large ils font d'abord l'ouverture assez grande, sans être obligé de soulever leur instrument en le retirant du vaisseau, & qu'ainsi ils exemptent de la douleur qui n'est pas tant causée par la ponction que par cette élevation. Celles dont je me sers tiennent un milieu entre les pointues & les larges, & n'obligent qu'à faire une petite élevation; aussi la douleur qu'elles font est-elle très-legere, on les appelle lancettes à pointes de grains d'orge. La châsse est ordinairement faite d'écaille de tortuë, elle doit être mince & séparée en deux, pour la mieux nettoyer: c'est un abus que de les avoir garnies d'argent, parce qu'alors étant trop lourdes le Chirurgien ne peut les conduire avec la délicatesse que demande la saignée; au reste elles doivent être très-plates & très-polies, afin de faire à la veine pour l'ouvrir la fente la plus menue qu'il est possible & la plus aisée à refermer.

Cette autre Lancette I est bien plus grande que la précedente, elle est destinée pour des ouvertures longues & profondes que l'on ne pourroit faire avec une lancette à saigner; la pointe n'en doit pas être trop fine, & le tranchant trop délié, de peur qu'elle ne s'émousse quand on vient à couper des chairs ou des peaux un peu dures. On faisoit autrefois les lancettes pointues à leurs extrêmitez & larges dans leur ventre, elles ressemblent à une feuille d'olivier : mais à present on les fait égales depuis leur ventre jusqu'à la châsse; on les tient plus fermes sous cette forme, & elles ne vacillent point dans le tems qu'on s'en sert. I Lancette à abscés.

Ce petit instrument K est appellé une sonde. Elle est ronde & égale par tout, excepté à un bout où elle a une petite tête qui l'empêche de piquer la playe que l'on veut sonder. Il y en a de differentes tant en grosseur qu'en longueur. C'est par le moyen de la sonde que nous connoissons le chemin & la profondeur d'une playe, c'est la sonde qui nous assure de l'existance des corps étrangers; si le coup a pénétré, ou si les os sont découverts : enfin c'est la sonde qui nous donne les premieres lumieres dont nous avons besoin pour parvenir à la guérison d'une playe. K Une Sonde.

Cette autre marquée L est appellée une sonde plate, elle est d'un grand secours en des endroits où la sonde ronde ne peut aller, car elle nous fait connoître quand il y des séissures ou felures aux os, ou quand le pericrane est séparé; ainsi elle n'est pas moins utile que la premiere. L Une sonde platte.

Cette troisiéme M est une sonde creuse en goutiere, ayant presque dans toute sa longueur une cavité en forme de canelure pour conduire la pointe des instrumens qui font des incisions; elle est pour cet effet plus grosse & plus forte que les deux autres, & ces deux petites anses qui sont à son extrémité la font tenir ferme de la main gau- M Une espece de Sonde creuse.

che au Chirurgien dans le tems qu'il s'en sert. Ces sondes sont ordinairement de fer, mais il est mieux qu'elles soient d'argent.

N un Bistoury. Le Bistoury N est un instrument fort en usage, il y en a de plusieurs sortes, celui-ci est tranchant de tout un côté, mais de l'autre qu'on appelle son dos il ne tranche que jusques à son milieu, il peut se déployer en avant & en arriere comme une lancette à abscés, au lieu de laquelle il sert quelquefois, il est commode pour plusieurs especes d'incisions, particulierement pour celles que l'on fait à la tête. On sçait assez que dans l'usage de ces instrumens on doit tenir immédiatement avec les doigts les lames qui circulent sur leurs manches, lesquels servent comme de contrepoids à la main pendant qu'elle opere, & d'étuis aux lames dans un autre tems.

O un Bistoury droit. Le Bistoury O est appellé droit, parce qu'il ne se peut pas ployer en arriere comme l'autre, & que la lame y demeure en droite ligne avec le manche comme dans un couteau, il ne tranche aussi que d'un côté, étant aplati de l'autre, on met quelquefois un petit bouton de cire à la pointe, afin qu'elle ne blesse pas quand on est obligé de la faire entrer dans une playe : cet instrument est fort utile aux Chirurgiens d'Armées qui font des incisions à tous momens & en toutes sortes de parties.

P un Bistoury courbe. Cet autre P. est un Bistoury courbe fait en forme de croissant, le tranchant de la lame est en dedans & le dos en dehors ; il y en a de petits, de moyens & de très-forts ; ces derniers sont nommez couteaux courbes & sont destinez pour les grandes operations, on ne choisit les courbes que lorsque les droits ne peuvent pas servir, comme quand on veut dans l'opération du bubonocele dilater les anneaux du muscle oblique descendant, en ce cas on conduit la pointe du bistoury dans la canelure de la sonde creuse, ce qui exempte de mettre un

bouton à l'extrémité de la lame.

La Spatule Q est un instrument nécessaire au Chirurgien pour faire un emplâtre & pour étendre les onguents sur des plumaceaux, elle doit être forte, plus large par un bout que par l'autre, plate d'un côté & à demi ronde à l'opposite, les Chirurgiens un peu curieux en ont toujours une d'argent plûtôt que de fer qui n'est jamais si propre & qui salit davantage les mains.

Q Une Spatule.

Cet instrument R est appellé feuille de mirthe à cause de sa ressemblance; d'autres l'ont nommé demi-spatule, parce qu'il a presque la figure d'une spatule qui toutefois est pointuë, moins étroite & plus grosse. Il sert à nettoyer le dehors d'une playe, il y a une façon de cure-oreille à son extrémité, avec quoi l'on peut tirer les corps étranges entrez dans les oreilles, ou les petites pierres arrêtées dans l'uretre.

R Une feuille de mirthe.

Cette autre feuille de mirthe S est beaucoup plus mince que la précedente, étant à demi tranchante, elle est crochue à son extrêmité en forme de déchaussoir. Outre l'usage qu'elle a de commun avec la premiere, elle sert encore dans les dissections lorsque l'on veut séparer des membranes ou des filamens. Je l'ai toujours employée heureusement dans l'opération du bubonocelle, où je la préfererois aux instrumens tranchans, de crainte de blesser l'intestin.

S. Autre feuille de mirthe.

L'élevatoire T est un instrument qui prend son nom de son usage; vous en verrez plusieurs figures dans la suite de ces operations, mais celui-ci est courbe par ces deux extrêmitez dont l'une est quarrée & l'autre ronde, pour fourrer celle-là dans des ouvertures longues & larges, & celle-ci dans des trous ronds, elles sont toutes deux dentelées au dedans pour ne pas glisser sous l'os que l'on veut élever, il sert quelquefois à faire l'extraction des corps étrangers, comme des bales ou des éclats de

T Un élevatoire

grenades ; mais il eſt principalement utile à élever une piece d'os enfoncée ſur la duremere.

Il y a des pincettes de pluſieurs façons qui prennent leurs noms des parties auſquelles elle reſſemblent, comme des becs de cane, de corbeau, ou de grue, elles ont chacune leur uſage different comme vous le verrez : je ne vous préſente ici qu'une

V Pincette. paire de pincettes V qui eſt la plus commune de toutes, & que les Chirurgiens doivent porter ſur eux dans un étuy par tout où ils vont. Il convient mieux de les avoir d'argent que d'acier, parce que ce dernier métal eſt plus ſujet à la rouille. L'extrémité ſuperieure de cette paire ſert à ôter quelque eſquille, ou à arracher des poils, elle a un reſſort qui la tient toujours ouverte, & les branches inferieures étant plus longues que les ſuperieures, elles ſont très-commodes pour lever les plumaceaux de deſſus une playe, ou pour les y remettre.

X Une aiguille droite. L'aiguille X eſt fort en uſage chez les Chirurgiens ; ils s'en ſervent en tant de differentes occaſions qu'ils ſont obligez d'en avoir de toutes les ſortes, je vous en parlerai amplement en vous montrant les ſutures ; Celle-ci eſt une aiguille droite fort pointue dont les deux côtez vont un peu en s'élargiſſant, ils ſont tranchans juſques vers le milieu, le reſte eſt rond, & ſa tête eſt percée d'un grand trou pour paſſer le cordonnet. Elle ſert à recoudre un corps dans les préparations d'Anatomies publiques ou dans les embaumemens.

Y Une aiguille courbe. Celle-ci eſt une aiguille courbe Y groſſe & forte, elle doit être d'un bon acier, car ſouvent elle ploye ou ſe caſſe, ſur tout quand on s'en ſert pour coudre la peau d'nn corps mort, laquelle eſt beaucoup plus difficile à percer que celle d'un homme vivant. Elle a le même uſage que la droite, & de plus elle eſt abſolument néceſſaire dans la Gaſtroraphie.

La Scie Z est un instrument commun au Chirurgien & à plusieurs artisans; mais celle du Chirurgien étant toujours faite par de très-bons Couteliers l'emporte sur les autres par sa propreté & sa politesse & par la séparation prompte & nette qu'elle fait des parties ausquelles on l'applique; elle doit être petite & legere afin qu'on la puisse manier avec plus de liberté, & elle a un manche pour être tenuë plus ferme: Il faut que la lame en soit exquise & les dents bien aiguisées pour scier avec plus de douceur, & diviser dans le moins de tems qu'il est possible les os d'un bras ou d'une jambe, quand on en fait l'amputation: on ne peut aussi se passer de scie quand il s'agit d'ouvrir un crane ou pour embaumer la tête ou pour faire la démonstration du cerveau. Z Une Scie.

Le petit nombre d'instrumens que vous venez de voir n'est proprement que ceux que l'on appelle généraux, il y en a quantité d'autres particuliers que je n'ai pas représentez dans cette table, parce que je vous les ferai voir chacun dans l'opération où ils conviennent.



## III. Fig. DES TENTES ET CANULES.




LEs Tentes ne doivent pas être les dernieres parties à confiderer dans la compofition d'un appareil, il eſt tant d'opérations qui en demandent qu'il faut qu'un Chirurgien ſoit inſtruit de tout ce qui les regarde, ce qui peut ſe réduire à trois choſes que nous allons examiner, ſçavoit leur matieres, leurs figures, & leurs uſages.

Je trouve cinq ſortes de matieres dont on peut former des tentes, c'eſt au Chirurgien à choiſir celle qui convient le mieux à l'intention qu'il ſe propoſe, car elles ſe font de charpie ; de linge, d'éponge préparée, d'argent & de plomb.

Les tentes de charpie ſont les plus mollettes & les plus douces, elles fatiguent moins une playe que les autres ; on s'en ſert pour tenir un médicament au fond de la playe, elles s'imbibent du pus liquide de la ſanie corroſive, & par ce moyen elles empêchent que cet excrément ne nuiſe à la partie.

Celles que l'ont fait de linge ſont ordinairement les plus groſſes de toutes, elles ſont longues & dures, ayant à la maniere des clous une tête épaiſſe & plus large que le reſte, afin qu'elles ne puiſſent pas entrer dans la capacité de la poitrine & du ventre, qui ſont les endroits où l'on s'en ſert le plus ſouvent.

On appelle éponge préparée celle que l'on fait bouillir dans une liqueur où il entre de la cire, après quoi on la lie encore toute chaude avec de menue ficelle pour lui donner une forme de tenté. Quand on veut dilater une playe l'on met une de ces tentes après en avoir ôtée la ficelle, qui venant à ſe remplir des humiditez de l'ulcere s'enfle tellement, que l'on a de la peine à la retirer ; il eſt bon de s'en ſervir quelquefois, mais l'uſage continuel en ſeroit dangereux, parce qu'en ſe gonflant elles pourroient par leur compreſſion rendre calleuſes ou ſquirreuſes les parties qu'elles touchent.

Les tentes qui ſont d'argent s'appellent canules ; parce que ſemblables à un tuyau elles ſont percées ſelon toute leur longueur ; l'on en fait de pluſieurs manieres, telles que vous les voyez ici repréſentées, je vous les expliquerai dans un moment, elles ſervent à conduire dehors les matieres contenues dans les grandes cavitez, & elles ont cela de

commode qu'avec une petite tente de linge qui les bouche, on peut panser le malade sans les ôter de la playe.

On en fait aussi de plomb qui ont la même figure, & le même usage que celles d'argent; il y a des gens qui préfere le plomb à tout autre métal, disant qu'il est ami de l'homme, puisqu'on a vû des balles de plomb rester pendant toute la vie dans le corps de diverses personnes sans les incommoder; mais si ces balles ont pû demeurer si long-tems sans nuire, c'est que leur figure s'ajustoit aux endroits où elles étoient cantonnées, & qu'elles se trouvoient hors de l'action des fibres mouvantes & de la route des liqueurs, je crois qu'une tente d'argent blesseroit encore moins parce qu'elle se maintiendroit mieux dans sa forme; étant d'une substance plus dure & dont on doit moins craindre qu'il se détache des corpuscules métalliques par la corrosion des sucs. Ce qu'il y a de commode au plomb c'est qu'un Chirurgien peut fabriquer lui-même de ces tentes quand il n'y a point d'Orfévre pour en préparer d'argent, ou quand les malades sont si pauvres qu'ils ne peuvent pas en faire la dépense.

Entre toutes les tentes qu'on ne peut guéres mieux se figurer que comme des clouds à tête ronde, il y en a de courtes & de longues, de menues & de grosses, de plates & de rondes; il faut que les unes & les autres soient toujours proportionnées à la figure, à la grandeur & à la profondeur de la playe, c'est ce qui fait qu'on ne peut rien déterminer en particulier de leur forme, parce qu'elle dépend du Chirurgien qui doit la faire quadrer avec la fin pour laquelle il s'en sert.

L'on tire quatre utilitez des tentes, la premiere c'est de porter les médicamens & de les tenir appliquez au plus profond des playes, la seconde, c'est d'absorder la sanie qui y croupiroit & qui se

filtre aisément dans les pores des tentes, la troisiéme, c'est de tenir une playe ouverte pour empêcher que les lévres ne reprennent avant que le fond soit rempli, & la quatriéme, c'est de conduire dehors les matieres qui doivent sortir; d'où vient que l'on la met toujours au plus bas lieu de la playe.

Quoique ces avantages des tentes soient considérables, il y a néanmoins des Chirurgiens qui en condamnent l'usage; ils disent premierement qu'il faut éviter aux playes & aux ulceres tout ce qui fait de la douleur, de crainte qu'il ne s'en suive fluxion & inflammation; or selon eux la tente fait de la douleur, donc on ne doit point s'en servir. Ils ajoutent en second lieu, qu'elles meurtrissent & froissent par leur dureté les chairs qui sont délicates étant dépouillées de la peau; troisiémement, ils alléguent que les tentes bouchant une playe y retiennent la sanie qui la ronge & la rend caverneuse; & en quatriéme lieu ils prétendent que tout ce qui empêcher la réunion d'une playe est à fuir; or les tentes mises dans une playe font qu'elle ne peut pas se réunir, il faut donc, concluent-ils, retrancher l'usage des tentes.

Mais il est facile de répondre à ces quatre raisons; quant à la premiere on convient que sur toutes choses on doit exempter de douleur son malade autant qu'il est possible, mais pour cela il n'y a ici qu'à faire les tentes petites, égales, & si unies qu'elles ne blessent point; pour la seconde, je ne comprends pas comment des tentes peuvent faire de la contusion à une playe, car elles doivent être si molles qu'elles cédent aisément au ressort naturel des parties: contre la troisiéme je suis persuadé qu'une tente s'abreuvant de la sanie empêche que la playe en soit ulcerée & cavée, & s'il y en avoit tant que la tente ou les plumaceaux ne pussent pas l'absorber toute, il faudroit panser plus souvent, ou

faire la tente de maniere que le superflu de cette sérosité virulente pût s'échaper de la playe. Pour répondre à la quatriéme raison, je dis que si l'on s'obstinoit à laisser trop long tems des tentes dans une playe, on s'oposeroit à la réunion; mais on les met dans les commencemens pour faire sortir les corps étranges, le sang grumelé ou extravasé; ensuite quand elle est mondifiée & que les chairs sont belles & vermeilles, on en ôte les tentes pour lui permettre de venir à cicatrice: ainsi la résolution de cette question ne dépend que de sçavoir le tems où il faut les employer & celui où il faut les bannir.

A Petite tente de charpie.

Examinons à présent les tentes que vous voyez ici gravées la premiere A, est très-petite, on la fait de charpie tortillée, de maniere qu'elle a une tête faite de la même maniere que le reste, on s'en sert dans l'ouverture des petits abscés en l'accompagnant d'un peu de mondificatif pour nettoyer les chairs alterées par le séjour que le pus y a fait.

B moyenne tente de charpie.

Cette seconde B est plus grosse & plus longue que la premiere, elle est faite aussi de charpie, avec une tête qui l'empêche d'enfoncer plus avant que l'on ne veut; elle est molle pour ne pas blesser, & néanmoins elle a assez de resistance pour se faire passage & pour tenir la playe ouverte; on la trempe dans quelque liqueur, ou bien on la couvre de quelque onguent, elle convient à beaucoup de playes principalement quand elles sont fraiches.

C grosse tente de charpie.

La troisiéme C est semblablement de charpie, elle a beaucoup plus de volume que les précedentes, & elle est d'une même grosseur dans toute sa longueur: l'adresse du Chirurgien paroît à bien faire ces sortes de tentes, car tous n'y réussissent pas également: elles servent à plusieurs playes, & particulierement à celles de l'anus après que l'on y a fait l'opération de la fistule.

Cette quatriéme D, est une tente de linge faite de plusieurs petits morceaux de toile roulez les uns sur les autres ; la pointe en est émoussée & effilée pour ne point offenser les parties qu'elle doit toucher, & quoiqu'elle ait une tête grosse faite de même linge, on y met encore un fil assez long ; pour pouvoir la retirer en cas qu'elle tomba dans quelque capacité ; car on s'en sert à la gastroraphie, & on l'applique à la partie inferieure de la playe pour y conserver un égoût. D Tente de linge.

Cette grande canule E, est d'argent aussi bien que les quatre suivantes, elle a deux petits anneaux aux deux côtés de la tête par lesquels on passe un petit ruban, afin de la tenir sujette dans la playe, & quoiqu'elle soit percée d'un bout à l'autre, elle a encore deux petits trous proche son extremité interieure, pour laisser échaper le pus ou l'urine quand les membranes de la vessie, des pellicules, ou des grumeaux de sang touchant le bout de cette extremité le bouchent ; c'est principalement aprés la lithotomie, ou la ponction du perinée que l'on se sert de cette canule. E grande Canule

En voici une autre F, que l'on appelle canule à platine, parce qu'à sa tête elle a une petite plaque ronde percée de deux petits trous qui sont traversez par un ruban ; on s'en sert à l'empiême ou bien à la paracenthése préferablement à celle qui a des anneaux, le pus & les eaux étant mieux retenues par une platine qui s'applique exactement contre la peau autour de l'ouverture exterieure de la playe qu'on a faite. F Canule à platine.

Celle ci G, est une canule plate garnie d'une platine de même que la précedente, dont elle ne differe qu'en ce que son corps est ovalaire comme un cilindre aplati par les côtez, au lieu que le corps de celle-là est tout rond comme un cilindre ordinaire ; il faut qu'elle soit ainsi quand on trouve des sujets qui ont les côtes tellement serrées que l'on G Canule plate.

ne peut pas faire entr'elles une ouverture assez grande qui puisse recevoir une canule ronde.

H Canule courbe. La canule H, est courbe, elle a aussi une platine pour le même usage qu'aux autres, le corps de cette canule est courbe pour s'accommoder à la figure des playes où les droites ne conviennent pas.

I petite Canule. La derniere I, est une très-petite canule qui a deux anneaux à sa tête, & dont le bout qui doit entrer dans la playe est percé lateralement de deux trous l'un au dessus de l'autre pour le passage de l'air qui entre par la bouche aprés l'opération de la broncotomie, à quoi elle est particulierement destinée.

K Séton. Si je mets ici les sétons au rang des tentes, c'est qu'on se sert des uns & des autres pour la même intention, & que l'effet de ceux-là a un trés-grand rapport avec celui des tentes.

On appelle séton un petit cordon qui traverse une playe depuis son entrée jusqu'à sa sortie; ce cordon K, étoit autrefois fait de crin de cheval; mais ayant reconnu qu'il coupoit & incommodoit une playe, on en a quitté l'usage, les uns se servent de ces méches de cotton qu'on met dans les lampes, & les autres de plusieurs fils de chanvre unis ensemble; pour moy je ne trouve rien de meilleur qu'une petite bande, de toile, parce que le linge convient aux playes.

L Aiguille à Séton. Pour passer le séton au travers de la playe, il faut avoir un petit instrument L, que l'on appelle aiguille à séton; elle est ronde, & a la pointe faite en tête d'ail pour ne pas piquer la playe en passant; elle est percée d'un grand trou vers sa tête par où l'on enfile le séton, & il faut qu'elle soit fort longue pour aller de l'entrée à la sortie d'une playe qui perce la cuisse de part en part.

Comment il se faut servir du Séton. Le séton est d'un grand secours pour porter le médicament tout le long de la playe; il doit être fort long, parce qu'à chaque pansement il

faut retirer la premiere partie qu'on a passée, & en faire suivre une seconde que l'on aura couverte d'onguent autant qu'il est necessaire pour occuper toute la longueur de la playe ; on coupe ensuite ce qui en est sorti & qui a amené avec soi la matiere & le pus : quand tout le séton est usé & que l'on a besoin de s'en servir encore, il ne faut pas en passer un nouveau avec l'aiguille, mais on l'attachera au bout de celui qui finit : on observera de faire entrer le séton par le côté superieur de la playe & de le faire sortir par celui qui en est l'égoût.

Quelques-uns objecteront que le séton est un corps étranger qu'on entretient dans la playe, & qu'ainsi la pratique en doit être défendue : mais comme il a toutes les utilitez des tentes, sçavoir d'empêcher que les entrées & les issûes des playes ne se ferment avant le milieu, de porter les remedes dans toute leur profondeur, de conduire aisément au dehors les matieres nuisibles, &c. il y a toûjours des cas où l'on ne peut s'en dispenser. La playe étant mondifiée, on ôte le séton & alors elle se guérit parfaitement bien. Utilité du Séton.

L'on ne peut pas prescrire positivement le tems qu'il doit rester dans les playes, c'est au Chirurgien à en décider suivant l'état où il les trouve : les unes tardent plus à se déterger ou se purger que les autres, & il ne faut pas le rétirer si-tôt d'une playe d'arquebusade que d'une playe qui auroit été faite par un coup d'épée, mais il faut prendre garde de ne pas l'y laisser trop long-tems, car la playe deviendroit calleuse & fistuleuse.

Ce que j'appelle ici séton c'est le cotton ou la bandelette que l'on introduit dans la playe, & que l'on y laisse quelques jours ; je ne prétens pas parler présentement de l'opération du séton que l'on fait à la nucque du col, & que je vous enseignerai dans son lieu. Ce qu'il faut entendre par Séton.

IV. Fig. DES PLUMACEAUX.




QUand aprés une opération la playe demande une tente ou une canule, on y en met une de celles que je viens de vous faire voir, mais dans les playes où il n'en faut point, on se sert alors de bourdonets qui sont des tampons de charpie dont on remplit les cavitez, & de plumaceaux dont on les couvre.

Le mot de plumaceau prend son origine de ce que les Anciens se servoient de plumes cousues entre deux linges, qui non seulement s'imbiboient des matieres, mais qui étoient encore trés-propres à défendre la partie contre le froid qui est toûjours ennemi des playes & des ulceres, parce qu'en y resserrant les fibres qui sont trés-délicates, il corrompt leur arrangement & arrête le mouvement par lequel les liqueurs purulentes tendoient à se séparer. D'où vient le mot du Plumaceau.

Nous remarquons que dans les premiers tems on se servoit d'une espece de champignons pour pancer les playes, en d'autres tems de méches & d'étoupes, & en d'autres de cotton & d'éponges : mais aujourd'huy que le linge est plus commun on a cessé d'employer ces autres sortes de substances, & nous ne nous servons plus que de la charpie qui certainement est préferable à tout ce que les Anciens avoient inventé dans ces occasions.

La charpie est faite de linge effilé; pour cela l'on déchire de la toile en plusieurs petits morceaux dont on tire les fils les uns après les autres; il faut que la toile ne soit ni grosse ni fine, ni neuve ni trop usée; Il faut donc qu'elle tienne le milieu entre ces quatre qualitez, & sur tout qu'elle soit nette & blanche de lessive. Ce que c'est que charpie.

De cette charpie on fait des plumaceaux & des bourdonnets qui ont retenu le nom des Anciens quoiqu'on en ait changé la matiere. On leur donne une figure proportionnée à celle de la playe pour les y appliquer ou secs ou couverts d'onguent, ou trempez dans quelque liqueur suivant l'intention pour laquelle on les met. Usages des Bourdonnets & des Plumaceaux.

Les bourdonnets & les plumaceaux ont cinq usages importans. Par le premier ils nous servent à arrêter le sang qui coule abondamment d'une

playe, & c'eſt pour cette raiſon que dans le premier apareil on ne met ordinairement dans la playe que de la charpie ſéche : ſecondement on tient par leur moyen une playe dilatée, quand il s'agit de faire ſortir quelque corps étranger ou une eſquille. En troiſiéme lieu ils inſinuent les médicamens dans toutes les parties d'une playe. Quatriémement ils pompent les matieres virulentes & les ſeroſitez acres qui s'écoulent de la playe, empéchant ainſi qu'elles ne la corrompent. Enfin en dernier lieu, il garantiſſent la playe des impreſſions d'un air froid ou chargé de particules nuiſibles ; ce ſont particulierement les plumaceaux plats dont on la couvre qui ont ce dernier uſage.

Charpie rongeante.

On prépare une eſpece de charpie qui comme les mêches de Cilicie conſument & mangent les chairs baveuſes qui ſurviennent aux playes & aux ulceres. Pour cet effet on lave & on parfume des morceaux de toile avec du ſouphre, du nitre & d'autres choſes ſemblables, en ſuite dequoi on les réduit en charpie. On ſe ſert encore d'une charpie raclée que l'on fait en ratiſſant de la toile avec un couteau ; cette charpie eſt très-fine & ſa principale utilité eſt de deſſécher une playe pour la diſpoſer à la cicatriſer plûtôt.

On fait des plumaceaux en maniere de tampons que l'on appelle bourdonnets, & il y en a d'autres qui ſont plats retenant le nom de plumaceaux ; les premiers rempliſſent la playe, & les ſeconds la couvrent ; ceux-là ont pour l'ordinaire la figure d'une olive, & de ceux-cy il y en a de ronds, & d'autres en ovale, comme ceux qui ſont repréſentez par cette planche que je vais vous expliquer.

A, B, C, trois Bourdonnets.

Ces trois premiers bourdonnets A, B, C, que vous voyez, dont l'un eſt petit, l'autre moyen & l'autre plus gros, ſont faits de charpie tortil-

lée de façon qu'ils ressemblent à des noyaux d'olives. On les fait plus durs quand on en veut dilater l'entrée d'une playe, mais quand on n'a dessein que de porter les médicamens ou d'absorber le pus, on les fait mollets, pour ne point exposer témerairement la partie au froissement & à la contusion. Si la playe n'étoit pas grande on se serviroit de ces petits, & lorsqu'elle est ample & profonde on y en met de plus gros, il seroit toutefois plus à propos de la remplir d'un plus grand nombre qui fussent menus, parce qu'ils s'y arrangeroient mieux.

Ces deux autres D, E, ont la même figure que les précédens, mais ils sont plus gros, ils sont liez dans leur milieu par un fil, long de quatre ou cinq pouces; ce sont ces bourdonnets que l'on met premierement dans le fond d'une playe ou dans un grand abscès, on ne lie que les deux ou trois premiers, les autres n'ayant pas besoin d'être liez, parce qu'entrant les derniers ils sortent toûjours d'abord que l'on commence à retirer les précédens qu'ils couvrent: ce fil aide ainsi à dégager les plumaceaux, & il fait connoître quand il n'y en a plus dans la playe, vû que ceux ausquels il est attaché par le bout sont les derniers à mettre dehors. D, E, deux Plumaceaux liez.

Ce gros tempon F, tient à un double fil vers la tête, parce qu'étant fait juste à la capacité de la playe, il arrive souvent qu'il se tuméfie assez pour qu'elle le presse de telle sorte qu'il faut que le fil soit fort pour le retirer, on s'en sert principalement après l'opération du bubonocele pour boucher l'ouverture que l'on a faite aux anneaux des muscles de l'abdomen en intention d'empêcher que l'épiploon & les intestins ne sortent point de la capacité du ventre où on les a remis. F Gros tampon.

G, H, Plumaceaux ronds & plats

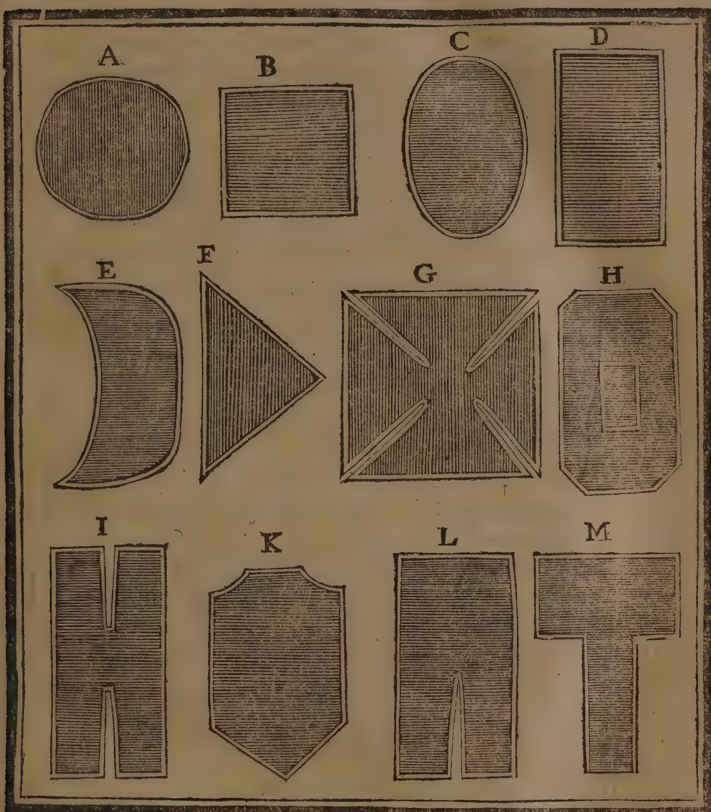
Ces deux plumaceaux plats, G, H, ſont de figure ronde, l'un eſt petit, & l'autre eſt plus grand ſelon les endroits où l'on doit les appliquer; on ne leur donne pas beaucoup d'épaiſſeur; mais il faut de l'exercice & de l'adreſſe pour les faire proprement.

I, K, Plumaceaux ovalaires.

Les deux derniers I, K, ſont de grands plumaceaux plats figurez en ovale; on s'en ſert très-fréquemment, on en met pluſieurs à côté les uns des autres aux grandes playes; & quand un Chirurgien fait ſon appareil il en doit préparer un plus grand nombre qu'il ne ſemble en avoir beſoin, car ſouvent il eſt obligé d'en mettre pluſieurs les uns ſur les autres, & principalement lorſqu'il veut arrêter un hémoragie opiniâtre qui demande une compreſſion conſidérable des arteres & des veines par ou ſort le ſang; ce qu'on procure d'ordinaire plus aiſément par ces moyens qui affermiſſent les ligatures qu'on a jugé à propos de faire aux vaiſſeaux, & qui retiennent les poudres & les eaux ſtipitiques plus long-tems appliquées ſur les ouvertures. Ceci ſuffira pour vous donner une idée des bourdonnets & des plumaceaux: Venons à préſent aux emplâtres.



V. Fig. DES EMPLASTRES.




LEs Emplâtres sont des compositions plus solides que les onguents & que les cerats lesquelles on amolit pour les étendre sur un linge ou sur du cuir. On les applique exterieurement sur toutes les parties du corps. Ce mot d'emplâtre vient du mot Grec *Emplazein*, qui signifie apposer ou former sur quelque chose, parce qu'on les applique sur la peau qui leur sert comme de moule. La

Etimologie du mot d'emplâtre.

connoissance des emplâtres dépend de celle de leur matiere, de leur figure, & de leurs usages.

Matiere des emplâtres.

Par la matiere en entend deux choses, ou l'étofe dont on les fait, ou la composition dont on la couvre. Aux parties délicates & douloureuses comme les lévres, les yeux, on se sert de taffetas & de linge fin : aux robustes comme les bras & les jambes, l'on prend de gros linge, ou de la futaine, & quelquefois du cuir. Quant à la composition il est très-difficile de la spécifier, car on fait des emplâtres de tout ce qui se trouve sur la terre; la cire, la poix, les huiles, & les graisses, en font les matieres les plus communes, on y ajoûte de la litharge, de la ceruse, des gommes, des liqueurs, & une infinité de sortes de poudres, suivant la nature de l'emplâtre que l'on veut faire & les proprietez que l'on y requiert eu égard aux cas particuliers où on les employe. De toutes ces differentes drogues les unes font la base de l'emplâtre & lui donnent du corps, & les autres y sont mises pour y distribuer &communiquer leurs vertus qui passent jusques dans la partie à laquelle on l'aplique : le mélange & la cuisson de tous ces divers ingrédiens forment un tout emplastique qui s'attache facilement, & qu'on peut garder long-tems en rouleaux ou magdaleons, sans qu'il diminue de sa bonté. Ce genre de remede à qui l'on donne une consistance médiocrement dure a été imaginé par les Anciens pour fomenter, ramollir, ou fortifier les parties par des médicamens capables d'y rester pendant plusieurs heures, & même plusieurs jours sans se fondre. Quand on veut employer la matiere on l'aproche du feu pour la pétrir & l'étendre sur quelque étofe mollette.

Figure des emplâtres.

La figure des emplâtres varie en tant de façons qu'on ne peut pas les marquer toutes ; on les réduit seulement à deux especes générales qui sont la figure droite & la figure courbe : sous la

premiere ſont compriſes les emplâtres qui ſont bornez par des lignes droites comme les longitudinaux & les quarrez ; & ſous la ſeconde ſont renfermez ceux qui ont une circonference courbe comme les ronds, les ovales & ceux qui ſont faits en croiſſans ; ils ſont encore diviſez en petits, en moyens & en grands accommodez à la figure & à la groſſeur de la partie où l'on doit les impoſer. De plus il y en a d'univerſels qui conviennent à toutes les parties du corps comme les ronds, & les quarrez, & de particuliers qui ne peuvent ſervir chacun qu'en un ſeul endroit du corps comme celui du périnée pour la lithotomie ; & celui fait en croix de Malthe pour les amputations.

Les emplâtres ſont néceſſaires en général pour contenir les autres remedes mis dans une playe ou répandus à ſurface ; & en particulier pour imprimer la vertu des médicamens dont ils ſont compoſez ; à ce dernier égard, les uns deſſéchent & cicatriſent une playe comme le Diapalme, les autres cuiſent & digerent la matiere du pus comme le Diachilon, d'autres vuident & nettoyent comme le Divin, d'autres amoliſſent & diſſipent comme le Diabotanum, & ainſi du reſte. Uſages des emplâtres.

De ces douze emplâtres gravez ſur cette planche ſont autant de figures differentes & qui pour une plus grande propreté doivent tous avoir à toute leur circonference un bord de la longueur d'une ou de deux lignes qui ne ſoit point couvert de la compoſition.

Le premier A, eſt rond, c'eſt le plus commun & celui dont on ſe ſert le plus ſouvent. A un emplâtre rond.

Le ſecond B, eſt quarré, on en fait de grands & de petits. B un emplâtre quarré.

Le troiſiéme C, eſt ovale. c'eſt-à-dire, plus long que large ſous une figure courbe, on s'en ſert à toutes les playes qui ont plus de longueur que de largeur, & on le fend par quelques coups de ciſeaux C un emplâtre ovale.

pour l'appliquer plus commodément quand on le pose sur des plumaceaux.

D un emplâtre longitudinal

Le quatriéme D, est longitudinal, on luy donne cette figure quand on en veut entourer un bras ou une jambe dans une fracture; on en fait d'autres plus petits & figurez de même pour mettre autour d'un doigt.

E un emplâtre en croissant.

Le cinquiéme E, est taillé en croissant ou en demi-lune, convient à la fistule de l'anus, lorsqu'elle est à côté, on en taille de même de trés-petits qui servent aux paupieres.

F un emplâtre triangulaire.

Le sixiéme F, est l'emplâtre triangulaire figuré de la sorte pour s'ajuster au plis de l'aine dans le bubonocelle. On en fait aussi à trois angles pour la fistule lacrymale, mais ils sont beaucoup plus petits que celui-ci.

G un emplâtre en croix de Malthe.

Le septiéme G, est taillé en croix de Malthe, il est trés-commode pour appliquer sur le moignon c'est-à-dire à l'extremité qui reste d'un membre coupé; on donne une pareille figure au petit emplâtre dont on se sert aprés l'amputation d'un doigt.

H un emplâtre fenestré.

Le huitiéme H, est l'emplâtre fenestré ainsi appellé, parce qu'il est percé dans son milieu, il est d'usage aux fractures avec playe, cette ouverture fait qu'on peut pancer la playe sans être obligé de lever l'emplâtre de dessus les endroits d'alentour; il convient aussi à la brocontomie.

I un emplâtre trapézial.

Le neuviéme I, est nommé trapézial, il est coupé dans ces deux extremitez, de maniere qu'il peut s'appliquer commodément sur des membres inégaux.

K un emplâtre en écusson.

Le dixiéme K, est appellé l'écusson, parce qu'il en a la figure; on taille de cette façon un grand emplâtre lorsque l'on veut appliquer des vésicatoires entre les deux épaules.

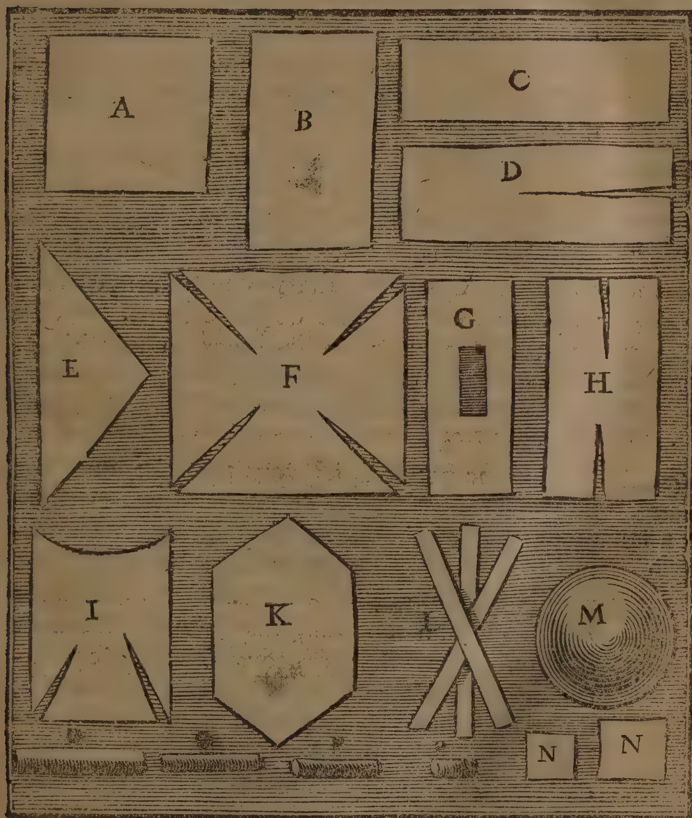
L un emplâtre ypsiloïde.

L'onziéme L, se nomme l'emplâtre ypsiloïde, parce qu'il a la figure d'un Y grec; il est fait ainsi pour s'en servir au perinée aprés l'opération de la lithotomie.

Le douziéme M, a le nom de T, parce qu'il lui ressemble; on l'applique sur des incisions qui ont une telle figure. Il y a de plusieurs autres sortes d'emplâtres que je ne rapporte pas ici, parce qu'il dépend souvent du génie du Chirurgien de leur donner une figure conforme à la partie ou à la maladie qui les demandent.

M un emplâtre en T.

VI. Fig. DES COMPRESSES.



LEs Compresses sont des morceaux de linge ployez en plusieurs doubles dont on couvre ou on environne quelque partie : on les employe séches ou trempées en quelque liqueur, selon l'intention qu'on se propose de remplir dans leur usage.

Pourquoi on les appelle compresses.

Ce nom de Compresses leur a été donné parce qu'elles font de la compression à l'endroit où on les applique, & afin qu'il soit par tout également pressé comme il doit l'être, il faut qu'elles n'ayent ni coutures ni ourlets, circonstance que le Chirurgien doit observer dans tous les linges qu'il employe aux pansemens des blessez.

Vous aurez une entiere connoissance des compresses, quand je vous aurai appris dequoi, comment, & pourquoi on les fait.

Dequoi elles sont faites.

La matiere des compresses est toujours de linge qui doit être uni, mollet, propre & blanc de lessive, elles doivent avoir une épaisseur considérable quand il est question de comprimer beaucoup, ou de munir la partie malade contre un rude froid : il ne faut point les faire de linge neuf, car c'est une regle generale que les linges qu'un Chirurgien employe doivent toujours être à demi usez, afin qu'ils obéissent davantage & qu'ils soient plus douillets.

Comment on les fait.

Nous ne pouvons ici vous prescrire que fort generalement la figure & la grandeur des compresses, parce qu'on les doit proportionner à la forme de la partie, à la commodité du malade, & à mille circonstances de la maladie; nous dirons seulement qu'il faut toujours qu'elles débordent d'un ou de deux doigts de tous côtez, les emplâtres sur lesquels on les met. Il y en a de quarrées, de triangulaires, de longitudinales, de transversales, de circulaires & de plusieurs autres figures, dans toutes lesquelles on n'observe pas tant de régularité que dans celles des emplâtres. J'en ai

fait graver les principales dans cette Planche, que je vous expliquerai après que je vous aurai dit deux mots ſur leurs uſages.

Les compreſſes ſervent à cinq choſes. Premiérement elles aſſurent & affermiſſent le bandage. Deuxiémement elles conſervent la chaleur de la partie qu'elles défendent du froid. Troiſiémement elles ſervent de moyen pour tenir ſur le mal la liqueur dont ont les a imbibées. Quatriémement elles rempliſſent les inégalitez d'un bras & d'une jambe, & font par-là qu'on les bande plus commodément. Cinquiémement elles empêchent que les lacs ne meurtriſſent & n'écorchent une partie en y faiſant des extenſions, parce qu'alors on a ſoin de l'environner d'une compreſſe circulaire.

Pourquoi on les fait.

La premiere A, de toutes ces compreſſes eſt la quarrée, c'eſt celle dont on ſe ſert le plus ſouvent, parce qu'elle convient à quantité de maladies, & qu'elle ſe peut appliquer ſur beaucoup d'endroits. On les fait plus ou moins grandes ſelon les occaſions.

A Compreſſe quarée.

Cette ſeconde B, eſt appellée ſplenique par les Anciens, à cauſe qu'étant plus longue que large elle a la figure d'une rate. Elle reçoit encore differens noms ſelon les diverſes manieres de l'appliquer: étant miſe en long elles ſe nomme compreſſe longue, quand elle eſt poſée de travers, elle s'appelle tranſverſale; & lorſqu'on l'applique de biais, c'eſt une compreſſe oblique.

B Compreſſe ſplenique.

La troiſiéme C, eſt appellée longitudinale quand on la met le long d'un bras ou d'une jambe, & elle aura le nom de circulaire ſi l'on s'en ſert pour entourer ces parties: elle eſt beaucoup plus étroite que longue, on ne la poſe d'ordinaire ſuivant la longueur de la partie que ſous un atelle; & quand elle eſt miſe circulairement, c'eſt pour rendre un membre égal, ou pour empêcher que les lacs dont on le garotte par-deſſus ne faſſent de la douleur.

C Compreſſe longitudinale.

D Compresse circulaire.

La quatriéme D, est une compresse circulaire fendue jusqu'au milieu par un de ses chefs, ce qui donne des facilitez pour l'ajuster aux inégalitez d'une partie, & pour l'appliquer sur les fractures des bras & des jambes, qui sont les occasions où l'on ne sçauroit s'en passer.

E Compresse triangulaire

La cinquiéme E, est une compresse que sa figure a fait nommer triangulaire, elle convient aux aynes, & on la fait toujours très-épaisse, parce qu'elle doit comprimer fortement pour empêcher que l'épiploon ou les intestins ne s'échapent par les anneaux dilatez des muscles de l'abdomen.

F Compresse en croix de Malthe.

Cette sixiéme F, est coupée en croix de Malthe, afin qu'elle puisse embrasser plus exactement un moignon, car c'est particulierement aux amputations qu'on s'en sert; on doit faire un point à chaque angle, de crainte que les differens plans de toile qui font son épaisseur ne se dérangent en la posant.

G Compresse fenestrée.

La septiéme G, est une compresse fenestrée ayant une ouverture dans son milieu pour laisser la liberté à l'air d'entrer & de sortir par la trachée artere aprés l'opération de la broncotomie, elle est encore d'un grand secours aux fractures avec playe.

H Compresse trapeziale.

La huitiéme H, est la trapéziale figurée comme l'emplâtre de ce nom, c'est-à-dire qu'elle est fendue par ses deux extrémitez pour s'appliquer plus juste à des membres de surface inégale, sur lesquels on la pose toujours circulairement.

I Compresse pour l'épaule.

La neuviéme I, est une grande compresse quarrée fendue depuis ses deux angles inferieurs jusques vers son milieu pour s'ajuster à la figure de l'épaule qu'elle doit recouvrir dans les luxations de l'humerus avec l'omopolate.

K Compresse lozange.

Cette dixiéme K, est une compresse appellée lozange, parce que ses côtez ou pans qui sont au nombre de six font entr'eux des angles obliques, dont ceux qui sont opposez l'un à l'autre sont

égaux

égaux aussi-bien que les côtez. On donne souvent cette figure à une compresse plûtôt que de la faire ronde, parce qu'elle a le même usage que la circulaire, & parce qu'il est plus aisé & plus promt de couper ainsi en droite ligne les quatre angles d'une compresse quarrée, qui est la plus commune, que de la tailler exactement en rond.

L'onziéme L, est composée de trois compresses étroites & longues, dont les deux obliques s'entrecroisent en forme de croix de saint André, & l'autre que vous voyez située verticalement les traverse par leurs angles aigus : on les applique avec succés sous cet arrangement dans l'anevrisme & dans les varices, parce qu'y ayant trois compresses dans le milieu, cela comprime trés-bien l'endroit où le vaisseau est ouvert ou dilaté. L Compresse oblique.

La douziéme M, est une compresse arondie, il y en a de parfaitement rondes comme des boules, & d'autres qui ne le sont que d'un côté, comme des demi-globes; les unes & les autres se mettent sous l'aisselle avant que de faire le bandage aprés la réduction de l'humerus luxé; on en met aussi une dans la main à ceux qui ont eu des os du bras ou disloquez ou fracturez. M Compresse ronde.

Enfin ces dernieres sont de petites compresses dont les unes N, N, sont quarrées & épaisses pour les saignées du bras & du pied. Les deux O, O, sont longuettes; on s'en sert aux ligatures des vaisseaux pour nouer le fil par dessus; & les deux autres P, P, sont roulées & trés-petites, pour être employées dans les sutures, & particulierement dans celle du tendon. N, N, Petites Compresses.

VII. Fig. DES BANDAGES.




Définition de bandage.

APrés avoir garni une playe de tentes & de plumaceaux, & l'avoir couverte d'un emplâtre & d'une compresse, on finit par le bandage, qui n'est autre chose qu'une circonvolution de bandes faite avec adresse autour de quelque partie du corps, pour luy conserver ou lui rendre la santé.

Avant que de pouvoir faire un bandage, il faut

ſçavoir ce que c'eſt qu'une bande. On appelle bande un lien long & large dont on couvre & on envelope les parties qui en ont beſoin pour leur rétabliſſement. Remarquez donc que la difference qu'il y a entre bande & bandage, c'eſt que la bande eſt l'inſtrument, & le bandage eſt l'uſage & l'appoſition de la bande. Ce que c'eſt que bande.

Les bandes different entr'elles en pluſieurs façons; ſçavoir par leur matiere, car il y en a de cuir & de linge; par leur figure qui doit être convenable aux diverſes parties qu'il faut bander; par leur grandeur, vû que les unes ſont longues & larges, les autres courtes & étroites, & par leur ſtructure, plus ou moins artificielle, puiſqu'on en doit tailler pluſieurs exprés pour divers cas particuliers, & qu'on en trouve d'autres toutes faites, comme une ſerviette une ceinture, &c. pour des beſoins ordinaires. Difference des bandes.

On conſidere à une bande ſon corps qui en eſt la partie la plus ample & la plus forte, & les extremitez ſe prennent ſelon ſa largeur, ou ſelon ſa longueur, c'eſt ce qu'on nomme chefs, ainſi il y en a toûjours quatre en une bande, quelque petite qu'elle ſoit, parce qu'elle ne peut manquer d'avoir deux bornes à ſa longueur, & autant à ſa largeur.

La plûpart des bandes repréſentent des parallélogrames rectangles ou quarrez longs; mais on fait quelquefois à leurs bouts & même dans leur milieu pluſieurs inciſions, comme vous pouvez l'appercevoir ſur cette planche.

On veut qu'une bande ayt quatre conditions pour être parfaite; la premiere que la matiere en ſoit bonne, c'eſt à-dire que ſi c'eſt du linge, il ne ſoit ni trop vieux ni trop neuf, afin qu'elles ſoient douces ou molles, déliées & legeres: la ſeconde qu'elles ſoient nettes & blanches pour n'impri- Quatre conditions requiſes à une bande.

mer aucune mauvaise qualité; la troisiéme, qu'elles soient d'une toile unie & pleine non ouvrée, & qu'elles soient coupées de droit fil, d'autant que ce qui l'est de biais se relâche & se déchire; & la quatriéme, qu'elles soient égales sans ourlets & sans nœuds, comme les compresses, de crainte de blesser: ajoûtez qu'elles ne doivent point avoir de lisiere, si on veut que le bandage soit accompli. Au reste on prendra de semblables précautions pour faire des bandes de cuir ou d'étofe.

Division generale des bandages.

Les bandages sont ou communs ou propres, les communs peuvent être appliquez en plusieurs parties pour differens maux; comme les bandages simples, tant égaux qu'inégaux, & les propres ne conviennent qu'en certains endroits, & à telles ou telles maladies: & le nombre de ces dernieres sortes est aussi grand qu'on compte de differentes parties au corps. Je ne prétends pas vous les expliquer ici toutes, la discussion en est d'une si grande étendue qu'elle demande un cours particulier: je ne vous parleray aussi des bandages, qu'autant qu'il est nécessaire pour vous faire comprendre les opérations que j'ay à vous demontrer.

Le bandage est ou simple ou composé, on appelle simple, celui qui n'a qu'une sorte de contours, & qui se fait avec une seule bande à laquelle on n'a rien découpé ni ajouté. Ce bandage est de deux sortes, égal, ou inégal; le simple égal est circulaire, il embrasse la partie en rond comme un cerceau; la bande en est uniment terminée sans imparité de circuits; le simple inégal se divise en quatre especes, on l'appelle doloire, lorsque les circonvolutions ne font que biaiser un peu, en se couvrant les unes les autres; il se nomme mousse lorsqu'elles s'inclinent & gauchissent davantage; il a le nom de rampant quand elles s'éloignent tel-

lement les unes des autres qu'elles laissent entr'elles des espaces découverts ; & il est appellé renversé, lorsque l'inégalité de la partie oblige de faire des replis & des renversemens en mettant la bande sens dessus-dessous ; le bandage composé est celui qui se fait de plusieurs bandes jointes ensemble, ou d'une seule coupée en plusieurs chefs.

Tous les bandages ne sont pas commencés & finis de la même maniere, les uns se commencent par une des extrémitez de la bande comme ceux des fractures, les autres à quelque distance d'un de ses bouts comme ceux des saignées, ou même par le milieu de la bande, lorsqu'elle est roulée à deux chefs, comme la capeline.

Aplication des bandages.

On pose souvent le premier chef de la bande sur la partie malade, quelquefois sur la voisine, d'autrefois sur une partie éloignée & opposée, & toûjours suivant l'intention pour laquelle on fait le bandage ; mais il ne faut jamais le finir sur l'endroit de la playe, parce que l'épingle dont on doit attacher le dernier chef ne manqueroit pas d'y faire de la douleur.

Les bandages servent aux remedes, ou tiennent eux-mêmes lieu de remedes. Le nombre de ces derniers est fort grand ; car tous les bandages qu'on fait aux fractures & aux luxations les guérissent presque seuls : les differens usages qu'on reconnoît aux bandages font qu'on les nomme differemment ; on appelle incarnatifs ceux qui approchent les lévres d'une playe l'une de l'autre ; expulsifs ceux qui conduisent au dehors les matieres purulentes des abscés & des ulceres ; ces maladies se guérissent assez ordinairement par ces derniers moyens : quant aux premiers qui ne font que servir aux remedes, on les appelle retentifs ; ils sont trés-communs en comparaison des autres

Leurs usages.

bandages, ils ne contribuent encore à la guérison qu'en retenant les médicamens sur la partie malade; il y en a plusieurs de ceux-ci qui ne conviennent encore qu'à certaines parties, comme à la gorge ou au ventre, lesquelles ne peuvent pas supporter d'autres bandages.

La matiere du bandage ayant toutes les conditions marquées cy-dessus, le reste dépend du Chirurgien qui connoissant les differences des bandages, & les cas où ils doivent être appliquez, n'a plus qu'à poser proprement les bandes & à les lever avec adresse.

Maniere de bien faire un bandage.

On bandera élégamment une partie si l'on observe les circonstances suivantes: Il faut que le Chirurgien mette le malade dans une situation commode, qu'il fasse tenir la partie qu'il doit bander, par un ou par plusieurs de ses serviteurs; que la bande étant roulée ferme & ses circuits également & entierement couverts les uns par les autres comme des anneaux concentriques, il la prenne d'une main & tenant le chef de l'autre il la pose sans hésiter, ni donner soupçon qu'il ne sçait par quel endroit commencer: dés ce moment pour ne point faire languir son malade, il doit avec autant de diligence que d'exactitude entourer de la bande la partie affectée; l'agrément & la propreté y sont nécessaires, afin que le malade, les assistans, & l'Opérateur même soient contens de l'ouvrage: le bandage fait, il examinera si les circonvolutions sont également conduites & assurées, s'il n'est ni trop lâche, ni trop serré, & s'il quadre à la forme & au volume de la partie: ensuite il la mettra sur des coussins de maniere qu'elle ne puisse point vaciller, ni souffrir de douleur, observant pour regle generale que le bras soit situé un peu ployé, & la jambe tout à fait étenduë.

Si la dexterité du Chirurgien se fait voir, lors-

qu'il ſçait poſer les bandes avec juſteſſe & élégance, elle ne paroît pas moins, quand il eſt obligé de lever ces mêmes bandes, & qu'il s'en acquitte d'une maniere aiſée, ſans confuſion & ſans embaras. Pour débander la partie, il faut qu'il la mette dans la même ſituation qu'elle étoit quand il l'a bandé, qu'il la faſſe tenir ferme par des aſſiſtans, & qu'alors défaiſant l'apareil, & levant les bandes doucement & proprement, il les déroule tantôt d'une main & tantôt de l'autre ſans les laiſſer échaper de ſes mains, & obſervant ſur tout de ne point exciter de douleur : ſi les bandes ſont collées les unes aux autres, ou bien à la partie, il doit pour les dégager plus facilement, les humecter de quelque liqueur qu'on diverſifiera ſuivant l'état de la maladie, ſe ſervant d'huile par exemple quand la partie eſt douloureuſe, du vin quand il y a de la froideur & de la débilité, d'oxicrat lorſqu'il y a de l'inflammation.

Ce qu'on obſerve pour lever la bande.

Examinons à préſent quelques bandages qui ſont repréſentez dans la Planche ſeptiéme; je n'y ay fait graver que ceux dont on ſe ſert tous les jours, & qu'un Chirurgien doit ſçavoir indiſpenſablement.

Bandages particuliers

Le premier A, eſt le couvre-chef, ainſi appellé parce qu'il couvre & enveloppe toute la tête : il eſt fait avec une ſerviette pliée en deux pour être poſé ſur la tête; & des quatre angles qui pendent à côté du viſage, il y en a deux qu'on noue ſous le menton, & les deux autres ſur la nuque du col; ce bandage le plus uſité de tous convient à toutes les playes de la tête.

1. A Le couvre-chef.

Le ſecond B, eſt le bandeau; il eſt de deux ſortes, l'un ſimple qui ſe fait avec une bande tournée circulairement autour de la tête, & l'autre figuré qu'on compoſe de pluſieurs morceaux ou de pluſieurs redoublemens de toile couſus enſem-

2. B. Le bandeau

ble ; ayant quatre rubans aux quatre angles pour le nouer derriere la tête ; ce bandage est particulier pour le front.

3. C. Le Scapulaire.

Le troisiéme C, est le scapulaire, ainsi nommé parce qu'il appuye sur les épaules : il est fait d'une piece de toile de deux ou trois pieds de long sur sept ou huit doigts de large ; on l'a fendu par le milieu suivant sa longeur pour y passer la tête, il sert à soutenir tous les bandages qu'on fait à la poitrine & au ventre. L'un des C le fait voir hors du sujet, & l'autre le montre appliqué sur le sujet.

4. D La Serviette.

Le quatriéme D, est la serviette ; on en prend une qui soit assez longue pour faire le tour du corps, on la ploye de son long en trois ou quatre, & on en bande toutes les playes de la poitrine & du bas ventre ; on y attache par devant & par derriere les extremitez du scapulaire qui empêche qu'elle ne tombe.

5. E, F, G. Bande à saigner.

Le cinquiéme E, F, G, est une bande à saigner, elle est longue d'une aulne ou environ, & large de deux doigts ; E, vous la fait voir avant que de s'en servir ; F, vous montre un bras qui en a été bandé aprés la saignée, & G, vous apprend comment se fait le bandage de la saignée du pied, lequel on appelle l'étrier. Je vous parleray plus amplement de ces deux bandages en faisant les saignées où ils conviennent.

6. H, I. Un bandage rampant

Le sixiéme H, I, est un bandage pour le bras ou pour la jambe appellé rampant, il se fait avec une bande roulée à un chef de deux ou trois doigts de large, & longue de deux aulnes ou environ. Quand on le fait au bras on commence par un circulaire ou deux autour du poignet, & on le continue jusqu'à l'épaule en laissant des espaces entre chaques circonvolutions ; & lorsqu'on le pratique à la jambe, on commence par un étrier, passant

le premier chef par deſſous la plante du pied & montant en rampant juſqu'au haut de la cuiſſe : ce bandage eſt ſimplement contentif, parce qu'il ne fait que contenir les remedes ſur la partie. H, en eſt un appliqué ſur le bras, & I, montre la bande dont on ſe ſert pour le faire.

Le ſeptiéme L, eſt le plus ſimple de tous ; il ſe fait avec une bandelette courte & qui n'a que ce qu'il faut de longueur pour en faire un ou deux tours circulaires ſans monter ni deſcendre. 7. L. Bandage ſimple.

Le huitiéme M, eſt encore un ſimple contentif ; mais pour le faire il faut un morceau de toile plus large que pour le précedent : on y met quelquefois de petits cordons, ou bien on le coud ſur la partie. 8. M. Autre Bandage ſimple.

Le neuviéme N, eſt un bandage convenable pour un jambe qu'on a deſſein de bander avec fermeté, il ſe fait avec une bande pareille à celle du rampant ; on jette le premier chef ſous la plante du pied, & en le remontant on le croiſe de maniere qu'on fait ſur le tarſe comme une croix de ſaint André, aprés quoi on pourſuit les circonvolutions juſqu'au jarret : & il faut remarquer qu'à l'endroit où commence le gras de la jambe on doit faire des renverſés & les continuer juſqu'à ce qu'on ait atteint le plus épais de ce même membre ; car autrement le bandage feroit des godets, & ne ſerreroit pas également la jambe comme elle a beſoin de l'être. 9. N. Bandage avec des renverſés.

Le dixiéme O, eſt une bande roulée à deux chefs égaux ; on l'applique ordinairement par le milieu, tenant les deux chefs chacun dans une main. On fait cette bande plus ou moins large ou longue ſuivant la difference des parties ou des maladies. Elle ſert à faire la capeline & le ſpica qui ſont des bandages dont on uſe trés-ſouvent. 10. O. Bande roulée à deux chefs.

L'onziéme P, eſt une petite bande large de deux doigts & aſſez longue pour faire deux tours ſur 11. P. Bandage incarnatif.

la partie: elle eſt fenduë proche l'un de ſes bouts, pour y paſſer l'autre chef; ce bandage eſt appellé incarnatif ou uniſſant, parce qu'il réunit les lévres d'une playe faite en long, afin d'épargner par ce moyen une ſuture. On le commence par le milieu de la bande ſur la partie oppoſite de la playe; par exemple, ſi on veut s'en ſervir au front où il convient particulierement, on poſera le milieu de la bande ſur l'occiput, & coulant de part & d'autre les deux chefs au-deſſus des deux oreilles, on en paſſera l'un par la fente de l'autre au droit de la playe; puis les tirant tous deux, on fera joindre ſi exactement les bords de la playe l'un à l'autre, qu'ils ſe puiſſent reprendre ſans aucune difformité.

12. Q. Bandage à quatre chefs.

Le douziéme Q, eſt un bandage à quatre chefs. Il ſe fait avec une bande de toile dont les deux extrémités ou chefs pris ſuivant la longueur ſont fendus chacun en deux: lorſqu'ils ſont fendus en trois, c'eſt un bandage à ſix chefs: & quand ils le ſont chacun en quatre il eſt à huit chefs: ce bandage s'accommode à pluſieurs parties. Nous le mettons principalement au rang des incarnatifs ou uniſſans, vû qu'on s'en ſert pour raprocher les lévres d'une playe faite en travers. Avec ces deux derniers bandages on évitera beaucoup de ſutures dont le Chirurgien doit exemter ſes malades autant qu'il eſt poſſible, parce qu'ils aimeront toûjours mieux pour guérir être ſoumis au ſentiment obtus d'un bandage, que d'eſſuyer les douleurs aigues des ſutures.

13. R, Bandage en T.

Le dernier R, eſt un bandage figuré repréſentant un T, on l'appelle figuré parce qu'il eſt fait de deux bandes couſues enſemble; il y en a de ſimples comme celui-ci, & d'autres qui ſont fendus & doubles, dont on ſe ſert en differentes occaſions. Ce bandage convient à pluſieurs parties; il eſt em-

ployé ſur tout aprés l'opération de la lithotomie & de la fiſtule à l'anus.

Si j'entreprenois de deſcendre dans le détail des bandages, je vous demanderois bien plus de tems qu'il ne nous eſt permis d'en paſſer à nos aſſemblées : ce que je vous ay appris ſuffira pour vous en donner autant de connoiſſance que vous en devez avoir pour le préſent ; venons aux ſutures.

## VIII. Fig. LES SUTURES.

Définition de la suture.

LA ſuture eſt une opération de Chirurgie qui par le moyen d'une aiguille enfilée, aide à rejoindre & à remettre dans une parfaite continuité les parties de notre corps violemment diviſées, & encore ſanglantes.

Ce mot de ſuture ſe prend en deux façons, ou pour l'union des os du crane joints enſemble en maniere de dents de ſcie qui s'engagent les unes entre les autres, ou pour une couture qu'on fait aux playes qui en ont beſoin; & c'eſt dans ce dernier ſens que nous l'entendons, quand nous diſons que la ſuture eſt le meilleur moyen qu'on doive employer pour réünir les playes nouvellement faites, lorſque le bandage favoriſé de la ſituation la plus avantageuſe n'en peut venir à bout; parce que les lévres de la playe étant approchées les unes contre les autres par le ſecours des points d'aiguille, les extrémitez des principales fibres qui ont été coupées & déchirées ſe trouveront encore appliquées les unes aux autres, comme elles étoient avant que d'être rompues & ſéparées.

Ses diviſions.

Les Anciens ont inventé pluſieurs ſutures, qu'ils ont réduites ſous trois eſpéces, les incarnatives, les reſtrinctives, & les conſervatives.

L'incarnative eſt ainſi appellée, parce que rejoignant les bords d'une playe, & les tenant unis enſemble par le moyen des fils dont on les a traverſez avec une aiguille, elle fait qu'ils ſe collent, ſe reprennent & s'incarnent comme ils étoient auparavant. On la ſubdiviſe en cinq, l'entrecoupée, l'entortillée, l'enchevillée, ou emplumée, la ſuture avec agraphes, & la ſuture ſéche. De ces cinq ſutures nous en ſupprimons deux comme trop cruelles & tout à fait inutiles, qui ſont l'enchevillée ou l'emplumée, & la ſuture avec agraphes. La premiere ſe nommoit enchevillée, lorſqu'on ſe ſervoit de petites chevilles, & emplumée quand on prenoit

Supreſſion de quelques ſutures des Anciens.

des tuyaux de plumes : on enfiloit deux ou trois aiguilles d'un double fil qu'on paſſoit au travers des bords d'un playe faiſant un trou à un doigt de diſtance l'un de l'autre, & dans les anſes de ces fils on mettoit une cheville ou une plume, & on en lioit une autre avec les bouts du même fil, afin que ces plumes tinſſent les bords de la playe réünis : & pour faire la ſeconde on avoit des agraphes crochues & pointues par les deux bouts, & on en fouroit une dans la partie ſuperieure de la playe, & l'autre dans l'inferieure pour raprocher les lévres. Vous jugez bien par le recit que je fais de ces deux ſutures, de quelle cruauté elles étoient, & en même tems de leur inutilité, puiſque dans les cas où elles ſemblent le plus néceſſaires, comme dans des playes profondes où la contraction des parties charnues coupées tient les bords fort écartez, & dans les playes des tendons, elles exposeroient à des convulſions terribles & à des froiſſemens qu'on évite en diminuant le mieux qu'il eſt poſſible par des compreſſions moderées la dilatation de ces playes, & en attendant que les fibres ſe relâchent & ſe prolongent pour ſe reprendre. Je ne vous en parleray donc pas davantage ; je vous expliqueray dans un moment les trois autres, qui ſont l'entrecoupée, l'entortillée & la ſuture ſéche.

On avoit donné le nom de reſtrinctive à une eſpece de ſuture avec laquelle on prétendoit arrêter le ſang dans les grandes playes où il y avoit ouvertures de vaiſſeaux conſidérables ; & pour cet effet, on en avoit imaginé de diverſes façons du nombres deſquelles étoient celles du Cordonnier, du Coûturier, du Pelletier, &c. toutes plus inutiles les unes que les autres ; car pour peu qu'on faſſe de réfléxion ſur cette ſuture on ne pourra pas s'empêcher de la condamner : & certainement ſuppoſé qu'on eût couſu la peau ſi exactement

que le sang n'en pût sortir, ne s'échaperoit-il pas par le vaisseau ouvert, d'où il s'écouleroit dans tous les interstices des muscles, ce qui enfleroit la partie, la pourriroit & la gangreneroit? Ainsi c'est avec juste raison que nous retranchons cette suture, & d'autant plus qu'il est d'autres moyens & plus surs & moins pénibles pour arréter le sang. On a néanmoins conservé l'usage de celle du Pelletier pour la suture des playes des intestins. Je vous la montreray demain en faisant la gastroraphie.

Raison de cette supression.

On appelloit conservative cette espece de suture ancienne, par laquelle on empêchoit que dans les grandes playes où il y avoit déperdition de substance les bords ne s'éloignassent trop l'un de l'autre ; mais comme un bandage y suffit, ce seroit en vain qu'on passeroit de longs fils à travers une playe où ils ne feroient qu'embarasser dans ses pansemens & irriter sans cesse par le tiraillement qu'en feroient le mouvement & le ressort naturels des parties, jusqu'à ce qu'elles fussent coupées, ou ces fils rompus ; c'est pourquoi je la bannis avec la restrinctive.

Ce n'est point de ma propre autorité que je retranche ces sutures, je ne suis pas le seul qui leur ay fait leur procés : le peu d'avantage qu'on en a tiré, & les maux qu'elles ont causez, les ont fait condamner pour toûjours. Depuis plus de trente ans que je fais la Chirurgie, je ne les ay jamais pratiquées ni vû pratiquer par aucun autre, & de plus de quatre cens Chirurgiens que nous sommes ici assemblez, je ne crois pas qu'il y en ait un seul qui les ait vû mettre en usage.

Le seul avantage qu'on tire des sutures c'est la réünion ; deux choses concourent à la procurer, le Chirurgien & la Nature. De la part du Chirurgien deux circonstances doivent absolument être observées, la premiere d'approcher les lévres de

Utilité des sutures.

la playe l'une de l'autre, & la seconde de les maintenir dans cette situation ; & du côté de la nature, il faut qu'elle se serve de son baume comme d'un ciment le plus propre à coller & à réünir ces lévres l'une avec l'autre. Ne vous étonnez pas si je mets le Chirurgien devant la Nature, elle travailleroit infructueusement sur une playe s'il n'en mettoit par son industrie les parties en état de se réparer par les sucs que cette sage œconome leur fournit pour cela. Afin de concevoir comment se fait cette réünion, il faut sçavoir que toutes les parties de notre corps ne sont composées que de tuyaux perpétuellement traversez par des liqueurs qui tendent à se répandre de toutes parts, & qui sont incessamment poussées pour circuler d'une partie dans une autre. De sorte qu'aussitôt que le Chirurgien a approché les lévres d'une playe par le moyen des sutures & d'un bandage, & qu'il les a assujetties dans cette disposition, ces humeurs qui cherchent à passer & à repasser d'une lévre dans l'autre trouvant les conduits rompus s'extravasent, & leurs parties les plus gluantes & les plus balsamiques s'arrêtant dans les intervalles qui restent toûjours dans une playe la plus exactement refermée, s'y épaississent & s'y endurcissent par la chaleur du lieu, & s'accrochant aux deux parois de la playe, elles les tiennent unies de telle maniere que les extrémitez des filamens & des vaisseaux capillaires ramollies & repaitries recomposent en peu de tems un tout continu & de même tissu qu'avant leur désunion.

Comment la réünion s'accomplit

C'est aux playes transverses qu'on ne peut pas se dispenser de faire une suture, & particulierement à celles que le bandage ne peut pas réünir ; car lorsque les bandages, tels que sont les unissans & les incarnatifs, peuvent joindre immédiatement l'une à l'autre les lévres d'une playe, il faut épar-

gner au malade les épreuves de toutes les autres voyes. Les playes déchirées où des morceaux de chair pendent, & celles d'un nez ou des oreilles à demi coupées, demandent aussi d'être cousues : mais c'est un abus que de vouloir faire la suture à des parties, telles que le nez & l'oreille, lorsqu'elles sont entierement séparées de leur tout, quoiqu'il y ait des Auteurs qui l'ayent conseillée : & c'est une folie de croire qu'on puisse refaire un nez emporté, en appliquant premieremen en sa place un morceau de chair de la cuisse ou du bras, figuré comme des narines, ainsi que quelques-uns disent l'avoir tenté avec succés.

Cas où les sutures sont inutiles ou nuisibles.

Quoique les sutures soient des moyens infaillibles pour joindre une playe, & en procurer la réünion, il y a néanmoins des occasions où il nous est défendu de nous en servir. En voilà six ou sept ausquelles elles ne se doivent point pratiquer : 1°. aux playes soupçonnées d'être venimeuses, parce qu'il est à propos de donner issûë au venin, & de faire pénetrer les remedes dans l'interieur des parties où il s'est insinué ; 2°. aux playes de la poitrine, à cause de son mouvement continuel ; 3°. à celles qui sont accompagnées de grandes inflammations, parce que les points d'aiguille les augmenteroient encore ; 4°. aux playes contuses, vû que les chairs n'y auroient pas assez de fermeté pour soutenir le fil ; 5°. à celles où de grands vaisseaux sont ouverts, car il s'agit de les fermer par la ligature ou par des astringens ; 6°. aux playes où les os sont découverts, à cause de l'exfoliation qu'il en faut attendre ; 7° aux playes où il y a une déperdition notable de substance, parce qu'il en doit sortir du pus pour la régénération de la chair.

Appareil pour les sutures.

Lors qu'une playe n'est point de la qualité de celles que je viens de vous marquer, & qu'un Chirurgien est convenu de la nécessité d'y faire une suture, il doit

il doit avant que d'en venir à cette opération avoir, outre l'appareil ordinaire d'une playe, trois choſes néceſſaires pour la faire ; Une aiguille A, du fil B, & une canule C ; on choiſit une aiguille proportionnée à la nature de la playe, car il en faut pour cela de pluſieurs figures & de diverſes grandeurs; il y en a de droites, & d'autres qui ſont plus ou moins courbes ; mais les courbes ſont préferables, parce qu'il n'y a point d'endroit au corps où l'on ne puiſſe s'en ſervir plus commodément que des droites ; l'acier en ſera doux, toutefois un peu ferme afin qu'il ne ploye point ; elles doivent être polies, pointuës & ſans roüille, afin qu'elles percent plus promptement, & qu'en paſſant dans une playe elles ne raclent point : la tête de cet inſtrument doit être fenduë pour y paſſer le fil ou le cordonnet, & creuſée par ſes côtez en façon de petite goutiere, afin que le fil ſe plaçant dans les crenelures, n'arrête pas l'aiguille en l'empêchant de paſſer aiſément à raiſon de la groſſeur qu'il forme à cette tête. Ce fil doit être uni, rond, égal, mollet, & d'une groſſeur convenable ainſi que l'aiguille ; on préfere le fil d'Epinay ou de Florence à la ſoye, parce qu'elle coupe les chairs, encore plûtôt quand elle eſt teinte, toutes ces teintures étant cauſtiques & rongeantes. On met le fil ſimple ou double ſuivant l'effort auquel il faut qu'il reſiſte, & on n'oublie pas de le cirer, afin qu'il ne ſe pourriſſe pas, & qu'il tienne mieux. La canule doit être d'argent, plûtôt courbe que droite, pour s'en ſervir en toutes les parties du corps; elle ſera fenêtrée pour donner paſſage à l'aiguille, & fenduë par ſon bout pour laiſſer ſortir le fil. Il y en a qui prétendent que les doigts du Chirurgien valent mieux qu'une canule pour tenir le bord d'une playe pendant qu'on la coud ; & de fait il eſt des occaſions où l'on peut s'en paſſer, mais non pas

Forme des aiguilles.

Qualité du fil.

en toutes. C, vous repréſente comment elle doit être fabriquée.

R Regles à garder pour l'exécution des ſutures.

En faiſant une ſuture il y a ſix ou ſept préceptes généraux à obſerver, dont le premier eſt de bien nettoyer la playe de tous les grumeaux de ſang, & des autres corps étrangers; le ſecond d'en faire joindre les lévres par un ſerviteur qui les tienne ainſi durant l'opération; le troiſiéme de ne point trop prendre de la peau en longueur en la perçant obliquement; le quatriéme de ne pénétrer la chair en profondeur qu'autant qu'il faut pour ne pas laiſſer au fond de la playe un eſpace où des humeurs pourroient s'amaſſer & ſe corrompre; le cinquiéme de ſéparer les points les uns des autres par des intervales médiocres; le ſixiéme, c'eſt d'éviter la piqûre des nerfs, des membranes & des tendons; & le ſeptiéme conſiſte à mettre quelquefois une tente au plus bas lieu de la playe pour lui faire un égoût. Inſtruit donc de ces regles générales on pourra mettre la main à l'œuvre; mais comme l'entrecoupée, l'entortillée, & la ſuture ſéche ſe font differemment, je m'en vais vous démontrer ces trois ſortes de ſutures l'une aprés l'autre.

Méthode pour l'entrecoupée.

L'entrecoupée ou entrepointée s'appelle ainſi, parce qu'à chaque point d'aiguille on coupe le fil aprés y avoir fait un nœud: elle ſe pratique en deux manieres, ou avec un fil ſimple, ou avec un fil double. Pour la faire en la premiere, on prend de la main droite l'aiguille enfilée, & la canule de la gauche; il y en a qui veulent qu'on en trempe la pointe dans de l'huile, afin qu'elle faſſe moins de douleur en entrant, & alors apuyant de la canule la lévre ſupérieure de la playe, on enfonce l'aiguille de dehors en dedans, & quand elle eſt à demi paſſée dans la fenêtre de la canule, on la tire tout à fait; puis faiſant la même choſe à la lévre in-

férieure, on paſſe le même fil de dedans en dehors; ſi la playe demande pluſieurs points, on y en fait autant qu'il en eſt beſoin, & en ſuite on noüe chaque point d'aiguille ſéparément, ſe gardant de faire le nœud ſur la playe, qui doit être à ſa partie ſupérieure; il faut faire le nœud du Chirurgien qui eſt de paſſer deux fois le fil par la même anſe, parce qu'il tient plus ferme que le nœud ſimple. Il y en a qui mettent de trés-petites compreſſes de linge D, D, ſous chaque nœud. L'autre eſpece d'entrecoupée ſe fait avec un fil double enfilé dans l'aiguille; il fait un anſe par ſon bout, & quand on l'a paſſé par la playe comme le précedent, l'anſe qui eſt à la partie inferieure de cette playe ſe releve vers la ſuperieure, & on paſſe un des fils par cette anſe; aprés quoi l'ayant noué d'un double nœud on le coupe avec les ciſeaux E. Cette ſuture ne differe pas de l'autre ſeulement par le fil ſimple ou double, mais encore parce qu'il faut la commencer par la lévre inferieure de la playe qui eſt l'endroit ou le fil doit faire ſon anſe, & elle a cet avantage ſur l'autre, qu'elle convient mieux aux playes profondes, parce qu'elle eſt plus forte & qu'elle ſerre plus exactement.

Pour bien faire ces ſutures le Chirurgien doit avoir une pelotte F, lardée d'aiguilles de toutes les ſortes, de droites, de courbes, de grandes, de petites, de rondes, de plattes, de triangulaires, enfilées de pluſieurs eſpeces de fil, afin qu'il voye devant lui toute prête celle qui conviendra à la playe qu'il doit coudre; autrement il feroit ſouvent obligé ou de ſe ſervir d'une aiguille qui ne ſeroit pas propre, ou d'attendre qu'on lui en eût apporté une autre qu'il auroit envoyé chercher.

Circonſtances néceſſaires dans cette pratique.

Aprés avoir fait la ſuture il y a encore des circonſtances eſſentielles à obſerver, dont la principale eſt de faire en ſorte qu'ayant joint enſemble

le plus juste qu'il étoit possible les lévres d'une playe, elles puissent demeurer en cet état. Plusieurs conseillent de mettre sur la playe une poudre qu'ils appellent conservatrice des sutures; elle est composée avec des remedes gluans & collans, tels que le mastic, la mirrhe, le bol, & l'aloës; il y en a dans cette fiole G. D'autres prétendent que le meilleur reméde est le suc nourricier qui porté à la partie en fait la réünion; l'on employe communément le baume d'Arcæus, qui est dans ce petit pot A, dont on enduit ce petit plumaceau I, qu'on met sur la suture, & qu'on recouvre de cet autre plumaceau K, qui est assez grand pour s'étendre jusques sur les nœuds, afin que l'emplâtre ne s'attachant pas à ces nœuds on ne fasse point de douleur en relevant l'appareil : on pose ensuite l'emplârre L, qui doit étre fait de mêdicamens agglutinatifs & astringens, tel qu'est celui des hernies, puis la compresse M, trempée dans quelque liqueur qui fortifie & qui résiste à la pourriture. Pour le bandage il faut le conformer à la figure de la partie blessée, c'est pourquoi on ne peut pas le spécifier en particulier; mais il faut qu'il soit fait de maniere qu'il retienne les lévres de la playe jointes étroitement ensemble.

Moyen de faire l'entortillée.

L'entortillée ou enfilée a reçû ce nom de ce que laissant les aiguilles dans la playe, on traine le fil tout autour de ces aiguilles, de la même maniere que les tailleurs le font autour des aiguilles enfilées qu'ils gardent sur leurs manches. Cette suture s'exécute aussi en deux façons, car ou les aiguilles sont passées à travers la playe comme celle qu'on a marquée par N, ou bien comme celle qui vous est indiquée par O; elles sont fichées à ses côtez. Elles se font l'une & l'autre ordinairement avec deux aiguilles, à la premiere on prend deux aiguilles droites bien pointuës que

l'on paſſe l'une aprés l'autre avec l'aide de la canule au travers de la playe : on commence par les enfoncer de dehors en dedans, & on les fait ſortir enſuite de dedans en dehors ; & ſe trouvant diſpoſées de maniere que leurs quatre extrémitez faſſent un quarré égal, on prend un fil qu'on tourne ſous ces quatre extrémitez, & qu'on croiſe pardeſſus la playe trois ou quatre fois, en ſorte qu'il en faſſe joindre exactement les lévres, puis on arrête le fil, on coupe les pointes des aiguilles avec des tenailles inciſives, & on finit par deux petites compreſſes, P, P, que l'on met ſous les aiguilles. La ſeconde eſpece d'entortillée n'eſt differente de la premiere qu'en ce que les aiguilles, au lieu de traverſer la playe, ſont poſées le long de ſes lévres, comme vous le voyez par cette figure O. Je conviens que ces deux aiguilles ſont deux corps étrangers qui peuvent bleſſer ſans ceſſe; mais ſi l'on les ſouffre bien au travers d'une playe, elles ne feront pas plus de mal dans cette diſpoſition, puiſqu'elles y doivent moins faire de douleur & qu'elles referment une playe ſans qu'il y ait rien au dedans qui la puiſſe fatiguer : ces ſutures ſont admirables pour les parties qu'on ne peut pas empêcher de ſe mouvoir, comme les lévres.

De la ſuture ſéche & de ſes deux eſpeces.

La ſuture ſéche a été ainſi nommée, parce qu'il ne faut point verſer de ſang pour la faire, elle n'a beſoin ni d'aiguille ni de fil ni de canule, & elle s'applique ſans douleur ; on la diſtingue en deux eſpeces comme les précédentes, parce qu'elle ſe fait tantôt avec un ſeul morceau d'étofe, & tantôt il en faut deux. Pour faire la premiere, on prend un petit morceau de toile ou de cuir figuré comme il vous eſt marqué par Q, on la couvre de colle forte ou de quelque médicament qui s'attache à la peau, comme de la farine mêlée avec un blanc d'œuf, on en applique la moitié ſur un des côtez de la

playe, & lors qu'elle tient à la peau, on tire la toile par son autre moitié pour l'appliquer sur l'autre côté, où s'attachant assez fortement, ces deux lévres de la playe se trouvent trés-unies ensemble; cette suture est fort facile à faire, mais elle ne convient qu'aux playes superficielles. L'autre espece de suture séche veut un peu plus de façon; on prend deux petits morceaux de cuir R, R, coupez en triangle sur un des côtez duquel il y a trois dentelures, dont chacune a un petit fil: on couvre ces morceaux de quelque chose qui les fasse tenir à la peau; l'on en pose l'un sur une des lévres de la playe, & l'autre sur l'autre côté. Les deux endroits où ils sont collez sont éloignez de l'extrémité des bords de la playe d'environ un doigt; en suite tirant ces bouts de fil on fait approcher les lévres de la playe, & liant ces fils par un double nœud on tient ces lévres jointes, de sorte que la réünion s'en peut facilement accomplir; quelques-uns cousent ces dents les unes aux autres, ou bien ils y mettent des agraphes pour y passer un cordonnet; & d'autres ne se servent que de deux petits morceaux de cuir marquez S, S, couverts du même remede & garnis des mêmes fils ou rubans: mais cela ne change point l'espece & ne va qu'à la même fin. Cette suture est merveilleuse pour les playes du visage, parce qu'évitant la difformité causée par les points de l'aiguille, elle fait qu'aprés la guérison la cicatrice ne paroît que trés-peu.

Diverses pratiques pour cette suture.

Je ne vous parle point des playes angulaires & figurées, parce qu'il s'en peut faire de tant de differentes manieres, qu'il est impossible de vous montrer icy comment il les faut coudre toutes; je vous diray seulement qu'en général on commence toûjours par des points de suture entrecoupée dans les angles quand il y en a, & dans le milieu de leurs lignes ou droites ou circulaires, quand elles sont

ſans angles : on y fait autant de points que leur longueur le requiert, obſervant de ne les faire ni trop ſerrez, ni trop éloignez, mais à une diſtance raiſonnable les uns des autres ſelon que la playe paroît expoſée à ſe r'ouvrir, ſerrant d'ordinaire le premier & avec plus de force l'endroit qui fait plus de violence à ſe dilater, parce qu'en le contenant fermement rejoint, tous les autres reſtent comme d'eux-mêmes dans la ſituation où on les a mis.

Quand une playe eſt réünie il eſt queſtion d'en ôter la ſuture, & pour le faire avec prudence & avec adreſſe, il faut que le Chirurgien ſache deux choſes, le tems de l'ôter, & le moyen de le faire. Il connoît le tems de l'ôter, quand il voit la playe parfaitement bien guérie; car alors il n'y a plus à cicatriſer que les petits points faits par l'aiguille, leſquels tenant toûjours ces trous ouverts les empêchent de ſe boucher ; le moyen de les ôter eſt different ſuivant la nature de la ſuture : autrement ſe leve une entrecoupée, autrement une entortillée, & autrement une ſuture ſéche. Si c'eſt une entrecoupée, il faut paſſer une petite ſonde ſous le fil, puis le couper avec la pointe des ciſeaux ſur la ſonde proche du nœud, & enſuite en tirant par le nœud apuyer du doigt ſur la playe, afin qu'elle ne puiſſe pas ſe r'ouvrir; ſi c'eſt une entortillée, on défait le fil tourné autour des aiguilles, & on tire avec dexterité ces mêmes aiguilles, prenant bien garde de rien violenter, de crainte de renouveller la playe; & ſi c'eſt une ſuture ſéche, il ne faut que de l'eau pour humecter ces morceaux de toile ou de cuir attachez ſur la peau, qui étant mouillez s'en détachent facilement.

De quelle façon l'on débarraſſe les ſutures aprés la réünion de la playe.

Voilà, Meſſieurs, tout ce que j'avois à vous démontrer aujourd'huy ſur le général des Opérations, & ſur les ſutures; demain nous commencerons par les Opérations qui ſe pratiquent ſur le ventre in-

ferieur pour suivre l'ordre des Démonstrations Anatomiques, où nous avons examiné d'abord les parties contenues dans cette région, comme étant les plus sujettes à se corrompre, & celles où se font les premieres préparations des sucs qui doivent être distribuez ensuite à tout le reste du corps; nous avons encore une autre raison de commencer par elles, en ce qu'elles sont plus exposées que les autres, à des maladies dont le Chirurgien doit principalement entreprendre la cure.

*Fin du général des Opérations.*



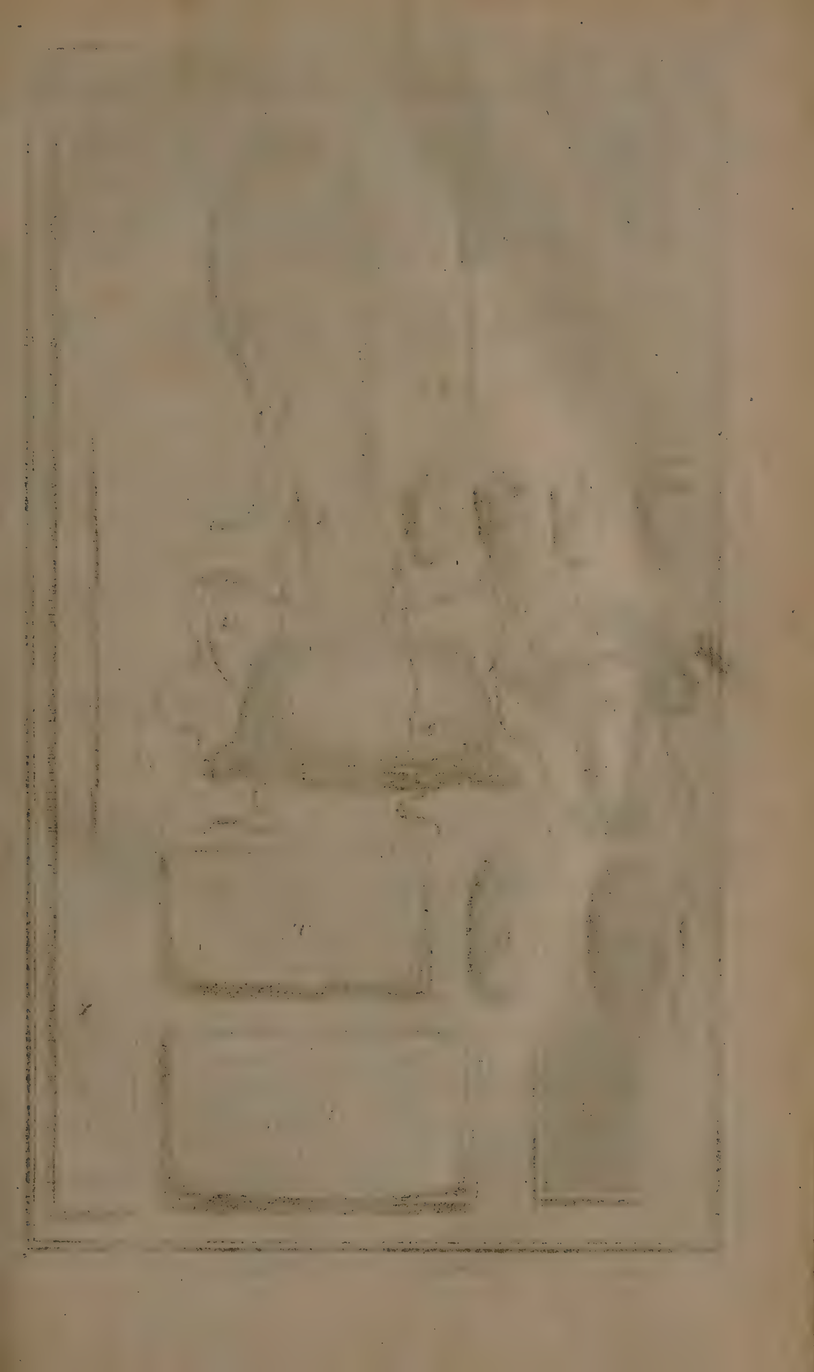
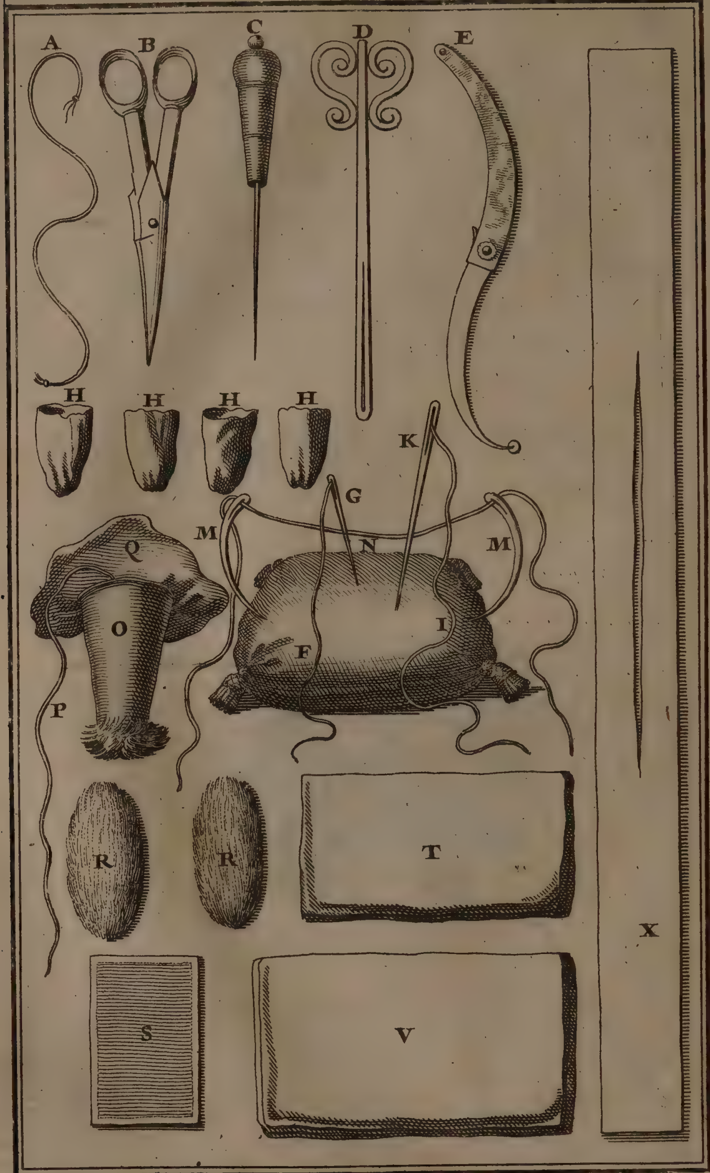


FIG. IX. POUR LA GASTRORAPHIE. p. 73





# OPERATIONS DE CHIRURGIE,

## SECONDE DEMONSTRATION.

---

### *Les Opérations qui se pratiquent sur le ventre inferieur.*

L'HOMME n'est pas plûtôt né, Messieurs, qu'il doit un tribut à la Chirurgie; il faut qu'il souffre d'abord une de ses opérations; sans quoy il seroit en danger de perir peu de tems aprés sa naissance; à peine voit-il le jour, qu'il implore le secours d'un Chirurgien qui luy fasse la ligature & l'incision du cordon ombilical. Le besoin que nous avons d'une telle opération en venant au monde, prouve la nécessité de l'Art qui nous enseigne à la pratiquer, puisque sans elle aussi-tôt que nous commencerions à respirer, nous serions obligez de rendre incontinent les derniers soupirs.

Qu'on ne nous dise pas que ce qui se pratique pour lors à l'ombilic n'est point du domaine de la Chirurgie, à cause que les Sages-femmes sont employées à cette opération ; car quoy-que par un motif de pudeur mal fondé les Chirurgiens ayent anciennement instruit des Matrones dans l'art d'accoucher, toutefois il est vray de dire que les accouchemens ne dépendent pas moins de la Chirurgie, que les maladies des yeux, des dents, de la pierre, les fractures & les luxations; lesquelles sont pourtant traitées par des personnes qu'on désigne sous les noms d'Oculistes, d'Arracheurs de dents, de Lithotomistes, de Renoueurs, puisque tous ces differens Opérateurs n'ont de succés dans la cure de ces infirmitez qu'entant qu'ils se conforment aux préceptes que leur préscrit notre Profession.

De la ligature du cordon ombilical.

La science Chirurgicale est d'une si grande étendue, qu'on a été obligé de la séparer en divers emplois, ausquels plusieurs gens suivant leur genie se sont uniquement attachez. En effet les parties de la Chirurrgie sont en si grand nombre, qu'il est trés-difficile qu'unChirurgien puisse exceller également en toutes ; mais il ne luy est pas permis de les ignorer, il ne doit point donner de bornes à ses lumieres, & c'est ce qui le distingue de ces sortes d'Opérateurs particuliers.

Les Chirurgiens qui ne font pas leur principal des accouchemens, ou qui même sont dans le dessein de ne s'en pas mêler du tout, doivent sçavoir comment il faut lier le cordon de l'ombilic ; parce que s'ils étoient appellez au moment qu'une femme viendroit d'accoucher, ou qu'ils se trouvassent seuls avec elle, ils verroient expirer l'enfant entre leurs bras, s'ils ignoroient les moyens de faire la ligature à ce cordon.

Il ne faut pas differer long-tems à faire cette li-

gature, par la raison que je vais vous en dire : vous avez pû apprendre dans mon Anatomie que le sang étoit porté de la mere à l'enfant le long du cordon par la véne ombilicale, & qu'il retournoit de l'enfant à la mere par les arteres du même nom, ce qui est manifeste par le battement qu'on sent à ces arteres tout le long de ce cordon, & qui répond au mouvement du cœur de l'enfant ; ainsi vous jugez bien que par le retardement de la ligature l'enfant pouroit perdre tout son sang, parce que les arteres le portant sans cesse vers le placenta d'où il se peut échaper par les mêmes embouchûres, par où il repassoit à la mere, & n'en revenant plus de nouveau par la véne ombilicale pour remplacer celuy qui se vuideroit, il ne faudroit pas que cette issue restât ouverte beaucoup de tems pour le faire mourir.

Cette opération qu'on nomme *embruotomie*, dérive de ἔμβρυον, qui signifie enfant, & de τέμνειν, qui veut dire couper, parce qu'elle consiste à faire la section du nombril d'un enfant qui ne vient que de naître ; Cette opération, dis-je, quoy-que des plus simples de la Chirurgie demande néanmoins tout l'application de celuy qui la fait, parce qu'elle est accompagnée de circonstances essentielles qui sont trés-délicates, puisqu'on a vû mourir plusieurs enfans, faute de l'avoir bien faite ; voici la maniere de s'en acquitter parfaitement.

On prend du fil qu'on ploye en cinq ou six doubles, & de la longueur d'environ un pied, on fait un nœud à chaque bout de ces fils pour les tenir ensemble, & empêcher qu'ils ne s'entremêlent en faisant la ligature ; de ce fil A ainsi apprêté, on lie le cordon à deux travers de doigt prés du nombril de l'enfant, & on fait un double nœud d'abord ; puis retournant le fil de l'autre côté, on y fait encore un semblable nœud qu'on recom-

Fil A, propre à lier le cordon de l'ombilic.

mence une troisiéme fois pour plus grande sureté ; en suite on coupe avec de bons ciseaux B, ce cordon à un doigt au-de-là de ligature, en sorte qu'il ne reste du cordon au ventre de l'enfant, que la longueur de trois travers de doigt.

Ciseaux B.

Cette ligature doit être médiocrement serrée, car si elle l'étoit trop, elle pouroit couper le cordon, principalement quand on la fait avec du fil fin, c'est pourquoy on prend ordinairement de gros fil : il ne faut pas aussi qu'elle soit soit trop lâche, de crainte que le sang ne s'échape, ce qui causeroit la mort à l'enfant, avant qu'on se fût apperçû de cet écoulement, parce que l'enfant alors se trouve emmailloté, & cela n'est arrivé que trop souvent. On observe donc un milieu entre ces deux extrémitez, & on examine aprés la ligature faite & le cordon coupé, s'il ne sort point de sang, ce qui sera une preuve évidente que l'opération est bien exécutée.

On trempe dans de l'huile un morceau de linge large de trois doigts, ou bien on le couvre de beure frais pour en enveloper circulairement ce reste de cordon lié, puis le relevant en haut on le couche sur une petite compresse dont on aura garni le ventre de l'enfant ; on en met une seconde sur le nombril, & on bande le tout avec un linge large de quatre travers de doigts qui fait le tour du corps de l'enfant.

Inconveniens à éviter.

Quelquefois ce cordon venant à se dessécher fait que la ligature n'est plus assez serrée, & qu'il en sort quelques goutes de sang par les differentes impulsions de celuy de ses arteres qui fait toûjours des efforts pour reprendre son ancienne route ; en ce cas il faut resserrer la ligature, c'est pourquoy le Chirurgien ne doit pas la premiere fois couper les fils proche des nœuds, au contraire il les laissera un peu longs pour en faire encore quelques

tours, quand la néceſſité le requierera.

Lorſque le Chirurgien aura fait ce que nous venons de marquer il abandonnera le reſte à la nature qui aura le ſoin de ſéparer ce cordon, ce qu'elle acheve en ſept ou huit jours ; & on doit toûjours le laiſſer tomber de luy-même, ſans le tirer par trop d'impatience, de crainte qu'en l'arrachant trop tôt & avant que les arteres ſoient entierement réünies & fermées, il n'y arrivât une perte de ſang.

Il n'y a ſur cette opération que trop d'erreurs vulgaires auſquelles le Chirurgien ne doit point faire attention. Quelques femmes prétendent qu'avant que de faire la ligature de l'ombilic, il faut repouſſer dans le ventre de l'enfant tout le ſang qui eſt dans les vaiſſeaux de ce cordon ; cette pratique ſeroit pernicieuſe, & on ſe donnera bien de garde de la ſuivre, vû que ce ſang refroidi par l'air du dehors, étant ordinairement grumelé, ſeroit capable de faire des obſtructions & de ſe corrompre dans le corps. Il y en a d'autres qui aſſurent qu'une femme aura encore autant d'enfans qu'il ſe rencontre de nœuds le long de ce cordon ; & elles ajoutent que de ces nœuds ceux qui ſont rouges marquent les garçons, & les blancs les filles : mais comme ces nœuds ne ſont faits que par la dilatation des vaiſſeaux qui ſont plus pleins de ſang en un endroit qu'en un autre, c'eſt un abus de croire qu'ils marquent le nombre des enfans qu'une femme aura, puiſqu'on en voit autant au cordon du dernier enfant d'une femme qui accouchera à quarante-cinq ans, qu'au cordon du premier enfant d'une autre qui ſera accouchée à dix-huit ou vingt ans. D'autres encore veulent qu'on faſſe la ligature tout proche du ventre de l'enfant quand c'eſt une fille, & plus loin quand c'eſt un garçon, parce qu'elles s'imaginent que les parties de la génération ont du raport avec ce cordon, & qu'elles ſeront dans la ſuite proportionnées à la meſure

Erreur pernicieuſe.

qu'on luy donne alors : Mais vous ne devez avoir aucun égard à ces préventions qui ne peuvent passer que pour contes de bonnes-femmes.

GASTRORAPHIE.

Etimologie de ce mot.

QUoy-que la Gastroraphie soit une des plus considérables Opérations, ce n'est cependant qu'une suture qui se fait aux playes du ventre ; ce nom est composé de deux dictions Grecques, sçavoir de γαςὴρ qui signifie ventre, & de ῥαφὴ qui veut dire couture ; & comme cette couture ne se pratique pas seulement à l'abdomen, mais encore à l'estomac & aux intestins, il est à propos que le Chirurgien soit instruit des playes qui arrivent à ces parties.

Les playes du ventre sont de deux sortes ; car ou elles sont pénétrantes, ou bien elles ne blessent que les parties contenantes sans entrer dans la capacité ; & alors elles ne demandent pour être guéries que le traitement qu'on fait aux playes simples de toutes les autres parties du corps.

Des playes pénetrantes, les unes sont sans lésion des parties contenues, & les autres avec lésion ; celles qui ne blessent point les parties internes, seront encore pansées comme les playes simples, tâchant d'en procurer au plûtôt la réünion : mais pour celles où les parties contenuës ont reçû quelque atteinte, il faut que le Chirurgien examine soigneusement quelles de ces parties peuvent être offensées ; car de telles playes ont toutes des signes particuliers qui nous indiquent le viscere blessé, & l'endroit où le coup a porté.

De toutes ces playes, les unes sont avec issuë de quelque partie sans lésion ; les autres sont avec issue & lésion tout ensemble : & tant aux unes qu'aux autres, ou c'est l'épiploon qui sort, ou c'est l'intestin, ou tous les deux de compagnie : Enfin à ces sortes de blessures où les parties sont récem-

ment ſorties les inteſtins ne ſont pas encore enflez, ni l'épiploon alteré; au contraire ſi ces organes ont été long-tems expoſés à l'air, pour lors les inteſtins étant bourſouflez, ont beſoin de remedes carminatifs & diſcuſſifs pour les deſenfler; & la partie de l'épiploon qui ſera pouſſée au dehors, étant alterée, il y faudra faire la ligature, pour la retrancher de la maniere que je vous montreray dans un inſtant.

Il faut examiner l'inſtrument qui a fait la playe.

Le bas ventre peut recevoir une bleſſure de tout ce qui eſt capable d'en faire dans toute autre partie du corps, mais en quelqu'endroit qu'il arrive playe, il eſt toûjours de la prudence de ſe faire repréſenter l'inſtrument avec quoy le malade a été offenſé, & de l'examiner comme l'on fit lorſque le Roy Henry III. fut bleſſé : on trouva que le couteau dont le traître l'avoit frappé étoit long d'un pied & enſanglanté plus de quatre doigts, ce qui fit juger que les inteſtins étoient percez, eû égard à la ſituation de la playe, en quoy on ſe confirma par les accidens qui ſurvinrent, & par la mort qui s'en enſuivit dix-huit heures aprés le coup reçû.

Comment on connoîtra q'une playe pénétre.

On connoît quand une playe eſt pénétrante, ou par la ſonde ou par ce qui en ſort, comme l'épiploon & l'inteſtin : & parce que les playes qui pénétrent peuvent bleſſer toutes les parties contenues dans le bas ventre, c'eſt au Chirurgien à diſtinguer par les ſignes qui paroiſſent quelles ſont celles qui ſont offenſées. Voici à peu prés tous les ſignes gênéraux ſur leſquels on ne ſe peut guéres tromper.

Par la ſituation.

La ſituation de la bleſſure donne au Chirurgien la premiere notion de la partie qui peut étre endommagée, puiſque ſçachant par l'Anatomie quelles ſont celles qui ſont placées dans chaque région du ventre, il eſt vrai-ſemblable de croire que ſi le coup

a été reçû dans l'hypocondre droit, par exemple, c'est le foye qui sera blessé; & si la playe est gauche, ce sera la rate, & ainsi des autres.

**Par les excretions.** Les excretions sont des marques certaines de la nature de la partie blessée; par exemple, si c'est le foye, il sortira de la playe une grande quantité de sang assez vermeil; si c'est la ratte, il n'en sortira pas tant, mais il sera plus noir & plus épais, parce qu'il est moins attenué & qu'il séjourne davantage dans ce dernier viscere; si c'est l'estomac, il s'en écoulera des alimens; si ce sont les intestins grêles, il se fera perte d'une substance blanchâtre & chileuse; des gros boyaux percez on verra évacuer les matieres fécales; comme l'urine de la vessie qui aura été ouverte.

**Accidens propres aux parties blessées.** Les playes des parties du ventre ont encore chacunes leurs accidens propres qui nous les font distinguer les unes des autres; on appelle accidens propres, ceux qui sont particuliers à chaque organe. Le foye blessé fait sentir une douleur poignante qui s'étend jusqu'au cartilage xiphoïde; les reins, les ureteres & la vessies ne sont point attaquez ensemble ou séparément qu'il n'y ait difficulté d'uriner, ou que les malades ne rendent une urine teinte de sang, & quelquefois du sang tout pur: l'estomac percé cause le hoquet, le vomissement, des contorsions au ventre, des sueurs avec refroidissement des extrémitez: & les playes des intestins, principalement des grêles sont accompagnées de fréquentes foiblesses, de douleurs extrêmes, de suffocations, de nausées de fiévre continue, de soif insupportable, & de grandes inquiétudes; ce furent aussi tous ces symptômes que Guillemeau nous raporte être survenus à la blessure d'Henry III. Roy de France & de Pologne.

Quoy-qu'une playe du ventre ne soit pas des plus grandes, il arrive toutefois trés-souvent que l'intestin

l'inteſtin en ſort; un Chirurgien habile connoît à la ſeule vûe s'il eſt bleſſé on non, quand même ce ſeroit dans un autre endroit que dans la portion qui eſt ſortie. Lorſque l'inteſtin eſt flétri & affaiſſé, c'eſt une marque qu'il y a eu ouverture par où les ventoſitez ſe ſont échapées; mais lorſqu'il eſt tendu & bourſouflé, c'eſt un ſigne évident qu'il n'a point reçû de playe.

Signe certain d'un inteſtin percé.

Il ne faut pas s'étonner ſi l'inteſtin ſort ſouvent ſeul ſans être accompagné de l'épiploon, la raiſon en eſt aiſée à concevoir; c'eſt que l'épiploon pour l'ordinaire ne deſcend point plus bas que le nombril, ce qui fait qu'aux playes qui ſont au deſſous de l'omblic, cette toile graiſſeuſe ne paroît point au dehors, ſi ce n'eſt à des perſonnes dans qui il occupe une plus grande étendue, tombant à quelques-uns juſques dans le ſcrotum.

Pourquoi l'épiploon ne ſort pas toujours avec l'inteſtin.

Nous ne parlerons ici que de la cure des playes des inteſtins & de l'épiploon, parce qu'il n'y a que celles-là qui ayent beſoin de l'opération que je vais vous enſeigner. Mais avant qu'un Chirurgien l'entreprenne, il doit en faire un prognoſtic douteux, car il en meurt beaucoup plus qu'il n'en réchape: il faut auſſi qu'il ſçache que les inteſtins grêles ſont plus difficilement guéris que les gros, tant à cauſe de la ténuité & de la délicateſſe de leur ſubſtance qui eſt moins charnue & par conſéquent moins propre à ſe cicatriſer, qu'à cauſe que ce qui paſſe chez eux étant plus liquide, échape plus aiſément par la playe.

Le prognoſtic de ces playes eſt douteux.

Venons à préſent aux moyens de remettre l'inteſtin lorſqu'il eſt ſorti, & qu'il n'eſt point bleſſé; nous travaillerons enſuite ſur celui qui eſt percé, & qui a beſoin d'une ſuture pour être guéri.

Un Chirurgien qui voit un inteſtin dehors, & qui, comme je vous ai déja dit, connoît à ſon bourſouflement extraordinaire qu'il n'eſt point ouvert,

Comment on replace l'inteſtin ſorti.

doit le faire rentrer dans le ventre au plûtôt, après avoir reconnu qu'il ne fait que de sortir ; car alors il sera plus aisé de le remettre promptement, sur tout quand la playe de l'abdomen est assez grande, & il s'y prendra de la maniere qui suit. On situe le malade de sorte que la playe soit au plus haut lieu ; si elle est au-dessus du nombril, il se tiendra debout ou assis ; si elle est au-dessous, on le couchera, & on lui mettra les fesses & le cuisses beaucoup plus hautes que le reste du corps ; quand elle se trouve dans la partie lombaire droite, on le couchera sur la gauche, & au contraire si la playe est à la gauche, on le mettra sur la droite, afin que dans de telles postures le reste des parties internes ne pousse pas vers la playe : puis avec les deux doigts indices, & non pas avec des bougies, comme vouloient quelques Anciens, il faut repousser peu à peu l'intestin dans le ventre, observant de ne point retirer le doigt qui est au dedans, que celui qui est au dehors ne soit entré, de peur que si la partie de l'intestin qu'on a fait rentrer n'étoit toûjours retenue par un doigt, elle ne ressortît à l'instant. Il faut commencer à faire rentrer le boyau par le bout qu'il est sorti le dernier, & finir par celui qui a paru le premier, afin que chacun puisse être remis dans sa place ordinaire. Si le malade pouvoit continuer de pousser & de rendre son haleine pendant qu'on lui repousse les intestins en dedans, ils rentreroient plus commodément, parce que durant l'expiration le diaphragme se retirant en en haut, la capacité du bas ventre en seroit plus grande. Il faut faire tenir en même tems avec les deux mains par un serviteur les deux lévres de la playe pour empêcher que l'intestin ne ressorte ; & enfin agiter & secouer le malade, afin que les parties reprennent leur lieu naturel.

Remarque de pratique.

Le malade facilite l'opération en poussant son haleine

Mais s'il y avoit long-tems que l'intestin fût sor-

ti, & s'il étoit tellement grossi & enflé qu'il fût impossible de le renfoncer en cet état dans l'abdomen, il faudroit procurer ce remplacement en faisant de deux choses l'une, sçavoir de dissiper les ventositez, ou d'accroître la playe.

Pour dissiper les ventositez, dont la cause est toujours l'impression de l'air extérieur, qui refroidissant l'instestin, fait obstruction dans ses vaisseaux & excite dans ses fibres charnues & tendineuses des convulsions qui le boursouflent, on fomentera cet organe avec de l'eau & du vin tiédes, lorsqu'on n'aura pas la commodité ni le tems d'y faire des fomentations avec de gros vin dans lequel on auroit mis bouillir l'anis, le fenouil, la camomille, & le mélilot, y ajoutant un peu de sel commun; si par malheur on étoit en pleine campagne où on n'eût rien pour rechauffer & amollir l'intestin, il faudroit faire pisser le blessé, & de son urine toute chaude fomenter cette partie pour en dissiper les vents. Quelques Auteurs ordonnent de mettre dessus des animaux, comme de petits chiens coupez vifs; & Paré nous propose de faire à l'intestin plusieurs ponctions avec cette aiguille C: il assure en avoir vû de bons effets, mais il faut que l'aiguille soit ronde, afin qu'elle ne fasse qu'écarter les fibres de ce canal sans les couper, comme feroit un aiguille qui seroit tranchante, plate ou triangulaire.

Cause du boursouflement de l'intestin.

Premier moyen d'y remedier.

Aiguille C.

Si ce premier moyen tenté par toutes ces voyes ne réussissoit pas assez pour faire rentrer le boyau, il en faudroit venir au second qui seroit d'agrandir la playe; & pour le faire avec méthode, on doit examiner quatre choses, qui sont, 1°. le lieu qu'il faut amplifier; 2°. la grandeur de l'ouverture qu'il y faut faire; 3°. les instrumens qu'on y employera; & 4°. comment on s'y prendra pour faire cette augmentation.

Second moyen.

Quatre considérations à faire ici. La premiere.

Pour le premier point il faut avoir égard à deux choses, la premiere que les intestins ne puissent pas sortir librement par l'endroit qu'on dilatera, & la seconde que la playe se puisse reprendre & agglutiner facilement, sans qu'il y survienne d'accidens qui embarassent, & qu'on évitera en s'éloignant autant qu'il est possible de la ligne blanche qui n'est formée que de parties tendineuses & nerveuses:

La seconde.

Quant au second point qui concerne l'étendue de l'ouverture, il faut la proportionner au volume de la portion d'intestin sortie qu'on a dessein de faire rentrer, observant de n'agrandir la playe que précisément autant qu'il en faut pour lui donner passage, & l'aider à se remettre en sa place.

La troisiéme.

Le troisiéme consiste au choix qu'on doit faire des instrumens qui sont de deux sortes, sçavoir une sonde, D, & un bistoury E. La sonde doit être cannelée, longue, forte & d'argent pour la propreté. Le bistoury dont on se servira sera courbe, tranchant d'un côté & aplati de l'autre, ayant sur tout un bouton à sa pointe, de crainte de picquer l'intestin.

La quatriéme.

Enfin le quatriéme article est sur le *modus faciendi*; pour s'en acquitter on rangera doucement l'intestin à l'endroit de la playe opposé à celui où on veut la dilater, & la fendre davantage, on le couvrira d'une compresse trempée dans du vin chaud, & on le fera tenir sujet par un serviteur; puis il faudra prendre la sonde cannelée, l'introduire avec adresse dans la playe, la tourner ensuite de côté & d'autre, prenant garde de ne pas engager l'intestin entre le péritoine & la sonde; on tient en suite cette sonde de la main gauche, pour soulever en dehors par son moyen l'endroit qui doit être incisé; puis avec la main droite on tire un peu de l'intestin pour

être aſſûré qu'il n'eſt point engagé, après quoi prenant le biſtoury de cette derniere main on en coule la pointe dans la cannelure de la ſonde, & on coupe à une ou pluſieurs fois également du péritoine, des muſcles & de la peau; & on obſervera que ce ſoit avec le corps du biſtoury, je veux dire ce qui s'étend du tranchant de cet inſtrument depuis le manche juſqu'à quelque diſtance de la pointe qui ne doit point trancher du tout, parce qu'il faut qu'elle demeure toujours dans la cannelure de la ſonde, pendant qu'on retire le biſtoury en dehors en pouſſant le tranchant contre ce qu'il y a à couper.

La dilatation de la playe étant ſuffiſante, on doit remettre l'inteſtin de la maniere que je vous ai montrée ci-devant. Voilà pource qui regarde l'inteſtin quand il n'eſt point bleſſé; examinons maintenant ce qu'il faut faire lorſqu'il y a playe.

Pratique pour les ouvertures d'inteſtins faites par playes.

Quand on eſt ſûr par les ſignes que je vous ai marquez, que l'inteſtin eſt percé, ſi la playe n'eſt pas dans la portion qu'on voit dehors : il faut en tirer encore davantage, afin de tâcher de ſçavoir où elle eſt; quand on l'a découverte, on conſidere ſi elle eſt petite ou grande, s'il n'y en a qu'une, ou s'il y en a pluſieurs. Lorſqu'elle eſt très-petite, comme ſeroit une playe faite par un poinçon ou par un ganif, il n'eſt pas néceſſaire de la coudre, la nature peut la guérir étant ſecondée d'une diéte très-exacte: mais ſi elle étoit grande, ayant été faite par un coup de couteau & d'épée, ou qu'il y en eût deux ou trois, comme il arrive quelquefois, il y faudroit faire la ſuture du Pelletier.

De la ſuture du Pelletier ou couture à ſurjet.

On appelle ainſi cette ſuture, parce que les Pelletiers ont accoutumé de coudre de cette maniere les coupures qu'ils trouvent aux peaux faites par les bouchers en les écorchant: on lui a donné auſſi le nom de couture à ſurjet, à cauſe que les points

ſe ſurjettent l'un après l'autre ſur les lévres de la playe. On prend ordinairement de la ſoye F, plate & crue; il faut qu'elle ſoit plate telle qu'eſt celle que les femmes employent dans leurs tapiſſeries, afin que chaque point étant plus large, ils bouchent mieux l'ouverture de la playe; elle doit être crue, c'eſt-à-dire non teinte, à cauſe des differentes drogues qui entrent dans les teintures & qui pourroient envenimer la playe en s'y détrempant; & on ſe ſert d'une aiguille G, droite & ronde pour les raiſons qne je vous ai déja dites.

Doigtiers de linge H,H,H, H.

On fait quatre petits doigtiers de linge H, H, H, H, dont deux ſervent à mettre deux doigts d'un ſerviteur, ſçavoir le pouce & l'indice de l'une de ſes mains, & les deux autres pour les deux ſemblables doigts de la main gauche du Chirurgien; on ſe ſert de ces doigtiers, afin que l'inteſtin retenu avec ces quatre doigts ne s'échape pas comme il feroit ſi les doigts étoient à nud. L'Operateur prend de ſa main droite l'aiguille où la ſoye eſt paſſée, il en traverſe les deux lévres de la playe à un endroit ſupérieur, & il fait un peu au-deſſous nn ſecond point de la même maniere, n'oubliant pas d'engager le bout de la ſoye ſous ce ſecond point, plûtôt que de nouer cette ſoye: il continue tout autant de points que la longueur de la playe en demande, & il laiſſe une diſtance entre chaque point d'environ l'épaiſſeur d'un écu, finiſſant par un point qu'il fait au de-là du bout de la playe, comme il a commencé par un point plus loin que le commencement de cette même playe, afin qu'elle ſoit couſue ſi exactement qu'il n'y ait aucune petite embouchure par où il puiſſe rien ſortir; & enfin il engage ſous le dernier point ce qui reſte de ſa ſoye, pour n'être pas obligé de faire de nœud.

Des points qu'il faut faire.

On recommande de laiſſer ſortir par la playe du ventre, après avoir remis l'inteſtin en ſa place,

un bout de la soye long d'un pied, pour avoir moyen de la retirer, lorsque la cicatrice étant faite à la playe du boyau elle en sera en même tems séparée; c'est un fait de pratique qu'il ne faut pas obmettre; & on a coutume, la suture étant finie, de couper la soye proche l'aiguille, & de laisser ainsi le bout à la fin de la suture.

Précaution pour retirer la soye.

Mais je prétends qu'il est beaucoup mieux de le laisser au commencement, & voicy comme je m'y prens: dès mon premier point, au lieu de passer toute la longueur de la soye, j'en laisse pendre un bout long d'un pied ou environ, & je n'en passe qu'autant que je juge qu'il en faut pour coudre la playe; j'arrête les deux bouts en les engageant sous les points les plus proches, comme je vous ay dit; & je trouve que d'en user de cette façon, on en tire deux avantages, l'un que la couture s'en achevant plûtôt, le boyau est moins de tems exposé aux injures de l'air, & plus promptement rétabli dans son lieu; & l'autre, qu'on épargne au malade la douleur que luy feroit cette longueur d'un pied de la soye, qui passeroit autant de fois par sa playe, qu'on luy feroit de points pour la coudre.

Méthode particuliere préferable aux autres.

Les Auteurs ordonnent de mettre sur la suture un peu de poudre de mastic, afin qu'elle se récolle plus vîte; mais comme je la crois inutile, & que même quand elle y seroit nécessaire, elle n'y demeureroit pas long-tems, je conseille de replacer les boyaux au plûtôt, parce que la chaleur naturelle du ventre leur fera plus de bien, que tous les remedes qu'on pouroit appliquer.

Inutilité du mastic.

Aussi-tôt que l'intestin est placé, on songe à remettre l'épipoon quand il est sorti, mais auparavant on regarde s'il est alteré ou corrompu; ce qui arrive toûjours pour peu qu'il ait resté au dehors. Il faut donc le lier & en séparer la

Rétablissement de l'épiploon.

portion alterée, avant que de le remettre : & pour le faire avec méthode on prend du gros fil ciré ou du petit cordonnet, I, au bout duquel il y a une aiguille K, droite & enfilée. On tire du corps un peu plus d'épiploon qu'il n'en est sorti, afin de ne pas faire la ligature sur ce qui est alterée : on lie ensuite cette membrane en faisant deux ou trois tours du cordonnet autour de la partie saine, la serrant médiocrement, de crainte qu'en la serrant trop on ne la coupât, ou qu'en la serrant trop peu les vaisseaux qui y sont en grande quantité, ne versassent du sang dans la capacité du ventre. On passe l'aiguille à travers la propre substance de cet organe, afin que la ligature ne séchappe pas; puis on le coupe à un demi doigt de la ligature, laissant passer au dehors un bout du cordonnet, aussi long que celuy de la soye, pour le retirer quand l'escarre est tombée. En suite on remet l'épiploon dans le ventre; & afin qu'il puisse s'étendre sur les boyaux, qui est sa place naturelle, on remuë ou on secoue un peu le malade.

Maniere de lier l'épiploō.

Voilà la maniere d'en user à l'égard de l'épiploon enseignée par nos prédécesseurs, & suivie jusqu'à présent par les plus grands Praticiens : mais M. Maréchal nous assure qu'il a remis plusieurs fois l'épiploon sorti en partie, sans y faire ni de ligature ni d'extirpation, & qu'il n'en est point arrivé d'accidens, Sa grande pratique tant à l'Hôpital de la Charité de Paris, que dans la Ville, & sa haute réputation qui l'a élevé au premier degré de la Chirurgie, ne nous permettent pas de douter que ce qu'il avance ne soit vray; c'est pourquoy le jeune Chirurgien ne peut pas manquer en l'imitant.

Pratique de M. Marêchal premier Chirurgié.

Aprés avoir mis ordre à l'intestin & à l'épiploon, un serviteur tiendra de ses deux mains les deux lévres de la playe de l'abdomen approchées l'une de l'autre, afin que ces organes ne ressortent point,

pendant que le Chirurgien ſe diſpoſera à faire la ſuture du ventre.

Les Auteurs nous propoſent pluſieurs manieres de la faire ; Guidon veut qu'on couſe d'un côté de la playe le péritoine avec les muſcles, & que de l'autre on faſſe en ſorte que les muſcles touchent au péritoine, parce qu'il prétend que le péritoine ſe rejoint mieux avec les muſcles qu'avec luy-même : Albucrafis y employe la ſuture entortillée ; Lanfranc approuve celle à laquelle de deux en deux points on fait un nœud ; Celſe ordonne qu'on prenne deux aiguilles courbes enfilées du même fil, qu'on les paſſe de dedans en dehors de la playe, & qu'enſuite les changeant de main, on faſſe autant de points que la playe le requiert. Il y en a d'autres qui conſeillent la ſuture enchevillée ou emplumée, mais je me ſers avec Galien de l'entrecoupée qui eſt la moins embaraſſante & la plus ſûre de toutes. Voici comment il la faut faire.

Ce qu'il faut faire après que ces parties ſont rentrées.

On aura deux groſſes aiguilles courbes M, M, enfilées du même cordonnet N, qui vaut mieux que du fil parce qu'étant plus gros il ne coupe pas les lévres de la playe. On met un doit indice dans cette playe afin de tenir le péritoine, les muſcles & la peau enſemble ; puis de l'autre main on introduit une des aiguilles dans le ventre, en conduiſant ſa pointe ſur le doigt indice, pour éviter de piquer l'épiploon ou les inteſtins : On perce de dedans en dehors un des bords de la playe aſſez avant, afin que la ſuture tienne mieux, & réſiſte au mouvement continuel du bas ventre ; & ayant tiré cette aiguille en dehors, on prend l'autre dont on perce l'autre bord de la playe de la même maniere, & avec la même précaution qu'au premier point, en obſervant que ſi on a pris la premiere aiguille avec la main droite, pour paſſer le fil de droit à gauche, on doit paſſer la ſeconde de gauche à droit avec la main gauche. Si la

Le manuel de l'opération.

Obſervation d'uſage

playe est assez grande pour y faire deux, trois ou quatre points, on r'enfile autant de fois les deux aiguilles d'un autre cordonnet, qu'on passe de même que le premier; on fait ensuite autant de nœuds qu'il y a de cordonnets, on fait ces nœuds doubles sur la lévre superieure en passant deux fois le cordonnet par la même anse, ce qu'on appelle le nœud du Chirurgien parce qu'il tient mieux que les autres.

Quand on sera obligé de faire plusieurs points, on les commencera par la partie inferieure de la playe; & ils doivent être plus proches les uns des autres au ventre qu'aux autres parties, à cause de son mouvement; mais avant que de nouer les cordonnets, il faut placer une grosse tente de linge O, à la partie la plus basse de la playe, & attacher à la tête de cette tente un fil P, quoy-qu'elle ait une tête Q, faite du même linge, de crainte qu'elle n'entre dans l'abdomen. Elle y est trés nécessaire, tant parce qu'elle donne au sang extravasé, au pus, & aux autres matieres étrangeres moyen de sortir, qu'à cause qu'elle entretient une ouverture jusqu'à ce que l'intestin & l'épiploon étant guéris; on en puisse retirer les fils: elle doit être courte, afin de ne point pénétrer plus avant que le péritoine, & il faut que sa pointe soit éfilée, pour qu'elle ne blesse ni l'épiploon ni les intestins lorsqu'ils viennent à la fraper.

Comment on finit l'operation.

On couvre la playe, la tente, & les nœuds de la suture avec des plumaceaux plats R, R, couverts d'un digestif ou de quelque baume: on met en suite un grand emplâtre astringent S, puis une compresse T, trempée dans du vin chaud, & par dessus, le bandage circulaire fait avec la serviette V, attachée au scapulaire X. Il est à propos de faire une embrocation sur toute la région du ventre avec l'huile rosat & l'eau de vie, & si

Pansement de la playe après l'operation.

les premiers jours on fait des fomentations émolientes, & résolutives, on empêchera la tension & l'inflammation, accidens qui accompagnent très-fréquemment ces sortes de playes.

Quelques-Auteurs veulent qu'on fasse à l'estomac une suture pareille à celle qui se pratique aux intestins, ils prétendent qu'étant & plus épais & plus charnu que les intestins, il peut se reprendre plus aisément: mais la prodigieuse quantité de nerfs dont il est muni, & les furieux symptômes, que cause un estomac blessé, me feroient plutôt craindre la mort qu'esperer une bonne issuë de cetre méthode, d'autant plus que je vois beaucoup de difficulté, pour ne pas dire d'impossibilité à coudre l'estomac à cause de sa situation, & de ses mouvemens ordinaires de contraction, & de dilatation: néanmoins comme il faut plûtôt essayer un remede douteux que d'abandonner le malade à un désastre certain, je crois que le Chirurgien doit faire tous ses efforts pour coudre cet organe, sur tout si la playe est dans un endroit où l'on puisse tenter la suture. Suture peu praticable au ventricule.

On trouve des Chirurgiens qui permettent de faire la suture aux intestins blessez quand ce sont les gros, & qui la défendent quand ce sont les grêles; mais je voudrois qu'ils nous montrassent le moyen de coudre les gros boyaux, qu'on sçait être tellement attachez dans leur place, qu'ils ne sortent jamais par aucune playe: si ces Praticiens ne peuvent donc pas se dispenser d'admettre la suture des intestins, il faut qu'ils consentent qu'on la fasse plûtôt aux grêles & sur tout au *Jejunum* & à l'*Ileon*, puisqu'il n'y a que ces deux boyaux qui peuvent sortir hors du ventre. De tous les intestins les seuls Jejunũ & Ileon peuvent être soumis aux sutures.

Il est d'autres gens qui ne veulent coudre ni les intestins grêles ni les gros; disant qu'une grande diéte est une voye plus assurée que la suture. Je La seule diéte ne suffira pas aux grãdes playes.

conviens qu'après avoir fait la ſuture, un régime de vie fort ſobre eſt encore néceſſaire ; mais ſi la playe eſt tant ſoit peu grande, le mouvement periſtaltique & perpetuel des inteſtins récarteroit à tout moment les lévres de la playe ſi elles n'étoient arrêtées enſemble par une ſuture ; ainſi la réünion ne s'en pourroit pas accomplir par la diéte ſeule. Il eſt pourtant vrai que quand la playe eſt à un des gros inteſtins, il faut s'en tenir à ce ſeul moyen par l'impoſſibilité qu'il y a de leur appliquer une ſuture ; & j'ai guéri pluſieurs perſonnes à qui les gros inteſtins étant percés les matieres fécales ſortoient par la playe, en ne leur faiſant prendre les premiers jours que deux cuillerées de conſommé & un jaune d'œuf.

Cure extraordinaire.

Ce qui eſt arrivé à un Soldat des Invalides eſt un fait trop ſingulier pour tenir lieu d'exemple dans la pratique, puiſque c'eſt la Nature ſeule qui l'a guéri, & que l'induſtrie du Chirurgien n'y a eu aucune part ; elle s'eſt fait elle-même un égoût par la playe du ventre, l'inteſtin bleſſé s'y étant attaché : il vuide tous les jours par cette ouverture les excrémens qui ſortent involontairement, ce qui l'oblige d'avoir continuellement à cet endroit une boëte de fer blanc pour les recevoir ; il ne rend plus rien par l'anus, & ce qui ſort par la playe n'a point de méchante odeur, parce que le pur chil n'en eſt pas encore tout à fait ſéparé, & que les ſouphres groſſiers n'y ont pas eu le tems de ſe déveloper par la fermẽtation qui ſurvient aux excrémens qui ſéjournent.

De l'uſage des lavemens

Les Anciens défendent les lavemens aux playes des inteſtins, & il y a des Modernes qui les aprouvent ; ces derniers diſent que ces remédes rafraîchiſſent & ſervent de bain-marie pour calmer le mouvement du ſang & arrêter le progrès des ſymptômes. Ces deux ſentimens ſont aiſez à concilier ; puiſqu'ils ſont l'un & l'autre fondez en raiſon ; il

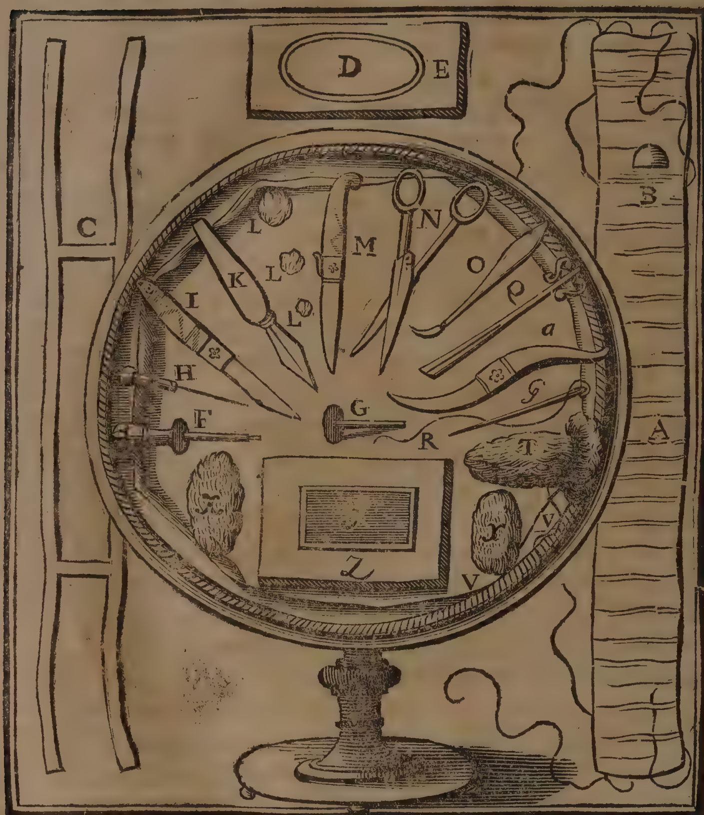
ne faut point donner de lavement quand ce ſont les gros boyaux qui ſont bleſſez, parce qu'il ſortiroit par la playe, & qu'ainſi il empêcheroit la réunion: mais il en faut donner quand l'ouverture eſt aux menus boyaux, parce que les lavemens ne pouvant pas aller juſqu'au lieu de la playe à cauſe de la valvule du cœcum, ils ne peuvent point cauſer de déſordre.

Pour finir ce que j'avois à vous démontrer ſur la Gaſtroraphie, il ne s'agit plus que de donner une ſituation au bleſſé: la meilleure c'eſt de le coucher ſur ſa playe, les autres parties contenues dans le ventre appuyant ſur celles qui ſont bleſſées, les obligent de ſe tenir plus en repos, ce qui en hâte la cicatrice; de plus cette ſituation facilite la ſortie du pus, & des matieres épanchées dans le bas ventre; car quand même le malade ſeroit couché de quelque autre maniere, on doit en le panſant après avoir ôté la tente, le faire pancher ſur l'ouverture, pour évacuer ce qui peut être contenu dans la capacité. Quand les fils ſont tombez, & qu'il n'y a plus qu'à laiſſer reboucher la playe, on diminue tous les jours la groſſeur & la longueur de la tente, & pour lors on fait coucher le malade ſur le côté ſain.

De la ſituatiō la plus avantageuſe du malade



## X. Fig. DE L'EXOMPHALE.




Etimologie d'exomphale.

L'*Exomphale* comprend toutes les tumeurs qui arrivent au nombril : ce mot est dérivé de *ex* ou *extra* qui signifie dehors, & d'*omphalos* qui veut dire ombilic, d'autant que cette maladie est une élevation de l'ombilic qui se pousse en dehors plus qu'il ne doit.

L'exomphale qui convient à toute élevation de

l'ombilic ſe réduit ſous deux genres differens dont l'un eſt des tumeurs qui ſe forment de parties, & l'autre réſulte d'un amas d'humeurs; & ces ſortes de maladies reçoivent differens noms par rapport à la difference des parties ou des humeurs qui les cauſent.

Celles qui ſe font de parties ſont de trois eſpeces, l'une qu'on appelle *Enteromphale*, c'eſt quand l'inteſtin ſort, l'autre *Epiplomphale*, qui ſe produit de l'épiploon; & la troiſiéme *Entero-épiplomphale* à laquelle l'inteſtin & l'épiploon concourent en même tems. Differences de cette maladie.

Celles qui ſont faites par des humeurs ſe ſubdiviſent en quatre eſpeces; la premiere appellée *hydromphale*, eſt cauſée par de l'eau: la ſeconde par des vents, on la nomme *pneumatomphole*; la *ſarcomphole*, qui eſt la troiſiéme, eſt une chair endurcie; & la quatriéme, c'eſt-à-dire, la *varicomphale*, conſiſte dans la dilatation de quelques vaiſſeaux. Quatre eſpeces d'exomphales faites d'humeurs.

A ces deux ſortes d'*Exomphales* en général l'on en ajoute une troiſiéme, qui eſt compoſée de l'une & de l'autre, ſçavoir de parties & d'humeurs enſemble. Quand c'eſt l'inteſtin & de l'eau qui font la tumeur, on la nomme *Entero-hydromphale*: & lorſque c'eſt l'épiploon & de la chair, on l'appelle *Epiplo-ſarcomphale*, & ainſi des autres. Autre eſpece d'exomphale.

Tous nos Anciens nous diſent que ces tumeurs ſe font ou par dilatation ou par rupture, mais quelques Modernes ne conviennent pas de la rupture, prétendant qu'elles ſe font toutes par la ſeule dilatation du péritoine qui ſelon eux peut s'étendre & prêter autant qu'il le faut pour former ces tumeurs quelques groſſes qu'elles ſoient, puiſqu'il ſe dilate encore davantage aux hydropiques. Ce mal arrive par la dilatation du péritoine, ou par rupture de cette membrane, ſur tout au droit de l'ombilic.

Ces divers ſentimens méritent une diſcuſſion

particuliere: cependant je ne reconnois qu'une cause des exomphales, sçavoir la rupture, j'entends des exomphales de parties; car la dilatation que les Anciens & quelques Nouveaux admettent me paroît impossible à l'égard de l'ombilic, qui n'étant qu'un nœud fait en cette partie après la ligature du cordon, ne peut non plus avoir la liberté de s'allonger qu'une cicatrice de quelque playe de la peau: & pour convenir de ce que je dis il n'y a qu'à remarquer que le nombril est formé par la réunion des vaisseaux ombilicaux, qui après la naissance se retrecissent, & en se desséchant dégénerent en ligamens, dont les extrémitez étant unies avec la peau & le péritoine, en cet endroit, forment ensemble un petit corps semblable à un nœud incapable de s'allonger en aucune maniere.

L'expérience le prouve.

J'avoue que le péritoine peut prêter dans toute son étendue, mais non pas dans l'ombilic; & j'ose dire que j'ai l'expérience de mon côté, puisque j'ai ouvert plusieurs de ces tumeurs & à des hommes vivans & à des corps morts, où je n'ai jamais pû remarquer que le péritoine les tapissât intérieurement, ainsi qu'il auroit dû faire si elles s'étoient produites par sa simple dilatation. Après avoir coupé la peau je ne trouvois plus de membrâne, & mettant mon doigt dans l'ouverture qui étoit au nombril, il entroit dans la capacité de l'abdomen sans aucune résistance; ce qui m'a confirmé dans l'opinion où je persiste, que la rupture seule fait les exomphales faites de parties.

distinction à faire des hernies du nombril & des bourses.

Il faut distinguer les hernies du nombril d'avec celle du scrotum, car le péritoine se prolongeant vers les aines pour conduire les vaisseaux spermatiques jusqu'aux testicules, l'épiploon ou les intestins ont beaucoup de disposition à se glisser le long de ces productions, & à tomber jusques dans le scrotum sans rompre le péritoine; mais il n'en est pas de

même

même de l'ombilic qui n'étant ſuſceptible d'une pareille diſtenſion ne peut donner paſſage à aucune partie qu'auparavant il ne ſe ſoit rompu, & que toutes ſes parties ſe déſuniſſant ne permettent à l'épiploon ou aux inteſtins de ſortir.

Ceux qui croyent que les Exomphales ſe peuvent faire par la dilatation de l'ombilic, en attribuent la cauſe à quelque humeur qui l'abreuve ſans ceſſe. Mais s'il étoit vray que cela ſe fiſt ainſi ces tumeurs auroient un trés-petit commencement, & augmenteroient par degrez; au lieu qu'elles ſe font ordinairement tout d'un coup, ce qui arrive lorſque par quelque grand effort le nœud du nombril s'eſt rompu & ſéparé. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'eſt qu'il n'y a preſque que les femmes qui ayent cette incommodité, & encore celles qui ont eu des enfans, parce que les douleurs de l'accouchement contraignent la mere de faire des efforts pour obliger l'enfant de ſortir & que pour lors ce nœud eſt diſpoſé à ſe rompre par la grande étendue du ventre vers la fin de la groſſeſſe.

Cauſes de l'Exomphale.

Toutes les exomphales ne ſont pas d'un égal volume; il y en a d'auſſi petites qu'un œuf, on en voit de moyennes, groſſes comme le poing, & d'autres qui ſont plus groſſes que la forme d'un chapeau: mais ces differentes groſſeurs n'empêchent pas qu'elles ne procédent toutes de fracture & de diviſion, puiſqu'elles ſe forment ſubitement, & qu'elles ſont proportionnées aux efforts plus ou moins violens qui écartent plus ou moins l'une de l'autre les extrémitez des vaiſſeaux qui compoſent l'ombilic.

Ces tumeurs ſont de differente groſſeur.

Chaque Exomphale a des ſignes particuliers qui la font reconnoître, & dont le Chirurgien doit être parfaitement inſtruit pour en porter ſon jugement, & pour remédier à chacune ſelon ſon eſpece.

Signes de ces maux.

1 De l'Enteromphale.

*L'Enteromphale* fait une tumeur tendue & assez dure qui grossit quand l'haleine est retenue, parce que le diaphragme pressant sur les intestins, les oblige de s'échaper vers l'endroit qui céde le plus; c'est-à-dire du côté de la tumeur : elle est plus étroite à sa base, elle diminue lorsqu'on la presse avec la main, & on entend un petit bruit causé par le gargouillement que les intestins font en rentrant dans le ventre.

2. De l'Epiplomphale.

*L'Epiplomphale* ne change point la coûleur de la peau, la tumeur est indolente, plus molle & plus grande d'un côté que de l'autre, ayant une base plus large; & lorsqu'on la comprime pour la réduire, la partie rentre sans faire aucun bruit.

3 De l'Enteroépiplomphale.

*L'Enteroépiplomphale* a des signes communs à l'une & à l'autre de ces deux especes dont je viens de vous parler : la tumeur en est plus grosse, plus douloureuse & plus inégale, & si aprés avoir repoussé l'intestin, il reste encore quelque chose dans le sac, on est assuré que l'épiploon formoit une partie de la tumeur.

Caracteres, de l'Hydromphale.

*L'Hydromphale* se distingue des autres tumeurs du nombril, en ce qu'elle est molle & néanmoins peu obéïssante au toucher, & qu'elle ne diminue ni n'augmente en la comprimant, & lorsqu'on la regarde à travers la lumiere, on la trouve transparente.

de la Pneumatomphale.

*La Pneumatomphale* est une tumeur molle qui céde promptement aux doigts, & qui revient dans les mêmes bornes aussi-tôt que la compression cesse, & qu'elle est libre, elle paroît toûjours de même figure & de même grosseur, en quelque situation que le malade se mette; & si on frape dessus, elle résonne comme un balon gonflé de vents renfermez.

de la Sarcomphale.

*La Sarcomphale* fait une tumeur dure qui n'obéït point aux doigts quand on la touche; elle augmente peu à peu à mesure que grossit la chair qui

la forme. Il y a des especes de sarcomphales douloureuses, & il y en a d'insensibles; & quelque effort qu'on fasse pour faire rentrer les unes ou les autres, on n'y peut pas réüssir, parce que ce sont des sur-croissances de chair attachées au nombril.

De la Varicomphale.

*La Varicomphale* forme une tumeur inégale & variqueuse, dont la couleur est brune & livide, à cause du sang croupi qu'elle contient; & quand elle est faite par la dilatation ou par la rupture des arteres, on y sent un battement comme aux anévrismes.

Du prognostic de ces maux.

Par la connoissance de tous ces signes le Chirurgien fera son prognostic, considerant toutes les Exomphales comme des maladies dangereuses par les accidens qui les accompagnent & par ceux qui peuvent y survenir; car à celles qui sont faites de parties, il arrive quelquefois des étranglemens qui causent la mort; & à celles qui proviennent d'humeurs, il faut presque toûjours une opération pour les guérir: de maniere que tous ceux qui sont affligez de ces sortes de maux ont leur vie en risque, à moins qu'un Chirurgien éclairé n'y remédie; & voici comment il s'y doit prendre.

Cure de l'Exomphale.

Quand une Exomphale est faite par l'intestin ou par l'épiploon, ou bien par tous les deux ensemble, on doit repousser au plûtôt ces parties dans l'abdomen: pour y réüssir il faut que le malade couché sur le dos & ayant les genoux hauts, reste un peu de tems sans respirer ny crier, pendant que le Chirurgien comprimant doucement la tumeur fera rentrer les parties les unes aprés les autres commençant par l'intestin qui étant situé sous l'épiploon, doit être replacé le premier. Il connoîtra que cette réduction sera achevée par la diminution de la tumeur, & par le bruit que ce viscere aura fait en rentrant; ensuite dequoy on pressera l'épiploon pour l'obliger de se remettre en sa place;

ne précipitant rien dans ces réductions, de crainte de meurtrir les parties, qu'il jugera être toutes rentrées lorsqu'il verra le sac tout à fait vuide.

Obstacles qui se présentent à l'opération.

Si ces parties sont tellement tendues que par le seul secours des mains le Chirurgien ne puisse pas les rétablir, il faut qu'il reconnoisse quels obstacles s'opposent à son dessein afin de les surmonter : j'en trouve deux, l'un est lorsque l'intestin est remply d'excrémens ou de vents, & l'autre quand le trou par où il est sorti est trop petit pour luy permettre de rentrer. Dans ces cas il faut avoir recours aux remédes, dont les plus convenables sont les carminatifs pour dissiper les vents, & les émolliens pour relâcher l'endroit qui fait l'étranglement. On fera une embrocation sur la partie avec de l'huile de lis bien chaude, ou avec l'onguent d'althæa, & on y metra un cataplasme fait avec toutes les herbes adoucissantes & humectantes, desquelles on pourra faire boire la décoction, ou la donner en lavemens, & même préparer un demi-bain pour y mettre le malade.

Moyens de les surmonter.

Ces parties étant ramollies, le Chirurgien fera une nouvelle tentative pour les réduire ; la facilité avec laquelle on y réüssit d'ordinaire cette seconde fois persuade qu'on ne doit pas négliger l'usage de tels médicamens. Il s'agit aprés cela d'empêcher que ce qu'on a fait rentrer ne ressorte ; car jusques là on n'a exécuté que la moitié de l'opération qui consiste en deux points, l'un de remettre les parties dans leur lieu, & l'autre de les y tenir étant réduites.

Comment on doit rendre l'opération fructueuse.

Cette seconde partie de l'opération s'obtient par un bon bandage circulaire A, fait exprés & proportionné à la grosseur de la personne ; la bande doit avoir sept ou huit doigts de large, & être faite d'une toile forte & en plusieurs doubles ; il faut qu'elle ayt dans son milieu une élevation B,

en forme de demi boule ou de champignon, qui ſoit poſée directement ſur le nombril, afin qu'en empliſſant la cavité on ôte aux parties l'occaſion de reſſortir ; ce bandage doit être ſoutenu par un ſcapulaire, ou par des bretelles C faites d'un ruban de fil blanc, & telles qu'en ont pour ſoutenir leur culote ceux qui ont le ventre trop gros. Avant que de mettre le bandage, il y faut appliquer l'emplâtre C, *contra rupturam*, dont on ſe ſert aux hernies, & par deſſus lequel on mettra une grande compreſſe E, trempée dans du vin chaud où on aura fait boüillir diverſes ſortes de remedes aſtringens.

Du bandage qu'il faut faire pour cela.

Je vous ay dit que les Exomphales faites d'humeurs étoient de quatre eſpeces, que les eaux, les vents, les chairs & le ſang en forment chacune une eſpece : elles demandent toutes quatre pour leur traitement autant de manieres differentes, & ſouvent les remédes ne faiſant que blanchir, elles ont beſoin de la main du Chirurgien pour être guéries.

*L'Hydromphale* ſe peut diſſiper par des remédes réſolutifs, principalement quand elle eſt petite ; on doit donc mettre ſur cette tumeur une éponge imbibée d'un vin dans lequel on aura fait bouillir les ſemences de cumin & de lupin, les fleurs de camomille, de ſureau & de roſes, l'écorce de grenades, les bayes de laurier & le ſel commun : & ſi malgré ces médicamens ou d'autres dont on ſe ſera ſervi, la tumeur groſſit, & fait connoître qu'il n'y a point de guériſon à eſperer par la voye de la réſolution, il faudra ſe diſpoſer à faire une ponction dans le milieu de l'ombilic, en cette maniere : On a un inſtrument F, long de trois doigts, & auſſi menu qu'un petit tuyau de plume, emmanché par le bout, & pointu triangulairement par l'autre pour pouvoir percer la peau ; on le

Médicamens pour l'Hydromphale.

Maniere de piquer l'ombilic.

passe dans une canule d'argent G fort mince, dont la cavité est proportionnée à la longueur de cet instrument, qu'on plonge dans le milieu de la tumeur; puis on pousse la canule un peu fortement pour la faire entrer dans l'ouverture, & ayant retiré l'instrument qui remplissoit la canule, on voit sortir l'eau qu'on laisse couler jusqu'à la quantité que la maladie ou les forces du malade peuvent permettre. La canule qui restera dans la playe sera bouchée avec une petite tente faite comme un focet, laquelle on ôte autant de fois qu'on veut tirer de l'eau.

Difference de l'instrument qu'on y employe d'avec le trocart.

Cet instrument se peut appeller un trocart, vû qu'il ressemble assez à celuy que quelques Modernes prétendent avoir inventé pour percer le ventre des hydropiques; & il n'en differe, qu'en ce que celuy-cy ne fait que le trou pour l'introduction d'une canule, & que l'autre étant ouvert selon sa longueur comme un tuyau, fait en même tems l'office de poinçon & de canule. Ils ont l'un & l'autre leur utilité; celuy des Modernes est à la verité fort commode pour les ponctions de l'abdomen, mais il ne conviendroit pas à celles de l'ombilic; parce qu'icy n'y ayant que la peau, si on en retiroit l'instrument, & qu'il n'y restât pas une canule, on ne seroit pas maître d'empêcher que les eaux ne sortissent continuellement.

Traitement de la Pneumatomphale par les remédes.

*La Pneumatomphale* se guérit par le moyen des remédes carminatifs qu'on applique dessus; ils ont la vertu de dissiper les vents en atténuant, incisant & discutant par leurs particules pénétrantes & tranchantes les matieres visqueuses & vaporeuses qui entretiennent le mal, c'est pourquoy on se servira de la rue, du romarin, du laurier, de l'absinthe, de l'anis, de la graine de cumin, des fleurs de roses, de camomille, de mélilot, du sel de tartre ou du sel ammoniac, &c. dont on fera des fo-

mentations ou des cataplaſmes, ſelon qu'on le jugera à propos. Si aprés l'uſage de ces remédes, la tenſion ſubſiſtoit auſſi forte qu'auparavant, on auroit recours à une opération qui ne conſiſte qu'à prendre une groſſe aiguille H, qui aura un petit manche, de même que celles avec leſquelles on abat les cataractes, & avec la pointe de cette aiguille on feroit à la tumeur pluſieurs ponctions par où les vents s'échaperoient, comme ils font lorſqu'on pique une veſſie enflée qui s'affaiſſe incontinent: & ſi tous les vents ne ſont pas ſortis par ces petites ouvertures, on reprendra l'uſage des remedes précédens qui diſſiperont le reſte.

*La Sarcomphale* eſt trés-difficile à guérir; & avant que de l'entreprendre on doit examiner ſi elle eſt traitable ou non. Celle qui ſe peut traiter, c'eſt-à-dire, celle où il y a eſperance d'un heureux ſuccés, eſt preſque ſans douleur; la tumeur en eſt égale, un peu vacillante, & médiocrement dure; il faut à celle-là faire une inciſion en long ſur la tumeur avec ce biſtoury I, afin de découvrir la chair qui la forme, & dont on coupera toutes les adhérences qu'elle a avec les parties voiſines, pour l'emporter toute entiere. Mais comme en ſéparant & en diſſéquant cette chair, on eſt obligé de trancher les vaiſſeaux qui la nouriſſoient, ce qui donne du ſang quand ils ſont gros; on doit ſe ſervir alors de l'eau ſtiptique ou de la poudre vitriolée, pour l'arrêter. La playe ſera panſée dans les premiers jours avec un digeſtif doux pour procurer la ſupuration, enſuite avec un mondificatif aiguiſé pour manger & conſumer les petites racines de cette excroiſſance charnue: on procédera enfin à la cicatrice, comme dans les autres playes. Mais ſi la Sarcomphale étoit intraitable, c'eſt-à-dire, qu'elle tint de la nature du can-

Pratique pour la Sarcomphale.

De la Sarcomphale incurable.

cer, ce qu'on connoîtroit par son extrême adhérence, par l'inquiétude du malade, par les douleurs sourdes qu'il sentiroit, & par la nature variqueuse de la tumeur, il seroit dangereux d'y toucher : néanmoins s'il y a quelque moyen de la guérir, c'est par l'opération susdite. Je ne conseillerois pourtant point à un Chirurgien de l'entreprendre, qu'aprés avoir exposé aux parens les suites fâcheuses qui en peuvent arriver.

Remédes pour la Varicomphale.

*La Varicomphale* étant causée par la rupture ou par la dilatation de quelques vaisseaux artériels ou véneux, si la tumeur est petite, il faut essayer de la dissiper par un reméde astringent fait avec du bol d'arménie, du sang-dragon, de la terre sigillée, & de la folle farine, incorporez dans du blanc-d'œuf; on l'appliquera sur la partie, & on l'y tiendra par un bandage un peu serré : si elle est grosse, & qu'on n'ait point d'espérance de la guérir par les médicamens, il faut l'ouvrir de toute sa longueur avec ce scapel K, en vuider le sang, & mettre des boutons de vitriol L, L, L, sur les ouvertures des vaisseaux, comme on fait aux anévrismes. On en laisse dans la suite tomber les escarres d'eux-mêmes, on fait revenir les chairs, & on en procure la cicatrice.

Opération pour ce même mal.

Préparation du sujet.

Avant que de faire aucune des opérations que demandent ces quatre sortes d'Exomphales faites d'humeurs, on ne manquera pas d'y préparer les malades par les remédes généraux, comme la saignée & la purgation; & de leur prescrire, quand on aura opéré un régime de vivre convenable à leurs maldies, moyennant quoy on en obtiendra la guérison. Mais outre toutes ces especes d'opérations que je viens de vous faire voir, il est encore des occasions où il en faut faire de plus grandes, comme lorsque l'intestin sorti ne peut se raplacer; ce qui met le malade en un si grand dan-

ger qu'il périroit indubitablement ſi on ne le faiſoit rentrer au plûtôt.

Opération plus conſidérable pour remédier à certains accidens.

Il arrive donc ſouvent à ceux qui ont des Exomphales d'inteſtins, qu'en négligeant de porter un bandage, ces parties ſe gonflent de vents, s'empliſſent de matieres ; & qu'alors ne pouvant plus retourner par le même trou par où elles ſont ſorties, elles excitent des douleurs inſupportables, & des vomiſſemens qui durent autant que les inteſtins reſtent hors de la capacité de l'abdomen. Ainſi quand on n'a pas pû les faire rentrer par les moyens que je vous ay expoſez ci devant, on y pourvoira comme au bubonocele, ſçavoir en faiſant une inciſion ſur la tumeur, avec le biſtoury M, prenant bien garde de ne couper que la peau, & de ne point bleſſer les inteſtins qui ſont immédiatement deſſous. Lorſqu'on a un peu fendu la peau, on coule dans la playe par le ſecours d'une ſonde creuſe la pointe des ciſeaux N, avec laquelle on ouvre le reſte de la tumeur ; & s'il y avoit une poche ou des brides qui embaraſſaſſent, on les couperoit avec ce déchauſſoir O : puis l'inteſtin étant découvert, on en tireroit au dehors plus qu'il n'en ſeroit ſorti, afin de donner une plus grande étendue aux matieres qu'il renferme ; enſuite on fait entrer la ſonde creuſe dans la capacité, & la tenant de la main gauche on l'éleve en dehors, & dans ſa canelure on introduit de la main droite la pointe d'un biſtoury courbe, *a*, avec lequel on coupe ce qui fait l'étranglement. Enfin l'ouverture étant ſuffiſante, on fait rentrer les inteſtins en les pouſſant doucement dans le ventre, & obſervant d'y rengager les premiers ceux qui ſont ſortis les derniers : ſi on trouve une partie de l'épiploon dans la tumeur, aprés avoir réduit les inteſtins, on la lie d'un double fil R, au bout duquel il y a une aiguille droite *g*, & avant que de faire l'extirpation,

on laisse passer un grand bout de fil par la playe pour le tirer quand la nature l'aura séparé elle-même. Il faudra fourrer dans la playe un gros tampon T de charpie attaché à un long fil pour le pouvoir retirer en cas qu'il tombâ dans le vuide du ventre. On observera que les fils de l'épiploon & du tampon soient de differerentes couleurs; afin que si par malheur le tampon étoit entré & qu'on voulût le retirer, on ne risquât point de se tromper, en amenant le fil avec lequel on auroit lié l'épiploon. On garnira la playe de plumaceaux X, X, que l'on couvrira de l'emplâtre Y & de la compresse Z, pour appliquer le bandage de la même maniere que je vous ay montré dans la Gastroraphie.

Observation pour le pansement.

Vous jugez bien que cette opération est trés-périlleuse & presque toûjours mortelle, parce qu'on est obligé de couper les aponévroses qui entourent le trou du nombril; je l'ay fait cependant une fois avec un succés heureux. Le malade sentoit des douleurs si cruelles qu'il souhaitoit la mort à tous momens; mais aussi-tôt que les boyaux furent remis, il ne se plaignit plus, & il guérit parfaitement. Je l'ay faite encore deux autres fois, mais à la verité les malades en sont morts. Il est certain aussi que de cette opération il en périt plus qu'il n'en réchape; c'est pourquoy ceux qui ont de ces exomphales doivent plûtôt se passer de chemise que de bandage.

Danger de cette opération.

Il semble que les Anciens ayent pris plaisir à inventer pour les exomphales differentes sortes d'opérations toutes plus cruelles les unes que les autres. Quelques-uns veulent qu'on serre l'exomphale entre deux morceaux de bois jusqu'à ce qu'elle soit tombée en mortification: & plusieurs ordonnent de passer au travers de la tumeur un double fil, dont ils font faire quatre chefs pour en lier deux d'un côté de la poche, & deux de l'autre, les resserrant tous les

Méthodes cruelles des Anciens.

jours juſqu'à ce que cette tumeur ſoit ſéparée du corps. Il y en a qui demandent qu'aprés avoir paſſé deux aiguilles à travers de l'exomphale on faſſe une petite inciſion circulaire à la peau, afin que la ficelle avec laquelle on ſerrera la tumeur, la puiſſe couper plus promptement. Je ne crois pas que ceux qui nous ont laiſſé par écrit de telles opérations, ayent été aſſez hardis pour les pratiquer; je ne les ay jamais vû faire, & je ne m'arrêteray point à vous les démontrer, parce que je ſuis aſſuré qu'elles vous inſpireroient plus d'horreur & de mépris pour l'ancienne Chirurgie, qu'elles ne vous inſtruiroient ou ne contenteroient votre curioſité.

HERNIE VENTRALE.

Differences des hernies.

TOutes les tumeurs qui ſont cauſées par la ſortie de l'épiploon & des inteſtins s'appellent du nom général de hernies, & elles ont des noms particuliers ſuivant les endroits où elles ſe font. Lors que ces parties ſortent de l'ombilic, on les nomme des *Exomphales*, quand elles font une groſſeur dans l'aine, on les appelle des *Bubonocelles*, lors qu'elles deſcendent juſques dans le ſcrotum, elles ont le nom d'*Oſcheoceles*; ces deux derniers mots étant dérivez de *bubon* & d'*oſcheon*, dont l'un ſignifie l'aine, & l'autre le ſcrotum, & de *cele*, deſcente; & quand ces mêmes organes trouvent moyen de s'échaper dans un autre endroit de l'abdomen, ce ſont des *Hernies ventrales*.

Cauſes de ces maux.

La cauſe de ces ſortes de hernies eſt une rupture qui ſe fait au péritoine, car il n'eſt pas vrayſemblable qu'elles ſe puiſſent faire par la ſimple dilatation de cette envelope qui adhére trop aux muſcles & aux aponévroſes qu'elle touche, pour s'étendre autant qu'il faudroit afin de former de ſi groſſes tumeurs; c'eſt donc toûjours un déchirement qui ne ſurviendra que par quelque

effort trés-rude, & qu'aux endroits où il y aura eu abſcés ou playe qui n'ayant pas été bien cicatriſée laiſſera le péritoine ſujet à ſe déchirer ou à ſe r'ouvrir.

Leurs ſignes.

Les ſignes qui font connoître ces hernies ſont qu'elles ſuccédent toûjours à la violence de quelque effort, qu'elles ſe font tout d'un coup, qu'elles rentrent pour peu qu'on les comprime, & qu'étant rentrées il ne reſte plus de tumeur à l'endroit où elle étoit.

De la cure.

Pour guérir ces eſpeces de ruptures, il faudroit faire en ſorte d'aprocher l'une de l'autre les deux lévres de cette playe du péritoine, & de les tenir unies afin qu'elles puſſent ſe rejoindre & ſe reprendre enſemble : mais je ne vois rien de plus difficile, & les moyens que Celſe propoſe pour y parvenir me paroiſſent trop rigoureux pour vous conſeiller de les mettre en pratique. Il dit qu'il faut lier la poche avec un double fil paſſé à travers la baſe de la tumeur, & qu'en la ſerrant fortement on approchera les lévres de la playe du péritoine; ou qu'on peut faire deux inciſions en forme de croiſſant qui ſoient oppoſées l'une à l'autre & qui ſe joignent par leurs pointes, afin d'emporter le milieu qu'elles comprendront, & qui étant plus long que large aura la figure d'une feuille de laurier; il ordonne enſuite de faire à cette playe une ſuture pareille à celle qu'on fait dans la Gaſtroraphie. Outre la cruauté de la premiere de ces deux opérations, c'eſt qu'elles manquent trés ſouvent : car on n'eſt pas certain de rejoindre la playe du péritoine, en faiſant tomber en mortification toute la tumeur par la ligature, vû que cette ligature ne peut ſerrer que la peau & les muſcles, & nullement l'autre envelope, & on ne pourroit pas s'aſſurer de réüſſir mieux par l'inciſion, d'autant que les hernies ventrales ſuccedant toûjours aux

Moyens preſcrits par Celſe.

Inconveniens de cet uſage.

playes du péritoine mal cicatriſées, il y auroit de la témérité de l'ouvrir une ſeconde fois, & d'entreprendre de le guérir de cette nouvelle playe, le Chirurgien n'ayant pû obtenir une cure parfaite de l'ancienne.

Ce ſeroit donc être indiſcret que de propoſer ou de promettre la cure radicale de ces hernies; il faut ſe contenter de la palliative, & chercher des moyens de rendre cette incommodité ſupportable. Pour cet effet on ſe ſervira d'un bon bandage fait en forme de ceinture, qui tenant les parties ſujettes empêchera que la tumeur n'augmente, qui eſt tout ce qu'on doit prétendre pour le ſoulagement du malade.

Palliation de ces maladies.



XI. Fig. POUR LA PARACENTHESE.




Restriction de la signification du mot de la Paracenthese.

QUelques Auteurs donnent le nom de Paracenthese à toutes les opérations qui se font soit avec la lancette, soit avec l'aiguille, en quelque partie du corps que ce puisse être ; ils n'en exceptent pas même l'opération qu'on fait à l'œil pour abattre une cataracte, se fondant en cela sur l'étimologie de ce nom qui vient de *pará*, qui signifie au-de-là, de *kentein*, percer ou piquer ;

beaucoup d'autres ne luy donnent pas une ſi grande étenduë, n'appellant paracentheſe que les ouvertures qu'on fait à la tête, à la poitrine, au ventre, & au ſcrotum, pour en tirer les eaux qui y ſont contenues; & enfin la plûpart bornent la paracentheſe à la ſeule opération pratiquée au ventre des hydropiques. Nous ſerons du nombre de ces derniers, parce qu'il n'y a point d'opération qui n'ait ſon nom particulier; & que celles qui s'exécutent ſur ces quatre parties pour en faire ſortir les eaux s'accompliſſent de differente maniere: ainſi nous n'appellons paracentheſe que celle que l'hydropiſie du ventre demande, & c'eſt celle-là que je vais vous démontrer.

Définition & cauſe de l'hydropiſie.

L'hydropiſie eſt regardée comme une tumeur contre nature, en laquelle tout le corps ou quelqu'une de ſes parties eſt d'une enflure & d'une groſſeur démeſurée. On remarque que cette enflure peut être produite par trois differentes matieres; ſçavoir par la pituite, par des vents, & par de l'eau. Celle qui eſt faite de pituite, ſe nomme anaſarque ou leucophlegmatie; celle qui eſt cauſée par des vents, s'appelle timpanite; & celle qui eſt formée par de l'eau, a le nom d'aſcite.

Ses divers noms.

Voilà les differences tirées de leurs matieres & décrites chez nos Anciens qui ont traité de cette maladie; mais elles ne me paroiſſent pas bien établies, parce que ce mot d'hydropiſie étant dérivé de deux dictions Grecques, d'*hydor*, qui ſignifie eau, & de *piein*, qui veut dire boire, il ſemble que ceux qui luy ont donné ce nom n'ont entendu parler que de celle qui eſt faite d'eau: ainſi l'anarſaque & la timpanite, dont l'une eſt faite par de la pituite, & l'autre par des vents, ſont des maladies particulieres qui ne devroient point être apellées des hydropiſies.

L'Anarſaque eſt un accroiſſement & un bour-

Etimologies de tous ses noms.

soufflement universel de tout le corps, produit & entretenu par une pituite crasse & crue répandue entre la peau & les chairs, ce qui rend toute la peau pâle ou blanchâtre. Anarsarque, est dérivé de *ana*, dessus, & *sarx*, chair, comme pour signifier une humeur extravasée sur les chairs. On l'appelle encore leucophlegmatie, ce mot vient de *leucos* blanc, & de *phlegma* pituite, parce qu'elle est faite d'une pituite blanche.

Signes de l'Anasarque.

Cette maladie est facile à distinguer, le visage est tellement bouffi, qu'on a même de la peine à ouvrir les yeux; la couleur de la peau est jaunâtre ou blanche, & si molle que si on y appuye du doigt en quelque endroit le vestige y demeure, & la partie enfoncée ne se releve qu'aprés quelque tems.

Sa cause selon les Anciens.

Ceux qui croyoient que le foye étoit le premier ministre de la sanguification, l'ont tous accusé d'être l'auteur de cette maladie; ils disoient que ce viscere au lieu d'exécuter selon les regles les fonctions ausquelles il étoit destiné; sçavoir de former un sang bon & louable, propre à nourrir toutes les parties, il ne leur envoyoit pour lors qu'un sang pituiteux & phlegmatique qui ne faisoit que les boursouffler & les engourdir, au lieu de les vivifier & de les substenter. Mais aujourd'huy on luy rend justice, & on trouve d'autres causes de cette

La cure en est dans les seuls remédes généraux.

maladie sur lesquelles je ne m'étendray point non plus que sur sa cure, qui ne consistant qu'en des remédes généraux, sans avoir besoin d'opération Chirurgicale pour être guérie, doit être traitée par un habile Medecin.

D'où vient la Tympanite.

La tympanite est une grande enflure du ventre causée par des vents renfermez dans sa capacité; on donne le nom de tympanite à cette maladie, parce que la peau du ventre y est tendue comme celle d'un tambour. Hippocrate l'appelle hydropisie séche, à cause qu'elle est faite de vents,

à la

à la difference de l'anaſarque & de l'aſcite, qu'il nomme hydropiſies humides, comme réſultant de pituite & d'eau. Les ſignes qui la font reconnoître, ſont que le ventre n'eſt point ſi peſant que dans l'aſcite, qu'en le preſſant des doigts, on n'y peut laiſſer aucune marque, qu'on le voit clair & tranſparent, & qu'en frappant deſſus il réſonne comme un tambour. Le foye à qui on s'en prenoit autrefois de ces ſortes de maladies, n'y a aucune part; c'eſt pourquoy il en faut chercher la cauſe ailleurs, & on la trouvera dans l'eſtomac & les inteſtins, lorſqu'ils ne peuvent pas exactement accomplir la diſſolution des alimens.

Je ne vous raporteray point ici tout les remedes dont on doit ſe ſervir contre les indigeſtions, & par conſéquent contre les diſpoſitions à la tympanite; la Medecine nous en fournit une infinité, je ne vous en diray qu'un qu'on appelle le *Roſſolis du Roy*, parce que Sa Majeſté en a uſé pendant un tems conſidérable, & s'en eſt trés-bien trouvée. Il ſe fait de cette maniere: On prend une pinte d'eau de vie faite avec du vin d'Eſpagne, dans laquelle on met infuſer pendant trois ſemaines des ſemences d'anis, de fenouil, d'anet, de cheruy, de carottes, & de coriandre, de chacunes demie once; on y ajoute aprés l'infuſion une demie livre de ſucre candy diſſout dans de l'eau de camomile, & cuit en conſiſtence de julep, & on paſſe le tout par la chauſſe: on en prend une cuillerée le ſoir en ſe couchant. Ce reméde eſt excellent contre les cruditez & les coliques d'eſtomac, car il diſſipe les matieres indigeſtes & les vents, & il fortifie les organes de la nouriture.

Préparation du Roſſolis du Roy.

Ses vertus.

Si par l'uſage des remedes tant généraux que particuliess les vents contenus dans la capacité de l'abdomen ne ſe diſſipoient point, on pourroit y faire quelques ponctions avec une aiguille, com-

me nous avons montré dans la pneumatomphale ; & dans la gastroraphie ; mais comme il y a ici plus d'épaisseur que dans les parties où on fait ces deux dernieres opérations, & qu'y ayant la peau, les muscles & le péritoine à percer, il arrive qu'en retirant l'aiguille, ces membranes & ces chairs recouvrent les ouvertures les unes des autres, empêchant ainsi les vents de sortir, ; il faut alors recourir au Trocar A, & s'en servir de la façon que je vais vous montrer dans l'ascite, car cet instrument étant cavé dans toute sa longueur, il donne moyen aux ventositez de sortir avec facilité. On ne le retire qu'aprés que le ventre est tout à fait affaissé ; car il n'y a aucun danger de vuider les vents tout d'un coup, à la difference des eaux qu'il faut tirer à plusieurs fois, parce que les fibres membraneuses & musculeuses ayant accoutumé d'être fortement tendues & appuyées par ces eaux, ne pourroient manquer tout-à-coup de ce soutien, sans danger de causer une violente secousse à toute l'habitude, & de suspendre le mouvement du cœur & des autres principaux organes.

A, Trocar.

Usage du Trocar.

L'Ascite est une tumeur ou une élévation extraordinaire du ventre, faite par une grande quantité d'eau renfermée dans cette région. Le nom d'ascite qu'on a donné à cette maladie est dérivé d'*askos*, qui signifie peau de bouc, parce que les eaux qui la produisent sont rassemblées dans le ventre de la même maniere qu'une liqueur l'est dans une peau de bouc où on l'a mise pour la transporter d'un lieu à un autre.

Définition, Etimologie & divisiõ de l'Ascite.

Toutes les fois qu'il y a des eaux épanchées ou amassées en quelque endroit, cela se nomme hydropisie suivant l'étimologie que je vous en ay raportée. On en fait de deux sortes, sçavoir de générales & de particulieres les générales sont celles où l'eau est repandue dans toute l'habitude du

corps, & les particulieres sont celles où elle est ramassée dans quelque cavité. De ces dernieres il y en a plusieurs qui reçoivent differens nom, selon les parties qui sont remplies & inondées de cette lymphe : quand elle fait une tumeur à la tête sous le cuir chevelu, elle s'appelle hydrocephale ; lorsqu'elle emplit la poitrine, elle a le nom de plévrocele ; si c'est dans le ventre qu'elle soit renfermée, on l'appelle ascite, & quand elle s'amasse dans le scrotum, on la nomme hydrocele. Mais quoyque toutes ces infirmitez soient de vrayes hydropisies, néanmoins nous n'appellons ordinairement hypropiques, que ceux à qui nous voyons le ventre plein d'eau ; & ce n'est qu'à ceux-là que convient l'opération de la paracenthese que je vais vous démontrer, aprés vous avoir fait connoître la nature de ces maladies autant qu'il faut qu'un Chirurgien en soit instruit pour sçavoir s'il doit en entreprendre le traitement & en esperer la guérison.

A quelle hydropisie la paracéthese convient.

Il n'y a point d'Auteurs qui ne se soient efforcez de trouver la cause de l'hydropisie ; les uns l'ont d'abord cherchée dans le foye, les autres dans la ratte. Le nombre de ceux qui en accusoient le foye étoit le plus grand, parce qu'étant prévenus qu'il fabriquoit le sang, ils imputoient à un tel organe tous les déreglemens qui survenoient à cette humeur, & particulierement sa conversion en sérositez, qui regorgeant de la masse du sang & inondant quelque partie, faisoient tous les désordres qui accompagnent la maladie dont nous parlons. Ce qui les confirmoit extrémement dans cette pensée, c'est qu'aprés avoir ouvert des corps morts hydropiques, ils en trouvoient le foye dur, scirreux & alteré dans sa substance & dans sa couleur : il n'en falloit pas davantage pour leur persuader que ce perenchyme étoit la seule cause de l'hydropisie.

Ce mal a été attribué au vice du foye ou de la ratte.

Ceux qui prétendoient que la ratte contribuoit

à faire le ſang, & qui pour cette raiſon l'appelloient le vicaire du foye, croyoient être en droit de s'en prendre à elle des défauts qu'ils remarquoient dans la ſanguification. La douleur que le malade ſentoit dans la région de la ratte par la dureté & la peſanteur de ce viſcere, les obſtructions qu'on y établiſſoit, & l'état enfin où on la trouvoit aprés la mort de l'hydropique, leur paroiſſoient des raiſons aſſez fortes pour ſoutenir qu'elle pouvoit être une cauſe primitive de l'hydropiſie, auſſi-bien que le foye; & c'étoit pour cela qu'ils nous ont ordonné de faire la paracentheſe au côté gauche, quand on reconnoit que l'hydropiſie étoit cauſée par le foye & de percer au côté droit lorſqu'on avoit des ſignes qu'elle provenoit de la ratte; choiſiſſant un côté plûtôt que l'autre par les motifs que je vous dirai dans un moment.

Conſeil des Anciés ſuivant cette théorie.

Je ſçai qu'en ouvrant une perſonne morte d'hydropiſie, on lui trouve le foye & la ratte tellement endurcis qu'on a quelquefois de la peine à les couper; mais l'état où ces parties ſont pour lors, leur vient d'avoir nagé long-tems dans cette ſéroſité qui rempliſſoit le ventre, & qui ſemblable à de la ſaumure dans laquelle on mettroit tremper de la viande l'endurciroit avec le tems; ainſi ces ſchirres du foye & de la ratte ne doivent point être regardez comme cauſe de l'hydropiſie, mais comme un accident qui la ſuit.

Le vice du foye & de la ratte eſt l'effet non de la cauſe de l'hydropiſie.

Les Auteurs qui ont raffiné ſur les cauſes de l'hydropiſie nous diſent qu'elles ſont de deux ſortes, dont les unes ſont cauſes primitives & de ſoy, & les autres ne le ſont que par ſimpatie avec les premieres, qui ſont celles qu'on fait dépendre du foye ou de la ratte, & qu'ils prétendent ne conſiſter que dans le propre défaut & le vice de l'une ou de l'autre de ces deux parties; au lieu que celles qui produiſent le mal par ſimpatie reſident ail-

Diſtinction des cauſes primitives & des ſympathiques du mal.

leurs que dans le lieu où il ſe manifeſte, comme dans les poulmons, dans l'eſtomac & dans les inteſtins, dans le méſentere, dans la véſicule du fiel, dans les reins, ou dans la matrice.

Sans nous arrêter davantage ſur l'opinion des Anciens touchant les cauſes de l'hydropiſie, je vous dirai que je n'en reconnois qu'une, c'eſt l'obſtacle qui ſe fait à la ſéparation de la ſéroſité du ſang par les reins & par la veſſie; car quand on piſſe bien, on ne devient jamais hydropique; & vous remarquerez toujours que ceux qui le ſont devenus n'urinent point autant qu'ils avoient de coutume: c'eſt donc la ſupreſſion totale ou en partie de l'urine qui fait cette maladie. Il s'agit de découvrir quels peuvent être les empêchemens qui ne permettent pas à l'urine de prendre ſon cours ordinaire; je n'en connois que deux qui ſont, ou la rupture de quelque vaiſſeau lymphatique, ou le défaut des ſels urineux. Sa véritable cauſe.

Vous ſçavez qu'il y a une infinité de petits vaiſſeaux pleins d'une liqueur claire comme de l'eau, appellez des veines limphatiques qui rampent ſur toute la membrane du foye, & qui ſont parſemées & répandues par tout l'épiploon & le méſentere; que la tunique de ces vaiſſeaux eſt très-mince, qu'ils charient ſans ceſſe la lymphe pour la verſer dans la maſſe du ſang, & que ſi par quelque cauſe que ce ſoit, un de ces vaiſſeaux vient à ſe rompre, ce qui peut arriver aiſément à raiſon de la délicateſſe de leur membranes, cette eau tombant & diſtilant goute à goute dans la capacité du ventre l'emplit par ſucceſſion de tems: ainſi on concevera facilement qu'une telle liqueur qui ſert à détremper le ſang, & à ſe charger de ſes parties les plus acres & les plus ſalées, trouvant moyen de s'échapper peu à peu par l'endroit dans lequel il y a un de ces vaiſſeaux ouvert ou rompu, ne ſera plus portée en Obſtacles à la ſéparation de la ſéroſité.

ſi grande abondance aux reins, & qu'il ne s'y ſéparera plus autant d'urine qu'avant que cette ſéroſité eût pris un autre cours ; de maniere qu'il ne faut pas dire que l'hydropiſie eſt cauſe du peu de ſéparation qui ſe fait de l'urine, mais que ceux qui n'urinent que très-peu, deviennent hydropiques : Et ne vous étonnez pas ſi nos Anciens n'ont point parlé de cette cauſe de l'hydropiſie, puiſque ces veines lymphatiques leur étoient inconnues, n'ayant été découvertes que dans le ſiecle dernier.

Pourquoi cette cauſe a été ignorée des Anciens.

D'où proviét ce défaut des ſels urineux.

Le défaut des ſels urineux que je vous ai dit être une autre cauſe de l'hydropiſie, n'eſt pas moins probable que celle-ci. Vous ſçavez que les reins ſont d'une ſubſtance forte compacte, qu'ils ont pluſieurs petits corps mammillaires percez d'une infinité de trous imperceptibles par où l'urine ſe ſépare du ſang & diſtile continuellement dans leur baſſinet, pour être conduite de-là par les ureteres dans la veſſie. Si cette ſéroſité portée aux reins par les arteres émulgentes eſt ou trop épaiſſe, ou trop douce, il n'eſt pas difficile de comprendre qu'elle aura de la peine à paſſer par les poroſitez de ces corps mamillaires dont la ſubſtance eſt plus ſolide que celle des autres glandes : elle ne pourra donc être ſuffiſamment filtrée, qu'elle n'ait ces deux conditions, ſçavoir de ſubtile & de ſalée; l'une afin qu'elle s'échape aiſément par des trous extrêmement petits ; & l'autre afin qu'étant chargées des pointes aigues & piquantes que les ſels portent avec eux, elle s'ouvre un paſſage qui ſeroit refuſé à une liqueur inſipide & dont les particules ſeroient trop gluantes.

Preuves des cauſes qu'on vient d'aſſigner.

Quelque obſervation qu'on faſſe ſur cette maladie, on trouvera toujours qu'elle provient de l'une de ces deux cauſes. Si elle ſuccede à une indigeſtion comme il arrive ſouvent, c'eſt que n'y ayant pas un acide aſſez fort dans l'eſtomac & dans les inteſtins, pour diſſoudre parfaitement la nourriture, le

chile encore crud & à demi fait étant porté dans le sang, empêchera que la sérosité pleine de ces particules grossieres du chile ne passe par des trous aussi petits que sont ceux des corps mammillaires des reins; c'est pourquoi refluant dans le sang dont elle augmente par trop la masse, elle cherche quelque autre endroit par où s'échaper; elle se répand dans les espaces qu'elle rencontre, & si elle demeure épanchée par toute l'habitude du corps, elle fait une hydropisie générale, ou bien trouvant à s'amasser dans quelque cavité elle en fait une particuliére.

Quand le chile encore imparfait est porté au cœur, c'est que les acides qu'il a trouvez dans la bouche, dans l'estomac & dans les intestins, étoient mal conditionnez; & s'ils n'étoient pas armez de pointes tranchantes & assez puissantes pour le briser entierement, & le rendre autant fluide qu'il doit être, ces mêmes acides trop doux n'auront pas aussi la force requise pour se faire un passage dans les reins par des trous qui ne peuvent être traversez sans violence; car s'ils étoient assez ouverts pour laisser sortir l'humeur sereuse sans aucune difficulté, le sang & les autres liqueurs mêlées avec lui prendroient cette route, ce que nous voyons arriver lorsque par un excés d'acrimonie l'urine passant trop précipitament sort encore toute sanglante.

Cause & suite d'un chile imparfait.

L'hydropisie est souvent précedée d'une grande hémorragie, soit par le nez, soit par la matrice, soit par les hémorroïdes, ce qu'on n'aura pas de peine à expliquer. Aprés une perte de sang, la matiere chileuse, & la boisson étant portées dans les vaisseaux, elles les remplissent, & supléant à la quantité du sang qui manque, elles en entretiennent le mouvement circulaire; c'est pourquoy aussi-tôt qu'on a perdu beaucoup de sang, il faut donner trés-souvent du bouillon au malade, afin que cet aliment liquide prenne promptement la place du

L'hémoragie est souvét cause antecédente de l'hydropisie.

ſang qui eſt ſorti : Mais il ſe peut faire que ces liqueurs n'ayant pas la même conſiſtance ni la même pénétration que le ſang, elles ſe gliſſent dans une capacité du corps par quelque ſentier inconnu, & alors ayant commencé à ſe faire ce chemin, elles continueroient leurs inondations, ſi avec le ſecours des remedes apéritifs, on ne travailloit pas à leur faire prendre la route naturelle des reins qu'elles ne doivent point quitter.

Qualitez des médicamens qui y ſont propres.

Si on fait réflexion ſur tous les médicamens qu'on employe pour faire uriner, on verra que ce ſont des ſels, qui mélangez avec la ſéroſité l'aiguiſent, & qui piquant les endroits par où elle doit ſortir, luy font franchir tous les paſſages, ſoit en les dilatant, ſoit en irritant les fibres muſculeuſes qui doivent forcer la liqueur à enfiler ces conduits. Cette pratique prouve qu'on reconnoît que l'urine étant troq phlegmatique a beſoin d'être animée, afin de rentrer dans ſes voyes ordinaires, & de ne point regorger dans quelque autre partie.

Experience qui cōfirme ce qu'on viēt de dire.

L'experience journaliere s'accorde avec ce que j'avance; le vin de Bourgogne étant plus épais & moins piquant que celuy de Champgne, paſſe auſſi moins ptomptement que ce dernier, qui ayant plus de ſubtilité & praticipant davantage d'un ſel tartareux, inciſe & ſe gliſſe avec tant de précipitation, qu'il excite les urines peu de tems aprés l'avoir bû. Je pourrois vous raporter encore pluſieurs raiſons pour prouver mon ſentiment ; mais cela nous meneroit trop loin, & en voilà aſſez pour vous convaincre que les deux principales cauſes de l'hydropiſie ſont ou la rupture de quelque vaiſſeau lymphatique, ou le défaut des ſels urineux.

Signes de ce mal.

Il n'y a guéres de maladies qui ait des ſignes plus aſſurez que celle-cy. On connoît qu'une hydropiſie commence, lorſqu'en urinant moins que de coutume, le ventre s'enfle peu à-peu par l'amas des

sérositez qui y dégouttent : quand le malade est couché sur le dos, son ventre est également étendu, mais s'il se coucbe sur un des côtez, alors l'eau se portant toute dans le côté inferieur, elle y fait une grande poche par son propre poids & par son volume, & pour peu qu'il se remue on entend l'eau floter dans la capacité comme dans un vaisseau à demi plein : le scrotum se tuméfie dans la suite par une partie de la sérosité qui y distile du ventre, la verge & les lévres de la matrice deviennent boursoufiées par la même sérosité, les cuisse, les jambes & les pieds déterminent par leur situation basse les humeurs à couler vers eux, & ces parties grossissent extraordinairement par l'affluence de ces eaux. La tête au contraire, la poitrine & les bras, amaigrissent tous les jours. Il faut encore observer ici que l'enflure des extrémitez inferieures précéde toûjours l'anasarque & qu'elle succéde à l'ascite, celle-ci finissant par où l'autre commence.

Plusieurs symptômes accompagnent cette maladie. Voici les principaux: la lenteur du poulx causée par le chile crud & indigeste, qui rendant le sang plus pesant & plus grossier retarde son mouvement ; la pesanteur de tout le corps, qui vient de ce que les esprits sont comme éteints dans les eaux ; la difficulté de respirer occasionnée par la tension du ventre qui repoussant le diaphragme en en-haut & diminuant le diamettre de la poitrine ne laisse pas aux poumons la liberté de s'étendre suffisamment : la soif excessive dépend de ce que l'humidité qui suinte des glandes de l'œsophage & de l'estomac pour entretenir la moiteur de ces organes & les rafraîchir, étant détournée ailleurs, ces mêmes parties s'échauffent & se désséchent, excitant une altération continuelle. La fiévre lente est un effet de la crudité du chile & des autres le-

Ses principaux symptômes.

vains qui s'y trouvent confondus, & qui par leur fermentation déreglent les mouvemens du cœur, ou qui n'ayant qu'une petite quantité d'esprits ne peuvent qu'affoiblir l'action de ce muscle. Je ne parle point de la difficulté d'uriner qui est inséparable de toutes les hydropisies, parce que je la regarde comme cause, & non comme accident.

Cause de la pâleur des hydropiques.

On remarque de plus la pâleur du visage & de tout le corps, laquelle n'abandonne point ces malades; elle provient de deux causes, sçavoir de ce qu'il y a dans les vaisseaux trop de lymphe qui délaye & lave le sang, ou de ce que le sang n'a pas encore assez fermenté pour acquerir le degré de rougeur ordinaire. La premiere dépend du vice des reins qui ne séparent pas la sérosité du sang; & la seconde d'une quantité exorbitante d'alimens indigestes insinuez dans la masse du sang, comme il arrive aprés une grande hémorragie. Les malades restent trés-long tems pâles, parce qu'il faut que le chile passe à travers les fournaises du cœur, & que là par la chaleur qu'il y trouve & par la compression qu'il y subit il soit élabouré attenué & fermenté à plusieurs reprises, pour devenir un sang rouge & capable d'imprimer à la peau cette couleur vermeille qui marque une santé entiere.

Prognostic de cette maladie.

Quant au prognostic des hydropisies, on peut répondre qu'elles sont toutes mortelles, fondé sur ce principe qu'il faut faire une regle générale de ce qui arrive le plus souvent; & comme il en périt beaucoup plus qu'il ne s'en sauve, on doit plûtôt faire entrevoir que le malade en peut mourir, que d'aller témerairement assurer ou promettre la guérison. Néanmoins elles ne sont pas toutes mortelles absolument, puisque quelques-uns en sont guéris: Les mortelles sont principalement celles où le foye est devenu dur & schirreux, celles qui succédent à une maladie aigue, celles qui

ſont inveterées & auſquelles il ſurvient un flux de ventre celles qui ſe trouvent en un ſujet foible ou vieux, ou qui ne ſe peut tenir debout ni aſſis, & celles enfin qui ſont accompagnées d'une grande toux. Les curables ſont celles qui ne ſe rencontrant pas dans les mauvaiſes circonſtances que je viens de dire, attaquent une perſonne robuſte & jeune qui a aſſez de force & de courage pour faire les remedes & ſouffrir les opérations néceſſaires à la cure de ce mal.

Je ne ſçay pourquoy il y en a qui mettent de la difference entre hydropiſie naiſſante & hydropiſie formée, car quand on s'aperçoit d'un amas d'eaux dans quelque capacité, cette maladie n'eſt pour lors que trop formée, & s'il ne paroît nulle part des ſéroſitez extravaſées, il n'y a point d'hydropiſie: mais pour peu qu'on la ſoupçonne en quelque endroit il ne faut pas négliger d'y faire des remedes; car cette maladie croiſſant & augmentant inceſſamment, elle mene preſque toûjours ſon malade au tombeau, quand on n'en arrête pas de bonne heure les progrés en reſſerrant les pores trop dilatez, ou les fibres relâchées, & en remêlant la ſeroſité dans la maſſe des autres humeurs, par médicamens, car le ſecours que le Chirurgien peut luy donner par le ſecours de la paracenthéſe, n'allant point à la cauſe, ne remédie qu'à l'accident. On y doit promptement remédier.

Il s'agit de travailler préſentement à la curation de cette maladie, & afin d'y réuſſir on accomplira deux choſes; la premiere, de vuider les eaux renfermées dans le ventre; & la ſeconde, d'empêcher qu'il ne s'y en amaſſe de nouvelles. Deux moiens d'évacuer les eaux.

On fait ſortir les eaux de deux manieres, ou inſenſiblement ou ſenſiblement, c'eſt-à-dire ou par la Pharmacie ou par la Chirurgie. Deux ſortes de médicamens.

Les médicamens que la Pharmacie fournit ſont encore de deux ſortes, ou ce ſont des remedes

appliquez par de hors, ou des remedes pris intérieurement.

Propriétez de ceux qu'on aplique au dehors.

Ceux-là doivent être fortement deſſicatifs. Fabrice dit qu'il a vû de trés-bons effets de l'uſage d'une grande éponge trempée dans de l'eau de chaux & miſe ſur le ventre; Galien conſeille au malade de s'enfoncer tout nud dans un tas de bled parce que, dit-il, les laboureurs pour rendre les bleds plus gros & plus peſans y mettent des bouteilles pleines d'eau leſquelles ſe vuident peu-à-peu; d'où la conſéquence luy paroit juſte, que ſi le bled a la vertu de tirer imperceptiblement l'eau des bouteilles, il pourra bien faire ſortir celle qui eſt contenue dans le ventre: & il ajoute qu'en Egypte on guériſſoit les hydropiques en leur expoſant le ventre au Soleil, ou en les couchant ſur du ſable échauffé par les rayons de cet aſtre.

Vertus des remedes internes.

Les remedes qu'on prend par dedans ſont en ſi grand nombre qu'il me ſeroit impoſſible de les raporter tous ce ſont ceux qui animant les urines les pouſſent vers les reins, & qui par leurs particules inciſives & piquantes peuvent s'ouvrir un chemin pour s'évader; on appelle ces remédes apéritifs ou diurétiques, dont les plus forts ſont les ſels de cloportes, de rue, d'armoiſe, de tartre, de geniévres, & de polycreſte. Mr. le Prieur de Cabrieres qui a donné au Roy ſes ſecrets, y a inſeré pour un remede contre l'hydropiſie une poudre faite de limaille d'acier & d'eſprit de vitriol, dont il faiſoit prendre ſix grains tous les jours: il mettoit encore boüillir du ſceleri ſauvage dans du vin rouge, y ajoutant un peu de ſené & de cryſtal mineral, pour en donner à boire un petit verre tous les matins, préſcrivant à ſes malades d'uſer alternativement de ce vin & de cette poudre, & leur recommandant ſur tout de répandre quelques goutes d'eſprit de ſel dans les boüillons. Avec ces remedes

il prétendoit guérir toutes sortes d'hydropisies ; mais quoy qu'ils soient des meilleurs qu'on connoisse, il n'est pourtant pas sûr qu'ils réussissent ordinairement. Si donc aprés s'en être servi la maladie va en augmentant, il faut avoir recours à la Chirurgie, qui nous propose deux moyens, l'un d'ouvrir le ventre, & l'autre de faire seulement des scarifications en quelque autre partie, comme au scrotum, aux cuisses, aux jambes, ou aux pieds. On les fait aux bourses & quelquefois à la verge, ou aux lévres de la matrice, quand ces parties sont tellement gonflées qu'il semble impossible de faire écouler ces eaux autrement que par de petites playes, par où elles suintent goute à goute, faisant dés-enfler manifestement la partie à mésure qu'elles sortent. On est obligé d'en faire aussi aux cuisses, aux jambes & aux pieds proche les malleoles ou sur le tarse, pour décharger ou faire dégorger ces parties qu'on voit transparentes comme des bouteilles pleines d'eau. La nature n'attend pas toûjours qu'on luy donne ce soulagement, car ces parties se crévent souvent d'elles-mêmes par l'abondance de la sérosité qui les emplit & les tend ; quand cela arrive le malade en paroît soulagé, mais il ne fait que trainer son lien.

Des remedes Chirurgiques.

Lieux qu'on doit scarifier.

On en voit à qui toutes les eaux de l'abdomen se vuident par ces ouvertures ; mais comme la source ne s'en tarit pas, elles ne se peuvent refermer. L'eau qui en coule sans cesse rend d'une chair blanchâtre & cadavereuse les bords de ces ulceres, & quelquefois la gangrêne y survient manque de chaleur naturelle, qui se perd ou s'étouffe par la chûte continuelle de ces eaux. On n'assure point de lieux particuliers où il faille faire ces scarifications ; mais les plus propres sont aux endroits les plus transparens & où la tumeur menace de créver, si on ne luy procure au plûtôt une sortie. Fabrice prétend

Utilités & inconveniens de ces ouvertures superficielles

mieux rencontrer quand il dit qu'il aplique un cautere à la jambe pour donner un égoût à ces eaux, & par ce moyen leur faciliter une issuë. Il y a quelques Médecins modernes qui préferent les vessicatoires aux scarifications, mais cette pratique est mauvaise; car outre qu'ils n'ouvrent pas la peau comme la lancette, & qu'ils ne font que faire élever des vessies sous l'épiderme, c'est que la gangrenne y survient infailliblement & en peu de tems.

La ponction est plus salutaire.

Quoy-qu'il paroisse moins cruel de scarifier que de percer le ventre, toutefois je préfere la ponction par plusieurs considérations; la premiere, c'est qu'on n'est pas obligé pour la faire d'attendre jusques à ce que les parties inférieures soient enflées & pleines d'eau, comme on fait aux scarifications; la seconde c'est que par la ponction on vuide plus d'eau en un quart d'heure, qu'on ne fait en huit jours par les scarifications, & ainsi on peut plus promptement secourir le malade: la troisiéme c'est que les eaux abbreuvant les muscles & les membranes de tous ces organes, elles en relâchent les fibres, de maniere qu'il leur en reste une foiblesse, dont ils reviennent rarement; & la quatriéme, c'est que la plupart de ces hydropiques finissent par le sphacele qui survient souvent à l'endroit de ces ouvertures.

Raisons qui la font préferer aux scarifications

Sans nous arrêter aux raisonnemens de ceux qui improuvent la paracenthese, je conseilleray toûjours de la faire, plûtôt que d'abandonner un malade à son sort, & que de le voir mourir sans secours. En effet ils nous représentent assez les difficultez qu'ils trouvent à l'exécuter, mais ils ne nous enseignent rien de meilleur. Je prefereray donc à leur entêtement les expériences que j'en ay vûes sur plusieurs malades qui en sont bien guéris; & j'en croiray Paré, lorsqu'il dit qu'un crocheteur hydropique à Orleans fut guéri par un coup de

Cure faite par hazard.

couteau qu'un de ſes camarades lui donna dans le ventre en ſe battant avec lui : toutes les eaux s'étant écoulées par la playe.

La ponction qu'on ordonne pour tirer les eaux de l'abdomen, ſe peut faire en deux differens endroits de cette region, ſçavoir dans l'ombilic ou hors de l'ombilic.

Les endroits où on fait la ponction.

Celle qu'on pratique au nombril ne differe point de celle que je vous ai montrée dans l'hydromphale, on ſe ſert des mêmes inſtrumens, & on ſuit la même maniere d'opérer ; car ces deux maladies ne different que du plus ou du moins, c'eſt toujours l'eau qu'il faut évacuer ; & il eſt arrivé quelquefois que penſant ne donner iſſue qu'à une petite quantité de lymphe contenue dans la tumeur du nombril, on en a vû ſortir par la playe tout ce qui rempliſſoit le ventre, parce que ſouvent l'hydromphale n'eſt qu'un effet de l'aſcite.

Il y a deux méthodes de faire l'ouverture hors de l'ombilic, ou ſelon les Anciens avec la lancette, ou ſelon les Modernes avec le trocar. Elles ſont toutes deux bonnes ; néanmoins il y en a une meilleure que l'autre, vous en jugerez aprés les avoir vûes.

Faux raiſonnemẽs ſur le choix de ces endroits.

Nous trouvons dans la plûpart de nos Auteurs des raiſonnemens aſſez inutiles ſur l'endroit du ventre où il faut faire l'ouverture : ils veulent qu'on ouvre le côté gauche quand l'hydropiſie vient du foye, le côté droit lorſqu'elle eſt cauſée par la ratte, & qu'on faſſe la ponction dans le milieu ſi on reconnoît que le mal vienne des inteſtins. Pour appuyer leur opinion, ils apportent trois ou quatre raiſons très-peu ſolides : ils diſent qu'un côté déja affoibli par la maladie, ne le doit pas être encore par l'inciſion qui d'ailleurs étant faite dans ce même côté obligeroit le malade à ſe coucher ſur le côté oppoſite, & pour lors le viſcere ſchirreux c'eſt à dire le foye, la ratte ou l'inteſtin, pendant en

en bas, causeroit de la douleur par la pression qu'il feroit sur les parties saines, qu'il en arriveroit pis si le malade se couchoit sur la playe, parce que la section fait déja assez souffrir le côté blessé sans le fatiguer ainsi davantage; & enfin qu'il faut néanmoins être couché du côté du viscere malade pour le fortifier par la chaleur du lit.

Précaution pour le lieu de cette ponction.

Mais il est aisé de répondre que cette playe est trop petite pour augmenrer considérablement le désordre plûtôt dans une situation que dans une autre; ou qu'on ne peut guéres sçavoir lequel du foye ou de la ratte est la plus offensé dans un hydropique: on n'aura donc aucun égard aux raisons précedentes, & on fera la ponction indifféremment ou du côté droit ou du côté gauche, le Chirurgien prenant celui qu'il trouvera plus à sa main. Toutefois je ne conseillerai point de percer dans le milieu du ventre à quatre doigts au-dessous de l'ombilic, à cause des aponévroses des muscles de l'abdomen qu'il faudroit couper, lesquelles outre la douleur qu'elles feroient sentir au malade dans l'opération seroient très-difficiles à se consolider: on peut donc faire la ponction à l'un des deux côtez, ou pour mieux dire, tantôt à l'un, & tantôt à l'autre; car comme on ne doit pas tirer l'eau toute en une seule fois, & que souvent on est obligé de l'évacuer à cinq ou six reprises, il faut pour lors ouvrir des deux côtez alternativement.

Il s'agit à présent de vous enseigner la maniere de l'exécuter, & pour y procéder avec ordre, on doit examiner ici comme dans une entreprise importance, ce qu'il y a à faire avant l'opération, durant l'opération, & après l'opération.

Préparatifs pour cette opération.

Avant l'opération trois choses sont nécessaires, 1°. de préparer l'appareil; 2°. de situer le malade; 3°. de convenir du lieu où on doit faire la ponction.

Il faut avant tout dans cette opération aussi-bien que

que dans les autres, diſpoſer ſon appareil qui conſiſte en inſtrumens, emplâtres, compreſſes & bandages convenables, tels que vous les voyez arrangez dans la planche XI. Les inſtrumens ſont trois, une lancette B, une ſonde C, & une canule D : la lancette doit être pareille à celles dont on fait les ſaignées, c'eſt-à-dire petite, afin de ne pas faire une trop grande ouverture: on envelopera la lame d'une bandelette de linge, & on n'en laiſſera de découvert qu'autant qu'il en faudra pour pénétrer juſquà l'eau. La ſonde eſt un petit ſtilet d'argent ſemblable à ceux dont on a coutume de ſonder les playes; elle doit être aſſez menue pour paſſer par la cavité de la canule qui ſera de plomb ou d'argent; ayant les conditions ſuivantes, qui ſont 1°. d'être bien liſſée pour ne point bleſſer; 2°. d'avoir une arrête à ſa tête, de crainte qu'elle ne tombe dans la capacité du ventre; 3°. d'être percée de toute ſa longueur & à ſes côtez; 4°. de n'être pas ſi longue qu'elle puiſſe toucher aux parties internes; 5°. d'avoir deux petits trous à ſa tête pour y paſſer un ruban E, E, qui l'empêchera de ſortir; 6°. d'être proportionnée à l'inſtrument avec lequel on a fait la ponction; car ſi elle étoit plus groſſe, elle ne pouroit pas entrer, & ſi elle étoit plus menuë les eaux s'échaperoient entr'elle & les bords de la playe.

Condition des inſtrumens.

L'appareil étant préparé, on ſituera le malade; il y en a qui le mettent à ſon ſéant dans ſon lit, & d'autres qui le font lever pour le faire aſſeoir dans un fauteuil de commodité : cette derniere ſituation eſt la plus avantageuſe, car outre que les eaux tombent librement dans un vaiſſeau mis à terre entre les jambes du malade, c'eſt qu'on ne court pas le riſque de répandre de l'eau dans le lit, qui doit être diſpoſé à recevoir le malade incontinent aprés l'opération, ayant pour lors beſoin de repos.

Situation du ſujet.

On léve enſuite la chemiſe au malade pour luy

L'endroit où on doit percer le ventre hydropique.

découvrir le ventre, & on marque avec un peu d'encre l'endroit qu'on veut percer. Les Auteurs nous disent que se doit être quatre doigts au dessous & à côté de l'ombilic, afin d'éviter les aponévroses, & de faire la ponction dans le corps des muscles de l'abdomen; mais si dans le tems que le ventre est gonflé & plein d'eau, on ne laissoit que quatre doigts entre le nombril & l'endroit où on applique la pointe de la lancette, il arriveroit indubitablement que la ponction se feroit dans ces aponévroses: il faut donc pour le plus sûr la faire sept ou huit doigts à côté & au dessous du nombril; & on verra que le ventre étant vuide & revenu dans son état naturel, elle ne se trouvera plus qu'à quatre doigts de ce milieu de l'abdomen, & il est à croire que les Auteurs l'ont ainsi entendu. Ils ne conviennent pas encore si on doit faire l'incision en long, obliquement, ou en travers; ceux qui la proposent en long disent qu'on évite par-là de couper les fibres du muscle droit, ceux qui la font de biais prétendent ne pas endommager les muscles obliques, & ceux qui la recommandent en travers préferent la conservation du muscle transverse à celle des autres. Les premiers se trompent car en éloignant la ponction du nombril, elle ne se fait point sur les muscles droits; les seconds ne réussissent pas dans leurs prétentions, car la faisant de biais, on coupe toûjours les fibres de l'un des deux obliques, parce qu'elles s'entrecroisent; mais il la faut pratiquer comme les derniers, c'est-à dire en travers, vû que de cette façon l'incision sépare seulement les fibres du muscle transverse sans les couper, & lorsqu'on vient à ôter la canule elles se raprochent les unes des autres & rejoignent les lévres de la playe du péritoine qui leur est adhérent, ce qui en avance la cicatrice.

Quelle direction doit avoir l'incision.

Les circonstances qu'il faut observer pendant

l'opération, ſont celles-ci : Un ſerviteur doit être placé derriere le malade, afin qu'appuyant de ſes mains les deux parties laterales du ventre, il faſſe pouſſer au dehors l'endroit qui doit être piqué, & que la pointe de la lancette ne touche à aucune des parties contenues. Aprés cela le Chirurgien prend de ſa main droite cet inſtrument B, qu'il plonge en travers juſqu'à ce qu'il ait percé les muſcles obliques : là il fait une petite pauſe, puis tirant de l'autre main la peau un peu en en-bas, il acheve d'enfoncer la lancette juſques dans la capacité; & lorſque par les eaux qui ſortent aux deux côtez de la lame il reconnoît qu'il y eſt entré, il prend la ſonde C, de la main gauche, & il l'introduit dans l'abdomen à la faveur de cette lame qui luy ſert de conducteur; puis ayant retiré la lancette, & l'ayant donnée à quelque garçon, il en reçoit de la même main la canule D, dans la cavité de laquelle il fait entrer le bout de la ſonde, & aprés avoir changé de main il la pouſſe avec un peu de violence juſqu'à ce qu'elle ſoit dans la capacité; alors retirant la ſonde, il voit ſortir l'eau par l'ouverture extérieure de la canule, de la même maniere que le vin ſort d'un tonneau qu'on vient de percer.

Circonſtance à obſerver au moment qu'on opére.

Ce n'eſt pas inutilement que je vous ay dit qu'il falloit percer le ventre en deux tems, & abaiſſer un peu la peau, car par ce moyen la playe n'étant pas toute droite, l'ouverture des muſcles ſera bouchée par la peau qu'on aura tirée en bas, & la réunion s'en fera beaucoup plûtôt. Il faut bien ſe garder de tomber dans la faute que commit un Chirurgien de Monfort, qui faiſant cette opération à la femme d'un Officier du Roy, & voulant introduire la canule, quitta par mégarde la ſonde, qui s'étant gliſſée dans la capacité du ventre, n'en put être retirée qu'aprés la mort de la malade; & quoy-que cet accident n'ait point été la cauſe de cette mort,

Faute à éviter.

néanmoins le peuple qui ne s'en peut toûjours prendre qu'à quelque chose de sensible ne laissa pas de la luy imputer : il ne faudra donc point quitter la sonde, en la changeant d'une main, qu'on ne soit bien assûré de la tenir de l'autre.

De la quantité d'eau à faire écouler.

La quantité d'eau qu'on doit tirer cette premiere fois n'est point préscrite. On la reglera selon les forces du malade ; on en poura évacuer deux, trois ou quatre pintes ; & si on en croyoit les malades, on en tireroit encore plus, parce qu'à mesure qu'elle sort ils se sentent soulagez, & ils respirent plus librement. Mais suivez en cela l'avis des bons Praticiens qui nous défendent de vuider le ventre tout à une fois ; & veritablement il vaut mieux le faire à trois ou quatre reprises, que d'aller tout à coup d'une extréme répletion à une extréme inanition, parce que les fortes & démesurées évacuations sont mortelles, & qu'en général tout ce qui excéde est ennemi de la nature qui procéde lentement & par degrez. Durant que l'eau sort, on peut donner au malade un doigt de vin ou quelque autre liqueur pour l'empêcher de tomber en foiblesse, & lorqu'il y en a une quantité suffisante de sortie, on bouche le trou de la canule avec un petit tampon F de charpie : deux ou trois jours aprés on revient, & en ôtant seulement le tampon, on laisse sortir autant d'eau qu'on le juge à propos, & on continue ainsi à la tirer à plusieurs fois jusqu'à ce que le ventre soit entierement épuisé de ces sérositez étrangeres.

Ce qu'il faut faire aprés l'opération.

Immédiatement aprés la premiere évacuation, le trou de la canule étant bouché, on y appliquera un emplâtre G de figure quarrée, chargé d'un médicament astringent, & on le couvrira d'une compresse H, qui deborde un peu, on met un second emplâtre I, de même figure, & une autre compresse K pardessus, recouvrant le tout d'un troisiéme emplâtre L, encore plus grand, & enfin

d'une grande compresse M, qui comprime fortement l'endroit de l'ouverture. Ces emplâtres & ces compresses sont maintenues par la serviette N, dont on fait un bandage circulaire soutenu par le scapulaire O : on remet ensuite le malade dans son lit, observant de ne le pas laisser coucher sur le côté où on a fait la ponction, de crainte que les eaux ne repoussassent le tampon au dehors, & qu'elles ne sortissent à contre tems, ou en si grande quantité que cela mettroit le malade en danger de sa vie.

Voilà de quelle maniere se fait la paracenthese avec la lancette selon les Anciens : Voyons maintenant la méthode de la faire avec le trocar, selon les Modernes.

Ceux-cy n'ont pas besoin d'autant de préparatifs que les Anciens pour exécuter la paracenthése : il ne faut que deux choses ; un instrument P, & un emplâtre Q. L'instrument est appellé trocar ou trois carts, parce que sa pointe est triangulaire ; il a la figure d'un poinçon, & sa longueur est de deux ou trois travers de doigts, étant percé tout de son long comme une canule, excepté vers la pointe où il a lateralement quatre petits trous par où l'eau trouve moyen d'entrer dans sa cavité & de sortir hors du corps : il est muni, comme une canule d'une tête qui fait qu'en pressant dessus avec le pouce, on a assez de force pour l'enfoncer tout d'un coup ; puis en ôtant le pouce de dessus l'ouverture, on voit sortir l'eau comme d'un robinet. De ces trois-carts on en a fait qui sont emmanchez & dont l'aiguille est dans la cavité d'une petite canule. Pour mettre l'une ou l'autre en usage, on fait asseoir le malade dans un fauteuil, & on commande à un garçon d'apuyer sur les côtez du ventre pendant qu'on en tire la peau un peu en haut ou en bas, à l'endroit qu'on a dessein de percer : puis on l'enfonce dans le ventre tout d'un coup, comme on fait un foret dans un

Méthode des Modernes.

muid de vin ; on met un baſſin aux pieds du malade, qui reçoit l'eau qui ſort, & qu'on laiſſe écouler à diſcretion. Lorſqu'on trouve qu'il en eſt aſſez ſorti, il n'y a qu'à retirer le trocar ; l'eau ceſſe de ſortir dans le moment, & on n'en voit pas ſuinter une ſeule goute, parce que la peau, les muſcles & le péritoine ſe rétabliſſant bouchent les ouvertures les uns des autres. On met ſeulement ſur la ponction une emplâtre de céruſe de la grandeur d'une piéce de quinze ſols. Quand il eſt beſoin de retirer de l'eau, on fait des pōctions nouvelles alternativement des deux côtez autant de fois qu'on le juge néceſſaire afin que l'un ne ſoit pas plus mal traité que l'autre, faiſant en ſorte que les ponctions qui ſeront renouvellées ſur un même côté ſoient ſéparées entr'elles d'environ deux doigts.

Raiſon de la préference qu'on donne à cette ſeconde méthode où le trocar eſt employé.

Cette ſeconde maniere l'emporte de beaucoup ſur l'autre, & luy eſt préferable par toute ſorte de raiſons ; il ne faut point un ſi grand appareil, la ponction eſt plus petite & par conſéquent la douleur moindre, elle eſt auſſi plûtôt faite, on eſt ſûr que les eaux ne s'échapent point, & il ne faut ni compreſſe, ni bandage, qui ne font ſouvent qu'embaraſſer. Je vous conſeille donc de vous en tenir à cette derniere méthode, vous en verrez certainement de ſi bon effets que vous abandonnerez entierement comme moy, la méthode ancienne, pour ne vous plus ſervir que du trocar qui a conſervé la vie à pluſieurs, entr'autres à l'Ecuyer de Madame de Châteauneuf, à qui on a tiré plus de ſix vingt pintes d'eau, par vingt-cinq ponctions & qui continue toûjours de vivre.

En l'année 1705. Noſſeigneurs les Princes étant à Liancour, M. Duchesne & moy nous fumes priez de voir le Jardinier de M. le Duc de la Rochefoucault, il étoit hydropique, nous conclumes l'opération, & je luy tiray par le moyen du trocar

sept pintes d'eau, & comme nous fumes obligez de le quitter nous chargeâmes un Chirurgien de Clermont de luy faire une seconde ponction huit jours aprés, par laquelle il tira encore quatre pintes d'eau, il luy fit prendre ensuite pendant trois mois les remedes que nous avions ordonnez, il en fut parfaitement guéri, & deux ans aprés il vint à Versailles m'en remercier étant en trés bonne santé.

Je vous ay dit tantôt que pour guérir l'hydropisie, deux choses étoient nécessaires, l'une de faire sortir les eaux, & l'autre d'empêcher qu'il ne s'en amassât de nouvelles: la premiere intention s'accomplit par tous les moyens que je viens de vous faire voir; & la seconde par les remedes pris intérieurement; de sorte qu'aprés que le Chirurgien a fait de sa part tout ce qui regarde l'opération, le malade n'en doit pas demeurer là; il faut au contraire qu'il s'assujettisse à prendre des remedes apéritifs & diurétiques capables de détourner ces sérositez, de la route du ventre & de leur faire prendre le cours ordinaire que la Nature leur a tracé pour être évacuées: dans cette sage résolution, il aura recours à un Médecin habile qui luy préscrive ce qui regarde la pharmacie & la diéte, d'où il doit attendre la confirmation de sa santé.



## XII. Fig. DE L'OPERATION CE'SARIENNE.




Etimologie du mot de Césarienne.

L'Opération Césarienne est une incision qu'on fait au ventre d'une femme grosse pour tirer l'enfant contenu dans sa matrice, lorsqu'il n'en peut pas sortir autrement. On l'appelle Césarienne, parce que Scipion l'Africain ayant été tiré du ventre de sa mere par incision, fut surnommé César, pour cette raison; & ce nom s'étant conservé

à ſes deſcendans, & à ceux qui étoient venus au monde de même on appella Céſarienne l'opération qui avoit fait ainſi les Céſars, Mais Pline qui en rapporte l'hiſtoire, ne dit point ſi ce fut du vivant ou aprés la mort de la mere que cette ouverture ſe fit, circonſtance qu'il ne devoit pas oublier. Il y a néanmoins apparence que la mere étoit morte; car il eſt rare de trouver des perſonnes aſſez cruelles pour faire une pareille opération à une femme vivante.

Il faut être auſſi barbare que le fut Henri VIII. Roy d'Angleterre auteur du Schiſme de ce Royaume. Il avoit épouſé en troiſiémes nopces Jeanne Seimer Demoiſelle d'Anne de Boulen ſa ſeconde femme: la Reine étant dans les douleurs de l'accouchement de ſon premier enfant, on vint demander au Roy lequel il vouloit qu'on ſauvât, ou la mere ou l'enfant, parce qu'on ne voyoit point de moyen de les conſerver tous deux: L'enfant, répondit-il, car pour des meres j'en trouveray aſſez. Cette réponſe ne laiſſa pas que d'étonner, quoy-qu'on ne dût point en attendre d'autre d'un Prince, qui de ſept femmes qu'il eut, en répudia les unes, & fit décapiter ou mourir miſérablement les autres, & qui venoit de renoncer à ſa Religion.

En quelle occaſion on a pratiqué cette opération.

Thevenin qui décrit cette opération, nous dit qu'elle ſe fait en trois occaſions differentes; ſçavoir, quand la mere & l'enfant ſont vivans, ou quand la mere eſt morte & l'enfant vivant. Il eſt même aſſez hardi pour nous conſeiller de la mettre en uſage, mais il ne nous marque point l'avoir faite, ni même qu'il l'ait jamais vû faire à perſonne.

Il y a quelques Auteurs modernes qui épouſant ſon ſentiment nous rendent cette opération ſi aiſée, par la déſcription qu'ils en font, que ſi nous les en croyions, nous la pratiquerions dés qu'on trouve-

roit les moindres difficultez dans un accouchement : mais s'ils avoient été témoins d'une telle opération, ils changeroient bien-tôt d'opinion, & ils conviendroient qu'un Chirurgien doit n'avoir pas d'humanité pour l'entreprendre.

Cruauté de cette operation.

Son idée seule feroit trembler les plus intrépides. Jugez aussi quelle résolution il faut avoir, pour aller à une femme vivante luy ouvrir le ventre, en luy faisant une incision de plus d'un demi pied de long ; ensuite foüillant dans la capacité de l'abdomen, faire une semblable playe au corps de la matrice ; puis percer les membranes & tirer un enfant par toutes ces ouvertures. Si cette opération effraye le Chirurgien, quand même il l'exécute aprés la mort de la mere : Quelle horreur ne doit-elle point imprimer quand elle est accompagnée des cris d'une mere qu'on fait souffrir avec une cruauté sans exemple, & d'une quantité de sang prodigieuse qui sortant par de si grandes playes peut faire périr la mere dans l'instant, & entre les mains de l'opérateur.

Raisōs qui la condamnent.

S'il est vray qu'une égratignure faite par un coup d'ongle à la matrice y cause des inflammations & souvent la mort, & qu'un ulcere pour petit qu'il soit, y devient presque toûjours incurable, quelle suitte fâcheuse ne doit-on point attendre d'une incision longue de six ou sept pouces ? Ceux qui l'approuvent, avancent deux choses qui ne s'accordent point avec l'expérience ; l'une que la femme ressent trés-peu de douleur quand on luy coupe la matrice, & l'autre que l'hémorragie qui en arrive n'est point si grande qu'on se l'imagine. La sensibilité de la matrice détruit le premier préjugé, puis que de l'aveu de toutes les femmes les douleurs qu'elle ressentent à cette partie sont insupportables, & un leger ulcere y est infiniment plus douloureux qu'en aucun autre endroit du corps ; le

grand nombre de vaisseaux qui arrosent l'uterus, & leur grosseur dans le tems qu'il renferme un enfant, condamnent la seconde raison qu'ils allé-guent; car s'ils avoient ouvert une femme morte dans cet état ils seroient surpris d'y voir tant de veines & d'arteres; & ces vaisseaux, qui lors qu'une femme n'est pas enceinte ne passent point la grosseur d'une petite corde de luth, ont sur la fin de la grossesse, acquis le diametre d'une gros tuyau de plume à écrire : le moyen donc de couper tant de canaux remplis de sang, & d'empêcher en méme tems qu'il n'en sorte une abondance terrible. Ce qu'ils répondeut à cet article n'est nullement recevable; ils disent que l'enfant n'est pas plûtôt tiré de la matrice, qu'elle commence à reprendre son volume ordinaire. & qu'en se retrécissant elle bouche les orifices des vaisseaux que l'incision a ouverts; mais cet organe ne se resserre que peu a peu, & il luy faut deux ou trois jours au moins pour revenir dans son état naturel; & dans l'espace d'une demie heure au plus, une femme pourra perdre tout son sang jusqu'à mourir.

Histoires qui sem- la rendre prati- cable.

Ils ajoutent qu'on a vû des enfans crever le sac qui les contenoit & tomber dans la capacité du bas-ventre où ils ont demeuré pendant plusieurs années sans que les meres en soient mortes. Il est vray que j'ay lû quelques histoires qui avancent ce fait. Mr. Bayle nous en a donné une arrivée à Thoulouse, dans laquelle il rapporte que l'enfant demeura vingt-cinq ans ou environ dans le ventre de sa mere : une autre semblable Histoire m'a été faite à Pont-à-Mousson. La cour y passant en l'année 1673. Frere Barbilart Apoticaire des Jesuites de cette Ville montra à la Reine qui visitoit leur Maison, un enfant qu'il gardoit dans l'eau de vie, & qu'il disoit avoir été trouvé dans

le ventre de sa mere aprés sa mort. Je luy demanday son sentiment sur un fait si particulier, & il me répondit en présence de sa Majesté qu'il croyoit que c'étoit un enfant jumeau avec la mere, qui avoit été conçû en même tems qu'elle, comme sont tous les jumeaux, & qu'il n'y avoit ici que cette difference, sçavoir que l'un avoit été formé dans le corps de l'autre. Je luy fis voir que son opinion n'étoit pas soutenable, puisque cette femme n'avoit point eû de grosseur dans le ventre jusqu'à l'âge de vingt-six ou vingt-sept ans, qu'étant devenue grosse & ayant atteint le terme de la grossesse, elle avoit certainement senti de grandes douleurs qui ne se terminerent point par un accouchement; que vray-semblablement l'enfant dans le tems de ses douleurs avoit crevé la poche qui le contenoit, & qu'étant sorti dans la capacité du ventre, il y avoit pû rester pendant les vingt années qu'elle porta cette grosseur, d'autant plus que les eaux mêmes où l'enfant flottoit dans cette poche s'étant épanchées dans le ventre avoient pû le conserver tout ce tems-là, parce qu'elles luy tenoient lieu d'une saumure dans laquelle il s'étoit racourci & comme pétrifié, n'ayant presque plus la figure d'un enfant.

Examen de ces histoires.

Ces deux histoires ne prouvent point la possibilité de l'opération dont nous parlons à l'égard d'une femme vivante, parce qu'il est certain que ces enfans trouvez dans le vuide de l'abdomen n'ont point été formez dans la cavité ordinaire de la matrice que nous appellons son fond, mais dans l'une des trompes, n'étant pas impossible qu'un œuf s'y soit arrêté, & qu'ayant pris accroissement jusqu'à une certaine grandeur, cette trompe qui ne pouvoit plus prêter davantage se soit rompue, pour permettre à l'enfant de tomber dans quelque endroit du ventre inférieur, & que les vaisseaux de

cette même trompe n'étant pas si considérables que ceux de la matrice ils n'ayent pas versé assez de sang pour causer la mort : ainsi je persiste dans mon sentiment, qui est qu'un enfant quelques efforts qu'il fasse ne peut point créver la matrice, parce qu'elle peut s'étendre autant qu'il est besoin pour le contenir ; & nous voyons même tous les jours qu'elle est capable d'en renfermer deux, & souvent jusqu'à trois, qui ne la font point rompre.

Je ne mets point en doute ces deux histoires que je trouve possibles de la maniere que je viens de dire : mais je suis plus assuré de celle-ci que je vais vous raconter en deux mots, & qui confirme ce que j'avance. Dans le mois de Juin 1681. une des femmes de chambre de Madame la Dauphine, étant grosse de six mois ou environ, fut surprise de douleurs excessives à la région de la matrice, les cris qu'elle faisoit marquoient que cette partie n'est pas des moins sensibles ; les convulsions survinrent, on vit son ventre s'enfler, & elle mourut un quart d'heure aprés. La Reine & Madame la Dauphine étonnées d'une mort si prompte, m'ordonnerent de faire l'ouverture de son corps, pour en sçavoir la cause. Je la fis le lendemain en présence de Monsieur Daquin alors premier Médecin du Roy, & de Monsieur Fagon premier Médecin de la Reine. Je trouvay la capacité du ventre toute pleine de sang, & un enfant couché sur les boyaux. J'examinay la matrice qui n'étoit pas semblable aux autres, elle avoit deux fonds, dans l'un je trouvay un faux germe, & dans l'autre qui étoit la surnumeraire, avoit été formé l'enfant lequel y ayant vécu jusqu'au sixiéme mois avoit crévé cette partie qui n'étant ni aussi ferme, ni aussi épaisse que le fond d'un uterus ordinaire, n'avoit pû résister davantage; mais les vaisseaux qui

la nouriſſoient ayant par leur rupture répandu le ſang en abondance dans l'abdomen, la femme mourut en peu de tems. J'en donnay au public une rélation ſous le titre d'Hiſtoire Anatomique d'une matrice extraordinaire, avec les approbations de Meſſieurs les deux premiers Médecins.

Autres raiſons qui en détournent.

Ce n'eſt pas ſeulement la cruauté de cette opération, & la mort preſque inévitable qui la ſuit, qui nous doive ôter la penſée de la faire; mais encore la Religion qui la défend: car ayant été mis en queſtion lequel des deux on devoit ſauver, ou de la mere, ou de l'enfant, lorſque les Accoucheurs ou les Sages-femmes ſe trouvoient dans l'impuiſſance de conſerver la vie à l'un & à l'autre enſemble, Mrs. Les Docteurs de Sorbonne, & les plus fameux Caſuites, ont décidé qu'il falloit plûtôt ſauver la mere que l'enfant. Sur ce principe, il faut bien ſe donner de garde de tenter ſur elle une opération qui la tueroit infailliblement.

Il y en a qui nous diſent qu'elle a été faite à Londres & à Amſterdam, & on entend tous les jours des bonnes femmes & des hommes auſſi crédules qu'elles, ſoutenir qu'on l'a faite à leurs voiſines, ou à leurs commeres. Je mets toutes ces hiſtoires au rang de celles qu'on débite ſur les eſprits & ſur les ſorciers, je n'en crois rien du tout. On publie tant d'extravagances, qu'un honnête homme doit ſe méfier de tout, & ne croire que ce qui eſt rapporté par gens dignes de foi; & comme il n'y a pas un de nos celébres Chirurgiens qui osât la pratiquer, je ſuis en droit de l'improuver à leur exemple.

Réfutation d'un Moderne.

Un Auteur moderne qui conſeille & qui approuve cette operation, dit pour autoriſer ſon procedé, qu'une femme de Château-Thiery vint à l'Hôtel-Dieu de Paris, pour ſe faire traiter d'une hernie ventrale exceſſivement groſſe; qu'après

l'avoir pansée pendant trois mois elle mourut, & que cette femme ayant assuré de son vivant qu'on luy avoit fait autrefois l'opération Césarienne, les Chirurgiens de ce lieu eurent la curiosité de l'ouvrir après sa mort. Ils trouverent que la playe du ventre n'ayant pas été bien réunie, avoit donné occasion à cette hernie de se former; & on remarqua au corps de la matrice, tant extérieurement qu'intérieurement des lignes qui désignoient l'endroit où la cicatrice s'étoit faite. Je répons premierement que ces lignes pouvoient être celles qui s'y trouvent naturellement, lesquelles ont trompé quelques Auteurs, & leur ont fait dire mal-à-propos, qu'elles séparoient la matrice en deux cavitez, dont la droite étoit pour les garçons, la gauche pour les Filles. J'ajoute que la playe du ventre pouvoit avoir été causée par quelque grand abscés à cette partie, & que si cette femme assuroit qu'on luy avoit fait cette opération, qu'elle n'étoit pas la premiere à qui après avoir accouché dans des convulsions & sans connoissance, on avoit fait accroire qu'on lui avoit tiré son enfant par le côté: Et enfin je conclus, que quand même une telle histoire seroit veritable, elle prouve que cette opération doit être mise au rang de celles qui tuent les personnes sur lesquelles on les pratique, puisque cette femme n'a fait que traîner depuis ce tems-là une vie misérable & pleine d'incommoditez, qui l'ont à la fin conduite dans un Hôpital, où elle a trouvé la mort. L'observation que nous allons rapporter, paroît favoriser encore davantage l'opinion où nous sommes présentement.

Explication du fait qu'il rapporte.

Le sieur Ruleau Maître Chirurgien de Xaintes, nous dit qu'en l'année 1689. il fit l'opération Césarienne à la femme d'un Marchand de cette Ville, qui n'avoit pas pû accoucher après trois

Autre fait auquel on répond.

jours de travail; qu'il l'exécuta en présence du sieur Jolin son confrere : l'enfant vécut deux jours, & la mere en guérit. En passant par Xaintes avec le Roy d'Espagne & les Princes, je fus loger chez M. Moreau habile Médecin, de qui je m'informay si cette histoire étoit véritable. Il me dit qu'il n'avoit point été présent à cette opération, qu'il avoit vû la malade quinze jours après avec trois ou quatre de ses confreres, & qu'ils l'avoient trouvée en état de guérison; que cette femme en étoit demeurée boiteuse; qu'elle n'avoit point eu d'enfans dans la suite, & qu'après la mort de son mari elle s'étoit retirée de la Ville pour aller demeurer en une maison de campagne.

Mais cette histoire dont la fin semble avoir été plus heureuse que la précédente, justifie ce qu'on disoit de ce Chirurgien qu'il étoit trop entreprenant, puisque trois jours de travail ne sont pas un tems suffisant pour désesperer qu'une femme puisse accoucher par les voyes ordinaires; que sçait-on si la matrice étoit bien cicatrisée, & s'il n'y est pas resté une fistule ou un ulcere, qui suintant sans cesse, lui aura fait mener une vie languissante le peu de tems qu'elle a resté au monde après cette opération.

Je ne me rends point à de pareilles histoires, non plus qu'à la raison de ceux qui disent qu'il ne faut faire l'opération que quand il y a de l'impossibilité que la femme puisse accoucher autrement, car vous trouverez très-peu de femmes qui ne puissent accoucher naturellement: c'est toujours l'impatience, ou de la femme, ou de l'accoucheur, ou des assistans qui fait désesperer que l'enfant sorte par la voye ordinaire, il n'y a qu'à differer; si une matrice se trouvant d'une consistance très-dure, est tardive à s'ouvrir, ne vous impatientez pas, elle fera en quatre ou en six jours ce qu'elle

qu'elle n'a pas pû faire en deux. Il ne faut pas souvent se regler sur les cris de la femme, il y en a qui pour les moindres atteintes qu'elles commencent à sentir, se plaignent plus fort que d'autres ne font dans les plus grandes douleurs ; c'est ce qu'il faut examiner, & sur tout prendre patience, parce que l'accouchement étant l'ouvrage de la Nature, elle en vient toûjours à bout, principalement quand l'Accoucheur & la Sage-femme luy aident par les moyens que l'art leur enseigne ; & que la prudence leur fournit dans les cas particuliers. On doit donc s'en rapporter à elle, puis qu'il est certain que toutes les femmes ont communément toutes les dispositions nécessaires pour accoucher, les unes plûtôt, les autres plûtard.

Confirmation des raisons précédentes.

Il y a cinq ans qu'à Versailles Madame la Comtesse de Clermont, grosse de son premier enfant, sentant les premieres douleurs de l'accouchement, se mit entre les mains de M. Mauriceau le plus célébre Accoucheur de Paris, aprés trois jours de douleurs & malgré tous les effors de la mere, l'enfant n'ayant fait aucune démarche pour sortir, M. Dionis fils y fut appellé, ils firent l'un & l'autre tout ce que leur art leur inspiroit, & néanmoins l'enfant n'avançoit point ; le cinquiéme jour les forces de la mere diminuant, & la voyant en état de mourir, si on ne la secouroit promptement ; ils résolurent de l'avis & en présence des Médecins de la Cour de l'accoucher de force, c'est-à-dire, de tirer l'enfant avec le crochet, M. Dionis comme le plus fort travailla, il planta son crochet à la nucque du col de l'enfant, où ayant senti un point d'appuy ferme, en tirant fortement il fit avancer la tête & par conséquent le corps, dont il la délivra & luy sauva la vie : Si le sieur Raleau s'étoit trouvé à un pareil accouchement, il auroit fait l'opération Césarienne ; Mais ici il

n'en fut pas queſtion, & elle ne fut pas ſeulement propoſée : Deux ans aprés cette Dame a eû un ſecond enfant, dont M. Dionis l'a accouchée ſans ſe ſervir d'inſtrumens, & aujourd'huy elle eſt groſſe d'un troiſiéme, dont il faut eſperer qu'elle accouchera heureuſement.

Par tout ce diſcours vous voyez bien que je ſuis entierement oppoſé à ceux qui conſeillent de faire l'opération Céſarienne à une femme vivante. M. Mauriceau qui a trés-bien écrit ſur tout ce qui regarde les accouchemens, la condamne abſolument dans ce cas : vous pouvez en voir les raiſons dans le Chapitre où il parle de cette opération ; Mais je ſuis comme luy dans le ſentiment qu'on la doit faire, & que même on eſt obligé par un commandement exprés de la Loy d'ouvrir le ventre à toutes les femmes groſſes dans le moment qu'elles viennent d'expirer.

Deux principaux motifs engagent le Chirurgien à faire l'opération Céſarienne à une femme enceinte auſſi-tôt qu'elle a expiré : l'un eſt pour tâcher de ſauver la vie à l'enfant, l'autre eſt pour le baptiſer.

Les cas où elle doit être faite.

Si un Chirurgien ſe trouve préſent lorſqu'une femme groſſe de huit ou neuf mois viendra d'être aſſaſſinée, ou tuée par quelqu'autre malheur, ou qu'elle aura ſubitement fini ſes jours par une apopléxie, par une frayeur, &c. il n'eſt pas impoſſible qu'en luy ouvrant incontinent le ventre, il n'en tire l'enfant encore en vie, & que par ce moyen, il ne le garentiſſe de la mort qui luy arriveroit indubitablement s'il ſéjournoit encore dans la matrice quelques inſtans aprés que le principe de la vie de la mere a été détruit. Il y a des exemples que des enfans tirez de cette maniere ont vécu l'eſpace d'une vie ordinaire. C'eſt pourquoy ſans perdre de tems en raiſonnemens, le Chirurgien

doit promptement en venir à l'opération, pour tâcher de ſauver la vie à l'enfant, comme il eſt arrivé quelquefois.

Si la femme n'étoit groſſe que de quatre, de cinq ou de ſix mois, il n'y auroit pas d'apparence pour lors que l'enfant pût long-tems ſurvivre; néanmoins il faudroit faire l'opération Céſarienne, dans l'eſperance de trouver encore l'enfant vivant & de le baptiſer avant qu'il mourût. Ainſi en quelque tems de la groſſeſſe que ce ſoit, & par quelque cauſe de mort qu'une femme ſoit perie, il luy faut ouvrir le ventre; vû que s'il n'eſt pas poſſible de conſerver la vie à l'enfant, du moins on a ſujet d'eſperer de pouvoir luy donner le Sacrement du Baptême; ce qui peut arriver plus ſûrement & plus vîte que ſi on s'y prenoit d'une autre façon.

Le nom d'Embryoulkie que les Grecs ont donné à cette opération, étant dérivé de *Embryon* qui ſignifie enfant, & de *Helkein* qui veut dire tirer, nous fait voir qu'elle ſe pratiquoit avant qu'il y eût des Céſars; comme auſſi que Scipion l'Africain n'eſt pas le premier qui ait été mis au jour de cette maniere; & que ſi le nom d'opération Céſarienne eſt demeuré, c'eſt qu'il eſt plus facile à prononcer que celuy d'Embryoulkie. Voici comment elle ſe fait.

Ceux qui conſeillent cette opération à une femme vivante, diſent qu'avec ce biſtouri A, il faut faire une grande inciſion à la partie laterale du ventre, en traçant la figure d'un croiſſant, & ouvrir tout de ſuite le fond de l'uterus pour en tirer l'enfant par les ouvertures faites à ce viſcere & au bas ventre par le même inſtrument; qu'on doit avec ces éponges B, B, imbiber tout le ſang épanché par l'opération; qu'il ne faut point faire de ſuture à la matrice, parce qu'en ſe reſſerrant d'el-

Moyen de l'exécuter.

le-même, les lévres de la playe se rapprochent l'une de l'autre : mais qu'il faut coudre le ventre comme à la gastroraphie, avec ces deux aiguilles courbes C, C, enfilées du cordonnet D, D; & la suture étant faite, la couvrir de l'emplâtre E, puis de la compresse F, ensuite du bandage circulaire G, qu'on fait tenir par le scapulaire H, ayant soin de pancer tous les jours cette playe, qui se guérit, à ce qu'ils nous témoignent, aussi facilement que celles des autres parties du corps.

Ceux qui ne la pratiquent que sur des femmes mortes, attendent qu'elles ayent rendu le dernier soupir, & au même instant le Chirurgien travaille avec toute la diligence possible. Pour cet effet on ne met point le corps sur une table, comme on fait dans les ouvertures ordinaires, on ne marque point avec de l'encre l'endroit où on doit faire l'incision, on ne la fait point dans l'un des deux côtez du ventre, parce qu'il y a plus d'épaisseur que dans le milieu, & pour abréger le tems on ne donne point à l'incision la figure d'un croissant, comme il y en a qui l'ordonnent. Il commence par mettre un bâillon dans la bouche de la femme, afin de la tenir ouverte; il luy découvre le ventre, & avec le scapel K, il luy fait une incision longitudinale au milieu de l'abdomen, en commençant au dessous du cartilage Xiphoïde, & finissant au dessus des os pubis. Aussi-tôt qu'il a percé le péritoine en un endroit, il y introduit un des doigts de sa main gauche pour le soulever, & avec des cizeaux L, il acheve de l'ouvrir de toute la longueur du ventre. Il apperçoit d'abord la matrice, parce que l'épiploon est monté en haut & les intestins rangez à côté; & avec le même couteau il fend la matrice, en y faisant une incision capable de donner passage à l'enfant, qui se trouvera enveloppé de ses membranes qu'il faudra

Ce qu'on y doit observer.

déchirer si elles sont tendres, ou couper si on les croit trop dures pour pouvoir les ouvrir & les écarter avec les ongles. L'enfant étant à découvert, on luy souleve la tête de la main gauche, & de la droite, luy versant de l'eau contenue dans la burette M, on le baptise sans aucun delay; puis on le tire de la matrice; on luy lie le cordon avec ce fil N, environ à un pouce du ventre, & on le coupe ensuite à un demi doigt au-dessus de la ligature. Enfin on donne l'enfant à quelque femme, qui l'ayant enveloppé dans un chaufoir fort chaud, le porte auprés du feu, où on employe toutes sortes de moyens pour le faire revenir de sa foiblesse, soit en le réchauffant, soit en le lavant avec du vin tiéde, soit en luy en soufflant au visage, & luy ouvrant la bouche afin qu'il puisse avaler quelques goutes de liqueur spiritueuse.

Si je vous ay dit qu'il falloit tenir la bouche de la mere ouverte pendant l'opération, ce n'est pas que sur ce chapitre je sois dans l'erreur du menu peuple qui croit que l'enfant respire dans le ventre de sa mere, & qui s'imagineroit que trouvant l'enfant mort, comme il arrive le plus souvent, ce seroit la faute du Chirurgien qui n'auroit pas mis un baillon dans la bouche de la mere : je sçay que cette circonstance est inutile, mais il ne la faut pas obmettre, pour contenter les assistans, & pour éviter tous les sots discours que feroient à l'encontre du Chirurgien quelques femmelettes, ou gens qui n'ayant aucune connoissance de l'anatomie, ne sçavent pas qu'il n'y a point de communication de la bouche avec l'uterus.

Il ne faut pas faire l'ouverture à la matrice avec trop de précipitation, ni enfoncer le scapel trop avant tout d'un coup dans la pensée qu'elle auroit l'épaisseur de deux travers de doigts, comme l'ont avancé la plûpart des Auteurs; car on

Autres précautions.

ne manqueroit pas de blesser l'enfant, puis qu'il est constant qu'elle est plus mince dans les derniers tems de la grossesse que dans les premiers, & que semblable aux autres membranes, elle diminue d'épaisseur à mesure qu'elle s'étend. Ce qui a trompé ces Anciens, c'est que l'ayant ouverte à l'endroit où le placenta étoit attaché, c'est-à-dire dans son fond, ils ont confondu l'épaisseur de cet arriere-faix avec celle de la propre substance de la matrice distinguée de ses vaisseaux sanguins & lymphatiques, qui sont véritablement fort gros, mais dont les tuniques sont trés minces. Ils nous ont fait là-dessus beaucoup de raisonnemens qui se détruisent par l'expérience même.

Le Chirurgien doit être instruit de cette disposition naturelle de la matrice, de crainte de se tromper en pareille occasion; mais pour peu qu'il ait d'adresse, il ne blessera pas l'enfant; car sous la matrice il y a des envelopes qui contiennent l'eau au milieu de laquelle nage cet enfant : ce qui facilite l'opération, & empêche qu'on ne le blesse, à moins que d'y aller inconsidérément & à l'étourdi.

Marques pour connoître si l'enfant est en vie dans l'uterus.

On connoît que l'enfant est vivant ou mort en touchant son cordon; si on y sent un battement, c'est signe qu'il est envie, & alors il faut le baptiser; & si on n'en sent point, il y a tout sujet de croire qu'il est mort. Sur quoy on fait alors une question; sçavoir si on doit le baptiser, ou non, parce qu'il y a des Casuistes qui veulent qu'on ait des signes certains de la vie pour administrer le Baptême, disant que ce seroit profaner ce Sacrement que de le donner à un cadavre. Pour moy je les baptise tous, & cela pour deux raisons : l'une est qu'il peut arriver qu'un enfant soit en vie & qu'il luy reste encore quelques soupirs à rendre, quoy-qu'on ne sente point de pulsation manifeste à son cordon ombilical; auquel cas ce seroit tomber dans un in-

convenient fâcheux, que de refuſer le Baptême à un enfant vivant, parce qu'il n'auroit pas aſſez de force pour donner des ſignes certains de ſa vie. L'autre raiſon eſt que dans ces ſortes d'opérations, la chambre eſt toûjours pleine de parentes ou de voiſines, qui ont la plûpart une imagination timide & occupée des préjugez les plus déraiſonnables. J'en ay vû qui prenant un enfant qu'on venoit de tirer du ventre de ſa mere, où il avoit ceſſé de vivre depuis pluſieurs jours, le réchauffoient auprés du feu; & qui au moindre mouvement qu'elles luy voyoient faire, comme d'ouvrir tant ſoit peu une paupiere, de remuer la lévre, &c. s'écrioient & aſſûroient qu'il étoit vivant, ſans conſiderer que ces petits mouvemens ſont des effets de ceux qu'elles faiſoient faire à la tete de l'enfant en s'efforçant de le r'animer. Si dans une pareille occaſion un Chirurgien ne vouloit pas ondoyer l'enfant, il s'attireroit la haine publique, & toutes ces femmes ne luy pardonneroient jamais.

Il y a encore un expédient qui remedie à tout; c'eſt qu'en donnant le Baptême à l'enfant il le faut faire ſous condition en diſant ces paroles, avec intention de faire ce que l'Egliſe Chrétienne ordonne en pareille rencontre; *Si tu es vivant, je te baptiſe, Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint Eſprit, ainſi ſoit-il.* De cette maniere, ſi l'enfant eſt vivant, il eſt bien baptiſé, s'il eſt mort, on ne baptiſe point un cadavre; & les plus ſcrupuleux ne peuvent point blâmer un tel procedé, puis que l'Egliſe même ne baptiſe les enfans ondoyez dans une néceſſité preſſante, que ſous condition, & qu'en cas qu'ils ne l'ayent pas été, lorſqu'on a été obligé de les ondoyer.

Comment on baptiſera l'enfant au ventre de ſa mere.

Quand je préſcris au Chirurgien, comment il doit ſe comporter pour baptiſer un enfant, je ſuppoſe qu'il n'y ayt point de prêtre pour le faire, &

qu'on ait été tellement pressé qu'on n'ait pas eu le tems d'en avertir un, comme quand une femme vient de recevoir quelque coup dont elle sera morte à l'instant. Mais lorsque la maladie donne quelque loisir, il ne faut pas manquer d'envoyer querir un Prêtre sur-tout de la Paroisse, & de le prier d'attendre auprés de l'agonisante le moment de pouvoir baptiser son enfant : le Chirurgien alors ne se doit mêler que de ce qui est du fait de l'opération.

C'est au Chirurgien à ne rien négliger pour découvrir si l'enfant est vivant ou non, parce que selon la coutume observée en beaucoup de pays si l'enfant survit la mere, le pere est héritier de tous les effets mobiliers ; au contraire, s'il est mort devant la mere, ce sont les parens de la mere qui en héritent : de sorte que s'il intervient un procés entre le pere & les parens, comme il est souvent arrivé, c'est au Chirurgien à en décider ; il est maître de faire perdre ou gagner le procés à l'un ou aux autres, & les Juges ne prononcent que sur son raport : c'est ce qui le doit engager de le faire avec sureté, du côté de la conscience.

*Ce qu'il y a à faire aprés l'extraction de l'enfant.*

L'opération faite avec toutes les précautions que je viens de vous marquer, si l'enfant est vivant la parenté en aura soin ; mais s'il est mort il faut le prendre & le remettre dans le ventre de la mere, puis le recoudre de la même maniere qu'on fait les cadavres qu'on vient d'ouvrir.

Voilà, Messieurs, toutes les opérations qui se pratiquent sur le ventre inférieur, entre lesquelles vous ne voyez point les cautérisations du ventricule, du foye, & de la ratte, que quelques Médecins se sont imaginez pouvoir être faites. Ils prétendent que lorsque ces parties sont comme endormies, ou qu'elles font paroître trop de lenteur dans leurs fonctions, en conséquence de quelque intem-

perie froide qui rallentit leurs actions, il faut les réveiller, & les réchauffer par l'application de plusieurs fers chauds ou ardens sur la région la plus prochaine de ces parties ; mais les douleurs que les malades doivent essuyer dans ces sortes d'opérations, sans aucun fruit, nous les font rejetter, & accuser de cruauté ceux qui seroient capables de les mettre en usage.

La bonne Chirurgie a retranché le feu de toutes les opérations qui se font sur les chairs, elle ne se sert plus que de quelques boutons de feu sur les os qui sont insensibles, encore ne les employe-t'elle que rarement, elle a abandonné ces manieres rudes aux Maréchaux qui tourmentent avec des fers rouges les pauvres chevaux qu'ils pourroient guérir autrement : & si leur méthode de se servir du fer & du feu fait horreur à ceux qui leur voyent pratiquer sur des animaux qui ne s'en plaignent pas, que seroit-ce si on voyoit brûler le ventre d'un homme qui par ses cris toucheroit le cœur le plus endurci ? Adoucissement de la nouvelle Chirurgie.

Il y a environ trente ans qu'il s'éleva une certaine secte de Chirurgiens qui s'applaudissoient de s'être avisé les premiers d'une nouvelle opération qu'ils prétendoient mettre en pratique, elle consistoit à ôter la ratte, ce qu'ils appelloient *dératter*. Ils regardoient cette partie comme inutile, & même nuisible, parce qu'ils n'en connoissoient peut-être pas les usages ; & dans cet esprit ils vouloient qu'on fist une incision à l'hypocondre gauche, qu'on en tirât la ratte, & qu'aprés avoir fait une ligature à ses vaisseaux on la retranchât hardiment. Sur ce qu'ils l'avoient fait à quelques chiens qui n'en étoient pas morts sur le champ, ils s'efforçoient de publier les avantages que l'homme recevroit de cette opération ; Condamnation de ceux qui entreprenoient de dératter.

Mais tous les animaux à qui on la faisoit étant morts peu de tems aprés, il ne s'est pas trouvé un seul homme qui en ait voulu subir l'épreuve. C'est donc avec juste raison qu'il n'est plus mention de ces cruelles opérations, qui n'ayant été conçûes que par des cerveaux creux, ont trouvé leur sépulture dans ceux de leurs inventeurs.

*Fin de la seconde Démonstration.*



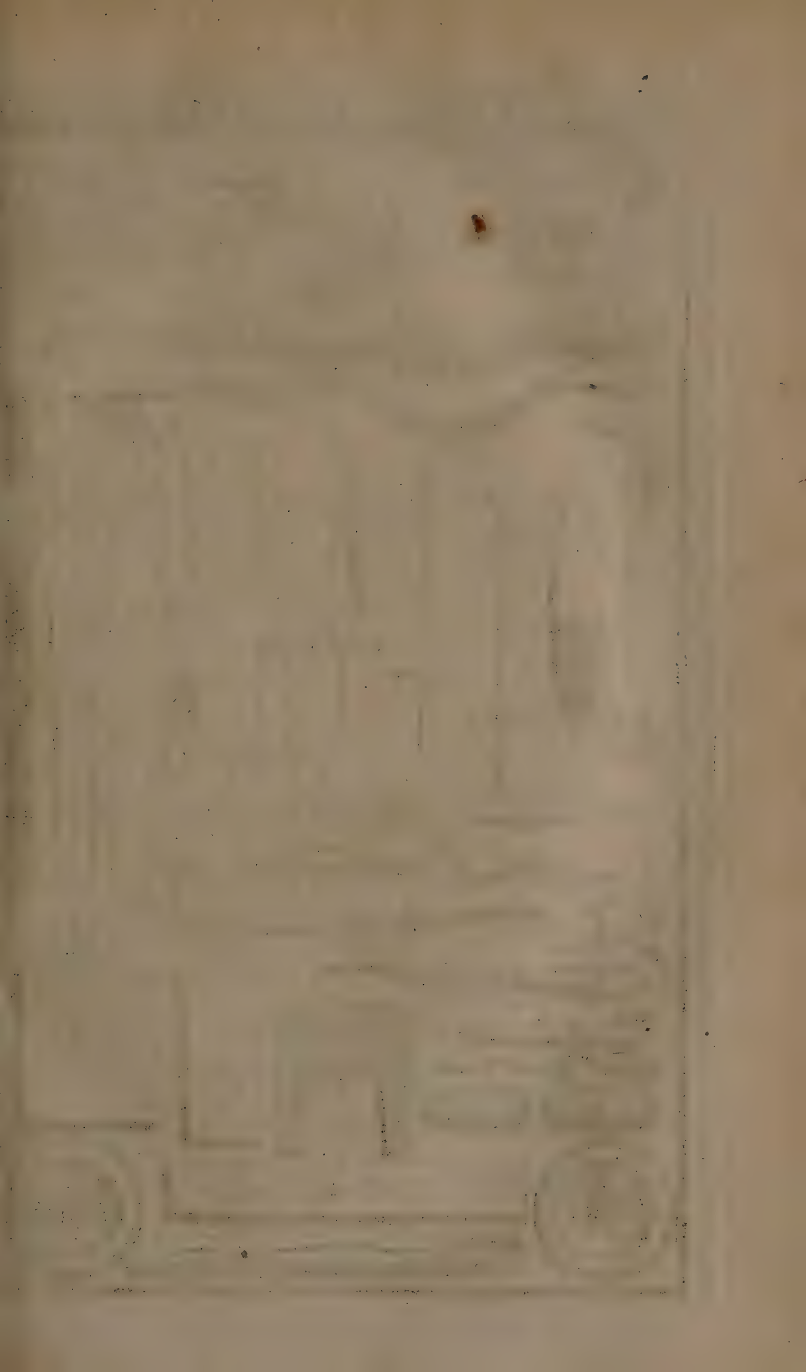
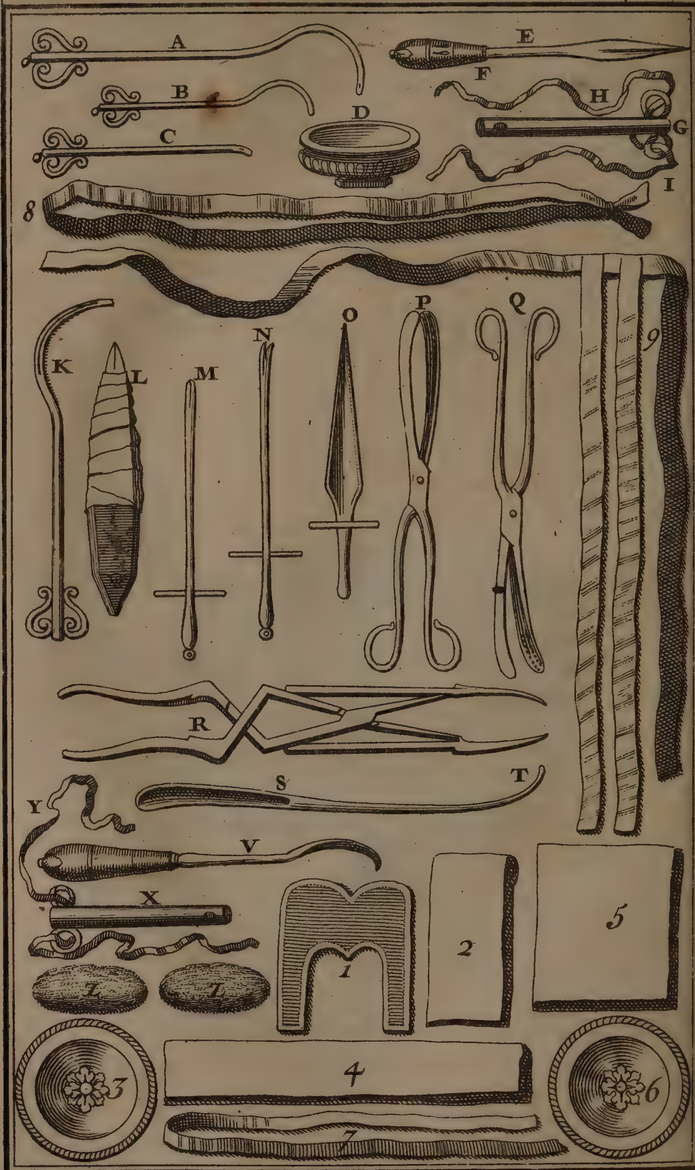


FIG. XIII. POUR LA LITHOTOMIE. *p. 155*





# OPERATIONS DE CHIRURGIE,

## TROISIE'ME DE'MONSTRATION.

### *Les Opérations qui se pratiquent sur la vessie, sur la verge, & sur la matrice.*

LEs mêmes raisons, Messieurs, qui nous ont obligé de commencer nos opérations par celles qui se pratiquent sur le ventre inférieur, nous engagent à les continuer par celles que demandent les maladies qui arrivent à la vessie, à la verge, & à la matrice; ces parties n'étant guéres moins sujettes à se corrompre que toutes les autres du bas ventre; c'est pourquoy nous allons travailler à les séparer de notre sujet.

Une des plus grandes & des plus difficiles opé-

rations de la Chirurgie eſt celle de tirer une pierre de la veſſie : Hippocrate la trouvoit ſi pénible & ſi dangereuſe qu'il avoit reſolu de ne la plus entreprendre ; & la plûpart des Chirurgiens d'aujourd'huy à l'exemple des Anciens ſe défendent comme eux de la faire, laiſſant exécuter cette opération à ceux qui en font leur capital, & qui apportent tous leurs ſoins pour s'y rendre habiles.

L'extraction de la pierre eſt une opération trés-difficile.

Etimologie de lithotomiſte.

Les Grecs nommoient ces ſortes de Chirurgiens *lithotomoi*, & nous les appellons aujourd'huy des lithotomiſtes, parce que cette opération s'appelle lithotomie : ce mot eſt composé de deux dictions grecques, de *lithos*, qui ſignifie pierre, & de *temnein*, qui veut dire couper ou ſéparer. Cette étimologie, quoique juſte, a trouvé des cenſeurs qui ont prétendu qu'elle ne convenoit point à l'opération dont il s'agit, puiſqu'on n'y coupoit point la pierre ; & que le mot de *Kyſtitomie* ſignifioit mieux ce qui s'y pratiquoit, étant dérivé de *Kyſtis*, veſſie & de *temnein*, qui ſignifie diviſer à cauſe qu'elle conſiſtoit dans une inciſion qui ſe fait à la veſſie. Mais on répond que le nom de Kyſtitomie eſt celuy qu'on donne & qui convient parfaitement à l'opération qui ſe fait à la veſſie, pour en tirer l'urine qu'on ne peut faire ſortir autrement ; vous en demeurerez d'accord quand je vous démontreray une telle opération. D'ailleurs ſous le nom de lithotomie ſont connues & décrites dans nos Auteurs toutes les opérations qui ſe pratiquent pour les pierres ; & ce ſeroit embaraſſer les Chirurgiens & fatiguer inutilement les étudians que de les vouloir obliger à ſe ſervir d'un nouveau nom qui ne feroit pas mieux entendre la choſe qu'elle eſt déja connue de tout le monde par le mot uſité : ajoutez que quoiqu'ordinairement on ne rompe pas la pierre, néanmoins la fin pour laquelle on inciſe la veſſie, étant pour en tirer les pierres, pour les en ſépa-

Objection & réponſe.

rer & les en détacher lorsqu'elles y tiennent, pour les y atténuer quand elles sont molles & friables, ou pour les briser en morceaux, quand elles sont trop grosses, & qu'on peut plus commodément les dégager par parties, on ne pouvoit pas donner un nom qui exprimât mieux cette opération que celuy de lithotomie.

On entend donc par lithotomie une opération de Chirurgie, par le moyen de laquelle on tire de la vessie les pierres qui y son contenues, & sous le nom de pierre nous comprenons généralement toutes sortes de corps étranges; comme des grumeaux de sang, des membranes, des chairs endurcies, qui par leur masse, leur grosseur, & leur consistance empêchent le cours de l'urine & nous obligent d'en venir à la même opération pour en débarrasser la vessie. Définition de cette opération.

Nous touvons tous les jours des pierres dans les reins & dans la vessie, tant des hommes que des femmes, & il en est peu qui ne vuident avec les urines du sable ou du gravier ou quelque petite pierre: mais il est difficile de sçavoir comment ces corps étrangers se peuvent engendrer. Il faut toutefois qu'un Chirurgien s'efforce d'en développer le secret; c'est pourquoy, sans nous rebuter des difficultez, nous allons proposer ce que nous pensons sur la maniere de leur génération. Des pierres dans les reins & dans la vessie.

Tous nos Auteurs qui jusqu'à présent ont écrit sur cette matiere, & entr'autres Fernel, qui aprés Hippocrate, s'est donné le plus de peine pour l'expliquer, nous ont dit que les pierres étoient formées de la partie la plus visqueuse & la plus terrestre de l'urine, que la portion la plus subtile de cet excrément étant consumée par la chaleur des reins, la plus grossiere se pétrifioit, & s'endurcissoit de même que les pots de terre molle s'affer- De l'origine du calcul.

missent & deviennent solides par la chaleur du fourneau; & que lorsque les pores par lesquels l'urine se sépare du sang se trouvoient trop étroits, les particules les plus épaisses de l'urine s'embarassant dans ces conduits, s'y pétrifioient par leur séjour & par la chaleur de ces parties, où elles grossissoient par une continuelle apposition de matieres l'une sur l'autre: de sorte que selon eux, il y a trois causes de génération pour les pierres; la matérielle, sçavoir ce qu'il y a de plus gluant & de plus terrestre dans l'urine; l'instrumentale, qui sont les passages trop étroits des reins où cette matiere est arrêtée; & l'efficiente attribuée à la chaleur du lieu, qui la déssèchant, en forme du gravier ou des pierres.

Trois causes du calcul selon les Anciens.

Ils étoient confirmez dans cette opinion, parce qu'on observe tous les jours que les enfans sont plus sujets à la pierre que les grandes personnes, & principalement ceux qui sont nourris d'alimens grossiers & terrestres: en voici la raison. Les enfans mangeant fort souvent ne peuvent pas faire bien exactement la digestion, & entr'autres les enfans de païsans qui ne se nourrissent que de pain lourd, mal cuit & mal fait, de fromage, & de légumes indigestes; il reste un suc crud & mal digeré qui étant porté aux reins avec le sang, s'embarrasse dans les porositez de leurs caroncules mamillaires, & y séjournant s'endurcit & devient pierreux par la chaleur naturelle qui fait exprimer à ces mamelons ce qu'un tel suc a de plus séreux; de maniere que ces trois causes dont nous venons de parler, se rencontrant plus fréquemment aux enfans, il ne faut pas s'étonner si on en trouve tant qui ont la pierre.

La preuve de ce que j'avance est manifeste dans les écrouelles, les oreillons, les excroissances, & tous les gonflemens de glandes qui arrivent trés-

ſouvent dans le bas âge : la matiere de ces tumeurs eſt un ſuc crud diſtribué aux glandes où il s'embarasse & ſéjourne à raiſon de l'étroiteſſe du paſſage ; & la chaleur en eſt la cauſe efficiente, parce qu'en conſommant ce qu'il y a de plus liquide, elle y endurcit tellement cette matiere, qu'elle devient toute pierreuſe.

Quels ſont ceux en qui la pierre s'engendre plus fréquemment.

Ceux qui ont ſouvent viſité l'Hôtel-Dieu ou la Charité de Paris qui ſont les deux endroits où on taille le plus de perſonnes, conviendront que de trente à qui on fait cette opération il y en aura d'ordinaire plus des deux tiers qui n'auront pas dix ans, & qui ſont preſque tous enfans de villageois ; ce qui marque évidemment que la premiere & la plus générale cauſe de la pierre eſt la méchante nouriture, & que cette production trouve ſon principe dans les alimens terreſtres, mal cuits & mal digerez ; & ce que nous liſons dans les Auteurs qui ont traité ce ſujet, ſçavoir qu'on ne tailloit autrefois que depuis l'âge de ſix ans juſqu'à quatorze, nous prouve que le nombre de ceux qui étoient affligez de la pierre a été de tout tems plus grand dans la jeuneſſe que dans un âge plus avancé.

Principes de la formation des pierres, ſelon les Modernes.

Cette opinion ſur la cauſe de la génération des pierres a paru ſi vray-ſemblable à tous nos Anciens, qu'avant eux on n'a oſé la conteſter : mais il s'eſt trouvé de nos jours des gens qui ont été plus hardis & qui ont avancé que ceux qui croyent que les pierres réſultent de la matiere la plus groſſiere du ſang ſont dans l'erreur, ſoutenant au contraire qu'elles étoient formées des corpuſcules les plus ſubtils de cette humeur. Pour défendre leur hypothêſe, ils diſtinguent dans l'urine deux principes ; l'un eſt un ſel volatil & urineux ſemblable à l'eſprit de nitre, & l'autre un ſouphre ètheré qui tient de la nature de l'eſprit de vin : ils appellent le premier, eſprit coagulateur ; & ils veulent qu'étant

mêlez avec un autre esprit qu'ils trouvent dans ce liquide excrémenticiel & qu'ils nomment esprit terrestre & stiptique, il s'en fasse un condensation qui forme un corps pierreux.

Pour prouver cette opinion ils ont recours à la Chimie, & disent que si on mêle de l'esprit de vin avec de l'esprit de nitre, ou avec de l'esprit de sel ammoniac, il s'en fait d'abord aprés quelque fermentation un coagulum, qui peut devenir un corps solide & compacte comme de la pierre.

Loin de condamner ceux qui sont de ce sentiment, je les juge au contraire trés-dignes de louanges d'avoir travaillé à pénétrer dans une cause si cachée : mais aussi il ne faut pas qu'ils croyent que nous devions les suivre aveuglément ; c'est à nous à examiner sans prévention ce qu'ils nous proposent, à le confronter avec ce que nous en ont dit les Anciens, & à prendre le parti où nous trouverons plus de solidité que de vray-semblance.

Ce dernier systême est de l'ingenieux Vanhelmont, qui avec ces trois esprits dont je vous ay parlé, a besoin d'un autre esprit de putréfaction, excité par un ferment corruptif qu'il cherche dans l'odeur de l'urine, pour mettre les autres en action & faire la coagulation de la pierre : mais quoyque l'imagination ait de la peine à se représenter tous ces principes, néanmoins cette opinion moderne ne nous est pas inutile ; car en la conciliant avec l'ancienne, elles produisent ensemble dans nous des lumieres qui nous procurent la connoissance veritable de la génération de cette substance tartareuse dont la pierre est formée.

Des parties où le calcul prend naissance.

Il y en a qui font deux sortes de pierres, l'une qu'ils disent être formée dans les reins, & l'autre dans la vessie : ils les differencient en ce qu'ils veulent que celle du rein soit plus petite, plus legere, & plus rouge ; & que celle de la vessie soit plus grosse,

grosse, plus dure, & plus blanche, ajoutant que les vieillards sont plus sujets à avoir le calcul dans les reins, & les jeunes dans la vessie : mais ces observations ne sont pas certaines, car aux jeunes comme aux vieux on trouve des pierres de toutes couleurs, de toutes figures, & de toutes grosseurs; & aux uns comme aux autres, elles commencent à se former dans le rein, & elles s'augmentent dans la vessie : voici comment.

Comment les pierres sont formées.

Le principe essentiel, ou le fondement de la pierre est toûjours quelque particule d'un chile grossier & mal digeré, qui étant porté avec la sérosité urinaire aux reins, & s'insinuant dans un des petits tuyaux des corps mammillaires qui filtrent cette sérosité s'y embarasse & s'y arrête, de maniere qu'avec le secours des esprits coagulateurs ou des acides, elle s'y endurcit & devient pierreuse : la partie tartareuse de l'urine venant ensuite à toucher ce petit commencement de pierre, elle s'y attache, s'y unit & en augmente le volume; & tous les jours un nouveau tartre de l'urine s'y joignant elle croît jusqu'à ce que le cours continuel de ce fluide l'oblige à se détacher & à tomber dans le bassinet, d'où elle est conduite par l'uretere dans la vessie; & alors trouvant un espace vaste & libre elle y séjourne plus aisément, & s'y grossit de plus en plus par de nouvelles applications de matieres, jusqu'à ce qu'enfin causant par son volume, par son poids, ou par ses pointes des douleurs & des incommoditez insuportables, on est contraint de la tirer par l'opération.

De la semence & du germe ou noyau de la pierre.

Ce premier principe que quelques-uns ont nommé la semence de la pierre & qui en est appellé le noyau par Fernel, n'ayant pû passer par les mammelons des glandes rénales, s'augmente par des couches de nouveau tartre, de la même maniere qu'on fait les dragées dont le noyau est or-

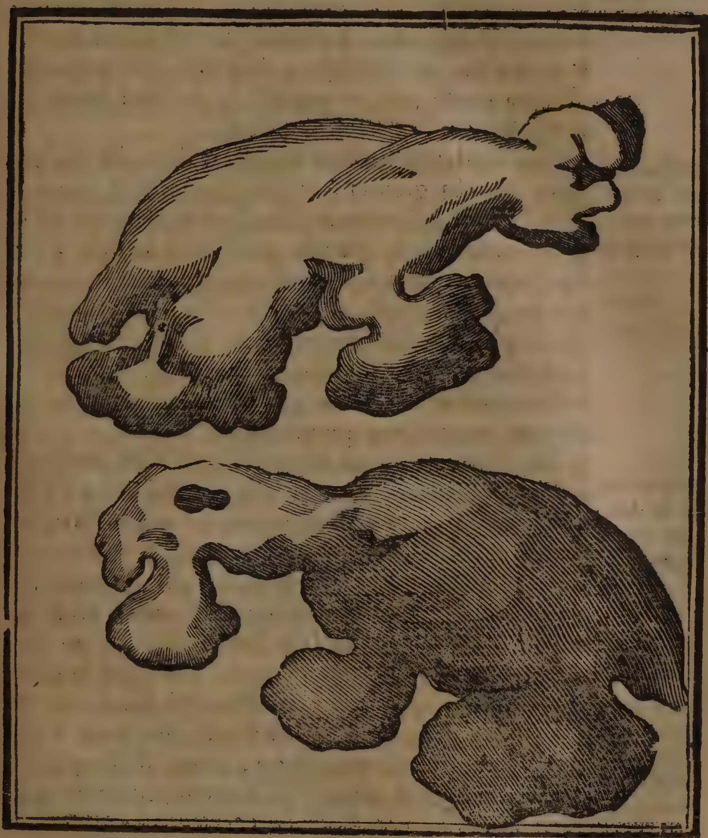
dinairement un petit anis qui se couvre de plusieurs envelopes de sucre fondu où le confiturier le trempe de tems en tems : car si on casse une pierre, vous remarquerez le noyau avec les differentes couches qui seront de plusieurs couleurs suivant les diverses matieres dont elle est faite, de méme que cassant un anis de Verdun, on voit les couches de plusieurs sortes de sucre dont il est composé.

Exemples de grosses pierres resrées dans les reins.

Quand je vous ay dit que les pierres quelque tems aprés leur formation tomboient dans le bassinet, vous devez avoir entendu que cela arrive trés-souvent, mais non pas toûjours, car quelquefois elle est d'une telle figure qu'elle ne peut se débarasser du tuyau où elle a pris naissance : alors elle s'y grossit comme elle feroit dans la vessie, & elle peut s'y accroître tellement qu'elle cause la mort. Il y en a plusieurs exemples, & le plus fameux de ceux qui sont venus à ma connoissance, c'est celuy du Pape Innocent XI. qui étant mort le 13. Aoust 1689. fut ouvert : on luy trouva deux pierres une dans chaque rein, celle du rein gauche pesoit neuf onces, & celle du droit six. J'ay trouvé ce fait si particulier, & le volume de ces calculs si extraordinaire, eû égard à la capacité naturelle du lieu où elles se rencontrerent, que je les ay fait graver sur un dessein qui m'en fut envoyé de Rome, afin de vous en faire voir la grosseur & la figure.



*Pierres trouvées dans les reins du Pape* INNOCENT XI.



LOrſqu'une pierre ſe détache du rein, & qu'elle prend le chemin de la veſſie, ſi elle eſt petite e le coule aiſément dans cette poche; mais ſi elle eſt groſſe étant obligée de dilater l'uretere pour ſe faire paſſage elle cauſe des douleurs d'autant plus grandes que par ſes inégalitez & par ſes angles aigus elle déchire & pique la membrane nerveuſe

De la douleurs néphrétique.

de ce tuyau. On appelle ſouvent cette maladie colique néphrétique, mais c'eſt improprement, puiſque ce nom de colique ne doit être donné qu'aux maux qui regardent le colon : elle eſt mieux nommée douleur néphrétique, de *nephri* qui veut dire rein, à cauſe que ce qui fait la douleur vient du rein, & non de l'inteſtin colon.

De la cauſe des douleurs néphrétiques.

Ces douleurs néphrétiques ſont excitées par du ſable, par du gravier, ou par une pierre; quand c'eſt du ſable, les douleurs ſont legeres, à moins qu'il ne ſoit en une trés-grande quantité; lorſque c'eſt du gravier, elles ſe font ſentir davantage, parce que les particules du gravier ſont rudes, irrégulieres & plus groſſes que celles du ſable; & quand c'eſt une pierre, elles ſont trés-vives : on a pour lors recours aux remédes généraux qu'on ordonne ſuivant les accidens qui preſſent le plus.

Caractere de la douleur néphrétique.

Les ſignes qui nous aprennent que c'eſt une douleur néphrétique, ſont qu'elle commence à l'endroit du rein, qu'elle ſe continue le long de l'uretere, & qu'elle répond à la région de la veſſie; on ſent un engourdiſſement dans la cuiſſe, le teſticule du même côté eſt tiré en haut par le muſcle cremaſter qui ſouffre, on a de la peine à uriner, & on vomit dans cette occaſion. Je vous renvoye à la pratique ordinaire pour les remédes qui conviennent à ce mal; je ne vous en ay parlé, que pour vous faire concevoir pourquoy on a raiſon de ſoupçonner que celuy qui urine difficilement peut avoir une pierre dans la veſſie, ſur tout lorſque cette difficulté aura été précédée par des douleurs néphrétiques.

Aprés vous avoir expliqué comment la pierre ſe fait, il faut que je vous diſe ma penſée ſur la formation du ſable. De même que vous voyez que la partie tartareuſe du vin eſt adhérante à la ſurface intérieure du muid où il eſt renfermé, qu'elle s'attache aux vaiſſeaux où on fait boüillir des liqueurs épaiſſes,

& que même il se forme une croute au dedans des tuyaux par où l'eau coule continuellement ; aussi ces sortes de corpuscules contenus dans l'urine se collent-ils dans le bassinet & le long des ureteres ; & y étant coagulez par un esprit acide, ou par l'entrelacement & l'union étroite de leurs parties branchues s'y pétrifient, & en boucheroient à la fin les conduits, si l'humeur glaireuse que les glandes des ureteres séparent sans cesse pour en enduire les cavitez, de crainte que leurs membranes ne soient offensées par les sels urineux n'obligeoit ce tartre de se détacher petit à petit pour se laisser entrainer par l'urine dans la vessie où il tombe par petites particules séparées comme du sablon ; & il est peu de personnes qui n'en vuident tous les jours avec l'urine.

Conjecture sur la production du sable.

Ce sablon est souvent blanc, & quelquefois rougeâtre; on le trouve au fonds du pot de chambre, & même lorsqu'on y laisse séjourner l'urine, on s'apperçoit que ce même tartre s'attache aux parois du pot & y fait une croute, d'où on conjecture assez surement qu'il y a dans l'urine une matiere propre à être condensée, & un esprit capable de faire cette pétrification.

Monsieur Tolet qui a trés-bien écrit de la lithotomie aprés l'avoir long-tems pratiquée à l'Hôpital de la Charité de Paris, sous l'illustre M. Jeannot alors le plus célébre Lithotomiste, nous dit qu'il a taillé un Soldat Italien qui s'étoit fouré un ferret d'aiguillette par l'uretre dans la vessie, qu'il se forma une pierre de la matiere qui se joignit à ce ferret, & s'y endurcit par succession de tems. Il arriva la même chose à un autre à qui un coup de mousquet fit entrer une bale dans la vessie où elle servoit de base à une pierre dont il le fallut délivrer par la taille quelques années ensuite. Ces expériences confirment bien la pensée de Fernel en

Expérience d'une occasion extraordinaire du calcul.

ce qu'il dit que toutes les pierres ont un noyau.

Des pierres sablonneuses.

Il y a aussi une nature de pierre qu'on appelle sablonneuse, laquelle est formée dans la vessie de plusieurs petits grains de sable qui se joignent ensemble par le moyen d'une glu qui leur sert de ciment : cette espece de pierre se compose en peu de tems, mais elle n'est pas si dure que celle qui est faite par plusieurs couches posées les unes sur les autres, aussi se brise-t'elle facilement sous la tenette quand on la veut tirer par l'opération.

Dilatation des ureteres dans les calculeux.

Je vous ay dit que les pierres passoient par les ureteres pour aller du rein dans la vessie : ceux à qui cela est arrivé, ont l'uretre dilaté à proportion des pierres qui sont passées par ce conduit qui n'ayant ordinairement que la grosseur d'un tuyau de plume, se trouve néanmoins souvent de la grosseur du pouce, & quelquefois de celle d'un intestin ; & quoyque cette partie soit capable d'une telle extension, on voit cependant en quelques-uns des pierres arrêtées dans sa cavité, ce qui arriva à Mr. Colbert, qu'on ouvrit apres sa mort, & à qui on trouva des pierres trés-grosses retenues dans le milieu des ureteres, ce qui luy avoit fait souffrir durant les derniers jours de sa vie d'effroyables douleurs néphrétiques. Mais ces sortes de pierres restées dans les reins ou dans les ureteres ne peuvent point être tirées par la Chirurgie, c'est pourquoy passons à celles qui se rencontrent dans la vessie qui font le sujet de notre opération.

Deux sortes de preuves de l'existence d'une pierre dans la vessie.

Avant que d'y venir, il faut être assûré qu'il y ait une pierre dans la vessie. Les signes qui nous l'indiquent sont de deux sortes. Les premiers qu'on appelle communs ou équivoques, peuvent dépendre de plusieurs maladies de la vessie, autres que celles qui sont causées par la pierre. Les seconds sont nommez propres ou univoques, ils ne conviennent qu'à la pierre seule.

Les signes équivoques sont en trés-grand nombre ; le malade ressent dans la région de la vessie une douleur continuelle, qui s'augmente lorsqu'il veut uriner ; c'est ce qui luy fait differer le plus qu'il peut cette fonction ; mais la douleur en est encore plus violente, à cause que l'urine par le long séjour qu'elle fait dans la vessie, étant plus échauffée & plus âcre, elle irrite davantage les parties par où elle passe pour sortir ; outre que le malade poussant avec vehemence pour en accelerer l'évacuation, l'intestin rectum s'allonge au dehors par les efforts qu'il fait pour pisser. Cet accident arrive rarement aux personnes avancées en âge, mais souvent aux enfans ; c'est ce qu'on appelle le fondement sorti. Les urines sont quelquefois blanches, crues, & tenues, & d'autrefois troubles, bourbeuses & sanglantes ; & lorsqu'on les laisse reposer, on voit au fonds un sédiment blanc semblable à du pus, avec de la mucosité & du sablon. Le malade sent au périnée une pesanteur causée par le poids de la pierre, il porte souvent sa main à la verge qu'il tire pour se soulager ; il luy survient des érections involontaires, produites par une irritation qui de l'uretre se communique aisément aux nerfs caverneux ; il éprouve un picotement qui répond au bout de la verge ; il a de la peine à uriner ; souvent l'urine ne sort que goute à goute, & quelquefois elle est entierement supprimée.

Signes douteux.

Sortie du fondement.

Sédiment de l'urine.

Irritation à l'uretre.

Difficulté d'uriner.

Quoy-que tous ces symptômes dénotent ordinairement l'existence de la pierre dans la vessie, ils n'en sont pas néanmoins des signes si fideles qu'il y faille croire absolument ; car ils conviennent aux inflammations & aux ulceres de la vessie & de l'uretre ; & c'est ce qui les a fait appeller équivoques. On doit donc avoir recours à d'autres qui soient infaillibles.

Marques univoques & certaines.

Les ſignes que nous appellons univoques, parce qu'ils ne ſe peuvent rapporter qu'à la pierre ; & qu'ils ne nous trompent point, ſont deux : l'un eſt le doigt de l'Opérateur, & l'autre la ſonde. Voici comment on s'y prend pour ſe ſervir de l'un & de l'autre.

Maniere de ſonder avec le doigt.

Le Chirurgien ayant rogné ſes ongles, il frottera de quelque huile ſon doigt indice ou celuy du milieu ; On ſe ſert communément d'huile d'olive ; Puis ayant fait aſſeoir le malade ſur le bord du lit couché à la renverſe, les cuiſſes hautes & écartées, il luy introduira ce doigt dans l'anus, où il le pouſſera le plus avant qu'il pourra, & n'y ayant que l'épaiſſeur du rectum & de la veſſie entre ſon doigt & la pierre qu'elle renfermera, il luy ſera aiſé de ſentir ce corps étrange, ſur tout lorſqu'appuyant de ſon autre main contre la région hypogaſtrique du malade, il pouſſera vers le rectum ce qui ſera engagé dans la veſſie. Aux femmes la matrice étant placée entre ce boyau & la veſſie, le Lithotomiſte ne pourroit ſentir la pierre s'il en uſoit de même qu'aux hommes, c'eſt pourquoy il faut qu'il inſinue ſon doigt dans leur vagin : mais aux filles pour pluſieurs raiſons que je paſſe ſous ſilence, il ne doit point ſe ſervir du doigt, ni dans le vagin, ni dans le rectum, il faut qu'à leur égard il ſe ſerve de la ſonde.

Il n'eſt pas auſſi facile de ſonder un homme qu'une femme ; la longueur & la figure courbe de l'uretre d'un homme, ſont la cauſe des difficultez qu'il y a d'y faire entrer la ſonde, il faut de l'addreſſe & de l'habitude pour y réüſſir. On prend une ſonde de la longueur de dix à onze pouces, & de la groſſeur d'un petit tuyau de plume à écrire, faite d'argent pour l'ordinaire, ayant dans la moitié de ſa longueur la figure d'un

croiſſant, & ſon autre moitié étant droite. Le bout de cette premiere moitié tant ſoit peu plus menu que l'autre eſt mouſſe, & l'extrémité de celle qui eſt droite eſt garnie de deux anneaux, afin de la tenir plus ferme. On graiſſe toute la ſonde avec de l'huile & on ſe met en devoir de la faire entrer dans la veſſie, en introduiſant la partie courbe la premiere dans l'uretre.

Il y a deux manieres de ſonder, c'eſt au Chirurgien à choiſir celle qu'il a le plus accoutumé de pratiquer; l'une en prenant la verge du malade avec deux doigts de la main gauche, ſçavoir le pouce & l'indice, & l'élevant en haut pendant qu'on tient la ſonde avec les deux ſemblables doigts de la main droite, en ſorte que la partie concave du croiſſant regarde le ventre du malade. Alors en ayant introduit doucement le bout dans l'uretre on la pouſſe juſqu'à ce qu'on ſoit à la racine de la verge qu'on baiſſe au même inſtant, afin que la pointe de la ſonde montant en haut elle puiſſe en paſſant pardeſſous l'os pubis aller juſques dans la veſſie. L'autre maniere differe de la précédente, en ce que le dos de la ſonde regarde le ventre du ſujet, & que l'ayant pouſſée juſqu'à la racine de la verge, on fait faire un demi tour à l'inſtrument, en le penchant conjointement avec la verge vers l'aine droite, & enſuite le baiſſant; par ce moyen la pointe de la ſonde recevant une legere impulſion entrera dans la veſſie: & c'eſt de cette derniere façon que ſondent preſque tous les Lithotomiſtes, qui font voir leur adreſſe en donnant ce tour de maître. Si la ſonde étant prête d'entrer dans la veſſie on ſent quelque obſtacle, il ne faut rien forcer, parce qu'il peut être cauſé par une petite valvule qu'on nomme verumontanum, qui eſt à l'endroit où les vaiſſeaux éjaculatoires percent l'uretre, & pour peu qu'on forçât on ne

Premiere méthode de ſonder avec l'inſtrument.

Seconde méthode.

Inconvenient à éviter.

manqueroit pas d'endommager cette valvule ; c'eſt pourquoy il faut alors retirer la ſonde de la longueur d'un travers de doigt pour la repouſſer enſuite en s'éloignant de cet obſtacle, on trouve ainſi le chemin de la veſſie.

Facilité à ſonder les femmes.

L'uretre d'une femme étant courte & droite, on n'a pas beaucoup de peine d'y introduire la ſonde. La malade étant couchée à la renverſe on luy écarte les nymphes avec la main gauche, & on découvre l'orifice de l'uretre, qui eſt un petit trou rond, placé entre ces deux crêtes au deſſous du clitoris. On prend de la main droite, une ſonde de la même groſſeur que celle des hommes, longue de ſix à ſept pouces, & de figure droite, & l'ayant huilée on l'inſinue doucement dans la veſſie ; & tant aux hommes qu'aux femmes, en tournant la ſonde à droite & à gauche, s'il y a quelque pierre on ne tarde pas à le reconnoître par la réſiſtance qu'elle fait à la ſonde, & par le bruit même qu'on entend en frappant du bout de la ſonde ſur ce corps.

Néceſſité de la lithotomie.

Si par la ſonde on eſt aſſûré qu'il y ait une ou pluſieurs pierres dans la veſſie, le ſeul moyen de les tirer, c'eſt par l'opération qu'on fera de l'une des deux manieres que je vais vous démontrer dans peu de tems ; car c'eſt un abus de croire qu'il y ait des remédes capables de diſſoudre un calcul dans les reins ou dans la veſſie. Tous ceux qui ſe ſont vantez d'en avoir trouvé ſont des charlatans & des impoſteurs, qui profitant de l'état pitoyable du malade & de la frayeur qu'il a d'une telle opération, luy promettent plus qu'ils ne peuvent tenir. Je ne blâme point un malade qui cherche à s'épargner de la douleur, il n'y a rien de ſi naturel que de s'abandoner entre les mains de ceux qui nous font entrevoir une guériſon ſûre & facile ; mais ces ſortes de gens ſont d'autant plus

dignes de punition que leurs promesses choquent le bon sens. Il n'y a point de dissolvant assez actif tel qu'il puisse être, pour fondre une pierre hors de la vessie ; à plus forte raison il est impossible d'en trouver qui le fassent dans la vessie même, aprés avoir passé par tous les differens chemins qu'il doit tenir pour y parvenir, étant pris par la bouche. S'il étoit assez puissant pour un tel effet, que ne feroit-il point sur l'estomac, sur les intestins, sur les vénes lactées, sur le canal thorachique, dans le cœur, dans les poumons, dans les arteres, dans les reins & dans les ureteres ; toutes parties qu'il faut qu'il touche avant que de venir à la vessie où est la pierre qu'ils prétendent dissoudre : & s'ils veulent le séringuer par l'uretre ; l'urine n'empêchera-t'elle pas qu'il n'agisse, ou ne bléssera-t'il pas plûtôt la vessie, qu'il ne rongera la pierre ?

Abus sur le dissolvant de la pierre.

C'est donc une foible ressource que d'espérer la guérison par des remédes quand la pierre est une fois formée, il n'y a que l'opération qui la puisse tirer de sa vessie : ainsi c'est au malade à prendre son parti genereusement, & à s'y disposer au plûtôt, lorsque la sonde l'a rendu certain, que tous les maux qu'il ressent sont des effets d'une pierre dans la vessie ; car plus il differera, plus la pierre grossira, & plus l'opération en sera difficile & douloureuse. Mais si en sondant il ne s'est point trouvé de pierre, & que cependant le malade ressente les accidens qu'elle a coutume de causer, & particulierement la suppression d'urine qui est le plus fâcheux de tous, il faut que le Chirurgien le secoure le plus promptement que faire se pourra ; soit qu'il la regarde comme maladie d'elle-même, ou comme l'effet d'une autre maladie.

Une pierre endurcie n'est plus en état d'être attenué par les remédes.

La retention totale de l'urine demande un prompt secours.

De la suppression de l'urine.

LA suppression d'urine est d'une telle importance, qu'on ne peut guéres retenir son eau plus d'un jour sans être réduit à l'extrémité. Ce mal ne demande point de retardement quand le Chirurgien est arrivé ; car souvent dans ces sortes de maladies on ne l'envoye chercher qu'aprés que le malade a passé un tems considérable sans uriner, & pour peu qu'on differe la vessie s'emplit de plus en plus, la douleur & le péril augmentent ; c'est pour cela qu'il faut sur le champ travailler, pour lors les momens sont chers, & on ne peut trop-tôt satisfaire à l'impatience du malade qui implore notre secours avec empressement.

Ces raisons m'ont engagé à vous faire voir les moyens de remédier aux suppressions d'urine avant que de vous démontrer l'opération qu'on fait pour l'extraction de la pierre. Il faut aller au plus pressé, parce qu'on est dans une nécessité indispensable de pisser ; mais pour la taille on peut choisir tel tems, telle saison & tel jour qu'on veut.

Trois especes de suppression d'urine.

Il y a trois sortes de suppression d'urine qui ont chacune leur nom particulier ; l'une se nomme Dyssurie, l'autre Strangurie, & la troisiéme Ischurie.

De la Dyssurie.

Lors que le malade ne pisse qu'avec difficulté, on appelle cette incommodité Dyssurie ; ce mot est dérivé de *dys*, qui veut dire difficile, & d'*ouron*, qui signifie urine, parce qu'alors elle sort difficilement & avec douleur.

De la Strangurie.

Quand le malade ne pisse que goute à goute, cela se nomme Strangurie, qui vient de *Stranx*, goute, & d'*ouron*, urine, parce qu'il n'en sort qu'une goute à la fois, ce qui a aussi fait appeller cette maladie pisse-goute.

De l'Ischurie.

Si l'urine ne sort point du tout, c'est une Ischu-

rie, mot dérivé d'*Ischein*, retenir, & d'*ouron*, urine, car pour lors l'urine est retenue & la suppression est en entiere.

Il y a deux sortes de suppressions d'urine, l'une quand cet excrément est contenu dans la vessie & qu'il ne peut point en sortir; & l'autre lorsqu'il est arrêté audessus de la vessie.

Autre difference de suppression d'urine.

On trouve cinq ou six causes qui empêchent l'urine de sortir de la vessie: 1°. quand quelque pierre est placée à l'embouchure de l'uretre & qu'elle en ferme le passage; alors il faut la reculer avec une bougie, ou avec la sonde, ou bien en faire l'extraction. 2°. Quand l'uretre est affaissé & comme plissé, ce qui arrive aux vieillards, lorsque la verge n'a plus d'érection, on y remédie par des fomentations chaudes & aromatiques, qui donnent de la vigueur à la partie. 3°. Quand il survient une inflammation au col de la vessie, ou au conduit de l'urine; on se sert en ce cas de médicamens qui appaisent la douleur & qui temperent l'ardeur du sang. 4°. Quand c'est une pituite crasse & lente qui est contenue dans la vessie, on la tire par la sonde. 5°. Lorsque la vessie étant trop pleine, les fibres qui étoient excessivement étendues perdent leur mouvement de ressort & ne peuvent plus comprimer l'urine pour l'obliger de sortir; ce qui arrive souvent aux enfans aprés avoir été long-tems sans pisser: on leur frotte le penil ou pubis avec des huiles, comme celle de capres, & on a recours à la sonde. On ajoute un sixiéme empêchement, qui est la carnosité, qu'il faut consumer; mais je ne suis pas bien persuadé qu'il y en ait.

Des obstacles qui se forment à l'excrétion de l'urine contenue dans la vessie.

Nous trouvons deux causes qui empêchent l'urine d'être portée dans la vessie: la premiere est une fiévre maligne & continue, qui par sa trop

Des causes qui empêchent que

l'urine ne s'écoule dans la vessie.

grande chaleur, enflamme tellement les parties, & particulierement les reins, que les pores trop resserrez, ou les fibres trop relâchées, ou bien les fermens se trouvant mal conditionnez la séparation de la sérosité excrémenticielle du sang en est interceptée; & la seconde, c'est lorsque l'urine est retenue au-dessus de la vessie par des pierres, ou dans les reins, ou dans les ureteres qui luy bouchent le passage.

Marques par où on distingue si l'urine est retenue dans la vessie.

On connoît que la suppression de l'urine est dans la vessie, par la tumeur, la douleur, & la tension que le malade reçoit à l'endroit du pénil; au contraire si cette liqueur est supprimée audessus de la vessie, cette région est enfoncée, molle, cave & sans douleur; & lorsque l'urine ne peut pas être séparée du sang, il devient trop aqueux, les forces diminuent de jour en jour & le malade meurt.

Prognostic touchant ces suppressions.

Le jugement que le Chirurgien doit faire sur les suppressions d'urine, c'est que celles qui se font de l'urine retenue dans la vessie par quelque cause que ce soit, se peuvent guérir; mais que celles qui se font audessus de la vessie sont trés-souvent mortelles, n'y ayant d'espérance qu'en quelque crise que la nature seule peut produire par un effort extraordinaire; & il est toûjours certain qu'on obtient la guérison des suppressions d'urine, lorsqu'elle est dans la vessie par deux moyens, ou par le secours des médicamens, ou par celuy des instrumens.

Des médicamens qu'on y employe.

Les médicamens sont les bains, les embrocations, les emplâtres, les onctions, les humectations, les fomentations, &c. appliquez sur la verge, sur le pénil, ou au périnée, ou bien on en introduit par la verge dans la vessie. Je ne vous en feray point ici la description, mille Auteurs en ayant parlé.

La cure qu'on obtient par le ſecours des inſtrumens eſt double, ou palliative, ou curative. Celle qu'on appelle palliative, c'eſt lorſqu'on ne tente point de lever la cauſe qui ſubſiſte toûjours, quoy-qu'on arrête, ou qu'on adouciſſe le ſymptôme; comme quand on ne fait que repouſſer la pierre pour donner paſſage à l'urine, une pierre pouvant quelquefois ſe conſerver quarante ans dans la veſſie. La curative c'eſt quand on ôte & la maladie & la cauſe; comme lorſque l'humeur obſtruante & l'urine ſortent à l'aide de l'inſtrument qu'on a introduit dans la veſſie.

Deux ſortes de cure pour ces maux.

Cette opération eſt appellée Cathéteriſme, à cauſe que l'inſtrument dont on ſe ſert, ſe nomme en Grec *Catheter*, dérivé de *Cata*, qui veut dire dedans, & de *Ein*, qui ſignifie envoyer. C'eſt une ſonde creuſe & courbe qui ſert à tirer l'urine de la veſſie & à reconnoître les maladies de ce viſcere. Les François la nomment *algalie*, mot Arabe, & communément une ſonde.

Du cathéteriſme.

De ces ſondes il y en a pour les deux ſexes; celle qui eſt marquée par A, eſt une des grandes pour les hommes; l'autre figurée par B, eſt plus petite pour les enfans; & cette troiſiéme C, eſt pour les femmes. Vous remarquerez que celles des hommes ſont beaucoup courbées, pour s'accommoder à la figure de l'uretre & du col de la veſſie; & que celle des femmes eſt preſque droite & plus courte, parce qu'elles ont l'uretre plus droit & plus court que les hommes. Il faut être muni des unes & des autres. On en trempe le bout dans l'huile qui eſt dans ce petit vaiſſeau D, afin qu'elles entrent avec plus de facilité.

Les Anciens faiſoient ces ſortes de ſondes de corne, on les a enſuite fabriqué de cuivre, mais à préſent on les fait toutes d'argent. Il faut qu'el-

Leur matiere, leur grosseur & leur figure.

les soient creuses dans toute leur longueur, & que leur cavité soit garnie d'un stilet: il ne faut pas qu'elles soient percées par l'extrémité qu'on introduit dans la vessie, mais par les parties laterales de cette extrémité, parce qu'en touchant aux membranes de la vessie par ce bout, s'il étoit percé elles le boucheroient, & l'urine ne pourroit pas entrer dans la sonde, mais étant ouvert à côté, quand même la sonde toucheroit la vessie, l'urine peut s'échaper aisément. Elles ne doivent point être si foibles qu'elles soient en danger de plier; ni trop grosses, de crainte de faire de la douleur; & elles doivent être unies & bien polies pour pouvoir entrer avec facilité.

Quoy-que je ne vous fasse voir ici que trois sondes, néanmoins le Chirurgien peut en avoir de plusieurs grosseurs, de petites pour les plus petits enfans, de moyennes pour les jeunes gens, & de grandes pour les hommes; mais il suffit qu'il en ait de deux sortes pour les femmes, une petite pour les filles, & une plus grande pour celles qui sont plus âgées.

Il s'agit d'introduire la sonde dans la vessie pour en faire sortir l'urine; & comme il n'y a point de difference entre l'introduction qu'on en fait pour reconnoître s'il y a une pierre, & celle-ci, vous vous ressouviendrez de ce que j'en ay dit cidevant.

Ce qui reste à faire aprés l'introduction de la sonde.

La sonde étant entrée dans la vessie il faut en tirer le stilet, afin que l'urine se puisse écouler par le canal de la sonde. L'urine étant toute sortie on retire doucement la sonde, & on recommence cette opération autant de fois que le malade veut pisser, & aussi long-tems que la suppression persevere.

Il

IL n'eſt pas toujours au pouvoir du Chirurgien de tirer l'urine par le moyen de la ſonde, parce qu'il y a ſouvent des obſtacles à l'introduction de cet inſtrument dans la veſſie; quelque adreſſe qu'ait le Chirugien il ne peut quelquefois venir à bout de le faire entrer dans ce viſcere. Les Lithotomiſtes mêmes qui ſont dans la pratique journaliere de ſonder, y ont renoncé à de certains ſujets par des empêchemens inſurmontables qu'ils y trouvoient.

De la ponction au Perinée.

Ces empêchemens ſont ou une inflammation au col de la veſſie & aux proſtrates, laquelle gonfle tellement ces parties que rien ne peut paſſer par l'uretre; ou des calloſitez le long de ce conduit, cauſées par des cicatrices d'ulceres qui l'étreciſſent de maniere que la ſonde ne peut paſſer quelque effort qu'on faſſe pour la pouſſer; ou enfin des tumeurs, ou quelques productions membraneuſes qui boucheront l'uretre, comme il arrive à de certains vieillards en qui ce canal ſe pliſſe de façon que ni l'urine ni la ſonde ne s'y peuvent ouvrir un paſſage.

Obſtacles qui s'y préſentent.

Il ne faut pas néanmoins laiſſer périr un malade, & il n'y a qu'une ponction au périnée qui puiſſe luy ſauver la vie, parce qu'il faut qu'il piſſe ou qu'il meure; c'eſt au Chirurgien à en avertir les parens ou les amis du malade; & à leur faire le prognoſtic tel que le demande la nature de la maladie. Ayant enſuite diſpoſé l'appareil, il faudra ſituer le malade ſur le bord du lit & & le coucher à la renverſe les deux cuiſſes écartées & les jambes ployées de maniere que les talons touchent les feſſes, faiſant tenir les jambes en cet état par deux ſerviteurs & par un autre lever le ſcrotum en enhaut : puis l'Opérateur prendra un inſtrument fait exprés en forme de ſcalpel, étroit, pointu & long de quatre ou

Néceſſité de la ponction.

Méthode d'executer cette operation.

Forme de l'Instrumét perçant & de la canule.

cinq pouces, tel qu'il est marqué par E. Il le plongera droit jusques dans la vessie, en commençant la ponction à côté du raphé, au même endroit où se fait l'incision dans la lithotomie; & il connoîtra qu'il est dans la vessie par l'urine qui sortira à côté de l'instrument; mais il faut avant que de le retirer, couler une sonde droite F, à côté du bistouri jusques dans la vessie. Cette sonde se conduit de la main gauche, & l'instrument se retire de la main droite, dont on prend ensuite une canule d'argent G, longue de quatre pouces, qui a deux anneaux à sa tête, dans lesquels sera passé un ruban H, long d'une aulne & demie. On passe le bout posterieur de la sonde dans l'antérieur de la canule, ce qui sert à conduire celle-ci dans la vessie; car si on retiroit l'instrument qui a fait la ponction avant que d'avoir introduit la sonde, on se mettroit en risque de ne pas pouvoir retrouver son chemin en voulant y fourrer la canule, c'est pourquoy la précaution de la sonde est absolument nécessaire. Aprés que l'urine aura été toute vuidée par la canule, on en bouchera l'ouverture extérieure avec une petite tente de linge I, & on la laissera dans la playe. Le ruban passé dans les deux anneaux de la canule sert à l'attacher à une ceinture, afin qu'elle ne sorte point de la playe. Toutes les fois que le malade veut pisser on ôte la petite tente, & ainsi on vuide la vessie autant de fois qu'elle se remplit.

Tente pour boucher la canule & l'ouvrir quand on veut

Une des causes du mal à laquelle on peut remedier.

Des trois accidens que j'ay marquez qui obligent de faire cette ponction, il n'y en a qu'un dont on puisse esperer la guérison, qui est l'inflammation du col de la vessie ou des prostrates: car l'opération étant faite on travaille à remédier à cette inflammation par des saignées, des fomentations, des linimens & d'autres remedes anodins: lorsqu'elle est moderée, que l'enflûre est diminuée, ou qu'elle est venue à suppuration, comme il arrive quelque-

fois ; on ôte la canule, on bande étroitement la playe, & en ce cas on voit que l'urine prenant son cours ordinaire sort d'elle même par la verge. Mais quand des callositez dans le conduit de l'uretre, ou un affaissement causé par la vieillesse ont obligé de faire cette ponction, il faut se résoudre à porter la canule le reste de sa vie. On doit alors au lieu de tente de linge se servir d'un bouchon d'argent à visse, qui la fermera si exactement que l'urine ne suintera point, & le malade pourra vaquer à ses affaires ; avec pourtant la sujetion de ne pouvoir uriner qu'en débouchant la canule, comme j'en ai vû plusieurs qui en ont porté jusqu'à leur mort. Causes incurables.

Cette opération quoiqu'elle ne consiste que dans une simple ponction, demande qu'un Chirurgien sçache par l'anatomie la disposition des lieux où il la fait, tant pour conduire son scalpel droit dans la vessie, que pour connoître quelles sont les parties que son instrument peut offenser en chemin faisant ; il faut aussi qu'il l'ait vû faire plusieurs fois avant que de l'entreprendre ; car elle effraye un Chirurgien qui n'est pas fort versé dans l'anatomie, ou qui n'a jamais vû faire cette ponction, mais ceux qui en possedent la pratique la trouvent une des plus faciles de la Chirurgie. La connoissanse de la structure de la partie est ici requise.

Voilà la maniere dont on s'est servi jusqu'à présent pour faire la ponction au périnée, mais celle que nous a apporté Frere Jacques pour tirer la pierre de la vessie & dont je vous ferai l'histoire tantôt, m'a donné occasion de penser qu'on pourroit faire plus surement cette ponction à l'endroit de la vessie où il fait l'incision pour le calcul, c'est-à-dire dans le corps même de cet organe proche son col ; de sorte qu'il ne faut pas plonger le scalpel dans l'uretre, & le faire passer par le col de la vessie, qui dans une inflammation est tellement tumefié que rien n'en peut sortir, & qu'on Nouvelle maniere de pratiquer cette ponction.

est en danger d'entamer ce col avec l'inſtrument pour lui faire un paſſage; ce qui peut redoubler les accidens & fruſtrer le malade du fruit qu'il attend de l'opération: Mais ſi on enfonçoit l'inſtrument à un doigt du périnée, & qu'on perçât la veſſie dans ſon corps près de ſon col, je crois que l'opération en ſeroit plus ſûre & moins douloureuſe, puiſqu'on ne perceroit point l'uretre, qu'on n'offenſeroit point le col de la veſſie, & que l'inflammation diminuée ou paſſée, l'urine ſortiroit par ſon chemin ordinaire en ôtant la canule, & fermant la playe qu'on panſeroit à la maniere accoûtumée, & qui ſe guériroit auſſi facilement que les autres; car on ſçait à préſent que les playes de la veſſie ne ſont pas mortelles comme on le croyoit autrefois, pourvû qu'elles ne ſoient pas d'une grande étendue, & que quelque membrane voiſine ſe puiſſe coller contr'elles; cette opération ſe doit appeller Kiſtitomie, parce qu'effectivement, on ouvre le ſac urinaire.

Avantages de la méthode qu'on viẽt de propoſer.

De l'extraction de la Pierre.

Quand le doigt ou la ſonde nous ont aſſûré qu'il y a une pierre dans la veſſie, il en faut néceſſairement venir à l'opération, c'eſt au Chirurgien pour lors à parler au malade en honnête homme, s'il veut ſe diſtinguer des Charlatans & de Coureurs de Provinces, à qui l'ignorance & la pauvreté font faire mille baſſeſſes & dire mille impoſtures; il faut qu'il porte ſon prognoſtic ſelon l'eſperance & la crainte que lui donne l'état du malade, ne promettant pas plus qu'il ne peut tenir, comme font quelques-uns de ceux qui pratiquent l'opération dont nous parlons.

Circõſtances à obſerver avãt l'opération.

Pour exécuter cette opération en bon Praticien & méthodiquement, il faut faire réfléxion ſur trois choſes, & réſoudre ce qu'on doit faire avant l'opération, durant l'opération, & aprés l'opération.

On réduit ce qu'il faut faire avant l'opération, à cinq circonstances; la premiere à choisir le tems, la seconde à disposer le malade par quelques remedes généraux, la troisiéme à convenir si on la fera par le petit ou par le grand appareil, la quatriéme à dresser les appareils, & la cinquiéme à bien situer son malade.

Deux tems qui regardent la pratique.

Pour faire toutes les opérations on établit deux tems, l'un de nécessité qui ne veut pas qu'on differe, & l'autre d'élection qui permet de choisir celui qu'on trouve le plus à propos. Les Anciens ont donné la préference au second pour l'opération de la taille, ils nous ont prescrit de ne la faire que dans le Printems & dans l'Automne: Mais c'est une erreur de croire qu'on ne doive jamais la faire que dans ces deux saisons, car pourvû qu'on évite le tems des excessives chaleurs & celui du trop grand froid, j'estime qu'on la peut faire pendant le reste de l'année; c'est une cruauté de voir souffrir des malades qu'on peut soulager promptement. J'ai vû Mr. de Corneille Gentilhomme ordinaire du Roi, mourir en attendant le Printems, qu'on auroit pû guérir si on l'avoit taillé lorsque le tems de nécessité le demandoit. Il en est de cette opération comme des Eaux Minerales, on a cru jusques-ici qu'on ne pouvoit les prendre qu'au Printems & en Automne, & que dans les autres saisons elles étoient mortelles; mais des personnes illustres nous ont désabusé de cette prévention, y ayant recouvré leur santé en tous les tems de l'année, & les plus célébres Médecins, Mr Fagon entr'autres, y envoyant presqu'aussi souvent des malades en Hyver & en Eté qu'en des saisons plus temperées.

Erreur touchât l'usage des Eaux Minerales.

Préparation du sujet quelque tems avant la taille.

C'est une précaution nécessaire avant l'opération que de préparer son malade. On le saigne une fois ou deux suivant ses forces, on lui donne plusieurs

lavemens, & on le purge deux fois, s'il eſt replet, & ſelon que Mrs. les Médecins le jugent à propos : car ce ſont eux qui doivent préſcrire les remedes généraux, & qui ſouvent de leurs conſeils & de leur préſence aſſiſtent le Chirurgien dans ces opérations. La réuſſite dépend quelquefois d'avoir bien préparé le malade, & le Chirurgien ne doit point opérer le jour ni le lendemain d'une purgation, de crainte qu'un reſte de médecine venant à ſortir pendant l'opération, ne la troublât.

Invention du grand appareil.

Avant Jean de Romanis Médecin de Crémone, qui fut le premier qui inventa l'extraction de la pierre par le grand appareil ; & qui le pratiqua à Rome l'an 1520. on tailloit toujours par le petit appareil ; mais aujourd'hui comme on ſe ſert de l'une & de l'autre maniere, il faut avant que d'opérer, que le Chirurgien prenne ſon parti, & qu'il réſolve duquel des deux moyens il prétend ſe ſervir, afin de préparer ce qui lui eſt néceſſaire ou pour l'un ou pour l'autre.

Inſtrumens néceſſaires pour le petit appareil & pour le grand.

Il ne faut que deux inſtrumens pour le petit appareil, qui ſont un biſtouri pour faire l'inciſion ſur la pierre, & un crochet pour faire ſortir ce corps étrange lorſqu'il eſt à découvert ; mais il en faut bien davantage pour l'autre maniere, & c'eſt ce qui l'a fait appeller le grand appareil. Ils ſont expoſez les uns & les autres ſur la table qui eſt à la tête de cette Démonſtration : vous devez y jetter les yeux.

Commodité de la Gibeciere du Chirurgien

Afin que l'Opérateur travaille plus commodément, il doit avoir attaché devant lui une Gibeciere dans laquelle il mettra tous ſes inſtrumens, excepté le biſtouri garni, qu'il fait tenir par quelque ſerviteur qui le donnera en tems & lieu. On tire deux utilitez de la Gibeciere, l'une qu'on cache aux yeux du malade ce nombre d'inſtrumens qui l'épouvanteroit, & l'autre que l'Opérateur les trouve ſous ſa main lorſqu'il en a beſoin,

sans être obligé de les demander.

Le Lithotomiste ayant donc mis un tablier autour de lui, attaché la Gibeciere par dessus le tablier, & garni ses bras de deux grandes manches de toile, il songera à situer son malade. Dans les Hôpitaux on a une chaise faite exprés, mais dans les maisons des particuliers on se sert d'une table haute, afin que le Chirurgien n'étant point obligé du se baisser, puisse opérer plus à son aise. On met le malade sur le bord de la table, aprés l'avoir garnie d'un matelas, sous lequel on aura renversé une chaise pour former un plan incliné, parce qu'il faut que le malade y soit appuyé en arriere: ensuite avec deux écharpes longues de cinq ou six aulnes chacune, & larges de deux ou trois doigts, on le lie de maniere qu'il ne puisse point interrompre l'opération par aucun mouvement, n'étant plus en son pouvoir de remuer. Deux Serviteurs prennent ces écharpes qu'ils plient en deux, ils mettent le milieu derriere le col du malade, & descendant en faisant quelques losanges autour de chaque bras, les cuisses étant pliées contre le ventre & les talons contre les fesses, on lie tellement ensemble le bras, la cuisse & la jambe de chaque côté, qu'on est absolument maître du malade. Il faut cinq serviteurs, deux qui tiennent à droite & à gauche les jambes & les cuisses du malade, & qui les écartent l'une de l'autre le plus qu'ils peuvent; le troisiéme monte sur la table derriere le malade, & appuye de ses deux mains sur ses épaules; le quatriéme est situé au côté droit du malade, pour lui relever les bourses d'une main, & de l'autre tenir pendant qu'on fait l'incision la sonde toujours engagée dans l'uretre jusqu'à la vessie; & le cinquiéme pour présenter le bistouri à l'Operateur, le reprendre après que la playe est faite, & donner ensuite ce qu'on peut avoir besoin.

Situation du malade.

Moyen d'empêcher qu'il ne se remue & ne fasse manquer l'Opérateur.

Des divers offices des serviteurs ou aides

On pose sous la table une cuvette ou un sceau plein d'eau tiéde pour laver les instrumens trop ensanglantez pendant l'opération, ayant eu soin de mettre sur une assiette de l'huile d'olives, pour graisser les sondes avant que de les employer, ou ses doigts avant que de les introduire dans l'anus. Voilà ce qu'il y a à observer avant l'opération.

Le tout ainsi préparé il faut travailler le plûtôt que faire se pourra, parce que je suppose qu'on soit déterminé sur la maniere dont on doit opérer, vû qu'on peut tirer la pierre de la vessie ou par le petit appareil, ou par le grand comme j'ai dit. Je vais vous les démontrer, vous jugerez ensuite lequel est le meilleur; car je ne vous parle point de la maniere dont on dit que quelques Arabes & des Juifs tiroient la pierre, qui étoit sans faire incision, en dilatant l'uretre à force de le souffler, parce que je la crois impossible, quand la pierre excéde seulement la grosseur d'une très-petite olive.

Maniere de tirer la pierre chez les Arabes.

Le petit appareil a pris son nom de ce que trés-peu d'instrumens suffisent pour le pratiquer; sçavoir un bistouri & un crochet: mais depuis qu'on a mis en usage le grand appareil on ne taille plûs que les enfans par le petit. C'est pour cela qu'on n'a pas besoin ici de tant de serviteurs, il n'en faut que deux, l'un pour tenir l'enfant, & l'autre pour relever la verge & le scrotum. Le premier doit être un homme fort, qui s'étant assis sur une chaise assez haute, met un oreiller sur lui, & pardessus, un drap qui pend jusqu'à terre de peur qu'il n'ait les jambes ensanglantées: il prend l'enfant sur ses genoux, & ayant passé ses mains sous les jarrets du malade, il lui empoigne les deux bras, qu'il écarte de maniere que cet enfant est retenu dans une situation très-commode pour être taillé. Le second serviteur releve les bourses avec ses deux mains; puis l'Opérateur ayant frotté d'huile deux doitgs

Du petit appareil usité seulement à l'égard des enfans.

de sa main gauche, sçavoir l'indice & celui du milieu, il les introduit doucement dans l'anus & les pousse fort avant, la paume de cette main étant tournée en enhaut, il sent alors la pierre qui est dans la vessie, & il l'amene avec les deux doigts proche le col de ce viscere, & la poussant le plus qu'il peut en dehors, il fait que la pierre produit une tumeur apparente, sur laquelle il fait de sa main droite avec le bistouri L, son incision proportionnée à la grosseur de la pierre. Il ne faut point craindre d'appuyer le tranchant de ce couteau sur la pierre de crainte de l'émousser, il faut au contraire fendre exactement tout ce qui se rencontre de la tumeur jusqu'à la pierre sans épargner le col de la vessie, afin qu'il ne reste aucun filament qui puisse y retenir ce corps. L'incision faite l'Opérateur rend le bistouri, & de la même main prend un crochet V, qu'il coule derriere la pierre pour la pousser en dehors, à quoi il est aidé par les deux doigts qui sont dans le fondement. La pierre étant sortie sans se casser, il faut examiner s'il n'y en a point encore d'autres, parce qu'il faudroit les tirer de la même maniere, ou bien avec la tenette, si on ne pouvoit pas autrement.

De l'incision qu'on doit faire.

Usage du crochet.

Examen à faire après l'extraction.

Cette opération quoiqu'aisée à faire, n'est pas approuvée par tous les Lithotomistes. Ils trouvent qu'elle est souvent accompagnée de circonstances qui la rendent fâcheuse : par exemple, si la pierre est graveleuse, inégale, & qu'elle ait plusieurs angles aigus, on cause des douleurs horribles au malade en la poussant pour l'approcher du périnée, ses pointes ou inégalitez piquant pour lors la vessie qui est trés-sensible. Ils ajoutent qu'étant raboteuse on ne peut que difficilement achever l'incision sur son corps, & cela embarasse l'Opérateur qui passe un tems très-long à faire cette incision aussi exacte qu'elle doit être, pour permettre à la pierre de

Inconveniens du petit appareil.

ſortir librement. Ce ſont ces inconveniens qui font que pluſieurs Opérateurs préferent le grand appareil au petit.

Du grand appareil plus cõmunement uſité.

On appelle donc la ſeconde maniere de tailler, le grand appareil, parce qu'on employe beaucoup d'inſtrumens pour la mettre à execution; c'eſt celui qu'on pratique le plus ſouvent, & qui juſqu'à préſent a été jugé le meilleur. Le malade étant ſitué comme je vous ai dit, & tenu ferme par les écharpes & par les ſerviteurs diverſement poſtez l'Opérateur prend une ſonde K, canelée ou creuſée en goutiere ſur le dos de ſa courbure, & proportionnée au ſujet en grandeur & en groſſeur, & après l'avoir trempée dans de l'huile il l'introduit dans la verge & la pouſſe juſqu'au dedans de la veſſie. Il cherche la pierre avec le bout de cet inſtrument avant que de faire l'inciſion, pour s'aſſurer de rechef s'il y en a une; car il ne ſeroit pas impoſſible qu'il ſe fût trompé la premiere fois en ſondant, s'il ne la trouvoit pas cette ſeconde fois, il ne devroit point paſſer outre; mais ſentant ce corps au bout de la ſonde, il la fait tenir d'une main par un ſerviteur qui la pouſſe en enbas par la tête, afin que la partie courbe & la premiere introduite de cet inſtrument repouſſant en dehors l'extremité intérieute de l'uretre, faſſe mieux connoître & ſentir à l'Opérateur l'endroit où il doit couper.

De l'impulſion de la ſonde canelée introduite dans le col de la veſſie

Le même ſerviteur tient de l'autre main les bourſes élevées, & le Chirurgien avec deux doigts de la main gauche, ſçavoir le pouce & l'indice, faiſant bander la peau du périnée, il prend de la main droite le biſtouri L monté, que lui préſente l'un de ſes aides qui eſt à ſon côté droit, & qui doit ſe ſouvenir de le préſenter par le manche & non pas par la pointe, comme fit celui à qui M. Maréchal, aujourd'hui premier Chirurgien du Roi, l'avoit donné à tenir lorſqu'il tailla M. le Duc de

Avis ſur la maniere de préſenter le biſtouri à l'Opérateur.

Grammont, & qui lui tendant ce bistouri la pointe en devant le blessa à la main, ce qui faillit à troubler l'opération ; l'Opérateur fera ensuite avec toute l'assûrance dont il est capable l'incision au périnée à côté du raphé qui va du milieu des bourses à l'anus ; il ouvre les tégumens & l'uretre, avançant son instrument jusques dans la canelure de la sonde qui lui sert de guide pour ne couper que ce qu'il veut. Cette incision doit avoir de longueur depuis deux jusques à quatre travers de doigts, selon la grosseur de la pierre. Il y a des Lithotomistes qui tiennent eux-mêmes la sonde de la main gauche pendant qu'ils incisent de la droite, cela dépend de l'habitude qu'on a contractée, ou des maîtres de qui on a été instruit. L'incision n'est pas plûtôt faite, qu'on rend le bistouri au même serviteur qui l'a présenté.

Longueur de l'incision.

On se servoit autrefois de deux conducteurs faits en forme de petites épées, dont le premier M, avoit un bec qui se continuoit dans presque toute sa longueur, & qu'on glissoit aisément dans la gouttiere de la sonde jusqu'à la vessie, & le second N ; avoit une canelure à son bout qui lui servoit à se conduire sur le premier dans ce même organe, & entre ces deux conducteurs on introduisoit la tenette ; mais presque tous les Opérateurs ont substitué à leur place le gorgeret O, qu'ils trouvent beaucoup plus commode. L'Opérateur le cherche dans sa Gibeciere de la main droite, & de la gauche il reprend du serviteur la tête de la sonde qu'il lui avoit fait tenir ; puis mettant le bec qui est au bout du gorgeret dans la canelure de cette sonde, il le conduit par le moyen d'une telle canelure jusques dans la vessie, dont il facilite l'entrée à cette machine, en éloignant du ventre avec la main gauche la tête de la sonde, ce qui fait que la sonde & le gorgeret entrent de compagnie dans la vessie.

Des cõducteurs à épée.

Du gorgeret qu'on leur préfere.

Du dilatatoire & des accidés qui arrivent de son usage.

Quelques-uns après avoir fait une incision de médiocre longueur & retiré la sonde, se servent du dilatatoire R, pour agrandir la playe : ils prétendent que la playe agrandie par le dilatatoire se guérit plûtôt que celle à qui on donne par incision une longueur considérable ; parce que selon eux les fibres du col de la vessie ne sont point coupées, mais seulement séparées par le dilatatoire. Toutefois cette pratique n'est pas approuvée universellement ; il y en a qui aiment mieux faire l'incision plus grande, que de se servir du dilatatoire : ils croyent que la violente douleur qu'il excite peut causer une fluxion sur la vessie, & produire de fâcheux accidens, & véritablement dans le tems qu'on donne les deux coups du dilatatoire, l'un en large & l'autre en long, on entend le malade redoubler ses cris ; ce qui prouve l'excès du mal qu'il ressent pour lors, c'est pourquoi on conseille de s'en servir le moins qu'on pourra. La sonde étant retirée de la main gauche, l'Opérateur prend le gorgeret de cette même main, & de la droite il prend une tenette P, dans la gibeciere. Il s'en sert ordinairement de droite qu'il introduit fermée dans le vessie par le moyen de la cavité creusée le long du gorgeret. Immédiatement après cette introduction il retire de la main gauche le gorgeret qu'il remet dans la gibeciere, & avec la tenette fermée il cherche la pierre de tous côtez dans la vessie ; il ne faut pas qu'il ouvre & referme la tenette pendant qu'il fait cette perquisition, parce qu'en l'ouvrant souvent il pourroit meurtrir la vessie, ou la pincer en la refermant. Lorsque la pierre se fait sentir au bout de la tenette, l'Opérateur met les deux mains à cet instrument, il l'ouvre doucement & tâche d'y charger la pierre dont il connoît la grosseur par la distance qu'il y a d'un anneau de la tenette à l'autre, & si elle lui paroît trop grosse pour pouvoir

De quelle façon on doit se servir de la tenette introduite.

la faire sortir par l'incision qu'il a faite, il tourne la pierre déja chargee, & la relâchant dans la vessie il tâche de la charger d'une autre maniere; parce qu'il arrive souvent qu'une pierre ayant la figure d'un œuf, c'est à-dire, plus longue que large, la premiere fois on l'aura chargée par sa partie la plus longue, & une seconde fois on la saisira par le côté le plus étroit, & pour lors la sortie en sera beaucoup plus aisée; & si au contraire on s'obstinoit à vouloir dégager ce corps étant saisi par sa longueur, on feroit souffrir le martyre au malade, & quelquefois inutilement. Il est des pierres tendres & graveleuses qui se cassent sous la tenette; quand cela arrive, il en faut retirer les morceaux le mieux qu'on peut, & il en est de si grosses qu'il est impossible de les tirer, on les laisse alors, plûtôt que de tuer le malade pour les avoir. S'il y en a deux, ce qu'on connoît par le bouton T, qui est au bout de la curette S, aprés que la premiere a été tirée on remet la tenette dans la vessie & on la charge comme la précédente: s'il y en avoit davantage, comme il s'en est trouvé quelquefois dix ou douze, on y retourneroit avec la tenette autant de fois qu'il resteroit de pierres à tirer. Quand la pierre s'est logée à droite ou à gauche dans un des côtez de la vessie, & qu'on ne peut pas la toucher avec la tenette droite, on en prend une courbe Q, avec laquelle on la peut charger dans quelque endroit de la vessie qu'elle soit cantonnée. Il est des pierres écailleuses, de la superficie desquelles il se détâche quelques fragmens en les chargeant dans la tenette; il en est de graveleuses qui s'écrasent sous la tenette, & souvent il y a au fond de la vessie un sablon & un gravier qu'il est nécessaire de vuider aprés l'extraction de la pierre: Dans ces occasions on se sert de la curette S, avec laquelle on évacue à plusieurs fois ce qui est au fond

Maniere de saisir la pierre.

De ce qu'il faut faire quand la Pierre se casse, qu'elle est trop grosse, ou qu'il en reste d'autres.

Les occasions de se servir de la currette.

de la vessie, l'opération n'étant point parfaite lors qu'il y reste quelque chose d'étranger. Ayant bien nettoyé la vessie, on prend une canule X, dont on trempe le bout dans l'huile rosat, & on l'introduit doucement dans la playe, pour l'y laisser durant quelques jours selon la nécessité, on l'attache à une ceinture avec un cordon Y, passé dans deux anneaux qui sont à la tête de ce tuyau, afin qu'elle ne puisse point sortir de la playe.

De la cure du malade après qu'on lui a tiré la pierre.

Aprés vous avoir fait observer ce qu'il y a à faire avant & durant l'opération, il faut finir par vous faire remarquer ce qu'on fait aprés l'opération. La canule étant engagée & assûrée, qui est ce qui acheve l'opération, on met sur la playe une compresse quarrée, & épaisse qn'on y fait tenir par un garçon, afin d'empêcher l'air d'entrer dans la vessie, jusqu'à ce qu'on vienne à panser le malade. Pour s'y préparer on le délie aussi-tôt en luy ôtant les deux écharpes, & on le porte à deux dans son lit qu'on a eu soin de garnir de quelques draps en plusieurs doubles, afin que le sang ou l'urine qui s'échape les premiers jours ne gâte point le matelas. Si on n'a pas mis avant l'operation la bande qu'on appelle le collier 8. ni celle qu'on nomme le Té double marqué 9. on les met au malade avant que de le panser; puis ayant approché l'appareil du pansement, on ôte la compresse, on met sur la playe les deux plumaceaux Z, Z, couverts d'astringens, ensuitte l'emplâtre à queue 1. & une grosse compresse 2. par dessus. On fait tout de suite une embrocation d'huile rosat qu'on a mise dans un petit plat 3. au Scrotum, à la verge & sur tout le bas ventre; on releve les bourses avec une compresse longitudinale 4. qu'on appelle la trousse, & on met sur le ventre celle qu'on nomme la ventriere 5. Toutes ces compresses sont trempées

De la maniere de le bander & de le panser les premiers jours.

dans l'oxicrat qui est dans la terrine 6. & arrêtées par le bandage en Té marqué 9. dont les deux branches viennent se croiser sur la playe & remontent par les aines pour s'attacher au circulaire qui tourne autour du corps. On lie ensemble les deux jambes par une petite bande nommée la Jarretiere 7. afin qu'elles ne puissent pas s'éloigner l'une de l'autre, & r'ouvrir la playe, & on met en travers sous les jarrets une traversine qui tient les genoux un peu élevez : on finit par donner quelques restaurans au malade, ou quelque liqueur qui puisse un peu rappeller ses forces abattues. Je ne parleray point des accidens qui suivent cette opération, ni du pansement & du traitement qu'il faut observer pour en obtenir la guérison ; il faudroit un volume entier pour circonstancier toutes ces choses, je vous renvoye au livre de Mr. Tolet, qui a assez bien traité cette matiere.

Mr. Thevenin Chirurgien ordinaire du Roy & Juré à Paris, nous apprend qu'il est des occasions où il ne faut pas essayer de tirer la pierre de la vessie, par exemple, lorsqu'on juge que la pierre est trop grosse, ou que le malade est si vieux & si foible qu'il ne pouroit supporter l'effort de la taille, ni la violence des symptômes qui suivroient une incision aussi grande que le demanderoit le volume de la pierre : mais si ce corps étrange tombant sur le col de la vessie la bouchoit & causoit trés-souvent une retention d'urine, on seroit obligé de le repousser avec la sonde pour permettre à cet excrément de s'échaper, & comme les fréquentes entrées & sorties de la sonde pouroient irriter le passage & y causer la gangréne, il propose l'opération qui suit. Il faut situer le malade de la maniere qu'on fait au grand appareil, puis introduire une sonde canelée courbe dans la vessie, & sur la sinuosité de l'instrument on fait une incision comme si on vouloi

En quelles rencontres on ne doit point tenter l'extraction de la pierre.

Moyen de soulager le malade dans ces occasions.

tirer une pierre, excepté que la playe doit être beaucoup plus petite : incontinent aprés on fait entrer un ſtilet dans la veſſie, le gliſſant le long de la canelure de la ſonde ; ce ſtilet ſert à y conduire une canule d'argent longue de quatre doigts, en le paſſant dans la cavité de la canule : on retire enſuite le ſtilet, & on attache la canule à une ceinture, par un ruban paſſé dans les deux anneaux qui ſont à ſa tête. On laiſſe continuellement dans la playe cette canule, qui empêche la pierre de ſe préſenter davantage au col de la veſſie & de flotter deça & delà, ce qui fait vivre le malade avec moins de douleur jusqu'à ce que ſes forces ſe ſoient rétablies pour ſoûtenir la taille : mais quelquefois la canule luy ſera ſi peu incommode, qu'il aimera mieux la porter avec patience, que de s'expoſer à la taille, dont il pouroit mourir. Il faut que cette canule ferme à viſſe pour retenir & vuider l'urine quand on veut. On peut par le moyen de cette canule faire commodément des injections dans la veſſie pour beaucoup de maladies auſquelles elle eſt ſujette.

Canule qui repouſſāt la pierre donne paſſage à l'urine.

Voilà la maniere que Mr. Thevenin nous enſeigne pour faire cette opération. Suivant cette méthode, il faut néceſſairement que le malade urine par la canule, car elle remplit le col de la veſſie ; c'eſt pourquoy je conſeillerois d'introduire une canule de la même façon que je fais à la ponction du périnée, je veux dire dans le corps de la veſſie auprés de ſon col : il n'y a nul accident à craindre de la percer en cet endroit, & le malade en recevroit les deux mêmes utilitez qu'il reçoit de la maniere qu'enſeigne Mr. Thevenin, qui ſeroit d'uriner quand on en auroit envie, & d'empêcher que la pierre ne tombe & ne peſe ſur le col de la veſſie. Mais un autre avantage que luy procureroit la maniere que je propoſe, c'eſt que le col de la veſſie étant libre, & la pierre ſoûtenue par le

Moyen plus avantageux de placer la canule.

bout

bout de la canule qui doit entrer dans la capacité de cet organe la longueur de plus d'un doigt, l'urine s'échaperoit ; & sortiroit par l'uretre son chemin ordinaire ; de sorte que le malade n'auroit plus que la seule incommodité de retenir la canule sans être obligé de l'ouvrir toutes les fois qu'il voudroit décharger sa vessie du poids de l'urine, au lieu qu'il faudroit qu'il débouchât autant de fois cette canule, quand elle occupe le passage de l'urine.

La troisiéme maniere d'extraire la pierre s'appelle le haut appareil, parce qu'on tire la pierre par la partie supérieure de la vessie ; cette maniere n'est plus en usage aujourdhuy. Nicolas Franco Chirurgien de Lauzane, est le premier qui l'ait pratiquée ; il dit l'avoir faite à un enfant dont la pierre étoit si grosse, qu'il ne put pas la tirer par le grand appareil. Il nous apprend que pour l'exécuter il faut faire introduire deux doigts par un serviteur dans l'anus du malade, & au lieu d'approcher avec les doigts la pierre du col de la vessie, comme au petit appareil, il faut au contraire la pousser vers le fond de ce viscere, ensuite faire une incision au bas de l'hypogastre directement au dessus de l'os pubis, & un peu à côté de la ligne blanche : les muscles étant coupez, on ouvre la vessie dans son fond, qui naturellement est tourné en enhaut, puis avec un crochet on en tire la pierre comme au petit appareil. Quoique Franco nous dise que cette opération luy a réussi, il nous dissuade pourtant de la faire, sans nous en dire aucune raison. On nous assure que Monsieur Bonnet a pratiqué souvent cette opération à l'Hôtel-Dieu de Paris avec un heureux succés, & que même Monsieur Petit luy a vû faire. Je ne trouve point cette opération si périlleuse qu'on pourroit s'imaginer ; je la crois au contraire moins dangereuse que le petit & que le grand appareil, d'autant plus que cette

Du haut appareil.

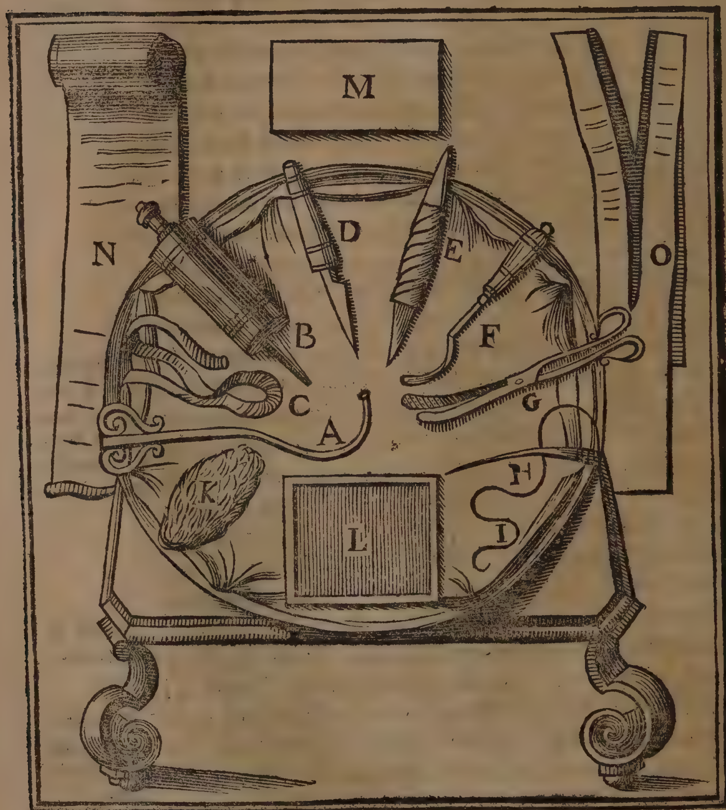
De l'endroit où on y ouvre le bas ventre, & on y perce la vessie.

Succés de cette méthode.

Premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

duplicature du péritoine dans laquelle les Anciens plaçoient la veſſie, ne ſe trouve point, comme je l'ay fait voir dans l'Anatomie que j'ay donnée au public; la veſſie eſt placée hors du péritoine, de ſorte qu'on peut l'ouvrir ſans toucher à cette membrane, ny ſans ouvrir la capacité du bas ventre. Voici donc la maniere dont on peut ſe conduire.

XIV. Fig. POUR LE HAUT APPAREIL.



POur pratiquer heureusement cette opération, il faudroit introduire dans la vessie une sonde creuse A, dont l'ouverture extérieure seroit assez ample pour y faire entrer le bout de la seringue B, avec laquelle on empliroit la vessie d'eau qui auroit un dégré de chaleur pareil à celuy de l'urine. On feroit une ligature à la verge avec cette bande C, afin qu'en seringuant l'eau ne s'échapât point de la vessie à côté de la sonde; & lorsqu'on jugeroit par la quantité de l'injection que la vessie dût être pleine, on en retireroit la sonde; & on resserreroit un peu la ligature de la verge, afin de comprimer l'uretre assez pour empêcher l'eau de sortir: ensuite le malade assis dans une chaise presqu'à son séant, on luy feroit une incision longitudinale avec le scalpel D, entre les deux têtes des muscles droits, & les deux piramidaux; apres quoy appuyant du doigt sur le fond de la vessie, on sentiroit la fluctuation de l'eau dont elle seroit gonflée, & pour lors on feroit avec une grosse lancette armée E, une ponction à cet organe dans ce même endroit. On connoîtroit aisément quand la vessie seroit ouverte, par l'eau qui en sortiroit, & aussitôt avec le crochet F, on pouroit faire sortir la pierre; ou bien on plongeroit une tenette G, longue & étroite dans l'ouverture par laquelle l'eau s'écouleroit, & ayant trouvé la pierre dans la vessie, il seroit pour lors facile de la charger, & de la tirer par cette ouverture. La playe se guériroit sans peine, parce que tenant le malade en une situation presque droite dans son lit, l'urine qui se porte continuellement dans la vessie, ne pourroit point monter jusques à la playe pour en empêcher la réunion, comme elle fait aux deux autres manieres d'opérer; & de plus l'urine trouveroit toûjours son chemin ordinaire pour s'écouler. Si la playe faite au ventre paroissoit trop grande, & qu'on

Moyens de rendre l'opération heureuse.

Du lieu où on doit porter le scalpel.

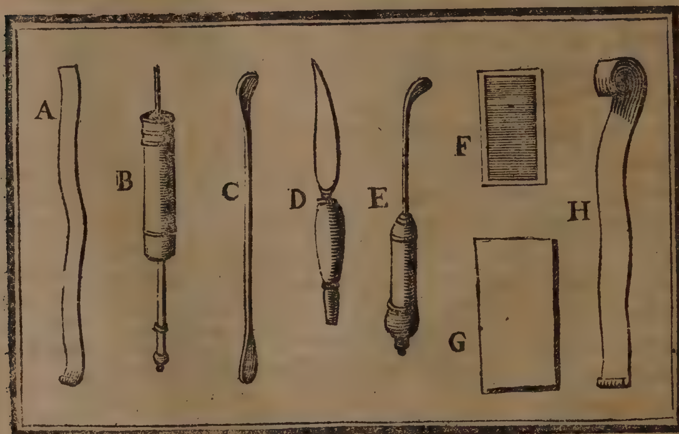
Traitement de la playe aprés cette extraction.

crût ne pouvoir pas la réünir avec facilité, on pourroit faire un point avec cette aiguille courbe H, enfilée d'un fil ciré I, & mettre sur la playe ce plumaceau K, couvert du baume d'Arceus, puis l'emplâtre L, la compresse M pardessus, & le bandage circulaire N fait avec une serviette, pour finir par le scapulaire O, qui assurera tout l'appareil.

Cette maniere paroît la meilleure; mais avant que de luy donner la préference sur les deux autres, il faut qu'elle soit confirmée par plusieurs expériences, dont la premiere se pourroit enter sur quelque criminel condamné à mort, & qui auroit la pierre. Je ne suis pas le seul qui approuve cette opération; c'est le sentiment de plusieurs Medecins & Chirurgiens, & surtout celuy de M. Fagon premier Medecin du Roy, dont l'approbation l'emporte par les connoissances particulieres qu'il a dans la Nature.

Approbation de cette méthode.

## XV. Fig. POUR LA PIERRE DANS L'URETRE.




Toutes les pierres trouvent leur principe dans le rein, & grossissent dans la vessie; mais elles n'y séjournent pas toutes; il y en a beaucoup

qui suivent le courant de l'urine, & qui sortent avec elles quand elles sont encore petites : mais quand une pierre a acquis une médiocre grosseur, & qu'elle a trouvé moyen d'entrer dans l'uretre, elle s'y arrête souvent, & soit par sa grosseur, soit par ses inégalitez elle y cause de si grandes douleurs qu'on est obligé d'avoir recours au Chirurgien qui doit sans differer travailler à la faire sortir d'autant plus que cette pierre bouchant le passage, le malade ne peut point uriner, ce qui auroit des suites trés-fâcheuses, s'il n'étoit promptement secouru.

Néceffité d'un prompt secours.

Il est trés-facile de connoître l'endroit où la pierre est arrêtée, le malade le montre luy-même, & pour peu qu'on y touche, on sent une dureté causée par ce corps étranger. Le Chirurgien doit d'abord essayer avec ses doigts de la faire couler le long de l'uretre ; il est aidé à cela par l'urine, qui la pousse pour la faire sortir. Mais lorsqu'il ne peut pas la faire avancer sans de grandes douleurs, il faut qu'avec cette bandelette A, il lie la verge au dessus de la pierre du côté du penil, & dans le reste du canal de la verge il injecte de l'huile d'olive avec une petite séringue B : la ligature empêche que l'injection ne repousse la pierre, & qu'elle ne retourne sur ses pas. Le Chirurgien essaye derechef de faire avancer la pierre en dehors, ce qui s'exécute avec bien moins de douleur, le canal ayant été huilé ; s'il voit qu'elle ne puisse pas sortir sans un plus grand secours, il prend une petite curette C, longue de quatre ou cinq pouces, qu'il trempe dans l'huile pour la fourrer dans la verge, & en pousser le bout à côté & au-de-là de la pierre, & par ce moyen la tirer au dehors. Cet expédient réüssit souvent ; mais s'il luy manque, il faut qu'il en vienne à l'opération sans retarder un moment.

Ce que l'Opérateur doit tenter d'abord.

Ligature faite au de-là de la pierre.

Utilité de l'injection d'huile.

Le Chirurgien ôtera cette premiere ligature pour tirer la peau qui couvre cette partie, le plus

Préparation pour

l'incision de la verge au droit de l'uretre.

qu'il pourra vers la racine de la verge, & il remettra ensuite la même ligature au dessus de la pierre; puis tournant de la main gauche la verge, afin que l'uretre soit en enhaut & tenant la pierre assujettie entre deux doigts, il fait avec un petit scalpel D, une incision sur le corps de la pierre, coupant les tégumens & l'uretre suivant la longueur de la partie; ensuite il prend une petite curette E emmanchée, faite en forme de cure-oreille, qu'il coule sous la pierre qu'il fait sortir aussi-tôt par ce moyen. La pierre étant tirée, on ôte la ligature, & la peau revenant dans sa place ordinaire, bouche la playe qu'on a faite à l'uretre; c'est la raison pourquoy avant l'opération on tire la peau, afin que les playes de la peau & de l'uretre ne se trouve plus vis-à-vis l'une de l'autre. On panse ces playes, comme on fait les plus simples avec une emplâtre de céruse F, une compresse G, & une bande H, dont on fait des circulaires autour de la verge. L'urine passant par l'uretre, le nettoye & le guérit avec le secours de la Chirurgie.

Usage de la curete.

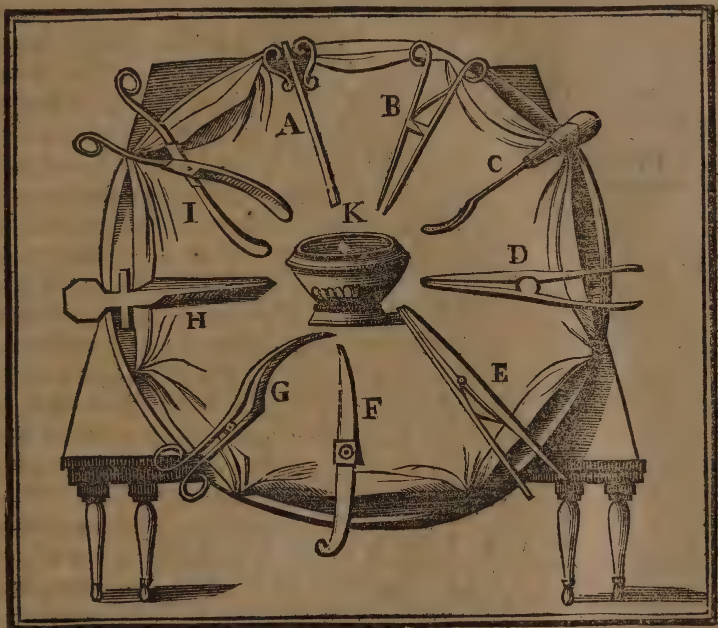
Pansement de la playe.

J'ay vû souvent que la pierre aprés avoir fait tout le chemin de l'uretre s'arrêtoit à son extrémité; cela arrive à ceux dont l'ouverture du gland est plus petite qu'elle ne doit être, ce qu'on remarque assez souvent vers l'insertion de l'uretre à la racine du gland. On m'apporta un jour un enfant qui avoit une pierre arrêtée au bout de l'uretre, on en voyoit même une des extremitez qui sortoit; je me servis de la pointe d'une lancette, pour débrider en haut & en bas cette partie du conduit de l'uretre, & avec des petites pincettes je tiray la pierre. La pellicule qui couvre le gland en retrecissoit l'ouverture; & ceux à qui cette disposition arrive, sont plus long-tems à pisser que les autres. En coupant les deux petites brides qui serrent l'entrée de l'uretre, on y remédie aisément, &

Maniere de dégager un calcul retenu au bout de l'uretre proche le gland.

c'est pour lors une des plus legeres opérations de la Chirurgie.

FIG. XVI. DE LA TAILLE POUR LES FEMMES.




QUoique l'uretre des femmes soit plus court & plus large que celuy des hommes, & que par cette disposition les petites pierres, le sable & le gravier puissent sortir facilement avec l'urine; elles ne sont point pour cela exemptes d'avoir quelquefois dans la vessie des pierres qui les incommodent autant que celles des hommes, & qu'il faut leur ôter par l'opération. Les femmes sont sujettes à la pierre.

On taille ordinairement les femmes de deux manieres, ou par le petit apareil, ou par le grand appareil. Deux manieres de tirer la pierre aux femmes.

La premiere sans incision.

Dans le petit appareil, outre qu'on y employe peu d'instrumens, on ne fait aucune incision, voici comment ; La femme étant située dans une chaise haute, panchée en arriere, les cuisses écartées & élevées, on prend la sonde droite A, qu'on trempe dans l'huile, & qu'on introduit par l'uretre dans la vessie pour chercher la pierre avec cet instrument. La canelure qui est à la sonde, sert pour conduire dans la vessie le dilatatoire B, qui n'y est pas plûtôt entré, qu'on retire la sonde ; & avec le dilatatoire on élargit l'uretre, en quoy on n'est pas obligé de faire de grands efforts, vû que ce conduit est dilatable au de-là de ce qu'on en peut croire. On retire ensuite la machine, puis l'Opérateur, ayant huilé ses deux doigts de la main gauche, il les introduit comme on a dit auparavant dans le vagina, si c'est une femme, ou dans l'anus, si c'est une fille ; & de sa main droite appuyant sur le ventre, il approche doucement la pierre du col de la vessie, d'où elle entre aisément dans l'embouchure de l'uretre qu'on aura dilatée. Lorsqu'il voit la pierre, il ôte sa main droite de dessus le ventre de la malade, y substituant à la place celle d'un serviteur, & tenant les doigts de l'autre main toûjours dans le vagina ou dans l'anus, avec lesquels il pousse la pierre dans l'uretre ; il prend un crochet C, qu'il coule derriere la pierre, pour la faire sortir dehors comme aux enfans qu'on taille par le petit appareil.

Usage du dilatatoire.

La seconde en coupant de l'uretre.

Il y a des Opérateurs qui prétendent que le grand appareil est moins douloureux que le petit; ce qui fait qu'ils luy donnent la préference : vous en pourrez décider, quand je vous auray expliqué celuy qui nous reste. Il faut situer la malade sur la chaise, luy mettre les écharpes comme aux hommes, la faire tenir par des serviteurs, & luy glisser dans l'uretre la sonde A, ou un conducteur G, qui

puisse servir de guide à un dilatatoire simple fait exprés pour les femmes. En voilà de deux façons, l'un sans ressort D, & l'autre avec un ressort, qui le fait ouvrir plus commodément. On peut se servir de l'un & de l'autre; mais le dilatatoire à ressort est plus d'usage. Ayant écarté doucement l'uretre, & le dilatatoire étant ouvert, il faut avec un bistouri étroit F, ouvrir à droite & à gauche un peu de l'orifice externe du canal de l'urine. On en ouvrira un peu plus ou moins, selon qu'on jugera que la pierre sera plus ou moins grosse: on retire ensuite le dilatatoire, & sur la sonde ou sur le conducteur G, qu'on aura passé dans l'uretre, on conduit la tenette I dans la vessie, & on retire le conducteur: avec la tenette on cherche & on saisit la pierre qu'on doit tirer au dehors par de petits mouvemens qu'on fait alternativement de côté & d'autre sans grande violence. On peut se servir d'un petit gorgeret H, plus étroit que celuy qu'on employe pour les hommes; & il y en a qui se contentent d'une sonde creuse. Le moins d'instrumens dont on peut se servir, c'est toûjours le meilleur: dans la tasse K, il y a de l'huile pour en froter tous les instrumens à mesure qu'on les fait servir.

Differens dilatatoires

Les mouvemens qu'on doit donner à la tenette.

De toutes les femmes qu'on taille, il y en a plus des trois quarts à qui il reste un écoulement involontaire d'urine, sur tout de celles dont on a tiré une grosse pierre. Cet accident est immanquable par la trop grande dilatation qui force & rompt le ressort des fibres de l'uretre & du sphincter. Si on pouvoit tirer la pierre par le haut appareil, on éviteroit cette incommodité; mais je n'ose pas la conseiller, avant que d'en avoir vû plusieurs expériences: toutefois comme ce moyen a pû réüssir à des hommes; je ne doute point qu'il ne convienne aussi aux femmes. Il seroit donc à souhaiter que ceux qui sont dans un usage ordinaire de tailler, fissent des essais

Inconvenient de ces opérations.

Moyens de l'éviter.

de cette pratique sur des sujets privez de vie, & qu'ils se hazardassent de la tenter sur des femmes qu'ils préverroient ne pouvoir être délivrées que trés-difficilement, & avec beaucoup de danger par le grand & le petit appareil, qui seront toûjours plus pénibles aux malades, que le haut appareil.

## *Histoire du Frere Jacques.*

CE qui s'est passé à la Cour & à Paris au sujet du Frere Jacques, regarde tellement les Lithotomistes que j'ay crû qu'il étoit à propos d'en rapporter l'histoire en cet endroit. Je le feray trés-fidélement, afin que le public informé de la verité puisse juger si la maniere d'opérer de ce nouveau Lithotomiste doit être préferée à celles qu'on a pratiquées jusqu'à présent.

Conduite & maniere de vie du Frere Jacques.

Dans le mois d'Août de l'année 1697. arriva à Paris une espece de Moine, qui avoit l'habit de Recolet avec cette difference seulement, qu'il étoit chaussé & qu'au lieu de capuchon il portoit un chapeau. Il se faisoit appeller Frere Jacques, & il paroissoit simple & ingenu; il étoit sobre ne vivant que de potage & de pain; il n'avoit point d'argent, & ne demandoit que quelques sols pour faire repasser ses instrumens, ou pour faire racommoder ses souliers. Il s'étoit fait une Religion à sa mode, avec des vœux dont il laissoit la liberté à son Evêque de le dispenser quand il voudroit.

Les propositions qu'il fit en arrivant à Paris.

Il venoit pour lors de Bourgogne: & étoit porteur de quantité de certificats des opérations qu'il avoit faites en differens endroits. Il se fit connoître à la Charité par M. Maréchal, présentement premier Chirurgien du Roy, & trouva mauvais de ce qu'il ne vouloit pas le laisser tailler dans cet Hôpital, étant venu exprés à Paris, disoit-il, pour apprendre aux Chirurgiens une maniere particuliere

d'exécuter cette opération : Mais comme on n'expose point les malades de l'Hôtel-Dieu ni de la Charité pour faire des expériences, on luy donna un cadavre à qui on avoit mis une pierre dans la vessie ; il la tira de la maniere qu'il a accoutumé de faire, en présence des Chirurgiens de la Charité, qui dés cette premiere fois ne furent pas contens de sa façon d'opérer.

Frere Jacques peu satisfait de l'accueil qu'on luy avoit fait à Paris, en partit dans le mois d'Octobre suivant pour aller à Fontainebleau où la Cour étoit pour lors ; il s'addressa à Mr. Duchesne premier Medecin des Princes, à qui il rendit quelques lettres de recommandation qu'il avoit pour luy, & à qui il fit voir tous ses certificats. Mr. Duchesne fut charmé du récit que luy fit Frere Jacques tant du dessein qui l'avoit conduit à Paris & à la Cour, que de sa maniere d'opérer, & du grand nombre d'opérations qu'il en avoit faites ; & par un zele qu'on ne peut assez louer, il en parla à M. Fagon premier Medecin du Roy, à M. Bourdelot premier Medecin de Madame la Duchesse de Bourgogne & à divers autres, qui tous conclurent qu'il le falloit voir travailler. Il se présenta un garçon Cordonnier de Versailles, qui étoit alors à Fontainebleau, & qui avoit la pierre. M. Duchesne le fit mettre chez une garde ; & luy fit fournir tout ce qui luy étoit nécessaire. Frere Jacques luy fit l'opération en présence de Messieurs les Medecin & de M. Felix qui étoit premier Chirurgien du Roy. L'opération réüssit heureusement, & ils en sortirent tous trés-contens, & même M. Felix retira chez luy Frere Jacques qu'il logea & qu'il nourrit pendant tout le voyage.

*Sa reception à la Cour.*

*Premier sujet qui se présente.*

*Succés de son opération.*

Cette opération fit beaucoup de bruit, elle fut publiée par toute la Cour : M. Duchesne en informa les Princes, & leur rendoit compte tous les

*Eloge qu'on fit de sa méthode.*

matins de la ſanté du malade. Il regardoit Frere Jacques comme un homme envoyé de Dieu pour ſoulager ceux qui ſont affligez de la pierre, par une méthode plus aiſée & moins dangereuſe que celle qui ſe pratiquoit. Effectivement les commencemens de l'opération du Cordonnier furent heureux; elle fut faite promptement, le malade piſſa par le conduit ordinaire peu de tems aprés l'opération; elle ne fut accompagnée d'aucun accident fâcheux. & on vit dans les rues ce Cordonnier ſe promenant trois ſemaines aprés avoir ſubi la taille.

Pratique du Frere ſur les hernies.

Sur ce que Frere Jacques dit qu'il avoit encore une maniere particuliere de guérir les hernies, on luy chercha des enfans & des hommes qui euſſent des deſcentes; il en fit trois ou quatre opérations en préſence des mêmes Medecins & Chirurgiens, qui luy ayant vû ôter le teſticule qu'il tiroit par l'inciſion faite dans l'aine, & qu'il retranchoit ſans héſiter; n'approuverent point cette façon d'opérer; mais au contraire la condamnerent, perſuadez qu'on doit conſerver les teſticules comme parties néceſſaires. Cette derniere opération par laquelle à l'imitation de ces coureurs de campagne il émaſculoit tous ceux à qui il la faiſoit, ayant donc été unanimement rejettée, on s'en tint à celle qui regardoit la pierre, & voici comment il la pratiquoit.

Défaut de cette méthode.

Maniere de tailler du Frere.

La préparation chez luy n'étoit comptée pour rien; il ne ſe ſoucioit point que le malade eût été ſaigné & purgé avant l'opération. Il fait aſſeoir le malade ſur le bord d'une table expoſée au jour, il le couche enſuite à la renverſe, luy mettant ſeulement un oreiller ſous la tête, & il le fait tenir les deux cuiſſes écartées & ployées en enhaut les talons proches les feſſes par deux hommes trés-forts, parce qu'il ne le lie point, s'en fiant ſur la force de ceux qui le tiennent. Il introduit dans la verge une ſonde graiſſée, qui n'eſt point canelée, dont le bout

luy sert à pousser de la main gauche en dehors l'endroit de la vessie où il doit faire son ouverture; puis prenant de sa main droite un bistouri long fait en forme de poignard, il le plonge proche la pointe de la fesse gauche deux doigts loin du périnée, & le poussant droit vers la région de la vessie, il l'ouvre dans son corps le plus prés de son col qu'il peut: il ne retire point le bistouri qu'il ne l'ait ouverte autant que le demande la grosseur de la pierre. Il se sert d'u conducteur pour conduire la tenette, qui est à peu prés semblable aux nôtres; & souvent avant que d'introduire cet instrument, il examine avec son doigt fourré dans la playe l'endroit où peut être la pierre. Quand elle est chargée, il la tire promptement & rudement ne réflechissant nullement sur les mauvaises suites que peuvent avoir les violences qu'il fait pour l'extraire. S'il y en a plusieurs, il les tire de même que la premiere, & lorsqu'il les voit toutes dehors, il croit avoir tout fait; car il ne songe pas même à apprêter un appareil, & il ne s'embarrasse point de panser ses malades, ne se servant ni d'astringens, ni de défensifs, se contentant d'un peu d'huile & de vin pour tout reméde appliqué sur la playe; & lorsqu'on luy a représenté le besoin que le malade a d'estre bien pansé, il a répondu, Je luy ay tiré la pierre; Dieu le guérira.

L'endroit où il enfonce son poignard.

Il abandonne son malade, aprés lui avoir tiré la pierre.

La Cour partant pour Versailles, Frere Jacques prit le chemin de Paris où sa réputation l'avoit devancé. Il y trouva tout le monde informé de ce qu'il avoit fait à Fontainebleau, & chacun s'empressa de luy procurer des sujets, croyant leur faire plaisir, que de les mettre entre les mains du Frere. Il en tailla cinq ou six, dont il en mourut quelques-uns. Il vint à la Charité de Versailles en tailler quatre, entre lesquels il y avoit un Irlandois à qui il trouva au lieu de pierre dans la vessie une bale de plomb couverte d'une matiere graveleuse,

Son retour à Paris.

Nouvelles épreuves qu'il y fit.

qui l'incommodoit autant & plus qu'auroit fait une pierre, & qui obligea de le tailler : ce malade avoit reçû quatre ou cinq ans auparavant un coup de mousquet dans le bas ventre, dont la bale avoit percé la vessie, y avoit séjourné & s'y étoit grossie jusqu'au jour de l'opération : ce qui fait voir que les playes de la vessie se guérissent aisément, & qu'on pourroit sans crainte tirer les pierres par le haut appareil. De ces quatre malades il y eut une petite fille âgée de sept ans qui mourut trois jours aprés l'opération. M. Felix m'envoya chercher pour aller avec luy en faire l'ouverture ; nous trouvâmes la vessie ouverte dans son corps proche son col, c'est-à-dire en l'endroit où il a coutume de l'ouvrir ; nous vîmes au vagin une playe de la longueur de l'ongle, elle avoit été faite par le tranchant du bistouri en le poussant le long du vagin pour aller à la vessie. Frere Jacques dit à cela que les playes du vagin n'étoient d'aucune conséquence, & qu'il luy arrivoit souvent de le percer. On étoit trop prévenu en sa faveur, pour concevoir de cet aveu aucune impression contre luy on attribua la mort de cette enfant à plusieurs vers qu'on luy trouva dans les boyaux, & dont elle avoit vuidé quelques-uns avant que de mourir.

*Exemple de la guérison d'une playe faite au corps de la vessie.*

*Il luy est ordinaire de percer le vagin.*

On se servit de l'autorité des Magistrats & entr'autres de M. le premier Président, pour faire ordonner, que dans le Printems qui s'approchoit, & qui est la saison où on taille à l'Hôtel-Dieu & à la Charité de Paris, ce seroit Frere Jacques qui tailleroit dans ces lieux, car on étoit entêté que sa méthode étant la meilleure, il falloit s'en servir & abandoner desormais celle qu'on avoit mise en pratique jusques alors. Il fit en plusieurs fois environ cinquante opérations dans l'un & l'autre de ces Hôpitaux. C'étoit un empressement inconcevable pour le voir travailler ; il n'y avoit pas un Medecin

*Le Frere est proposé pour tailler aux Hôpitaux de Paris.*

ni un Chirurgien qui ne tâchât d'y entrer; il falloit des gardes pour empécher la foule, & il y a eu jusques à deux cens personnes à la fois présens à ses opérations.

Evénemens peu favorables de ses opérations.

De tous ces taillez le nombre de ceux qui moururent, fut plus grand que de ceux qui guérirent; on apprenoit tous les jours la mort de quelqu'un, & il en mourut à la Charité jusqu'à sept en un même jour. Cette quantité de morts qui devoit ouvrir les yeux aux partisans trop zelez de Frere Jaques, fit un effet tout contraire; car ne voulant pas avouer qu'ils avoient porté leur jugement en sa faveur avec trop de précipitation, ils rejettoient la cause de tant de malheurs sur les Chirurgiens de la Charité, disant hautement qu'il falloit que par jalousie, contre ce nouvel Opérateur ils eussent empoisoné ces malades, prétendant qu'ils ne pouvoient être péris en si grand nombre & si promptement, que par quelque cause étrangere à l'opération.

Véritables causes de ses mauvais succés.

On n'a pas eu de peine à justifier les Chirurgiens de ces calomnies: l'ouverture des corps de ces morts a été la preuve de leur innocence; la maniere dont ils en ont usé à l'égard de Frere Jacques qui ne peut pas faire la moindre plainte contr'eux, & l'acueuil qu'ils font à tous ceux qui leur apportent quelque chose de nouveau dans la Chirurgie, montrent qu'ils ne cherchent qu'à la perfectionner; & s'ils alloient en foule pour le voir travailler, c'étoit plûtôt pour apprendre la maniere qu'on publioit merveilleuse, que pour la critiquer ou la condamner. C'est donc à tort qu'on les a accusez; il n'y a qu'à examiner & la nature & les suites de cette opération pour être convaincu que la cause de tous ces desastres lui doit être uniquement attribuée; & il faudroit plûtôt s'étonner de ce que ses malades ne périssoient pas tous par les inconvéniens terribles qu'on a vû accompagner cette opération que je vais vous rapporter.

N'y ayant rien qui retienne la pointe du bistouri, Frere Jacques le pousse d'ordinaire trop avant, ce qui fait qu'il perce la vessie de part en part, vû que pressant le ventre du malade il contraint le fond de la vessie de s'approcher de son col; ainsi pour peu que le bistouri soit entré dans cet organe, il en touche bien-tôt le fond, qu'on a aussi trouvé ouvert à beaucoup de ceux qui sont mort; & c'est la raison pourquoy Frere Jacques ne vouloit point tailler ceux qui n'avoient que de petites pierres, parce que cherchant la pierre en tatonnant avec la pointe du bistouri, il la trouve aisément lorsqu'elle est grosse, & difficilement quand elle est petite: la grosse arrête le bistouri, sur laquelle il coupe de la vessie autant qu'il en juge nécessaire pour la pouvoir tirer; mais la petite ne l'arrêtant point, il a souvent percé la vessie en trois ou quatre endroits.

Sa maniere inconsiderée d'enfoncer le bistouri.

Vessie percée en trois ou quatre endroits.

On a trouvé quelquefois qu'il avoit coupé le col de la vessie en travers, de sorte qu'elle étoit tout à fait séparée de l'uretre, parce que nayant rien rencontré qui conduisit le bistouri, il alloit couper ce col au lieu du corps qu'il prétendoit ouvrir proche cette partie, & alors connoissant son erreur, il é oit obligé de faire une autre ouverture auprés de ce même col pour en tirer la pierre; or jugez si une vessie ainsi coupée peut se guérir, & s'il ne faut pas que le malade périsse.

Col de la vessie coupé.

Il est souvent arrivé que Frere Jacques ouvroit aussi le rectum, parce que le bistouri coulant le long de ce boyau pour aller à la vessie, & l'approchant de trop prés un des deux tranchans de l'instrument y faisoit une incision longitudinale; on ne peut pas douter que le rectum n'ait été ouvert, vû les matieres fécales qui sortoient par la playe. Il y a même eu quelques-uns qui ne sont pas morts de cet accident, & à qui les gros excrémens sortent encore par une fistule qui leur en est restée.

Rectum ouvert par ce même Lithotomiste.

Je

Je vous ay déja dit que Frere Jacques ne s'étonnoit point quand il avoit ouvert le vagin ; cela luy arrivoit à presque toutes les femmes qu'il tailloit ; il prétendoit que la playe n'en étoit point mortelle, ni même dangereuse, & qu'elle se guérissoit facilement. Je luy en ay vû tailler deux, à qui l'incision faite, le sang sortoit par l'orifice externe de la matrice ; ce qui étoit une preuve certaine que le vagin étoit ouvert.

On m'a dit même qu'il y a quelques femmes à qui il avoit ouvert le vagin & le rectum tout ensemble ; les gros excremens leur sortant par le col de la matrice ; de maniere que ces pauvres femmes étoient dignes de compassion, vû qu'elles se trouvoient en même tems trois playes considérables en trois parties differentes, sçavoir à la vessie, au vagin & au rectum.

L'intestin, la vessie & le vagin traversez ensemble.

Il ne suffit pas d'avoir bien fait l'opération, il est de l'habileté du Chirurgien de bien traiter le malade, & de le conduire à sa parfaite guérison. Frere Jacques étoit hardi à travailler, mais il ne se mettoit point en peine de procurer à la playe une bonne cicatrice : son talent étoit d'aller de ville en ville, & de tailler tout ce qui se présentoit ; il quittoit aussi tôt ses malades, & les abandonnoit sans se soucier des suites ; & c'est la raison pouquoy il avoit tant de certificats, parce qu'il se hâtoit de les prendre de ceux qui avoient été présens à l'opération, & qui pouvoient rendre témoignage de son adresse & de son habilité à tirer la pierre. Mais s'il eût attendu à les demander aprés la guérison, ils n'euroient pas parlé avec tant d'éloge qu'ils faisoient immédiatement aprés l'opération. Par exemple, si Frere Jacques eût demandé des certificats à Messieurs les premiers Medecins de la Cour aussi-tôt qu'il eût taillé ce Cordonnier à Fontainebleau, ils eussent été trés-avantageux pour luy ; mais aprés l'avoir

Plusieurs certificats donnez à ce Frere.

Guérison imparfaite du premier sujet qu'il tailla.

vû languir à Versailles, & mourir deux ans aprés qu'il eut été taillé, parce que l'urine s'écouloit toujours par la playe; les certificats alors rendant témoignage de la verité n'auroient point été favorables à ce Litotomiste.

La mort prompte & cruelle de M. le Maréchal de Lorge, qui arriva le lendemain de l'opération que lui fit Frere Jacques, a désabusé tout le monde; ses partisans même n'ont pas osé entreprendre de l'excuser; ils sont convenus de sa faute, & M. Fagon qu'on pressoit de se mettre entre les mains du Frere, a pris le bon parti en se mettant entre celles de M. Maréchal qui l'a heureusement tiré d'affaire, quoique les circonstances de ces deux opérations fussent semblables; car il y avoit à chacun un fungus dans la vessie. M^r. Maréchal a sauvé la vie à M^r. Fagon, & Frere Jacques a tué M. le Maréchal de Lorge; ce qui doit faire mettre une grande difference entre le Charlatan & le bon Chirurgien.

Il perd son crédit & va ailleurs où sa réputation ne se conserve pas lóg tems.

Tous les faits que je viens de rapporter, ont été cause que les applaudissemens qu'on donnoit à Frere Jacques n'ont pas continué, & que sa réputation a changé à son dèshonneur peu de tems après sa naissance; & ceux qui le vantoient le plus, ont été obligés de se taire. Il a pris le parti d'aller à Orleans, à Lyon & en d'autres Villes du Royaume où il a opéré comme à Paris. Les premieres Lettres qu'on en a reçût écrites par ceux qui l'avoient vû travailler, publioient sa grande dexterité; mais les dernieres, à l'exemple de celles de Paris, ne lui étoient point avantageuses, de sorte qu'il n'est presque plus mention de Frere Jacques: apparemment qu'il retournera à son premier exercice, & qu'il se contentera d'aller de village en village tailler charitablement aux dépens des pauvres malheureux qui lui tomberont entre les mains.

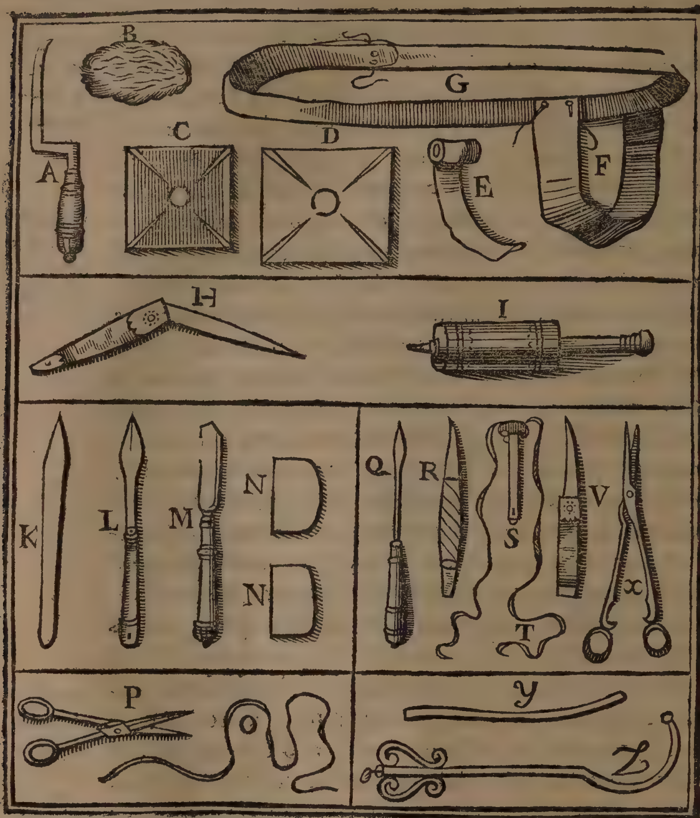
Quoique je n'approuve pas la maniere d'opérer de Frere Jacques, je ne la condamne pas absolument ; il y a du bon dans cette opération. J'en ai tiré deux utilitez, l'une sur la ponction au périnée, que je conseille de faire à l'endroit de la vessie où il fait son ouverture pour en tirer la pierre ; & l'autre sur l'ouverture que je propose de faire au fond même de la vessie, pour en tirer la pierre par le haut appareil. Enfin je suis persuadé qu'un Chirurgien bon Anatomiste qui sçait conduire son instrument, & qui est maître de le porter où il veut, pouroit réüssir par la maniere de Frere Jacques, parce qu'il éviteroit tous les accidens qui lui sont arrivez : mais c'est trop exposer un malade, que de le faire tailler par ce Frere, qui n'ayant aucune connoissance des parties qu'il faut couper, n'a de hardiesse à y enfoncer son poignard, que parce qu'il manque de lumiere pour en prévoir les conséquences. Il n'y avoit personne qui ne tremblât en le regardant opérer, & les Chirurgiens mêmes, quoiqu'aguéris sur ces sortes d'opérations étoient effrayez de lui voir tenir son couteau si long-tems dans la playe.

Avantages qu'on peut tirer de sa méthode.

Moyen de la perfectionner.

Enfin le fruit de cette histoire est de nous apprendre qu'il ne faut pas applaudir avec tant de précipitation sur ce qui nous paroît nouveau ; il faut dans la Médecine recevoir tous les remédes qu'on propose, & dans la Chirurgie voir pratiquer ceux qui se vantent de faire mieux que les autres : nous ne devons pas tête baissée donner dans toutes les nouveautez. En les examinant, on prend le bon, & on en laisse le mauvais. C'est ainsi que les Arts se sont augmentez, & c'est ainsi que la la Chirurgie est montée par dégrez à la perfection où elle se fait admirer aujourd'huy.

F. XVII. POUR LES OPERAT. SUR LA VERGE.




La verge est sujette a beaucoup de maux.

DE toutes les parties de notre corps, il y en a peu qui soient sujettes à un plus grand nombre de maladies que la verge : de celles qui l'attaquent, les unes se guérissent par des remédes tant généraux que particuliers, & les autres demandent l'opération de la main. C'est de ces derniers que j'ai à vous entretenir, en vous enseignant ce qu'il faut faire pour les guérir.

La verge a trois parties qui sont ordinairement soumises aux opérations; sçavoir, le prépuce, le gland, & l'uretre. Au prépuce on en fait deux, le phymosis, & le paraphymosis; au gland trois, car on le sépare lorsqu'il est adherent, on en ôte les poreaux, & on le perce lorsqu'il est bouché; & à l'uretre deux, qui sont d'en consumer les callositez, & d'en tirer une pierre lorsqu'il y en a d'arrêtée. Je vous ai démontré cette derniere en faisant l'opération pour la pierre, je vais vous montrer les autres. Voilà celles qui sont utiles, & qu'on doit nécessairement sçavoir: il y en a trois autres qu'on doit rejetter comme inutiles, ce sont celles du recutili, de la circoncision & du bouclement, dont je ne vous parlerai qu'autant qu'il faut que vous en sçachiez, pour être les premiers à les condamner.

Trois parties de la verge soumises aux opérations.

Par le recutili, les Anciens entendoient une opération qu'ils faisoient à la verge, lorsque le gland étoit trop découvert. Ils la pratiquoient en deux manieres, l'une en faisant une incision circulaire à la peau de la verge vers la racine, & tirant cette peau jusqu'à ce que le gland fût recouvert; & l'autre après avoir rehaussé le prépuce sur la verge, ils incisoient en rond la peau interne du prépuce proche le gland: puis à l'une & à l'autre de ces manieres ils lioient le bout du prépuce sur une petite canule de plomb pour laisser sortir l'urine, & procuroient une cicatrice entre les deux lévres de l'incision. Ils faisoient cette opération à ceux qui ayant le gland toujours découvert se sentoient incommodez par le frottement continuel de la chemise, & qui vouloient à quelque prix que ce fût l'avoir recouvert.

De l'opératiõ du Recutili.

La Circoncision se faisoit à une indisposition toute opposée au recutili; c'étoit lorsque le gland ne se pouvoit pas découvrir. On faisoit une ligature au

De la Circoncision.

bout du prépuce au dessus de ce qu'on en vouloit couper, qui étoit environ l'épaisseur d'un ou de deux écus, puis avec des ciseaux on coupoit cette extrémité du prépuce, qui fait quelquefois un cercle si étroit, qu'il empêche qu'il ne se rebrousse sur le gland. Cette opération n'est plus en usage que chez les Juifs & les Turcs qui en font une cérémonie, & un mystere de leur Religion : les Chétiens ne la pratiquent point, mais les Rabins & les Mouftis la font à tous les enfans mâles de leur Loi, peu de tems aprés leur naissance.

Du bouclement des garçons.

Je ne sçai pas qui est l'inventeur du bouclement des garçons ; mais cette opération choque le bon sens. On tiroit le prépuce en dehors, & le traversant d'une aiguille enfilée on y lessoit un gros fils jusqu'à ce que les cicatrices des trous fussent faites, puis retirant le fil, on passoit à la place une grosse boucle de fer qu'on y laissoit tout le tems que le sujet étoit dans un âge incapable de travailler à la génération. Ils prétendoient que cette boucle l'empêchant d'avoir commerce avec des femmes, jusques à l'âge de vingt-cinq ans qui est le tems qu'on l'ôtoit, les forces ne se dissipoient point, & qu'elles se conservoient pour engendrer des enfans forts & en état de servir la République.

Inutilité de ces trois opérations.

Voilà trois opérations trés-inutiles, sur tout en ces pays Septentrionnaux & temperez où le prépuce n'est pas sujet à se racourcir, ni à se ralonger excessivement comme dans ces régions chaudes, où la Circoncision est souvent nécessaire, & où la passion d'amour porte de si bonne heure les hommes aux embrassemens. Venons aux opérations de pratique.

Du Phymosis. Son étimologie.

LE nom de phymosis est dérivé du verbe Grec *phimoein* qui veut dire, serrer ou étrecir, parce que l'extrêmité du prépuce est tellement étroite qu'elle ne permet pas au gland de se découvrir; de sorte que cette maladie n'est autre chose que le prépuce trop serré, dont l'extrêmité forme une bride circulaire, qui empêche que le gland ne soit libre dans son usage: ce mal survient ou naturellement, ou par accident.

Phymosis naturel.

Cette indisposition est appellée naturelle, quand l'enfant a dès sa naissance le bout du prépuce fort étroit. Il y en a plusieurs à qui cela est arrivé, & à qui en croissant il s'est peu à peu élargi, de sorte que le gland s'en est dépouillé naturellement, mais il y en a d'autres à qui le prépuce est tellement serré, qu'il leur est impossible d'appercevoir l'extrêmité du gland On prétend que cela leur cause deux incommoditez, l'une de nuire à la génération, en empêchant que la semence ne soit lancée avec assez de vitesse pour être reçue de la matrice, & l'autre, qu'il s'engendre une crasse blanchâtre entre le prépuce & le gland, laquelle ne pouvant pas être détachée s'aigrit par son séjour, picote & cause un prurit au gland, qui en est d'autant plus fatigué qu'il est trés-sensible dans ces personnes. Ces raisons néanmoins ne sont pas suffisantes pour en venir à l'opération: car pour répondre à la premiere, je vous dirai que j'en ai vû qui avec cette indisposition ne laissoient pas que de faire des enfans; il y en a mille exemples: & on remedie aisément à la seconde incommodité en tenant avec les doigts le bout du prépuce serré quelque tems, pendant que le sphincter de la vessie est lâché pour pisser, l'urine pour lors remplissant le prepuce balaye & nettoye le gland de la crasse qui s'y étoit amassée & qu'elle

Inconveniens de cette indisposition.

entraîne avec elle en sortant rapidement quand on quitte le prépuce.

Phymosis accidentel. Cette maladie est nommée accidentelle lorsqu'elle est causée par des chancres ou ulcères vérolíques, qui se cantonnent tout autour du gland, ou par une boursouflure & une inflammation de la verge, qui fait que le gland trop serré pour lors par le prépuce tumefié pouroit tomber en mortification: dans ces deux occasions il faut en venir promptement à l'opération qui consiste dans une incision qu'on fait au prépuce depuis son extrêmité jusqu'à la couronne du gland. Voici la maniere de s'en acquitter.

Situatiõ du malade. Ayant avant l'opération préparé le malade, s'il est nécessaire, & disposé l'appareil, on le fait asseoir dans nn fauteuil un peu panché en arriere; & alors le Chirurgien prend de sa main droite un instrument fait exprès, qui ne sert qu'à cette opération: il est emmanché, & a la pointe & le tranchand comme un canif. Vous le voyez marqué A, & comme il est pointu ou met au bout une petite boule de cire grosse comme un grain de coriandre, qui empêche qu'il ne pique en le glissant entre le gland & le prépuce. Lorsque la pointe de l'instrument est parvenue à la couronne du gland, l'Opérateur tient ferme la verge de sa main gauche, puis poussant l'instrument il en perce le prépuce qu'il coupe depuis la couronne du gland jusqu'à son extrêmité en retirant l'instrument à lui: il faut faire en sorte que les deux membranes du Prépuce soient coupées également. On laisse couler un peu de sang pour dégorger la verge, puis on panse la playe, mettant un plumaceau B, couvert d'astringent, un emplâtre C, fait en croix de Malte, & percé dans son milieu, afin qu'il ait une issue pour l'urine, avec une compresse D, de même figure, trempée dans

Maniere d'opérer.

Pansement de la playe.

l'oxicrat, & une petite bande E, avec laquelle on fait des circulaires autour de la verge : on met ensuite la verge dans un petit suspensoir F, attaché à une bande circulaire G, autour du ventre, afin qu'elle ne pende point en en-bas, & que la fluxion n'y soit pas excitée.

Cette opération est absolument nécessaire à ceux qui ont le prépuce serré par des chancres, ou par des ulceres véroliques autour du gland. Pour guérir ces maux, il les faut panser, ce qu'on ne peut pas faire qu'on n'ait découvert le gland : si on n'y faisoit point de remedes, ces chancres rongeroient la verge, ou produiroient la vérole ; c'est pourquoi on aura recours à l'opération. Mais on la doit éviter à ceux qui impatiens d'avoir leur gland découvert, veulent qu'on leur fasse : j'ai évité de la faire à quelques-uns qui ayant le prépuce étroit de naissance, n'avoient point d'autre raison de la demander, que l'envie d'être faits comme les autres. A qui il importe qu'ō fasse cette opération.

Je ne sçai point la raison pourquoi on ordonne de faire l'incision à un des côtez de la verge; ce n'est pas pour éviter les vaisseaux, car il y en a également dans toute la circonference du prépuce : pour moi je la fais à la partie moyenne & superieure de la verge ; je trouve qu'en cet endroit, l'incision est plus profonde, le gland se découvre mieux à droit & à gauche, & la difformité est moins grande que quand on la fait à un des côtez. L'endroit où on doit plûtôt faire l'incision.

LE mot de Paraphymosis est composé de *para* qui veut dire grandement, ou au de là, & de *phimoein*, qui signifie serrer, parce que le gland est tellement serré à sa racine par le rebroussement du prépuce, au de-là duquel il est avancé, qu'il tomberoit en mortification, si on n'y remédioit promptement. Cette maladie est toute contraire au phy- Du Paraphymosis.

mosis : dans celle-ci le gland est trop couvert, & à celle-là il est trop nud. Il y a des Auteurs qui font deux sortes de paraphymosis, l'un qui arrive naturellement, & l'autre par accident.

Paraphymosis de naissance.

Celui qu'ils appellent naturel est lorsque le prépuce étant naturellement très-court, il se retrousse tout entier derriere la couronne du gland, & on ne le recouvre plus : lorsque ceux qui ont cette legere incommodité demandent du secours, quelques Auteurs veulent qu'on leur fasse l'opération du récutili, dont nous avons parlé ; mais elle ne se pratique plus : ceux qui ont été circoncis sont sujets à cette espece de paraphymosis, parce qu'on a retranché du prépuce.

Paraphymosis qui vient de quelque effort.

Le paraphymosis accidentel, est lorsque par violence on a fait remôter le prépuce par dessus la couronne du gland, & qu'étant naturellement étroit, il ne peut plus descendre & recouvrir le gland, étant arrêté au dessus par la largeur de la couronne. Cela arrive souvent à des enfans dont le gland n'a point encore été découvert, & qui par fantaisie le voulant voir ont par force fait remonter le prépuce au dessus du gland, & à de nouveaux mariez qui font des efforts pour dépuceler de jeunes filles qu'ils auront épousées ; car alors par la violence que la verge fait pour entrer, le gland se découvre, & ne se peut plus recouvrir. J'ai vû un jeune homme à qui cela arriva le jour de son mariage, & qui trois jours après me vint trouver avec un furieux paraphymosis, croyant que c'étoit du mal vénerien que sa femme lui avoit donné : je lui en fis la réduction, & lui dis que c'étoit au contraire une preuve que sa femme étoit pucelle, & que si elle n'eût pas été sage, elle lui auroit épargné la douleur qu'il venoit d'endurer.

Il faut que ceux qui nous ordonnent de guérir les paraphymosis par médicamens ne soient gué-

res inſtruits de cette maladie : je ne comprend pas comment on peut ſe fier à des huiles, à des cerats & à des cataplaſmes pour le traitement d'une maladie auſſi preſſante, & qui veut qu'on ne differe pas un moment à réduire la partie en ſon état naturel, à moins qu'on ne veuille expoſer la verge à tomber en gangréne Au phymoſis il faut avant que de travailler préparer ſon appareil; mais au paraphymoſis il faut commencer par revêtir le gland de ſon prépuce, enſuite on prépare les remédes & les bandes néceſſaires. Le pitoyable état d'une verge attaquée d'un paraphymoſis, & les douleurs que reſſent le malade demandent un ſecours plus prompt que n'eſt celui des topiques, ordonnés ſouvent par des gens qui ne connoiſſent pas le péril où eſt cette partie.

Aplication des médicamens inutiles en cette rencôtre.

Il faut donc en venir à l'opération, qui conſiſte à faire deſcendre le prépuce ſur le gland pour le recouvrir; c'eſt ce qu'il faut faire ſur le champ, & ne point quitter le malade qu'il ne ſoit recouvert Pour y parvenir : on met d'abord tremper la verge dans de l'eau froide un peu de tems, afin que par la fraîcheur de l'eau les eſprits étant répercutez le gland puiſſe diminuer de ſon volume qui eſt pour lors fort gros & trés dur ; puis prennant la verge entre les deux doigts indices & du milieu des deux mains, dont les dos regardent le ventre du malade, on amene le prépuce ſur le gland qu'on repouſſe en même tems avec les deux pouces, tâchant de le faire rentrer dans ſa bourſe. S'il n'y avoit pas longtems qu'il fût découvert, on pourroit eſperer de réuſſir de cette maniere ; mais comme ces ſortes de maladies ne ſe déclarent au Chirurgien qu'à l'extrêmité, quand la verge eſt beaucoup enflée, qu'il y a des bourlets au prépuce pleins d'une eau rouſſâtre qui le tumifient extraordinairement, & qu'il s'eſt même fait des crevaſſes circulaires qui ſéparent

A quoi ſe réduit l'opération.

en partie le gland de la verge, on eſt obligé de faire avec la pointe de la lancette H, de petites inciſions à la membrane interne du prépuce pour débrider l'endroit par où il ſerre trop le gland; on fait autant de ces petites inciſions qu'il en faut pour laiſſer la liberté au prépuce de deſcendre pardeſſus le gland, ce qui n'eſt pas difficile pour lors, en prenant la verge de la maniere que je viens de dire.

Traitement du malade après l'opération.

Quand le gland eſt rentré dans ſa loge, l'opération eſt finie. On prépare ſon appareil qu'on poſe de la même maniere qu'on fait au phymoſis, on fait une embrocation ſur le ventre qu'on couvrira d'une compreſſe trempée en oxicrat, on en met une autre ſur les bourſes, on ſaigne le malade quelque tems aprés l'operation, on lui tient le ventre libre par des lavemens rafraîchiſſans, on lui fait obſerver un bon regime de vivre pour éviter les triſtes ſuites d'une pareille maladie, & au bout de quelque jours, il ſera bon de faire avec la ſeringue I, des injonctions déterſives ſous le prépuce pour mondifier & nettoyer les playes des petites inciſions qu'on a été obligé d'y faire, & enſuite on en procure la cicatrice.

Conſeil dequelques Auteurs à éviter.

Je trouve dans quelques uns de ces nouveaux Auteurs qui ont écrit des Opérations, qu'on doit preſſer avec les deux pouces autour du gland pour le faire rentrer, & non pas pouſſer contre ſon extrêmité vers la racine de la verge, parce qu'étant molet, on l'élargiroit en le pouſſant ainſi, & on l'empêcheroit de rentrer dans ſa place. Ceux qui nous donnent ce précepte, nous font connoître qu'ils ne ſont guéres Chirurgiens, parce que s'ils avoient pratiqué cette opération, ils ſçauroient que pour lors le gland eſt tellement tumefié & dur, que quelques efforts qu'on faſſe pour le recouvrir, il eſt impoſſible de le rendre plus large en pouſſant contre ſon extrêmité; il faut s'en rapporter à ceux

qui sont dans l'usage actuel des choses ; & personne ne peut mieux instruire les autres sur le fait des opérations, que ceux qui les ont pratiquées depuis un grand nombre d'années.

De l'adherence du prepuce avec le gland.

L'Adhérence qui se fait quelquefois du prépuce avec le gland est appellé symphysis, de *syn*, qui veut dire ensemble, & de *phyein*, qui signifie attacher, parce que pour lors le prépuce est fortement attaché avec le gland. On a vû des enfans venir au monde ayant le prépuce collé avec le gland, il est très-difficile à séparer quand cela vient de la naissance, parce que ces deux parties ayant été formées ensemble se trouvent jointes dans toute leur circonference, & comme ne faisant qu'une même partie continue. Il faut néanmoins tâcher de les séparer, avec une petite feuille de myrthe K, un peu tranchante qu'on coule doucement entre le gland & le prépuce, prenant garde de ne pas percer le prépuce qui est mince, & qui ne se répareroit pas aisément. On peut encore en tirant le prépuce en en-haut avec la pointe du scalpel L, disséquer & séparer les deux membranes du prépuce & du gland, & de même qu'un Anatomiste sépare deux membranes contigues l'une à l'autre, & si en faisant cette opération on ne pouvoit pas se dispenser d'anticiper sur l'une ou sur l'autre de ces parties, il faudroit couper plûtôt du gland que du prépuce : mais un Chirurgien adroit sépare ces parties sans les offenser, & après cette séparation il insinue tous les jours dans l'intervalle des parties désunies une feuille de myrthe d'yvoire, pour en empêcher la réunion.

Maniere d'inciser.

Du symphysis accidentel de son origine

Il arrive souvent que cette cohérence vient après l'opération du paraphymosis, car si on néglige de cicatriser les playes faites à la partie interne du

prépuce, il ne manquera point de se coller avec le gland; ou bien apès des ulceres ou chancres qu'on n'auroit pas eu soin de guérir parfaitement. Dans ce cas il n'est pas si difficile à être séparé, parce qu'il n'est adherent qu'aux endroits des ulceres, & non pas dans la totalité, comme quand ce mal vient de naissance. C'est une incommodité qui chagrine les gens mariez, parce que pour lors le devoir conjugal ne s'accomplit pas dans la perfection. C'est ce qui les fait recourir au Chirurgien qui sépare ces parties de la maniere que je viens de

Pansement du malade aprés l'opération.

de dire: la séparation en étant faite, on coule entre le prépuce & le gland de petits linges N, N, trempez dans une eau dessicative, comme est l'eau vulneraire; ce qu'on continue jusques à ce que le tout soit entierement cicatrisé.

DES PORREAUX DE LA VERGE.

IL vient souvent à la verge de petites excroissances verrucales qu'on nomme des porreaux; les Italiens les appellent *porrifigli*, parce qu'elles ressemblent à des figues. Ces excroissances sont faites d'une chair molle, baveuse & découpée fort menu; elles se multiplient bien vîte, c'est pourquoi on ne doit pas differer d'y remedier. Ces sortes de poreaux viennent presque toujours d'une cause impure contractée par des attouchemens veneriens, ce qui oblige d'avoir recours au Chirurgien, sans quoi ils ne feroient que croître & se reproduire en divers endroits.

Deux moiens de les guérir.

On nous propose deux moyens pour guérir ces maladies, l'un par médicamens, & l'autre par Chirurgie.

Choix des médicamens.

Les médicamens dont on se sert, sont de deux sorte; les uns qui mortifient ces chairs en les rendant blanches & fletries, de vives & rougeâtres qu'elles étoient, telle est la poudre de Sabine pulverisée & appliquée dessus; les autres qui les con-

sument en les corrodant & les rongeant peu à peu, comme sont les onguens de Calcitis ou d'Egyptiac.

La Chirurgie a aussi deux moyens pour les ôter; la ligature & les ciseaux. On se sert de la ligature à ceux qui ont la base étroite, on les lie avec cette soye O, fine & rouge, & ils tombent ordinairement en deux jours. Mais comme il y en a souvent beaucoup, & que rarement se peuvent-ils lier, on a bien plûtôt fait de les couper avec les ciseaux P, le plus proche de la peau que l'on peut. Il faut laisser écouler le sang qui en sort, jusqu'à la quantité d'une poillette, puis laver la verge dans du vin tiéde, & avec la pointe d'une pierre de vitriol toucher les endroits dont il sort du sang; le vitriol a deux bons effets l'un d'arrêter le sang, l'autre de cauteriser l'endroit qu'il touche en brûlant les petites racines qui tombent ensuite avec l'escarre.

Moiens Chirurgiques.

Comment on doit achever l'opératiõ.

Il ne faut pas attendre la parfaite guérison des porreaux de la verge sans le secours des remedes généraux, parce qu'étant produits par une espece de virus il faut user de ptisannes sudorifiques; les pillules ou la panacée mercurielle en emportent la cause, si on veut les guérir absolument.

De l'uretre qui n'est pas percé.

Lorsque l'uretre n'est point percé, c'est une indisposition qui vient de naissance: il est peu de Chirurgiens qui n'ayent été appellés pour secourir des enfans nouveaux nez, à qui l'uretre n'étoit point ouvert à son extrêmité & qui par conséquent ne pouvoient point pisser; d'où il est manifeste que la sérosité dans laquelle nage l'enfant pendant qu'il est dans la matrice, n'est point de son urine, comme il y a beaucoup d'Auteurs qui l'ont cru, puisque ces enfans imperforez ne pouvoient point avoir uriné, & que néanmoins ils avoient des eaux comme les autres.

L'opération consiste à faire au plûtôt une ouverture, parce que l'enfant ne pouroit vivre long-tems sans rendre son urine. On fait cette ouverture à l'endroit où elle devroit être avec cette feuille de myrthe Q, emmanchée longue & pointue, ou bien avec la lancette R. Ce trou est fort aisé à faire quand il n'y a à percer que la peau qui couvre le gland. Mais quand ce sont les parois du conduit qui sont adherens, il faut profonder jusqu'à ce que l'urine sorte, qui est la fin qu'on se propose ici. Il faut faire l'ouverture plûtôt grande que petite, pour plusieurs raisons ; & je trouve qu'il est inutile de mettre ensuite dans la playe une canule de plomb pour empêcher que les bords ne se reprennent, puisque l'urine qui passe souvent par ce conduit ne leur permet pas de se récoler.

*Maniere de faire l'opération.*

Ce n'est pas le seul défaut qui arrive au gland, que de n'être pas percé, il y en a encore trois autres qui demandent la main du Chirurgien pour les guérir, sçavoir quand le trou est trop petit, quand il n'est pas percé dans son extrêmité, & enfin quand le filet est trop court. Voyons les opérations qu'il faut faire pour corriger ces trois défauts.

*Trois autres défauts du gland.*

Si le trou du gland est trop petit, l'urine ne peut sortir que comme un filet, ou goute à goute, on est trop de tems à pisser, & la semence ne peut être éjaculée assez promptement. On doit donc élargir cette ouverture, ce qui se fait ou par remedes, ou par un instrument ; les remédes sont une tente de moelle de sureau, ou un morceau d'éponge préparée, qu'on met pour élargir peu à peu le passage, & qu'on grossit à mesure que l'ouverture s'agrandit ; mais cette maniere est trop lente, je conseille de se servir de la lancette avec laquelle on accroît le trou par ces deux extrêmitez en haut & en bas. Cette opération s'accomplit en un moment, étant plus

*Les moiens de remédier au premier.*

plus prompte & moins douloureuse que la tente; la canule de plomb n'est pas plus nécessaire ici, que quand le gland n'est point percé.

Il arrive quelquefois que le gland n'est pas percé dans l'endroit ordinaire, & qu'il l'est au dessous proche le filet : ceux qui ont cette incommodité, sont obligez de lever la verge en enhaut pour uriner; elle est appellée hypospadias de deux mots Grecs *hypo* qui veut dire dessous, & de *spazein* qui signifie percer. Cela procede souvent de ce qu'un enfant étant venu au monde sans ouverture au gland, & les parens ne s'en étant point apperçûs, l'urine qui cherchoit à sortir, s'est fait un chemin proche le filet, qui est l'endroit de l'uretre le plus mince; ceux qui ont l'uretre percé de cette maniere ne peuvent engendrer, parce que la semence se répandant aux côtez du vagin, elle ne coule que lentement & sans vigueur vers l'orifice interne de la matrice; c'est pourquoy cette indisposition demande nécessairement l'opération. Cause & inconvenient du second.

Il faut avec une feuille de myrthe pointue Q, percer le gland comme il le doit être naturellement, puis dans l'ouverture qu'on vient de faire, mettre une petite canule de plomb S, assez longue pour aller au delà de l'ouverture inférieure qui est à l'uretre, & pour conduire l'urine dehors par la nouvelle ouverture : on travaille ensuite à refermer l'ancienne, en rafraîchissant les bords par de petites incisions, & procurant la cicatrice: il faut laisser la canule dans l'uretre en la tenant attachée & liée avec ce cordon T, jusqu'à la parfaite guérison, afin que l'urine ne sortant plus par la premiere ouverture n'en empêche pas la réünion. Si on ne peut pas faire refermer ce trou, il y a quelques Auteurs qui commandent pour lors de couper le dessous du gland depuis la premiere ouverture jusqu'à la seconde, en le taillant comme une plume à écrire avec ce petit Comment on doit le réparer. Conseils de quelques praticiens

biſtouri V : de cette maniere l'urine & la ſemence ſortiront à plein tuyau, & ſeront ſéringuées où elles doivent aller.

Cauſe extraordinaire d'une ouverture faite à l'uretre loin du gland.

J'ay vû des enfans qui avoient l'uretre percé à deux ou trois doigts loin du gland; c'étoit des enfans ſujets à piſſer au lit, qui pour éviter le fouët dont on les menaçoit & dont on les regaloit ſouvent, s'étoient lié la verge avec du fil, croyant ce moyen infaillible, & à qui cependant l'urine pouſſant pour ſortir, avoit fait, aprés de violentes douleurs, une ouverture proche la ligature, par où cette ſeroſité ſortoit toûjours dans la ſuite. Pour les guerir il faut mettre dans l'uretre une canule de plomb qui paſſe au delà de l'ouverture, don on tâchera de procurer la réünion.

Incomodité du troiſiéme défaut.

Il y en a qui par une diſpoſition avec laquelle ils ſont nez, ont le frein de la verge trop court; ce frein tire en enbas le gland particulierement dans le tems de l'érection : d'où vient que l'ouverture étant pour lors trop en deſſous, ſi on ne levoit pas la verge en enhaut, on piſſeroit ſur ſes jambes ou ſur ſes pieds, & la ſemence ne peut point être lancée droit dans la matrice, ce qui nuit à la géneration. Par un petit coup de biſtori ou de ces ciſeaux X, on coupe ce frein en travers, de la même maniere qu'on coupe le filet qui eſt deſſous la langue, & ainſi on remedie par une opération fort legere aux deux incommoditez que cela cauſoit. J'en ay vû quelques-uns à qui un chancre ayant rongé le frein, les a guéris de cette incomodité, mais je ne conſeillerois pas de ſe ſervir d'un remede auſſi dangereux.

L'opération qui le guerit.

## DE LA CARNOSITE'.

QUoique carnoſité ſoit un terme général qui ſignifie toute chair ſuperflue engendrée en quelque partie du corps que ce ſoit, neanmoins l'uſage fait entendre par ce mot une excroiſſance de chair

qui occupe & embarasse le conduit de l'urine. On a crû la réalité de cette maladie si bien établie par nos Anciens que personne n'a osé la contester : ils disoient que l'humeur virulente d'une gonorhée sortant sans cesse des prostastes, corrodoit par son acrimonie le conduit de l'urine, & que de ces ulceres il en croissoit une chair fongueuse qui faisoit cette maladie. Ceux qui prétendoient avoir des remedes particuliers pour la guerir avoient interest de confirmer cette erreur, plûtôt que d'en désabuser, & d'autant plus qu'une telle maladie ayant été abandonnée des veritables Chirurgiens, étoit devenue le partage de ces coureurs ou distributeurs de secrets.

Erreur commune sur ce mal.

Jean-Baptiste Loiseau Maître Chirurgien de Bordeaux dans des Observations Chirurgicales qu'il a laissées par écrit, nous dit qu'il fut appellé pour traiter d'une carnosité le Roy Henri IV. qu'il l'en avoit pansé & gueri, & qu'il en fut recompensé par une charge de Chirurgien de sa Majesté que le Roy luy donna. Cette histoire quoique mémorable, ne prouve point qu'il y ait des carnositez ; elle fait voir que ce Mr. Loyseau fait le mysterieux, & tient un peu du Charlatan en publiant ce qu'il a fait sans dire ni les moyens, ni les remedes dont il s'est servi. S'il avoit été vray que le Roy eut eû une carnosité, & qu'il luy eût consumée, il falloit qu'en écrivant cette histoire il ne fit point un secret ni de la methode, ni des drogues qu'il avoit employées à une guérison pour laquelle il avoit été si liberalement gratifié ; mais puisqu'il se taît sur l'essentiel, je la tiens apocrife.

Exemple remarquable.

Raison de doute.

Quand on voyoit à quelqu'un une difficulté d'urine, & que l'urine sortoit deliée, fourchue, & de travers, que le malade voulant pisser étoit contraint d'aller à la selle par les efforts qu'il faisoit pour pousser son eau dehors, & que la croyant toute sortie il en demeuroit néanmoins encore dans la vessie,

on traitoit cela de carnoſité : mais quelque diligence que j'aye faite en ouvrant des corps qu'on accuſoit d'en avoir, je n'en ay point encore remarqué ; & je n'ay trouvé aucun Chirurgien qui ait aſſuré d'en avoir vû, j'entends parler de ceux qui ſont dignes de foy.

Expérience qui autoriſe ce doute.

Je ſçay qu'il y a beaucoup de gens qui ont les accidens dont je viens de parler, mais ils ne ſont point cauſez par des carnoſitez ; ce ſont des ſuites d'une ou de pluſieurs chaudepiſſes qui ont ulceré & corrodé l'uretre en pluſieurs endroits : or les cicatrices qui ſe font à ces ulceres étant durs & tenant de la nature de la calloſité, elles étréciſſent le conduit de l'urine qui n'a plus par conſéquent tant de facilité pour ſortir, & ce ſont ces mêmes cicatrices qui empêchent le paſſage de la ſonde qu'on croyoit arrêtée par la carnoſité.

Réponſe à une objection.

Quoiqu'on connoiſſe la veritable cauſe de cette maladie, elle n'en eſt gueres moins difficile à guerir : pour cela il faut débaraſſer l'uretre de ces cicatrices calleuſes qui en rendent le paſſage ſi étroit, que l'urine ne ſort que comme un filet ; & pour cet effet la ſonde ne pouvant point s'ouvrir le chemin, on aura recours aux médicamens ; car c'eſt ſe tromper que d'eſperer d'en venir à bout avec des ſondes tranchantes décrites par Ambroiſe Paré, & par d'autres Auteurs auſquels je vous renvoye pour en juger.

Le Chirurgien préparera ſon remede catheretique plus ou moins fort, ſelon que la cicatrice ſera plus ou moins vieille ; il prendra une bougie Y, dont l'extremité qu'il fera entrer dans la verge ; ſera un peu creuſe, afin de mettre de ſon remede dans cette petite cavité ; puis il introduira la bougie dans l'uretre en la pouſſant doucement juſqu'à ce qu'elle ſoit arrêtée par la cicatrice, & la laiſſant dans la verge afin que le remede qui touchera pour lors la

Remede qu'on doit appliquer à ce mal.

dureté agissant dessus, en consume une partie dont il tombera une petite escarre ; le lendemain il recommencera la même chose, & continuera jusqu'à ce que le passage soit libre. Il connoît le progrés qu'il fait en observant combien la bougie va plus loin les dernieres fois que les premieres ; mais il ne faut point s'impatienter dans cette opération qui demande du tems, car si on vouloit faire son remede plus corrosif à dessein de hâter la cure, la douleur & l'inflammation surviendroient en rongeant plus qu'il ne conviendroit. On aura soin de faire pisser le malade avant que de porter le remede, afin que restant deux ou trois heure sur la callosité, il ait le tems d'en emporter une escarre. Quand la bougie entre jusques dans la vessie, & que le malade urine à plein canal, il n'y a plus rien à consumer ; il faut alors dessécher les endroits que le remede a touchez, ce qu'on fait par des liqueurs dessicatives qu'on seringue fréquemment dans l'uretre, & par une sonde de plomb Z, frottée de vif-argent, qu'on y introduit souvent, afin d'entretenir le conduit toûjours libre & ouvert, pendant qu'il s'y forme de nouvelles cicatrices.

Progrés de la cure.

Accidens à craindre quand on précipite l'opération.

Fin du traitement.



## F. XVIII. DES OPERATIONS SUR LA MATRICE.




LA matrice n'eſt pas moins ſujette à la Chirurgie que toutes les autres parties du corps : elle eſt attaquée d'une infinité de maladies dont pluſieurs ne ſe gueriſſent que par la main du Chirurgien: elle eſt inconteſtablement l'organe le plus ſenſible du corps ; & il faut que le Chirurigien la traite avec plus de délicateſſe & de précaution que les autres.

De ces maladies qui demandent l'opération, il y en a qui arrivent à l'orifice externe de l'uterus, & d'autres à son fond : celles de l'orifice externe sont de deux sortes, sçavoir quand il est bouché, & quand il y croît quelque chose d'étranger ou contre nature : celles du fond se réduisent toutes à l'accouchement & à ses suites. Diverses maladies de la matrice.

Cet orifice se peut trouver bouché en deux endroits differens, ou aux lévres, ou aux caroncules; & il faut que le Chirurgien fasse une ouverture dans l'un & dans l'autre de ces endroits, c'est pourquoi il ne peut trop exactement en connoître les differences pour ne se point tromper. Clôture de l'orifice externe.

Quand les deux lévres sont jointes ensemble, elles le sont totalement ou en partie. Elles ne le peuvent être dans toute leur étendue que par un vice de naissance, parce qu'ayant été separées naturellement l'urine qui sort sans cesse ne leur permet plus de se joindre ensemble d'un bout à l'autre : si elles ne le sont qu'en partie, cela peut s'attribuer à la premiere conformation, ou bien à quelque accident arrivé aprés la naissance, comme des ulceres mal pansez ou des pustules survenues dans une petite verole entre les lévres qu'elles auront collées & jointes en partie l'une avec l'autre, en se cicatrisant. Differentes causes de la jonction des lévres de cette partie.

Lorsque la clôture de l'orifice externe se trouve à l'endroit des caroncules mirtiformes, elle s'est faite dés la premiere conformation, n'y ayant point de cause externe qui les puissent unir absolument. Il y a d'ordinaire de petits filets membraneux qui tiennent les quatre caroncules comme liées ensemble, & qui les serrant font qu'elles ressemblent à un bouton de rose à demi épanouy : ce sont ces fibriles qui en se rompant à la premiere approche du mari, lorsque la verge les force pour entrer, versent quelquefois des goutes de sang, ce qui est la marque du pucelage; mais quand au lieu de simples fibres la na- Liaison naturelle des caroncules. Jonction défectueuse qui leur arrive.

ture en formant le fœtus a mis une forte membrane, qui rassemblant les caroncules ne leur permet point de laisser entrer la verge dans le vagin, alors le mari fait des efforts inutiles, il ne peut forcer cette barriere, & il faut que le Chirurgien avec son bistouri luy en ouvre le passage.

Fausse opinion sur ce sujet.

Cette disposition a jetté les Anatomistes anciens, & le peuple dans deux erreurs differentes. Elle a fait que plusieurs Anatomistes ont supposé une membrane transversale dans le col de l'uterus, à laquelle ils ont donné le nom d'hymen ; & parce qu'ils ont vû en quelques sujets ces caroncules jointes par une membrane, ils ont établi pour certain qu'elle se trouvoit dans toutes les filles, & ils en faisoient la veritable preuve de la virginité, persuadez que quand elle n'y étoit point, il falloit que la fille eût été déflorée par quelque chose qui étoit entré dans le vagin. J'ay cherché cette membrane dans plusieurs filles que j'ay ouvertes à tout âge, & qui assurément avoient été sages, je ne l'y ai jamais trouvée; c'est pourquoy avec tous les Anatomistes d'aujourd'huy je la crois imaginaire. L'autre erreur est populaire : ceux qui par cet obstacle n'ont pû consommer leur mariage, ont crû qu'on leur avoit noué l'aiguillette ; car le peuple prétend que dans le tems que le Prêtre marie quelqu'un, un des assistans par un nœud qu'il fait à une aiguillette peut en prononçant de certaines paroles arrêter la consommation du mariage ; mais c'est une folie que d'être dans cette pensée. Quand un mariage ne peut pas être consommé, il n'en faut point chercher de cause surnaturelle, ni croire que ce soit un effet du pouvoir des sorciers qui n'ont de force que sur des esprits foibles & trop credules : ce défaut est toûjours naturel, & si on en examine bien le principe, on le trouvera dans les parties génitales de l'homme ou dans cellesde la femme, & souvent dans leur imagination.

Autre prévention.

De toutes ces incommoditez la plus pressante c'est lorsqu'une fille venant au monde, elle n'a point la vulve percée ; il faut l'ouvrir au plûtôt : mais on ne s'en apperçoit ordinairement que le deuxiéme ou le troisiéme jour aprés la naissance, en remarquant que l'enfant n'est point mouillé : alors l'opération est plus facile qu'immédiatement aprés la naissance, parce que l'urine sortie de la vessie, étant arrêtée par les levres jointes ensemble, les pousse en dehors par la tumeur qu'elle y fait ; & ainsi la peau étant fort tendue on voit la ligne où on doit faire l'ouverture longitudinale, de maniere que prenant le scalpel A, ou un bistouri B, on coupe la peau qui joint les lévres, & on y fait une ouverture proportionnée à la figure & à la grandeur qu'elle doit avoir naturellement.

Nécessité de l'opération quand la vulve est entierement fermée.

Maniere d'opérer.

Les Grecs ont nommé les lévres de la matrice *pterigomata* de *pteri* qui veut dire les aîles, à cause de la ressemblance : quand elles ne se tiennent qu'en partie, l'opération en est moins difficile, parce que l'ouverture qui y est demeurée aide beaucoup à achever la séparation ; on ne la fait souvent qu'aux grandes filles qui sont prêtes à se marier. On appelle cette maladie *simphisis*, comme celle du prépuce, de *sym*, qui veut dire ensemble, & de *phyein*, qui signifie attacher. Pour faire cette opération avec sureté, il faut coucher la fille sur le bord d'un lit les jambes en bas & écarrées, puis avec ce petit dilatatoire C, qu'on tient de la main gauche, & qu'on a mis dans l'ouverture restée, on dilate les deux lévres par le moyen d'un scalpel A, dont on se sert de la main droite. On sépare peu à peu les endroits unis faisant en sorte de ne pas couper plus d'une levre que de l'autre, il faut éviter que la pointe du scalpel ne touche ou les nymphes, ou les caroncules, ou le clitoris, si c'est à la partie supérieure qu'est l'agglutination ; c'est pour cela qu'il faut couper, en reti-

Ce qu'il faut faire quand la vulve n'est close qu'en partie.

Conduite à tenir dans cette opération.

rant l'inſtrument à ſoy, & ne le point faire avec trop de précipitation. On voit par là que cette ſéparation eſt plûtôt une diſſection qu'une opération; la cure ne conſiſte qu'à appliquer ſur les playes ſuperficielles qu'on a faites, des remédes déſicatifs qu'on tient ſur les lévres par un bandage fait en double T, & à empêcher qu'elles ne ſe recollent enſemble.

Union vicieuſe des caroncules.

Lorſque l'obſtacle eſt aux caroncules, il faut encore que le Chirurgien y travaille, parce que la verge ne pouvant pas entrer dans le vagin, la conception ne ſe peut pas faire. On ne reconnoît l'impoſſibilité de cette introduction qu'aprés le mariage, & c'eſt dans cette occaſion qu'on croit avoir l'aiguillette nouée, comme je l'ay déjà expliqué; mais la cauſe en étant naturelle il la faut cherher dans une liaiſon trop étroite de ces caroncules, à laquelle il faut remédier.

Deux ſortes de telles liaiſons contre nature.

Cette liaiſon eſt de deux ſortes, car ou les caroncules ſont liées par des filets membraneux trop forts qui ne leur permettent pas de s'écarter, & alors il n'y a qu'un trés-petit trou dans leur milieu par où les menſtrues peuvent s'écouler, & par où la verge ne peut point paſſer : ou elles ſont jointes par une membrane aſſez ferme qui bouche entierement l'ouverture, & qui comme une barriere tranſverſale empêche que rien ne puiſſe entrer ni ſortir du vagin : ces deux obſtacles quoique differens l'un de l'autre ne ſe levent que par la main du Chirurgien.

Moyen de les diſtinguer l'une de l'autre.

On ne fait confidence au Chirurgien de ces incommoditez, qu'aprés avoir tenté pluſieurs fois & inutilement de rompre cet embarras, & aprés que le mari & la femme laſſez & épuiſez par divers efforts n'ont pû y parvenir: le Chirurgien en reconnoît la veritable cauſe en touchant du doigt indice ces caroncules; ſi ce ſont des filets qui les lient, il ſentira le bout du doigt ſerré comme par un anneau; & ſi c'eſt une membrane, il n'y trouvera point d'ouverture.

Il ne faut pas s'imaginer que ces maladies ne soient pas en effet telles que je vous les propose, plusieurs Chirurgiens en peuvent rendre témoignage : j'en ay vû à quelques-unes & entr'autres à une jeune Dame mariée depuis peu, qui fut plusieurs mois sans pouvoir consommer son mariage, & qui n'auroit jamais eû cette satisfaction sans le secours de la Chirurgie. Fabricius d'Aquapendante nous raporte deux histoires qui confirment ce que j'avance : l'une est d'une servante que plusieurs écoliers ne purent pas dépuceler, & qui aprés avoir fait échouer toute leur vigueur contre les liens de ces caroncules fut obligée d'avoir recours à luy : l'autre est d'une fille qui n'étant point percée ne pouvoit pas être reglée, ses ordinaires étant retenues par une membrane qui joignoit les caroncules, & les fermoit entierement, ce qui luy causoit une pesanteur dans le vagin avec des douleurs insupportables, il fit une ouverture longitudinale à cette membrane, d'où il sortit quantité de sang noir & puant, dont elle fut soulagée, & il la guérit parfaitement. Il y a même un Auteur qui a fait un Traité Latin intitulé *de imperforatis*.

Exemples de ces indispositions & des incommoditez dont elles sont acompagnées.

Il s'agit à présent de faire voir comment on sépare ces caroncules. La femme étant couchée sur le bord d'un lit les jambes ouvertes, on écarte les lévres de la matrice & les nimphes pour découvrir les caroncules : on fait tenir la lévre & la nimphe gauche par un serviteur, pendant qu'on tient écartée de sa main gauche l'autre lévre & l'autre nimphe ; puis l'opérateur prend de son autre main un bistori D, droit & à dos, avec lequel il donne quatre coups, un à chaque espace d'entre les caroncules pour les débrider ; de maniere que les quatre petites incisions ont la figure d'un croix de S. André, ou de la lettre X, parce que les caroncules se trouvent situées l'une en haut, l'autre en bas, & les deux autres latérale-

Maniere de séparer les caroncules.

Leur débridement.

ment. Ces caroncules ainsi débarrassées de leurs liens, s'écartent & laissent une ouverture suffisante pour l'entrée de la verge, & c'est la fin pour laquelle on fait cette opération.

Comment on perce la membrane qui les assemblent quelquefois

Quand une membrane bouche entierement le vagin on met la femme dans la même situation, & avec une lancette montée E, on fait une seule ouverture longitudinale à cette membrane, telle que la fit Fabricius à cette fille qui n'étoit point percée; le sang retenu dans le vagin pousse cette membrane en dehors, & en facilite l'ouverture. On ne peut pas déterminer la grandeur des incisions ou de l'ouverture, cela dépend de la prudence du Chirurgien. Si on consultoit le caprice de quelques maris, on les feroit trés-petites: mais si on regarde l'avantage des femmes, on les fera plûtôt grandes que petites, parce qu'elles en accoucheront plus facilement.

4. Opérations sur la matrice décrites par les Auteurs.

Je trouve dans nos Auteurs quatre opérations differentes, qu'ils ordonnent de faire à la matrice, ce sont, 1°. l'excision des nimphes, 2°. l'amputation du clitoris, 3°. l'extraction du cercosis, 4°. les hermaphrodites. Ces opérations se pratiquent si rarement, qu'elles pourroient être retranchées du nombre des autres: j'ay jugé à propos néanmoins d'en instruire le jeune Chirurgien, parce qu'il faut qu'il n'ignore rien de ce qui regarde sa profession, & qu'il pourroit arriver que dans quelques cas extraordinares il seroit obligé de les faire.

Retranchement d'une portion des nimphes.

Les nimphes sont des corps membraneux, longs & plats situez dans la grande fente à côté de l'orifice externe de la matrice; on prétend qu'elles croissent quelquefois tellement qu'elles pendent hors des grandes lévres, & alors il en faut couper ce qui excéde leur grandeur ordinaire. Pour cet effet ayant situé la femme à la renverse, & tenant les lévres écartées, ou prend une des nimphes dont on coupe avec des cizeaux F, ce qu'il y a de superflu, en la tenant fer-

me avec les pinces G, ensuite on en fait autant à l'autre, observant de n'en pas plus ôter de celle-ci que de celle-là & de ne les pas couper trop prés de leurs racines, parce que l'usage des nimphes est de donner en s'étendant moyen à l'orifice externe de s'élargir dans les accouchemens, ce qu'il ne pourroit pas faire, si elles étoient entierement coupées, d'autant que les cicatrices qui seroient en leur place, ne prêteroient pas.

Amputation du clitoris.

Si le clitoris ne sortoit point des bornes que la Nature luy a préscrites, il n'auroit pas besoin d'opération, mais il croît quelquefois tellement qu'il devient long & gros comme la verge de l'homme: cela arrive fréquemment aux Egyptiennes. Les Européennes qui l'ont plus gros que les autres, sont appellées des Ribaudes, parce qu'elles en peuvent abuser & se polluer auec d'autres femmes; c'est ce qui en a fait proposer l'amputation, pour ôter à ces femmes le sujet d'une lasciveté continuelle: mais il en est peu qui se soumettent à cette opération, car si une femme est sage, elle n'en abusera pas; si elle est débauchée, elle ne se privera pas volontairement d'une partie qui contribue au plaisir qu'elle trouve dans sa débauche. Si néanmoins un Chirurgien est obligé de retrancher cette partie, il la prendra de la main gauche pour la couper avec ce couteau courbe H, le plus prés de sa racine qu'il pourra, évitant de toucher ni à l'uretre, ni aux lacunes qui sont autour du clitoris, ce qui causeroit s'il offençoit ces endroits, un écoulement involontaire de l'urine ou de la liqueur séparée par les glandes voisines du clitoris. Cette opération n'est pas si dangereuse qu'on pourroit se l'imaginer, parce que ce n'est qu'une partie superflue qu'on ampute. Il n'y a que le sang qui en sort, qui pourroit étonner le Chirurgien: mais s'il laisse bien dégorger les vaisseaux, & qu'il mette sur la playe un gros

Prétexte pour cette opération.

Hémorragie à arrêter.

plumaceau I, couvert de poudres astringentes, un emplâtre K, un compresse épaisse L, & un bandage M, qui comprime le tout, il arrêtera bien-tôt le sang à cause que les vaisseaux pressez entre l'os pubis & le bandage ne pourront plus en verser.

Extirpation du cercosis.

On appelle cercosis une excroissance de chair, qui sortant de l'orifice de la matrice le bouche & le remplit; elle est quelquefois si longue qu'elle ressemble à une queue de renard, c'est ce qui luy a fait donner ce nom dérivé de *Kerkin*, qui veut dire tromper, parce que la queue leur sert à tromper les autres animaux. Cette chair est assez semblable à celle des polypes, aussi l'emporte-t'on de la même maniere; c'est-à-dire, ou par extirpation en l'arrachant comme le polype avec cette pince N, faite en bec de grue, ou par ligature en la liant tout proche sa racine avec ce fil O, ou par incision en la coupant entierement avec ce couteau courbe H, ou avec le scalpel A. C'est au Chirurgien à se servir du moyen qui luy sera le plus commode pour emporter cette chair, & il se conduira d'ailleurs avec les circonspections nécessaires pour en consumer les racines, & procurer la cicatrice.

Instrumens avec quoy on arrache cette chair.

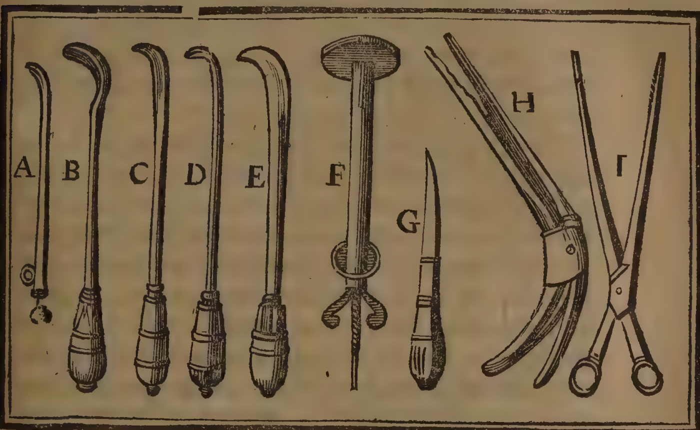
4. sortes d'Hermaphrodites.

Le nom d'hermaphrodites est donné à ceux, qui en naissant apportent les deux sexes; il est dérivé d'*Hermés*, qui veut dire Mercure, & d'*Aphroditi*, qui signifie Venus, c'est-à-dire, homme & femme tout ensemble. On en trouve de quatre sortes, 1°. Ceux qui sont véritablement hommes, ayant les parties de l'homme parfaites, & celles de la femme imparfaites. 2°. Ceux qui au contraire sont femmes en effet, & ne sont hommes qu'imparfaitement. 3°. Ceux qui ne sont ni hommes ni femmes, les deux sexes n'étant point dans leur perfection. 4°. Ceux qui sont effectivement hommes & femmes, & qui peuvent se servir également des parties génitales des deux sexes: les loix ordonnent pourtant d'opter, &

défendent de ne mettre en usage que le sexe dont ils auront fait choix. On ne peut pas préscrire qu'elles opérations on doit faire à ces sortes de dispositions: qui sont presque toutes differentes : on peut seulement dire que le fait du Chirurgien ne consiste qu'à ôter ce qui est inutile, & à retrancher les parties qu'il jugera superflues ; comme sont les organes, dont l'usage leurs doit être interdit, pour rendre les autres plus vigoureux.

Ce qu'on y pratique.

FIG. XIX. POUR LES ACCOUCHEMENS.




QUoyque les accouchemens soient ordinairement executez par des matrones à qui on a donné le nom de Sages-femmes, ils sont néanmoins compris dans le nombre des Opérations de la Chirurgie, & celuy qui en fait profession ne se peut pas vanter de la sçavoir, s'il n'est instruit de tout ce qui concerne l'art d'accoucher : mais la Chirurgie est d'une si grande étendue qu'il est difficile qu'un homme seul puisse en posséder assez parfaitement toutes les parties ; c'est ce qui a fait que les accouchemens ont été le partage des femmes, comme les maladies des os celuy des Bailleurs, & celles des

Un Chirurgien ne doit point ignorer l'art d'accoucher

yeux, des dents, de la pierre, celuy de differens Opérateurs qui ne s'attachent uniquement qu'à une de ces sortes de maladies.

Pudeur indiscrette de quelques femmes.

La pudeur qui est la vertu des femmes a beaucoup contribué à introduire les matrones; parce qu'il s'en est trouvé d'assez scrupuleuses pour aimer mieux s'exposer à accoucher seules que de se confier à des hommes; mais aujourd'huy elles sont presque toutes désabusées de cette opinion. Les malheurs qu'elles ont vû arriver par l'ignorance de celles à qui elles se confioient, les ont convaincues de la nécessité de recourir aux Chirurgiens qui seuls peuvent les secourir, particulierement dans une infinité d'accidens qui sont au dessus des connoissances des Sages-femmes.

Je ne prétends pas m'étendre ici sur tout ce qui dépend de l'art des accouchemens; je serois obligé de repeter tout ce que M. Mauriceau en a écrit; il a si bien traité cette matiere, que je ne puis pas mieux faire que de vous renvoyer à son Livre, qui vous sera un guide assuré dans tout ce qui a rapport aux maladies des femmes grosses & des accouchées; en effet on ne peut rien voir là-dessus de plus instructif que ses Livres: les quatre éditions qu'on en a faites à Paris, & tous celles qui ont paru dans les pays étrangers nous en prouvent l'utilité, & nous font voir qu'il a porté fort loin l'art d'accoucher.

Six occasions où le secours du Chirurgien est nécessaire aux femmes pour leur délivrance.

Mon dessein n'est donc pas de traiter cette matiere dans toute son étendue, mais seulement d'apprendre au jeune Chirurgien ce qu'il faudroit qu'il fist dans les occasions les plus pressantes; car il peut être appellé tous les jours pour secourir des femmes dans des accouchemens laborieux qui demandent la main du Chirurgien, pour leur sauver la vie. Je réduit ces occasions à six qui sont, 1°. de faire l'extraction d'un faux

germe ;

germe, 2°. de tirer l'arriere-faix resté dans la matrice, 3°. De délivrer une femme d'une mole, 4°. D'accoucher une femme dans la perte de sang, 5°. De tourner un enfant qui presente toute autre partie que la tête, 6°. De faire l'extraction d'un enfant mort.

QUand un Chirurgien est appellé par une femme qui est dans une perte de sang, il faut qu'il en examine la cause; si elle a des douleurs qui prennent par intervalles & s'il sort des caillots, il est certain qu'il y a un faux germe, car si c'étoit ses ordinaires qui eussent été retenues le sang couleroit comme il sort des vaisseaux : il s'informera depuis quel tems la femme étoit enceinte, pour juger de la grosseur du faux germe, & si elle a eu déja des enfans; car si c'est sa premiere grossesse elle soufrira beaucoup & long-tems, parce que la matrice ne s'étant point encore ouverte, elle a plus de peine à donner issuë à ce corps qu'elle contient, & qui étant mollasse n'est pas capable de lui faire faire une grande distention. Quoyque les douleurs & les caillots de sang fassent connoître au Chirurgien qu'il y a un faux germe, il en est plus assuré quand il la touché : il trouve l'orifice interne de la matrice un peu ouvert, & en y introduisant le doigt indice il sent le corps étrange qu'il doit tirer le plûtôt qu'il peut. Ayant donc glissé un doigt, il le tourne dans cet orifice pour tâcher de le dilater plus qu'il ne l'est, & d'y faire entrer un second doigt & ensuite un troisiéme, s'il le peut sans violence, avec lesquels il pince le faux germe pour l'attirer peu à peu au dehors. S'il ne peut pas l'avoir d'abord, après avoir tourné son doigt autour du faux gerne, pour le détacher de la matrice, il laisse la femme un peu en repos pour voir si la perte continue, parce que souvent elle cesse quand il n'est plus attaché par aucun vais-

A quoi l'on reconoît un faux germe dans la matrice

Extraction du faux germe.

ſeau à la matrice; pour lors on attend qu'il ſorte de lui même, ou par le moindre effort que fait la femme comme lorſqu'elle ſe preſente au baſſin. Mais ſi le flux de ſang continuoit avec excès, la femme pourroit mourir, avant que le faux germe fût ſorti. Pour la délivrer, il faut avec ce petit dilatatoire marqué A, dont on introduit le bout dans l'orifice interne dilater doucement cet orifice pour procurer l'iſſue du faux germe, ce qu'on fait mieux avec cet inſtrument qu'avec les doigts: ſi après cette dilatation les doigts n'ont point encore de priſe ſur ce corps étrange, on prend une tenette faite en forme de bec de grue marqué B dont on gliſſe le bout le long de ſon doigt, juſques ſur ce corps, qu'on pince avec l'inſtrument pour en faire l'extraction, prenant bien garde de ne point ſe tromper en pinçant quelques parties de la matrice au lieu du faux germe. Les breuvages que les Sages-Femmes donnent pour exciter la ſortie de ces corps étranges ſont inutiles quand il n'y a rien qui preſſe, & pernicieux lorſqu'il y a une perte, parce qu'ils l'augmentent. Ce qu'il y a de meilleur dans ces occaſions, ce ſont de petits boüillons peu nouriſſans donnés de demie en demie heure, parce que paſſant promptement dans la maſſe du ſang, ils réparent le ſang perdu, & entretenant la circulation ils empêchent que la malade ne meure.

A quoi l'on doit travailler dans un flux de ſang continuel.

Du traitement de la malade dans ces circonſtances.

LA femme n'eſt pas plûtôt accouchée qu'il la faut débaraſſer d'une maſſe de chair quo'n appelle arriere faix ou placenta, & cela avant que de faire la ligature du cordon. J'ai dit ailleurs qu'on devoit lier le cordon promptement, de peur que differant trop l'enfant ne perdît beaucoup de ſang par les arteres ombilicales, qui ont leurs embouchures ouvertes par le détachement de l'arriere-faix. Mais le Chirurgien remedie à cet inconvenient en ſerrant le cordon tourné autour

Comment on doit ſauver la mere en pourvoyant à l'enfant.

de ſes doigts, ce qui empêche le ſang de paſſer & de ſortir par ces arteres, ainſi il a le tems de délivrer la femme ſans préjudicier à l'enfant : au contraire s'il tardoit davantage à extraire l'arriere-faix, la matrice ſe refermant ne lui permettroit plus de l'executer avec la même facilité qu'auſſi-tôt que l'enfant eſt ſorti. Il faut que le Chirurgien tenant le cordon, en tourne une partie autour de deux doigts de ſa main gauche, & que le prenant de ſa droite le plus proche de l'arriere faix qu'il pourra, il le tire doucement, & que par de petites ſecouſſes il l'ébranle pour achever de le détacher, s'il ne l'eſt pas entierement.

De divers mouvemens qui ſoulagent la malade.

Si on oblige la femme de ſoufler dans ſa main fermée, ſi on la fait touſſer ou éternuer, ſi elle pouſſe en en bas comme pour faire une ſelle, ſi on lui fait retenir ſon haleine, ſi elle ſe met les doigts dans la bouche pour s'exciter à vomir, ou ſi la garde preſſe legerement avec le plat de la main le ventre de l'accouchée en le frottant de haut en bas; toutes ces differentes agitations aideront la ſortie de l'arriere-faix, qu'il ne faut pas tirer trop rudement : car il en arriveroit un de ces trois accidens, ou l'on caſſeroit le cordon, ou l'on occaſionneroit une perte de ſang, ou l'on attireroit la matrice au dehors. De quelque cauſe que ce ſoit que le cordon ait été rompu, ſoit qu'on ait tiré trop fort, ſoit que le placenta ait été trop fortement attaché, ſoit qu'étant gros & ſquirreux il n'ait pas pû ſuivre le cordon, ou que l'enfant étant mort & le cordon pourri, il ſe ſoit rompu aiſément, il le faut tirer le plus promptement qu'il eſt poſſible, parce que le ſéjour de ce corps étrange dans la matrice peut cauſer des accidens terribles.

Cauſe de la rupture du cordon

Précaution à prendre.

Le Chirurgien ſe rognera de fort près les ongles des doigts de la main droite qu'il oindra

en tirāt l'arriere-faix. d'huile ou de beure, & qu'il introduira dans le fonds de la matrice, en y fourant d'abord deux ou trois doigts qui ouvriront le passage au reste de la main; il y trouvera l'arriere-faix qu'il distinguera aisément d'avec la matrice, pour peu qu'il soit versé dans les accouchemens, ou qu'il ait lû les Anatomistes sur ces parties. Si le placenta est tout-à-fait détaché, on l'empoignera & on l'amenera dehors sans peine; & s'il est encore adhérent on le séparera adroitement en glissant le côté de la main entre l'arriere-faix & la surface interne de la matrice, à quoi l'on réussit quelquefois sans beaucoup de fatigue, & de la même maniere qu'on sépare les parties d'un gâteau feüilleté; mais s'il tient fortement, on en fera la séparation avec douceur & lentement, prenant garde de ne point égratigner l'uterus. Mr Mauriceau conseille d'y laisser plûtôt quelque petite portion du placenta attachée, laquelle a coutume de sortir par les vuidanges que de trop tirailler la matrice dont il pourroit s'ensuivre une inflammation perilleuse: il faut tâcher néanmoins de l'avoir entier, pour le montrer aux assistans, & empêcher par-là tous les contes des commeres qui dans ces occasions parlent souvent sans raison. Si l'arriere-faix a séjournée dans la matrice, & qu'il ait commencé à s'y corrompre, ce qui arrive quand il y a long-tems que l'enfant est mort, il faut après l'avoir tiré faire des injections préparées avec l'orge, l'aigremoine, & le miel qui nettoyent & entrainent ce qui par son séjour incommoderoit la matrice: on se sert pour cet effet d'une seringue qui est particuliere pour les femmes, ayant son canon courbé & percé par le bout comme un arrosoir.

*Il faut faire sortir toutes les parties de l'arriere-faix.*

*Injonctions nécessaires après l'extraction.*

*Définition d'une mole.*

LA mole est une substance charnue, beaucoup plus dure que celle que l'arriere-faix; elle rem-

plit le fond de la matrice à laquelle elle est adherente par plusieurs petits vaisseaux qui lui apportent sa nourriture, c'est pourquoi elle n'a ni cordon ni arriere-faix duquel elle puisse comme l'enfant recevoir un suc nouricier qui doit par conséquent lui venir immédiatement des vaisseaux de l'uterus.

Il y en a de petites, de moyennes & de grandes. Les premieres sont de petits corps d'une nature charnüe & membraneuse que quelques femmes vuident après leurs ordinaires ou ensuite des pertes de sang ; aussi ne sont-elles pas véritablement des moles, mais des grumeaux de sang qui par leur séjour se coagulent & s'endurcissent. Les moyennes sont d'une substance plus dure, plus rouge, ayant la figure d'un gésier de poule, & la grosseur d'un petit œuf ; c'est ce qu'on appelle faux germe ; parce qu'on prétend que n'y ayant pas eu dans l'œuf descendu de l'ovaire à la matrice des principes suffisans pour former un enfant, la conception demeure imparfaite, & il n'en resulte qu'une petite masse de chair qui est ordinairement rejettée hors de la matrice entre le deuxiéme & le troisiéme mois de la grossesse. Les grandes moles sont des masses de chair ou des amas de vessicules qui se tenant toutes les unes aux autres par de petites queues comme des grains de raisin occupent toute la capacité de la matrice & la tiennent tendue comme si c'étoit un enfant, avec cette difference que la mole la gonfle plus également & ne la pousse pas si en pointe que fait un enfant. La femme grosse d'une mole n'a point de lait au sein, elle ne sent rien remuer, & quand elle se couche sur le côté la mole y tombe comme si s'étoit une grosse boule pesante. Cette femme en est plus incommodée que d'un enfant, par des lassitudes dans les cuisses & dans les jambes, par des difficultez d'uriner, & par une pesanteur qu'elle sent au bas

Difference des moles, de leur consistance & de leur forme.

Signes de l'éxistence des moles.

du ventre causée de ce que la mole par son propre poids entraine la matrice en en bas. Ces incommoditez légeres dans le commencement deviennent insupportables dans la suite, ce qui l'oblige d'avoir recours au Chirurgien, pour en être délivrée. Il en procurera la sortie en deux manieres, sçavoir en tâchant que la femme la pousse d'elle-même au dehors, ou bien en l'allant chercher pour l'extraire par l'opération de la main. Comme on doit toujours commencer par les moyens les plus doux, avant que d'en venir aux plus forts, si la femme n'a ni fiévre ni perte de sang, on lui donnera un purgatif un peu violent, & des clisteres acres & piquans qu'on réïterera à plusieurs reprises, afin d'exciter des épreintes qui fassent dilater la matrice pour donner passage à la mole; on peut mettre en usage le beure dont on frotera l'orifice interne pour le rendre plus souple & plus dilatable; on se sert d'injection émolientes, de la saignée du pied, ou du demi bain, comme on le jugera à propos. Si la mole n'est que d'une grosseur médiocre & peu adherente, elle pourra sortir par le secours de tels remedes, mais si elle est d'un volume excessif & fortement attachée, il faut la main du Chirurgien. En ce cas aprés avoir rogné ses ongles, & frotté sa main d'huile ou de beure, il l'introduit dans la matrice de la femme qui doit être située à la renverse sur le bord du lit; & la coulant doucement entre l'uterus & la mole pour la détacher, en commençant par l'endroit où elle est le moins adherente, il poursuivra ainsi jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait séparée, sans interesser la matrice, & y procedera de la même maniére que j'ai dit pour l'extraction de l'arriere fait resté dans la matrice aprés la rupture du cordon. Mais si elle est si grosse qu'elle ne puisse pas sortir, on se servira pour lors

Deux maniéres d'en délivrer une femme.

Sçavoir par les médicamens & par l'opération de la main.

de ce crochet marqué B avec lequel il la tirera, si elle est assez solide pour qu'il ait prise sur elle; ou bien il la coupera en deux ou en plusieurs parties avec ce crochet tranchant marqué E, afin de l'avoir par morceaux, ne pouvant pas faire autrement. Il faut remarquer que les moles sortent ordinairement vers le huitiéme mois de la grossesse, & qu'il est rare qu'elles aillent jusqu'à deux & trois années, ou d'avantage, comme l'ont écrit plusieurs Auteurs, & entr'autres Ambroise Paré qui nous dit que la femme d'un potier d'étain en a porté une pendant dix-sept ans.

Observation sur la sortie des moles.

QUand un Chirurgien est appellé par une femme grosse qui a une perte de sang, il faut avant que de rien faire qu'il en examine la cause pour sçavoir si c'est un flux menstruel, ou si c'est une vraye perte de sang. Il y a des signes certains par lesquels on peut faire la difference de l'un d'avec l'autre, le flux menstruel coule peu à peu & sans douleur, il vient dans des termes reglez, & finit aprés quelque espace de tems comme de deux ou de trois jours, il n'est point accompagné de caillots, & n'est jamais excessif. Mais la perte vient avec douleur & presque toujours subitement, le sang sort en grande abondance, & continue à couler sans relache; car si elle paroît cesser pour quelques momens, le sang n'en sort pas moins des vaisseaux, en tombant dans le vagin il s'y caille; ces grumeaux venant à être poussez dehors, le sang recommence à couler plus fortement, desorte que la mere & l'enfant périroient si on ne la secouroit en l'accouchant promptement. Il ne faut pas être surpris de ce que je dis qu'il y a des femmes grosses qui ont leurs ordinaires, nous en avons tant d'exemples qu'on ne peut pas en douter; les unes ne les ont que les premiers mois, d'autres vuident quelque chose jusqu'au cinquiéme ou

Maniére de traiter une femme grosse dans une perte de sang.

Signes par lesquels on distingue le flux menstruel de la perte de sang.

ſixiéme mois, & il y en a à qui elles coulent pendant toute la groſſeſſe, c'eſt ce qui fait que les femmes ſe trompent quelquefois ne ſçachant pas bien ſouvent ſi elles ſont groſſes, ni en quel termes elles ſe trouvent. Je connois une Dame de la premiere qualité qui a eu douze anfans, & qui a toujours été reglée dans ſes groſſeſſes.

Traitement de la femme dans l'écoulement des mois.

Quand ce ſont les ordinaires qui fluent, il faut ſeulement faire tenir la femme en repos, mais lorſque c'eſt une perte, le Chirurgien examinera ſi elle vient du fond de la matrice, ou ſi elle ne viět que des vaiſſeaux du vagin & de l'orifice interne. Le moyen de s'en aſſurer, c'eſt de tâter avec le doigt ſi l'orifice interne eſt dilaté, & ſi l'introduiſant dans cet orifice on va juſqu'aux membranes de l'enfant, c'eſt une marque certaine que le ſang vient du fond de la matrice : mais s'il eſt clos & bien fermé, le ſang s'échape infailliblement des vaiſſeaux qui arroſent cet orifice & le vagin : c'eſt pourquoi il n'y a pour lors qu'à faire garder le lit à la femme, la saigner, la ſéparer de ſon mari pour quelque tems & ne lui donner aucun remede, de crainte de l'émouvoir & d'exciter ou d'augmenter par-là cette perte. Pluſieurs femmes ont porté leurs enfans juſqu'à leur terme ordinaire, quoique le ſang qu'elles perdoient fût quelquefois accompagné de caillots: quand le ſang vient du fond de la matrice, c'eſt toujours parce que l'arriere-faix en eſt ſéparé ou totalement ou en partie, comme il ne ſe reprend jamais, il faut abſolument que la femme en accouche. Cette dès-union ſe peut faire par trois cauſes, ou par la trop grande abondance du ſang de la mere, ou parce que le cordon ſera tourné autour de quelque partie de l'enfant qui en ſe remuant tiraillera l'arriere-faix & l'obligera à ſe décoler de la matrice, ou enfin par une chute ou par quelque coup qu'aura reçû la mere : de quelque cauſe que procéde la perte de

Dans la perte de ſang qui ne proviět point du fond de l'utèrus qu'on trouve clos.

Trois cauſes du détachement du placenta, qui produit la perte de ſang pour laquelle il en faut venir à l'operation.

ſang, il n'y a que la ſortie de l'enfant qui puiſſe ſauver la mere & ſon fruit. Si toutefois le ſang ne flue qu'en petite quantité, ſi l'évacuation n'eſt pas continuelle, ſi la femme a des forces ſuffiſantes, & s'il n'y a aucun autre accident fâcheux, on peut attendre le terme de l'accouchement ſans l'avancer, parce que le ſang humectant la matrice fait qu'inſenſiblement elle ſe dilate & permet à l'enfant de ſortir, & pour lors c'eſt un pur ouvrage de la Nature qui ne manque guéres de reſſources pour réüſſir dans ce qu'elle fait. Mais ſi le ſang ſort trés-copieuſement & qu'il coule ſans interruption comme s'il ſortoit d'un gros vaiſſeau ouvert, ou ſi la femme tombe dans des ſincopes ou en convulſion, il ne faut plus differer l'accouchement; qu'elle ſoit à terme ou nom, qu'elle ait des douleurs, ou qu'elle n'en ait point, il n'y a que ce ſeul moyen pour lui éviter la mort.

En quels cas on doit differer

Où on eſt obligé d'accoucher la malade

Ces ſortes d'occaſions ſont les plus fâcheuſes pour un Accoucheur. Si d'un côté il fait réflexion ſur ce qu'il doit craindre pour lui-même, il connoit qu'il haſarde ſa réputation, parce que ſi la femme meurt en l'accouchant ou peu de tems aprés être accouchée, comme il arrive très ſouvent, à cauſe qu'il n'y a plus aſſez de ſang pour entretenir la circulation, alors le Public injuſte ne manquera pas de lui en attribuer la faute; & ſi d'un autre côté, il regarde la femme, il ſçait qu'il faut qu'il l'accouche, ou qu'il la laiſſe mourir, c'eſt ce qui fait qu'il y a des Acoucheurs qui évitent autant qu'ils peuvent de ſe trouver dans ces embaras. Cependant la Charité Chrétienne doit l'emporter, & ſans balancer, il faut qu'il prenne en honnête homme le parti de ſecourir la malade. Mais avant que de travailler, il mettra ſa réputation à couvert en faiſant ſon prognoſtic, & pour cet effet il aſſemblera les parens ou les amis dans une chambre

Circonſtances fâcheuſes pour l'Opérateur.

Prognostic à faire devant les parens.

prochaine & leur fera voir le peril où cette femme est, leur disant que l'unique moyen de la sauver, est de l'accoucher, que cependant il ne répond point de sa vie; mais qu'en l'accouchant elle peut en revenir, & que ne l'accouchant pas elle mourra indubitablement. Aussi-tôt le Chirurgien sans perdre de tems fera coucher la femme en travers sur le bord du lit, les jambes écartées & tenues ployées par deux personnes, une troisiéme étant derriere la femme pour empêcher qu'elle ne recule dans le tems de l'opération.

Situation de la malade.

Après avoir graissé sa main droite, il l'introduira dans le vagin, puis il avancera un doigt, ensuite deux, & enfin un troisiéme s'il le peut dans l'orifice interne de la matrice, avec lesquels il le dilatera peut-à-peu; si les membranes de l'enfant ne sont pas ouvertes, il les rompra avec les doigts, ce qui lui permettra de le toucher immédiatement, & de le bien tourner pour le tirer par les pieds.

Maniere de tirer un enfant qui se présente differemment.

Si l'enfant est au-dessous de huit mois, ce sont les pieds pour l'ordinaire qui se rencontrent les premiers, parce qu'il n'a pas encore fait la culbute pour présenter la tête au passage, & alors on le dégagera facilement en le tirant par les peids qui donnent plus de prise que toute autre partie; mais si c'étoit la face ou le cul, ou un bras qui se présentât, on le repousseroit doucement pour aller chercher un pied qu'on tireroit dehors & qu'on tiendroit de la main gauche, pendant qu'on iroit chercher l'autre. Quand on les a tous deux on les assemble, & on les empoigne avec un linge chaud, afin qu'ils ne glissent pas en les tirant, pourveu que l'enfant soit bien tourné, c'est-à-dire, le visage en dessous; car s'il étoit en enhaut, on le retourneroit, afin que le menton ne fût point en danger d'être retenu par l'os pubis au moment qu'il y seroit parvenu pour passer: quand l'enfant est sorti jusques au cartilage xiphoïde, on coule

Moiens d'achever l'opératiõ

une main à droite pour étendre le bras de l'enfant de ce même côté le long du corps, on en fait autant à l'autre bras, & après cela l'enfant n'est plus arrêté que par la tête, qui est la derniere & la plus difficile à sortir. Il ne faut pas que le Chirurgien tire trop fortement, de crainte de la séparer d'avec le corps, ce qui est quelquefois arivé : il ne faut pas aussi qu'il laisse trop long tems l'enfant pris de cette maniere pour éviter qu'il n'y meure, ce malheur est arivé à un des fils du Duc de Savoye, par la faute de le Sage-femme. Il doit faire soutenir l'enfant par une personne, puis il coulera une main autour de la tête pour la débarasser peu à peu, & il mettra le doigt du milieu de son autre main dans la bouche de l'enfant pour empêcher que le menton ne s'accroche, & incontinent il fera tirer l'enfant par la personne qui le soutenoit : l'enfant sort de cette maniere avec bien plus de facilité que si le Chirurgien ne lui aidoit pas avec ses deux mains ainsi disposées. L'enfant étant sorti on délivre la femme aisément, parce que l'arriere-faix dans ces sortes de pertes est toujours séparé de la matrice, aussitôt que la femme est accouchée l'écoulemẽt du sang commence à diminuer, & cesse tout à-fait peu de tems aprés, parce que la matrice en se resserrant bouche les orifices des vaisseaux qui versoient le sang, & qui étoient tenus ouverts par la distension que faisoit l'enfant, lorsqu'il étoit encore dans ce viscere, de sorte que si on ne tiroit point l'enfant, le sang sortiroit par ces mêmes embouchures jusqu'à la derniere goute. Avec toutes les peines que donnent ces accouchemens, le Chirurgien a quelquefois le chagrin de voir expirer une femme peu de tems aprés être accouchée : quand cinq ou six heures sont passées depuis son accouchement & qu'elle a eu le loisir de prendre des consommez

Précaution à prendre, quand la tête est arrêtée au passage.

L'écoulement du sang cesse après la délivrãce.

Cause du péril où la malade se trouve.

pour réparer le sang perdu, elle est sauvée. Mais si elle finit ses jours une demie heure ou une heure aprés a délivance, c'est qu'il n'y avoit plus de sang suffisamment dans ses vaisseaux pour y conserver son mouvement circulaire, & cette liqueur qui est le principe de la vie ne répandant plus de tous côtez la chaleur & nourriture aux parties, la femme passe alors comme une chandelle qui s'éteint faute de suif pour entretenir sa lumiere. Ce qui doit consoler un Chirurgien dans une pareille conjoncture, c'est lorsqu'il sçait n'avoir rien à se reprocher, & qu'il croit avoir rempli son devoir, au risque même de ce qu'on en pourroit dire.

Comment on dégage un enfant qui présente la main la premiere.

Lorsque la tête de l'enfant ne se présente pas au passage, l'accouchement s'appelle laborieux, parce que l'enfant n'étant pas dans sa situation naturelle il ne peut guéres sortir de la matrice sans le secours du Chirurgien ou de la Sage-femme: or il se peut présenter dans une infinité de postures differentes; mais la plus fâcheuse de toutes, c'est lors qu'une main sort la premiere. Quand un Chirurgien sçait dégagér un enfant dans ces sortes d'accouchemens, il est capable, sans contestation de secourir les femmes dans tous les autres, celui-ci étant le plus difficile de tous: c'est ce qui fait que je le propose préferablement à tout autre, & que je m'attacherai à faire voir les moyens d'y reüssir. Si les Sages-femmes appelloient du secours quand elles sentent une main de l'enfant, aussi-tôt que les eaux sont percées, on retourneroit l'enfant, avec plus de facilité; mais elles n'en demandent souvent qu'aprés avoir tenté de délivrer l'enfant, en lui tirant le bras en dehors, ce qui l'ayant engagé dans le passage, rend encore l'accouchement plus laborieux. Le Chirurgien appellé dans une sembla-

ble occasion, aprés s'être informé depuis quel tems la main est sortie; il commence par tâter le poulx de l'enfant pour sçavoir s'il est mort ou non; s'il sent le battement du poulx, il doit l'ondoyer en jettant de l'eau sur cette main, parce qu'il ne peut répondre de l'avoir vivant. Ayant pris cette précaution, il fera situer la femme sur le bord du lit, couchée à la renverse, les jambes écartées & retenues par deux personnes, & il se mettra en état de retourner l'enfant pour le saisir par les pieds; car il ne faut point qu'il prétende le pouvoir sauver autrement; il arracheroit plûtôt le bras de l'enfant qu'il ne le feroit sortir à force de le tirer par ce membre. Quand un bras est dans le passage l'enfant est de travers ayant la tête dans un des côtez de l'uterus & le corps dans l'autre, de maniere qu'il est impossible qu'il sorte dans cette situation: il faut donc le retourner, & afin d'y parvenir, le Chirurgien examinera la main de l'enfant pour sçavoir si c'est la droite ou la gauche, & de laquelle de ses deux mains propres il doit se servir; il observera encore si la paume de la main de cet enfant est en dessus, ce qui lui feroit connoître que l'enfant est sur le dos, car si elle étoit en dessous il seroit sur le ventre. Ces observations l'ayant déterminé, il frotera sa main de beure ou d'huile, il l'introduira doucement dans la matrice le long du bras de l'enfant qu'il empoignera proche l'épaule pour le pousser du côté de la tête de ce même enfant, & l'obligeant de se reculer du passage, il donnera moyen aux pieds de s'en approcher, pour les pouvoir trouver plus promptement & s'en assurer. Il doit aussi-tôt qu'il en a un, le tirer au dehors, ce qui fait que l'enfant se retourne de lui-même pour se situer favorablement: mais quelquefois avant que d'aller chercher l'autre pied, il sera à propos qu'il lie le premier avec

Maniere de dispofer la malade

Observation des differentes postures de l'enfant.

Comment on s'assure du pied de l'enfant

un ruban, parce que si l'enfant le retiroit pendant qu'on tâche d'avoir l'autre, on seroit obligé de chercher le premier une seconde fois. Quand on a un pied, on glisse la main jusqu'au haut de la cuisse du même côté, d'où on passe à l'autre en glissant jusqu'au pied qu'on amene au passage avec le premier, pour les tirer tous deux à la fois, les tenant envolopez d'une toile chaude afin qu'ils ne glissent pas. Si l'enfant est sur le ventre, on continue à le tirer au plûtôt; mais s'il est sur le dos, on le retourne à mesure qu'on le fait avancer en dehors; on se conduit pour le reste de la maniere que j'ai dit ci-devant. Si le bras s'étoit tellement poussé au dehors, ou qu'il fût si gros qu'il ne permît pas au Chirurgien de pouvoir introduire sa main, & qu'on eût des certitudes de la mort de l'enfant, Ambroise Paré conseille de couper ce bras, & pour cet effet on le tire en dehors le plus qu'on peut, ou coupe les chairs avec le bistouri, puis on rompt l'os qui se casse comme une rave, ou bien on le coupe avec des tenailles incisives, un peu plus haut que les chairs coupées, afin que le bout de l'os ne puisse blesser la matrice. Mr Moriceau dit pourtant qu'on ne doit qu'à la derniere extrêmité retrancher un bras, mais que si on y étoit obligé, il conseille de le tordre deux ou trois tours pour rompre par ce moyen les ligamens qui l'attachent à l'omoplate; qu'alors la séparation s'en fera aisément à cause du peu de consistance & de fermeté des parties, & que se faisant dans l'article, elle n'aura aucune suite fâcheuse: mais il veut qu'on soit assuré que l'enfant ne vit plus, ce qu'on connoîtra certainement, si en touchant son poulx, on n'y sent point de battement. Quantité d'Auteurs anciens nous disent qu'il faut réduire à la posture naturelle, toutes celles qui sont contre nature, c'est-à-dire, qu'il faut faire en sorte

La réductiõ à la posture naturelle est une mauvaise pratique.

que tous les enfans prennent dans la matrice une posture pour venir au monde la tête la premiere : mais l'expérience journaliere nous montre que cela ne se peut presque jamais exécuter. Il est impossible d'amener une tête dans le passage, parce qu'elle n'a point de prise ; mais il n'est pas difficile d'y attirer les pieds, parce qu'on les peut empoigner & les conduire où on veut : ainsi nous ferons mieux de suivre le sentiment de M. Mauriceau, qui prétend que toutes les fois que l'enfant se présente en mauvaise posture, par telle partie du corps que ce puisse être, le plûtôt fait & le plus sûr, c'est de le tirer par les pieds.

Signes d'un fœtus qui n'a plus de vie.

IL y a des signes qui font connoître que l'enfant est mort dans la matrice ; les principaux sont si la femme sent une grande pesanteur au bas de l'hypogastre, si son ventre ne se soutient plus, & si son enfant tombe comme une boule du côté qu'elle se couche, si en touchant l'ombilic, on n'y trouve point de pulsations, si un bras ou une jambe de l'enfant étant sorti on voit que l'épiderme s'en sépare facilement, s'il sort de la matrice des humiditez noirâtres, puantes, & cadavereuses, & enfin si la mere ne sent plus remuer son fruit : alors le Chirurgien n'a plus lieu d'attendre de secours de la part de l'enfant, qui comme une masse de plomb, ne peut faire aucun effort pour sortir, que par sa propre pesanteur, ce qui rend l'accouchement trés-long & trés-pénible. On ne doit pas non plus esperer beaucoup de la mere, dont les douleurs sont si foibles & si lentes dans cette occasion, qu'elles ne suffisent pas pour pousser l'enfant au dehors : il arrive même quelquefois qu'elle n'en a aucune ; & cela met le Chirurgien dans la néceſſité de la secourir, sans quoi elle ne pourroit acoucher. Si l'enfant est en bonne situation, il faut tâcher de reveiller les douleurs qui sont

Danger de la mere en pareil cas

comme endormies, ce qu'on fait par des lavemens forts & acres qui picotant les boyaux excitent des épreintes qui peuvent faciliter la sortie de l'enfant. Je ne suis point d'avis de faire prendre des potions, parce que si elles sont composées de médicamens doux, elles n'ont aucune vertu, ce sont des remedes de bonnes femmes; si au contraire elles sont faites de drogues fortes & violentes, elles seront dangereuses & pourront causer des accidens cruels & souvent la mort. Si ces lavemens n'ont pas eu l'effet qu'on attendoit; il faut que l'Accoucheur travaille, & qu'il tâche par l'opération de la main de retirer le plûtôt qu'il pourra cet enfant mort. Pour y parvenir, il fera situer la femme de la maniere que j'ai dit ci-devant, & s'il y a long-tems qu'elle n'ait urinée, il introduira cette sonde creuse marquée A, ointe d'huile, dans la vessie, pour en évacuer l'urine qui remplissant cet organe incommoderoit dans l'accouchement; puis coulant la main droite dans la matrice, s'il ne trouve pas que la tête de l'enfant soit trop engagée dans la passage, il la repoussera, & glissant cette main par dessous le ventre de l'enfant, il ira chercher les pieds pour le retourner & le faire sortir ainsi en observant les circonstances marquées dans l'article précedent, & prenant garde sur tout de ne point tirer trop fort, quand la tête demeure accrochée, de peur de décapiter cet enfant, ce qui arriveroit à raison de sa pouriture, si on le tiroit avec trop de précipitation. Quelques précautions que prennent les habiles Accoucheurs, il peut leur arriver que l'enfant se décole, parce qu'il sera tout corrompu; en un tel cas il ne faudroit pas laisser séjourner la tête dans la matrice où elle sera restée seule. Pour en faire l'extraction on se sert de ce crochet mousse B, avec lequel on embrasse la tête d'un côté, pendant que le Chirurgien de son autre

Moyen de la délivrer.

Inconveniens à éviter

autre main l'appuye contre ce même crochet pour la conduire dehors. Mais si la tête de l'enfant s'étant présentée la premiere étoit tellement avancée & engagée dans le passage, qu'elle ne pût être repoussée sans faire trop de violence à la femme, il faudroit tâcher d'en procurer la sortie en cet état : & comme la tête est ronde & glissante à cause des humiditez dont elle est abbreuvée, le Chirurgien n'a sur elle aucune prise avec ses mains, il faut donc qu'il ait recours au crochet marqué C, qu'il poussera le plus avant qu'il pourra entre la matrice & la tête de l'enfant, conduisant cet instrument au dedans d'une de ses mains, & la pointe en étant tournée du côté de la tête où elle doit s'accrocher dans un endroit solide, de telle sorte que le crochet ne puisse glisser : étant ainsi affermi on amenera la tête dehors en appliquant la main gauche au côté opposé au crochet pour aider à la dégager & à la conduire plus directement hors du passage. Si la main ne suffisoit,pas on prendroit un second crochet marqué D, qu'on introduiroit de la même maniere que le précedent & qu'on attacheroit à la tête du côté où on avoit la main : avec ces deux crochets on tirera l'enfant également, quelque gros qu'il soit. Si la tête étant sortie, l'enfant étoit arrêté par les épaules, on les dégageroit en coulant un ou deux doigts de chaque main jusques sous les aisselles pour achever de tirer l'enfant par ce moyen tout-à-fait au dehors. Quand il faut couper l'enfant par morceaux, soit que le passage ne puisse être assez dilaté, soit que les parties de l'enfant soient excessivement grosses, on se servira d'un crochet E, fait en couteau courbe.

Usage du crochet pour tirer la tête de cet enfant.

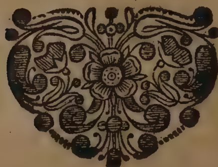
Moyen de tirer l'enfant arrêté par les épaules.

Voila la méthode dont on s'est toûjours servi : mais Mr Mauriceau a inventé un instrument qu'il appelle tire-tête, & qu'il croit incomparablement meilleur que le crochet ; il lui a donné ce

Avantage du tire-tête.

nom à cause de son usage qui est de s'attacher à la tête de l'enfant, lorsqu'elle est fortement engagée entre les os du passage. Vous le voyez ici marqué par la lettre F, avec l'instrument pointu désigné par la lettre G : il est monté de toutes ses piéces capables de s'attacher à la tête d'un enfant. Je vous renvoye pour une plus ample instruction à son inventeur qui vous montrera la maniere de s'en servir. Mais soit du crochet, soit du tire-tête qu'on se serve, il faut être trés certain que l'enfant soit mort avant que de les employer : quel spectacle affreux seroit-ce que de trouver l'enfant encore vivant & presque expirant aprés l'avoir ainsi tiré? Il faut donc éviter de tomber dans ce terrible inconvenient, en ne mettant en usage les instrumens qu'aprés des preuves incontestables de la mort de l'enfant ; & ce seroit encore mieux de se servir de ses mains si elles pouvoient suppléer à tout & de n'employer les ferremens qu'à la derniére extrémité. Ces deux instrumens, l'un marqué par H & l'autre par I, sont quelquefois d'une grande utilité à l'accoucheur.

A quoi l'on doit prendre garde avant que de se servir de ces instrumens.



## XX. Fig. SUITE DES ACCOUCHEMENS.




De deux principales incommoditez qui surviennent aux accouchemens laborieux.

LES Accouchemens sont ordinairement suivis de tant d'accidens fâcheux, qu'il seroit difficile de les raporter tous. Je ne vous parlerai que de deux, parce qu'ils demandent l'opération de la main: L'un est la rupture de la fourchette, & l'autre la descente de la matrice.

Rupture de la fourchette.

ON a donné le nom de fourchette à la partie inferieure de la vulve, parce qu'elle en a la figure. Elle fait la séparation de la grande fente d'avec l'anus. Il est arrivé plusieurs fois, que par un accouchement rude & laborieux, cette partie s'est rompue; de sorte que de deux ouvertures, sçavoir de celle de la matrice & de celle de l'anus

il ne s'en étoit fait qu'une. Cette affligeante indiſpoſition ſeroit accompagnée de pluſieurs incommoditez, ſi on ne faiſoit point la réünion des parties diviſées ; la femme auroit de la peine à retenir ſes excrémens qui ſortiroient par l'une & par l'autre de ces ouvertures ; & ſon mari n'auroit que du dégoût pour elle dans ce triſte état où elle ſe déplairoit fort à elle-même ; c'eſt pourquoi il faut que le Chirurgien rémedie à ce déchirement par quelques points d'aiguilles. Pour cet effet, il prendra une aiguille courbe A, enfilée d'un gros fil ciré marqué B, qu'il tiendra de la main droite pendant qu'avec la gauche il ſe ſervira d'une canule courbe C, pour appuyer la partie par où il doit paſſer ſon aiguille ; il fera un ou deux points ou davantage ſelon la longueur de la rupture, il coupera le fil avec ces cizeaux D à chaque point qu'il noüëra ſur une petite compreſſe longitudinale E, qui ſuffira pour tous les points. Il faut, avant que de coudre la playe, la laver & la bien nettoyer avec du vin chaud ; & avant que de ſerrer les points, mettre ſur l'endtoit déchiré du baume blanc du Perou, ou à ſon défaut de celui d'Arcæus, pour ſervir de glu à la playe ; du côté de la vulve on mettra ſur cette playe un emplâtre aſtringent F tant pour la tenir réünie, que pour la défendre de l'urine qui par ſon acrimonie cauſeroit de la douleur, & empêcheroit la réünion. Il faudra faire tenir les cuiſſes de la malade jointes l'une contre l'autre juſqu'à parfaite guériſon, & pour empêcher qu'elle ne les écarte, on y mettra une petite bande appellée jarretiere, comme on fait aux taillez.

*De l'opération qu'il y faut faire.*

*Panſement de la playe.*

*Des décentes de matrice.*

IL n'y a guéres de maladies plus fréquentes que les deſcentes & que les chutes de matrice, une infinité de femmes en ſont attaquées & ces in-

diſpoſitions ſont d'autant plus difficiles à guérir, que par pudeur les femmes les ſouffrent long-tems avant que de s'en plaindre.

Il faut faire de la difference entre la deſcente & la chute de la matrice, la premiere c'eſt lors que le fonds deſcendant de ſa place, tombe dans le vagin ; & la ſeconde arrive quand ce même fonds tombant plus bas ſort entierement au dehors ; de ſorte que la deſcente n'eſt proprement qu'une relaxation du corps de la matrice, & la chute en eſt une précipitation.

Diverſitez des décentes & des chutes.

Toutes les deſcentes de matrice ne ſont pas égales, car l'uterus ne fait ſouvent que cauſer une peſanteur dans le vagin, d'autres fois il deſcend juſques ſur les caroncules; & alors avec le doigt on ſent l'orifice interne fort proche : quelquefois auſſi deſcendant plus bas cet orifice interne paroît à l'exterieur de la partie honteuſe.

Les chutes ou précipitations de matrice ſont de deux ſortes ; l'une quand la matrice tombe dehors ſans que ſon fonds ſoit renverſé, on voit alors ſon orifice interne à l'extrémité d'une groſſe maſſe ronde & charnue qui eſt le corps de la matrice : l'autre quand cette partie n'eſt pas ſeulement tombée dehors, mais que ſon fond eſt entierement renverſé, enſorte qu'elle ſemble n'être qu'un gros morceau de chair ſanglante qui pend entre les cuiſſes de la femme.

Cauſes de toutes ces indiſpoſitions.

C'eſt toûjours une relaxation des ligaments larges de la matrice qui lui permet de deſcendre ou de tomber, & jamais une rupture de ces ligaments, comme quelques-uns ſe ſont imaginez. Il y a mille accidens qui cauſent ces relâchemens ; je ne vous les rapporterai pas ici ; je vous dirai ſeulement que les principaux ſont des ſuites d'accouchemens laborieux. Nous n'entendons parler ici que des accidens qui dépendent de quelques maladies, car il pourroit ſe faire qu'un coup d'épée,

ou de quelque autre instrument séparât ces liens.

Symptomes qui les accompagnent.

Dans ces maux les femmes ressentent une extréme douleur à la région des reins & des lombes, elles se plaignent d'une grande pesanteur au bas du ventre, souvent accompagnée d'un difficulté d'uriner, & elles ont besoin d'être promptement secourues, si elles veulent guérir; car plus ces infirmitez vieillissent, plus il est difficile d'en obtenir la cure qui ne consiste qu'en deux points, le premier de remettre la matrice dans sa place naturelle, & le second de l'y contenir & de l'y affermir.

Comment on léve la cause de ce mal.

Les simples descentes de matrice ne demandent pas une grande opération, il en faut avant toutes choses, examiner la cause. Si l'uterus est seulement gonflé par la supression des ordinaires, ce qui le rend pesant, il en faut procurer l'évacuation; & si c'est par la foiblesse de ses ligamens qu'il descend trop bas, il faut les fortifier par des médicamens astringens & corroboratifs bouillis dans le gros vin où on trempe des compresses qu'on appliquera sur les reins & sur le ventre aprés l'avoir fait remonter à sa place; ce qui s'accomplit quelquefois en faisant simplement coucher la femme, ou en appuyant de la paume de la main sur son bas-ventre, en poussant la matrice en en haut, ou bien en introduisant dans le vagin une bougie △ faite en canule; on la remet ainsi dans l'instant en son lieu naturel.

Moyens de remplacer la matrice.

Quelques-uns prétendent que la verge du mari conviendroit mieux qu'une bougie; mais ils se trompent, car la sympatie qu'il y a entre ces parties, fait qu'elles ne se quittent pas volontiers : la verge, à la verité, pousse le fond de l'uterus où il doit être, mais aussi-tôt qu'elle se retire il la suit, & il retombe même un peu plus bas qu'il ne faisoit avant cette action.

Dans les chutes de matrice où le fonds n'est point renversé, le plus difficile n'est pas de la remettre en sa place, mais c'est de l'y retenir étant remise.

Le remede le plus sûr pour empêcher que la matrice ne retombe est de se servir d'un pessaire qu'il faut introduire dans le col de la matrice, afin qu'en soûtenant le fond de ce viscere il le tienne dans sa situation ordinaire. La matiere dont on fait les pessaires est communément de liege pour être plus legers, on les trempe dans de la cire fondue pour en remplir les vuides, afin que les inégalitez ne blessent point ; on en peut faire d'argent, & ils en seroient plus propres. On leur donne deux differentes figures, les uns sont ovalaires tel qu'est celui que vous voyez marqué G, qui est fait comme un œuf ; sa grosseur & sa longueur sont proportionnées au col de la matrice dans lequel il doit entrer & demeurer aprés y avoir été introduit : il y a un cordon H, qui a deux usages, l'un pour le tirer lors qu'on le juge à propos, & l'autre pour l'attacher à un autre ruban qui est autour du corps pour l'empêcher de tomber à terre en cas qu'il vint à sortir en marchant, à quoi ils sont sujets, particulierement dans le tems des menstruës. Il y a des pessaires formez autrement, les uns sont circulaires, tel que celui qui vous est représenté par I, & les autres un peu ovalaires, comme celui qui est marqué par K, ayant la figure d'un petit bourlet : ils sont dans leur milieu percez d'un trou assez grand qui donne passage aux ordinaires & qui recevant l'orifice interne dans leur cavité l'appuyent & le retiennent ; ils sont un peu larges afin qu'entrant avec un peu de force ils en tiennent mieux. A l'un des deux il y a un cordon qui sert à le retirer quand on veut, à l'autre il n'y en a point parce qu'il y en a qui le trouvent inutile, prétendant que le doigt suffit pour le faire sortir. Ces pessaires étant une fois placez ne se doivent pas retirer pour les nécessitez naturelles, parce qu'étant troüez les excretions de la matrice peuvent sortir librement ; & s'ils sont bien faits ils n'incommoderont point &

Pessaires pour la retenir dans son lieu.

Manieres d'appliquer ces instrumens.

Utilitez de ces pessaires.

n'empêcheront pas la femme qui les portera de voir son mari, & même de devenir grosse, comme il est arrivé à plusieurs, parce que l'orifice interne peut recevoir la semence éjaculée. Au moyen de ces pessaires percez on peut faire avec cette seringue à femme M, dont le tuyau N est courbe pour faciliter à la malade le moyen de se seringuer elle-même, des injections qui fortifient & qui nettoyent la matrice, de maniere que pour toutes ces raisons ces derniers sont préferables à l'ovalaire.

Cause ordinaire des chutes de matrice.

Dans les chutes de matrice où le fond est absolument renversé comme on feroit une bourse en la retournant, il faut promptement le repousser en dedans : Et comme cet accident arrive trés-souvent par la faute des Sages-femmes qui en tirant trop fort le cordon pour avoir l'arriere-faix, aménent en dehors le fond de la matrice qui y est encore adherent, aussi-tôt qu'elles s'apperçoivent que le fond a suivi l'arriere-faix, il faut qu'elles l'en séparent, & remettent ce fond en le repoussant dans sa place, ce qui se fait pour lors facilement, parce que l'orifice interne a été extrémement dilaté pour laisser sortir l'enfant. Mais si la Sage-femme differe, cet orifice se resserre peu-à-peu, & on a en ce cas beaucoup de peine à faire rentrer le fond dans son lieu, & souvent une femme meurt avant que d'être secourue, comme je l'ay vû arriver. Néanmoins si le Chirurgien étoit appellé assez tôt pour remédier à un renversement total de la matrice qu'il connoîtra en voyant entre les cuisses une espece de scrotum sanguinolent, il commencera par la faire uriner, & lui faire donner un lavement, s'il y a long-tems qu'elle n'a été à la selle : il la fera coucher à la renverse les fesses plus élevées que la tête, puis aprés avoir fomenté avec du vin & de l'eau tiede tout ce qui est sorti, il le repoussera doucement dans le lieu qui lui est des-

Il est dangereux de differer à remettre le fond de la matrice.

Maniere de faire cette opération.

tiné ; si ce fond fait trop de peine à rentrer, on y fera une embrocation d'huile d'amandes douces, ce qui en aidera la réduction, en rendant les fibres de cet organe plus molasses & plus extensibles. Mais si malgré tous les efforts du Chirurgien, la matrice ne peut être remise, soit à cause qu'elle sera trop tuméfiée, soit à cause qu'on aura trop attendu, elle est en grand danger de se gangrener en peu de tems ; il y a des Auteurs qui conseillent pour lors de l'extirper, & qui nous assurent d'avoir vû des femmes qui en ont guéri. Pour moy je croiray l'extirpation de la matrice mortelle, jusqu'à ce que j'en sois desabusé par quelque experience.

L'extirpation de la matrice est trop hazardeuse.

Il y a encore plusieurs indispositions qui arrivent tant aux orifices de la matrice qu'à son col, qui sont des suites des accouchemens laborieux ; mais comme elles ne demandent pas l'opération de la main, je ne les rapporte point, j'ay crû les devoir laisser à la prudence du Chirurgien qui avant toutes choses doit les connoître par luy-même, & ne s'en point rapporter aux femmes, qui souvent ne font pas des recits fideles. Si le mal est au col de la matrice, il faut qu'il se serve de ce petit dilatatoire O, qui étant introduit dans le vagin, en écartera les lévres & donnera moyen de découvrir le mal en quelque endroit qu'il soit de ce foureau : mais s'il y avoit quelque ulcere à l'orifice interne qu'on voulût voir, on se serviroit de cet autre dilatatoire à deux branches marqué P, ou bien de ce troisiéme qu'on appelle *speculum matricis*, miroir de la matrice Q. Il a trois branches, lesquelles jointes ensemble sont poussées doucement dans le col de la matrice, puis en tournant la visse marquée R, elles s'éloignent l'une de l'autre, & par l'espace qu'elles laissent entr'elles permettent qu'on voye distinctement l'orifice interne; ce qui assure de la nature des maux qu'il peut avoir, & qui facilite les moyens d'y porter les remedes nécessaires.

Moyen de connoître les autres maux de la matrice avec le dilatatoire.

Commoditez du *speculum matricis*, ou miroir de la matrice.

Aujourd'huy néanmoins de trés-habiles Accoucheurs ne se servent pour cela que de trois doigts d'une main, qu'ils engagent l'un aprés l'autre dans le vagin, où les écartant peu à peu quand ils sont introduits tous ensemble ils dilatent ce conduit triangulairement en piramide, ainsi que le *speculum* le montre, autant qu'il faut pour appercevoir tout ce qui embarasse l'uterus, dont on sent ainsi, au toucher, comme aux yeux les indispositions d'une maniere qui incommode moins la malade, & qui instruit davantage.

*Fin de la troisiéme Démonstration.*



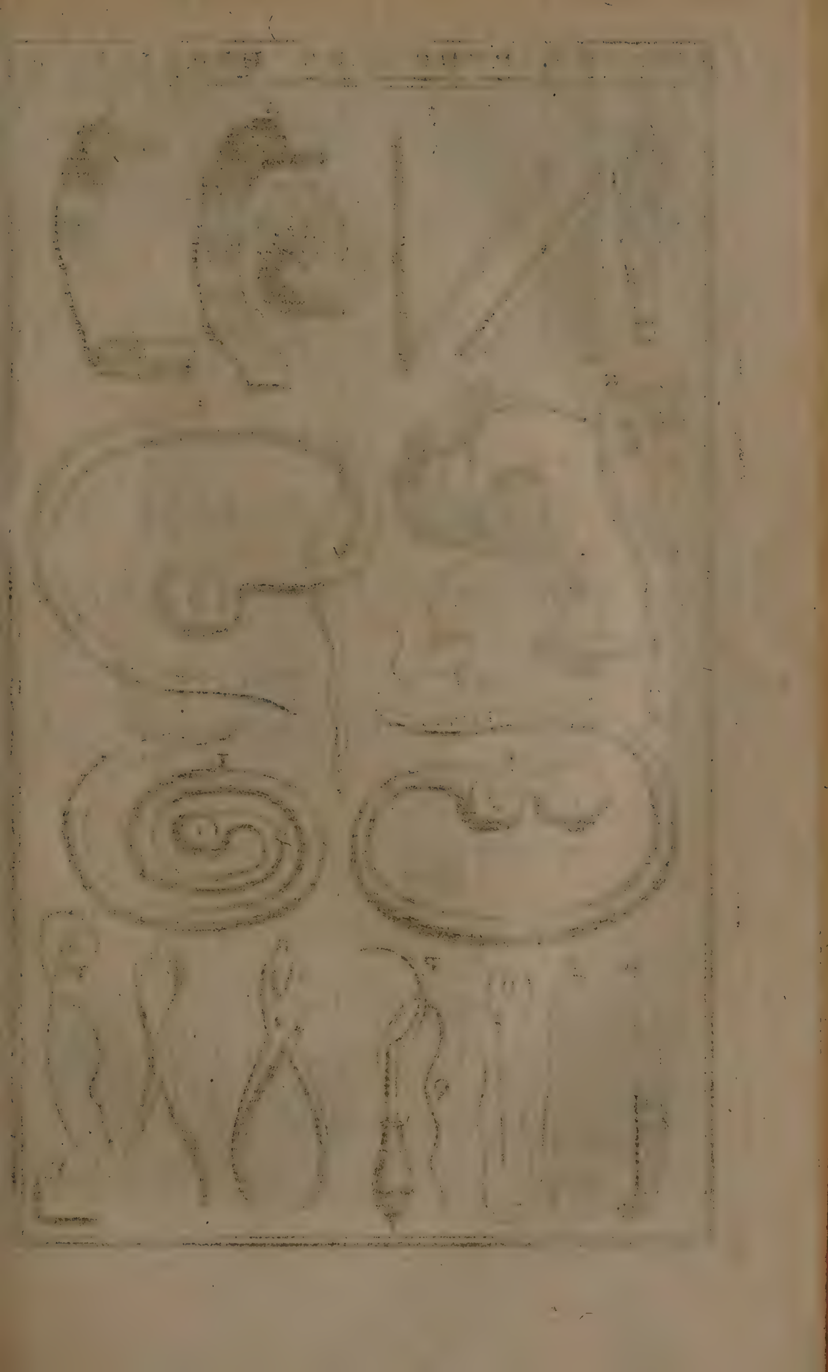
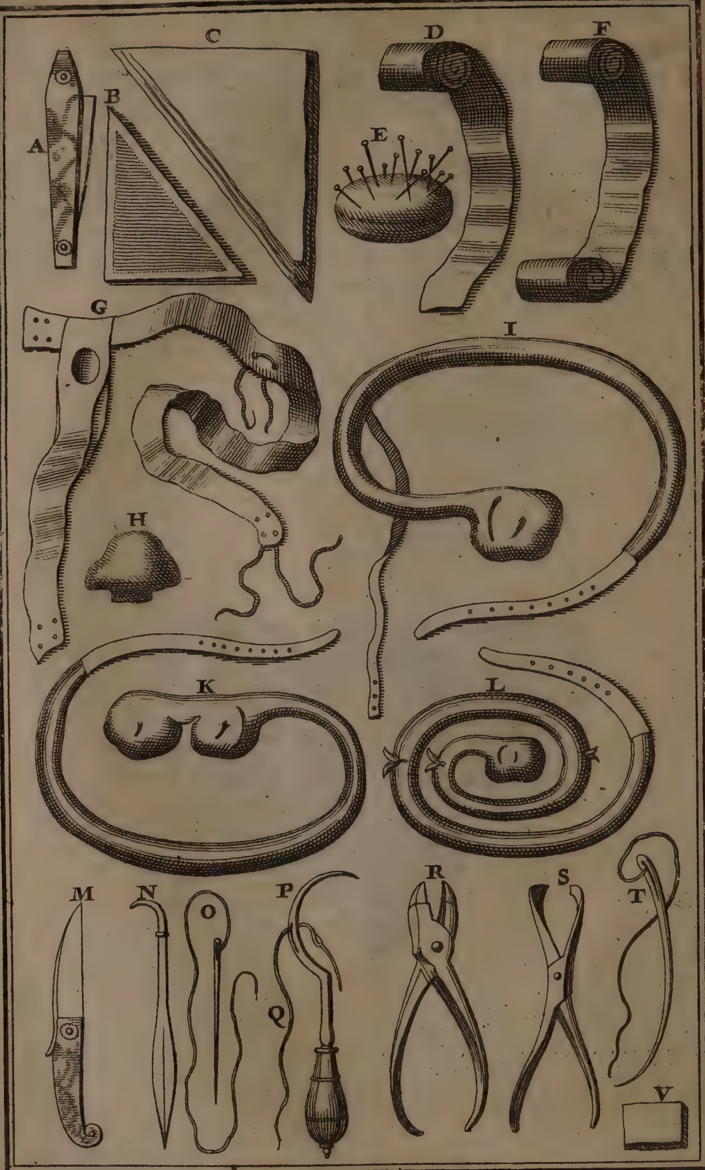


FIG. XXI. POUR LES HERNIES *p. 267*





# OPERATIONS DE CHIRURGIE,

## QUATRIE'ME DE'MONSTRATION.

---

*Les Opérations qui se font aux aînes, au scrotum & à l'anus.*

## ET PREMIEREMENT DES HERNIES.



CETTE Démonstration, Messieurs, ne sera pas moins remplie que les autres, quoique je la renferme dans les Opérations qui regardent le scrotum & l'anus. En effet ces deux parties étant des égoûts les plus communs de tout le corps sont sujettes à une infinité de maladie qui demandent toutes les lumieres

Pourquoy le scrotum & l'anus ont souvent besoin de la Chirurgie.

de l'Opérateur & toute l'adresse de sa main pour en obtenir la guérison.

*Les hernies ne sont pas de nouveaux maux.*

C'est une erreur de croire que les hernies ou descentes soient des maladies nouvelles ; car si on entend dire communément qu'elles étoient autrefois inconnues, & que ce n'est que depuis quelques années qu'on voit tant de gens en être affligez, ce n'est pas qu'elles ne fussent connues du Chirurgien, mais c'est qu'on prenoit alors soin de les cacher, & que la plûpart de ceux qui avoient des descentes, n'en informoient personne. Mais depuis qu'on a inventé des bandages fort commodes pour repousser les parties dans leur lieu naturel, & divers médicamens pour resserrer & fortifier les fibres relâchées, & sur tout depuis que Monsieur le Prieur de Cabrieres est venu du Languedoc à la Cour apporter au Roy plusieurs remedes qu'il disoit infaillibles pour la guérison de quantité de maladies, entre lesquels il y en avoit un particulier pour les hernies ; ceux qui avant ce tems-là cachoient ces maux, n'ont plus fait scrupule de les montrer dans l'esperance d'être guéris par ce remede.

*Remedes du Prieur de Cabrieres.*

Le Prieur de Cabrieres étoit un homme fort charitable, qui distribuoit beaucoup de remedes dans sa Province ; il n'étoit point interessé ni charlatan, quoiqu'il fût fort mysterieux, & qu'il fist secret de tout. La grande réputation qu'il s'étoit acquise dans sa Province, fit souhaiter de le voir à la Cour, il y arriva environ l'année 1680. il eut quelques conferences avec le Roy, à qui il déclara son secret pour guérir les descentes, priant instamment sa Majesté de ne le rendre public qu'après sa mort.

*Soins charitables du Roy.*

Sa Majesté luy tint parole quoiqu'elle fut fâchée de voir le Public frustré de ce secours : mais sans manquer à ce qu'elle avoit promis au Prieur

elle trouva moyen de soulager ceux qui avoient des descentes ; elle voulut par une bonté singuliere, se donner la peine de composer elle-même ce remede, & d'en faire distribuer charitablement à tous ceux qui luy en faisoient demander. Pour cet effet le Roy commandoit qu'on luy apportât dans son cabinet quatre ou cinq sortes de drogues qu'il spécifioit à ses Apoticaires ; & comme ce remede ne consistoit que dans le mêlange d'un esprit de sel avec du vin, ainsi que vous allez voir par la description que je vous en donneray, sa Majesté ne se servant que de l'esprit du sel faisoit jetter secretement les autres drogues, & cela dans la vûe de tenir religieusement la promesse qu'elle avoit faite à ce Prieur.

Distribution gratuite du remede pour les descentes.

Ce fut pour lors qu'on découvrit combien de gens étoient affligez de descentes, par le grand nombre de ceux qui venoient demander ce remede. On s'addressoit au premier Valet de Chambre du Roy en quartier, on luy donnoit un petit billet de l'âge de celuy ou de celle qui avoit besoin du remede : quelques jours aprés on retournoit querir un petit panier d'ozier dans lequel il y avoit trois bouteilles de chopine chacune pleine de vin mêlangé, dont on prenoit pendant vingt & un jour de la maniere que je vous le raporteray : il y avoit aussi dans ce panier des emplâtres convenables & particuliers à cette maladie.

Divers succés de ce remede.

De ceux qui ont pris ce remede les uns ont assuré d'en avoir été gueris ou soulagez, les autres ont dit qu'il ne leur avoit rien fait, ce qui montre que ce remede est dans les differentes personnes qni en usent d'une vertu inégale, comme tous les autres, & qu'il n'y en a point d'infaillibles. Je conseilleray néanmoins de s'en servir, car quoique le bandage aidé de l'emplâtre astringent suffise souvent pour la cure de cette infirmité, il est vray

toutefois que l'esprit de sel mêlé dans le vin, ne peut faire que du bien, étant pris intérieurement, en communiquant aux parties remises dans leur place, une astriction qui est essentielle pour guérir ces maladies.

La distribution de ce remede s'est faite pendant quatre ou cinq années, c'est-à-dire tout autant de tems que le Prieur de Cabrieres a survécu à la déclaration qu'il en avoit faite à sa Majesté. Immédiatement aprés sa mort, le Roy fit publier la maniere de s'en servir, avec la composition de l'emplâtre qui doi contribuer à l'efficacité du breuvage, afin que tous ses sujets pussent eux-mêmes préparer le remede contre une maladie qui n'est que trop familiere ; & voici une copie de l'imprimé du Roy.

*Remede du Prieur de Cabrieres pour les descentes, donné au Public par la bonté du Roy. Les originaux en sont demeurez entre les mains de sa Majesté.*

La dose du remede est differente selon les âges, mais la préparation en est toûjours semblable, même pour les enfans à la mamelle, bien que le bandage seul ait coutume de les guérir. Voici la maniere de le préparer & d'en user.

*Depuis deux ans jusqu'à six.*

Préparation de ce même remede selon les divers âges.

Prenez de l'esprit de sel bien rectifié trois ou quatre goutes, mêlez-les dans une cuillerée ou deux de vin que vous ferez avaler tous les matins à jeun pendant vingt & un jours de suite.

*Depuis six ans jusqu'à dix.*

Prenez quatre scrupules de cet esprit de sel, mêlez-les fort exactement dans une chopine de bon vin rouge, & en ordonnez tous les matins environ la quantité de deux onces, en telle sorte

que cette doſe dure pour ſept jours, aprés leſquels vous renouvellerez le remede, juſqu'à ce que le malade en ait pris vingt & un jours de ſuite.

*Depuis dix ans juſqu'à quatorze.*

Prenez deux gros du même eſprit de ſel avec une chopine de vin rouge, & les mêlez.

*Depuis quatorze ans juſqu'à dix-ſept.*

Mêlez deux gros & demi du même eſprit dans une chopine de vin rouge.

*Depuis dix-ſept ans, & durant tout le reſte de la vie.*

Verſez cinq gros d'eſprit de ſel ſur une chopine de vin rouge.

*Recepte de l'Emplâtre.*

Deſcription de l'emplâtre.

Prenez du maſtic en larmes - - - demie-once.
Ladanum, - - - - - - trois dragmes.
Trois noix de cyprés bien ſechées.
Hypocyſtis, - - - - - une dragme.
Terre ſigillée, - - - - - une dragme.
Poix noire, - - - - - - trois onces.
Térébenthine de Veniſe, - - - une once.
Cire neuve jaune, - - - - - une once.
Racine de grande conſoude ſéchée, demie once.

Pulveriſez ce qui le doit être, & faites cuire le tout en remuant toûjours juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en bonne conſiſtance d'emplâtre, pour vous en ſervir comme il s'en ſuit.

*Maniere de traiter les deſcentes.*

Qualitez du bandage.

IL faut avoir un bon bandage qui tienne bien ferme, & mettre ſur la rupture aprés avoir raſé le lieu une emplâtre ou deux s'il eſt néceſſaire;

on obſervera de prendre le remede à jeun, & de battre la bouteille avant que de verſer le vin dans le verre, pour l'avaler incontinent; & il ne faut ni boire, ni manger, que quatre heures aprés avoir pris le remede.

Obſervation à faire durant l'uſage de ce remede.

On en prendra vingt & un jours durant, & s'il fait mal à l'eſtomac, on peut paſſer un jour ou deux ſans en uſer.

Pendant qu'on prend le remede on eſt obligé de porter le brayer jour & nuit, de ne jamais s'aſſeoir, demeurant ſeulement debout ou couché, & marchant beaucoup: il eſt défendu d'aller à cheval, en caroſſe ou en charette, & on doit toûjours aller à pied ou en batteau, & ne faire aucun excès de bouche ni d'autres.

Il faut porter le brayer jour & nuit durant trois mois, aprés les vingt & un jours du remede.

On ne peut montet à cheval qu'aprés les trois mois, & quand on y montera, il faut encore porter le brayer autant qu'on croira en avoir beſoin pour laiſſer affermir les parties.

C'Eſt la regle ordinaire de faire la deſcription de la maladie, avantque d'en donner le remede, mais l'hiſtoire du Prieur de Cabrieres nous a engagez à changer cet ordre; & il n'importe que le remede des hernies, ſoit au commencement ou à la fin de cette Démonſtration, puiſqu'il ſera également utile au Public.

De la nature des hernies.

Les hernies, qu'on appelle auſſi hergnes ou deſcentes, ſont des tumeurs aux aînes & au ſcrotum, formées par l'inteſtin & par l'épiploon, qui ſe gliſſent dans ces parties.

Cette définition convient aux hernies faites de parties, non pas à celles qui ſont faites d'humeurs; car il y en a de pluſieurs eſpeces dont nous allons établir les differences.

De

De toutes les tumeurs qui viennent au ſcrotum, les unes ſont hernies, les autres apoſtêmes. Les premiéres ſont de trois ſortes, ſçavoir l'enterocéle, l'épiplocéle, l'enteroépiplocéle; & les autres ſe rapportent à cinq principales qui ſont l'hydrocéle, la pneumatocéle, la ſarcocéle, la cyrcocéle, & l'humorale: de maniére que de ces tumeurs les unes ſont veritablement hernies, & apoſtêmes par reſſemblance, telles ſont les trois premiéres; & les autres ſont de veritables apoſtêmes, & des hernies en apparence, telles ſont les cinq derniéres.

Différences des hernies.

Toutes ces maladies ont chacune des ſignes qui les font connoître, & qui les différencient les unes des autres; le Chirurgien les doit ſçavoir pour ne ſe point tromper, & pour faire à chacune les opérations qui lui conviennent: quand je les auray examinées les unes aprés les autres, je vous feray voir les opérations qu'elles demandent pour parvenir à la guériſon.

Je commence par l'enterocéle; ce mot eſt dérivé d'*Enteros*, qui ſignifie inteſtin, & de *Kele*, qui veut dire deſcente; ainſi cette maladie eſt une deſcente de l'inteſtin, que nous appellons ordinairement hernie.

Etimologie d'enterocéle.

Il y en a de deux ſortes, l'une complete, quand l'inteſtin tombe juſques dans le ſcrotum, c'eſt pour lors une veritable enterocéle; & l'autre incomplete, quand il s'arrête dans l'ayne, & qu'il y fait une tumeur ſemblable à un bubon, & alors on l'appelle bubonocéle.

Deux ſortes d'enterocéle.

C'eſt toûjours quelque grand effort qui cauſe cette maladie, ainſi que nous le remarquons aux enfans qu'on laiſſe trop crier, à ceux qui ſont dans un travail violent, & à des hommes qui portent de trop peſans fardeaux, parce que les inteſtins extrémement preſſez cherchent à s'échaper par les productions du peritoine.

Cauſes de ces maladies.

Les hernies arrivent ou par la rupture, ou par la ſimple dilatation du peritoine; quand le peritoine eſt rompu, l'inteſtin tombe tout d'un coup dans les bourſes, & y fait une groſſe tumeur, mais auſſi rentre-t-il dans ſa place avec la même facilité qu'il y eſt tombé; mais lorſque cette membrane ne fait que prêter & s'étendre inſenſiblement, l'inteſtin tombe peu à peu, ſe gliſſant doucement dans la production du peritoine, qui eſt l'envelope commune du bas ventre, & même ſouvent il s'arrête dans l'ayne, & ne tombe pas dans le ſcrotum.

De la deſcēte de l'épiploon dās la production du peritoine.

L'épiplocéle eſt une tumeur faite d'une partie de l'épiloon, qui a été pouſſé dans une des productions du peritoine; ce mot eſt compoſé d'*Epiploon*, qui déſigne cette coëffe graiſſeuſe qui flote ſur les boyaux, & de *Kele*, deſcente.

L'hernie faite de l'épiploon, n'eſt ni ſi groſſe, ni ſi douloureuſe, ni ſi preſſante que celle qui eſt faite par l'inteſtin. J'en ay pourtant vû une à un garçon de Verſailles, qui étoit de la groſſeur du poing; nous en fimes l'opération ſur le champ M. Felix & moy, parce que cette partie demandoit une promte réduction, y ayant les mêmes accidens que ceux qui ſont cauſez par l'étranglement de l'inteſtin. Nous trouvâmes la plus grande partie de l'épiploon renfermée dans cette tumeur où elle étoit alterée par le ſéjour qu'elle y avoit faite, & nous fumes obligez de la lier, & d'en faire l'extirpation, comme cette opération le demande.

Hernies compoſées des deux précedentes.

L'enteroépiplocéle eſt une hernie faite de l'inteſtin & de l'épiploon, qui de compagnie ſortent de leur place pour tomber dans le ſcrotum; l'étimologie que je vous ay donnée de l'entérocéle & de l'épiplocéle vous fait aiſément comprendre d'où dérive le nom de cette hernie compoſée.

Cette hernie fait une tumeur plus groſſe que

les autres, parce qu'elle est produite par plus de parties, & elle est même plus fréquente, en ce que quand l'intestin trouve à se glisser, l'épiloon qui le recouvre & qui se prolonge aisément l'accompagne presque toûjours.

Ces trois sortes d'hernies arrivent également au côté droit & au côté gauche, & quelquefois à tous les deux ensemble; il y en a qui prétendent que l'épiplocéle vient plus souvent au côté gauche qu'au droit, parce que, disent-ils, l'épiploon étant attaché au fonds de l'estomac descend plus bas de ce côté-là que de l'autre, & par consequent qu'il peut plus facilement entrer dans la production du peritoine.

Pourquoy l'épiplocéle est plus fréquente au côté gauche.

Les causes de toutes ces descentes sont les mêmes, sçavoir, rupture & dilatation; mais elles ont des signes par lesquels on les distingue & dans le tems de leur sortie, & dans le tems de leur rentrée. L'enterocéle, ou si vous voulez, la partie qui le forme, sort avec impetuosité & tout d'un coup; elle rentre de même lorsqu'on la repousse avec adresse, & en rentrant elle fait entendre un gargouillement qui marque que c'est l'intestin qui étoit dehors: au contraire l'épiplocéle se produit avec lenteur, & l'épiploon ne rentre qu'avec peine & sans bruit. On connoît que c'est un enteroépiplocéle, quand aprés l'intestin réduit, ce qu'on a connu par une espéce de gargoüillement qu'il a fait, la tumeur n'est que diminuée, & ne disparoît pas entiérement.

Des signes propres de ces maladies.

Sur ces maladies le Chirurgien tire son prognostic de deux choses, de l'âge du malade & de la nature de la descente; si c'est un jeune homme, il en peut promettre la guérison, mais si c'est une personne avancée en âge, il y aura peu d'espérance de succés dans le traitement de la maladie: aussi voit-on tous les jours les enfans & les jeunes gens en guérir; au lieu

Prognostic qu'on en doit tirer.

que quand un homme a passé trente ans, il est en danger de porter sa descente le reste de sa vie. Quand l'hernie est petite ou récente, & qu'elle ne provient que de dilatation, elle est curable; au lieu que si elle est vieille, ou grande, on n'en guérit que trés-rarement: j'en ay vû de grosses comme la forme d'un chapeau, elles étoient incurables, & ce sont de telles descentes ou ruptures qui font dire au public que quand un homme est rompu, il ne guérit point. Ceux qui sont incommodez de ces maladies, qu'on appelle plus communément hergnes, étant presque toûjours de mauvaise humeur, ont fait donner le nom de hergneux aux gens fâcheux & peu sociables.

Situation du malade. Le fait du Chirurgien est de soulager promptement ceux qui sont affligez de ce mal; la premiére chose qu'on doit faire c'est de coucher le malade sur dos, la tête un peu plus basse que les fesses, les cuisses & les genoux à demi pliez; puis avec les cinq doigts

Maniére d'opérer. d'une main d'embrasser la tumeur, & en la comprimant doucement de faire rentrer les parties qui étoient sorties de leur place: il ne faut rien précipiter, & il est plus à propos d'employer quelque temps à repousser ces parties, que de les meurtrir en se hâtant trop de les rétablir. Aussi-tôt que l'intestin & l'épiploon ont été remis dans leur lieu, le malade ne sent plus de douleur: mais il ne suffit pas à l'Operateur d'avoir achevé cette réduction que le malade fait souvent luy-même, il doit empêcher qu'ils ne retombent, & faire ensorte de leur fermer ce passage pour toûjours, si cela est possible.

Comment on empéche la rechute de la partie. Le moyen le plus sûr pour y parvenir, c'est le bandage, & même sans lui on ne peut pas esperer d'en guérir; c'est pourquoi il en faut préparer un qui soit proportionné à l'âge & à la grosseur de la personne à qui on doit l'appliquer. Remarquez qu'aux des-

centes comme aux luxations, il faut commencer par remettre en leur place les parties déplacées, & ensuite tailler les bandes; car si on commençoit par faire son appareil, le malade souffriroit en attendant la réduction qui deviendroit plus difficile, tant dans les descentes que dans les luxations qui ne demandent aucun délay.

On laisse le malade couché dans la même situation qu'il étoit quand on a réduit les hernies. S'il avoit du poil, il faudroit le raser avec ce rasoir A, avant que de mettre l'emplâtre, puis prendre un morceau de cuir qu'on coupe en triangle B, pour l'accommoder au ply de l'ayne, & qu'on couvrira de l'emplâtre *contra rupturam*, décrite cy-aprés: on fait une compresse C, de même figure, mais un peu plus grande, parce qu'il faut qu'elle déborde toûjours l'emplâtre, & on doit avoir une bande D d'environ quatre aulnes de long, & large de deux doigts, faite de toile: ces trois choses préparées, on pose l'emplâtre sur l'endroit des anneaux des muscles de l'abdomen, par où les parties rentrées avoient passé pour sortir; on met ensuite la compresse qui doit être fort épaisse pour mieux comprimer, & on prend la bande dont on met le chef sur la hanche opposée à celle où étoit la hernie. Ayant passé cette bande sur le ventre & sur l'ayne affligée, on la tourne autour de la cuisse du même côté, puis remontant entre les bourses & la cuisse, on la repasse sur la même ayne où elle fait une croix, & se portant sur la hanche de ce même côté, elle va faire le circulaire autour du corps pour revenir passer par dessus la même hanche où elle à commencé, & faire le même chemin décrit par la précédente circonvolution: on continuë ainsi le bandage jusques à la fin de la bande qu'on arrête sûrement à l'endroit où elle finit. Il faut remarquer que ce

Du pansement.

Conduite du bandage

bandage doit être un peu ſerré pour bien contenir, & qu'il faut mettre une épingle à chaque circonvolution qui paſſe par deſſus la compreſſe, tant pour l'affermiſſement & la ſcureté du bandage, que pour empêcher la compreſſe de tomber quand le malade ſe promenera, c'eſt pourquoy on aura pluſieurs épingles ſur une pelote E : ce bandage eſt appellé inguinal, d'*inguen*, qui ſignifie l'ayne.

Comment on traite la hernie qui ſe fait des deux côtez.

Quand la deſcente eſt des deux côtez, aprés la réduction faite de part & d'autre, on y met deux emplâtres, & deux compreſſes de la même figure que la précedente. On prend enſuite une bande F roulée à deux chefs, de ſix aulnes de long, & large comme la premiere : on en applique le milieu ſur l'épine du dos vers ſa fin, puis les deux chefs allant l'un à droit & l'autre à gauche pour faire le circulaire, ils vont paſſer ſur le penil, d'où chacun coulant par deſſus une des aynes, & faiſant le tour de la cuiſſe de ſon côté, il remonte par deſſus la même aîne où il ſe croiſe; puis retournant tous deux faire un nouveau circulaire, ils reviennent repaſſer ſur les aynes, comme ils ont fait la premiere fois, ce qu'ils continuent juſques à ce qu'on ſoit à la fin de la bande : ce bandage eſt appellé le double inguinal.

Pratique pour les enfans à la mamelle.

Ces bandages, quoique ſimples, guériſſent ſouvent les enfans; mais quand ils ſont à la mamelle, ou qu'ils ne ſont pas encore nets, il faut leur en changer tous les jours : on montre la maniére de le faire à celle qui a ſoin de l'enfant, & pourvû qu'elle ne le laiſſe pas crier, elle le guérira auſſi bien qu'un Chirurgien.

Application du bandage à champignon pour les enfans plus avancez en âge.

Aux enfans plus âgez, & qui commencent à courir, il faut un bandage plus ferme : on ſe ſert pour lors de celui du champignon G, ainſi appellé, parce que la principale piéce du bandage

a la figure d'un champignon H qui eſt fait de bois de poirier ou de buis. On applique le dos de ce champignon juſtement au droit de la deſcente où il eſt arrêté par un circulaire fait de toile ou de futaine, auquel tiennent deux branches d'une étoffe auſſi ferme qui paſſent entre les bourſes & les cuiſſes pour l'empêcher de remonter, le tout étant attaché avec de petites aiguillettes de figure & de grandeur proportionnées au ſujet : ſi la deſcente étoit double, on mettroit un ſecond champignon qui ſeroit arrêté de la même maniére que celuy-cy.

Ceux qui ſont plus forts, & qui agiſſent beaucoup, ont beſoin d'un bandage qui contienne encore mieux ; ce qui a fait inventer les bandages d'acier, qu'on appelle brayers : vous en voyez un marqué I. Ils ſont faits d'un cercle d'acier forgé, batu, & applati, qui environne les trois quarts du corps, & dont l'extrémité qui doit poſer ſur la deſcente, eſt allongée en en bas en forme d'écuſſon, & c'eſt de là que ſon nom eſt tiré ; ce cercle d'acier eſt garni de coton enfermé dans du chamois, de crainte qu'il ne bleſſe. Au défaut de ce cercle, qui n'acheve pas le tour du corps, il y a une courroye percée de pluſieurs petits trous pour s'attacher à l'écuſſon, où il y a une pointe d'acier qui entre dans l'un des trous de la courroye pour le ſerrer plus ou moins ſelon qu'il eſt néceſſaire : au derriere du bandage on coud une branche faite de toile double qui paſſant entre la cuiſſe & les bourſes vient s'attacher à l'écuſſon de même que la courroye.

De l'employ des Chirurgiés herniaires.

Pluſieurs gens à Paris s'occupent uniquement à la cure des hernies, & à la fabrique de ces bandages ; ce qui les fait appeller Chirurgiens Herniaires ; On les reçoit à S. Coſme où ils ſont obligez de faire une eſpece de chef-d'œuvre avant que de pouvoir travailler pour le public : il y en a de tres-

Des brayers pour les adultes.

habiles, à qui même beaucoup de Chirurgiens s'addressent pour ces sortes de bandages; mais en Province on n'a pas cette commodité. C'est pour cela que le Chirurgien doit être instruit de la structure de ces machines pour en fabriquer luy-même, lorsqu'il ne poura pas en avoir d'ailleurs.

Raison de la diversité des brayers

De ces sortes de bandages, il s'en trouve dont l'écusson est plus large, & d'autres dont il est plus long; les premiers sont pour ceux qui sont gras, & les seconds pour les personnes maigres : quelques-uns ont double écusson K, pour les malades affligez d'une descente de chaque côté. Enfin il y a de ces bandages qui sont brisez par le moyen de deux ou trois petites charnieres qui leur permettent de se plier, comme ces demi aulnes que les marchands portent dans leur poche.

Commodité de ces machines.

L'application de ces instrumens est aisée à faire, ceux qui en portent les ôtent & les remettent sans peine par l'habitude qu'ils en ont contractée. Mais une circonstance essentielle à observer, c'est de ne point mettre le bandage que la descente ne soit entierement rentrée ; car s'il restoit une partie de l'intestin ou de l'épiploon dans l'ayne, le bandage la meurtrissant, y causeroit de la douleur, de l'inflammation, & peut-être la gangrenne par la suite.

Cas extraordinaire à remarquer.

Il arrive quelquefois qu'il n'y a dés la naissance qu'un des testicules dans le scrotum, & que l'autre n'y étant pas descendu est demeuré dans l'ayne, où il fait une petite tumeur dont les parens venant à s'appercevoir ont recours au Chirurgien, la prenant pour une descente. C'est à lui de bien examiner le fait, car s'il alloit entreprendre de faire rentrer le testicule dans la capacité de l'abdomen, ou s'il le comprimoit par un bandage, croyant que ce fût une descente, il causeroit des douleurs horribles qui pourroient avoir des suites trés-fâcheuses.

On a inventé de nos jours une eſpece de brayer qu'on appelle bandage à reſſort L, parce qu'on a attaché à l'écuſſon un reſſort qui pouſſe la couſſin contre la partie ſur laquelle il eſt poſé. Ceux qui ſe ſervent de ces ſortes de brayers, prétendent que quand on plie la cuiſſe, il ſe fait dans l'aîne un angle enfoncé qui empêche le bandage ordinaire d'appuyer ſur l'endroit de la deſcente, & qu'on remedie à cet inconvenient par le reſſort qui preſſe continuellement, & preſqu'également cet endroit: c'eſt auſſi la raiſon pour laquelle le Prieur de Cabrieres défendoit de s'aſſeoir, & ordonnoit qu'on ſe tint toûjours debout ou couché pour éviter la chûte de l'inteſtin occaſionnée par le ployement de la cuiſſe: toutefois ce nouveau bandage n'eſt plus gueres uſité. C'étoit le nommé Blegny qui s'en diſoit l'inventeur: ce nom ſeul qui n'eſt que trop connu, fait aſſez reſſouvenir combien cet homme étoit remuant,& combien d'entrepriſes differentes il a fait pour s'établir dans le monde; comme il a joué un des principaux rôles entre ceux qui en impoſent au public, je vais en peu de mots vous rapporter ſon hiſtoire. Du bandage à reſſort.

### *Hiſtoire du nommé Blegny.*

AYant été pendant quelques années Clerc de la Compagnie de S. Côme, où il entendoit tous les jours parler de la Chirurgie dans les Actes qui s'y font, il crut en ſçavoir autant ou plus que les Maîtres qui la compoſent: il prit un privilege, ſe logea au Faubourg S. Germain, & ſe maria avec une Sage-femme. Il établit chez luy des Conferences de Medecine & de Chirurgie, dans leſquelles il annonçoit chaque fois quelque ſecret de ſon invention, les coins des rues étoient pleins d'affiches qui informoient tout Paris des élixirs, des caſſolettes, des caffetiers merveilleux avec

lesquels il devoit faire des miracles. Il trouva de l'accés auprés de Monsieur Daquin premier Medecin du Roy, qui se servit de luy pour faire la description du remede Anglois du sieur Talbot, à qui le Roy avoit donné une somme considérable pour rendre ce remede public. Il obtint de Monsieur le Chancelier le privilege de faire imprimer chaque mois un Journal qui contenoit tous les faits extraordinaires qui arrivoient dans la Medecine & dans la Chirurgie, tant en France que dans les païs étrangers. Mais ce privilege dont un autre auroit profité, & qui avoit son utilité, luy fut ôté l'année suivante par l'abus qu'il en fit, en s'en servant pour écrire des invectives, & pour déchirer la reputation des Auteurs. Il eut l'agrément d'acheter la charge de Chirurgien ordinaire de MONSIEUR : Mais peu d'années aprés, son caractere étant connu, il eut ordre de s'en défaire. Enfin, connoissant que la Chirurgie ne se contente pas de paroles, qu'il faut des effets, il crut qu'il réussiroit mieux dans la Medecine, il prit des Lettres de Docteur de la Faculté de Caën, & comme Medecin fit valoir les talens qu'il avoit de tromper tout le monde. Il entreprit de faire revivre un Ordre du St Esprit, autrefois établi à Montpellier, il en portoit la Croix, se fit appeller le Chevalier de Blegny, & fit des procés à ceux qu'il croyoit avoir usurpé les revenus attachez à cet Ordre. Tous ces moyens ne luy ayant pas réussi, il loua une maison à Pincour, afin d'y établir une espece d'hôpital pour les étrangers malades, où pour une certaine somme par jour ils devoient être logez, nourris, pansez & médicamentez : mais le Roy informé que ce n'étoit qu'un prétexte pour cacher les débauches qui s'y faisoient, donna une Lettre de Cachet pour l'arrêter, il fut mis au For-Levêque, & de-là quelque tems aprés conduit au Château d'Angers, où il

a été enfermé pendant ſept ou huit ans : il en eſt ſorti depuis quatre années, & aprés avoir couru l'Italie, il eſt venu mourir à Avignon. Il étoit aſſez bien fait, toûjours proprement vétu, il parloit & écrivoit trés-aiſément ; il étoit ſtudieux, inventif & laborieux, & s'il avoit fait un bon uſage des avantages naturels qu'il avoit, il n'auroit pas fait une fin auſſi malheureuſe.

Je vous ay promis la deſcription de l'emplâtre qu'il faut apliquer aux hernies, la voici telle qu'elle eſt dans la Pharmacopée de Charas, je la raporte ici pour épargner la peine de l'aller chercher ailleurs.

Deſcription d'un emplâtre éprouvé pour les hernies.

On écorchera des anguilles, & en ayant lavé les peaux avec de l'eau de chaux, on les fera cuire à petit feu, dans une leſſive claire de cendres ordinaires, juſqu'à ce que ces peaux y ſoient tout à fait diſſoutes & réduites en une colle qu'on paſſera par un tamis de crin : aprés en avoir peſé quatre onces, on les mettra dans un pot de terre verni, où on ajoutera trois onces & demie de gomme ammoniac diſſoute dans de fort vinaigre, coulée & épaiſſie, avec trois dragmes de ſel de ſaturne, autant de chaux d'étain, & pareille quantité de pierre hématite ſubtilement pulveriſée, pour mettre cuire toutes ces choſes à feu lent, les agitant ſans ceſſe avec une ſpatule de bois juſqu'à ce qu'elles ayent acquis la conſiſtence des emplâtres, y ajoûtant ſur la fin une demie once d'huile de myrrhe diſtillée.

Quoique nous ayons la compoſition de pluſieurs emplâtres excellens pour la guériſon des hernies, il eſt venu néanmoins à la Cour une femme nommée Mademoiſelle Devaux veuve d'un de nos maîtres Chirurgiens de Paris, qui diſoit avoir trouvé parmi les papiers de ſon mari la compoſition d'un emplâtre infaillible pour les hernies, elle s'adreſſa à Mrs. Fagon, Boudin & Felix : ils en parlerent au Roy, & elle fut envoyée aux Invalides pour faire

Experiences faites aux Invalides de l'emplâtre de Mademoiselle Devaux.

des expériences de son emplâtre. Sur le rapport favorable qui en fut fait, & dans lequel on témoignoit que plusieurs en avoient été guéris, le Roy luy fit donner quatre cent pistoles, & Mr. de Barbesieux cinq cens livres de pension pour traiter les Soldats Invalides qui se trouveroient attaquez de cette maladie.

Je ne vous donne point la composition de cet emplâtre, parce que je ne la sçay pas; mais je sçay que la réputation que Mrs. les Medecins avoient donnée à ce remede, ne s'est pas soûtenue, que le public a trouvé qu'ils luy avoient donné leur approbation un peu trop legerement, & qu'il ne produit aucun effet, non plus que tous les autres qu'on a inventez pour les hernies, qu'il ne soit soutenu du bandage.

Diverses opérations anciennes sur la hernie lesquelles sont presentement inusitées.

Nos Anciens ne se sont pas contentez de trouver dans les bandages les moyens de guérir les hernies, ou du moins de les soulager, ils en ont cherché dans les opérations de Chirurgie, & ils ont crû en avoir rencontré de trois ou quatre sortes qui toutes sont plus mauvaises les unes que les autres: les bons Chirurgiens les ont abandonnées, & elles ne sont pratiquées aujourd'huy que par des charlatans, qui s'embarassent peu des suites de leurs opérations. Je vais vous montrer la maniere qu'ils nous ont proposée pour les faire, non pas dans le dessein que vous les mettiez en pratique, car je suis sûr que vous les allez condamner; mais parce qu'il faut qu'un Chirurgien sçache le bon & le mauvais de sa Profession, le premier pour le suivre, & le second pour l'éviter.

Celuy qui a cru avoir le mieux réussi dit qu'il faut faire avec ce bistouri droit M, une incision longitudinale dans l'aîne qui suive le chemin que font les vaisseaux spermatiques; qu'ayant découvert avec cette feuille de mirthe N, dont le bout

est en déchaussoir pour s'en servir en cas de besoin, la production du péritoine qui les enferme, il la faut coudre tout de sa longueur, y faisant la suture du Pelletier avec cette éguille droite O, enfilée d'un fil ciré; que par ce moyen on retressit cette production trop dilatée, & on empêche l'intestin de s'y glisser. Celuy qui a inventé cette opération l'appelle irréprochable, parce qu'elle conserve les vaisseaux & le testicule dans leur entier; il luy a donné même le nom de Royale, parce qu'en conservant ces parties, elle laisse la liberté au testicule de faire sa fonction qui est de donner des sujets à son Roy. Je n'ay jamais vû pratiquer cette opération, & je ne la crois pas aisée à faire, car je ne puis pas m'imaginer qu'on puisse retressir la production du péritoine avec la même facilité qu'on feroit un doigt de gand qui seroit trop large. Thevenin luy-même qui nous en donne la description, avouë qu'elle est difficile & sujette à la recidive.

Premiere Opération & ses inconveniens.

D'autres se sont persuadez qu'il seroit plus avantageux de faire une opération qu'on appelle le point doré, mais elle n'a pas moins ses difficultez, que la précédente; vous en jugerez. Ils veulent que le malade étant couché sur une table la tête plus basse que les fesses on luy fasse une incision transversale dans l'aîne assez profonde, pour découvrir les vaisseaux spermatiques contenus dans le prolongement du péritoine en évitant de les offenser, & qu'ensuite on prenne cette aiguille courbe P emmanchée, qu'on aura enfilée d'un fil d'or Q, pour la passer par dessous les vaisseaux & la production; puis ayant defilé l'aiguille on tourne le fil d'or avec cette pince R, deux ou trois tours, prenant garde qu'il ne presse point trop les vaisseaux & qu'il permette au sang de couler dans leurs cavitez: on coupe les extremitez du fil avec cette tenaille incisive S, & on le reploye pour le laisser dans la playe, faisant en sorte que ce

Du point doré.

qui eſt reployé ne bleſſe point les parties; ils veulent qu'on travaille à cicatriſer la playe où ils laiſſent le fil d'or, & ils diſent que ſouvent ce fil tombe de luy-même, & que la playe étant cicatriſée, on eſt parfaitement guéri de la deſcente.

Le fil de plomb peut être ſubſtitué au fil d'or.

Ceux qui ſubſtituent un fil de plomb à la place du fil d'or, penſent avoir mieux rencontré, diſant que le plomb eſt ami de l'homme, & que n'étant pas ſi pointu que le fil d'or, il peut reſter enfermé dans la playe ſans la bleſſer.

Les fils d'or & de plomb ſon déſaprouvez par quelques-uns qui veulent qu'on ſe ſerve d'un gros fil de chanvre ciré qu'on paſſe deux fois autour des vaiſſeaux, ſans les trop preſſer, & que l'ayant lié & coupé proche le nœud qu'on en aura fait, on le laiſſe dans la playe qu'on fera cicatriſer au plûtôt.

Et le fil de chanvre ciré au fil de plomb,

Les Sectateurs de ces Opérations prétendent que ces fils d'or, de plomb ou de chanvre, ſerrant la production du péritoine empêchent l'inteſtin ou l'épiploon d'y tomber, & qu'ainſi elles ſe doivent pratiquer à toutes les hernies faites par dilatation. Mais puiſqu'il nous eſt permis de refléchir ſur ces opérations, nous dirons qu'il en peut arriver deux inconveniens trés fâcheux, ſoit que le fil demeure dans la playe, ſoit qu'il en ſorte.

Deux accidens à craindre de ces opérations.

Le premier, c'eſt que dans un effort l'inteſtin trouvant toûjours les anneaux des trois muſcles de l'abdomen aſſez dilatez pour le laiſſer ſortir, il peut ſe nicher entre la ligature & les anneaux, & y faire une hernie incomplette, & même un étranglement; & quoiqu'on faſſe la ligature le plus proche des anneaux qu'il eſt poſſible, comme le préſcrivent les Auteurs, des efforts violens pourront toûjours pouſſer cette ligature, & la faiſant deſcendre, laiſſer la liberté aux parties de ſe loger dans le domicile qu'elles s'étoient fait.

Le ſecond accident qui arrive infailliblement ſi

le fil ſort de la playe, c'eſt qu'en ce cas il doit avoir coupé les vaiſſeaux, & par conſéquent ôté la communication qu'ils avoient avec le teſticule qui devenant par là inutile châtre un homme & le prive de la fécondité, ſans une néceſſité abſolue; ce qui rend ces opérations pernicieuſes, & qui doit empêcher un Chirurgien de les mettre en pratique. 2. Inconvenient.

On a encore rafiné ſur ces opérations, & il y en a qui afin d'épagner l'inciſion qu'on faiſoit pour découvrir la production du péritoine prennent une aiguille courbe T, enfilée d'un gros fil de chanvre bien ciré, & ayant paſſé l'aiguille proche des anneaux par deſſous la production du péritoine, lient les deux bouts du fil ſur une petite compreſſe V, & les ſerrent de tems en tems, juſqu'à ce que le fil ayt coupé ce qu'il embraſſoit, & qu'il tombe de luy même: cette opération ne doit pas être moins condamnée que les précedentes, parce qu'elle coupe & ruine les vaiſſeaux qui rendoient le teſticule propre à la génération. Autre opération. Raiſon qu'on a de la condamner.

Une perſonne de la premiere qualité a néanmoins produit depuis peu à la Cour un de ces Opérateurs, & l'honorant de ſa protection le vante, comme un homme incomparable qui guérit toutes ſortes de deſcentes; mais en bonne juſtice de tels empiriques mériteroient une punition exemplaire.

Quelques Auteurs nous diſent qu'on obtient la guériſon des deſcentes par la Chirurgie en deux manieres; la premiere en conſervant le teſticule, & la ſeconde en ôtant le teſticule; pour la premiere maniere, ils nous propoſent les quatre ou cinq opérations que je viens de vous faire voir, mais eſt-ce conſerver le teſticule que de luy ôter ſes fonctions. 4. Opération auſſi blamable que les précedentes.

La ſeconde eſt d'ôter le teſticule, & voici comment ils s'y prennent. On fait dans l'aîne une inciſion qui découvre les vaiſſeaux, & paſſant le doigt par deſſous, on fait ſortir par la playe le teſticule en-

velopé de ses membranes, on lie les vaisseaux le plus proche des anneaux que faire se peut, & on les coupe ensuite un demi doigt au dessous de la ligature; on laisse le bout du fil assez long pour le retirer quand la nature le sépare en traitant le playe à l'ordinaire. Cette maniere empêche certainement que la hernie ne se reproduise; mais il est peu de gens qui aux dépens de leurs testicules demandent la guérison de cette infirmité.

Adresse de quelques Opérateurs à cacher le testicule qu'ils ont séparé.

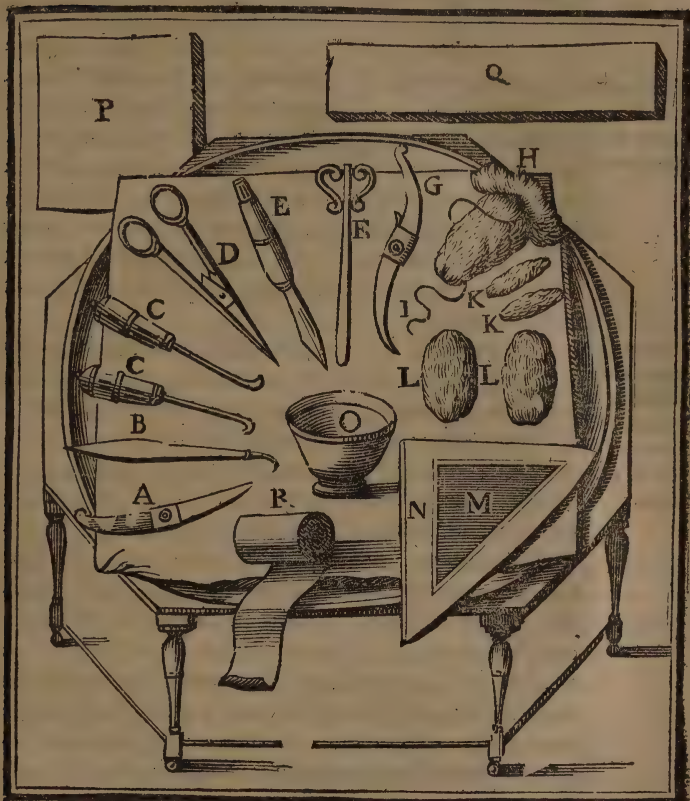
Les Opérateurs ambulans sont adroits à séparer ces organes, sans que les spectateurs s'en apperçoivent, ils font la ligature des vaisseaux, avant que de tirer le testicule hors du scrotum, & avec leur petit doigt passé par dessous ces vaisseaux qu'ils coupent, ils le font sortir & le cachent dans leur main, pour le mettre dans leur gibbeciere sans être vûs; on a connu un de ces Opérateurs qui ne nourissoit son chien que de testicules; le chien se tenoit sous le lit ou sous la table proche son maître en attendant ce morceau friand dont il le regaloit aussi-tôt aprés qu'il en avoit fait l'extirpation à l'insçû des assistans qui auroient juré que le patient avoit toutes ses parties.

Chien nourri de testicules.

Les testicules sont des parties si nécessaires à l'homme qu'on ne doit les ôter que dans une nécessité trés-pressante: c'est pourquoy on condamne ces sortes d'Opérations, comme contraires aux Loix divines & humaines: elles seroient cependant excusables sur un Religieux qui préfereroit la guérison d'une hernie à ses testicules qui luy doivent être inutiles, & il en tireroit pour lors deux avantages; le premier c'est que ces organes ne le tourmenteroient plus; & le second, c'est qu'il seroit guéri d'une fâcheuse maladie.

FIG. XXII.

FIG. XXII. DU BUBONOCELE.




LE Bubonocele est une tumeur dans l'ayne qui a la figure d'un bubon, & qui est placée dans l'endroit où il vient. Son nom est dérivée de *Vouvon* qui signifie ayne, & de *Kele* qui veut dire hergne ou descente, de sorte que cette tumeur est un bubon par ressemblance, & réellement une descente. Du Bubonocele & son étimologie.

Le Chirurgien ne doit pas se tromper sur le jugement qu'il doit faire de ces sortes de tumeurs, car s'il alloit prendre un bubonocele pour un

bubon & que croyant y trouver de la matiere il l'ouvrit, il tueroit le malade : c'eſt pourquoy il faut qu'il examine ce mal en obſervant que le bubon vient peu à peu, & le bubonocele tout d'un coup, s'informant ſi le malade avoit une hernie, & s'il n'a point fait quelque effort. S'il fait attention ſur les accidens qui accompagnent ces maladies, il verra qu'au bubonocele il y a des douleurs violentes, que le vomiſſement ne ceſſe preſque point tant que la tumeur ſubſiſte, & que même ce qu'on vomit a l'odeur des matieres fécales, ce qui n'arrive point au bubon.

Differences du Bubon d'avec le Bubonocele

On a donné le nom de miſerere à ces maladies lorſqu'elles ſont dans leur paroxiſme, parce qu'alors les malades ſont dignes de pitié, & font compaſſion: ils demandent un trés-prompt ſecours qu'on ſe mettra en devoir de leur procurer en tâchant de faire rentrer dans le ventre ce qui en eſt ſorti, & qui fait cette tumeur. Pour y parvenir, il faut eſſayer la réduction comme aux hernies ; ſi on ne peut pas la faire, on mettra le malade la tête en enbas, & repouſſant la tumeur avec plus d'adreſſe que de violence, on s'efforcera de la faire rentrer ; quelquefois en verſant de l'eau froide ſur la tumeur, elle a été réduite. C'eſt au Chirurgien à mettre toutes ſortes de moyens en uſage pour en venir à bout : que ſi toutes ſes peines deviennent inutiles, il faudra qu'il ſe ſerve du cataplaſme ſuivant.

De quelle maniere on travaille à ſoulager un homme affligé du miſerere.

Ayant pris des mauves & des guimauves avec leurs racines, du melilot, & de la camomille, de chacun deux poignées, & un demi litron de graines de lin concaſſées, on les fera boüillir dans trois pintes d'eau à gros bouillons, & à grand feu, juſqu'à ce que les plantes ſoient pouries de cuire, & l'eau toute conſumée, pour paſſer enſuite le réſidu par un tamis de crin ; & quand on en aura une quantité ſuffiſante, on y ajoûtera un morceau de beure frais, ou

Préparation d'un cataplaſme propre à ce mal.

Comment on uſe de ce remede,

d'axonge de porc, des huiles de lis & de camomille, pour faire cuire le tout en conſiſtence de cataplaſme.

Ce cataplaſme fait d'herbes emollientes doit être trés-gras pour mieux amolir, & relâcher; il le faut mettre fort épais, & le laiſſer douze heures ſur la partie; en le levant pour en ſubſtituer un nouveau; on tentera encore la réduction qu'on obtient ſouvent aprés l'uſage de ces cataplaſmes ſans être obligé d'en venir à l'opération.

Si deux ou trois jours ſe paſſent ſans qu'on ait pû faire rentrer cette hernie, ſi la douleur & les vomiſſemens augmentent au lieu de diminuer, le Chirurgien doit avertir le malade du péril qui le menace, & lui propoſer l'opération comme le ſeul moyen de luy ſauver la vie: il faut auſſi que tirant à part les parens, il leur faſſe voir le danger où le patient ſe trouve, afin qu'ils luy conſeillent de regler les affaires de ſa conſcience & de ſa famille.

Danger du malade quand ces moyens ne réuſſiſſent pas.

Quand un Chirurgien a parlé avec fermeté au malade, & qu'il l'a reſolu de prendre un des deux partis, qui ſont ou de ſe réſoudre à mourir, ou de ſouffrir l'opération, il n'y en a point qui ne choiſiſſe celui de l'opération, on ne veut point mourir, & quoiqu'on ſoit aſſuré de ſouffrir de grandes douleurs, on les préfere toûjours à la mort; j'en ay vû même qui preſſoient tellement, qu'ils ne vouloient pas donner le tems de préparer l'appareil, & j'en ay trouvé d'autres qui la ſouffroient avec une patience angelique, ce qui fait voir qu'il n'y a rien qu'on n'endure pour éloigner cette derniere heure.

De l'opération qui lui eſt alors néceſſaire.

Ayant fixé le tems & préparé l'appareil, tel que vous le voyez gravé ſur la planche XXII. on approche le malade ſur le bord du lit, obſervant que le côté où eſt la tumeur ſoit le plus ſur le bord du lit, & par conſequent le plus proche de l'Operateur, & on lui met un carreau ſous les

Diſpoſition du malade & de l'Opérateur.

fesses ; le Chirurgien étant agenouillé auprés du lit, & ayant placé un serviteur à sa droite, & un autre à sa gauche pour le servir, il commence à operer en prenant la peau de dessus la tumeur qu'il pince, & qu'il fait tenir par un serviteur pour la couper avec un bistouri droit A : il fait une incision de deux pouces de long, puis écartant les lévres de la playe il déchire avec un déchaussoir B les membranes qui enveloppent la tumeur ; il est aidé par deux garçons, qui au moyen de ces deux érignes mousses C C, éloignent encore les lévres de la playe : il évite icy de se servir d'instrumens tranchans, de crainte d'offenser l'intestin, qui est toûjours trés-proche de ces membranes : elles sont néanmoins quelquefois si dures, qu'on est obligé de les couper avec ce scapel E. C'est pour lors que la patience est requise, & qu'on doit aller doucement dans l'apprehension de tout gâter, si on se pressoit d'expedier ; car il n'y va pas moins que de la vie pour le malade si on perce le boyau, & de la réputation du Chirurgien qui auroit fait cette faute.

Conduite de l'opération.

Aprés avoir déchiré ou dissequé ces membranes, on découvre la poche qui renferme l'intestin ; on l'ouvre doucement & avec grande circonspection en se servant du déchaussoir ou du scapel : il ne faudra point s'étonner si aprés l'avoir un peu ouverte, on en voit sortir de la serosité, cette poche en contient presque toûjours ; j'y en ay remarqué une si grande quantité, que cette eau quelquefois rejallissoit jusqu'au ciel du lit Quand la liqueur est sortie, on introduit une sonde creuse F dans l'ouverture qui lui a donné passage, & avec des ciseaux D dont une branche est dirigée par la canelure de la sonde, on ouvre la poche selon toute sa longueur, & on voit pour lors l'intestin à découvert : on tire au dehors une fois

Sortie de la serosité.

Observation à faire en ouvrant la poche.

plus d'inteſtin qu'il n'en eſt entré dans la poche, afin que les matiéres dont il eſt plein, étant contenues dans un plus grand eſpace facilitent la reduction de ce viſcere. On prend enſuite la même ſonde creuſe F qu'on introduit dans les anneaux des muſcles par où le boyau eſt ſorti, & la levant en enhaut, de ſorte que le boyau n'y ſoit point embarraſſé, on coule la pointe du biſtouri courbe G dans la canelure de cette ſonde, & le levant en même tems qu'on le retire, on coupe le bord du dernier anneau qui eſt celui qui fait l'étranglement : en l'inciſant on entend un bruit comme ſi on coupoit du parchemin. La playe étant débarraſſée de la ſonde & du biſtouri, on y porte le doigt pour ſentir ſi le paſſage eſt libre, & s'il eſt bien débridé ; alors faiſant rentrer l'inteſtin peu à peu, on continuë juſques à ce qu'il ſoit tout remis dans la capacité du ventre, ayant obſervé de repouſſer le premier ce qui en étoit ſorti le dernier ; puis on dit au malade de ſe remuër un peu à droite & à gauche, afin que par ce mouvement les inteſtins reprennent chacun leur place ordinaire.

Bruit qu'on fait en coupant le dernier anneau

S'il n'y avoit que l'inteſtin dans la tumeur, l'opération ſeroit finie quand il ſeroit rentré ; mais ſi l'épiploon étoit ſorti avec lui, il ne doit pas être remis avant que d'avoir été lié, car peu de tems aprés que l'épiploon a été touché de l'air il s'altere, & il faut faire l'extirpation de ce qui en a été corrompu : c'eſt pourquoy on prendra un fil où il y ait une aiguille enfilée à l'un des bouts, & avec ce fil on liera la partie de l'épiploon qui étoit dans la tumeur, & aprés l'avoir liée & noüée, on paſſera l'aiguille à travers l'épiploon noüé, afin que le fil ne coule pas ; puis on coupera avec des ciſeaux l'épiploon au deſſous du nœud, & on repouſſera ce qui eſt noüé, c'eſt-à-dire, la

Pratique à tenir quand l'épiploon eſt ſorti accompagné de l'inteſtin

Comment on coupe de l'épiploon.

portion saine au dedans de l'abdomen le plus diligemment qu'il se pourra.

Il faut observer deux choses dans la ligature de l'épiploon; la premiere, qu'en la faisant on doit tirer assez de ce viscere au dehors pour la faire sur une partie de l'épiploon, qui n'a pas encore été alterée par l'air : & la seconde, c'est que la ligature étant faite, il faut laisser un bout de fil de la longueur d'un pied qui sorte de la playe, pour pouvoir retirer le nœud fait à l'épiploon quand la nature l'aura separé.

Circonstances qui rendent ces opérations difficiles.

Toutes les opérations du bubonocele ne sont pas si aisées à faire que celle que je viens de vous enseigner. Il y a souvent des circonstances qui la rendent trés-difficile, l'adherence en est une des plus embarrassantes & des plus pénibles, comme je l'ai vû quelquefois, & entr'autres à un porteur de bled à Paris, qui avoit une vieille descente negligée, l'intestin faisant sa résidence dans le scrotum, où par un long séjour, & par des viscositez ordinaires dans ces parties, il s'étoit attaché aux membranes voisines, & par un nouvel effort une autre partie des boyaux s'étoit glissée dans les anneaux des muscles, & il s'y étoit fait un étranglement qui obligea de faire l'opération. Ce dernier boyau réduit, je trouvai le premier trés-adherent; il fallut le dissequer avec un scapel pour le dégager, ce que je fis avec beaucoup de patience dans la crainte d'ouvrir l'intestin, je coupois plutôt de la membrane du scrotum que de celle de ce conduit, & enfin je réüssis, le malade guérit, & il n'eut plus de descente le reste de sa vie, quoi qu'il continuât de porter du bled.

Histoires sur ce sujet.

Je fis cette opération à la femme d'un tailleur logée dans la ruë du Bel-air à Versailles, en presence de Monsieur Moreau premier Medecin de Madame la Dauphine; l'intestin étant réduit, je

le priay de mettre le doigt dans la playe pour lui faire connoître que le tout étoit rentré dans sa place. Ayant pansé la malade, nous sortimes ensemble, & nous en retournant il me dit que cette femme en mourroit. Je lui demanday sur quoi il en portoit un tel jugement ? Il me dit que le boyau étoit crevé, parce que son doigt sentoit la matiere fécale. Je l'assuray que cet intestin étoit dans son entier, & que mes doigts sentoient encore plus mauvais que le sien, parce qu'ils avoient resté davantage dans la playe ; & de fait, la malade guérit, & se porte encore bien aujourd'hui, quoiqu'il y ait plus de quinze ans qu'elle a souffert l'opération. Cette mauvaise odeur provenoit de ce que le plus liquide des matiéres fécales enfermées & pressées dans l'intestin avoit passé par ses porositez comme par un tamis trés-fin, & avoit fait cette impression de puanteur, dont nous nous étions apperceus, ce qui n'a pas empêché que la malade n'en soit rechapée.

On s'assure avec le doigt fourré dãs la playe que l'intestin est réduit.

D'où vient la mauvaise odeur qu'on sent dans la playe.

Il y a un malheur à craindre dans cette opération, c'est que souvent pour avoir attendu trop tard, on trouve le boyau gangrené & pouri qui se déchire comme du papier moüillé : cela arrive d'ordinaire aux gens de qualité qui different longtemps à prendre leur parti, à cause du grand nombre de personnes qui leur sont attachez, & qui leur proposent plusieurs remedes qu'ils veulent faire, avant que de se soûmettre à l'opération qui par ce retardement est devenuë inutile ; ce que le Chirurgien doit connoître par la rougeur ou par la lividité qu'on peut remarquer à la tumeur, par la diminution des forces du malade, par l'augmentation des symptômes, & par l'ancienneté de la maladie : dans un état si déplorable le Chirurgien ne doit point entreprendre l'opération, puis qu'il n'y a plus d'esperance de guérir.

Pourquoi il est dangereux de differer l'opération.

Signes ausquels on reconnoît qu'elle est inutile.

L'inteſtin & l'épiploon étant rentrez dans l'abdomen, le malade ne ſent plus de douleur, la tranquillité ſuccede aux plaintes qu'on luy entendoit faire, & il goûte dans ce moment les fruits de l'opération. Mais avant que de le panſer on obſervera deux choſes pour rendre l'opération parfaite : la premiere, c'eſt de couper toutes les membranes qui faiſoient la poche ; & la ſeconde, c'eſt que ſi l'hernie étoit tombée de l'ayne dans le ſcrotum, il faudroit l'ouvrir tout de ſon long, afin d'empêcher qu'il ne ſe fît un ſac dans ſon fonds qui recevroit les matiéres au tems de la ſuppuration.

Deux circonſtances à obſerver pour accõplir l'opération.

Toutes ces circonſtances obſervées, l'opération eſt finie, il s'agit de panſer la playe au plûtôt. On commence par mettre la tente H, qui ſera enduite pour cette premiere fois auſſi bien que les plumaceaux, de jaunes d'œufs mélangez avec de l'huile : il faut que cette tente ſoit chapronée & attachée à un fil I, & qu'elle ſoit aſſez groſſe pour occuper l'ouverture des anneaux, & même qu'elle y entre de force ; on remplit de bourdonnets K K le reſte de la playe, on la couvre avec des plumaceaux plats L L, on met l'emplâtre M, & par deſſus, la compreſſe N, qui ſera épaiſſe pour mieux contenir la partie. On fera ſur le ventre & ſur les bourſes une embrocation d'huile roſat contenuë dans la taſſe O : on appliquera la compreſſe quarrée P ſur le ventre, & la longitudinale Q ſervira de trouſſe au ſcrotum. Ces compreſſes ſeront trempées dans du vin chaud, & la bande R les retiendra toutes. Le bandage eſt un inguinal qui a la forme du ſpica, dont les circonvolutions ſe feront autour du corps & de la cuiſſe, la bande remontant entre la cuiſſe & les bourſes comme au bandage des hernies pour faire auſſi une croix dans l'ayne,

Panſement du malade.

Qualité du Bandage qu'il demande.

& chaque fois qu'elle y passe, on y attache une épingle, afin de rendre le bandage plus ferme.

Un Medecin qui a écrit des Opérations, conseille de ne point faire ici de bandage, d'approcher les cuisses l'une de l'autre, & de les attacher avec une petite bande qu'on nomme jarretiere, pour les empêcher de s'écarter, de même qu'on en use à l'égard de ceux qu'on vient de tailler. Il en parle dans cette occasion, comme beaucoup de Sçavans à qui dans le cabinet il naît des pensées que la pratique détruit, cette idée en est du nombre : s'il avoit exécuté plusieurs fois l'opération que nous examinons, ou qu'il eût un peu reflechi, en la voyant faire, il seroit convaincu que la principale intention qu'on y doit avoir, est de si bien fermer & bander la partie ouverte, que les intestins & l'épiploon, qui ont une disposition à sortir, ne le puissent faire ; car pour peu qu'on leur en laissât la liberté, ils retomberoient encore plus aisément, qu'avant l'opération, parce que les anneaux coupez, leur en ouvrent mieux le chemin. Si à la taille on ne met qu'un bandage simplement contentif, c'est qu'on a intention de laisser sortir les grumeaux de sang, & le gravier ; mais ici on en a une toute opposée, sçavoir d'empêcher que ce qui est rentré dans le corps n'en puisse ressortir, & il n'y a que le bandage qui remplisse ce dessein.

Le bandage doit être fort serré.

Quoique l'opération soit bien faite, & que par conséquent les vomissemens dussent finir, ils continuent souvent pendant quelques jours : mais il ne faut pas s'en étonner, cela arrive, parce que le mouvement peristaltique des boyaux étant de pousser en en-bas ce qu'ils contiennent, quand les choses sont dans leur état ordinaire, prend une direction toute contraire dans le tems de l'étranglement, lorsque le passage étant bouché, les matieres sont obligées de revenir en haut par un mouvement

Pourquoy les vomissemens continuent quelquefois aprés l'opération.

antiperiſtaltique qui dure quelques jours aprés l'opération, les boyaux n'ayant pas encore repris leur reſſort & leurs contractions naturelles : il y en a qui font avaler au malade des bales de plomb, mais cette pratique eſt dangereuſe ; il eſt plus à propos de luy donner quelques verres de ptiſanne laxative, pour conduire les matieres par le chemin qu'elles doivent tenir. J'en ay donné toûjours heureuſement, & auſſi-tôt que le malade avoit fait une ſelle, le vomiſſement ceſſoit : j'ay l'obligation de cette pratique à Mr. Moreau premier Medecin de Madame la Dauphine, à qui je l'ay vû ordonner pluſieurs fois avec ſuccés.

Remede pour ces maux.

Hiſtoire ſur ce ſujet.

En allant audevant de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, nous ſéjournâmes quelques jours à Lion ; dans ce tems-là M. Pariſot habile Chirurgien de Lion, fit l'opération du Bubonocelle à une Demoiſelle dans le Convent des Nouvelles Converties. Les Medecins s'allarmerent de ce que les vomiſſemens n'étoient point ceſſez auſſi-tôt que l'opération eut été faite, & ſuivant leur coutume, ils en accuſerent l'Opérateur, diſant qu'ils n'avoit pas aſſez débridé les anneaux comme ils luy avoient ordonné dans le tems de l'opération. On me pria d'y aller, je trouvay l'opération fort bien faite, on avoit fait avaler à la malade pluſieurs bales de plomb, & trois ou quatre onces de vif argent par deſſus, prétendant qu'il couleroit plus vîte que les balles. Il y avoit quatre Medecins dont M. Falconet étoit du nombre, je leur fis voir les ſuites fâcheuſes que pouvoit avoir cette pratique, en leur repreſentant que la portion des boyaux qui avoit été enfermée dans la tumeur ayant dû être dilatée par les matieres qu'elle avoit contenues, & par conſéquent étant affoiblie, ces bales & ce vif-argent pouvoient s'arrêter dans cet endroit comme dans une poche, & par leur peſanteur faire crever le boyau,

& causer ainsi la mort : je leur raportay la pratique de Mr. Moreau, & on donna sur l'heure un verre de purgatif, & deux heures aprés un autre; aussitôt que le ventre se fut ouvert le vomissement cessa, la malade guérit, & les Medecins furent forcez de rendre justice à M. Parisot.

Je fus étonné du procedé de ces Medecins à l'égard des Chirurgiens qu'ils traitent cavalierement, & qu'ils controllent toûjours dans le tems même de l'opération; ces Messieurs disent pour leur raison que les Opérateurs feroient incessamment des fautes, s'ils n'étoient assistez du conseil des Medecins. Mais si un Chirurgien a besoin d'être secouru pendant qu'il travaille, il ne peut l'être mieux que par un autre Chirurgien expert dans les opérations.

Mauvais procedé de quelques Medecins à l'égard des Chirurgiens & des Apoticaires

Les Chirurgiens ne sont pas les seuls que les Medecins de Lyon fatiguent, les Apoticaires en sont encore plus persecutez. Ces Docteurs ayant comme entrepris de ruiner ceux-ci envoyent tout le monde acheter les médicamens qu'ils ordonnent, chez les P P. Jesuites, qui y ont une fameuse Apoticairerie; & les mêmes ont encore depuis sept ou huit ans établi des Sœurs de la Charité à l'Hôpital qui font & débitent toutes sortes de compositions; le prétexte qu'ils ont pris pour autoriser cette nouveauté, c'est que par ce moyen, disent-ils, les pauvres profitent du gain qu'on fait de la vente de ces drogues. Mais ces Messieurs qui prétendent par là faire valoir leur autorité, ne font point attention qu'en perdant la Chirurgie & la Pharmacie, ils font un tort considérable à la Medecine qui seroit respectée de tout le monde, s'il y avoit de l'union entre les trois Corps qui la composent.

Le lendemain de l'opération en pansant le malade, on n'ôte point la tente, & si elle étoit sortie

Pansement du malade le lendemain de l'opération.

d'elle-même, on la remettroit : quand elle est bien placée dans les anneaux, on l'y laisse deux ou trois jours, & on se sert d'un digestif animé, pour éviter la pourriture qui ne vient que trop facilement à ces parties ; on y verse même quelques goutes du baume de Fioraventi pour vivifier la playe, & on aura soin de mettre la tente assez grosse afin qu'elle occupe tout le passage ; on ne la diminue qu'à mesure que les chairs revenant ne luy permettent plus d'y entrer sous un si gros volume. Enfin la playe étant guérie & cicatrisée, on fera porter une bonne compresse & un bandage pendant deux ou trois mois, dans la crainte que par quelque nouvel effort, le boyau ne trouve moyen de retourner dans l'endroit d'où on l'a chassé ; c'est ce qui est survenu quelquefois faute de précaution.

Pourquoy le malade doit porter le bandage plusieurs mois ensuite.

Avantage de cette opération.

L'avantage qu'on tire de cette opération, c'est que quand elle a été bien faite, & qu'on est bien guéri d'un côté, on n'a plus de descente à craindre de ce côté-là, parce que la cicatrice de toutes ces parties retient les boyaux & l'épiploon dans leur place. Elle peut arriver de l'autre côté, & il y a des exemples d'opérations qu'on a été abligé de faire à la même personne des deux côtez en differens tems.

DE LA HERNIE DES FEMMES.

APrés vous avoir instruits des moyens de guerir tant par le bandage que par l'opération, les hernies qui viennent aux hommes, il est à propos de parler de celles ausquelles les femmes sont sujettet, afin de leur donner le secours dont elles n'ont pas moins besoin que les hommes dans ces cruelles maladies.

A quelles hernies les femmes sont sujettes.

Les femmes ne sont pas affligées, à la verité d'autant d'especes de hernies que les hommes, elles n'ont que celles que nous appellons proprement, hernies, sçavoir celles qui sont faites de par-

ties, comme l'enterocéle, l'épiplocéle, & l'entero-épiplocéle, ne connoiſſant point celles qui reſultent d'un dépôt d'humeurs, & qui ne ſont hernies qu'en apparence, vû que les femmes n'ont point de ſcrotum, qui eſt le lieu où ces maladies s'engendrent; & par la même raiſon leurs hernies ſont preſque toûjours incomplettes, les parties étant le plus ſouvent obligées de s'arrêter dans l'aîne, parce qu'elles ne trouvent point de bourſe telle que le ſcroſcrotum pour s'y gliſſer, & former une hernie complette.

Les femmes ont à la matrice deux ligamens qu'on appelle ronds à cauſe de leur figure, & inférieurs à cauſe de leur ſituation; ils naiſſent des parties laterales du fond de la matrice, un de chaque côté, & en deſcendant ils paſſent par les anneaux des trois muſcles de l'abdomen, puis ſe dilatant en forme de patte d'oye, ils vont s'inſerrer & ſe perdre dans les cuiſſes: le chemin qu'ils font eſt preſque ſemblable à celuy des vaiſſeaux ſpermatiques des hommes, & c'eſt par ce même chemin, qu'à l'occaſion de quelque effort, les inteſtins & l'épiploon ſe gliſſent, & font aux femmes des hernies qu'on a autant de peine à guérir que celles des hommes.

Cauſes des hernies des femmes.

Juſqu'à préſent tous les Anatomiſtes ont crû que l'uſage de ces ligamens étoit d'empêcher le fond de la matrice de ſe porter trop en en-haut: mais le fond & le col de la matrice n'étant qu'une même continuité, & celuy-ci tenant ſi fortement aux parties voiſines; il n'eſt pas poſſible que celuy-là change de place. Je trouverois les femmes bien malheureuſes, ſi pour une utilité auſſi imaginaire que celle-là, elles étoient obligées de ſouffrir des incommoditez réelles, comme ſont les douleurs que leur font ces ligamens dans la groſſeſſe, & les hernies auſquelles elles ſont ſujettes, & dont elles

Uſage des ligamens ronds de l'uterus.

feroient exemptes, s'il n'y avoit point de passage pour eux. J'y reconnois un autre avantage, & je prétends qu'ils amenent le fond de l'uterus vers l'orifice externe, comme je l'ay dit dans mon Anatomie; leur structure & la nécessité qu'il y avoit que la matrice vint au-devant de la semence pour la recevoir, prouve ce que j'avance.

Moyens de remédier à ces hernies.

Les hernies des femmes demeurent ordinairement dans l'aîne, & quelquefois elles descendent jusques dans une des lévres de l'orifice externe, étant toûjours causées par des efforts comme celles des hommes. On les guérit aussi par les mêmes remedes, & par le bandage, excepté que celuy d'acier ne leur convient pas, & qu'on se sert de l'inguinal ou du bandage à champignon. Quand il survient un étranglement, on a recours à l'opération du bubonocele qui n'est pas communément accompagnée dans le sexe de circonstances aussi fâcheuses que dans les hommes; mais les femmes y sont aussi plus assujetties, parce que le chemin par où passent les ligamens ronds, est plus étroit que celuy qui donne issuë aux vaisseaux spermatiques des hommes. J'ay fait plusieurs fois cette opération; & j'ay observé que le nombre des femmes à qui je l'ay pratiquée, a été plus grand que celuy des hommes.



F. XXIII. POUR LES OPERATIONS DU SCROTUM.




JE vous ay montré, Messieurs, le moyen de guerir les hernies, il faut à present vous faire voir les opérations que demandent celles qui ne sont que des hernies apparentes & des veritables tumeurs. Je vous ay dit qu'il y en avoit de cinq sortes, sçavoir, l'hydrocele, le pneumatocele, le sarcocele, le circocele, & l'humorale.

*Cinq sortes de tumeurs au scrotum.*

Etimologie d'hydrocele.

Le mot d'hydrocele vient d'*hydros*, qui veut dire eau, & de *Kele* qui signifie descente, de sorte que cette maladie est un amas d'eau dans les bourses, ce qui l'a fait appeller hydropisie du scrotum. Elle a des signes qui la distingue de la descente, qui se fait tout d'un coup, les parties tombant avec précipitation dans le scrotum ; au lieu que l'hydrocele se forme peu à peu par la distillation de quelque serosité, qui tombe goute à goute des parties supérieures, & qui enfin remplit cette partie, où l'eau distillée est pour l'ordinaire contenue dans les mambranes communes, & quelquefois dans les propres du testicule ; & dans ce dernier cas, la tumeur est plus difficile à guérir, tant parce que la resolution ne s'en fait pas si aisément, quand on la traite par medicamens, que parce qu'il faut percer plus de membranes, si on est obligé d'en venir à l'opération.

Les jeunes y sont plus sujets.

Durant la jeunesse on est plus sujet à cette maladie que dans un âge avancé : j'ay vû des enfans venir au monde avec de l'eau dans le scrotum, & on reconnoit cette lymphe par la transparence des bourses tumefiées : car en mettant une lumiere derriere le scrotum on le voit clair comme une vessie pleine d'eau.

Une des causes de l'hydrocele

Quand l'hydrocele succede à l'hydropisie, & que c'est de l'eau dont le bas ventre se décharge dans le scrotum, & même dans la suffisance spongieuse de la verge, qui en est abreuvée & toute boursouflée, il faut aller à la cause du mal, si on veut guerir, puisqu'à mesure qu'on vuideroit ces parties, l'abdomen fourniroit de nouvelle eau qui les tiendroit toûjours pleines ; mais quand il n'y a que de l'eau dans les bourses, on entreprend la cure en deux manieres, ou par medicamens, ou par Chirurgie.

Les medicamens réüssissent, lorsque l'habitude du corps est bonne d'ailleurs, & qu'il n'y a de l'eau qu'en petite quantité dans la partie. On se sert

pour

pour cela de remedes dessicatifs tant généraux que particuliers. Je laisse aux Medecins à ordonner les généraux, mais comme Chirurgien je vous diray que l'application des remedes astringents & dessicatifs, en guerit beaucoup : ainsi faites bouillir dans du vin rouge l'absinthe, l'écorce de grenades, le cumin, la camomille, le melilot, & un peu d'alum, & de ce vin chaud bassinez le scrotum sur lequel vous laisserez toûjours une compresse trempée dans cette liqueur ; ou bien on fera des cataplasmes avec les quatre farines resolutives & les poudres de cumin, de roses, de camomille, & de melilot, cuites dans une lessive de sarment : On peut aussi appliquer sur les bourses une éponge trempée dans l'eau de chaux. Tous ces remedes sont excellens, & j'en ay vû guerir, quoiqu'il y eût plus de demi septier d'eau dans le scrotum. Et même j'avouëray que j'ay vû de tres-gros hydroceles negligez se guérir parfaitement sans l'application d'aucun remede ; non pas même du suspensoir. Cataplasmes & autres remedes contre ce mal.

Je ne propose pas de pareils exemples comme une regle qu'on doive suivre : j'ay vû plusieurs hydroceles qui ne cédoient pas à la vertu des medicamens même les plus puissans, & où il a fallu recourir à l'operation qui s'accomplit diversement selon l'intention que doit avoir le Chirurgien ; car on peut avoir deux desseins sur cette maladie, l'un d'obtenir une guerison palliative, & l'autre d'en procurer une éradicative.

On appelle palliative celle qui n'a pour but que de pallier le mal, & d'en diminuer les symptômes en vuidant simplement les eaux contenuës, sans s'embarrasser du retour. Cure palliative.

L'éradicative est celle qui non-seulement remedie au present, mais qui en ôtant les racines, & allant à la cause empêche qu'il ne revienne. Cure éradicative.

L'operation qu'on fait pour guerir palliativement s'acheve en vuidant les eaux contenuës dans le scrotum, ce qu'on execute en trois maniéres, ou par la ponction faite avec la lancette, ou par le seton, ou par le trois-carts.

Trois manieres d'operer pour la guerison palliative.

On prend une lancette à saigner A, & aprés l'avoir ouverte on l'entortille d'une petite bande de linge, ne laissant de découvert de la pointe de cet instrument que ce qu'on croit devoir entrer pour aller jusques à l'eau; on fait tenir les bourses par un serviteur qui éleve les testicules pour les éloigner de cette pointe, & qui pousse l'eau vers le bas du scrotum, où la ponction se doit faire. Alors le Chirurgien prend de sa main droite la lancette qu'il enfonce jusqu'à ce qu'il voye sortir la serosité, puis de la main gauche il coule sur le plat de l'instrument un stilet B dans les bourses: il retire aussi-tôt la lancette, & de la même main qu'il la tenoit, il prend une petite canule C qu'il conduit dans la playe, en passant le bout du stilet dans la cavité de la canule, qui glissant ainsi le long du stilet, entrera tres-facilement; le stilet étant retiré, on laisse par le moyen de la canule evacuer toutes les eaux. Il y en a qui veulent qu'elle y reste quelques jours, afin de favoriser le suintement des humiditez dont la partie est pénétrée, & en ce cas on met à la canule un petit ruban D pour l'attacher: mais ordinairement aprés que les eaux sont sorties, on ôte ce tuyau, & on met sur l'ouverture un emplâtre de ceruse E, puis une compresse F trempée dans du vin astringent, & le suspensoir G, afin que les testicules n'étant plus soûtenus par les eaux le soient par le bandage. Voila comment la plûpart de nos Anciens faisoient cette operation.

Comment on fait la ponction avec la lancette.

Mais quelques-uns d'entr'eux ont soutenu que par le moyen du seton on pouvoit plus commodément tarir les eaux, particulierement quand il y

Operation avec le seton.

avoit un hydrocéle de chaque côté : ils disent qu'il faut prendre une grosse aiguille droite H, assez longue, enfilée d'une méche I qu'on passera au travers des bourses du côté gauche au côté droit, prenant garde d'offenser les testicules ; puis on y laissera la méche, dont un des bouts sortira par l'entrée que l'aiguille aura faite, & l'autre par celui de sa sortie. De ces deux bouts de méche l'eau distile continuellement jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus une seule goute dans les cavitez ; quand tout est évacué on retire la méche, on met deux petits emplâtres sur les deux ouvertures, puis la compresse & le suspensoir comme à la précédente operation.

Les Modernes ont inventé un petit instrument appellé trocar ou troiscart L, parce que sa pointe est triangulaire ; il ressemble au trocar avec lequel on fait la paracentése à l'abdomen, excepté que celui-ci est un peu plus petit : cette ressemblance d'instrumens est cause que quelques-uns ont nommé l'operation de l'hydrocéle la paracentése du scrotum. On s'en acquite ainsi : aprés avoir élevé le scrotum avec la main gauche, & le pressant, afin que les eaux poussent vers la partie inferieure où on va faire la ponction, on enfonce tout d'un coup cet instrument qui perce avec facilité les membranes, parce qu'elles sont tenduës, & l'ayant retiré, on laisse dans la playe la petite canule d'argent M qu'on y a insinuée pendant que l'instrument y étoit encore pour la diriger ; & par ce moyen on tire les eaux jusqu'à la derniere goute : on se contente pour tout appareil de mettre le petit emplâtre de ceruse N sur l'ouverture faite par l'instrument.

Maniére de se servir icy du trocar.

Ces trois manieres ne sont que palliatives, comme je vous ay dit, & elles n'ont pour but que de tirer l'eau contenuë dans le scrotum sans s'embarrasser des suites ; car quelques mois aprés l'eau commence à s'y amasser de nouveau & peu à peu :

les bourses étant devenuës aussi grosses que la premiere fois, on fait une nouvelle ponction qu'on recommence autant de fois qu'il s'amasse de l'eau dans ces parties.

Ce qu'il faut faire pour guerir radicalement ce mal.

Quand on veut guerir radicalement un hydrocéle, il ne suffit pas d'avoir vuidé les eaux, il en faut empêcher le retour en remplissant la cavité où elles se ramassoient. Pour y parvenir, aprés avoir préparé le malade par les remedes généraux, on applique une traînée de cauteres potentiels le long de la tumeur; & quand les cauteres ont fait leur effet, il faut sur l'escarre ouvrir la tumeur toute de sa longueur, & jusques au fond du scrotum, afin qu'il ne reste point de sac: on emplit la playe de plumaceaux, on procure la supuration qui entraine avec elle les escares & les membranes alterées par le séjour que les eaux y ont fait: on ne touche point aux tuniques ou membranes propres du testicule qu'il faut défendre & conserver le mieux qu'il est possible. Toutes ces parties ayant suffisamment supuré, & la playe étant bien mondifiée, on travaille à procurer une bonne cicatrice qui se fait par l'union du testicule au scrotum, & aux membranes qui se joignent tellement ensemble que ne restant plus de vuide entre ces parties, on n'a aucun sujet de craindre la recidive.

De toutes ces méthodes la derniere est la meilleure & la plus seure, mais c'est aussi la plus longue & la plus douloureuse; ce qui fait que le Chirurgien la propose souvent inutilement, les malades ne voulant point s'y soumettre: ils préferent la cure palliative, & aiment mieux souffrir à plusieurs fois la douleur que fait la ponction, que de s'abandonner courageusement entre les mains de l'Operateur, qui en les délivrant d'une maladie fort incommode particulierement aux gens mariez leur procureroit une guerison certaine.

LE mot de Pneumatocéle, vient de *Pneuma* qui signifie esprit ou air & de *Kele* descente, de maniere que cette maladie est un amas d'air & de vents dans le scrotum. Du Pneumatocele. Son étimologie.

Il y en a de deux sortes, l'une quand les vents sont répandus dans l'intervale des fibres des membranes communes de ces parties, qui sont pour lors dans un boursouflement semblable à celuy qu'on voit aux chairs des animaux que les bouchers ont soufflées immédiatement aprés les avoir tuez, & l'autre quand les vents sont renfermez dans la cavité du dartos : de même que les eaux dans l'hydrocéle, les vents n'occupent quelquefois qu'un des deux côtez, & d'autre fois ils remplissent les deux cavitez de cette membrane. Ce mal est de deux sortes.

On distingue ces deux sortes de pneumatocéle en les touchant : quand c'est un boursouflement, on sent un emphiséme, & la tumeur obéït au doigt ; mais quand les vents sont dans les cavitez du dartos, la tumeur resiste & le scrotum est tendu comme un balon. J'ay vû de petits gueux qui se perçoient le scrotum, & qui en souflant au dedans par le moyen d'un chalumeau de paille, l'emplissoient tellement de vents qu'il devenoit d'une grosseur extraordinaire : ils se couchoient ensuite à la porte d'une Eglise le scrotum découvert, où touchant de pitié les passans ils en recevoient des charitez dont ils avoient l'obligation à cette maladie supposée. Sa formation.

Le pneumatocéle fait par boursouflement se guerit par des remedes chauds & résolutifs tant pris interieurement qu'appliquez sur la partie: l'usage du rossolis du Roy dont je vous ay donné la description en parlant de la tympanite, y est excellent, de même que tout ce qui fortifie & qui augmente la chaleur naturelle, parce que cette maladie ne vient que par un défaut de vigueur ou un relâchement de

ressorts qui rend la digestion imparfaite : on se servira exterieurement de cataplasmes fortifiants & carminatifs, & on fera des fomentations avec du vin dans lequel on aura mis bouillir les roses, le cumin, la camomille, le melilot & toutes les herbes aromatipues, qui en rappellant la chaleur à cette partie, en dissiperont les vents.

Lorsque les vents sont dans la capacité du scrotum, on y fait de petites ponctions avec cette aiguille emmanchée O pour les faire sortir : s'ils ne s'évacuoient pas par ces ouvertures trop petites, on auroit recours au troiscart P, comme à l'hydrocéle. Les vents étant sortis par le moyen de la petite canule, on y fait les mêmes fomentations que cydessus, on y met une compresse trempée dans le même vin le plus chaud qu'il se peut souffrir, & le suspensoir qui est d'une grande utilité dans cette occasion.

Du Sarcocele.

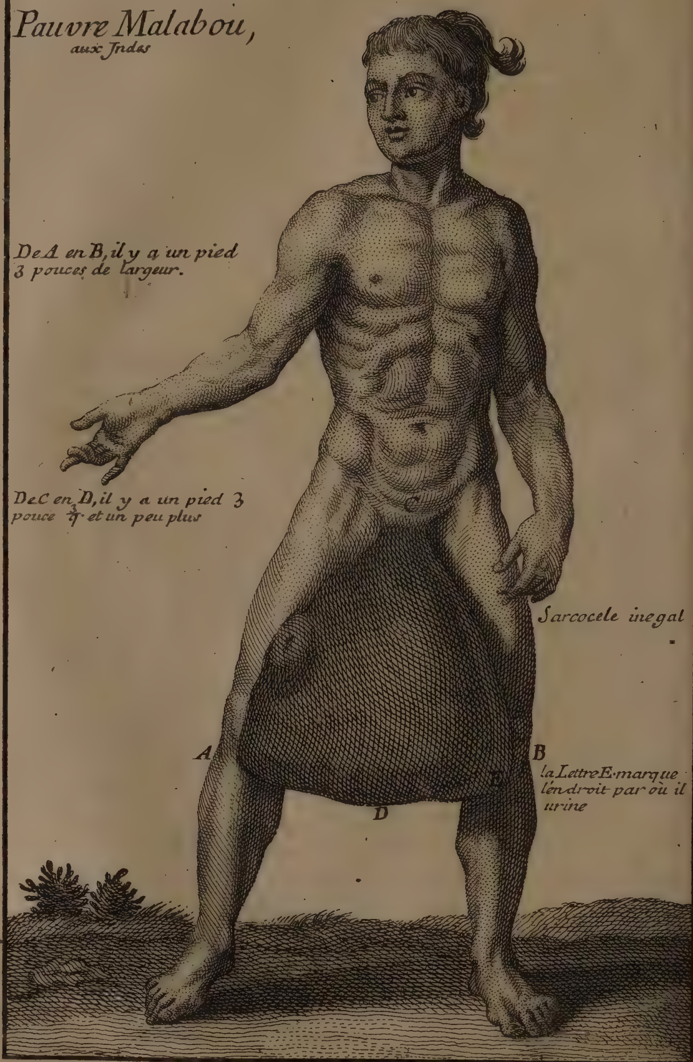
LE mot de sarcocéle est dérivé de *Sarx* qui signifie chair, & de *Kele*, hergne ; c'est une tumeur contre nature engendrée proche le testicule & faite d'une chair dure & squirreuse, souvent accompagnée de vaisseaux variqueux.

D'où dérive ce terme

Causes de ce mal.

Cette tumeur est quelquefois produite d'une chair fongueuse & insensible qui prend naissance & qui croît sur le testicule, comme on voit venir de gros champignons sur des arbres ; cette chair resulte d'un sang grossier & visqueux qui n'ayant pû être reporté à la masse se convertit en chair, en s'infiltrant & s'arrêtant dans des parties fibreuses en plus grande quantité qu'il n'est necessaire pour leur nourriture, & souvent c'est quelque coup, ou quelque froissure soufferte au testicule qui donne lieu à la génération de cette substance, parce qu'y ayant dilaceration aux fibres des membranes du testicule, le sang qui s'y porte fait une échymo-




Pauvre Malabou,
aux Indes
De A en B, il y a un pied
3 pouces de largeur.
De C en D, il y a un pied 3
pouce ¾ et un peu plus
Sarcocele inegal
A
B
E
D
la Lettre E marque
l'endroit par où il
urine

se & produit une chair fortement attachée à ces membranes. La difference qu'il y a de ces sortes de tumeurs d'avec les veritables descentes, c'est qu'elles sont inégales, raboteuses, & dures, qu'elles commencent par une petite dureté qui augmentant insensiblement devient extrémement grosse: ces fongus croissent de la même maniere que fait cette chair qui vient dans les narines, qu'on appelle polipe, c'est le contraire dans les descentes, elles surviennent tout d'un coup, & la tumeur est plus égale & plus molle.

Il y a des sarcocelles de toutes sortes de grosseurs, Fabricius dit en avoir vû de la grosseur de la forme d'un chapeau; mais en voicy un que je vous presente qui est si prodigieusement gros, qu'il paroîtroit incroyable s'il n'avoit été mandé par une personne qui n'est pas capable & qui n'a aucun interêt d'en imposer au public.

C'est à un pauvre Malabou à qui cette effroyable tumeur est survenuë dans le scrótum & qui la porte encore presentement, il est à Ponticheri dans les Indes Orientales, & c'est un R. P. Jesuite qui me l'a mandé, & qui aprés en avoir fait désigner la figure me l'a envoyée: la voilà que j'ai fait graver, & voici la Lettre qu'il m'a écrite, que je rapporte icy sans y avoir changé un seul mot.

Comme je suis fort persuadé que vous êtes curieux sur tout ce qui regarde le corps humain, j'ai crû que je vous ferois plaisir de vous faire part d'une curiosité des Indes, qui me paroît fort extraordinaire.

Il est venu cette année un pauvre Malabou de cinq lieuës d'icy qui avoit un sarcocéle inégal dur comme une pierre, il avoit un pied trois pouces & six lignes de longueur, & un pied trois

pouces de largeur sur le devant, parce que sur le derriere il étoit plus petit ; il avoit de circonference trois pieds six pouces & sept lignes, il pesoit autant que je l'ay pû juger soixante livres. J'ay cru que je ne devois pas manquer à vous en envoyer la figure, ce que je fais avec bien du plaisir, afin que vous en puissiez mieux juger : voicy comme cela luy est arrivé à ce qu'il m'a dit.

A l'âge de dix ans il luy vint une tumeur au scrotum, les Malabous la luy percerent, il en sortit de la matiere bien loüable, l'ayant pensé pendant quelque tems ils firent fermer cette playe, trois ou quatre mois aprés il commença de sentir une pesanteur à cette partie, il n'y fit rien de quelque temps, & ensuite il commença à s'enfler un peu ; il fut trouver l'homme qui l'avoit traité autrefois ; cet homme luy mit quelques remedes, cela ne pût pas l'empêcher de croître de la grosseur que vous voyez dans cette planche, au commencement il ne pouvoit point marcher, mais la misere l'obligea d'aller demander l'aumône de portes en portes, il s'est accoûtumé de marcher peu à peu, & de present il ne luy fait pas beaucoup de mal, mais cela l'embarasse fort par sa pesanteur, & parce qu'il est obligé de marcher fort large.

L'année prochaine je vous envoyerai le derriere de la figure, afin que vous en puissiez mieux juger ; s'il se presente quelqu'autre chose, je vous en ferai part, supposé que cela vous fasse plaisir, comme je n'en doute pas ; & si j'osois, Monsieur, vous demander la même chose, je le ferois, mais ne l'osant pas, je vous laisse la liberté de le faire ou de ne le pas faire.

Que si vous me jugez capable de quelque chose dans ce païs-cy vous me feriez un sensible plaisir de m'employer en tout ce qui dépendra de moy ;

je vous feray voir par mon attachement que je n'ay pas de plus grand plaiſir au monde, que de rendre ſervice à une perſonne qui a tant de zele pour la conſervation du corps humain : J'eſpere, Monſieur, que vous en ſerez bien perſuadé, puiſque je ſuis avec reſpect de tout mon cœur,

Monſieur,

*A Ponticheri ce 15. Février 1710. au Royaume de Carvata, aux Indes Orientales.*

Votre trés-humble & trés-obéïſſant ſerviteur,
MAZERET,
de la Compagnie de Jeſus.

THevenin propoſe d'abord l'opération qui ſelon luy eſt l'amputation tant de cette chair ſuperflue, que du teſticule; mais un prudent Chirurgien n'ira pas ſi vîte. Il ne faut pas qu'il ait recours à l'opération avant que d'avoir tenté des remedes plus doux, & il n'eſt pas impoſſible dans les commencemens de fondre cette chair; ce que j'ay vû réüſſir avec un emplâtre porté long-tems & ſoutenu d'un ſuſpenſoir: je prenois de l'emplâtre de Diabotanum, du Divin, & du Devigo, de chacun égales parties que je faiſois diſſoudre, avec de l'huile de lis, & dont je couvrois un morceau de cuir qui envelopoit le teſticule; je renouvellois cet emplâtre tous les huit jours, & j'en ay vû de bons effets. A l'égard des duretez qui reſtent à ces parties aprés une chaudepiſſe qui ſera tombée ſur les teſticules; les remedes externes & les cataplaſmes dont on a coutume de ſe ſervir, font réſoudre le plus ſubtil de l'humeur, mais le plus groſſier dont les membranes du teſticule ſont abreuvées s'y deſſéchant, y forme une dureté qu'on fond avec les trois emplâtres que j'ay dit, mêlez enſemble.

Si la tumeur au lieu de diminuer grossit, il faut pour lors en venir à l'opération : mais on ne doit pas d'abord se déterminer à emporter le testicule. Je conseille de ne jamais prendre ce parti que quand il est impossible de faire autrement; car les testicules sont des parties si précieuses pour la conservation du genre humain, que nous sommes obligez d'en avoir un soin singulier : & pour cet effet on appliquera une trainée de cauteres au scrotum le long de la tumeur, on procurera la chute des escarres, & ensuite ayant découvert la chair attachée au testicule, on tâchera de la consumer petit à petit par les remedes que l'art enseigne, usant ou de poudres, ou d'onguens corrosifs, & faisant tous les jours tomber un nouvel escarre, afin de manger la tumeur, & d'en dégager le testicule, qui par ce moyen pourra être conservé. J'ay vû des personnes guéries par cette pratique, mais cette chair étoit presque insensible, & en la consumant les remédes faisoient trés-peu de douleur au malade : j'en ay rencontré aussi dont la chair étant plus solide & plus vive, causoit une si grande douleur au patient, qu'on ne pouvoit employer aucun remede corrosif, & alors il en falloit venir à l'amputation. Lorsqu'on ne peut pas l'éviter, & qu'il faut avoir recours à cet extrême remede, l'ouverture ayant été faite par les cauteres, on sépare le testicule des membranes communes, & aprés l'avoir tiré du scrotum, on fait une ligature aux vaisseaux spermatiques avec un fil Q, & on les coupe avec les ciseaux R, un demi doigt au dessous de l'endroit lié; anciennement le Chirurgien cauterisoit avec un fer chaud l'extremité de ces conduits, comme font les mareschaux aux chevaux qu'ils coupent, & cela pour éviter l'hemorragie : mais aujourd'huy on se contente d'une ligature qui est moins cruelle & qui suffit pour arrêter le sang. On laisse passer

Usage des cauteres.

De l'amputation des testicules.

hors de la playe un grand bout de fil, pour retirer l'eſcare des vaiſſeaux lorſqu'il viendra à tomber, & on emplit de plumaceaux la place du teſticule retranché, on fait ſupurer les membranes, on mondifie la playe, & enſuite on en procure la cicatrice.

Je ſçay que le Chirurgien a plûtôt guéri le malade quand d'abord il a emporté & la chair & le teſticule ; je préfere pourtant de tenter la conſomption de cette chair avant que de ſe reſoudre à ſon extirpation : car il faut pour l'une & pour l'autre faire l'ouverture avec les cauteres ; & on ne retarde la ſeconde opération que de quelques jours pendant leſquels les remedes pourront trouver la chair obéïſſante, ce qui donnera au Chirurgien l'avantage d'avoir guéri le malade en luy conſervant le teſticule ; & en tout cas il aura ſuivi la regle qui luy eſt préſcrite par les plusgrands Maîtres qui eſt d'éprouver les remedes doux avant que d'en venir aux plus rudes.

Du Varicocele et du Cirsocele.

LE Varicocéle & le Cirſocéle ſont deux maladies compriſes ſous le Kirſokéle qui veut dire une dilatation des vaiſſeaux, tant de ceux que nous appellons ſpermatiques que de ceux dont le ſcrotum & le dartos ſont parſemez. L'étimologie de ce mot ſe déduit de *Kirſos* qui ſignifie varice, & de *Kéle*, hernie. Les Auteurs Latins ont donné le nom de *Ramex*, à cette maladie.

D'où vient le nom de cirſocéle.

Il y a deux ſortes de cirſocéle, l'un quand les veines du ſcrotum & du dartos ſont dilatées, alors on l'appelle varicocéle, & l'autre quand la dilatation eſt aux vaiſſeaux ſpermatiques ce qu'on nomme cirſocéle.

La vûe ſeule fait connoître le varicocéle, ſans qu'il ſoit beſoin d'y toucher, on apperçoit des vaiſſeaux gros & tortueux qui rampent ſur le ſcrotum

en forme de ceps de vigne, & qui ſont pleins d'un ſang épais & groſſier, dont le cours ayant été rallenti dans les veines du ſcrotum, a cauſé durant le ſéjour qu'y a fait cette humeur inceſſamment augmentée par de nouvelle qui l'a ſuivie, une dilatation conſidérable des tuniques de ces tuyaux, en quoy conſiſte ce que nous nommons varices.

C'eſt l'attouchement qui manifeſte le cirſocéle, on ſent les vaiſſeaux attachez à la partie ſupérieure du teſticule durs & gros comme les vers de terre, dont ils ont la forme ordinaire, étant tortueux comme quand ces vers ſe racourciſſent; c'eſt la même cauſe qu'au varicocéle, c'eſt-à-dire, un ſang gluant & compacte qui a de la peine à remonter pour ſe remêler à la maſſe.

Cauſes de ces maux.

Je dis avec tous les Auteurs que ces maladies ſont cauſées par la groſſiereté du ſang; mais il y faut ajoûter deux diſpoſitions qui dépendent de la mécanique & de la ſtructure de ces parties. La premiere, c'eſt que le ſang porté dans les vaiſſeaux du ſcrotum n'ayant en luy-même aucun mouvement qui le faſſe avancer, il y doit ſéjourner juſqu'à ce qu'il ſoit contraint d'en ſortir par l'action de quelque organe: La ſeconde c'eſt que n'y ayant ni muſcles ni membranes qui puiſſent preſſer les canaux pour obliger le ſang à continuer ſa route, la portion de cette humeur qui n'a pas pu remonter & celle qui qui aborde de nouveau, contraignent par leur ſéjour les tuniques de ces mêmes conduits de s'élargir; car deux choſes font couler le ſang quand il eſt dans les veines, l'une eſt l'impulſion du ſang artériel, que la puiſſante contraction du cœur, & le propre reſſort des arteres lancent dans les parties, & l'autre la preſſion des muſcles & des membranes. Ce dernier ſecours manque ici, il n'y a donc que le premier qui puiſſe produire ce mouvement, & ſouvent il n'eſt pas aſſez fort pour obliger le ſang de

continuer ſa route, ce qui contribue à ces maladies, principalement quand le ſang eſt trop épais.

En vous diſant que ces maladies étoient des dilatations des vaiſſeaux du teſticule & du ſcrotum, ou du dartos, j'ay entendu parler des veines ſeulement, car elles ne viennent jamais aux arteres: ſi une artere ſe dilatoit, ce ſeroit une anévriſme, & il y auroit pulſation; mais ici c'eſt toûjours l'engorgement des veines qui fait le varicocéle, & le cirſocéle.

Ils n'arrivent qu'aux veines.

Ces maladies ne font point une extrême douleur, elles ſont ſuportables, & elles ne cauſent qu'une peſanteur & une inquiétude qui chagrinent ceux qui en ſont affligez, & qui leur font avoir recours au Chirurgien. Elles ſont plus ordinaires aux gens replets & ſanguins, & le plus ſouvent à ceux qui vivent dans la continence, & rarement à ceux qui uſent des plaiſirs du mariage.

La cure n'en eſt pas aiſée: on peut la tenter au varicocéle, mais elle n'eſt pas heureuſe dans le cirſocéle; c'eſt pourquoy le Chirurgien ne doit pas témérairement en promettre la guériſon.

Si c'eſt un varicocéle, il faut commencer par ordonner pluſieurs ſaignées pour déſemplir les vaiſſeaux, & faire obſerver un régime de vivre exact, pour éviter la plénitude, puis mettre ſur la partie une groſſe compreſſe trempée dans un vin aſtringent & pardeſſus un ſuſpenſoir qui ſoutienne & preſſe ces parties pour faciliter au ſang ſon cours ordinaire. Les Anciens cautériſoient ces veines en pluſieurs endroits avec des cauteres actuels & pointus; mais cette pratique trop cruelle n'eſt plus en uſage. C'eſt avec bien plus de raiſon qu'aujourd'huy on les ouvre avec la pointe de la lancette S, quand par les remédes généraux, comme par le vin aſtringent & le ſuſpenſoir, le malade ne ſe trouve point ſoulagé: le Chirurgien ouvrira donc ces veines dans les endroits où elles ſont le plus tuméfiées, il en fera

Préparation du malade.

dégorger tout le ſang, il ſe ſervira du même vin & du ſuſpenſoir, & par ce moyen il pourra parvenir à la guériſon en donnant paſſage au nouveau ſang pour continuer ſa circulation.

[L'extirpation du teſticule eſt pire que le mal.

Si c'eſt un cirſocéle, tous les Auteurs conviennent, qu'il n'y a qu'un ſeul moyen d'en guérir, qui eſt l'amputation du teſticule: je trouve le remede pire que le mal, c'eſt ce qui a fait que je ne m'en ſuis jamais ſervi. Je conſeille pour lors de ſe faire ſaigner de tems en tems, de ne point trop manger, de ne pas faire d'exercice violent, & de porter toûjours un ſuſpenſoir qui épargne la douleur que cauſeroit le teſticule s'il n'étoit pas ſoutenu; & à moins qu'on n'y ſoit obligé par une néceſſité indiſpenſable, on ne doit point propoſer la guériſon de cette maladie aux dépens d'un teſticule, puiſque d'ailleurs on la peut rendre ſupportable par le moyen que je viens de dire.

De l'Hernie humorale.

La cinquiéme & derniere eſpece de maladies qui arrivent au ſcrotum, & à qui on a donné le nom de hernie par reſſemblance, eſt l'hernie humorale, ainſi appellée, parce qu'elle eſt faite d'humeurs qui ſe jettent dans cette poche.

Définition.

La hernie humorale eſt donc un dépôt d'humeurs qui ſe fait peu à peu dans le ſcrotum, de ſorte que c'eſt proprement un abſcés qui ſe produit dans cet endroit.

Cauſes.

Quand un corps eſt cacochyme, & que par la corrruption du ſang il y a diſpoſition à abſcés, le dépôt ſe peut faire au ſcrotum comme par tout ailleurs; mais ordinairement cet abſcés eſt déterminé à telle ou telle partie par une cauſe primitive comme ici un coup ou une chute qui aura froiſſé ou meurtri le ſcrotum; ou ſi aprés la ponction faite à une hydrocéle, on n'a pas porté un ſuſpenſoir, ou qu'on ait fait un exercice violent, il en pourra arriver une

fluxion sur cette partie qui abscedera ensuite, comme je l'ay observé à un Maître d'Hôtel de la Reine, de quoy on vouloit imputer la faute au Chirurgien qui en avoit fait la ponction, quoy-qu'il l'eût trés-bien faite. Une chaude-pisse mal pansée & qui sera tombée sur le testicule, y peut faire un abscés ; & plusieurs autres accidens sont capables de faire naître ce mal.

Les humeurs qui se jettent dans le scrotum ne sont jamais en petite quantité, tant à cause de sa situation basse, que parce qu'il est capable de les recevoir & de les contenir.

On connoît cette maladie par la tumeur & par la tension des bourses, par la douleur & par la rougeur qui y surviennent, & par la fiévre qui l'accompagne, ce qui engage le Chirurgien à avoir promptement recours aux remedes généraux & particuliers. Signes.

La saignée ne doit point être épargnée dans cette occasion, le régime de vivre doit être leger, ne prenant de la nourriture que pour ne pas mourir de faim ; il faut tenir le ventre libre par des clysteres doux & anodins, & sur tout être couché afin de ne pas procurer aux humeurs un moyen de tomber encore sur la partie affligée. Préparation du malade.

Le Chirurgien tentera la résolution par des remedes & des cataplasmes chauds & astringens appliquez sur la partie : on les prépare avec les quatre farines, les poudres de roses, de camomille, de melilot, d'écorces de grenades, & la terre cymolée, le tout cuit avec l'hydromel & la lessive de sarment: ils doivent être renouvellez souvent, parce que les nouveaux font plus d'effet, & parce que cette maladie est pressante. Si aprés l'usage de ces remedes il ne voit point de diminution, & qu'au contraire il s'apperçoive de quelque disposition à la gangrêne qui attaque bien vîte cette partie, il ne faut point qu'il en differe l'ouverture.

Opération. Quand la néceſſité preſſera il fera l'opération ſur le champ avec la lancette à abſcés T ; mais s'il la peut retarder de deux ou trois heures, il faudra qu'il applique une trainée de cauteres ſur laquelle il fera ſon ouverture aprés qu'ils auront eû leur effet. Cette maniere eſt préferable à la lancette, parce que l'eſcarre étant tombé l'ouverture eſt plus grande, & on peut plus commodément porter les remedes convenables pour mondifier la playe, qu'il panſera enſuite avec des onguens vivifians & balſamiques pour reſiſter à la pouriture qui n'eſt que trop frequente aux abſcés de ces parties, parce qu'elles ſont d'un tiſſu fort lâche, & que les filtres qu'elles renferment peuvent recevoir beaucoup d'humeurs. J'ai vû, entr'autres un malade où le ſcrotum & le dartos étoient ſi gangrenez qu'ils tomberent tous entiers, & les teſticules furent tous dépouillez de leurs membranes communes : il guerit neanmoins par l'adreſſe & les bons ſoins du Chirurgien.

De la Relaxation du Scrotum.

QUand le ſcrotum eſt trop relâché, on appelle cette indiſpoſition Racoſſis derivé du mot Grec *Racos*, qui ſignifie un morceau de linge uſé ou mouillé, parce qu'en cet état le ſcrotum eſt tellement mince, allongé & pendant, qu'il reſſemble à du linge uſé & mouillé ; mais ce mot de Racoſſis eſt pris en deux manieres, ou pour la maladie, ou pour l'opération qui y convient. Quand c'eſt pour la maladie, il vient de Racos, comme je vous ay dit ; quand c'eſt pour l'opération, il eſt dérivé de *Roſſein*, qui ſignifie couper, parce qu'elle conſiſte à couper du ſcrotum ce qui en eſt trop relâché.

On doit moins regarder ce relâchement comme une maladie, que comme une infirmité à laquelle on remedie en aſſujettiſſant la perſonne à porter un ſuſpenſoir qui ne la fatigue point & qui ne l'empêche

péche pas de faire toutes les fonctions necessaires à la vie.

Cette relaxation vient d'une abondance d'humiditez qui abreuvent cette partie & qui la font étendre plus qu'elle ne doit, comme il arrive à une peau qui étant mouillée est plus capable d'extension que lorsqu'elle est séche. Cause.

Les remedes dessicatifs & astringens conviennent à sa guérison ; tels sont l'eau de chaux, le vin dans lequel on aura fait bouillir de l'absinthe, de la noix de galles, & du cumin. Ces remedes doivent être préferez à l'opération, qu'on ne doit faire qu'à ceux qui veulent en guérir promptement & radicalement, & qui malgré tout ce qu'on leur peut dire, sont déterminez à la souffrir. Medicamens qui y conviénent.

Pour se mettre en état de la faire, il faut, comme à toutes les autres opérations, disposer son appareil, qui consiste en une paire de ciseaux, une aiguille enfilée d'un fil ciré, quelques plumaceaux plats couverts d'un astringent, un emplâtre de ceruse, une compresse, & un suspensoir.

Avant l'opération on fera relever les testicules par un serviteur ; puis tirant le scrotum en enbas, on coupera ce qu'on jugera de superflu avec ces ciseaux R, de la même façon qu'on coupe un morceau de drap qu'on trouve trop long ; ensuite avec l'aiguille V, enfilée d'un fil ciré X, on joindra par la suture du pelletier les deux bords de la peau coupée, & on mettra les plumaceaux sur cette suture, qu'on couvre de l'emplâtre & de la compresse, & enfin du suspensoir. Maniere d'opérer.

Aprés l'opération on porte le malade dans le lit qu'on lui fait garder pendant quelque tems ; on pansera cette maladie comme une playe simple, & lors qu'on croira que la reünion sera faite on ôtera le fil, & aprés la parfaite guérison on lui fera porter encore le suspensoir pendant quelques mois.

Utilité qu'on en retire.

Quoique cette opération soit peu pratiquée, elle a néanmoins son utilité lors qu'elle est une fois faite; car les testicules étant ainsi soutenus & ne pendant point, ils ne tirent plus par leur propre poids les vaisseaux spermatiques, & ne causent plus cette inquietude chagrinante qui désole ceux qui ont une telle incommodité.

DE LA CASTRATION.

Cette opération devroit être défendue.

SI je vous ay parlé jusqu'à present de plusieurs opérations de Chirurgie, & si je vous les ay démontrées, ce n'a été que pour vous instruire des moyens de les biens faire, & par leur secours de guérir une infinité de maladies qui les demandent. Mais en vous entrenant aujourd'hui de la castration, mon intention est moins pour vous l'enseigner que pour vous détourner de la pratiquer, & vous faire voir qu'une opération aussi pernicieuse au genre humain & à l'Etat doit être absolument bannie.

L'Auteur de la nature n'a pas voulu rendre les êtres particuliers immortels par eux-mêmes, mais il a permis qu'ils se perpetuassent en se produisant les uns les autres chacun dans son espece. Pour entendre la maniere dont se fait la génération, il faut sçavoir que de chaque animal il se fait un écoulement d'une certaine matiere, qui en se joignant dans un lieu convenable, avec ce qui se dégage d'un animal d'un autre sexe, engendre un troisiéme animal qui tient de l'espece des deux; & de chaque plante il se sépare une graine capable de produire une plante semblable à celle dont elle a été separée. Ce qui se détache de la femelle est appellé un œuf, parce qu'il renferme en petit un animal que les corpuscules communiquez par le mâle vivifient. C'est un moyen uniforme dont Dieu s'est servi pour former tout ce qui a vie, l'homme même n'étant pas excepté de cette

regle générale ; il y a cette seule difference que les animaux volatiles, les poissons & les insectes couvent l'œuf hors d'eux-mêmes, mais la femme & les femelles des autres animaux le couvent au-dedans d'elles-mêmes, de sorte qu'on peut dire que tous les êtres viennent des œufs, donnant ce nom aux graines, parce qu'elles y ont un grand rapport ; mais tous ces œufs seroient infeconds si la semence masculine n'étoit filtrée par les testicules des mâles ; si donc on les ôte à l'homme, on rend les femmes steriles, & ainsi on empêche la plus belle opération de la nature, sçavoir la conservation perpetuelle du genre humain par les reproductiōs successives. C'est pourquoi les Royaumes & les Républiques ont interêt de s'opposer à la castration ; ceux à qui on la fait sont tous gens qui restent fort inutiles étant incapables de faire fleurir les sciences, d'entretenir le commerce, & de cultiver la terre, n'ayant aucune vigueur pour soutenir les travaux, & pour resister aux ennemis.

Les animaux & les plantes se produisent par des œufs.

On excuse les Turcs chez qui cette amputation est en usage : la pluralilé des femmes qui leur est permise par leur loi, les engage d'avoir plusieurs domestiques pour les garder, & comme par la chaleur du climat les femmes de ce pays sont fort amoureuses, & qu'au défaut du mari elles satisferoient leurs passions avec les esclaves, ainsi qu'il est arrivé trés-souvent, ils font châtrer ces esclaves avant que de les mettre avec leurs femmes ; & on les appelle pour lors Eunuques, à qui on coupe en ce tems-ci la verge & les testicules, de crainte qu'ils ne se servent de cette partie pour badiner avec elles.

Pourquoi la castration est permise chez les Turcs.

Chez les Italiens la castration est aussi fort fréquente, mais c'est par un autre motif. Ils sont tellement amateur de la musique, qu'aussi-tôt qu'ils voyent un enfant qui a de la disposition à bien chan-

Est fréquente en Italie.

ter, ils le font châtrer pour lui conserver la voix; faisant cette opération aux jeunes gens dans un tems où ils n'en prévoyent pas les conséquences. Mais par la suite ils ont tout le loisir de se repentir de l'avoir souffert; comme je l'ai souvent oui dire aux Italiens de la Musique du Roi, lesquels sont au désespoir de se voir pour le seul agrément de la voix qui leur reste, dans un état d'imperfection qui les sépare de la familiarité des autres, & les expose au mépris du beau sexe.

C'est encore une erreur de croire que les châtrez soient exemts de certaines maladies, comme de la goute, de la ladrerie, ou de l'élephantiasis & de la mort subite: l'experience fait voir qu'avec les maladies communes à tous les hommes les châtrez ont encore plusieurs défauts qui leur sont particuliers, ils sont puants, ils ont un teint jaune, le visage ridé & la voix effeminée, ils sont insociables, dissimulez, fourbes, & on ne leur voit pratiquer aucune vertu humaine.

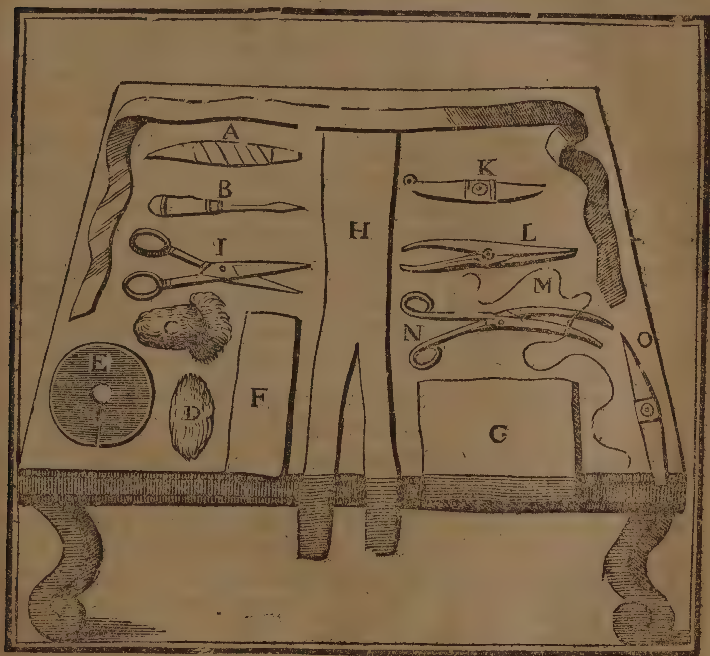
Vices des châtrez.

C'est donc avec raison que je condamne la castration, & que je ne prétends point vous faire voir comment elle s'execute. S'il y a des Chirurgiens assez barbares pour vouloir l'entreprendre, je les envoye aux Maréchaux & aux Chaudronniers qui la font aux chevaux & aux chiens; & qui les en instruiront mieux que moi, parce que je ne l'ai point faite, ni n'ai jamais voulu la voir faire. Je vous dirai seulement que s'il arrivoit que ces parties fussent corrompues & que la personne ne pût guérir autrement que par l'extirpation, il faudroit après avoir ouvert les membranes du scrotū, sans offenser les vaisseaux spermatiques ni leur guaine, lier ces vaisseaux environ un doitg audessus de ce qu'on veut retrancher, & après l'incision laisser pendre un bout de fil au dehors de la playe, afin qu'ils ne puissent pas répandre du sang dans le ven-

Maniere de faire la castration.

tre aprés y avoir été remis, & qu'on ait la liberté de retirer la portion que la nature ſéparera : traitant au reſte cette playe avec les digeſtifs, les défenſifs, l'embrocation, & ſe ſervant de compreſſes & du ſuſpenſoir ſans oublier les remedes généraux, pour éviter la fluxion qui ne manqueroit pas de s'y faire.

FIG. XXIV. POUR LES OPERATIONS A L'ANUS.




L'Anus a ſes maladies autant & plus qu'aucune autre partie du corps, parce qu'étant l'égout des impuretez les plus groſſieres, & comme un évier par où ſortent toutes les immondices de la cuiſine, il doit être ſouvent irrité & ſujet à des dépôt : à raiſon des matieres âcres qui ſont déterminées vers cet endroit. De ces maladies les unes De l'anus, & ce que c'eſt.

ſe guériſſent par remedes, ſoit univerſels, ſoit particuliers, & les autres par l'operation de la main, c'eſt de ces dernieres dont je vais vous parler & en même tems vous montrer les opérations qu'elles demandent. & que je réduits à cinq, ſçavoir la premiere de percer l'anus quand il eſt clos, la ſeconde de remettre le boyau quand il eſt tombé; la troiſiéme de guérir les condilomes, crêtes, ragades, & fungus qui ſurviennent à cette partie, la quatriéme de traiter les hemoroïdes; & la cinquiéme d'ouvrir les fiſtules de l'anus.

Il demande cinq opérations.

Cauſes de la clôture de l'anus.

QUelques Auteurs diſent que le fondement peut être clos en deux manieres, ou naturellement quand l'enfant vient au monde ſans y avoir d'ouverture, ou accidentellement, quand par négligence on aura laiſſé les bords ulcerez de cette partie ſe coller & ſe cicatriſer enſemble. J'ai vû des enfans avoir en naiſſant le fondement clos, mais je n'en ai point trouvé à qui il ſe fût fermé par accident, & même je le crois impoſſible, parce que les gros excrémens qui ſortent par là tous les jours l'obligeant de s'ouvrir pour leur livrer paſſages ne donneroient pas le tems aux côtez de l'ulcere qui s'y feroit formé, de ſe joindre enſemble, c'eſt pourquoi regardant cette eſpece de clôture comme imaginaire, je ne vous parlerai que de celle qui eſt naturelle.

On ne s'apperçoit point ordinairement le premier jour de la naiſſance, que l'enfant ait ce défaut mais le deuxiéme ou le troiſiéme, quand il ne ſe ſalit point, on en doit chercher la cauſe: il faut que le Chirurgien y remedie auſſi-tôt qu'on s'en eſt apperçû, parce que l'enfant périroit, ſi on ne donnoit promptement iſſue aux excrémens retenus: les mêmes excrémens facilitent quelquefois l'opération; car en pouſſant la membrane qui leur ſert de barriere, ils découvrent l'endroit où on doit

enfaire l'ouverture. Si cette membrane est mince, onla perce aisément; mais si elle est épaisse & forte, comme je l'ai vû dans un sujet où la marque de l'anus ne paroissoit presque point, on a plus de peine à y faire le trou nécessaire. On peut pour cela se servir de la lancette A, ou du bistouri B, & l'enfoncer jusqu'à ce qu'on voye sortir une matiere noire appellé mœconium que les enfans rendent immédiatement après leur naissance. Cette ouverture se fera par deux incisions qui s'entrecroiseront où doit être le lieu de l'ouverture du fondement, ce qui la disposera davantage à prendre la figure ronde de l'anus, que si on n'avoit fait qu'une simple incision en long. Après qu'on aura donné à l'enfant le tems de se vuider, on mettra une tente de charpie C enduite d'une jaune d'œuf battu avec un peu d'huile; on doit proportioner la grosseur & la dureté de la tente, en sorte qu'elle ne puisse faire que peu de douleur, & qu'elle laisse la liberté à de nouveaux excrémens de la pousser dehors, en cas qu'il y en eût à sortir, puis on appliquera le plumaceau D, & l'emplâtre E, ensuite la compresse F, & par dessus l'autre compresse G, le tout étant retenu par la bande figurée en T marquée H.

Maniere de l'ouvrir

Pansement.

Il est inutile de se servir d'une tente canulée comme on feroit dans d'autres ouvertures, parce qu'on ne doit point apprehender ici que la réunion se fasse. Si le premier jour on n'avoit pas fait l'ouverture assez ample, ni de la figure qu'elle doit être, il faudroit la réformer le lendemain, & pour perfectionner cette operation, on débrideroit par le moyen de la pointe du bistouri chaque pli de la circonference de l'anus, en découpant en forme de rosette la membrane qui en faisoit la clôture, afin qu'il ne restât rien qui pût dans la suite l'empêcher de s'ouvrir autant que les gros excrémens le demanderoient pour sortir, & de se fermer exactement aprés leur sortie.

Comment on rectifie cette opération.

Cette opération n'a pas besoin qu'on en prépare l'appareil avant que de la faire, parce qu'en premier lieu on perdroit des momens qu'il faut employer à soulager l'enfant qui souffre, & que le tems qui se passe nécessairement entre l'opération & le pansement pour donner moyen à l'enfant de vuider le mœconium & les excrémens retenus, est suffisant pour cette préparation.

L'appareil.

REDUCTION DU BOYAU RECTUM.

CEt intestin tombe quelquefois, & se pousse en dehors aux enfans quand on les a laissé trop crier, & aux adultes qui se seront efforcez en differentes occasions : il se retourne pour lors, comme on feroit un doigt de gand, & il sort plus ou moins selon les efforts qu'on a faits : je l'ai vû sortir de la longueur d'un demi pied, & de la grosseur du bras. Cet accident arrive à ceux qui ont une pierre dans la vessie, par des efforts qu'ils font pour pisser ; & souvent durant l'opération de la pierre non seulemēt ce boyau pousse au dehors avec violence les excrémens qu'il contenoit, mais encore il sort lui-même, y étant excité par les douleurs qu'on souffre dans cette opération, ce qui ne doit point empêcher l'Opérateur de continuer son chemin, car après que la pierre est retirée, il remet facilement l'intestin dans sa place. Les espreintes causées par dissenterie font souvent sortir ce boyau, & d'autrefois il tombe au dehors par les rudes douleurs d'un accouchement laborieux : on ajoute aux efforts extraordinaires, pour cause de ce mal la foiblesse ou la paralisie des muscles releveurs de l'anus, ou bien l'excessive abondance des humidités qui abreuvent ces parties.

Cause de la sortie du boyau.

Un Chirurgien ne se peut pas méprendre sur cette maladie, puisque le premier coup d'œil la fait reconnoître; ainsi sans perdre de tems à questionner le malade ou les assistans sur ce qui peut en être la

cause, il faut qu'il se mette en état de faire la réduction au plûtôt, & pour cet effet il ne s'embarrassera point de disposer l'appareil qu'il n'ait remis le boyau dans sa place. S'il peut avoir promptemét du vin chaud, il en bassinera le boyau sorti avec un linge ou une éponge, puis le comprimant doucement avec ses doigts, & le repoussant il le fera rentrer, ce qui s'accomplit quelquefois avec assez de facilité. Ceux qui sont sujets à cette chute, en peuvent faire eux-mêmes la réduction, cõme ceux qui ont des descentes se les réduisent souvent avec moins de peine que ne feroit un autre. Il y a des enfans qui par leurs cris continuels en rendent la réduction plus difficile, auquel cas on prendra le tems que l'intestin se retressit par un mouvement vermiculaire qui lui est propre; car les efforts seroient inutiles, si on le repoussoit dans le tems qu'il grossit par son mouvement péristaltique.

La plus grande difficulté de cette opération n'est pas de remettre le boyau, c'est de le retenir en sa place quand il est remis; pour y parvenir on met sur l'anus aussi-tôt que la réduction est achevée, une compresse qu'on fait tenir par quelqu'un pendant qu'on prépare l'appareil, de crainte que le boyau ne ressorte durant ce tems-là.

L'appareil ne consiste qu'en deux compresses fort épaisses, dont l'une est longitudinale F, pour la placer entre les deux fesses, & l'autre quarrée G, pour appuyer sur l'anus avec un bandage en T marqué H, dont le chef pendant est fendu en deux pour les passer à côté des bourses, & les attacher au circulaire qui tourne autour du corps. On trempe les compresses dans un vin astringent fait avec l'absinthe, la noix de Galles, l'écorce de grénades, l'alum, & les fruits verds du bois de gayac, le tout bouilli dans du vin rouge. Il faut avoir de ce vin tout prêt, parce que si le boyau retomboit, au

De l'appareil.

moment qu'on va à la selle, il faudroit avant que de le réduire le bassiner avec ce vin, qu'on fait chauffer toutes les fois qu'on s'en veut servir. Ce remede est excellent pour guérir ces chutes du rectum, car en même tems que par son astriction il resserre les fibres du boyau, par sa chaleur il en fortifie les muscles releveurs.

Divers expediens pour empêcher la rechute.

Ce qu'il y a de plus embarrassant dans ces sortes de maladies, c'est que toutes les fois qu'on le présente au siege le boyau retombe, ou bien il est prêt à tomber ; pour l'éviter on ordonne que le malade soit assis entre deux ais fort étroits, qui serrant les fesses empêcheront le boyau de sortir ; il faut qu'il ait les jambes étendues, & qu'il s'éforce le moins qu'il est possible pour se décharger des excrémens. On peut aussi faire à un ais un trou de la grandeur d'une piece de trente sols, & mettre au tour de ce trou un petit bourlet, qui comprenant la circonference de l'anus l'empêchera de tomber pendant que le malade va à la selle : si c'étoit un enfant, sa mere ou celle qui a soin de lui, mettant deux de ses doigts à côté de l'anus quand les excrémens s'évacuent, elle préviendra la fréquente sortie de ce boyau : & enfin toutes les fois qu'il sort, il faut le bassiner avec le vin décrit ci-dessus, puis le rétablir, & maintenir toujours dessus avec le bandage une compresse trempée dans le même vin, ce qui l'accoutumera à rester dans sa place, comme je l'ai vû arriver plusieurs fois.

Abus des cauteres.

Il y a eu des Auteurs assez cruels pour conseiller d'appliquer tout autour de l'anus plusieurs cauteres actuels à pointes d'olive rougis au feu, pour cauteriser la circonference de cette partie ; ils prétendent par ce moyen consumer l'humidité qui en relâche les muscles releveurs, & esperent que les cicatrices qui en resteront, resserrant l'anus l'empêcheront de tomber. Je n'ai jamais vû prati-

quer cette opération, & je crois que si un Chirurgien la vouloit mettre en usage, il ne trouveroit personne qui ne s'y oposât. & avec justice, puisqu'on peut guérir ces maladies sans se servir du fer ardent qui fait horreur à ceux même qui en entendent parler.

Le sieur Blegny qui ne manquoit pas d'inventions, vouloit qu'on retint le boyau dans sa place avec le jabot d'un coq d'inde, lequel ou soufloit pour le faire enfler aprés qu'on l'avoit introduit dans l'anus, ce qui empêchoit bien que le boyau ne descendît. Mais comme il faut ôter cette machine & la remettre toutes les fois que le malade veut aller à la selle, & que c'est dans de telles occasions que le boyau retombe, je la crois de peu d'utilité, & très-incommode à s'en servir, d'autant plus que les compresses & le bandange font le même effet, & ne sont pas si embarassans. Invention de Bligny.

Des condilomes, crestes, ragades et fungus.

Ce mot de condilome est dérivé de *Kondylos*, qui signifie jointure, il a été donné par ressemblance, à cause que les petites tumeurs, qui font les condilomes, sont semblables aux tumeurs que font les jointures.

Cause du condilome.

Le condilomne est un tubercule ou une éminence calleuse qui s'éleve dans les replis de l'anus, ou bien une enflure & un endurcissement des rides de cette partie, il vient souvent de ces tumeurs aux orifices de l'uterus, elles sont causées par fluxion d'humeurs grossieres & terrestres sur cet endroit, où on observe quelquefois de l'inflammation & de la douleur, & toujours de la dureté qu'il faut ramollir par médicamens doux, rafraîchissans & émoliens : on en a vû qui cédoient à ces remedes, & qu'on a guéris sans être obligé d'en venir à l'opération. Mais quand les remedes generaux & particuliers n'ont pas réussi, la main Remedes.

y doit prêter secours.

Manieres d'opérer.

On ne peut pas marquer précisement la maniere de faire l'opération, parce qu'elle dépend de la figure du condilome; s'il a la base étroite, il le faut lier avec du fil de lin ou de la soye, & l'ayant bien serré à diverses reprises on attendra qu'il tombe de lui-même : si la base étoit trop large pour souffrir la ligature, il la faudroit couper avec des ciseaux la tenant ferme par des pincettes, & on l'emporteroit ainsi tout d'un coup. Mais si les ciseaux n'y convenoient point parce qu'il n'auroit pas une figure commode pour cela, ou qu'il seroit trop dur, on se serviroit du bistouri K, avec lequel on le couperoit très-proche de la racine, & s'il en sortoit beaucoup de sang, ce qui est presque ordinaire à cause de la quantité de veines qui arrosent l'anus, on l'arrêtera avec les poudres astringentes, & ensuite on panse a la playe par des remedes mondifians pour détruire & consumer les racines, & par des dessicatifs pour en obtenir la cicatrisation.

Des crêtes qui viénent en cette partie.

Il survient autour du fondement des excroissances qu'on appelle des crêtes, parce qu'elles ressemblent à des crêtes de coq; il est rare qu'on n'en remarque qu'une à la fois, il y en a d'ordinaire plusieurs ensemble qui bordent l'anus. Quand ces sortes de crêtes sont petites & qu'elles n'incommodent point, je conseillerois de les laisser & de n'y point toucher; mais lorsqu'elles croissent trop & qu'elles embarrassent, il faut s'en défaire, & c'est toujours par l'opération qu'on y parvient; elle se fait par ligature, ou par cautérisation, ou par amputation.

Utilité de l'amputatió.

De trois manieres la derniere est la meilleure, parce qu'elle est la plus prompte & la plus sure : le Chirurgien prendra de la main droite une paire de ciseaux I, & de l'autre il tiendra une crête qu'il

coupera tout proche de l'anus, les emportant toutes de même les unes après les autres : & dès qu'il aura laissé couler une poëlette ou deux de sang pour degorger la partie, il répandra des poudres astringentes pour arrêter cette écoulement ; dans la suite il pansera toutes ces petites playes avec des remedes qui les puissent cicatriser au plutôt.

Les ragades sont des scissures gersures ou crevasses qui paroissent à l'anus. Ce mot de ragade vient du verbe Grec *rizein*, qui veut dire couper, parce que l'anus est tout entrecoupé de ces sortes de fentes qui font de petits ulceres longs qui incommodent beaucoup, particulierement quand l'anus est forcé de s'ouvrir pour la sortie des excremens : l'âcreté des humeurs, & la dureté des excremens sont les causes de ces maladies, qui dans leur commencement sont guéries avec les remedes dessicatifs, comme est l'eau vulneraire, mais en vieillissant, elles deviennent dures & calleuses, & alors il faut consumer la callosité, pour en esperer la guérison. Des ragades.

Il y a deux moyens d'ôter la callosité ; l'une est le caustique, & l'autre le fer. Il y a des Praticiens qui se servent d'onguens corrosifs & mordicans, les autres préferent le bistouri K, avec lequel ils renouvellent & rafraichissent ces sortes d'ulceres. Pour moi je suis d'avis d'employer ces deux moïens de commencer par le bistouri avec lequel on coupera les callositez en plusieurs endroits, & d'en venir ensuite à des onguents moins corrosifs, que si on s'étoit servi d'abord de ces sortes de remedes. Par-là on acheve de consumer ces duretez avec moins de douleur, peu à peu on desséche la partie, & avec des drogues convenables on procure la cicatrice des playes qu'on a faites ou renouvellées. Deux moïens de les traiter.

Il arrive encore à l'anus une excroissance de chair, à qui on donne le nom de fic, de sarcome,

*Du fic ou mal de saint Fiacre.*

& de fungus, ou de champignon; c'est ce que le vulgaire appelle mal de S. Fiacre. Cette carnosité s'engendre & croît de la même façon que ces champignons qu'on voit aux chênes, il en vient aussi au col de la matrice, & en plusieurs autres parties du corps, mais celles de l'anus sont plus difficiles à guérir, parce qu'à raison de sa situation, les humeurs s'y portent en plus grande quantité; ce qui fait qu'il en sort une sanie trés-puante.

*Cure.*

L'opération consiste à extirper ce fungus, qui par succession de tems venant à croître incommoderoit de plus en plus le malade. On prépare le corps par des remedes generaux, comme la saignée & la purgation; puis avec le bistouri K, on coupe le fungus tout proche sa racine, ensuite de quoi on appliquera sur la playe l'huile de vitriol temperée, les poudres de sabine, & d'autres remedes pour consumer ce qui pourroit rester de ses racines. Si la base en étoit étroite, il la faudroit lier avec le fil M qu'on conduit avec la pincette N, & qu'on serre tous les jours jusqu'à ce que le fungus soit tombé.

*Du fungus malin cómun à Rome.*

Il y a encore une espece de fungus malin enraciné dans le rectum: on entretient un hôpital à Rome pour y traiter ceux qui en sont affligez. J'ai vû passer ces malheureux à qui on n'épargne ni le fer ni le feu; & les cris qu'ils font quand on les panse, ne touchent point de pieté ni les Chirurgiens, ni les assistans, parce que ce mal est une suite du commerce infâme qu'ils ont eu avec des hommes, de même que les maux veneriens en sont une des caresses qu'on a faites à des femmes débauchées & que ces tumeurs rebelles sont regardées comme un effet de la Justice Divine, qui punit ceux qui commettent tels péchez. Mais comme heureusement ces sortes de maux ne sont point connus en France, je n'en parlerai pas davantage.

SElon Fabicius l'étimologie d'Hémoroïdes vient du mot Grec *hæma*, qui signifie sang & du verbe *rheo*, qui veut dire fluer, pour marquer que c'est un flux de sang. Thevenin dit qu'elles ont pris leur nom d'un serpent appellé hemoroïs ou coule-sang, dont la morsure excite un flux de sang en plusieurs endroits du corps de celui qui en a été mordu. Elles ont donné leur nom aux arteres & aux veines hémorroïdales, parce que ces maux viennent toûjours à l'extremité des vaisseaux du fondement.

DES HEMOROIDES.

Les hemorroïdes sont des tumeurs douloureuses en forme de varices, pleines d'un sang grossier, & faites par la dilatation des extremitez des veines qui entourent l'anus. Il y en a de quatre especes qui sont differentes entr'elles selon la matiere dont elles sont composées. On appelle uvales celles qui sont pleines d'un sang pur & naturel, qui ne pêche qu'en quantité : meurales celles qui sont produites d'un sang épais, grossier & noir : verrucales celles qui sont dures & pleines d'un sang aduste & mélancolique : & vessicales celles qui sont formées d'une humeur crue & pituiteuse. Ces noms leur sont donnez, parce qu'elles ressemblent à un grain de raisin, à une meure, à une verrue, & à une vessie.

Leurs diverses especes.

Les Anciens ont établi plusieurs autres differences entre les hemoroïdes, ils en font d'internes & d'externes, disant que les unes viennent de la veine cave, les autres de la veine porte; que celles-là vuident un sang plus pur, & celles-ci un sang plus grossier; que celles qui procédent de la veine cave déchargent les plétoriques, & que celles de la veine porte purgent la cacochimie. Mais la circulation du sang nous apprend que ces veines n'apportent rien à l'anus, & qu'elles ne font au contraire que reporter dans la veine cave le sang qui a été envoyé par les arteres; ainsi toutes ces veines ne

Opiniõ des Anciens.

font remplies que d'un même sang, qui ayant de la peine à remonter & séjournant dans ces vaisseaux les dilate peu à peu, & forme les tumeurs qu'on appelle hémorhoïdes.

De l'origine de ces maux.

On a assigné plusieurs causes aux hemoroïdes, & on y a fait beaucoup de raisonnemens inutiles : mais sans nous embarasser de ce que les Anciens nous en ont dit, il n'y a qu'à examiner la mêcanique de la partie pour s'instruire de la veritable maniere dont les hemoroïdes se produisent.

Explication de leur formation.

Dans mon Anatomie j'ay fait voir que les arteres hemoroïdales jettoient plus de branches au rectum qu'il n'en falloit pour le nourrir, qu'un grand nombre de ces arterioles finissoient aux glandes dont il est parsemé, que ces glandes séparoient & filtroient une partie des impuretez du sang, lesquelles étoient versées par les vaisseaux excretoires de ces filtres dans le rectum, & que cette multitude de conduits étoit nécessaire pour purifier le sang. J'ay ajouté que nous payions bien cher ce service par les hemoroïdes qui en proviennent ; & de fait la lymphe la plus déliée se séparant du sang quand il passe des arteres hemoroïdales dans les veines du même nom, il doit être plus épais & plus pesant lorsqu'il est dans ces veines, & par conséquent il ne peut remonter que difficilement, d'autant plus qu'il n'y a ni muscles, ni aucune partie qui puisse luy aider à s'avancer vers les gros troncs, parce que le rectum est dans un bassin osseux où ce liquide ne souffre aucune compression qui favorise son cours, ainsi que font les muscles au sang qui est obligé de remonter des extremitez ; & cette humeur ne peut monter que lorsque les veines hemoroïdales en étant extrêmement remplies par les arteres qui leur en fournissent incessamment, se déchargent dans des veines superieures qui ont plus de facilité de se vuider. Les efforts qu'on fait

par

par quelque cause que ce puisse être, & particuliérement pour pousser les excremens au dehors, contribuent beaucoup à la production des hemoroïdes, parce qu'au lieu d'aider le retour du sang, ils le poussent vers l'anus où étant obligé de sejourner dans les veines hemoroïdales comme dans un sac, il les force de s'étendre & de causer cette cruelle maladie, dont presque personne n'est exempt.

Les hemorroïdes sont faciles à connoître, on n'a qu'à y porter les doigts, ou y jetter les yeux pour appercevoir dans la circonference de l'anus, des tumeurs de differente grosseur. Il y en a de grosses comme dos noizettes, d'autres comme des noix, & d'autres comme de petits œufs; leurs couleurs varient selon la longueur du tems que le sang y a séjourné. Ce sont des externes dont je parle, je n'en connois point d'autres; car pour des internes je n'en ay jamais vû, & même je ne conçois pas comment il s'y en pouroit former: je sçay seulement que plusieurs appellent hemoroïdes internes d'autres sortes de maladies qui arrivent au rectum. Leurs differences sensibles.

La guérison des hemoroïdes est trés-difficile, pour ne pas dire impossible. Les Auteurs nous proposent deux sortes de guérison; sçavoir la palliative & l'éradicative. Je conseilleray toûjours à un Chirurgien de les traiter palliativement, n'étant gueres dans le pouvoir de la Médecine & de la Chirurgie de les guérir radicalement. De leur cure.

Avant que de rien entreprendre, il faut examiner si elles sont sourdes ou si elles sont fluantes. On appelle sourdes celles d'où il ne coule point de sang, & fluantes celles qui en rendent de tems en tems. Je dis de tems en tems, parce qu'elles n'en versent en grande quantité que lors qu'on va à la selle, & que le reste de la journée ce n'est qu'un suintement qui ne fait que gâter la chemise.

Quand les hemoroïdes ne fluent que médiocrement il n'y faut point toucher : on feroit autant de tort à un homme qui a cette legere incommodité, principalement quand la nature s'y eſt habituée, de l'en vouloir guérir, qu'à une femme à qui on voudroit ſuprimer ſes ordinaires ; c'eſt la ſanté de beaucoup d'hommes, & il y en a même qui ſont reglez comme des femmes, & qui ſe trouvent indiſpoſez quand ce flux leur a retardé de quelques mois. Mais quand il eſt exceſſif, qu'il diminue les forces du malade qui en amaigrit & devient d'une couleur bazanée, il faut travailler à le moderer, & non à le ſuprimer ; Et pour lors on obſervera deux regimes, l'univerſel, & le particulier. Par l'univerſel on entend la diéte par laquelle on évite tout ce qui peut faire trop de ſang, la ſaignée qui déſemplit ; les potions & les breuvages qui humectent & adouciſſent l'acreté des humeurs ſont d'un grand ſecours ; il faut auſſi éviter le grand travail & s'éloigner des ſujets de chagrin ou de colere ; & ſur tout s'abſtenir de l'uſage des médicamens ſtiptiques & des alimens qui épaiſſiſſent le ſang, comme ris, coings, gros vin, eau ferrée. Et par le regime particulier, on entend les remedes appliquez ſur la partie, qui doivent être aſtringents, comme de petits ſachets faits de ſauge & de ſon fricaſſez avec l'huile roſat, de mirthe, &c.

Application de quelques remedes.

Aux hemoroïdes ſourdes qui ne ſont point coulantes & où il y a de l'inflammation & de la douleur, il faut commencer par appaiſer ces accidens ; ce qu'on procurera au moyen des remedes doux appliquez ſur la partie, comme de la caſſe mondée, de la pomade faite avec le populeum & le jaune d'œuf, du lait dans lequel on aura fait boüillir du cerfeuil, du plantain & du boüillon-blanc, & pluſieurs autres petits remedes qui ſont en un nombre

infini, & dont il y a autant de sortes que pour la goutte & les maux de dents.

Lorsqu'aprés tous ces remedes les hemoroïdes ne diminuent point, ou que la douleur & la tension subsistent, ou que même elles augmentent, il faut trouver moyen de vuider ces tumeurs, ce qui se fait en deux manieres, ou par l'application des sangsuës, ou par la ponction avec la lancette. Les sangsuës sont préferables, tant parce que le malade les craint moins que la lancette, qu'à cause qu'elles font une ouverture plus petite & qui se guérit plus aisément: on applique donc une sangsuë sur chaque hemoroïde, on l'y laisse succer jusqu'à ce que l'hemoroïde soit vuide, aprésquoy on fait tomber la sangsuë; puis on use d'un liniment fait d'huile d'œufs, de poudre de ceruse & de litarge brulée; mettant sur les hemoroïdes un plumaceau imbibé de ce liniment, une compresse par dessus, & un bandage qui les pressant un peu empêche qu'elles ne se remplissent si-tôt. De l'usage des sangsues & de la lancette.

S'il arrivoit que les sangsuës ne mordissent pas ou qu'on crût le sang trop épais pour être tiré par leur moyen, en sorte qu'on fût contraint de se servir de la lancette O, il en faudroit faire les ouvertures au plus bas lieu pour les vuider plus commodément, & ne faire ces ponctions que de la grandeur qu'on jugeroit nécessaire pour donner issuë à ce sang; on se sert ensuite du liniment & de l'appareil cy-dessus.

Le malade se sent soulagé immédiatement aprés que les hemoroïdes ont été desemplies, & la cessation de la douleur & de la tension luy fait gouter une tranquilité fort agréable; mais il est en reste un suintement continuel par ces ouvertures qui devient trés-incommode: il n'y a pourtant personne qui ne le doive préferer aux douleurs qui ont précedé, & aux suites fâcheuses qui en arrive-

roient, si on le suprimoit. Il se trouve néanmoins des malades qui s'impatientant dans la saleté de ce mal, oublient les raisons essentielles qu'ils ont de ne pas chercher d'être guéris radicalement; & à quelque prix que ce soit veulent qu'on leur fasse les opérations nécessaires pour détruire entiérement cette infirmité: c'est au Chirurgien à s'en défendre en représentant au malade qu'outre les douleurs de l'Opération, il peut luy en arriver de plus considerables que ceux dont il veut s'exempter, en luy disant que tous nos Anciens ne prognostiquent que malheurs à ceux qui sont absolument guéris des hemoroïdes; & lui proposant au reste l'expedient dont tous les Chirurgiens conviennent, qui est de laisser une de ces petites tumeurs pour conserver un léger suintement, & ne point s'exposer au hazard d'être attaqué de toutes les maladies dont ces fameux Praticiens nous ont menacés.

Préparation du malade.

Quand le malade a pris sa résolution, on le prépare par une ou plusieurs saignées selon ses forces, & par quelques purgations. On luy donne un lavement peu d'heures avant que d'operer pour vuider le rectum, & ensuite on le fait coucher sur le bord du lit, le ventre en dessous & les pieds en bas; & les fesses étant tournées du côté du jour, on les fait écarter par deux serviteurs: puis l'Opérateur prénant de la main gauche avec des pincettes L, la poche de chaque hemorroïde, il les coupe l'une aprés l'autre avec des ciséaux I, qu'il tient de la main droite, observant d'en laisser une des plus petites pour le maintien de la santé, comme nous avons dit. S'il restoit quelque portion de ces sacs qu'on n'eût pas pu couper à cause du sang qui embarasseroit dans l'opération, on la consumeroit par la suite avec des onguens propres pour cet effet: l'appareil est semblable à ceux des précedentes ope-

rations ; & à celui que je vais vous faire voir à la fistule de l'anus.

Fig. XXV. POUR LA FISTULE A L'ANUS.




LA fistule est appellée par les Grecs *Syrinx* flûte, dérivé du verbe grec *sirizein* sifler, & cela par métaphore, à cause que ce mal a une cavité longue & étroite semblable à celle des flutes : elle est définie un ulcére profond & caverneux dont l'entrée est

De la fistule a l'anus

Définition de ce mal.

étroite & le fond plus large, avec issue d'un pus âcre & virulent, & presque toujours accompagné de callosité.

Il arrive des fistules en plusieurs parties de notre corps ensuite des abscés & des playes de la poitrine, du bas ventre, & des jointures, & plus souvent à l'anus qu'en aucune autre partie. Ce sera l'opération qui se fait à ces dernieres que je vous démontrerai aujourd'hui, vous renvoyant pour la guérison des autres au general des fistules.

Il semble que cette maladie soit à présent plus fréquente qu'elle n'étoit autrefois, on entend parler tous les jours des Opérations qu'on en fait à des personnes qui n'en paroissoient pas incommodées, c'est une maladie qui est devenue à la mode depuis celle du Roi à qui on fut obligé de faire l'opération pour l'en guérir. Plusieurs de ceux qui la cachoient avec soin avant ce tems n'ont plus eu de honte de la rendre publique, il y a eu même des Courtisans qui ont choisi Versailles pour se soumettre à cette opêration, parce que le Roi s'informoit de toutes les circonstances de cette maladie. Ceux qui avoient quelque petit suintement ou de simples hémorroïdes ne differoient pas à présenter leur derriere au Chirurgien pour y faire des incisions; j'en ai vû plus de trente qui vouloient qu'on leur fist l'opération, & dont la folie étoit si grande qu'ils paroissoient fâchez lorsqu'on les assuroit qu'il n'y avoit point de nécessité de la faire.

La fistule de l'anus est toujours une suite d'un abscés survenu à cette partie; il commence par une petite dureté qui grossit & se meurit en peu de tems; Cause. on la prend ordinairement pour une hemorroïde, c'est ce qui fait que souvent on néglige de la montrer au Chirurgien. Cet abscés venant à percer ou dans l'intestin ou au bord de l'anus, on se sent soulagé, & pour lors on se croit guéri sans le secours

du Chirurgien, c'est en quoi on se trompe; car la matiere ne s'étant fait qu'un petit trou par où elle s'écoule, il demeure dans l'endroit où elle étoit un vuide d'où il sort continuellement du pus, & qui ne se guérit qu'en ouvrant ce sac pour le mondifier, & y faire revenir une bonne chair qui le remplisse entierement.

Il n'en faut point differer l'opération.

Quand on implore le secours de la main avant que l'abscés soit percé, le Chirurgien ne doit point attendre qu'il s'ouvre de lui-même, parce que la matiere rongeroit dans toute la circonference de la partie pour se donner issue, & comme le boyau est plus tendre que la peau elle aura plûtôt fait une ouverture dans l'intestin qu'elle n'aura percé la peau pour se répandre au dehors; & d'ailleurs cette purulence séjournant entre l'intestin & les parties charnues, elle les sépare de maniere que le boyau en étant dénué, il ne se peut jamais réunir avec les chairs voisines que par l'opératiõ. Il faut donc pour prévenir ces accidens, ouvrir ces abscés de bonne heure, & n'attendre point une grande fluctuation comme aux autres abscés, mais on les doit prendre sur le verd, c'est-à-dire, qu'on n'attendra pas une maturité parfaite. Il n'en faudra pas faire l'ouverture avec des cauteres, de crainte de perdre du tems & de donner par la douleur qu'ils feroient occasion à un plus grand dépôt d'humeurs sur cette partie, & à la mortification; car la gangrene y survient en trés-peu de tems. Il fera d'abord avec une lancette A, une ouverture pour évacuer la matiere, puis avec des ciseaux B il coupera du côté qu'est le grand vuide, suffisamment pour porter les remedes dans le fond de la cavité, afin de la mondifier & de l'incarner. Mais si mettant un doigt dans la playe qu'il aura faite & un autre dans l'anus, il trouve le rectum dénué, ce qu'il connoîtra par le peu d'épaisseur qu'il sentira entre ses deux doigts, il faut

qu'il incise cet intestin jusqu'à l'extrêmité de l'abscés, en quoi il se dirigera en insinuant une des branches de ces ciseaux dans la playe & l'autre dans l'anus, pour couper tout ce qui sera entre deux, & même il faut qu'il coupe du boyau un peu plus avant que le fond de l'abscés, parce qu'on doit plûtôt risquer de faire l'incision plus grande qu'il n'est nécessaire de l'épaisseur de deux écus, que moindre de l'épaisseur d'un écu : l'abscés ainsi bien ouvert sera pansé de la maniere que nous ferons voir tout à l'heure dans l'opération de la fistule.

Voilà ce qu'on doit pratiquer pour éviter la fistule : mais quand elle est formée, soit par la timidité du Chirurgien qui n'aura pas assez ouvert ; soit par l'opinion du malade qui n'aura pas voulu se résoudre à l'ouverture, il faut examiner la nature de la fistule avant que de prendre son parti pour l'opération.

Trois sortes de fistules.

On établit en général trois especes de fistnles : la premiere quand l'ulcere est ouvert en dehors & non en dedans, la seconde quand il perce l'intestin sans avoir d'issue en dehors, & la troisiéme quand il communique au dehors & au dedans. Les premieres sont apparentes & se découvrent aisément, la sonde qu'on y introduit fait connoître si elles sont superficielles, ou profondes. On est certain de l'existence des secondes, lorsqu'on voit qu'il sort du pus avec les excrémens, & particulierement quand un abscés a précedé, & on sent avec le doigt index fourré dans le fondement si l'ouverture est proche ou éloignée de l'anus. Les troisiémes se manifestent en mettant une sonde C. dans la fistule, & le doigt dans l'anus ; car si on sent le bout de la sonde avec le doigt, on est assuré que le boyau est percé ; ce petit dilatatoire D, introduit dans l'anus est trés-commode pour en juger : on appelle ces dernié-

res fistules, complettes, & les premieres, borgnes, parce qu'elles n'ont qu'une ouverture.

Chacune de ces especes se divise encore en plusieurs sortes, dont les unes sont prés de l'anus, les autres en sont éloignées d'un ou de deux travers de doigts; quelques-unes sont au bord du boyau; & il y en a de plus profondes; on en trouve qui n'ont qu'une sinuosité, & beaucoup en ont plusieurs en forme de pate d'oye, on nomme ces differens sinus des clapiers; telles tendent vers le rectum, & telles vers la vessie ou vers les os des hanches, enfin elles sont ou nouvelles, ou vieilles & calleuses. Subdivision des fistules.

C'est au Chirurgien à tirer son pronóstic suivant la nature de la fistule, & sans promettre plus qu'il ne peut tenir, il le fera toujours douteux; car quelque apparence qu'il y ait d'y réussir, il arrive néanmoins souvent des accidens qui empêchent de pouvoir executer ce qu'on a promis. Le prognostic.

On nous propose trois moyens pour guérir les fistules, sçavoir le caustique, la ligature, & l'incision; aprés que nous les aurons examinez tous trois, nous déciderons lequel est le meilleur. Trois manieres de traiter ces maux.

Il y a environ trente ans qu'à Paris un nommé le Moyne s'étoit acquis une grosse réputation pour la guérison des fistules, sa méthode consistoit dans l'usage du caustique, c'est-à-dire, qu'avec un onguent corrosif, dont il couvroit une petite tente qu'il fouroit dans l'ouverture de l'ulcere, il en consumoit peu à peu la circonference, ayant soin de grossir tous les jours la tente, de maniere qu'à force d'agrandir la fistule, il en découvroit le fonds: s'il y avoit de la callosité, il la rongeoit avec son onguent qui lui servoit aussi à ruiner les clapiers, & enfin, avec de la patience, il en guérissoit beaucoup. Cet homme est mort vieux & riche, parce qu'il se faisoit bien payer, en quoi il avoit raison, car le public n'estime les choses,

ou autant qu'elles coutent: ceux à qui le ciseau faisoit horreur; se mettoient entre ses mains, & comme le nombre des poltrons est fort grand, il ne manquoit point de pratique.

On opere par la ligature.

Thevenin préfere la ligature aux deux autres manieres pour guérir la fistule à l'anus, il assure qu'il n'en a vû aucune qu'elle n'ait parfaitement guérie; & voici comment il conseille de la faire. Le malade situé sur ses pieds, ayant le corps courbé & appuyé sur le bord d'un lit, on lui ordonnera d'abord d'écarter les jambes & les cuisses qu'on fera tenir fermes par deux serviteurs, de crainte qu'il ne les ressere, & qu'il ne se tourmente durant l'opération: le malade ainsi disposé, il faudra que le Chirurgien mette dans l'anus le doigt index de sa main gauche aprés l'avoir frotté d'huile d'amande douce ou de quelque chose de graisseux, afin qu'il entre plus doucement, puis de sa main droite, il prendra une sonde E, de fil de laiton, ou d'argent recuit, enfilée d'un double fil F, de lin crud ou de crin de queue de cheval pour couper plus promptement: il introduira cette sonde dans l'orifice de la fistule, & en ayant rencontré le bout avec le doigt qu'il a dans le boyau, il la recourbe & la tire au dehors par l'anus, amenant avec elle un des bouts du fil, lequel étant passé, on en fait une ligature à nœud coulant avec l'autre bout qui sort par la fistule, & de jour en jour on le resserre jusques à ce que le lien ait coupé ce qu'il a embrassé. Si la fistule étoit borgne, l'intestin n'étant point percé, il ne faudroit point faire difficulté de le percer avec l'extrêmité de la sonde, ce qui s'execute aisément en l'appuyant sur le bout du doigt qui est dans l'anus, ensuite dequoi on recourbe la sonde, & on lie les deux bouts du fil de la façon que nous venons de dire.

La troisiéme maniere est l'incision: comme

c'eſt la plus pratiquée & la plus univerſellement ſuivie, je m'y étendrai davantage que ſur les autres, afin de n'oublier aucune circonſtance, & d'en inſtruire exactement les jeunes Chirurgiens. Pour cet effet on obſervera qu'avant l'opération il faut choiſir ſon tems; car ſi on ſe trouvoit en été ou en Hyver, l'excés de la chaleur ou du froid obligeroit d'attendre que l'air ſe fût moderé, & on peut differer ſans danger quand la fiſtule n'eſt par recente: il faudroit enſuite préparer les corps par des ſaignées & des purgations convenables à la conſtitution du ſujet, & ayant déterminé le jour & l'heure on diſpoſeroit l'appareil tel que vous le voyez ſur la planche XXV.

Uſage de l'inciſion.

On donnera un lavement deux heures avant l'opération pour vuider l'inteſtin, de crainte que les efforts qu'elle pourroit exciter ne pouſſaſſent des excrémens dans le nez du Chirurgien, comme cela eſt arrivé quelquefois; c'eſt pourquoi il ne doit pas ſe placer directement derriere le malade, mais un peu à côté pour éviter cette fuſée qui ſeroit trés-deſagréable: le malade ſera ſitué ſur le bord du lit, ayant un traverſin ſous le ventre pour élever les feſſes qui ſeront tournées du côté du jour, les cuiſſes écartées & aſſujetties par deux ſerviteurs, de peur qu'il ne remue dans le tems qu'on opérera.

Préparation du ſujet.

2°. Durant l'opération le Chirurgien ainſi que dans la ligature aura de l'huile G, dont il frotera le doigt indice de ſa main gauche, afin qu'il entre dans l'anus ſans douleur, & il prendra de la droite un ſtilet H, qu'il introduira dans la fiſtule par ſon ouverture exterieure, le conduiſant juſqu'à ce qu'il ſorte par le trou qui ſera au boyau, ce qu'on ſentira avec le doigt fourré dans l'anus; puis avec le bout de ce même doigt on reployera le ſtilet, & on le fera ſortir par le fondement, de telle façon que

Troiſiéme maniere d'operer.

tout ce qu'on doit couper se touve embarassé entre les deux anses du stilet : puis avec un bistouri I, ou des ciseaux *K*, ou coupera en une ou deux fois cette chair embrassée par le stilet, s'assurant qu'on aura coupé tout ce qu'il faudra quand le stilet sera entierement débarassé, on met ensuite le doigt dans le fond de la fistule qui souvent se trouvera pleine de sinuosité ou de clapiers qu'il faut ouvrir jusques dans leur fond autant qu'on le pourra, & si avec le doigt on sent de la callosité dans la fistule, on fera avec le même bistouri plusieurs petites incisions à ces endroits endurcis, afin que les remedes puissent mordre dessus & les consumer : Il y en a qui au lieu du stilet se servent de cette sonde canelée L, qu'ils reployent comme le stilet même, & dont la canelure leur aide à conduire la pointe des ciseaux.

Perfectionnement de cette opération.

Voilà comment jusques à présent tous les bons Praticiens ont fait cettte opération : on a toutefois depuis quelque tems raffiné sur les moyens de la faire plus promptement, & on a inventé un bistouri courbe N, au bout duquel est attaché un stilet N, de sorte qu'au lieu de deux instrumens séparez, ce n'en est qu'un composé d'un stilet & d'un bistouri qui tiennent ensemble, & voici comment on l'employe. Il faut d'abord par une petite incision faite avec la pointe du bistouri ordinaire, élargir l'orifice externe de la fistule, afin de pouvoir passer plus aisément le bistouri qui portera un stilet long, pointu, recuit & non trempé pour pouvoir se reployer sans peine ; ce bistouri doit être courbe, mince, étroit, ayant le tranchant couvert de cette chape O de carton ou d'argent faite exprès pour être introduite dans la fistule sans rien blesser : l'instrument ainsi disposé on pousse le stilet dans la fistule, & on le ramene par le fondement, & le bistouri étant entré après le stilet,

on retire doucement la chape qui envelopoit le tranchant ; puis tenant d'une main le bout du ſtilet & de l'autre le manche du biſtouri, en tirant à ſoy on tranche tout d'un coup toute la fiſtule, aprés quoy il faudra comme à l'ancienne maniere porter le doigt dans le fonds pour en connoître les ſinuoſitez & les calloſitez, auſquelles on remediera, comme nous avons dit.

Voilà deux manieres de faire l'opération de la fiſtule complette, elles ſont toutes deux également bonnes, parce qu'elles ouvrent la fiſtule juſques dans ſon fonds, & elles ne different qu'à raiſon des inſtrumens avec leſquels on les pratique. Voyons maintenant ce qu'il faut faire aux fiſtules qu'on appelle borgnes.

Je vous ay déja enſeigné en faiſant l'opération avec la ligature que quand l'inteſtin n'étoit pas ouvert, il le falloit percer, pour embraſſer toute la chair que le fil devoit couper, c'eſt encore une neceſſité abſolue de le percer ici avec le ſtilet, ſans quoy l'opération ſeroit imparfaite, mais le boyau eſt ſi tendre qu'il reſiſte trés-peu, quand le ſtilet a fait ſon trou à l'inteſtin dans le fonds de la fiſtule, on le retire par l'anus, & on continue l'opération de la maniere que je viens de vous montrer.

Pratique pour les fiſtules borgnes.

Si la fiſtule eſt ſeulement ouverte dans le boyau, & qu'elle ne le ſoit point en dehors, l'opération en eſt plus difficile, car pour l'accomplir il faut trouver moyen de faire une ouverture en dehors. Pour y parvenir on examinera s'il ne ſe fait point quelque petite tumeur autour de l'anus, qui indique que ce ſoit le fonds externe de la fiſtule, & ſi on n'y apperçoit point à la peau quelque alteration, ou de la rougeur qui marque l'endroit du vuide, parce que ſur de telles apparences il ſeroit à propos d'ouvrir ces endroits pour y paſſer l'inſtrument

De la fiſtule qui n'eſt pas ouverte en dehors.

& continuer l'opération comme ci-dessus. Quand il n'y aura rien au dehors qui fasse connoître ou il faut ouvrir, on prendra ce stilet P, qui est plié en deux & dont un des bouts est plus long que l'autre le tenant par le bout le plus long, on l'introduira dans l'anus, & au moment qu'on le retire en le conduisant avec le doigt engagé dans l'intestin on tache de faire entrer le bout du stilet le plus court dans l'ouverture de la fistule, puis tirant à soy on sentira à l'exterieur le bout du stilet, sur lequel on ouvrira la partie, & avec l'instrument qu'on y glissera comme ci-dessus, on achevera l'opération.

Pansement de la playe.

3°. Aprés l'opération il faut panser la playe avec un gros tampon de charpie Q, en forme de tente qu'on trempera dans un liniment composé d'huile & de jaune d'œuf, & qu'on fera entrer par force dans l'anus pour écarter les levres de la playe, qu'on garnira ensuite de plumaceaux R R, couverts du même liniment : l'emplâtre S, la compresse longitudinale T, puis la quarrée V, y doivent être appliquées par ordre, & retenues par le bandage X. On mettra le malade au lit, ou bien on le laissera en repos jusques au soir qu'on lui tirera trois poilettes de sang, pour éviter qu'il ne se fasse un dépôt d'humeurs sur la partie affligée.

Ces sortes de playes sont embarrassantes à panser, à cause que c'est le chemin par où passent les gros excremens, & que souvent il survient un devoyement qui oblige de lever l'appareil, & de panser frequemment. On laisse pour lors un garçon Chirurgien qui couche dans la chambre du malade, & qui le repanse toutes les fois qu'il a été à la selle ; mais on tâche de regler cette évacuation en sorte qu'elle ne se fasse qu'une fois le jour, on envoye le garçon, qui une heure avant le pansement leve l'appareil afin que le malade se présente

à la chaiſe percée, où il demeure quelque tems pour faire une bonne ſelle : on lave la playe avec du vin tiede avant que de la panſer aprés que le malade s'eſt vuidé les inteſtins. On ſe ſert toujours du tampon couvert d'un digeſtif fort animé, pour mondifier & pour empêcher qu'il ne croiſſe de mechantes chairs, ce qui arrive trés ſouvent dans ces parties ; on continue la même choſe tous les jours, & on a ſoin de ne diminuer la groſſeur du tampon qu'à meſure que les chairs empliſſent le fond de la fiſtule, on deſſeche enſuite la playe, & on travaille à y procurer une bonne cicatrice.

Il n'eſt pas difficile de décider laquelle de ces trois manieres eſt préferable aux autres Le cauſti que fait une douleur continuelle pendant cinq ou ſix ſemaines qu'on eſt obligé de s'en ſervir. La ligature ne coupe les chairs qu'aprés un long eſpace de tems & il ne faut pas manquer de la ſerrer tous les jours, ce qui ne ſe fait pas ſans douleur. L'inciſion cauſe à la verité une douleur plus vive, mais elle eſt de ſi peu de durée qu'elle ne doit point allarmer une perſonne qui veut guérir ſans crainte de retour ; car ourre qu'elle acheve en une minute ce que les deux autres manieres n'operent qu'en un mois, c'eſt que par celles-ci la guériſon eſt douteuſe, & qu'elle eſt ſûre par l'inciſion. *Jugement des 3 manieres d'opérer ci-devant expliquées.*

Ces raiſons ont déterminé le Roy à prendre le parti de ſubir l'inciſion, aprés avoir examiné tous les autres moyens qu'on luy propoſoit pour le guérir de la fiſtule, dont je vais vous faire l'hiſtoire en peu de mots.

Dans l'année 1686. il ſurvint au Roy une petite tumeur proche l'anus, en tirant du côté du perinée ; elle n'étoit ni enflammée, ni beaucoup douloureuſe. Elle groſſit peu à peu, & aprés avoir meuri elle ſe perça d'elle-même, parce que le Roy ne *Hiſtoire de la fiſtule à l'anus ſurvenue au Roi.*

voulut pas souffrir que Mr. Felix son premier Chirurgien en fît l'ouverture, comme il le proposoit. Ce petit abscés eut la suite ordinaire de ceux où on ne fait pas d'ouverture suffisante pour porter les remedes dans le fonds de la cavité; il ne se fit qu'un petit trou à la peau par où la matiere s'écoula, il continua à supurer, & enfin il devint fistuleux.

Le seul moyen de guérir étoit l'opération; mais on ne trouve pas toûjours dans les Grands cette déference nécessaire pour obtenir la guérison. Mille gens proposoient des remedes qu'ils disoient infaillibles, & on éprouva une partie de ceux qu'on jugeoit les meilleurs, mais pas un ne réüssit.

On dit à Sa Majesté que les eaux de Barege étoient excellentes pour ces maladies, le bruit même courut qu'Elle iroit à ces eaux; mais avant que de faire ce voyage on trouva à propos de les éprouver sur divers sujets; on chercha quatre personnes qui avoient le même mal, & on les envoya à Barege aux dépens du Roy, sous la conduite de Mr. Gervais Chirurgien ordinaire de sa Majesté, lequel fit des injections de ces eaux dans leurs fistules pendant un tems considerable, il les y traita de la maniere qu'il crut convenable pour leur rendre la santé, & il les ramena tout aussi avancez dans leur guérison que quand ils étoient partis pour y aller.

Experience.

Une femme vint dire à la Cour qu'étant allée aux eaux de Bourbon pour une maladie particuliere, elle s'étoit trouvé guérie par leur usage d'une fistule qu'elle avoit avant que d'y aller. On envoya à Bourbon un des Chirurgiens du Roy avec quatre autres malades qui revinrent dans le même état qu'ils étoient, quand ils partirent.

Un Jacobin s'adressa à Monsieur de Louvois, & luy

lui dit qu'il avoit une eau avec laquelle il guériſſoit toutes ſortes de fiſtules; un autre ſe vantoit d'avoir un ongent qui n'en manquoit aucune; il y en eut d'autres qui propoſerent des remedes differens, & qui citoient même des cures qu'ils prétendoient avoir faites. Ce Miniſtre qui ne vouloit rien négliger pour une ſanté auſſi précieuſe que celle du Roy, fit meubler pluſieurs chambres à la ſurintendance, où on mit des malades qui avoient des fiſtules, & on les fit traiter en préſence de Monſieur Felix par ceux qui ſe vantoient de les pouvoir guérir. Une année s'écoula pendant toutes ces differentes épreuves ſans qu'il y en eût un ſeul de guéri.

M. Beſſiéres qui avoit examiné le mal, étant interrogé par ſa Majeſté ſur ce qu'il en penſoit, répondit librement au Roy, que tous les remedes du monde ne feroient rien ſans l'opération.

Le Roy enfin à qui Monſieur de Louvoy & Monſieur Felix rendoient compte de tout ce qui ſe paſſoit, voyant qu'il n'y avoit d'eſperance de guérir que par l'opération ſur laquelle Monſieur Felix inſiſtoit toûjours, s'y détermina; mais il ne voulut en informer perſonne il attendit qu'il fût de retour de Fontainebleau, & un matin qu'on ne s'étoit apperçû de rien, on fut étonné qu'allant au lever du Roy on apprit qu'il s'étoit fait faire l'opération, & qu'il avoit conſtamment ſouffert toutes les inciſions que Monſieur Felix avoit jugé à propos de lui faire.

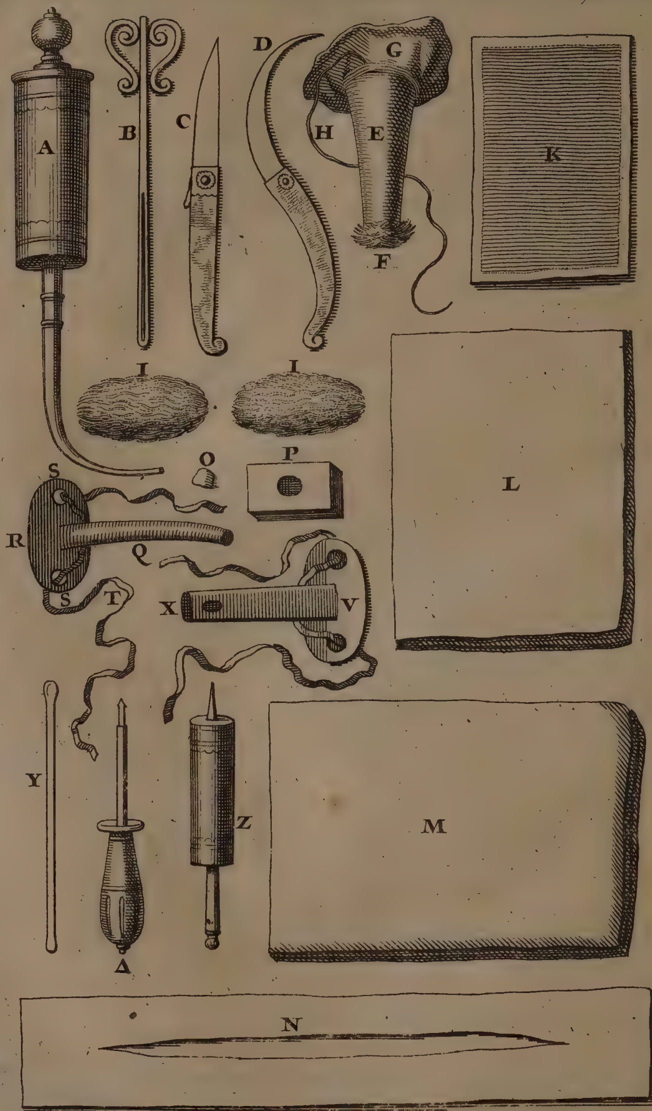
Ce fut le 21 Novembre 1687. que cela ſe paſſa. Monſieur Felix à qui le Roy avoit laiſſé la liberté de prendre tel Chirurgien qu'il luy plairoit pour l'aider dans cette occaſion, choiſit Monſieur Beſſiéres qui fut préſent à cette opération, où il n'y avoit que Monſieur de Louvoy, avec Meſſieurs Daquin & Fagon. La cure fut trés bien conduite, & *Ceux qui aſſiſterẽt à cette opération.*

le Roy en a été parfaitement guéri. Il récompensa aussi en Roy tous ceux qui lui rendirent service dans cette maladie ; il donna à Monsieur Felix cinquante mille écus, à Monsieur Daquin cent mille livres, à Monsieur Fagon quatre-vingt mille livres, à Monsieur Bessiéres quarante mille livres, à chacun de ses Apoticaires qui sont quatre, douze mille livres, & au nommé la Raye garçon de Monsieur Felix, quatre cent pistoles.

Récompenses dônées par le Roi à ceux qui le traiterent.



FIG. XXVI. POUR L'EMPIÉME *p. 355*





# OPERATIONS DE CHIRURGIE,

## CINQUIE'ME DE'MONSTRATION.

### *Des Opérations qui se pratiquent à la Poitrine & au Col.*

### DE L'EMPYEME.



'Ordre que nous nous sommes prescrit, Messieurs, demande qu'aprés vous avoir démontré toutes les Opérations qui se pratiquent sur le bas ventre, nous montions à celles qui se font à la poitrine, que nous continuions par le col & la tête, & que nous finissions par celles des extrémitez.

Opérations particulieres pour la poitrine.

La poitrine a des maladies qui lui sont propres, & par conséquent elle a aussi des opérations qui lui sont particulieres, dont la principale est l'em-

pyême. C'eſt par celle-ci que nous allons commencer.

D'où vient le mot d'empyême.

La plûpart des Auteurs ayant égard à l'étimologie d'empyême qui ſignifie changement en pus ou en ſanie, nous diſent que ce mot ſe prend pour une tranſmutation de matiere en pus dans quelque partie du corps qu'elle ſe faſſe, & particulierement pour une collection ou un amas de pus dans la capacité de la poitrine; mais la coutume de le prendre pour l'ouverture qu'on eſt obligé de faire à la poitrine afin d'en tirer du ſang, du pus, ou de l'eau, a prévalu : j'appellerai donc cette ouverture empyême, auſſi cette opération n'eſt-elle connue que ſous ce nom par les Praticiens. Ainſi quand je parlerai d'empyême j'entendrai une playe qu'on a faite à la partie inférieure de la poitrine entre deux côtes pour donner iſſue à ce qui eſt épanché dans ſa capacité.

Néceſſité de cette opératiõ.

Trois ſortes de matiéres obligent d'en venir à l'empyême, ſçavoir du ſang qui ſortant de quelque vaiſſeaux ſanguins qui auront été coupez ſera tombé ſur le diaphragme, du pus qui s'y ſera épanché enſuite d'une pluréſie, ou de l'eau qui s'y ſera amaſſée peu à peu dans une hydropiſie, voilà trois differentes occaſions où on fait l'empyême, & où il eſt abſolument néceſſaire; mais la plus preſſante de toutes c'eſt quand par une playe au poumon le ſang tombe dans la poitrine dont il rempliroit bientôt la cavité, avec danger d'étouffer dans peu de tems le malade, ſi on ne lui donnoit iſſue par une ouverture qu'on ne doit pas differer, ce qui m'engage à vous en faire voir l'opération avant que de vous entretenir des autres.

Diverſité des playes de la poitrine.

Entre les playes de la poitrine les unes ne pénétrent point dans ſa capacité, & alors elles ſont regardées comme ſimples : les autres ſont pénétrantes, & de ces dernieres quelques-unes ſont ſans lé-

ſion des organes internes, & en ce cas elles ne demandent que la réunion; & d'autres avec léſion des parties contenues, & celles-ci encore ſont ou ſans épanchement de ſang dans la poitrine, ou bien elles ſont accompagnées de ſang répandu dans cette moyenne région : ce ſont de ces dernieres dont j'ai à vous parler, parce qu'elles ne ſe peuvent guérir que par l'empyême qui évacue ce ſang dont le malade ſeroit ſuffoqué, ſi on ne le faiſoit ſortir.

Les moyens pour connoître que la playe eſt pénétrante, ſont trois; l'attouchement, la vûe, & la ſonde. Si en touchant aux environs de la playe vous ſentez un emphiſème, c'eſt-à-dire, une bourſouflure ſemblable à celle des animaux qu'on ſoufle aprés les avoir tuez, c'eſt ſigne qu'elle pénétre dans la capacité, ce gonflement n'ayant pû venir que de ce que le vent pouſſé au dehors par les poumons s'eſt répandu dans les eſpaces des muſcles de la poitrine, & ſous les tegumens. On remarque par la vûe ſi la playe eſt grande, & ſi elle pénétre, car le ſang qui s'en échape, eſt rendu écumeux par l'air qui s'y mêle, & qui ſort de la playe avec bruit, en étant chaſſez l'un & l'autre avec vîteſſe par les poumons qui s'étendent ou par les muſcles qui reſſerent la poitrine : alors on ne peut douter que la capacité ne ſoit ouverte, & que même le poumon ne ſoit bleſſé. Il y en a qui approchent de l'ouverture une chandelle allumée, & ſi la flâme vacille, c'eſt ſigne que le coup a entré dans la poitrine, l'air qui en ſort étant l'unique cauſe de ce petit mouvement. D'autres diſent que ſi le bleſſé etoit trés-foible, il faudroit approcher un miroir de la playe, & que ſi la glace ſe terniſſoit, ce ſeroit ſigne qu'il ſortiroit de l'air & que la playe pénétreroit : mais la plus ſûre preuve c'eſt par la ſonde, car ſi l'introduiſant dans la playe elle entre dans la capacité de la poitrine, il n'y a pas lieu de

Signes d'une playe pénétrante.

Preuve la plus certaine d'une telle playe.

douter que la playe ne pénétre. Cependant quoique souvent on ne puisse pas avec la sonde trouver le chemin qu'a fait l'instrument, il n'en faut pas conclure que la playe soit bornée à la surface, il y a des épées étroites qui n'entrant que de biais font une si petite playe qu'on ne peut y conduire la sonde, & particuliérement si le blessé étoit en garde lorsqu'il a reçu le coup : il faudra donc en ce cas situer la personne comme elle étoit lorsqu'elle a été blessée, & si avec cela la sonde n'entroit point, on dilateroit exterieurement la peau sans differer, quand d'ailleurs on a des signes que le dedans est offensé.

Par où on connoît qu'il y du sang épâché.

Il ne suffit pas de sçavoir si une playe pénétre ou non, il faut connoître s'il y a du sang épanché dans la poitrine, & trois choses nous en instruisent, 1°. la situation de la playe, 2°. les excrétions, 3°. les accidens qui l'accompagnent.

L'Anatomie nous apprend qu'il y a une artere & une vaine intercostales qui sont placées dans une scissure qui regne le long de la partie inferieure de chaque côte : si le tranchant de l'instrument qui a fait la playe, a coupé les muscles intercostaux directement sous la côte, il doit avoir ouvert ces vaisseaux, d'où il s'en sera suivi un épanchement de sang dans la poitrine.

Signe d une playe au poumon.

Si la playe est grande, & qu'il en sorte beaucoup de sang, c'est signe qu'il doit y en avoir dans la capacité : & principalement quand en entend un siflement à la playe causé par l'air qui en sort, cela marque qu'il y a ouverture au poumon, & comme il est tout plein de vaisseaux, il ne peut pas être blessé qu'il n'y en ait d'ouverts qui versent du sang dans cette capacité disposée à le recevoir.

On connoît le sang épanché par les accidens qui arrivent immédiatement aprés la blessure, on sent une grande pesanteur sur le diaphragme, causée par

le poids du ſang qui s'y eſt répandu, une forte tenſion à la poitrine du côté de la playe, le bleſſé a de la peine à reſpirer, & tombe ſouvent en ſyncope.

Si par le défaut de ces ſignes le Chirurgien juge qu'il n'y a point de ſang épanché, il doit travailler à guérir la playe le plûtôt qu'il pourra, & quelque ſoin qu'il y apporte, ce ne ſera pas ſi-tôt qu'il ſeroit à ſouhaiter, parce que les playes de la poitrine ſont plus difficiles à guérir que les autres, pour quatre raiſons : la premiere à cauſe que l'air, qui entrant par la playe ſans être modifié ni échauffé comme celui qui paſſe par la bouche, ne peut pas manquer d'incommoder les poumons, la ſeconde, parce que le mouvement continuel de la poitrine s'oppoſe à la réunion qui ſe doit faire, la troiſiéme conſiſte dans la difficulté qu'il y a de porter les médicamens à une playe des poumons ; & la quatriéme, en ce que les matieres n'ont pas la liberté de ſortir d'elles-mêmes, & qu'on a de la peine à les tirer quand elles ſont dans le fond de la poitrine.

Les playes de la poitrine ne guériſſent pas facilemét

Il ne faut point s'arrêter à l'opinion de quelques Anciens qui vouloient que par une ſuture on fermât toutes les playes de la poitrine, prétendant que l'air étranger qui y entroit, étoit extrémement pernicieux ; nous rejetterons auſſi le ſentiment de ceux qui conſeillent de les tenir trés-long-tems ouvertes : s'il n'y a point de ſang épanché, il faut les fermer au plûtôt ; s'il y en a on les tiendra ouvertes pour le faire ſortir, & ainſi c'eſt le ſang qui doit en ceci régler la conduite du Chirurgien.

Abus dans la pratique.

Quand il y a épanchement de ſang, il eſt néceſſaire de le vuider, & pour cet effet le Chirurgien ſe doit ſervir des moyens les plus doux avant que d'en venir aux extrêmes ; on nous en propoſe trois, le premier eſt de ſituer le malade de maniere que le ſang puiſſe ſortir par la playe, ce qu'on

Cure de la playe où il y a épanchemẽt de sang

exécute en lui faisant baisser la tête, lui élevant les cuisses, & le couchant sur sa playe même; le second est d'aider au sang à sortir en serrant le nez au blessé, lui ordonnant de retenir un peu son haleine, & lui ébranlant un peu le corps; & le troisiéme, c'est de se servir de l'instrument appellé pyoulque ou tirepus A, qui est une seringue dont le canon est courbé pour s'accommoder à la figure de la playe; on introduit ce canon jusqu'à l'endroit où le sang est tombé, puis retirant le manche de la seringue, on l'emplit de cette humeur extravasée, & ainsi on la pompe à plusieurs fois.

Si par ces moyens on n'a pas pû vuider la poitrine, il la faut ouvrir pour donner issue de quelque maniere que ce soit à cette matiére, on s'y prend de deux façons, l'une en dilatant la playe, & l'autre en faisant une contr'ouverture.

Comment on doit dilater l'ouverture.

La dilatation de la playe se doit faire quand l'ouverture est dans la partie basse de la poitrine, soit anterieurement, soit posterieurement, car il n'est pas rare que la playe se trouve vers l'endroit où on feroit l'empyême, & quand même elle seroit de quelques doigts plus haut, il faudroit se contenter de la dilater; ce qu'on fait en fourrant une sonde creuse B, dans la playe, pour y conduire la pointe d'un instrument qui doit être ou un bistouri droit C, ou un courbe D, & on observera de faire toujours en enbas les incisions aux tégumens & aux muscles exterieurs pour faciliter la sortie du sang. Car pour la dilatation qu'on fait aux muscles intercostaux, elle ne peut être qu'à l'endroit de la playe qui se rencontre entre deux côtes; on met ensuite le blessé dans une situation convenable à l'évacuation du sang, on ne peut mieux le situer que de le coucher sur la playe.

Observation d'une playe de poitrine.

Un des Gendarmes de Monseigneur le Duc de Bourgogne fut blessé à Beffort en 1703 par un

de ſes camarades qui lui donna un coup d'épée dans la poitrine directement ſous la mamelle droite ; & comme ce malheur lui étoit arrivé à demie lieue de cette ville, la poitrine avoit eu tout le tems de s'emplir avant qu'on me fût venu chercher pour le panſer. Je me contentai de dilater la playe ſuffiſamment pour évacuer le ſang qui l'étouffoit, & je ne le panſai point ce premier jour ; je le fis coucher ſur la playe pendant toute la nuit, & à meſure que le ſang ſortoit, il reſpiroit plus librement. Le lendemain je trouvai la poitrine toute vuide, je le panſai & le laiſſai entre les mains d'un Chirurgien de la ville qui le guérit, de maniere qu'un mois aprés, il nous vint rejoindre à l'armée.

Si la playe eſt à la partie ſuperieure de la poitrine & qu'on ſoit certain qu'il y a du ſang épanché, il faut de néceſſité faire une contre ouverture, qui ſera ce qu'on appelle Empyéme. Elle ſe doit faire à la partie déclive ou penchante de la poitrine en deux endroits ; ſçavoir, en la partie anterieure, ou en la poſterieure.

En quel lieu on doit faire la contre ouverture.

Quand on choiſit la partie anterieure de la poitrine, l'opération ſe fait entre la deuxiéme & la troiſiéme des vrayes côtes en comptant de bas en haut ; le bleſſé en tire cet avantage qu'il peut ſe panſer lui-même quand il eſt obligé de quitter ſon Chirurgien, ſoit par ce qu'il ne ſera pas en état de le payer, ou parce qu'il ſera obligé de changer de lieu, & quelquefois la longueur de la maladie impatiente tellement qu'on ne veut plus s'aſſujettir aux heures du Chirurgien. Mais l'incommodité de ſe pancher ou de ſe coucher ſur le ventre pour faire ſortir le ſang ou le pus, fait préferer la partie poſterieure, parce qu'étant couché ſur le dos la matiere ſe porte aiſement à l'ouverture, & ſort ſans qu'on faſſe faire aucune violence aux poumons.

Si on ſe détermine de la faire à la partie poſte-

rieure, on enfonce le bistouri entre la troisiéme & la quatriéme des vrayes côtes, comptant de bas en haut; c'est à-dire, une côte plus haute que par devant, afin d'éviter le diaphragme qui monte moins haut pardevant que par derriere. Sans m'embarasser de compter les côtes, je la fais quatre doigts au-dessous de l'angle de l'omoplate, & à quatre doigts de l'épine, qui est l'endroit où les côtes s'avancent le plus en dehors, mais on doit sur tout faire l'empyéme du côté de l'épanchement, & on tachera de ne se point tromper sur cet article.

L'operation ayant été résolue sur la nécessité pressante d'empêcher que le blessé n'étouffe, il ne faut point s'amuser à dresser l'apareil, on aura assez de tems pour cela pendant que le sang s'écoulera de la poitrine, & on ne doit point recommander au blessé de se tenir en son séant, il y est toujours porté de lui-même, parce que c'est la situation où il peut mieux respirer. Aprés lui avoir tourné le dos du côté du jour & sa chemise relevée, on pincera les tégumens à l'endroit qu'on voudra ouvrir, & le Chirurgien les faisant tenir d'une main par un serviteur dans le tems qu'il les soulevera lui-même de la main gauche, il les coupera avec un bistouri droit C qu'il tient de la main droite, puis ayant lâché les tégumens il achevera de traverser les muscles entre deux côtes, tournant le dos de son bistouri du côté de la côte superieure, pour ne pas percer les vaisseaux qui sont le long de la lévre inferieure de cet os. Les muscles étant coupez, il ouvrira la plévre avec la pointe de ce même instrument, qu'il retirera ensuite pour y porter son doigt, afin de sçavoir si l'ouverture est suffisante; aprés quoi il fera pancher le malade en arriere pour faciliter la sortie du sang qui se repand pour l'ordinaire en abondance, & on ne doit rien appréhender en le laissant tout sortir, car quand il est une fois dehors de ses vais-

ſeaux, il ne fait qu'incommoder en quelqu'endroit qu'il ſéjourne.

On prépare une tente de linge E, qui ſelon les Auteurs doit avoir ſix conditions : la premiere, qu'elle ſoit d'une groſſeur proportionnée à la grandeur de la playe ; la ſeconde, qu'elle ſoit molle de crainte de faire de la douleur ; la troiſiéme, qu'elle ſoit courte & mouſſe à la pointe, de peur de bleſſer le poumon ; la quatriéme qu'elle ſoit un peu applatie pour s'accomoder à l'eſpace qui eſt entre les deux côtes ; la cinquiéme, qu'elle ait une tête G, afin qu'elle n'entre pas dans la capacité, & un fil H, qui y ſoit attaché pour la retirer de la poitrine en cas qu'elle y tombât ; & la ſixiéme qu'elle ſoit trempée en quelque liqueur vulneraire. Le ſang étant ſorti, on met dans la playe une tente ainſi conditionnée, on fait une bonne embrocation aux environs de la playe qu'on couvre avec des plumaceaux plats II, & un grand emplâtre K, de gratia Dei. On poſe une compreſſe quarrée L, par deſſus, & puis le bandage circulaire qu'on fait autour du corps avec cette ſerviette M, ployée en trois ou en quatre, & qu'on aſſure dans ſon lieu en l'attachant au ſcapulaire N, par devant & par derriere.

Conditions de la tente qu'on doit préparer.

Panſement de la playe.

C'eſt s'arrêter à des minuties que de ſe mettre en peine s'il faut conſerver les fibres des muſcles intercoſtaux externes, ou celles des internes, & de balancer à couper ſelon la rectitude des fibres des uns, plûtôt que ſelon la direction des fibres des autres : il les faut couper également les unes & les autres, & prendre garde ſeulement que le tranchant du biſtouri ne touche aux côtes, de crainte que l'inciſion faite à leur perioſte ne leur donnât occaſion de ſe découvrir par la ſuite.

Quelques Auteurs ont prétendu raffiner en conſeillant de ne point couper la plévre avec la pointe de l'Inſtrument, & voulant qu'aprés avoir coupé

Mauvaiſe maniere d'ouvrir la playe.

les muſcles & être parvenu à la plévre, on la pouſſe avec une groſſe ſonde mouſſe pour la faire crever; ils diſent que de cette maniere on ne riſque point d'offenſer le poumon avec la pointe du biſtouri. Mais cette méthode eſt blâmable, car pour éviter un mal qui n'arrive jamais à un habile Chirurgien, il en font deux qui peuvent avoir des ſuites fâcheuſes; l'un c'eſt qu'ils ſéparent la plévre des côtes aux environs de la playe par l'impulſion qu'ils font pour l'ouvrir ainſi, & le ſecond c'eſt qu'en rompant les fibres de cette membrane elle ſouffre un effort qui peut y cauſer fluxion & inflammation.

C'eſt la coutume dans le traitement des playes, que de lever le premier appareil au bout de vingt-quatre heures, mais les playes de la poitrine ne donnent point ce tems. Quand le malade ſe ſent oppreſſé, ce qui arrive quelquefois ſix ou huit heures aprés l'opération, il faut le repanſer afin de donner iſſue au nouveau ſang ſorti de ſes vaiſſeaux; c'eſt pourquoi on aura des appareils tout prêts pour panſer le malade autant de fois que la néceſſité le requerrera; ſur tout il ne faut pas épargner la ſaignée du bras, parce que cette eſpece de révulſion empêche cette humeur de s'échaper par la playe du poumon.

On ne doit avoir égard qu'à la playe faite par l'opération, car la premiere n'étant plus conſidérable on doit la laiſſer refermer auſſi-tôt qu'elle y ſera diſpoſée : on en tire pourtant une utilité dont on profite juſqu'à ce qu'elle ſoit guérie, puiſqu'étant obligé de faire des injections dans la poitrine pour nettoyer & entraîner le pus & les humiditez ſanieuſes qui y tombent, on ſeringue par la playe ſuperieure des liqueurs qui doivent ſortir par l'inferieure où la pente eſt naturelle, de maniere que ces injections aprés avoir lavé la poitrine, s'écoulent ainſi ſans effort & ſans inconvenient.

Voilà pour ce qui regarde l'opération qu'on aura jugé nécessaire dans certaines playes de poitrine, & qu'on ne doit pas faire legerement comme on vouloit que je la fisse à Mr. de la Bonoissiere Ecuyer du Roy qui fut blessé à Versailles en 1701. à la mamelle droite d'un coup d'épée, qui étant entrée de biais dans la capacité de la poitrine, perçoit le médiastin & alloit se perdre dans la cavité gauche: les accidens qui survinrent le troisiéme jour, sembloient indiquer qu'il y eût du sang épanché; ceux qui le voyoient avec moy étoient d'avis que je fisse l'empyême, je leur dis que je regardois sa grande difficulté de respirer comme un effet de l'inflammation causée au médiastin, à raison de la playe qui le perçoit: il est vray que la malade ne pouvoit se tenir couché; mais je ne remarquois point de tension à la poitrine, ni de pesanteur au diaphragme: je persuadai au pere du blessé de prier Mr. Felix de le venir voir, & de nous assister de son conseil; il fut de mon sentiment, on ne fit point d'opération, & le malade fut parfaitement bien guérir.

Autre observation d'une playe de poitrine.

Dans la même affaire qui se passa à minuit M. Messier Lieutenant des Gardes de la porte de sa Majesté reçut un coup d'épée à la partie inferieure de la poitrine du côté droit; aussi-tôt qu'il fut rentré chez lui, on alla chercher un suceur: il vint un tambour du Regiment des Gardes qui lui suça sa playe, & qui l'assura que dans deux jours il seroit guéri. Le lendemain au lever, on dit au Roy que de deux personnes qui avoient été blessées la nuit précedent, celui qui s'étoit fait sucer se portoit bien, & que celui qui avoit été pansé par les Chirurgiens se mouroit. Cette nouvelle se répandit comme veritable; mais l'aprés-midi du même jour Mr. Messier se confessa & reçut les sacremens, parce qu'il étoufoit: il m'envoya chercher me priant de lui faire ce que

Histoire d'une guérison tentée par un suceur.

je jugerois à propos. Je luy dis que je le croyois guéri sur le recit qu'on en avoit fait au Roy ; mais que je le trouvois trés-mal par la nature de sa playe & des accidens qui l'accompagnoient : un autre l'auroit peut-être laissé perir entre les mains de son suceur, mais je crus qu'il étoit de mon devoir, de le secourir dans une néceſſité auſſi preſſante : la playe étant à la partie inferieure de la poitrine, je la dilatay, & fis une ouverture suffisante pour donner iſſue au sang repandu ; dés ce moment il commença à se sentir soulagé, je continuay à le panser, & je l'ay trés bien guéri.

L'opération de l'empyême se fait encore, quand il y a du pus épanché dans la cavité de la poitrine, ce qui arrive pour l'ordinaire ensuite d'une pleuresie ou d'une peripneumonie.

Définition de la pleuresie. La pleuresie est une inflammation de la plévre causée par un sang boüillant & impetueux qui s'extravase & se grumele dans cette membrane : Il y en a qui sur les picotemens que le malade ressent prétendent qu'elle est produite par une bile échauffée qui s'amaſſe entre les côtes & la plévre ; elle est toûjours accompagnée d'une fiévre aiguë, d'une respiration fréquente & difficile, & d'une douleur piquante & interne ; les Grecs l'appellent *pleuritis* du mot *plevron*, qui signifie le côté, parce qu'elle se fait violemment sentir au côté de la poitrine.

Caractere de la péripneumonie. La péripneumonie est une inflammation du poumon excitée par le dépôt qui s'y fait d'une matiere purulente qui succede à la fluxion de la poitrine, & dont les signes sont une fréquente & petite respiration, avec fiévre & rougeur de visage : ce mot de péripneumonie est dérivé de *peri* qui veut dire autour, & de *pneumon*, qui signifie poumon, parce que cette maladie se forme souvent dans la membrane qui envelope les poumons.

Ces deux maladies sont trés-violentes, & elles expédient leurs maladies en peu de tems. Quand l'humeur qui fait la pleuresie est encore renfermée dans la plévre, & que celle qui fait la péripneumonie est dans la substance du poumon ou dans ses membranes, ces deux maladies sont pour lors de la jurisdiction de la Medecine; je veux dire que les Medecins doivent pour les guérir, diriger la cure par la diéte & par la Pharmacie, aussi bien que par la Chirurgie qui pourra y employer les frictions, les ventouses, & sur tout les saignées: mais quand ces matieres morbifiques ont abscedé, & que le pus est épanché dans la poitrine, elles sont principalement soumises à la Chirurgie, parce qu'il n'y a point d'autre moyen pour les évacuer que la main du Chirurgien.

C'est à luy à examiner avant que de l'entreprendre s'il est constant qu'il y ait de la matiere dans la poitrine, pour ne pas tomber dans la faute que commit un Chirurgien d'ailleurs habile, qui fit l'empyême à Mr. le Duc de Mortemart, & qui ne trouva rien dans la poitrine; il eut beau alléguer que l'opération avoit été ordonnée, & que tous les parens la souhaitoient, il fut blamé de tout le monde.

Ce qui oblige d'en venir à l'empyéme.

Une affaire presque semblable arriva à Versailles en 1703. à un des Chirurgiens du Roy, lequel étoit venu de Rouen se donner pour le plus expert Chirurgien de l'Univers. Mr. Helvetius vint voir le nommé Berteville Tapissier du Roy, malade depuis long-tems & se plaignant d'une douleur à l'hypocondre droit. Ayant touché l'endroit il crut qu'il y avoit de la matiere, & il conseilla à ce Chirurgien de l'ouvrir; ce qu'il fit à l'instant, il ne s'y rencontra rien à évacuer & le malade mourut deux heures aprés l'opération. L'avantage qu'en tira ce pauvre malade, fut d'être

Histoire à ce sujet.

en peu de tems délivré pour toûjours de la douleur qu'il souffroit & de celle dont il pouvoit être menacé dans la suite. Un frater auroit été excusable d'avoir eu cette soumission, parce que ses lumieres sont trés-bornées : mais un Maître Chirurgien doit être sûr de son fait, & il ne doit point tenter une opération de cette conséquence sur la bonne foy d'autruy.

Plusieurs sont dans la pensée que la nature seule peut guérir ces maladies, ils disent qu'elle a trois voyes naturelles pour se débarrasser des matieres, par les crachats, par les urines, & par les selles; mais ce sont des especes de miracles qu'il ne faut pas toûjours esperer. Je sçay qu'il n'est pas impossible qu'elle evacue par l'un de ces trois moyens l'humeur extravasée qui sera encore ou dans le poumon ou dans la plévre; mais aussi-tôt que l'abscés est crevé, & que le pus est répandu dans la capacite de la poitrine, il n'y a que l'empyéme qui l'en puisse faire sortir.

Signes d'un abscés dans la plévre.

Les signes qui nous marquent qu'il se forme un abscés dans la plévre sont une inflammation, une douleur aiguë & perçante qui attaque tout d'un coup, une pesanteur, une fiévre lente & continue accompagnée de frisons, un pouls dur, serré & profond, une toux seche avec alteration, & une difficulté pressante de respirer.

Les signes qui nous indiquent que l'abscés se fait dans la substance du poumon, sont que le malade sent une douleur fixe & sourde, qui ne vient que peu à peu, il ne respire qu'avec peine, la fiévre continue avec une soif immoderée qui ne l'abandonne point, ses crachats sont purulens, ses yeux affaissez & enfoncez, ses joues rouges & vermeilles, & tout le corps devient sec & atrophié.

Les signes qui nous avertissent que l'abscés, soit de la plévre, soit des poumons est crevé, & que la matiere

matiére eſt épanchée ſur le diaphragme, ſont une diminution de tous ces ſymptômes pour quelque tems, la douleur eſt à la verité moins aiguë, ſe faiſant ſentir vers les fauſſes côtes, & le malade éprouve quelque ſoulagement ; mais il ſurvient des accidens qui ne ſont pas moins dangereux que les premiers ; car outre la difficulté de reſpirer, le pouls s'éleve, la fiévre s'augmente & devient ardente, on a une grande inquiétude, & on eſt fatigué d'une peſanteur ſur le diaphragme accompagnée de fluctuation : on ne peut ſe tenir couché que ſur le côté malade ; car ſi on ſe couche ſur le côté oppoſé, on reſſent une douleur plus vive, & une peſanteur beaucoup plus grande, cauſée par la matiére qui charge le mediaſtin : c'eſt alors qu'il faut avoir recours à l'operation comme le ſeul moyen de guérir.

Signes de la matiére épanchée ſur le diaphragme.

Pour frayer une iſſuë à cette matiére, on peut ouvrir la poitrine en deux maniéres, ou par l'inciſion, ou par le cautere potentiel ; car pour le trepan de la côte & le cautere actuel que quelques Auteurs nous propoſent, ce ſont des moyens trop cruels pour nous en ſervir.

Deux maniéres d'ouvrir la poitrine.

L'ouverture qu'on fait à la poitrine par inciſion pour en tirer du pus eſt ſemblable à celle qu'on pratique pour en évacuer du ſang ; je viens de vous la faire voir, c'eſt pourquoy il n'eſt pas néceſſaire de la repeter ici : il y a ſeulement quelque difference qu'il faut obſerver, c'eſt que la pleureſie étant abſcédée, il ſe fait quelquefois une élevation entre deux côtes dans l'endroit où étoit l'abſcés, & il faut pour lors faire l'ouverture ſur cette tumeur que la nature ſemble produire pour nous indiquer le lieu par où le pus cherche à ſe faire jour.

La ſeconde maniere de faire l'empyême, c'eſt par le cautere potentiel. Ayant marqué l'endroit qu'on veut ouvrir, on y applique une pierre à cau-

tere O, & pardessus, un petit morceau de bois P rond & creux pour la presser & la faire mieux pénétrer, on prétend que par cette compression une seule pierre fait autant que trois : ensuite sur l'escarre, on ouvre la capacité avec le bistouri. Mais quoique Thévenin nous dise que cette façon soit & la plus aisée & la plus en usage, je ne l'ay pourtant point vû pratiquer ; & comme le cautere peut en brulant les muscles intercostaux aller jusqu'aux côtes & les découvrir, & que l'escarre venant à tomber il reste une playe trop grande pour arrêter la canule & pour nous laisser maîtres de retenir la matiere ; ces inconveniens font que je conseillerai toûjours de s'en tenir à l'incision.

Proportion de la canule. A l'empyême qu'on fait ensuite d'une playe de poitrine, on se sert d'une tente de charpie ou de linge, mais à celui qu'on pratique à l'occasion d'une rupture d'abscés, on met une canule d'argent dont on bouche l'ouverture avec un petit tampon, afin de pouvoir laisser sortir tant & si peu de pus qu'on le juge à propos ; c'est pourquoy il faut faire l'incision d'une grandeur proportionnée à la grosseur de la canule, qui doit occuper toute l'ouverture, & avoir une tête R qui l'empêche d'entrer dans la poitrine, & qui soit percée de deux petits trous SS pour y passer un cordon T qui entoure le corps, afin qu'elle ne sorte que quand on veut ; lors que les côtes sont trop serrées, il faut que le corps, de la canule soit plat comme celle qui est marquée V, pour s'ajuster aux espaces de ces os ; & ouverte de toute sa longeur de même qu'à côté de son extrémité interne X, pour laisser évader le pus avec facilité.

Comment on panse le malade. Toutes les fois qu'on panse le malade on ôte seulement le petit tampon qui bouche l'ouverture de la canule, & aprés l'avoir ôté si le pus ne sort point, il faut avec une grosse sonde mousse repousser le

poumon qui appuyant ſur le bout de ce tuyau empêche cette évacuation : les injections qu'on fait par le moyen de cette ſeringue Z étant entrées par la cavité de la canule, on la bouche pour un moment ; puis ôtant le tampon ; pour peu que le malade ſe panche, elles ſortent par le même conduit. Ces injections ſont neceſſaires pour laver la poitrine ; il y a même des Praticiens qui laiſſent dans la capacité ces liqueurs adouciſſantes & déterſives durant l'intervale d'un panſement à un autre ; pour empêcher que la matiere par ſon acreté ne faſſe impreſſion ſur les parties : ces médicamens injectez ne doivent être ni amers ni piquans, de crainte d'exciter la toux ; ce ſeront ſimplement des décoctions de plantes vulneraires, de l'eau de ſcabieuſe & de pas-dâne, &c. auſquelles on peut ajoûter le vin où on aura diſſout le miel roſat, pour nettoyer & préſerver de la pouriture.

Si la matiere qui en ſort eſt de mauvaiſe odeur & d'une vilaine couleur, & qu'elle s'évacuë en grande quantité, ſi la fiévre ſubſiſte, ſi le malade amaigrit notablement, & que ſes forces diminuent, ces ſignes ne promettent rien que de ſiniſtre : mais ſi le pus eſt égal, blanc, bien cuit, de bonne odeur & en petite quantité, ſi les forces ſe ſoutiennent, & que le malade ſoit obéïſſant, il guérira. On ôte la canule quand la matiere commence à ſe tarir, ce qui doit arriver dans les quarante jours ; car ce tems paſſé la playe dégénere en fiſtule, & il faut des années pour en achever la cure.

Signes de mauvais & de bon augure.

Je vous ay dit qu'il y avoit trois humeurs, le ſang, le pus, & l'eau ou la lymphe, dont l'épanchement nous obligeoit d'ouvrir la poitrine pour l'en dégager : je vous ay parlé des deux premieres ; examinons ce qu'il faut faire à la troiſiéme.

De l'hydropisie de poitrine.

Il s'amasse quelquefois dans le thorax des sérositez qui distillant peu à peu remplissent une de ses cavitez & souvent les deux ensemble ; c'est ce qu'on appelle hydropisie de poitrine, laquelle est causée comme celles des autres parties du corps, ou par la rupture de quelque vaisseau lymphatique, ou par un défaut de fermentation qui rend les humeurs trop aqueuses, ou qui empêche la séparation de la lymphe par les urines, & par d'autres voyes. On connoît cette maladie par la toux séche où le malade ne crache rien, par le frisson, par une fiévre lente, par la courte haleine, par l'enflure des jambes & sur tout par une fluctuation & un gargoüillement qu'on entend dans la poitrine quand le malade se remuë, comme on en entendroit dans un vaisseau à demi plein d'eau qu'on agiteroit. Si le malade ne peut se tenir couché que d'un côté c'est une marque qu'il n'y a de l'eau que dans le côté où il peut demeurer ; mais s'il a autant de peine à se tenir sur l'un que sur l'autre des côtez, & qu'il affecte de rester sur le dos, c'est signe qu'il y a de l'eau dans les deux cavitez de la poitrine.

Ses signes.

Médicamẽs à essayer avant que d'ouvrir la poitrine.

Il faut essayer de vuider cette eau par les hydragogues, c'est-à-dire, par des remedes sudorifiques, aperitifs, & diuretiques, qui tous vont à évacuer les serositez, & dont je vous ay parlé dans l'hydropisie du ventre. Quand par ces remedes qui poussent par les sueurs, par l'insensible transpiration, & par les urines on n'a point pû réüssir, on en vient à l'ouverture de la poitrine, laquelle s'accomplit de la maniere que je viens de vous montrer.

Il ne faut pas s'étonner si quelquefois aprés avoir ouvert la plévre on ne voit sortir ni eau ni pus, quoy qu'il y en ait dans la poitrine : quand le poumon est adhérent à la plévre à l'en-

droit où on a fait l'operation, rien ne se peut échaper, & il faut alors que le Chirurgien introduise son doigt dans la playe, & qu'il sépare doucement les filamens qui font cette adherence, aprés quoy il verra sortir ce qui étoit contenu dans cette cavité. La seule crainte de rencontrer cette adherence qui cependant est fort rare, m'empêche de proposer la ponction avec le trois-cars △ comme plus facile & plus sure pour l'hydropisie de la poitrine; car avec un simple trou fait entre deux côtes à la partie inferieure du thorax on tireroit les eaux contenues, on soulageroit le malade à l'instant, & on éviteroit une grande playe qu'on fait par l'empyême, & qu'il faut panser long-tems, le trois-cars ne laissant aprés luy qu'une petite ouverture qui se guérit d'elle-même : mais avec cet instrument on seroit en danger de percer les poumons s'ils adhéroient aux côtes.

Inconveniēt de l'usage du trocar & ses avantages.

Les fistules du thorax succédent aux playes de cette partie, & quelque attention que le Chirurgien ait pour empêcher ces playes de devenir fistuleuses, souvent il ne peut l'éviter, les plus habiles les ont toûjours regardées comme un écueil contre lequel plusieurs ont échoüé par les difficultez presque insurmontables qu'il y a de cicatriser ces sortes de playes : mais un Chirurgien ne doit jamais se rebuter, il les surmonte quelquefois dans le tems même qu'il n'osoit esperer de réüssir, il faut qu'il donne toute son application pour connoître les obstacles à la guérison, & qu'il n'épargne point sa peine pour les vaincre.

Des Fistules de la Poitrine.

Difficulté du traitement de ces maux.

Aprés avoir cherché les raisons qui tendent ces fistules incurables, on a trouvé que ce pouvoit être l'une des cinq ou six causes que je vay vous rapporter.

La premiere eſt le mouvement continuel du thorax ; la ſeconde eſt le peu de diſpoſition de la plévre à ſe réünir parce qu'elle eſt mince ; la troiſiéme, eſt l'alteration qui ſurvient aux côtes découvertes ou endommagées. la quatriéme eſt la ſituation de l'orifice externe de la fiſtule, laquelle eſt ſuperieure à l'égard de la ſituation de ſon orifice interne ; la cinquiéme, la fécondité de la matiere, quand la fiſtule ſuccéde à une péripneumonie ; & la ſixiéme, quand ce pus vient des os du ſternum, ou qu'il ſe traine obliquement d'un eſpace intercoſtal à l'autre.

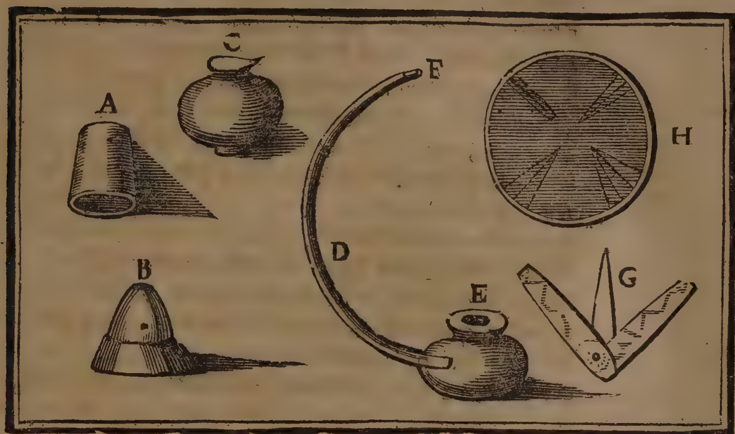
Il dépend du génie & de l'experience du Chirurgien de trouver les moyens de ſoulager ou de guérir ceux qui ont de ces fiſtules qu'on croit incurables, & qui effectivement ne le ſont pas entre les mains d'un Operateur entendu.

Moyens d'y remedier. Si c'eſt le mouvement continuel de la poitrine qui s'oppoſe à la réünion, il faut mettre le malade au lit, l'empêcher de crier, de parler, & de faire aucun effort. Si c'eſt la plévre qui ne ſe peut réünir à cauſe de ſon peu d'épaiſſeur, il faut par l'entremiſe des chairs des muſcles intercoſtaux auſquelles elle eſt adherente approcher les lévres de ſa playe & en procurer la cicatrice, ayant auparavant conſumé la calloſité s'il y en avoit. Lorſque les côtes ſeront découvertes & cariées, on les fera exfolier avec un petit bouton de feu qui ſera conduit le long d'une canule juſques ſur la côte alterée. Quand la fiſtule eſt oblique ou tortueuſe, il faut couper toute la ſinuoſité juſques dans ſon fonds. Si enſuite d'un abſcés au poumon la ſupuration trop abondante entretient la fiſtule, il faut en épuiſer la ſource, ce qu'on fera par un bon regime, par les remedes généraux, & par le conſeil d'un prudent Medecin. Si le ſinus vient des os du ſternum, ou bien de quelque côte voiſine ou

Pratique pour divers cas.

éloignée, il faut dans cette occaſion que l'induſtrie du Chirurgien ſe faſſe voir en inventant des remedes & des inſtrumens capables de découvrir & d'emporter les obſtacles qui empêchent la gueriſon.

## Fig. XXVII. POUR LE MAMMELON.




Des Operations qu'on pratique aux Mammelles.

Les mammelles qui ſont un des principaux ornemens de la femme, & qui ſont ſi neceſſaires pour la nourriture de l'enfant, ne ſont pas plus exemptes de maladies & ne ſont pas moins ſoumiſes à la main du Chirurgien que les autres parties du corps, & il eſt ſouvent obligé d'y faire des operations trés-cruelles.

Diviſion des maladies de ces organes, & des operations qu'elles exigent.

On diſtingue les maladies qui y arrivent & les operations qu'elles demandent, en deux, ſçavoir en celles du mammelon, & en celles de la mammelle.

Le mammelon eſt cette éminence qui ſort du milieu de la mammelle, où aboutiſſent tous les conduits lactez qui verſent le lait dans la bouche de l'enfant. Quand le mammelon eſt trop petit, l'enfant a de la peine à le prendre & ne fait que

le chifoner ; & s'il est trop gros, il emplit trop la bouche de l'enfant qui ne peut point le sucer : mais pour le choisir d'un volume médiocre & proportionné, il doit être de la grosseur d'une noisette & un peu plus long, afin que l'enfant le tenant entre son palais & sa langue en puisse recevoir le lait avec facilité pour peu qu'il le succe. Les pertuis par où sort cette liqueur ne peuvent être trop ouverts sans laisser échaper le lait avant que l'enfant ait besoin de teter ; ni trop serrez ou trop petits, ce qu'on appelle être de dur trait, sans fatiguer l'enfant par les efforts qu'il faudroit qu'il fist pour en exprimer le lait ; il faut qu'ils soient médiocrement dilatez, afin que retirant l'enfant aussi-tôt qu'il a lancé le teton, on voye le lait rayer par plusieurs tuyaux, comme feroit un arrosoir : quand le lait sort de cette maniere, l'enfant ne fait qu'avaler sans avoir la peine de teter, ces qualitez jointes à beaucoup d'autres font une bonne nourrice.

Mammelon non formé

Aux femmes qui n'ont point encore été nourrices le mammelon a quelquefois de la peine à se former ; l'enfant ne peut pas le prendre, & quand il le tient il le lâche aussi-tôt, parce qu'il n'est pas assez avancé en dehors, & c'est ce que les femmes appellent, n'avoir pas encore la corde rompuë, parce qu'il semble être retenu comme par une petite corde. Le moyen de le former c'est de faire teter la femme par un enfant de trois ou quatre mois, qui étant plus fort que le sien nouvellement né embouchera mieux le mammelon ; ou bien de la faire teter par la garde, ou par une de ces femmes qui sont dans l'habitude de faire les bouts des nouvelles accouchées. On mettra ensuite ce petit chaperon marqué A, fait de buis & figuré comme un dé que les femmes mettent dans leurs doigts quand elles veulent coudre,

cave dans son milieu, pour recevoir le mammelon, & percé dans son bout à ses côtez pour laisser sortir le lait qui se peut échapper. Ce chaperon qu'on ôte seulement dans le tems qu'on veut donner à têter, est propre pour former le mammelon : cet autre marque B est encore plus commode, parce qu'il a un bord fait comme celuy d'un chapeau qui empêche qu'il ne blesse la mammelle.

Il y a des enfans voraces qui ne trouvant pas suffisamment de lait pour les rassasier, succent le mammelon avec tant de violence qu'il y vient des fentes & des crevasses à la base où il semble se vouloir séparer de la mammelle. Ce malheur est arrivé à plusieurs des Nourrices du Roy ; à celles qui n'avoient pas assez de lait pour contenter sa faim, il leur mordoit les bouts jusqu'au sang, & comme elles ne pouvoient pas y resister, on étoit obligé d'en changer souvent : heureusement il se trouva Madame Ancelin, native de Montesson, qui ayant du lait en abondance s'est trouvée la seule qui ait pu satisfaire au grand appetit de ce Prince ; elle l'a nourri pendant seize mois, & jusqu'à ce qu'il ait été en état d'être sevré ; ainsi c'est elle qui a donné le fondement à cette forte santé qu'il a presque toûjours eue, & qu'il a encore aujourd'huy.

*Effets de la voracité des enfans.*

Souvent aprés les couches, le lait se portant avec affluence dans les mammelles, s'y caille & s'y durcit, ce qui peut venir de ce que la femme aura senti du froid, ou de ce qu'elle aura trop tôt découvert son sein, ou bien de ce qu'elle aura mis quelque habillement qui l'aura trop pressée : c'est en quoy les femmes ne sçauroient trop se précautionner, il faut qu'elles tiennent leur sein bien couvert de linges matelassez, parce que la chaleur empêche le lait de se grumeler, & luy ouvre les routes qu'il doit

*Du caillement du lait aux mammelles.*

prendre pour ſortir à celles qui ne veulent pas être nourrices.

Cet accident arrive quelquefois aux nourrices, quand il a y quelque obſtruction dans les glandes du ſein, quand elles auront été trop long-tems ſans donner à têter, ou quand le froid les aura ſaiſies : elles diſent pour lors qu'elles ont le poil, & cette indiſpoſition leur donne la fiévre pendant vingt-quatre heures & plus. Lorſque le mal vient d'obſ-ſtruction, il faut faire un liniment d'huile d'amandes douces ſur le ſein, & ſe ſervir de petits cataplaſmes anodins & émolliens ; ſi c'eſt de l'exceſſive quantité du lait il y faut remedier par la ſaignée, & par la diete ; & ſi le froid en eſt la cauſe, il faut par la chaleur reparer le deſordre qu'il a fait.

Ce qu'on pratique dans la retention du lait.

C'eſt au Chirurgien de tâcher d'évacuer le lait grumelé dans le ſein, où par ſon ſéjour il ne manqueroit pas de cauſer un abcés : il y a deux manieres pour l'en faire ſortir, ou inſenſiblement, ou ſenſiblement.

Comment on évacue le lait.

Inſenſiblement, c'eſt-à-dire par reſolution, en ſe ſervant de cataplaſmes doux, émolliens & reſolutifs; ſi ces premiers ne réüſſiſſent pas, on en fera de plus forts avec les quatre farines & la terre cimolée cuites dans l'hydromel y ajoutant l'huile roſat.

Senſiblement, en faiſant ſortir le lait par le mammelon. On propoſe pour cela trois moyens, l'un de ſe ſervir d'une petite ventouſe de verre, C dont l'ouverture ne ſera grande qu'autant qu'il faut pour recevoir le mammelon, on la plonge dans de l'eau bouillante d'où on la retire quand elle eſt échauffée pour l'apliquer ſur le ſein : le mammelon étant dans ſon ouverture elle s'y attache, & aprés qu'on la couverte d'un linge bien chaud, on la laiſſe s'emplir de lait, & on la léve enſuite pour la vuider & la remettre autant de fois qu'on le juge à propos. L'autre expedient eſt de ſe faire têter par une

femme ſaine & nette, qui ayant empli ſa bouche de lait, le crache pour recommencer à le ſuccer ainſi juſqu'à ce que le ſein ſoit vuide. Le troiſiéme moyen eſt de ſe têter ſoy-même avec un inſtrument D, appellé têtine, & par les Italiens *lattecole*. Si une femme trouve que la petite ventouſe n'eſt pas commode, ou que ſa têteuſe luy fait trop de douleur, elle ſe pourra têter elle-même avec cet inſtrument de verre appliqué ſur le mammelon par ſon extremité la plus large E, la femme ayant dans la bouche le bout F du col de la même machine : de cette maniere elle ſe fera moins de douleur, & elle continuera juſqu'à ce que le ſein ſoit entierement deſempli. Uſage de la têtine.

Si malgré tous ces expediens le lait ſejournoit dans la mammelle, il ne manqueroit pas d'abſceder, à quoy il eſt d'autant plus ſujet, que peu de changement ſuffit pour le convertir en pus. Dans cet état il faut faire à la mammelle une ouverture avec la lancette G, auſſi-tôt qu'on y ſent de la fluctuation, pour empêcher que le pus ne cauſe du déſordre dans une partie auſſi délicate & auſſi ſenſible. Abſcés du lait dans les mammelles.

C'eſt une erreur de bonne femme que de croire qu'on ne doit point employer le fer aux maladies du ſein, on trouve des femmes aſſez obſtinées pour ne le vouloir pas ſouffrir, il les faut pour lors, laiſſer ſe gouverner ſelon leur caprice, elles payent ſouvent bien cher leur entêtement ; car outre qu'elles ſouffrent plus long-tems en attendant que le pus ronge la peau pour ſe donner iſſuë, c'eſt qu'au lieu d'un trou que feroit la lancete, il s'en fait quelquefois cinq ou ſix qui mettent un ſein dans un pitoyable délabrement, & alors elles ſe repentent de leur obſtination. Erreur des femmelettes.

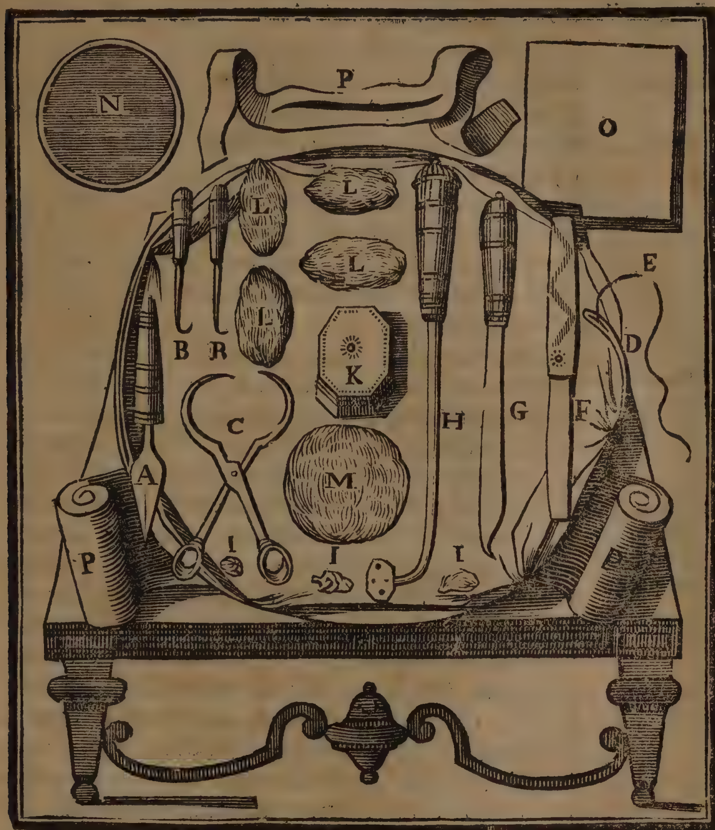
Mais quand une femme eſt ſoumiſe à ſon Chirurgien, il faut qu'il prenne une lancette envelopée d'un petit linge qui ne laiſſe de découvert de la lame

qu'autant qu'il est necessaire pour faire l'incision qui ne doit être que deux fois longue comme celle d'une saignée, pour évacuer seulement la matiere. On ne se sert point de tente à ces sortes d'abcés il suffit d'un emplâtre H coupée en croix de Malte, qu'on releve autant de fois qu'il y a de nouvelle matiere à faire sortir : pour moy, aprés que l'ouverture est faite, j'use toûjours d'un pareil emplâtre que je compose avec l'onguent divin étendu sur un morceau de cuir dont je couvre tout le sein, & je m'en suis trés bien trouvé. La malade se panse elle même, en relevant l'emplâtre trois ou quatre fois le jour pour l'essuyer, & le rechauffant avant que de le remettre : trois ou quatre emplâtres renouvellez de tems en tems amollissoient les duretez & conduisoient à une parfaite guerison.

Pansement de la playe.



FIG. XXVIII. POUR L'OPERATION DU CANCER.




LE cancer eſt d'un conſentement unanime le plus horrible de tous les maux qui attaquent l'homme ; quoique la rage & la peſte tuent en moins de tems, elles ne me paroiſſent pas ſi cruelles que le cancer qui mene auſſi ſurement, mais plus lentement l'homme au tombeau en luy cauſant des douleurs qui luy font tous les jours ſouhaiter la mort. Du cancer.

Raison de ses differens noms.

Le cancer n'attaque pas seulement le sein, mais encore plusieurs autres parties où il n'exerce pas moins sa fureur; il prend differens noms; quand il vient aux jambes on l'appelle loup; parce que si on le laissoit faire il ne les quitteroit point qu'il ne les eût devorées; lorsqu'il s'attache au visage il se nomme *noli me tangere*; parce que si on y touche, on l'irrite & il fait plus de ravage: on remarque encore des tumeurs & des ulceres chancreux en divers endroits du corps; dont je ne vous parleray point aujourd'hy, me renfermant à vous démontrer l'operation qu'on fait au cancer qui attaque la mamelle.

Examen du cancer.

Pour bien connoître le cancer il le faut examiner en deux tems differens, sçavoir quand ce n'est encore qu'un apostême; & quand il est degeneré en ulcere.

Dans son commencement & dans son progrés

Le cancer apostêmé est dans son commencement une petite tumeur ronde & plate de la figure d'une lentille qui reste quelquefois tres-long tems sans grossir, elle est souvent sans douleur dans sa naissance, puis augmentant peu à peu; la douleur y survient; & à mesure que la tumeur s'accroît la douleur augmente jusqu'à devenir insuportable non pas par sa grande violence, mais c'est qu'étant sourde & fatiguante elle incommode le malade jour & nuit ne luy donnant aucun repos. Quand le cancer a grossi, la tumeur est dure, squirreuse, inégale, livide & douloureuse, fort adherente par quantité de racines, & remarquable par des veines pleines d'un sang noir éparses sur toute sa superficie.

Dans son ulceration.

Dans les premiers jours que le cancer est ulceré, il paroît comme une écorchure d'où il suinte une serosité acre & corrosive qui par la suite, rongeant la tumeur, y fait une ouverture qu'on a definie un ulcere apparent, rond, horrible & puant; avec des lévres, grosses, dures, noueuses & renversées,

de couleur livide ou obscure, & environnées de veines remplies d'un sang mélancolique.

On a donné le nom de cancer à cette maladie, soit apostémée, soit ulcerée, parce que quand elle est encore apostême, les vaisseaux gonflez qu'on y apperçoit ressemblent à des expansions de pattes d'écrevices; ajoûtez qu'en cet état la tumeur est tellement enracinée dans les glandes de la mammelle, qu'on ne peut non plus l'en arracher, que de faire quitter à un chancre ce qu'il a empoigné avec ses pattes faites en tenailles; & lors qu'il y a ulcere, ce mal déchire la partie en s'avançant de dehors en dedans par le progrés de ses racines, en quoy il paroît aller à reculons comme les écrevisses ont coutume de faire. Etimologie

Les causes des cancers, selon quelques-uns, sont externes & internes: les premiéres se raportent à une forte contusion, ou bien à une compression, lesquelles donnent lieu à la lymphe de s'arrêter dans les glandes des mammelles des femmes, de s'y épaissir, & d'acquerir de l'acreté par son séjour. La principale des causes internes est dans le vice des liqueurs séparées d'un sang terrestre & visqueux, tout rempli d'acides coagulans qui formant des obstructions dans les glandes, y retiennent la lymphe & l'y disposent à s'aigrir jusqu'à corrompre la substance glanduleuse qui la renferme. Causes.

De vingt femmes qui auront des cancers il y en aura quinze qui seront dans l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, où la nature a coûtume de faire cesser les évacuations menstruelles. Ce mal est fort frequent dans les Convents de filles. M. Duchesne & moy, dans le voyage que nous fîmes en 1700. avec les Princes, nous en vîmes dans presque toutes les Villes où nous passâmes. Les malades approchoient toutes de cinquante

ans, ou si elles étoient plus jeunes elles n'étoient pas pas bien reglées; car il y a tant de rapport du sein à la matrice, qu'aussi-tôt que les ordinaires sont prêtes de venir, ou qu'elles retardent de quelques jours, le sein ne manque pas de durcir & de faire de la douleur.

Marque du cancer au sein.

On connoît un cancer au sein par la tumeur de la partie qui paroît inégale à cause du gonflement des glandes qui sont dures & engorgées, il est souvent adherent à la poitrine, les veines du sein sont apparentes & pleines d'un sang brûlé, & quand il y a de la lividité sur la pointe de la tumeur, c'est signe qu'elle ulcerera bientôt. Lorsqu'il est ouvert la douleur est incomparablement plus grande, parce que la serosité qui en sort est piquante & corrosive comme de l'eau forte, & que rongeant sans cesse ces parties, elle ne donne aucun relâche à la malade.

Opinion singuliére sur sa cause.

Il y en a qui croyent que le cancer ulceré n'est autre chose qu'une multitude prodigieuse de petits vers qui dévorent & consument peu à peu toute la chair de la partie : ce qui a donné lieu à cette opinion, c'est qu'avec le microscope on a quelquefois vû de ces insectes dans les cancers, & que mettant sur l'ulcere un morceau de veau, la malade sent moins de douleur, parce que, dit-on, ces vers rongeant pour lors ce veau ils laissent la malade en repos pour quelque tems. Cette opinion a eu ses partisans & ses censeurs, je n'entreprendray point icy de les accorder.

Le prognostic.

Le prognostic n'en peut être que fâcheux, puis qu'il n'y a point de maladie plus affligeante & qui doive donner plus d'apprehension au malade que le cancer ulceré; & il n'y en a point aussi qui fatigue plus le Chirurgien, & qui luy donne plus de peine, parce que ce mal est presque toûjours incurable. Si on en croyoit Hippocrate, il ne faudroit point toucher aux cancers, car en y touchant

chant ; remarque cet Auteur, vous aigrissez le mal & vous avancez la mort du malade. En effet en traitant le cancer on peut troubler la lymphe & les autres sucs qui se distribuent à la partie, & les mettre en une fermentation qui les aigrira & qui dévelopant les sels y causera d'étranges ravages dans la suite.

Mais comment résister aux persecutions d'une pauvre malade qui souffre & qui implore vôtre secours ? l'abandonnera-t-on à la rigueur de son mal qui la tourmente jour & nuit ? non, un Chirurgien ne doit point être si cruel : il doit chercher les moyens de la guérir, & si cela n'est pas dans son pouvoir, il faut du moins qu'il travaille à adoucir son mal & à luy rendre supportable.

Remedes palliatifs.

Quand je conseille de se servir de remedes qui pallient le mal, j'entens qu'on le fasse aux cancers ulcerez, dont les bords sont renversez, & où il y a une notable déperdition de substance : il faut à l'égard de ceux-là user de médicamens doux, qui appaisent ou diminuent la douleur, comme des sucs de plantain & de morelle, des plumaceaux trempez dans une décoction vulneraire pour en garnir la playe. Il y en a qui ne mettent dans l'ulcere qu'un petit morceau de rouelle de veau ; car soit qu'il y ait des vers ou des sérositez rongeantes, leur plus grande action s'exercera sur le veau & non sur la chair : c'est ainsi qu'avec de petits remedes, il faut amuser la malade, puis que de tels maux il n'en faut attendre que la mort.

Trois Auteurs modernes sur cette maladie.

Avant que de vous montrer l'operation, je vous diray que depuis cinq ou six ans trois Medecins nous ont donné chacun un Traité du Cancer. L'un est M. Gendron docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier, neveu de M. l'Ab-

bé Gendron, qui pansa la Reine Mere du Roy, du cancer qu'elle avoit à la mamelle. L'autre est de M. Alliot Conseiller Medecin du Roy & de la Bastille, Fils de M. Alliot Medecin de Bar-le-Duc, qu'on fit venir en 1665. pour panser la même Reine de ce mal. Et le troisiéme est M. Helvetius Docteur en Medecine & trés-connu à Paris sous le nom de Medecin Hollandois.

Ces Auteurs se sont fait des idées particuliéres sur la nature du cancer, & en ont établi tous trois chacun un systême different: c'est à nous à embrasser celui qui nous paroîtra le plus vray-semblable, les voicy en peu de mots.

Systême du premier.

M. Gendron dit que le Cancer est une transformation des parties nerveuses glanduleuses, & des vaisseaux limphatiques en une substance uniforme, dure, compacte, indissoluble, capable d'accroissement & d'ulceration; & il ajoûte qu'il ne reconnoît pour cause de cette transformation que la cessation des filtrations de la partie, qui par la perte de son ressort & l'affoiblissement des tuyaux, devient un tout capable d'accroissement par une disposition mécanique des parties contiguës, ce qui le rend irreduisible à son premier état; & il soutient que l'ulceration dépend des seuls incidens attachez à l'extrême accroissement du corps transformé, qui par une pression actuelle ou par des alterations dans le sang qui en font la lividité, cause la rupture de la peau, qui est au cancer ce que le perioste est aux os, & offre ensuite la masse chancreuse aux impressions de l'air dans les circonstances de sa structure hors d'œuvre, c'est-à-dire, dans un état à s'augmenter par ses racines qui ont une espece de végetation, pour se répandre au voisinage, & une conformation de pores pour corrompre les humeurs dont elle sont imbibées.

M. Alliot dit que le cancer eſt une tumeur trés-dure, quelquefois pierreuſe, inégale & livide, toûjours accompagnée de douleurs plus ou moins violentes, ſuivant que les circonſtances qui s'y rencontrent ſont plus ou moins fâcheuſes. Il ajoûte que le cancer pris genériquement eſt une tumeur ſquireuſe puis qu'elle eſt trés-dure, mais douloureuſe, à la difference du ſquirre qui eſt indolent. Il regarde la rougeur, l'inégalité, la lividité, les veines éparſes comme ſignes équivoques & accidentels, & il conſidere la douleur comme le caractere ſpecifique & individuel du cancer. Il prétend que l'humeur mélancolique qui forme le ſquirre, eſt chargée d'un acide beaucoup moins dévelopé que dans le cancer, où il ne parvient au degré de corroſion que lors que ſes pointes aiguës & tranchantes ont ſurmonté & anéanti, pour ainſi dire, le ſel volatil, ſavoneux & balſamique du ſang, & que piccotant pour lors & déchirant les parties nerveuſes & membraneuſes par leur mouvement déreglé, elles excitent enfin ces douleurs horribles qu'on reſſent dans le cancer.

Idée que le ſecond donne de ce mal.

M. Helvetius croît que la ſource & l'origine du cancer n'eſt autre choſe qu'une petite coagulation de quelque goutte d'humeur dans une glande, que cette coagulation vient d'ordinaire par un accident exterieur, comme coup, chute, ſerrement, ou efforts; qu'à meſure qu'il s'amaſſe de l'humeur dans la glande le cancer groſſit, qu'en groſſiſſant la douleur devient plus grande, parce que les filets nerveux preſſez par la tumeur, font des élancemens plus ou moins douloureux ſelon que ce preſſement eſt plus ou moins violent; que le mal augmente par les remedes qu'on y applique, parce que ces remedes échauffent & par-là reveillent & aigriſſent l'humeur qui reſte comme aſſoupie tout le tems qu'elle n'eſt irritée

La ſource du cancer ſelon le troiſieme.

par aucune chose qui la puisse mettre en mouvement; que les remedes soit fondans soit absorbans qui causent de l'effervescence, font que le levain occupant plus d'espace qu'auparavant, produit des douleurs effroyables, & que ne pouvant plus être contenu dans la glande où il s'étoit jetté, il la créve & forme un ulcere qu'on appelle un cancer ouvert, dont le ferment se répand ensuite dans les parties voisines.

Leurs diverses méthodes de traiter ce mal.

Ces Auteurs ne sont pas seulement en contestation sur la nature du cancer, ils ne s'accordent point encore sur la maniére de le traiter. Ils nous proposent tous trois des méthodes differentes : M. Gendron ne demande que de la palliation dans le cancer & défend la cure éradicative : M. Alliot veut qu'on consume la tumeur chancreuse avec son escarotique absorbant : & M. Helvetius ordonne l'extirpation du cancer par l'operation; & voicy surquoi leurs sentimens sont fondez.

Selon M. Gendron.

M. Gendron propose de ne traiter que palliativement toutes sortes de cancers, soit devant; soit aprés leur ulceration. Il appelle cancers occultes ceux dont la tumeur chancreuse est adherente, il en prouve l'incurabilité par les racines profondes qu'elle a jettées dans les parties interieures; & il prétend qu'alors il ne s'agit que d'offrir au malade des secours palliatifs, qui en cette occasion se réduisent à retarder autant qu'il est possible les désordres successifs attachez au progrés de tels cancers, ayant pour cet effet égard à la situation du mal, à sa cause, à l'âge, au sexe & au temperament du malade, sur quoi il nous avertit qu'il est important pour y réüssir de se défaire du préjugé de l'existence d'un acide corrosif comparé à l'eau forte & à l'arsenic, de crainte qu'étant persuadez que tout le secret de la palliation ne consiste que dans l'usage de certains absorbans, specifiques à

cet acide ſuppoſé, loin d'arrêter le progrés de ces maux nous ne fuſſions cauſes de leur irritation. Enfin il ne rapporte nullement l'incurabilité des cancers tant occultes qu'ulcerez au caractere indomptable d'une humeur acide, mais ſeulement aux circonſtances attachées à la ſtructure & à l'accroiſſement de la ſubſtance chancreuſe : ſi ces ulceres ſont incicatriſables, c'eſt que les fibres de la peau ne peuvent plus ſe lier & s'unir avec celles de la maſſe de nouvelle transformation.

M. Alliot prétend que la cure du cancer conſiſte dans la mortification des acides par les alcalis & par les abſorbans ; qu'il s'agit de mortifier le ferment aigre & carcinomateux engagé dans la partie malade, en conſumant les chairs & les glandes qui en ſont infectées ; que pour dompter ce monſtre il faut abſorber un acide trés-exalté & trés corroſif par un abſorbant proportionné à la nature de cet acide qu'on veut détruire, & que tel eſt l'effet que produit le cauſtique mitigé qui a été trouvé par M. ſon pere, propoſé dans une Thêſe imprimée à Paris en 1665. & qu'on a rectifié pour le donner au public, comme on le voit à la fin du livre de cet Auteur, qui ſoutient que ſon abſorbant ſeul conſume pied à pied les chairs imbibées par le virus carcinomateux ; que par ſon uſage on connoît de jour en jour ce qu'on fait en ſuivant à la piſte cet acide corrupteur, en le mortifiant & l'abſorbant juſqu'où il a pû pénétrer, ſans crainte d'aucuns accidens. Il aſſure que l'activité de ſon eſcarotique, n'eſt ny trop douce ny trop violente, qu'il ne ſe fond point comme les cauſtiques ordinaires, & qu'il n'attaque que l'acide ſon adverſaire, lequel étant enfin détruit & anéanti diſſipe toute la dureté & fait ceſſer la douleur, la ſuppuration loüable intervenant qui chaſſe les derniéres eſcarres, aprés quoy on déterge, on incarne, & on procure une bonne & ſolide cicatrice.

Selon M. Alliot.

Effet d'un cauſtique mitigé.

Suivant M. Helvetius.

M. Helvetius regarde le cancer dans trois états differens : il dit 1°. que dans le commencement c'est un mal trés-peu considerable & facile à guérir, soit en dissolvant cette petite portion d'humeur qui n'est encore qu'imparfaitement coagulée, soit en la consumant par quelque petit remede caustique. 2°. Que quand l'humeur s'est entiérement endurcie, & que la tumeur a grossi par la jonction d'une nouvelle humeur, qui vient incessament se coaguler avec la premiére, il faut bien se donner de garde d'appliquer aucun remede, de peur d'irriter cette humeur, de la mettre en mouvement, & d'en disperser le levain ; mais qu'il faut en ce cas ouvrir la peau dans l'endroit où est la tumeur & extirper la glande qui la forme, puisque par là on emporte en même tems le mal & la cause du mal. 3°. Que quand le cancer est venu à un tel état, qu'il s'est ouvert, que le ferment s'est répandu, & que le malade s'y sent tirer par de petites cordes, il faut faire aussi-tôt l'amputation de toute la partie chancreuse, & de toute la mammelle, parce qu'alors on peut emporter d'un seul coup tout ce qu'il y a de ferment, & tout ce qui en a été imbu.

Je vous ay fait en abregé l'exposition de ces trois sentimens, pour tâcher de vous donner une idée de la nature des cancers, & pour vous indiquer diverses maniéres de les traiter. Vous avez entendu parler trois habiles Medecins ; voyons à present ce que la Chirurgie nous ordonne de faire, car ce n'est point par des paroles, mais par des effets qu'on peut vaincre & détruire ce cruel mal.

La Chirurgie commande l'operation pour prévenir la mort qui seroit infaillible sans son secours, lorsque le cancer est confirmé, parce qu'on peut souvent le détruire dans sa naissance : il faut donc emporter avec le couteau cette masse de chair, & le plus promptement est toûjours le meilleur, aprés

avoir déterminé si c'est une extirpation, ou une amputation qu'on veut faire ; car ce sont deux operations differentes l'une de l'autre.

L'extirpation se pratique quand le cancer n'est point ouvert, & qu'il n'est encore qu'une tumeur de la grosseur d'une noix, ou au plus d'un petit œuf. On fait une incision cruciale à la peau sur cette élévation, on separe de la glande avec le scapel A les quatre lambeaux de la peau qui font les quatre angles de la playe, puis avec quelque instrument on tient ferme la glande pour la dissequer dans toute sa circonference, & la lever toute entiere : on se servoit autrefois d'une ou deux érignes B B pour tenir la glande comme on fait aux tumeurs enkistées, mais M. Helvetius a inventé une tenette C fort commode, à laquelle il a donné son nom en l'appellant tenette Helvétienne. Comment on extirpe le Cancer.

C'est une operation qui a fait beaucoup de bruit à Paris, on convient qu'elle peut réüssir, pourveu que la malade soit jeune & d'une bonne constitution ; & on conseille même de l'entreprendre, quand le cancer n'occupe pas toute la mammelle, que la tumeur n'est point adherente à ses parties voisines, & qu'elle est mobile par tout : Mais pour chanter victoire il ne faut pas avoir pris une glande engorgée pour un cancer caractérisé, comme font quelquefois ceux qui se vantent d'en avoir gueri des miliers. Une femme à qui je mis un emplâtre fait de mucilage & de devigo dissout avec l'huile de lis sur une petite tumeur qu'elle avoit au sein, & qui se dissipa par ce remede, dit quelques années aprés à M. Dodart le pere, que je l'avois guerie d'un cancer. Il vint chez moy me demander avec quels remedes j'avois fait cette guerison ; je ne me fis point honneur d'une cure que je n'avois point faite, & je luy avoüay que ce n'étoit point un cancer, mais seulement une glande tumefiée qui s'étoit fonduë en un mois de tems. Histoires sur cette matiere.

Il y a sept ou huit ans que Madame la Marquise de Biansac en avoit une pareille dont elle a été guérie; & Madame la Marquise de Dangeau en avoit aussi une au sein il y a trois ans, qui s'est évanoüie par les remedes qu'on y a faits : si on avoit fait l'extirpation de ces glandes, on ne manqueroit pas de publier que ç'auroient été des cancers.

Necessité de l'amputation. L'amputation se fait quand le cancer occupe toute la mammelle, ou qu'il est ulceré ayant des lévres horribles à voir, dures & renversées ; car il n'y a point d'autre moyen pour délivrer une personne de cet affreux mal que de couper entierement la mammelle, ce qu'on execute, en observant ce qu'il y a à faire avant, durant, & aprés l'operation.

Préparatifs. Avant l'operation il faut préparer la malade par saignées, purgations, opiates, & autres remedes qui y conviennent. On attendra que ses ordinaires soient passées si elle est encore réglée ; & le jour étant pris on disposera son appareil qui consiste en une aiguille enfilée d'un cordonnet, un rasoir ou un coûteau, des eaux stiptiques, des poudres astringentes, de petits boutons de vitriol en cas de besoin, des plumaceaux en quantité, un emplâtre, des compresses, une serviete, & un scapulaire.

L'appareil.

Dans l'operation il faut situer la malade commodément pour elle & pour le Chirurgien, c'est-à-dire, à demi couchée à la renverse, le bras du côté de la tumeur doit être élevé, & porté en arriere, afin qu'elle paroisse davantage, & que le muscle pectoral soit un peu retiré de dessous la tumeur. On en marque ensuite avec de l'encre toute la circonference qui est l'endroit où on doit faire l'incision ; puis on passe une aiguille courbe D à travers le corps de la tumeur, elle est enfilée d'un cordonnet E, dont on lie les deux bouts, & dont on fait une anse qui sert à soutenir la tumeur, & en la tirant à l'éloigner des côtes.

Il eſt inutile de paſſer l'aiguille deux fois, on peut épargner cette douleur, car on ſoutient auſſi bien avec une anſe ſimple qu'avec une double ; puis avec une raſoir F, ou un grand couteau plat G que je trouve plus commode que le raſoir qui peut ployer dans l'opération, on coupe à l'endroit marqué, & on enleve tout le corps de la mammelle en peu de tems ; il ſe trouve plus de facilité dans cette operation, qu'on ne s'étoit imaginé avant que de la faire, car la mammelle ſe ſepare auſſi aiſément des côtes, que quand on léve l'épaule d'un quartier d'agneau. Comment on opere.

Aprés l'opération, on laiſſe couler le ſang pendant quelque tems, on preſſe même avec la main tout autour de la playe pour faire dégorger des veines ce ſang noirâtre qu'elles reportoient de la tumeur. On ne ſe ſert plus de boutons de feu, ni de cette platine rouge H, qu'on approchoit de la playe pour deſſecher & conſumer à ce qu'on croyoit le reſte de l'acide dévorant qui pouvoit être demeuré ; ces fers chauds faiſoient fremir, & n'étoient d'aucune utilité, vû qu'il ne manque point d'être entraîné avec ce qui s'exprime de la playe. Si le ſang ſort trop copieuſement, on met les petits boutons de vitriol III, ſur les ouvertures des arteres qui le verſent, & on ſe ſert de poudres aſtringentes qu'on a dans cette boëte K ; mais s'il n'y a point d'hémorragie, on couvre ſeulement la playe avec des plumaceaux ſecs LLLL, & par deſſus on en met un grand M, fait d'étoupes, & couvert de poudres aſtringentes incorporées avec le blanc d'œuf ; on employe l'emplâtre Diacalciteos N, puis la compreſſe O, & la ſerviette PP, dont on fait un circulaire autour du corps, & qu'on attache au ſcapulaire Q. Mr. Helvetius fait mettre ſur la poitrine une ſerviette pliée en pluſieurs doubles & trempée dans la bierre & le beure frais fon- Ce qui reſte à faire aprés l'opération. Du panſement.

du battus enſemble. C'eſt un remede qu'on pratique en Hollande, & qui empêche l'inflammation à ce qu'il nous apprend.

Il ne ſuffit pas d'avoir fait l'amputation du cancer, il faut par une bonne conduite tâcher d'en guerir la playe, à quoy il n'eſt pas toûjours dans le pouvoir du Chirurgien de parvenir. Le cancer étant ôté on uſera des mêmes remedes que s'il ſubſiſtoit encore; c'eſt à dire qu'on obſervera un regime de vivre exact, qu'on évitera avec ſoin les alimens acides, terreſtres & dans leſquels on ſoupçonnera des ſels fixes corroſifs, parce qu'ils coagulent le ſang; au contraire la nourriture doit être pleine de ſels alkalis volatils, parce qu'ils diſſolvent le ſang & empêchent qu'il ne s'arrête dans les parties. Il faut reſpirer un air ſubtil, afin de rendre la lymphe plus fluide & plus coulante, le ventre ſera tenu libre, & ſi quelque évacuation eſt arrêtée on fera tous ſes efforts pour la provoquer. On bannira tout ſujet de colere, de chagrin & de triſteſſe, parce que ces paſſions coagulent les liqueurs; au contraire la joye & la tranquillité de l'eſprit contribuent à une douce fermentation du ſang, & à une diſtribution égale des eſprits animaux par toutes les parties du corps. Enfin il faudra ſe ſervir de medicamens qui adouciſſent l'acrimonie des ſeroſitez, comme ſont les diaphorétiques, & les alkalis, tant fixes que volatils, dont vous trouverez beaucoup de ſortes dans la Pathologie de Verduc à laquelle je vous renvoye.

Qualité des onguens.

Le fait du Chirurgien eſt de panſer la playe avec des onguens qui abſorbent cette ſeroſité maligne, dont les parties voiſines demeurent abbreuvées: s'il reſtoit encore de ces petits filamens qui attachoient le cancer aux eſpaces intercoſtaux, il faudroit par des eſcarotiques les détruire peu à peu; le remede de Mr. Alliot eſt excellent dans cette

occaſion. On peut pareillement ſe ſervir de l'onguent que M. Helvetius a donné par écrit dans ſa Lettre ſur le cancer ; & ſur tout on évitera les remedes qui font trop de douleur. Quand la playe eſt bien mondifiée, & que les chairs ſont belles & vermeilles, il en faudra procurer la cicatrice qui tarde toûjours tres-long tems à ſe faire, tant à raiſon de la figure ronde de la playe, que par la qualité de l'humeur qui a cauſé le mal & qui d'ordinaire eſt rebelle à toutes ſortes de remedes. Quand la playe eſt cicatriſée, il ne faut pas diſcontinuer l'uſage des remedes internes pendant quelques années, de crainte qu'une nouvelle humeur ne ſe jette ſur quelque autre partie & ne faſſe un nouveau cancer.

Hiſtoire d'une amputation.

Je finiray cet article par l'hiſtoire d'un cancer qui fut amputé à Marſeille il y a environ quatre ans. En paſſant par cette ville avec les Princes, nous fumes priez M. Duchêne & moy de la part de M. le Bailli de Noailles de voir Madame de Montreuil incommodée depuis long tems d'une tumeur au ſein droit. Deux des plus fameux Medecins & deux Chirurgiens s'y trouverent à l'heure marquée par Mr. Duchêne. Un de ces Medecins s'efforça par un long diſcours de prouver que la premiere cauſe de cette tumeur venoit de ce que cette Dame avoit voulu nourir un de ſes enfans il y avoit dix ans : l'autre crut avoir mieux rencontré, en prétendant que le mari ayant eu un mal de galanterie l'avoit pû communiquer à ſa femme, & que c'étoit la veritable cauſe de la maladie en queſtion. Quand ce fut à moy à parler, je leur dis qu'ils avoient raiſonné en habiles Medecins qui ne demeurent point court ſur les cauſes des maladies, & qui leur en trouvent ſouvent de fort éloignées ; que pour moy qui raiſonnois en Chirurgien, je jugeois que c'étoit un cancer bien conditionné ;

que ſans m'étendre en de longs argumens, pour leur prouver, ils n'avoient qu'à le regarder, & que je ne trouvois point d'autre remede dans l'état preſent que l'amputation ; Mr. Duchêne qui fut de mon ſentiment conſeilla à la malade de prendre ſa reſolution ſur cette opération, n'y ayant nul autre moyen de luy ſauver la vie.

Le lendemain Madame de Montreuil m'ayant fait prier de l'aller voir, je luy confirmay ce que nous luy avions dit le jour précedent, je luy repreſentay qu'il n'y avoit qu'à choiſir ou l'opération ou la mort : luy ayant fait voir que l'opération paroiſſoit plus affreuſe qu'elle n'étoit douloureuſe & de fâcheuſe ſuite, elle s'y détermina comme tous les malades qui préferent la vie à la perte de quelque membre. Elle auroit ſouhaité que je luy euſſe fait cette amputation ; mais elle étoit dans le tems de ſes ordinaires, & les Princes n'ayant plus que deux jours à reſter, je ne pus pas la contenter. Il n'y avoit à Marſeille aucun Chirurgien qui eût fait cette opération, & la Dame ne pouvoit ſe faire tranſporter ailleurs, le caroſſe l'incommodant trop, parce que la maſſe chancreuſe étoit tres-peſante, & que le moindre ébranlement, même celuy de la chaiſe à porteur, luy cauſoit des douleurs tres-violentes. Elle choiſit Monſieur Geofroy Chirurgien Major de la Marine avec qui je conferay ſur cette opération. Je luy conſeillay de la faire, en mettant la malade en ſon ſéant panchée ſur le dos dans un fauteuil à cremillere pour la laiſſer à demie couchée aprés l'opération, de ne paſſer ni aiguille ni cordonnet à travers la tumeur pour luy épargner cette peine, de ſoutenir la maſſe avec la main gauche, pendant qu'il feroit l'inciſion de la droite, luy diſant qu'ainſi il enleveroit le cancer & la mammelle ſans faire une extrême douleur. Cela fut exécuté quinze jours aprés notre départ, comme

Obſervation à faire

nous l'avions projetté : nous reçûmes des nouvelles de la réüſſite de cette opération, & enfin nous avons appris la parfaite gueriſon de la malade.

LA Gibboſité eſt une courbure de l'épine qui demande toute l'adreſſe du Chirurgien pour être corrigée. Le ſecret ici ne conſiſte qu'à conſerver à l'homme dans toutes les parties de cette colomne oſſeuſe cette juſte proportion que le Créateur y a miſe, & à la rétablir quand elle eſt déchute de ſa perfection. Mais il y a ſouvent dans la machine des defauts qui viennent de la nature, qu'il n'eſt pas poſſible de reparer. — Des Bosses.

L'épine eſt composée de trente os qu'on appelle vertebres, elles ſont poſées les unes ſur les autres, & attachées enſemble par des ligamens qui leur laiſſent la liberté de ſe mouvoir de côté & d'autre. La tête eſt poſée ſur la pointe de cette colomne, les côtes & les bras ſont articulez à ſes côtez, & les cuiſſes à ſa partie inferieure. Elle eſt comme la baſe qui porte & ſoutient tout l'édifice du corps ; & c'eſt elle qui par ſa droiture fait la belle taille, & qui en ſe courbant en quelque maniere que ce ſoit rend l'homme difforme & boſſu. — Deſcription de l'épine.

On remarque que l'épine ſe courbe & ſe déjette en cinq manieres principales ; 1. en dedans & alors il y a un creux au milieu du dos ; 2. en dehors où elle forme une groſſeur qu'on appelle une boſſe ; 3. ou bien à droit ce qui fait qu'on a l'épaule droite plus haute que la gauche ; 4. ou à gauche ce qui éleve l'épaule de ce dernier côté davantage que celle de l'autre ; 5. ou enfin obliquement & en S, quand une partie ſe jette à droit & l'autre à gauche. De toutes ces perverſions celle qui arrive le plus rarement, c'eſt la courbure en dedans, à cauſe de la ſtructure des vertebres & de l'impulſion que les par- — L'épine ſe déjette en cinq façons.

ties internes ſont ordinairement contre l'épine de dedans en dehors.

Cauſes externes & internes.

On peut devenir boſſu par cauſe externe, ou par cauſe interne : par cauſe externe, comme un coup ou une chute, à quoy on n'aura pas remedié d'abord, des efforts en portant de peſans fardeaux, l'habitude, comme celle des vignerons qui ſont toûjours panchez pour labourer la terre & pour travailler aux vignes, ou la mauvaiſe coutume de faire des reverences en ſe penchant trop en devant, & de s'humilier, comme ces Religieux qui ont ſans ceſſe la tête baiſſée. Les cauſes internes, ſont une trop grande chaleur qui deſſechant quelques ligamens des vertebres les empêche de prêter aſſez pour donner à l'épine toute l'étendue qu'elle doit avoir, ou un excés d'humiditez qui abreuvant ces mêmes ligamens d'un ſuc glaireux les relâchent & leur permet de s'alonger au de là des bornes : mais je croy que la foibleſſe y a autant & plus de part que toutes ces cauſes, nous en avons eu un facheux exemple dans une perſonne de la famille Royale.

Hiſtoire de Mgr. le Duc de Bourgogne.

Ce Prince a été fort droit & de belle taille juſqu'à l'âge de huit à neuf ans : dans ce tems là on commença de s'appercevoir qu'il cherchoit à s'appuyer, & qu'il ſe panchoit d'un côté pour ſe ſoutenir ſur le bras de ſon fauteuil ; on examina l'épine, & on trouva qu'elle ſe courboit du côté droit, prenant la figure d'un croiſſant : on reconnut qu'étant d'un temperament tres-delicat, c'étoit la foibleſſe de l'épine & de ſes ligamens qui n'étant pas capables de ſoutenir la peſanteur des parties du corps qui ſont depuis la ceinture juſqu'au haut ployoient ſous le fais. On luy fit de petits corſets de baleine pour affermir l'épine, & un fauteuil commode pour appuyer cette partie de toute ſa longueur : à ce fauteuil il y avoit des cordons qui paſſant par deſſous les aiſſelles ſupportoient toute

la charge du corps & soulageoient les vertebres du poids des parties superieures. Mais quelque precaution qu'on ait prise & quelque invention qu'on ait mise en usage pendant plusieurs années, on n'a pas pû éviter que sa taille ne se soit gâtée; toutefois le cœur & les poumons n'en étoient point pressez, ny les fonctions vitales incommodées ; mais la Nature foible sur cet article avoit recompensé ce defaut par mille bonnes qualitez de l'esprit, par un genie superieur, par un courage & une sagesse qui ne se rencontre point ailleurs.

La gibbosité n'est pas toûjours un mal hereditaire qui passe du pere à l'enfant : nous voyons des peres & des meres avec cette imperfection avoir des enfans fort droits, & on voit des peres & des meres de belle taille, faire des enfans bossus, c'est un malheur attaché à chaque sujet en particulier, & un defaut dont on ne doit chercher la cause que dans celuy qui en est affligé.

Il ne faut pas que le Chirurgien prétende rendre bien droit un enfant qui aura de la disposition à être bossu, il ne peut ni par ses soins, ni par toute sa bonne conduite qu'empêcher ce vice d'augmenter jusqu'au degré de difformité où il seroit parvenu si on n'avoit apporté du secours : c'est pourquoy il ne promettra point aux parens plus qu'il ne peut accomplir, comme font des couturieres, des tailleurs, & des fabricateurs de corps de fer qui pout tirer de l'argent, assurent de donner une taille aussi belle, comme si on n'avoit jamais été contrefait.

Ce defaut n'est pas hereditaire.

On ne sçauroit pas préscrite positivement & en particulier ce qu'il faut faire à la gibbosité : si l'épine se jette en dehors, on couchera l'enfant sur un matelas un peu dur, l'y tenant sur le dos & sans chevet, afin que la tête & l'epine soient au même niveau : si elle se porte à droit ou à gauche, il faut par le moyen de petits corsets faits exprés

comprimer doucement l'endroit qui pousse. L'usage des croix de fer attachées à l'épine, aux épaules & au col est excellent pour tenir ces parties égales les unes aux autres ; c'est au Chirurgien industrieux à inventer des machines capables de combatre la difformité, & de la corriger autant qu'il se peut ; prenant garde sur tout de ne point presser les parties contenues dans la poitrine, lesquelles ne peuvent avoir trop de liberté dans leurs mouvemens si nécessaires à la vie.

**De l'ouverture qu'on fait à la jugulaire.**

LA saignée de la jugulaire se fait à l'une des veines de ce nom. Il y en a quatre, deux internes qui reçoivent le sang des sinus de la duremere, & qui le versent dans les souclavieres, & deux externes qui recevant le sang de toute la face & des parties externes de la tête le vont décharger dans la même souclaviere ; ce sont ces dernieres que le Chirurgien est obligé d'ouvrir dans de certaines maladies.

On appelle ces deux dernieres externes, parce qu'elles sont plus superficielles que les autres ; elles sont assez apparentes lorsqu'elles sont pleines ; on les voit étendues selon la longueur du col, & il y en a une à droit, & l'autre à gauche.

L'ouverture de ces veines embarasse le Chirurgien, pour deux raisons, l'une c'est qu'il ne peut gueres serrer le col pour les faire gonfler ; de crainte de trop presser la trachée artere qui est le passage de la respiration ; & l'autre c'est que la peau qui les couvre n'étant pas ferme il a de la peine à l'assujettir : il faut toutefois l'ouvrir, & voici comment on s'y prendra.

On met le malade en son séant, ou sur le lit, ou dans un fauteuil : on prendra un mouchoir pour servir de ligature qu'on roule comme un boudin, on en met le milieu derriere le col en sorte que les bouts

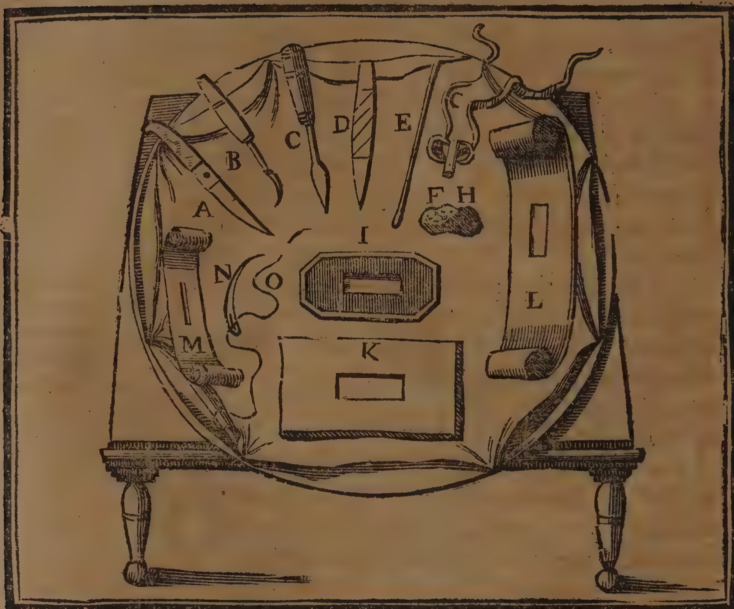
bouts du ſternum, qu'on donne à tenir au malade avec ſes deux mains afin qu'il ne ſerre luy-même qu'autant que cela luy laiſſe la liberté de reſpirer. On tient à la bouche une lancette ouverte comme dans une ſaignée ordinaire, on la prend de la main droite ou de la gauche ſelon le côté où il faut faire la ſaignée, & de l'autre main affermiſſant la peau en la tirant entre deux doigts on fait la ponction dans la veine, puis l'élevation pour fendre le vaiſſeau en retirant la lancette : cette ouverture doit être plus grande qu'aux ſaignées du bras, parce que ces veines du col ſont plus groſſes.

Ce qu'on met ſur la playe aprés la ſaignée.

On tire la quantité de ſang néceſſaire & telle que l'a ordonné le Medecin qui eſt preſque toûjours preſent à ces ſortes de ſaignées, parce qu'il arrive quelque fois que le malade s'évanoüit par la perte ſubite que les organes renfermez dans la tête font d'une partie du ſang qui les animoit ; ou bien il ſurvient d'autres ſymptomes critiques qui doivent faire changer le traitement de la maladie : la ligature étant ôtée le ſang ne coule plus, parce qu'il tombe en droite ligne dans la ſouclaviere ; mais on ne laiſſe pas que d'y mettre une compreſſe, & par deſſus une bande qu'on tourne autour du col, & qu'on ſerre médiocrement ; c'eſt une des ſaignées que les Aſpirans qui ſe font paſſer Maîtres à Paris ont coutume de faire dans la ſemaine des ſaignées.



FIG. XXIX. POUR LA BRONCOTOMIE.




DE LA BRONCOTOMIE.

LA Broncotomie eſt une operation par laquelle l'on ouvre la trachée artére pour donner moyen à l'air d'entrer dans les poumons, quand d'ailleurs il y a quelque obſtacle qui ne luy permet pas de s'y inſinuer. Fabricius dit qu'il a toûjours regardé cette operation comme une des principales & des plus néceſſaires. Et veritablement auſſi-tôt qu'on a fait à un pauvre malade qui étouffe manque de reſpiration, une petite ouverture entre deux branches ou deux anneaux de la trachée artére pour donner entrée & iſſuë à l'air, vous le voyez revenir comme de la mort à la vie, dés le même inſtant; & cet effet eſt ſi ſenſible & ſi prompt qu'il paroît un miracle.

Ce mot de Broncotomie est derivé de *Broncos* qui signifie Bronches, & de *temnein* qui veut dire couper : on ne coupe pas neanmoins les bronches dans cette Operation, on fait seulement une légere division entre deux bronches. Le nom de laringotomie que quelques-uns luy ont donné ne luy convient pas, parce qu'on ne touche point au larynx, & qu'au contraire on recommande de s'en éloigner le plus qu'il est possible, afin que l'incision ne puisse point augmenter l'inflammation qui est aux muscles du larynx.

Echimologie de ce mot.

Il y a une grande contestation entre les Auteurs, pour sçavoir si on doit pratiquer, ou rejetter cette Operation; les uns & les autres ne manquent point de raisons pour appuyer leur opinion : je vais vous les rapporter, afin que vous jugiez avec plus de lumiére sur ce que vous devez entreprendre.

Contestation entre les Auteurs sur ce sujet.

Ceux qui désaprouvent cette Operation disent qu'elle est absolument inutile en beaucoup d'occasions où il y a difficulté de respirer, comme lorsque cette difficulté de respirer dépend d'une apoplexie, d'une pleuresie, d'une peripneumonie, ou d'une plénitude dans le conduit de la trachée artére, & qu'il n'y a que dans l'esquinancie où elle peut avoir quelque avantage : mais qu'en ce cas on l'ordonne si tard, & quand le malade est si prest d'étouffer qu'en la pratiquant on avance sa mort, & on encoure la honte & le mépris du public qui au lieu de s'en prendre à la maladie qui étoit mortelle accuse le Chirurgien d'avoir égorgé le malade; & Fabricius même qui loüe cette Operation, dit que les Chirurgiens de son tems n'osoient l'entreprendre, & qu'à leur imitation il ne l'a jamais faite.

Les raisons de ceux qui la conseillent sont qu'on ne la fait que comme l'extrême remede, tous les autres ayant été inutiles, & le malade étranglant & suffoquant faute de respirer, & quand on a des si-

gnes que ce qui empêche l'air d'entrer est au dessus du larynx : ils ajoûtent que cette Operation n'est point dangereuse d'elle-même & qu'elle ne peut avoir de mauvaises suites, la playe qu'elle fait étant de celles qui se guérissent avec un peu de patience ; qu'elle n'est pas des plus mal aisées à executer ; que quand même on n'en tireroit pas le fruit qu'on s'étoit proposé, & que le malade mourroit, ce ne seroit point l'Operation, mais la maladie qui l'auroit tué : que le Chirurgien remplit son devoir en tentant un remede incertain plûtôt que de laisser perir le malade ; & qu'enfin on ne doit point se soucier des faux raisonnemens du public qui ne sçachant pas les conséquences nécessaires d'un mal, a coutume d'en attribuer les sinistres évenemens aux circonstances qui les accompagnent.

La maladie qui nous oblige de faire la broncotomie est l'esquinancie ; mais comme il y a plusieurs sortes d'esquinancie, & que cette Operation ne convient qu'à une d'elles, on est obligé de la bien distinguer des autres.

Deux sortes d'esquinancie.

On établit en général deux espéces d'esquinancie, la fausse & la vraye. La fausse est un dépôt de serositez ou de pituite qui abreuve les glandes de la gorge sans fiévre, sans inflammation, & sans grande difficulté d'avaler & de respirer : le vraye est une inflammation & un gonflement des muscles du larynx avec fiévre, chaleur & ardeur à la gorge, respiration difficile, suffocation & douleur en cette partie ; le malade ne peut rester couché, & toutes les matiéres liquides comme les bouillons & la boisson qu'il veut avaler, luy reviennent par le nez.

Division des vrayes esquinancies.

Mais il y a deux sortes de vrayes esquinancies, l'une externe, & l'autre interne : celle-là est une inflammation des muscles exterieurs du larynx dans laquelle la gorge paroît plus tumefiée en dehors qu'en dedans, & alors elle est moins dangereuse,

parce que la tumeur se jettant en dehors ne presse point les passages de l'air ni ceux du boire & du manger : l'interne consiste dans l'inflammation & l'enflure des muscles internes du larynx qui sont quatre petits muscles situez interieurement dans le larynx, deux qu'on appelle aritenoïdiens, & les deux autres tiroaritenoïdiens ; leur action est de fermer le cartilage aritenoïdes qui a la forme du bec d'une aiguiere : quand ces muscles sont enflez ils font tellement clorre le cartilage que l'air ne pouvant passer les malades sont prêts d'étouffer ; c'est cette esquinancie qu'on juge mortelle par cette raison, & qui a besoin de notre secours.

On suppose que le malade aura été saigné des bras copieusement, & même de la jugulaire, que tous les remedes ordonnez & necessaires en pareille occasion où il s'agit de relâcher les fibres musculeuses & de diminuer l'effervescence du sang, auront été pratiquez, qu'on est certain que l'empêchement de la respiration est au larynx, que le malade a des forces suffisantes, qu'il y a lieu d'esperer qu'en faisant entrer l'air dans les poumons on lui sauvera la vie, & qu'il periroit infailliblement sans l'Operation dont tous conviennent unanimement : & voici comment on doit s'en acquitter.

**Précaution avant que d'Operer.**

Avant l'operation il faut disposer l'appareil tel que vous le voyez sur la planche XXIX. on le mettra dans un bassin qu'on fera tenir auprés de soy par un serviteur, puis on situera le malade à son avantage. Les uns veulent qu'il soit couché pour la commodité de l'Operateur, d'autres prétendent qu'il soit assis, afin d'avoir la respiration plus libre pendant l'Operation : il y en a qui le font coucher à demi, la tête panchée en arriere pour mieux presenter le col ; & d'autres s'opposent à cette situation, disant que c'est le moyen de faire étrangler le malade quand le col est enflamé & qu'il y a une enflure

considerable : mais on laisse à la discretion du Chirurgien de placer son sujet de la maniere la plus commode pour l'un & pour l'autre. Ensuite il marquera l'endroit où il veut faire son ouverture : quelques-uns veulent que ce soit entre la deuxiéme & la troisiéme des bronches quand la tumeur n'est pas grosse ; & quand la gorge est fort enflée, ils conseillent d'ouvrir entre la troisiéme & la quatriéme pour s'éloigner du larynx ; mais quelquefois cette partie est si tuméfiée, ou le malade si gras qu'on ne peut pas au toucher compter les cartilages, il faut alors marquer l'endroit un pouce au dessous du larynx.

Premiere partie de l'operation.

Dans l'operation il faut pincer la peau à l'endroit désigné, la faire tenir d'un côté par un serviteur, & de l'autre la tenir soy-même de la main gauche ; puis avec un petit bistouri droit A couper les tégumens sur le lieu marqué, & les ayant lâchez, on séparera avec un déchaussoir B les muscles sternotiroïdiens qui montent du sternum le long de la trachée-artére pour s'aller inserer aux parties laterales du cartilage tiroïde : ces muscles étant séparez l'un de l'autre, on découvre les bronches de la trachée-artére, qui sont des anneaux cartilagineux posez & attachez les uns sur les autres, formant par leur union un conduit toûjours ouvert qu'on nomme la trachée ou l'âpre artére. On prend ensuite un petit instrument fait comme un perce-lettre appellé broncotomiste C, ou à son défaut une lancette armée D & environnée d'une bandelette pour la tenir ferme avec son manche, on la plonge entre deux anneaux, & on ne l'enfonce point trop avant de crainte de piquer la trachée-artére dans sa partie posterieure. Avant que de retirer l'instrument on introduit dans l'ouverture un stilet E, qui sert à y faire entrer une canule d'argent F, qui doit être courte de peur de toucher au fonds de la trachée-artére, percée de son long & à son extré-

Seconde partie.

De la canule.

mité, pour laiſſer la liberté à l'air d'entrer & de ſortir, & qu'on choiſit plate pour s'accommoder à l'eſpace d'entre les deux bronches, & ayant deux petits anneaux à ſa tête pour y paſſer un ruban G, & l'attacher autour du col ; quand la canule eſt placée, l'air entre & ſort librement, & l'operation eſt finie.

Quelques-uns veulent qu'on exécute cette operation par une ponction ſeule, & qu'avec le broncotomiſte ou la lancette on ouvre la peau & l'entre-deux des cartilages bronchiques, & qu'on ne tire point l'inſtrument entré dans la trachée-artére, avant que d'y avoir mis un ſtilet pour y conduire la canule, de cette maniére l'operation eſt plûtôt accomplie, moins cruelle, & plus aiſée à guerir. Bonne pratique de quelques-uns.

Aprés l'operation on fait une petite poſe pour laiſſer reſpirer le malade pendant quelque tems, puis on le panſe en mettant ſur l'ouverture un petit morceau d'éponge H trempé dans du vin chaud, & exprimé avant que de le mettre : il n'y faut point fourrer de cotton, ni de charpie, de crainte que l'air n'en fiſt entrer quelque particule dans la trachée-artére, ce qui cauſeroit une toux violente, comme à ceux à qui il eſt tombé quelque goute de liqueur dans le larynx pour avoir voulu rire ou parler en beuvant ; & c'eſt ce qu'on appelle faire du vin de Nazaret. Si l'éponge étoit trop fine ou trop épaiſſe, & que l'air eût de la peine à entrer, il la faudroit changer, ou n'en point mettre, parce qu'on ne fait cette operation que pour laiſſer la liberté à l'air de faire ſon chemin. On met enſuite un emplâtre I, une compreſſe K, & un bandage feneſtré L qu'on ne ſerre que médiocrement, à cauſe que ces parties étant nerveuſes & trés-ſouples, elles ne peuvent ſouffrir la contrainte ſans incommoder beaucoup. Panſement.

Cet appareil ne doit ſubſiſter que trois ou quatre

Moyen de refermer la playe.

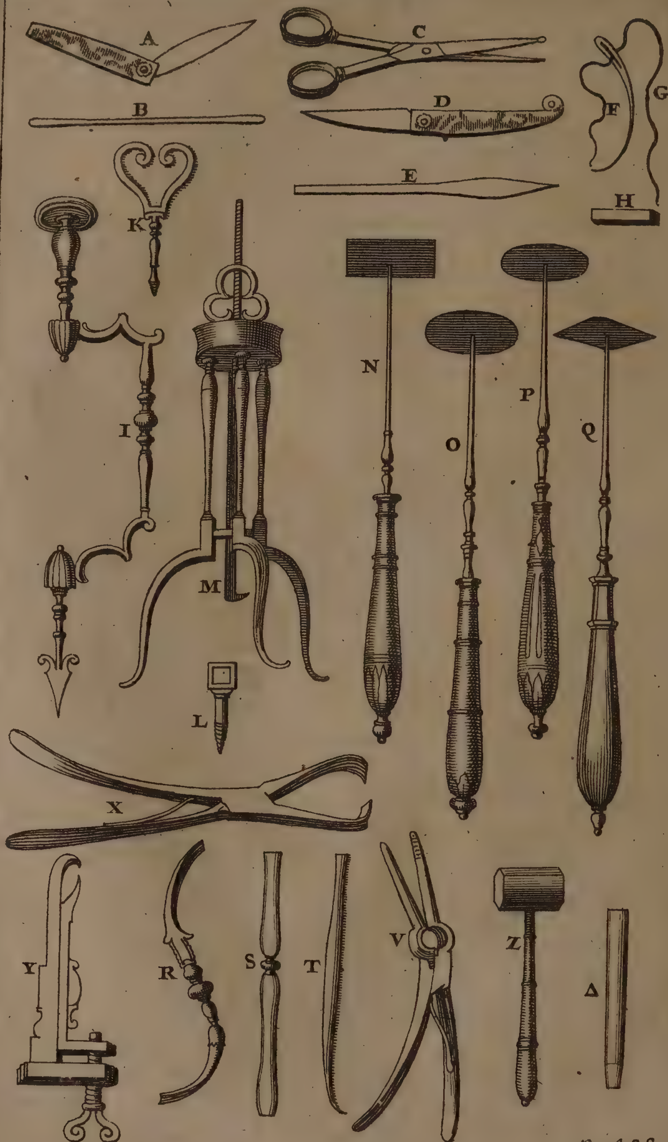
jours; car dans ce tems ou le malade meurt, ou l'obstacle qui interdisoit l'entrée à l'air est levé, de sorte que l'inflammation étant cessée, l'enflure diminuée, & l'air reprenant sa route ordinaire, on ôte la canule, & on travaille à guerir la playe. Pour cet effet on en rapproche les lévres l'une de l'autre avec un bandage incarnatif M qui se fait en posant le milieu de la bande derriere le col, d'où on vient la passer par devant pour croiser les deux chefs de la bande sur la playe; par ce moyen & avec un baume qu'on met dessus on tâche de recoler au plûtôt ces deux lévres.

Si le bandage ne réüssissoit pas, il faudroit faire quelques points avec cette aiguille courbe N, enfilée d'un fil ciré O; car on ne sçauroit trop tôt reboucher la playe de la trachée-artére, vû que l'air qui entre par cette ouverture, est regardé comme un air étranger, parce qu'il n'est point modifié & temperé comme il doit être par la bouche & par les narines, avant que de toucher à une substance aussi délicate que celle des poumons qu'il pourroit fatiguer par la suite. Entre les mains d'un bon Chirurgien la cure de cette playe est facile, parce qu'il la traite avec méthode, & suivant les regles constantes de la meilleure pratique.

Fausse opinion.

Il y a des Auteurs qui la croyent difficile & même impossible; ils disent que ces parties étant cartilagineuses elles ne peuvent pas se reprendre comme les charnuës; mais l'experience détruit cette raison. Fabricius nous assure qu'une servante qui s'étoit coupé la trachée artére, en guerit; & j'ai pansé à Saint Germain un homme qui reçut un coup de pistolet étant à une chasse de Sanglier, la balle entroit par le côté droit du col, & sortoit par le gauche, lui perçant la trachée-artére, dont néanmoins je l'ay parfaitement bien gueri.

XXX. POUR LES FRACTURES DU CRANE.





# OPERATIONS DE CHIRURGIE,

## SIXIE'ME DE'MONSTRATION.

### *Des Opérations qui se pratiquent à la Tête, & aux Yeux.*

### ET PREMIEREMENT DU TREPAN.

MESSIEURS, de toutes les opérations particulieres que demandent les maladies de la tête, n'y en ayant gueres de considerables & d'usitées que celle du Trepan; nous y joindrons celles qui se font aux yeux & aux parties qui en dependent, afin de remplir le tems destiné à notre Démonstration.

Il est bien vray que les Anciens en pratiquoient un grand nombre à cette partie: ils faisoient au front trois incisions en long jusqu'à l'os de la longueur de deux doigts, pour couper tous les vaisseaux

qui étoient entre deux taillades ; ils appelloient cette operation, *hispospatisme*, du nom de l'instrument dont ils se servoient, qui auroit la figure d'une spatule. Ils faisoient encore au dessous de la suture coronale une incision qui s'étendoit d'une temple à l'autre & penetroit jusqu'au crane duquel ils separoient le pericrane : ils avoient donné à cette operation le nom de *periskitisme*, derivé de *peri* autour & de *Skitizein* qui veut dire écorcher ou racler. Ils appliquoient aussi des cauteres ou potentiels ou actuels sur la suture coronale pour corriger, à ce qu'ils prétendoient, l'intemperie froide & humide de la tête : leur dessein étoit d'empêcher par de tels moyens le depôt des humeurs sur les yeux & sur beaucoup d'autres parties, & ainsi de les préserver d'une infinité de maladies ; mais on les a trouvé si cruels & si peu utiles qu'on ne les pratique plus au-aujourd'huy.

L'operation du trepan que je me propose de vous demontrer ne convient point aux playes du cuir chevelu, ni à celles des tegumens de la tête, c'est pourquoy je ne vous parleray pas de ces playes ; & comme elle ne se fait qu'aux blessures du crane, desquelles même il y en a quelques-unes où elle n'est pas necessaire, il faudra vous en établir les differences afin que vous soyez instruits de celles qui en ont besoin, & de celles où on se dispense de la faire.

Differentes sortes de fracturesdu crane.

Les especes de fractures du crane sont en grand nombre, elles ont toutes leurs noms particuliers ; & comme ce sont les Grecs qui les ont nommez, la barbarie & la rudesse de leur prononciation poura effrayer le jeune Chirurgien à qui ils paroîtront au commencement difficiles à retenir : mais pour peu qu'il s'y accoutume il demeurera d'accord qu'il étoit mal-aisé de leur en trouver de plus convenables, & dont l'étimologie fît aussi bien entendre la nature de ces playes.

Je les reduis à douze que je vais vous expliquer les unes aprés les autres. Je raporterai d'abord leur nom Grec, & je vous dirai ensuite celui que les Latins leur ont imposé, puis nous viendrons au nom François sous lequel nous les connoissons ; cette methode vous en donnera une idée qui s'imprimera dans votre memoire sans beaucoup de peine.

*Hedra* derivé d'*hezein* qui veut dire seoir, en Latin *sedes* ou *vestigium*, en François *marque* ou *siége*, est une tres-simple incision au crane où le coup ne laisse que la marque sans penetrer au-delà. De celle qu'on nomme *hedra* ou siége.

*Eccope* est devrivé de *en* qui signifie entre, & de *coptin* couper, en Latin *incisio* ou *excisio*, en François *coupure, incision*; c'est une solution de continuité en l'os, laquelle ne s'étend pas plus loin dans la partie que l'instrument qui a fait le coup. L'eccope.

*Diacope* vient de *dia* qui signifie par, & de *coptin* couper, en Latin *præcisio* ou *dissectio*, en François *taillade, dissection*; c'est une espece de fracture au crane dont le coup a été donné de biais, & où la piece de l'os n'est qu'à demi emportée. Diacope.

*Aposkeparnismos* est tiré de *apo* qui signifie decouper, & de *skeparnos* une hache ou doloire, en Latin *dedolatio*, en François *dedolation*; c'est une solution de continuité au crane où la piece est emportée & coupée comme si la doloire ou la hache y avoient passé. De l'aposkeparnismos.

*Trichismos* qui vient de *trix* un poil, en Latin *rima capillaris*, en François *fente capillaire*; est une fracture ou la fente du crane est si fine & si deliée, qu'elle ressemble à un cheveu ; pour la decouvrir, il faut quelquefois mettre de l'encre sur le crane, & aprés l'avoir essuyé, on apperçoit la fente par le trait que cette teinture y laisse. Du trichismos.

*Rogma* de *Rygnyin*, qui veut dire diviser, en Latin *rima*, *scissura*, en François *fente* ou *félure*, est Du rogme.

une fente apparente, qui s'étend au de-là de l'instrument avec quoi on a frappé, & par laquelle l'os ne s'écarte point de sa place, ses pieces divisées restant égales & continues; ces fentes se font au crane comme celles qui se font aux pots de terre.

Definition de l'apikima. *Apikima* de *apo* & de *ikima* qui veulent dire redoublement de fracas ou de bruit par écho, en Latin *resonatio*, en François *contrecoup* ou *contrefente*, est une espece de fracture du crane faite en la partie opposée à celle qui a reçû immediatement le coup.

Du tlasis. *Tlasis* ou *phlasis*, en Latin *contusio*, & en François *contusion* ou *collusion*, c'est-à-dire écachement ou froissure est une contusion en l'os, causée par quelque effort externe, ou bien une dépression ou un enfoncement fait avec violence à la superficie exterieure du crane, laquelle est rentrée en dedans sans aucune fente, comme se font les enfonçures aux pots d'étain.

De l'entlasis ou écrasement. *Entlasis* ou *Ecphlasis*, en Latin *introitus desidentia* ou *illisio*, en François *embarure*, *desidence*, ou *écrasement*, c'est une fracture du crane où il y a plusieurs fentes & où il est brisé en plusieurs morceaux.

De l'ecpiesma. *Ecpiesma* derivé de *ec* qui veut dire dehors & de *piezein* presser, en Latin *depressio*, en François *enfonçure*, ou *embarrure avec esquilles*, c'est une rupture du crane en plusieurs pieces, dont quelques-unes ou toutes pressent & blessent les membranes.

De l'engissoma. *Engissoma* derivé de *en* qui signifie dedans, & de *gissin* courber, en Latin *appropinquatio*, en François *approchement*, c'est une fracture du crane, en laquelle un des bouts de l'os séparé est enfoncé sur la dure-mere, l'autre bout relevé en dehors, faisant le pont-levis.

Du camarosis. *Camarosis* de *camare*, qui veut dire une voute, en Latin *testudinatio* ou *fornicatio*, en François *vouture* est une espece de fracture du crane où le milieu

de l'os fracturé s'éleve en forme de voute, & reſſemble au dos d'une tortue.

Reduction de toutes ces fractures.

Mais je reduis toutes ces fractures du crane ſous trois genres, ſous l'inciſion, ſous la fente, & ſous la contuſion, qui renferment les douze fractures dont je viens de vous parler.

De l'inciſion.

L'inciſion eſt une petite playe au crane qui ne va pas plus loin que l'inſtrument qui l'a faite : elle en contient quatre qui ſont les premieres, ſçavoir l'*hedra* qui n'eſt qu'une ſimple marque ; l'*eccope*, qui eſt une petite inciſion ; le *diacope*, qui n'enleve point la piece de l'os ; & l'*Apoſkeparniſmos*, qui emporte la piece comme un coup de hache : ces quatre playes du crane ne demandent point le trépan.

De la contuſion.

La fente eſt une ſolution de continuité au crane qui va plus loin que l'arme qui a donné le coup, elle comprend trois ſortes de fractures, ſçavoir, le *trichiſmos*, ou la ſciſſure capillaire, le *rogme* ou la fente apparente, & l'*apichima*, ou le contrecoup : L'opération du trepan convient à ces trois eſpeces.

La contuſion eſt une dépreſſion violente faite par quelque inſtrument contondant qui rompt & ſépare les parties du crane qui étoient unies enſemble ; elle a ſous elle cinq autres eſpeces de fractures, ſçavoir, le *tlaſis*, ou l'enfonçure ſans fracture apparente, l'*entlaſis*, ou l'écachement & la briſure de l'os, l'*ecpieſma*, où les eſquilles preſſent la dure-mere, l'*engiſſoma*, où l'os eſt en forme de pont-levis, & le *camaroſis*, où l'os eſt en voute & fait comme le dos d'une tortuë. Ces cinq ſortes de fractures ne ſe peuvent guerir ſans le ſecours du trépan, excepté le *tlaſis* où l'os peut aux enfans faire reſſort & ſe remettre immediatement aprés le coup reçû.

On convient de toute ces fractures du crane,

excepté de l'*apékima*, qui est le contre-coup.

Du contre-coup.

Tous les Anciens ont établi comme certain, & ils nous en parlent comme s'ils l'avoient vû arriver plusieurs fois; ils veulent que ce soit l'air du dedans de la tête, lequel étant poussé par la violence du coup à la partie opposée à celle qui a été immediatement frappée, fait fendre celle-là plûtôt que l'autre, quand elle y est beaucoup plus disposée, & ils appellent cette playe contre-fente. Mais quelques Modernes la contestent, croyant prouver par des raisons physiques & démonstratives que le contre-coup ne se sçauroit faire, parce que le crane est composé de plusieurs pieces jointes ensemble, ce qui doit amortir le coup; & qu'il n'en est pas de même du crane que des pots de terre qui par une vertu élastique se cassent quelquefois à la partie opposée à celle qu'on frape; car la grande liaison de leurs particules fait qu'elles resistent toutes à la fois, & losqu'il y a moins d'union & de fermeté en un endroit qu'en un autre, c'est là où ils se brisent. On ajoute que ces mêmes Anciens donnant pour usage aux sutures d'empêcher qu'une fracture ne passe d'un os du crane à un autre, semblent contredire au principe sur lequel ils fondent le contre-coup: on soutient enfin que s'il s'est trouvé des fentes en d'autres endroits qu'en celuy où le coup avoit été directement appliqué, cela vient par un second ou troisiéme coup reçû, ou par une autre chute dont le blessé ne se ressouvient point, parce que la force du premier coup, ou de la premiere chute l'ayant tout étourdi l'aura empêché de sçavoir ce qui se sera passé ensuite.

Histoires qui le prouvent.

Je serois assez porté à suivre le sentiment des Modernes, si deux faits qui me sont tombez entre les mains, ne me confirmoient pas dans l'opinion des Anciens; les voici. A Versailles en 1690. un

Palfrenier de M. le Duc de Chevreuse, allant abreuver ses chevaux tomba la tête sur le pavé, on le reporta à l'Hôtel ayant perdu connoissance. Je fus appellé aussi-tôt, & je lui trouvai une playe sur le coronal ; je la dilatai assez pour y appliquer le trepan ; le lendemain ayant vû une fracture a l'os, je le trepanai, il demeura toûjours sans connoissance. Trois jours aprés une tumeur ayant paru sur l'occipital, je l'ouvris, & remarquant qu'il étoit fracturé, j'y fis un second trepan ; il sortit par l'un & par l'autre beaucoup de sang, & à mesure que ce sang sortoit le jugement lui revenoit ; je continuai à le panser, & il guerit. En 1692. une fille de neuf ans se trouvant auprés de gens qui jouoient aux quilles ; la boule jettée en l'air au lieu de tomber dans le quillier tomba sur la tête de la petite fille qui en fut assommée, on la porta chez son pere qui tenoit un cabaret auprés des Recolets. On me vint chercher, j'observai deux grosses contusions sur les parietaux, j'ouvris la plus grosse où j'apperçus l'os fracturé, & je la trepanay ; deux jours aprés, l'autre contusion ne diminuant point, je fus obligé de l'ouvrir, & y ayant trouvé une fracture, je ne me pus pas dispenser d'y faire encore un trepan, la connoissance lui revint peu à peu, les accidens se dissiperent à mesure que les playes suppuroient, & elle en guerit. La premiere de ces histoires prouve le contre-coup de devant en derriere, & la seconde montre qu'il se peut faire d'un còté de la tête à l'autre, car il n'est pas vray qu'ils ayent reçû chacun deux coups differens, & justement aux endroits où on établit les contrecoups.

Les signes des fractures du crane tirez des meilleurs Auteurs & mis en ordre par les Modernes, sont de deux sortes, ou sensibles, ou rationels. Deux sortes de signes.

Les signes sensibles, sont ceux qui tombent sous les sens du malade & du Chirurgien. Ceux qui re-

gardent le malade, sont d'avoir ouy du bruit & un craquement à l'os au moment qu'il a été blessé ; d'entendre lorsqu'on frape sur l'os découvert, un son comme celui d'un pot fêlé ; de sentir un ébranlement douloureux qui lui repond à la playe quand il serre quelque chose entre les dents : ce dernier signe n'est pourtant pas constant & certain, j'en ay vû à qui on faisoit serrer un mouchoir entre les dents, & qui en le tirant ne sentoient point de douleur à la playe, quoi qu'ils eussent le crane fracturé, & d'autres qui en sentoient, quoi qu'il n'y eût point de fracture, parce que la playe étant au muscle crotaphite ou aux environs, l'effort & le mouvement de la machoire s'y communiquoit aisément.

Les signes sur lesquels le Chirurgien se fonde, sont tirez de trois choses, 1°. de la vûe, lorsque la fracture est tellement apparente qu'il la découvre par ses yeux : 2. du toucher, quand il la peut sentir avec le doigt : 3°. de la sonde qui luy fait rencontrer des inégalitez à l'os.

Les signes rationels dépendent 1°. de la cause efficiente; 2°. de la nature de la playe; 3°. des accidens.

Considerations sur la cause efficiente.

A la cause efficiente il faut considerer trois choses ; 1. celuy qui a frapé, sçavoir s'il est fort & robuste, s'il étoit en colere, s'il a frapé avec violence, & s'il étoit situé plus haut que celui qui a été blessé ; toutes circonstances qui dénotent que le coup a porté avec plus de force ; au lieu que des circonstances opposées marquent le contraire : 2. avec quoi on a frapé, par exemple, si c'est un bâton, on doit avoir égard à sa quantité, s'il est gros ou menu, à sa masse, s'il est d'un bois pesant ou leger, à sa figure, s'il est égal ou inégal, s'il est rond, quarré, ou triangulaire ; & enfin à la qualité & à la forme de sa substance ; si c'étoit un instrument de fer ou de plomb, tranchant ou obtus & contondant ;

ou bien

ou bien si c'étoit une pierre, sçavoir si elle étoit grosse ou petite, si elle est tombée de fort haut.

Touchant la nature de la playe il faut examiner 1. sa grandeur, car plus elle est grande plus on a lieu de soupçonner une fracture : 2. si elle est accompagnée d'une insigne contusion, ce qui marquera que le coup aura été contondant : 3. sa situation, parce qu'étant sur un os mince comme le pariétal, il pourra plûtôt y avoir fracture que sur un os épais & dur comme l'occipital.

Sur la nature de la playe.

Sur les accidens, on observera de quelle nature ils sont, car il y en a de primitifs & de consecutifs ; ceux-là arrivent dans l'instant de la blessûre ; par exemple le blessé aura été d'abord étourdi comme un bœuf qu'on assomme, & il sera tombé comme un sac de bled ; il lui sera survenu aussi-tôt un flux de sang par la bouche, par le nez, ou par les oreilles avec perte du jugement, de la voix & de la memoire : les consecutifs viennent ensuite de la fracture, comme les nausées, le vomissement, la fiévre & l'assoupissement.

Et sur les symptômes.

La connoissance de tous ces signes est avantageuse au Chirurgien pour porter son jugement qu'il tire de trois choses, de la nature de la playe, de la partie, & des accidens : 1. de la playe, en ce qu'elle pourra être grande seulement soit en apparence, comme celles où il y a de grands fracas ainsi qu'on en voit à l'armée ; soit en consequence, comme celles qu'on nomme *trichismos* & *rogme* qui ne paroissent que de petites fentes & qui quelquefois sont plus dangereuses que des embarures : 2. de la partie qu'on prend ici ou universellement de tout le corps comme de l'âge, de la temperature, & des forces ; ou particulierement, sçavoir de l'endroit où est la playe qui sera plus dangereuse à la partie anterieure, parce que les os y sont plus minces, qu'à la posterieure où ils ont plus d'épaisseur ; le peril étant encore

plus éminent ſur les temples, à cauſe de la délicateſſe de ces os & du muſcle crotaphite qui eſt trés-ſujet aux convulſions : elles ſont auſſi trés-dangereuſes ſur le ſommet de la tête au droit de la fontanelle, parce que l'os y eſt trés-mince, & que le coup y tombe plus à plomb ; ſur les ſinus ſourcilliers à cauſe de la liqueur mucilagineuſe qui en ſort ; & plus ſur les ſutures qu'ailleurs par le déchirement des petites fibres, & des vaiſſeaux qui vont & qui viennent pour la communication de cet endroit avec la dure-mere, ce qui fait un épanchement de ſang dans ces parties. 3. Des accidens qui ſont ou univerſels, comme la fiévre, la phréneſie, la convulſion & la paralyſie ; ou particuliers qui ſont ou bons comme une petite tumeur, une chair vermeille & une ſuppuration louable, ou mauvais comme une couleur livide ou noirâtre, une grande contuſion tant des chairs que de l'os, une matiere ou ſanieuſe ou d'une conſiſtence viſqueuſe, des lévres blafardes & applaties & une âpreté de l'os qui devroit être uni, poli & égal.

Premiere précaution. Faiſant attention ſur tout ce que je viens de vous dire le Chirurgien formera ſon prognoſtic qui doit toûjours être douteux particulierement aux playes de tête, car il y en a qui ne paroiſſent que légeres dans le commencement, & qui dans la ſuite conduiſent le malade au tombeau ; il faut ſe tenir ſur ſes gardes, beaucoup ſaigner pour empêcher l'extravaſion du ſang dans le cerveau, & ne pas imiter le Chirurgien d'une perſonne de qualité de la Cour, lequel ne voulut point ſaigner un Lieutenant des cent Suiſſes du Roy, qui étant tombé à la chaſſe s'étoit fait une grande contuſion à la tête ; le ſang épanché s'abſcéda, & il mourut dans les quarante jours.

C'eſt une erreur dont il faut ſe deſabuſer de croire qu'aprés les quarante jours le peril ſoit

paſſé : il eſt vray qu'au bout de ce terme on a lieu de bien eſperer ; mais il s'en eſt tant vu qui aprés ce tems ſont morts de leurs bleſſures, qu'on ne doit rien promettre de poſitif. Si le bleſſé fait quelque débauche de vin ou de femme, s'il eſt expoſé aux grandes chaleurs ou au grand froid, s'il eſt d'un temperament délicat, & que ſon pouls ne reprenne pas ſa premiere vigueur, ou enfin s'il n'a pas ſoin de ſe conſerver, il eſt en riſque même aprés le ſoixantiéme jour. Les Juriſconſultes ont reglé entr'eux que les dangers étoient paſſez dans les quarante jours, & que ſi un bleſſé expiroit aprés ce tems, ce n'étoit plus à cauſe de la playe ; parce qu'il falloit aux Juges un terme pour condamner ou pour abſoudre ceux qui avoient bleſſé : mais un Chirurgien prudent ne doit répondre de rien qu'au delà du centiéme jour.

La cure des playes de tête, quand le crane n'y eſt point intereſſé, ne differe de celles des autres parties qu'en quelques circonſtances qui ſont à obſerver. 1. Il faut avant toutes choſes raſer les cheveux, mais pour le faire avec moins de douleur on les humectera avec de l'eau & de l'huile mêlées enſemble, à quoy on a donné le nom d'hydræleum, prenant garde qu'il n'entre point de poil dans la playe : que ſi on n'avoit pas pu empêcher qu'il n'en fût entré, il la faudroit laver avec du vin tiéde avant que de la panſer. 2. On eſt obligé de ſe munir davantage contre le froid aux playes de tête qu'aux autres, parce qu'il eſt ennemi du cerveau, & il n'y faut jamais rien appliquer qui ſoit actuellement froid. 3. Dans le commencement on couchera le malade ſur la partie oppoſée à la playe pour éviter la fluxion & la douleur & dans la ſuite l'inflammation étant paſſée & la ſupuration ſurvenant on le fera coucher ſur la partie bleſſée, afin que le pus puiſſe ſortir de la playe avec plus de facilité.

La cure des playes de tête differe des autres.

Les playes où le crane eſt d'abord découvert, &

Traitement des playes de téte où le crane se découvre.

celles où il se découvre par la supuration qui se fait du pericrane dans la suite, l'os n'étant point offensé, n'ont besoin d'être traitées que comme les playes simples. On doit faire supurer plus long-tems celles qu'une contusion a causées, que celles qui ont été faites par incision, & quand le crane n'est que trés-peu découvert, il ne faut point trop tamponner la playe, laissant à l'os la liberté de se recouvrir, ce qu'il fait quelquefois sans s'exfolier, sur tout aux enfans. Mais quand il est beaucoup dénué, il en faut attendre l'exfoliation, qui arrive en plus ou en moins de tems selon que l'os est plus ou moins sec ou humide; & on ne mettra sur l'os rien d'onctueux, mais seulement un plumaceau plat imbibé d'eau de vie ou d'esprit de vin chargé d'uneteinture d'aloës, ou bien on versera sur l'os un peu du baume blanc de Fioraventi. L'exfoliation qui se fait n'est pas toûjours sensible, c'est-à-dire, qu'on ne voit pas une feuille d'os se séparer toute d'une piece, car elle est quelquefois insensible s'en allant avec la supuration par petites parcelles imperceptibles: mais soit qu'elle se fasse d'une maniére ou d'une autre, quand on voit une chair attachée à l'os on la laisse réünir avec celle des levres de la playe pour en produire une bonne cicatrice.

Figure des incisions pour préparer au Trépan.

Quand on a des signes que l'os est offensé, & qu'on croit devoir en venir au Trépan, si la playe n'est pas assez large pour le pouvoir appliquer, on la dilatera. Les incisions qui se font à ces playes doivent être en X ou en T ou en V ou en 7 de chifre: ce sont les figures les plus ordinaires qu'on donne à ces incisions selon la situation de la playe. Celles qui sont en X, qu'on appelle aussi cruciales parce qu'elles ont la figure d'une croix, se font sur le milieu des os coronal & parietaux. Quand la playe approche de quelque suture, on les fait en T retranchant la jambe qui auroit avancé sur la suture; mais

on en prolonge auſſi la jambe opoſée pour découvrir ſuffiſamment le crane. Celles qu'on fait proche du muſcle temporal ou des ſutures ſont figurées en V ou en 7. pour tâcher de ne point dépouiller ces parties : mais en general on s'acommode à la figure & à la ſituation de la playe qui ne nous permet pas toûjours de les former comme nous le voudrions.

Quand il n'y a point de playe, & que nous trouvons à la tête une groſſe contuſion faite par quelque grand coup reçu, ou par une chute, que le bleſſé a perdu conoiſſance, qu'il ſaigné ou du nez, ou de la bouche, ou des oreilles ; il faut au plûtôt ouvrir la contuſion par une inciſion qu'on fera avec la lancette à abſcés A. Si elle eſt beaucoup élevée, & qu'en l'ouvrant on trouve le pericrane ſeparé du crane, c'eſt ſigne que le coup a été tres-grand, & qu'il en faudra venir au trepan : on ſe ſert pour lors d'une petite ſonde plate B, qui eſt d'argent. qu'on coule entre le pericrane & le crane pour connoître juſqu'où va cette ſéparation, & pour nous en faciliter l'ouverture qui doit être proportionnée à la grandeur de ce qu'il y en a de ſeparé. Mais ſi la contuſion étoit legere, & que les ſymptômes ne fuſſent point preſſans, on tâcheroit de la reſoudre en raſant l'endroit, le baſſinant avec l'eſprit de vin, mettant l'emplâtre de betoine par deſſus, ſaignant le bleſſé, & luy faiſant garder un grand repos ; ſouvent on en guerit ſans faire d'ouverture. Pratique pour les differentes contuſions.

Si le Chirurgien eſt obligé ou de dilater une playe, ou d'ouvrir une contuſion, il faut qu'il prépare quantité de charpie, qu'il ait des poudres aſtringentes, & même quelques boutons de vitriol, en cas d'hemorragie : enfin ſon appareil diſpoſé, il fera garnir le lit, c'eſt à dire, mettre un drap en pluſieurs doubles ſous la tête à cauſe du ſang qui ſe répan- Appareil.

dra, puis la faisant tenir par un serviteur, il incisera ce qu'il jugera necessaire, se servant pour cela de l'instrument qui luy sera le plus commode. Si c'est une playe, & que la sonde coule entre le pericrane & le crane, il peut glisser la pointe de ses ciseaux C par le même chemin, & le découvrir ainsi; & lorsque le tout sera adherent, il employera le bistouri droit D, & appuyant le doigt index sur le dos de cet instrument, il coupera jusqu'au crane, & ensuite avec une feuille de myrthe E, il soulevera les bords de la playe en les écartant, & séparant le pericrane avec le moins de violence qu'il se pourra, pour diminuer la douleur qui ne manque point d'être trés-vive dans ce moment, à raison de la tension des membranes nerveuses ausquelles on cause des divulsions. La playe se trouvant suffisamment dilatée, on la garnira de charpie séche, pour cette premiere fois, afin d'imbiber & d'épuiser le sang qui en coule: si l'hemorragie étoit grande, le fonds de la playe étant garni de gros bourdonnets pour en relever les lévres, on acheveroit de la couvrir avec des plumaceaux plats chargez d'astringens, sur lesquels on étendroit un grand emplâtre, des compresses & pardessus tout, le couvre-chef que je vous ay fait voir dans la premiere Démonstration au nombre des bandages. Si on avoit ouvert une artere qui jettât beaucoup de sang dont les compresses & le bandage fussent traversez sans le pouvoir arrêter, il faudroit lever l'appareil, pour mettre sur l'endroit par où on verroit sortir ce sang un petit bouton de vitriol: mais la meilleure maniere est celle que nous propose Paré, sçavoir de passer un aiguille courbe, enfilée d'un fil ciré G, par dessous le vaisseau qui entrant d'un côté & perçant le cuir chevelu sort de l'autre, de telle façon que le fil embrassant l'artere, on la lie en faisant un nœud avec les deux bouts du fil sur

Maniere de faire cette opération.

Comment on arrête le sang d'une artere coupée.

une petite compreſſe de linge H, & par ce moyen on arrête ſurement le ſang, & on évite l'eſcarre que fait le bouton de vitriol.

Le lendemain au bout des vingt-quatre heures, qui eſt le tems ordinaire où on leve les appareils, on voit l'os à découvert, on l'examine pour connoître s'il eſt offenſé, prenant garde de ne ſe point tromper; car ayant fait l'inciſion la veille, la pointe du biſtouri pourroit avoir laiſſé au crane un trait en long qui reſſembleroit à une fente : on ne ſe méprendra pas auſſi ſur les ſutures, qui dans quelques ſujets ſéparent en deux l'os coronal ainſi que l'occipital, & qu'on traiteroit comme des fractures. Si on trouve une enfonçure, il faut la relever : ſi c'eſt une ſimple fente, il faut la ruginer ſuivant l'ancienne pratique, s'il y a des eſquilles qui piquent la dure-mere, on les ôtera; s'il y en a qui ayent des pointes qui ſortent en dehors, on les coupera; & s'il y a une embarure, il faudra trépaner. Diverſes pratiques pour differens cas.

Je vous ay dit que le crane étoit quelque fois enfoncé par une contuſion qu'on appelle *tlaſis*; qu'aux enfans le crane faiſant reſſort il ſe remettoit en ſon premier état : mais quand il ne ſe retabliroit pas, ſi l'enfonçure eſt petite & ſans accidens, il faut la laiſſer; elle peut demeurer, & le bleſſé guerir ſans ſuites fâcheuſes; au lieu que ſi elle étoit grande & qu'elle pût preſſer la dure-mere & le cerveau, il faudroit faire enſorte de la relever. A ce deſſein on fera un petit trou dans le milieu de l'os avec le perforatif I, qui ſert à y attacher un tirefonds K, dont le bout eſt à viſſe, au moyen duquel tirant de dedans en dehors, on tâche d'élever l'enfonceure : ſi la main ne ſuffit pas on accroche un autre petit tirefons L, à cet élevatoire triploïde M, ainſi appellé parce qu'il a trois pieds, qu'on poſe ſur la tête, puis tournant la viſſe qui eſt à ſa partie ſuperieure on fait peu à peu rehauſſer ce qui étoit deprimé : les os ayant repris

leur égalité, on ôte l'élevatoire & le tirefonds, on panse la playe comme celle où l'os est simplement découvert, & on continue ainsi jusqu'à guerison, à moins, qu'il ne survienne des accidens qui obligent d'en venir au Trépan.

Anciennement quand on trouvoit une fente au crane on se servoit de la rugine avant que de recourir au Trépan; c'est une Operation qu'on rangeoit sous la seconde espéce d'entamure qui se pratique aux parties dures, par le moyen de laquelle on ratissoit de l'os autant qu'on le jugeoit nécessaire. L'usage en étoit si commun que parmi les instrumens du Trépan il y avoit toûjours des rugines, & les couteliers y en mettent encore aujourd'huy quand on ne leur défend pas d'en faire. De ces rugines il y en a de pointues, de rondes, d'ovalaires, & de plates, dont on se servoit alternativement: par exemple, à une fente ou bien à une scissure on commençoit à ratisser avec cette rugine plate marquée N, puis avec cette ovalaire O, ensuite avec la ronde P, qui enfonçoit plus avant, & on finissoit avec la pointuë Q qui alloit jusques au fonds, observant de mouiller de tems en tems d'eau froide ces rugines quand on s'en servoit actuellement, de crainte qu'elles ne s'échaufassent en frotant contre l'os. Aprés qu'ils avoient trouvé le fonds de la fente ou de la scissure, ils répandoient des poudres céphaliques faites d'aristoloche, de myrrhe, & d'aloës, & par ce moyen ils croyoient s'exempter du trépan: mais à present on ne se sert plus de rugines, lorsqu'il y a une fente, parce qu'en tel cas il y a toûjours sur la dure mere du sang épanché que la rugine ne peut faire sortir, & qui demande absolument le Trépan pour avoir issuë, de peur que par son séjour venant à se corrompre il ne causât le dernier malheur. On ne perd donc point à ruginer, un tems qu'on doit employer à soulager le malade.

Si par l'ouverture on rencontre une embarrure appellée *ekpieſma*, dont une ou pluſieurs eſquilles preſſent la dure-mere, on fera ſes efforts pour les relever ou les ôter ſi elles ne tiennent pas beaucoup. On les releve avec l'un de ces trois élevatoires, le premier R eſt courbe, le ſecond S eſt plat, & le troiſiéme T eſt droit & un peu recourbé par le bout : ou bien on les emporte avec cette pincette V faite en bec de corbin. J'ay vû des fracas où aprés avoir ôté beaucoup de piéces oſſeuſes la dure-mere étoit decouverte à la grandeur d'environ la moitié de la main, & dont cependant les bleſſez ont gueri. J'ay dit qu'il falloit relever ou ôter les eſquilles, mais c'eſtoit en ſuppoſant qu'il y eût priſe ; car s'il ny en avoit point, il faudroit faire un trépan ſur l'os ſtable & ſain proche de la fracture : en gliſſant un élevatoire dans le trou du trepan, on relevera les unes aprés les autres toutes les eſquilles qui preſſoient la dure-mere ; & s'il étoit beſoin de les ôter, on tireroit dabord la plus aiſée à dégager, ce qui donneroit la facilité de retirer toutes les autres.

Uſage des élevatoires.

Quand la fracture eſt un engiſſoma où il y a des pointes d'os relevées en dehors, quelques-uns ordonnent de les couper avec ces tenailles inciſives X, & ſi on ne peut en venir à bout avec celles-là, ils veulent qu'on prenne ces autres Y qui ſont à viſſe, & qui les couperont infailliblement, parce qu'une viſſe peut avoir incomparablement plus de force qu'une main. On a auſſi inventé un petit marteau Z dont la tête eſt de plomb, & un petit ciſeau d'acier Δ bien tranchant, avec quoy on peut tailler ces eſquilles, comme on feroit une pierre, & le marteau étant de plomb les coups n'ébranleront pas tant le cerveau que s'il étoit d'une autre matiére ; mais je n'aprouve pas ni les tenailles, ni le ciſeau & ſon marteau; car ſi la pointe d'une piece d'os ſort en

Des tenailles.

Du marteau de plomb & du ciſeau.

dehors, il faut que l'autre bout pousse en dedans; & qu'ainsi travaillant rudement pour détacher cette piece, on risqueroit d'endommager la dure-mere. Si je vous ay rapporté ces operations anciennes, ce n'a pas été pour vous en conseiller, ni pour vous en dissuader entierement l'usage; mais seulement pour vous mettre devant les yeux diverses idées de pratique, afin que vous jugiez de celles qui doivent être suivies ou abandonnées en differentes rencontres.

Enfin si la fracture est telle qu'il faille absolument trépaner, c'est une operation qui ne doit point être differée; & comme elle est une des plus considerables de la Chirurgie, & qu'on a le plus d'occasion de pratiquer, le Chirurgien ne peut être trop circonspect & trop attentif sur tout ce que l'art exige pour la bien exécuter.

Toutes les peines que les Anciens se donnoient à inventer ces rugines, & ces autres instrumens que vous venez de voir, étoient pour se deffendre de ne trépaner que le plus tard qu'ils pouvoient: il falloit qu'il leur fût impossible de relever une enfonçure ou une contusion, & de redresser une embarrure, ou qu'ils eussent des signes certains d'un sang épanché sur la dure-mere, pour les déterminer à cette operation. Ils attendoient que les accidens leur marquassent sûrement la necessité indispensable de la faire, & quelquesfois ces mesmes accidens étoient si long-tems à paroître, que le trépan devenoit inutile quand ils avoient pris leur resolution: mais aujourd'huy qu'on est aguerry sur cette operation, on previent les symptômes, & il suffit d'avoir des marques qu'ils peuvent venir, pour aller au devant d'eux sans leur donner le tems de causer tout le desordre dont ils sont capables. Par exemple, si d'abord qu'un coup aura été receu à la tête le blessé tombe, & qu'il perde connoissance, en voila assez pour le trépaner, ces accidens arrivez à l'instant de la bles-

Symptômes qui doivent determiner à trépaner.

ſure marquent que la commotion ayant été grande, il doit y avoir du ſang extravaſé ; ſi on attend à connoître que ce ſang ſoit abſcedé, par des ſignes certains, comme la fiévre, la douleur de tête, l'aſſoupiſſement, alors quoyque le trépan donne iſſuë à cette matiere purulente, les mauvaiſes impreſſions & le déréglement qu'elle a fais par ſon ſejour, ne peuvent être reparés par tous les avantages de l'operation, & le malade n'y peut gueres ſurvivre.

Ce diſcours n'eſt que pour vous encourager dans la pratique de cette operation, & vous prouver que les momens en ſont chers, & qu'il les faut bien employer. Un jeune Seigneur étant tombé à la chaſſe avec Monſeigneur le Duc de Bourgogne, reçût une grande contuſion ſur un des pariétaux qui fut offenſé; je lui fis l'inciſion cruciale, & je le trépanai en préſence de M. Felix, le tout ayant été executé dans les premiéres vingt-quatre heures, le coup l'avoit tellement étourdi & ſtupefié, qu'il ne ſçavoit pas avant ſa guériſon avoir été trépané : ce fut cet étonnement qui nous fit juger qu'il devoit y avoir du ſang épanché dans la tête, & nous y en trouvâmes beaucoup : ſi nous avions attendu d'autres accidens pour nous le confirmer, notre operation differée n'auroit peut-être pas eû un ſi heureux ſuccez. Enfin ſi on blâme également ceux qui vont trop vîte, comme ceux qui different trop, il vaut encore mieux s'expoſer a pécher avec ceux-là ; car quoyqu'en ſuivant cette maxime on puiſſe trépaner quelqu'un que la ſuite temoigneroit avoir pû s'en paſſer, il eſt toutefois plus à propos dans une occaſion douteuſe d'avancer le trépan, parcequ'en l'avançant il ne peut d'ordinaire rien arriver de ſiniſtre, & qu'en le differant il n'y va pas moins que de la vie. Hiſtoire ſur ce ſujet.

Le trépan dont le mot dérive du vérbe Grec *trépanein* qui veut dire *tourner*, eſt une operation de Chirurgie miſe ſous la premiere eſpéce d'entameure : Parties ou l'on applique le trépan.

on l'applique aux parties dures, avec un inſtrument fait en forme de ſcie ronde, qu'on tourne pour enlever une partie du crane auquel cette operation convient preſque uniquement. Il y a des Auteurs qui l'ordonnent au ſternum & aux côtes : je l'ay vû faire au ſternum ; mais inutilement, car le bleſſé mourut ; & je ne l'ay vû jamais pratiquer aux côtes, je ne comprends pas auſſi comment elle s'y pourroit faire ſans caſſer des os ſi minces : c'eſt pourquoy nous ne la pratiquerons qu'à la tête où elle eſt abſolument neceſſaire en pluſieurs rencontres, puiſqu'il eſt indubitable que quantité de perſonnes luy ont obligation de la vie.

Lieu où le trépan réüſſit.

Le trêpan eſt plus heureux dans de certains païs que dans d'autres ; à Avignon & à Rome ils gueriſſent tous : mais auſſi les maux de jambes y ſont funeſtes, & pour en guerir il faut ſortir de la ville de Rome. A Paris le trépan eſt aſſez heureux, & encore plus à Verſailles où on n'en meurt preſque point : Mais ils periſſent tous à l'Hôtel-Dieu de Paris à cauſe de l'infection de l'air qui agit ſur la dure-mere, & qui y porte la pouriture. C'eſt en quoy les Adminiſtrateurs ne ſont point excuſables, vu que l'Hôpital eſt aſſez riche pour avoir un lieu dans un des Fauxbourgs de Paris où ils mettroient ceux qui ſeroient bleſſez à la tête ; par ce moyens ils en échaperoit beaucoup ; mais ils ont la cruauté de voir qu'il ne s'en ſauve pas un ſeul, manque de cet expedient qui ne dépend que d'eux.

Raiſons qui empêchent de trépaner ſur certains endroits.

Tous les Auteurs nous marquent ſix endroits où ils nous defendent de trépaner ; 1°. ſur la fontaine de la tête aux enfans, parceque l'os n'y eſt pas aſſez ſolide pour ſuporter le trépan ; 2°. ſur les ſutures, à cauſe des vaiſſaux à qui elles donnent paſſage pour entretenir le commerce de la dure-mere avec le di-

ploë. 3°. Sur les ſinus ſourcillers, à raiſon de leurs cavitez où ſe filtre une humeur qui rendroit la playe incurable. 4°. Sur les temples tant à cauſe du muſcle temporal que parceque les os s'y articulant en maniére d'écailles, la piece d'os qu'on voudroit enlever, ſe ſépareroit en deux. 5°. Aux parties déclives ou inferieures de la tête, parce que le cerveau dans ſon mouvement continuel pouſſeroitla duremere en dehors. 6°. Sur les grandes embarrures, puiſque ces os ne tenant pas ferme, on ne pourroit pas appuyer deſſus le trépan ſans les enfoncer ſur la dure-mere. Ces précautions ſontjuſtes&fondées en raiſon;mais il ne faut pas les garder à la rigueur : quand le bleſſé eſt en peril, il ſaut aller ſon chemin, & courir plûtôt le riſque des inconveniens attachez à ces endroits, que de laiſſer perir le malade ; il faut pourtant s'en éloigner autant que la figure & la ſituation de la playe le peuvent permettre. C'eſt au Chirurgien à faire de ſon mieux dans de pareils cas : mais qu'il n'ait pas l'inhumanité de voir expirer ſon bleſſé faute du trépan qui en a guéri une infinité qu'on croyoit deſeſperez.

Dans pluſieurs operations il y a deux tems, l'un d'élection, & l'autre de néceſſité ; mais dans celle-cy nous ne connoiſſons point le tems d'élection, à moins que ce ne ſoit pour l'avancer ou pour la differer de quelques heures ; il n'y a que celuy de néceſſité qui nous determine, & elle eſt toûjours preſſante tant par les accidens préſens, que par ceux qui peuvent ſurvenir à tous momens, & qu'il faut prévenir, c'eſt pourquoy on doit aller au plus ſeur qui eſt de trépaner promptement.

Il ne faut point ſe ſervir du trépan exfoliatif, je ne ſçay point qui peut l'avoir inventé, car cette maniere de percer l'os en le ratiſſant, & en enlevant pluſieurs feuilles les unes aprés les autres, doit beaucoup ébranler la tête, & faire plus de

Inconvenient du trépan exfoliatif.

mal qu'elle ne procure d'utilité : il a dans ſon milieu une pointe qui ſert à l'arrêter ; mais qui peut bleſſer la dure-mere, parce qu'on n'a pas la liberté de l'ôter comme on fait l'aiguille aux trépans ordinaires. Je ne ſuis pas le premier qui en ait condamné l'uſage, puiſqu'on a ſuprimé cet inſtrument, & que vous ne le voyez plus parmi les trépans nouvellement faits ; je vous le preſente dans la planche XXXI. afin que vous ſoyez convaincus de ſon défaut.

Des trépans ordinaires.

Dans les trépans il y a trois couronnes, l'une petite, l'autre moyenne, & l'autre plus grande ; on demande de laquelle des trois il faut ſe ſervir ; & quelle quantité d'os il faut ôter. Les Auteurs répondent qu'en general il faut préferer la plus petite, parce qu'on ne doit découvrir du cerveau que le moins qu'on peut ; & qu'une grande ouverture eſt plus difficile à guerir : mais il eſt des occaſions où la grande couronne convient mieux ; par exemple à deux ſciſſures, quand elle peut les embraſſer toutes deux à la fois ; il vaut mieux s'en ſervir que d'être obligé de faire deux trépans avec une petite.

Nous avons remarqué ſix endroits où il eſt défendu de trépaner, voyons ceux où on doit appliquer le trépan ; generalement parlant c'eſt toûjours à l'endroit du coup ; mais en particulier il y a des circonſtances où on a raiſon de s'en éloigner, c'eſt ce qu'il nous faut obſerver avant que de venir à l'operation.

Circonſtances à obſerver pour l'application du trépan.

1°. Quand la playe eſt aux parties ſuperieures de la tête il faut trépaner à la partie la plus inferieure de la playe pour faciliter l'écoulement du ſang, & des matieres : & lorſque la bleſſure eſt aux parties inferieures, nous devons appliquer le trépan au plus haut lieu, pour nous éloigner de la baſe du cerveau.

2°. Si c'eſt une fente, il ne faut poſer le trépan ni ſur le milieu de la fente, ni loin d'elle, mais il faut que les dents de la couronne ſoient ſur la fente, afin que l'os étant obligé de s'exfolier, les eſquilles ſe puiſſent ſeparer plus commodément.

3°. Dans une grande contuſion que le tire-fonds & l'élevatoire triploïde n'auront pas pu relever, on appliquera le trépan dans le milieu de l'enfonçure, afin que mettant les élevatoires dans le trou qu'il aura fait, on eſſaye de la remettre dans ſon niveau.

4°. Quoyque la contuſion ſoit legere ſans ſciſſure, & qu'elle ne paroiſſe que comme un écachement ſemblable à celui que fait un coup de marteau ſur du bois, il ne faut pas laiſſer que de trépaner, parceque les fibres de l'os y ſont deſunies: & alors c'eſt à l'endroit de la contuſion que l'operation doit être faite.

5°. Quand c'eſt un ecpieſma, c'eſt-à-dire une embarrure où il y a pluſieurs eſquilles qui preſſent & fatiguent les membranes interieures, il faut poſer le trépan ſur l'os voiſin qui doit être ſtable & ferme pour pouvoir ſoûtenir les petits efforts qu'on fait à le percer, & pour avoir la facilité de relever les eſquilles ſeparées en appuyant ſur luy les inſtrumens preparez pour cet effet.

6°. Pour un engiſſoma où une piece d'os fait le pont levis, & pour un camaroſis où le milieu de l'os fracturé reſſemble au dos d'une tortuë, il faut trépaner ſur la partie voiſine, afin de remettre enſuite ces os dans un état qui ne puiſſe nullement incomoder la dure-mere.

Tout étant bien conſideré, & l'operation reſoluë, le Chirurgien fera attention à tout cequi doit être prêt avant que de trépaner, aux choſes qui ſont à obſerver en trépanant, & à la conduite qu'il tiendra aprés avoir trépané.

Avant que de trépaner; il faudra s'il eſt poſſi-

Disposition du lieu pour le blessé.

ble, mettre le blessé dans une chambre éloignée de la rue & de tout bruit, en un lieu tranquile, & où il ne puisse pas entendre le son des cloches; il doit y avoir à la porte une portiere en dedans, & à la fenestre un double chassis, afin que l'air froid & les vents n'y puissent entrer; il seroit bon que le lieu fût mediocrement spatieux pour y entretenir un air moderé. Le Chirurgien disposera l'apareil qui consiste en premier lieu aux instrumens dont il a besoin pour faire l'operation; secondement aux choses necessaires pour penser aprés l'operation: c'est pourquoy il aura deux bassins, dans le premier il mettra les instrumens que vous voyez sur la planche XXXI. & dans le second tout ce qui pourra servir au pansement & que je vous montreray sur la planche XXXII.

De l'appareil.



FIG. XXXI. POUR LE TREPAN.




ON doit avoir préparé ces inſtrumens dans une chambre voiſine en les arrangeant dans un baſſin, ou dans un plat ſur lequel on aura étendu une ſerviette ployée, & les recouvrir d'une autre ſerviette avant que de les apporter dans la chambre du bleſſé, afin qu'il ne ſoit point effrayé à

SITUATION DU BLESSE'.

leur aſpect : Le malade ſera mis dans une ſituation convenable, c'eſt-à-dire, la tête tournée de maniere que la playe ſe trouve au lieu le plus élevé, pour y appuyer à plomb le trepan ; on avance le lit dans la chambre, afin qu'un ſerviteur puiſſe reſter au doſſier du lit pour tenir la tête avec plus de fermeté ; & ſi l'Operateur juge cette place plus commode pour luy, il s'y mettra : on poſe la tête du malade ſur un oreiller ſous lequel on a coulé une petite planche qui empêche qu'elle n'enfonce durant l'opération. Le Chirurgien ſe fera lier les cheveux par derriere, en ſorte qu'ils ne tombent point en devant quand il baiſſera la tête, & s'il a une perruque, il l'ôtera pour prendre un petit bonnet qui ne l'embaraſſe point : il doit faire tenir par quelqu'un du feu dans un réchaut B, au milieu du lit, il faut qu'il ſe faſſe éclairer de deux bougies de Commis A jointes & tortillées enſemble pour ne pas produire deux lumieres ſeparées ; ces bougies conviennent mieux que les autres, parce qu'elles ſe ployent aiſément, & qu'on peut les approcher & les éloigner de l'Operateur, comme on le trouve à propos. On découvre enſuite la playe qu'on nettoye avec cette fauſſe tente de charpie C pour faire moins de douleur, on bouche les oreilles du bleſſé avec ces deux petites boules D D de coton ou de charpie : je croy que le bourdonnement qui s'excite dans ſes oreilles, quand elles ſont bouchées l'empêche d'entendre le petit bruit que fait la couronne du trepan en ſciant le crane ; j'en ay pourtant vû à qui on oublioit de faire cette ceremonie, & qui n'en ont pas été plus mal. Si les lévres de la playe n'etoient pas aſſez relevées, & qu'elles fuſſent en danger de toucher aux dents de la couronne, il faudroit au moyen de ces quatre petites bandelettes EEEE, paſſées par deſſous ces lévres, & dont on feroit tenir les bouts par celuy qui tient la

*Préparation de l'Operateur.*

*De la dilatation de la playe.*

tête, ou par quelque autre garçon, les écarter les unes des autres : mais si la playe est suffisamment dilatée & assez grande pour que les lévres ne puissent pas toucher à l'instrument, il faut sans perdre de tems se disposer à faire l'operation.

En trepanant il y a des circonstances encore plus essentielles à observer, que celles que je viens de vous marquer. Le Chirurgien doit commencer par le choix de la couronne dont il se veut servir, c'est pourquoy en voilà trois de differentes grandeurs, une grande F, une moyenne G, & une petite H; & s'étant déterminé sur ce choix par la nature & par la figure de la playe même, il prendra celle qu'il croira convenir; il la presentera sur l'endroit où il a resolu de l'appliquer, observant qu'elle ne puisse pas toucher aux levres de la playe & du pericrane, ce qui feroit une douleur trés-vive au malade dans l'operation, & il fera faire un tour ou deux à cette couronne, pour marquer la circonference où le trepan doit se borner, & pour en reconnoître le milieu. Il prendra ensuite le vire-brequin I, sur lequel il montera le perforatif K, qu'il posera dans l'endroit marqué par la pointe de la pyramide qui étoit dans la couronne, & tournant cinq ou six tours il y fera un petit trou de la profondeur d'une demi ligne, lequel servira à loger la pointe de cette pyramide & à conduire la couronne de maniere qu'elle ne vacille ni d'un côté ni d'un autre. Le perforatif étant ôté du virebrequin, on y monte à sa place la couronne G dont on se doit servir, on l'ajuste sur l'endroit tracé, & l'Operateur tenant de la main gauche la pomme du virebrequin, sur laquelle il appuye le front, il le tourne de la main droite du côté opposé aux dents de la scie, afin qu'elles coupent. Il tourne d'abord doucement, jusqu'à ce que la couronne soit un peu entrée dans l'os pour aller plus vîte & diligenter

Choix à faire de la couronne du trépan.

Usage du virebrequin & du perforatif.

De la couronne.

dans ces commencemens où il n'y a encore rien à craindre. On ne peut pas prescrire combien il faut appuyer, c'est à l'Operateur à en juger; car s'il appuye trop il aura de la peine à tourner, & s'il ne presse pas assez, il n'avancera point: il faut qu'il tourne uniment, & non point par secousses, & lorsqu'il croira avoir enfoncé environ une ligne, il levera la couronne, & en ôtera la pyramide L, avec cet instrument M, parce qu'elle est alors inutile, vû que le cerne fait par la couronne se trouvera suffisant pour la conduire, sans le secours de cette piramide qui pourroit même piquer la dure-mere, si on oublioit de l'ôter. La pyramide en étant ôtée, on remet la couronne dans son cerne, & on continue de tourner jusqu'à ce qu'on soit parvenu au diploë, ce qu'on connoît par la scieure qui est rougeatre, & par le sang qui en sort assez souvent; on retirera la couronne ensuite pour la nettoyer de la scieure & du sang, avec les brossettes N, & avant que de la remettre on presentera le tire-fonds O, pour luy faire preparer sa place dans le trou fait par la pyramide, afin d'enlever par son moyen la piece d'os aprés qu'elle aura été cernée autant qu'il sera necessaire. Ayant ôté le tire-fonds, on rapliquera la couronne, on n'ira plus si vîte, parce que la seconde table est quelquefois plus mince que la premiete; on releve plusieurs fois la couronne pour la nettoyer.

Ce qu'on fait quand on est parvenu au diploë.

On sonde le circuit fait par la couronne avec cette plume P, taillée en curedent pour sçavoir, si la profondeur est égale, afin d'apuyer davantage du côté où l'os sera moins coupé: enfin on continue à relever la couronne, à la nettoyer, à ébranler la piece avec l'élevatoire Q, ou avec le tirefonds, & à sonder le cerne autant de fois qu'on le jugè à propos jusqu'à ce que le crane soit entierement traversé. Quand la piece de l'os ne tient presque plus, on peut la lever avec la feuille de mirthe R, & s'il

Usage de la plume taillée.

De l'élevatoire & du tirefonds.

restoit de petites inégalitez au fonds du cercle qui pourroient piquer la dure-mere & l'incommoder dans ses mouvemens, on les couperoit avec ce ganivet lenticulaire S, qu'on tourneroit autour du cercle, la lentille qui est au bout, empêchant de blesser les membranes : dans ce tems, on voit le sang sortir & remplir le trou du trepan par les pulsations du cerveau & de la dure-mere. On a coutume de serrer le nez du blessé, de luy faire retenir son haleine, & de repousser avec le lenticulaire T la dure-mere contre le cerveau, afin de faciliter la sortie du sang. Mais s'il s'écouloit de luy-même, comme il arrive souvent, il faudroit épargner ces petits efforts au malade, & ne point faire de compression avec le lenticulaire, ayant soin avant que d'en venir au pansement, d'absorber avec la fausse tente V, le sang épanché.

**Extraction du sang extravasé.**

Ce seroit une faute dans l'operation que d'emporter la piece de l'os dans la cavité de la couronne qu'on viendroit à retirer, vû qu'on pouroit croire qu'ayant tourné plus qu'il ne falloit, les dents de cet instrument auroient endommagé la dure-mere, quoique ce malheur soit rare, à moins que d'avoir tourné long-tems comme un étourdi; car la couronne étant faite en pyramide, elle ne peut pas tomber sur la dure-mere aussi-tôt que le crane est coupé, devant être arrêtée par l'endroit le plus large : mais quoique la faute dont nous parlons, soit trés-legere, on évitera néanmoins d'y tomber pour n'être point critiqué par les spectateurs. La premiere table de l'os peut s'enlever avant que la seconde soit coupée, mais quoique souvent ce ne soit pas la faute de l'Operateur, on ne laisse pas de l'en blâmer tacitement, c'est pourquoi il doit faire de son mieux pour n'encourir aucun reproche, puisqu'un Chirurgien ne fait point d'operation considerable qu'il n'ait des censeurs severes qui ne luy pardon-

**Faute à craindre.**

nent rien. Il ne faut point faire celle-cy avec précipitation, de peur d'offenſer le cerveau & les membranes, il ne faut pas auſſi apporter une lenteur capable d'impatienter le malade & les aſſiſtans, il eſt un milieu qu'on doit tenir, qui depend de la bonne conduite & de l'adreſſe du Chirurgien.

Lorſqu'il y a grand fracas & pluſieurs fentes, on doit faire deux, trois ou quatre trepans, & même davantage ſi la neceſſité le demande. Une jeune fille âgée d'onze ou douze ans tomba ſur un eſcalier en 1705. & ſe briſa tout un parietal avec une partie du temporal. M. Mareſchal dés le lendemain la trepana en deux endroits, il lui fit appliquer un troiſiéme trepan par ſon fils, & un quatriéme par mon fils qui étoit preſent. Le lendemain il luy en appliqua deux autres, & par la ſuite il la trepana juſqu'à douze fois, & elle en eſt trés-bien guerie. C'eſt la fille de Mr. le Vaſſeur logé à l'Extraordinaire des Guerres à Verſailles. Cet exemple ſi rare fait voir qu'il ne faut point s'étonner ſur la multitude des trepans.



FIG. XXXII. POUR LE PANSEMENT DU TREPAN.




De l'ordre & de la matiere du pãſement.

APrés avoir trépané on ne s'arrête pas à attendre que tout le ſang épanché ſoit ſorti, il ſuffit qu'il ait la liberté de s'évacuer à tous momens par l'ouverture: on nettoye celui qui eſt dans le trou du trepan avec ces fauſſes tentes de charpie A A, & ſi on apperçoit qu'il y ait encore quelque petite pointe autour de ce trou, qui puiſſe piquer

la dure-mere, on la coupe avec ce ganivet lenticulaire B, aprés quoi on se met en devoir de panser le malade. La premiere chose qu'on fait, c'est de verser sur la dure-mere quelques goutes de baume blanc contenu dans une fiole C: on fait chauffer la cuillere D, où il y a du miel rosat pour le mêler avec un peu de baume blanc, & on y trempe les sindons, dont l'un est de linge E, & l'autre de charpie F. On pose le premier sur la dure-mere, & comme il est plus grand que le trou du crane on en fait passer entre le crane & la membrane toute la circonference au moyen du lenticulaire G: on met ensuite le second sindon, & on acheve d'emplir le trou du trepan avec ce tampon de charpie H. On couvre avec ce plumaceau I, aprés l'avoir imbibé d'esprit de vin, la partie du crane découverte, & on prend avec les pincettes K, ces quatre bourdonnets LLLL, qu'on trempe dans le digestif M, pour les mettre l'un aprés l'autre sous les quatre lévres de la playe, dont on remplit le milieu avec deux autres bourbonnets NN trempez dans le même digestif; & ayant couvert de digestif avec la spatule O ces deux grands plumaceaux PP, on les met par dessus tous les autres, & on fait une embrocation d'huile rosat contenue sur cette assiete Q, qu'on aura approchée du feu pour échauffer cette liqueur avant que d'en froter tout le tour de la playe: puis on met un emplâtre de betoine R, qu'on couvre de la compresse S & de la serviete T par dessus, dont on fait un bandage qu'on appelle couvre-chef; tel que je vous l'ay enseigné. J'ajoûte à tout cet appareil un bonnet de laine V que je mets par dessus le bandage, car n'y ayant que deux doubles de linges sur la tête cette partie n'est pas assez munie contre le froid, veu qu'étant rasé elle y est plus sensible; c'est pourquoy ce bonnet est necessaire pour tenir la partie chaudement. On la met ensui-

Du bandage & du bonnet.

te dans une ſituation convenable ; la meilleure pour le malade eſt de ſe coucher ſur la playe pour aider le cerveau par cette pente à pouſſer au dehors ce qui l'incommode.

Quand on a achevé de panſer le bleſſé on luy recommande de demeurer fort en repos & même de ne pas parler ; on revient le ſaigner deux ou trois heures aprés l'operation : ſa nourriture ne ſera que de bouillons qu'il prendra de quatre en quatre heures, beuvant dans ces intervales autant de ptiſane qu'il en voudra. Le lendemain avant que de lever l'appareil on fermera les rideaux du lit, au milieu duquel on mettra un réchaud plein de braiſe allumée qui ne puiſſe nullement entêter tant pour purifier l'air qui doit toucher la duremere que pour échaufer les remedes & les linges néceſſaires au panſement : on ne laiſſera jamais le cerveau à découvert, & pour cet effet on aura un nouveau ſindon tout prêt à mettre auſſi-tôt aprés avoir levé celui qui y eſt, & on ne s'amuſera point à tant eſſuyer les lêvres de la playe, les recouvrant promptement, parce que le plûtôt fait, c'eſt toujours le meilleur pour épargner de la douleur au bleſſé.

Gouvernement & diéte du malade aprés cette operation.

Uſage du ſindon.

La conduite de la cure ne ſe peut pas marquer dans le detail, c'eſt au Chirurgien à connoître ſon ſujet, à le traiter ſelon les diſpoſitions où il le trouve, & à ne ſe point relâcher ſur le regime de vivre qui doit être trés-exact. Pour peu qu'on donne de liberté aux malades, ils s'émancipent toûjours trop ; la faim étant un bon ſigne, ils la faut conſerver long-tems dans cet état. Les remedes huileux & pouriſſans ne valent rien aux playes de tête, les balſamiques & les ſpiritueux y ſont tres-bons ; c'eſt pour cela qu'il faut ſe ſervir du baume blanc, ou de l'eſprit de vin ; le digeſtif doit être animé, & encore n'en faut-il pas uſer long-tems. Les compreſſes ſeront trempées dans un vin où

on aura fait bouillir toutes ſortes d'aromatiques, excepté des roſes dont l'odeur pourroit offenſer. Si la duremere demeuroit dans ſes bornes on continueroit le même panſement : mais ſi elle pouſſoit dans le trou du trépan, on feroit en ſorte de l'empêcher d'y entrer, en rempliſſant ce trou de petits tampons. Il vient quelquefois des fongus en forme de champignons qui naiſſent de la duremere : quand ils ſont grands il faut les couper, ou les lier par le pied, afin qu'ils ſe deſſechent, & qu'ils tombent ; s'ils ſont petits, il faut les conſumer avec les poudres de ſabine, d'ocre & d'hermodates brûlées. Les chairs des lévres de la playe croiſſent quelquefois tellement qu'elles couvrent l'ouverture du trépan, en ce cas on les tiendra ſujettes avec des plumaceaux trempez dans de l'eau de vie, ou dans de l'eau vulneraire ; au reſte il faudra ſupprimer les onguents, & n'uſer que de remedes deſſicatifs en attendant le tems de l'exfoliation.

*De la cure des champignons.*

*De l'exfoliation.*

Les os s'exfolient les uns plû-tôt, les autres plus tard, cela dépend de l'âge, de la grandeur de la fracture, & de la dureté de l'os ; mais ordinairement c'eſt entre le quarantiéme & le cinquantiéme jour. L'uſage des poudres céphaliques eſt inutile pour avancer l'exfoliation, qui étant un pur ouvrage de la nature doit être attendu patiemment, de crainte de la troubler dans les voyes qu'elle ſeule ſçait tenir pour cela : tout le circuit du trou fait par la couronne, & ce qui a été découvert de la ſurface du crane ſouffre l'exfoliation qui tombe quelquefois en une ſeule eſquille ſemblable à un anneau, & ſouvent en pluſieurs qui ſe détachent à meſure que la chair qui ſe produit deſſous, les pouſſe dehors. Il ne faut point par trop d'impatience arracher ces eſquilles, quand même elles branleroient, cela n'avanceroit de rien, & peut au contraire reculer la guériſon. Quand l'exfo-

liation eſt entierement faite tant du crane, que de la dure-mere, (car elle s'exfolie, ou ſe pêle comme les autres membranes,) il en ſort une chair qui ſe joignant avec celle qui naît du crane, & avec celle des lévres de la playe, il ſe forme de toutes ces trois nouvelles chairs enſemble une eſpece de cal, qui bouchant le trou du trépan remplace l'os qu'on a ôté : on procure par deſſus tout cela une bonne cicatrice, qui eſt le ſceau de la guerison.

Naiſſance de nouvelles chairs.

**De l'operation pour l'hydrocephale.**

L'Ethimologie d'hydrocephale vient de *hydros*, qui veut dire *eau*, & de *kephale*, qui ſignifie *tête*, de maniere que c'eſt une eſpece d'hydropiſie où la tête eſt ſi pleine d'eau qu'elle en eſt toute inondée.

Il y a des hydropiſies generales & particulieres, nous avons parlé des premieres en faiſant la paracenteſe : quant aux autres elles prennent leur nom des endroits où elles ſont placées : comme on appelle hydrocéle, hydropiſie du ſcrotum, on nomme celle de la tête hydrocéphale. Les unes & les autres viennent de la même ſource, & elles ne different qu'en ſituation ; car ce ſont toûjours des ſéparations d'une limphe qui des glandes par les vaiſſeaux lymphatiques ſe dégorge dans ces parties, ou une abondance exceſſive de ſeroſitez dans les humeurs, qui les produit.

On fait de deux ſortes d'hydrocéphales, ſçavoir d'externes quand les eaux ſont hors du crane, ou d'internes, quand elles ſont ſous ce caſque oſſeux. Des premieres il y en a encore de deux ſortes, les eaux ſont ou entre les tégumens & le pericrane, ou bien elles ſont entre le pericrane & le crane : des internes il y en a trois eſpeces, la premiere quand l'eau eſt contenuë entre le crane & la dure-mere; la ſeconde, quand elle eſt entre cette membrane, & la

Deux eſpeces d'hydrocephale

pie-mere; & la troisiéme quand elle est dans les ventricules & dans la propre substance du cerveau.

Cause de ces maux.

Ces maladies qui sont particulires aux enfans viennent de causes internes comme toutes les autres hydropisies; elles peuvent aussi avoir une cause externe comme un rude accouchement, dans lequel la tête de l'enfant aura été trop pressée, & se sera allongée pour sortir ; ou bien si aprés l'accouchement la sage-femme voulant faire la capable se sera ingerée de repaîtrir la tête du nouveau né, ce qu'elle ne doit jamais faire, parce que le cerveau reprend assez de luy-même sa figure naturelle, & que sa substance glanduleuse est si molasse que peu de violence suffit pour en rompre le tissu.

Signes.

L'hydrocéphale externe est aisée à connoître par l'enflure & la boursouflure de toute la tête, par la molesse de la tumeur qui cede au doigt dés qu'on y touche : mais l'interne est plus difficile, on en juge en appuyant sur les sutures qui obéïssent, & qui sont éloignées les unes des autres ; on les connoît encore par le larmoyement, par la pesanteur de tête, & par l'assoupissement.

Prognostic.

Le Chirurgien peut entreprendre les hydrocéphales externes, j'en ay vû beaucoup qui ont gueri de celles qui sont entre le cuir chevelu & le pericrane, car de celles qui sont entre le pericrane & le crane, je n'en ay jamais remarqué, & je ne comprends pas comment elles pourroient s'y faire, & être traitées, puisqu'il faudroit que le crane fût entierement separé de son envelope immediate: mais il peut assurer de toutes les internes qu'elles sont incurables & mortelles, sans gueres apprehender de se tromper.

Pratique des Anciens par l'application des cauteres & d'autres remedes externes.

Toutes les especes d'hydrocéphale demandent la main du Chirurgien, pour donner issuë aux eaux qui font la maladie. Les Anciens appliquoient deux cauteres potentiels, l'un sur le commencement de la suture sagittale, & l'autre sur la

pointe de la ſuture lambdoïde : les eſcarres étant tombées, ils laiſſoient ſortir la lymphe par ces deux ouvertures, & quand ils croyoient qu'il y avoit des eaux ſous le pericrane, ils l'ouvroient à ces deux endroits qui pouvoient tenir lieu d'égout : ils ſe ſervoient exterieurement de remédes céphaliques, & faiſoient des embrocations d'huile de camomille, de melilot, & d'anet, & par ce moyen ils prétendoient guerir ces ſortes de maux.

Je ſuis plûtôt pour les ſcarifications aux parties déclives de la tête par où les eaux, dont elle eſt abreuvée, peuvent ſuinter, & ſortir peu à peu, mieux que par les cauteres qu'on met trop proche des parties ſuperieures de la tête. Il y a dix ans qu'un enfant venant au monde apporta une hydrocéphale, on luy fit deux petites taillades longitudinales à la partie poſtérieure & inferieure de la tête par où toutes les eaux diſtillerent goute à goute : je conſeillay de les faire en cet endroit, parce que l'enfant étant couché les eaux avoient la liberté de s'écouler, je faiſois mettre par la nourrice une bonne compreſſe ſur la tête trempée dans du vin chaud qu'on renouvelloit ſouvent, cet enfant en guerit, il ſe porte encore bien aujourd'huy. Obſervation.

Quand l'hydrocéphale eſt interne, c'eſt-à-dire que les eaux ſont ſous le crane, il n'y a point d'autre moyen de les tirer que par le trépan, qui s'applique de la même maniére que je viens de vous démontrer. Si les eaux ſe trouvoient ſeulement entre le crane & la duremere, & qu'il n'y en eût point ſous cette membrane, il y auroit eſperance de gueriſon ; mais il eſt extrémement rare qu'il s'en amaſſe ſous le crane, & qu'il ne s'en répande pas dans les ventricules & dans les plus petits reduits du cerveau qui en doit être tout ſubmergé, ce qui paroît par les accidens qui accompagnent ces maladies, & c'eſt ce qui m'a fait avancer que toutes

les hydrocéphales internes étoient incurables & desesperées.

DES OPERATIONS SUR LES YEUX, EN GENERAL.

Les yeux sont sujets à plus de maux qu'aucune autre parrie du corps.

DE toutes les parties du corps les yeux sont celles qui sont attaquées par un plus grand nombre de maladies, les Grecs en comptent plus de cent ausquelles ils ont donné autant de noms particuliers qui les distinguent les unes des autres. De cette multitude il n'y en a que peu qui ayent besoin du travail du Chirurgien, & c'est de celles-là dont je vay vous entretenir, & vous faire voir les operations qui leur conviennent.

On considere principalement quatre parties dans l'œil; les paupiéres, les cils, les tuniques, & les angles, chacune desquelles requiert des operations Chirurgiques qui lui sont propres.

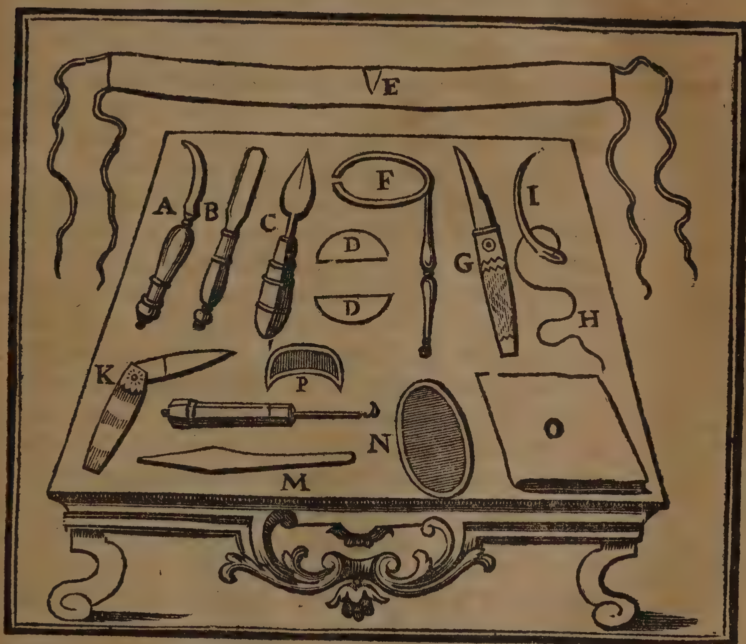
Les paupiéres sont particuliérement sujettes à six sortes de maladies qu'on nomme 1°. l'anchiloblépharon, où les paupiéres sont collées l'une à l'autre. 2°. Le lagophtalmos, qui est une retraction de la paupiére superieure. 3°. L'ectropion ou la relaxation de la paupiere inferieure. 4°. Le crithe, qui est une petite tumeur au bord de la paupiere. 5°. Le calazion, ou un amas d'humeurs semblable à un grain de gresle. 6°. L'hydatis, c'est-à-dire une excroissance de graisse qui vient aux paupiéres.

Les cils ont trois maux propres, compris sous le nom de trichiasis; sçavoir 1°. le dystichiasis, qui est un double rang de cils. 2°. Le phalangosis, quand les cils se tournent du côté de l'œil. 3°. Le ptosis, quand par le relâchement de la paupiére les cils entrent dans l'œil.

Les tuniques en ont quatre. 1°. L'hypopyon ou un amas de pus derriére la cornée. 2°. Le pterigion, qui est une excroissance membraneuse dans l'œil. 3°. Le proptosis, ou la chute de l'uvée. 4°. L'hypochyma, nommé autrement Cataracte.

Les angles en ont trois, 1°. l'Eccantis, c'eſt une excroiſſance de chair au coin de l'œil ; 2° l'Anchilops, ou l'abſcés au grand angle de l'œil, & 3°. l'Ægilops, qui eſt la fiſtule lacrimale. Toutes ces indiſpoſitions font le nombre de ſeize, qui ont beſoin d'autant d'operations auſquelles on a impoſé le nom des maladies qui y répondent : nous les allons examiner les unes aprés les autres.

Fig. XXXIII. POUR LES PAUPIERES.




Des Operations des Paupieres.

DEs ſix operations que nous avons à faire aux paupiéres, la premiere eſt l'Ankyloblepharon, dérivé de *Ankili*, qui veut dire curvité, & de *Blepharon*, qui ſignifie paupiére, en latin *Inviſcatio*, en françois *agglutination*, de ſorte que c'eſt

une maladie où les paupiéres sont jointes & collées ensemble, ce qui empêche qu'on ne puisse ouvrir l'œil. Cet accident pent venir de naissance, puisqu'on voit des enfans venir au monde avec d'autres ouvertures bouchées; mais il n'arrive le plus souvent qu'aprés une fluxion, ou aprés la petite verole: lors qu'on a resté long-tems sans ouvrir les yeux, les paupiéres ulcerées se collent & se cicatrisent ensemble. Tout le monde sçait qu'il faut séparer ces paupiéres; mais il appartient au Chirurgien d'en trouver les moyens. Si l'agglutination n'est pas parfaite, & qu'il y ait encore un peu d'ouverture à l'un des angles, il faudra qu'avec un instrument A, fait comme un bistoury courbe, garni d'un bouton à sa pointe, introduite dans cette ouverture, il coupe à plusieurs fois cette union en retirant cet instrument pour séparer successivement les deux paupiéres dans toute leur longueur. Si aprés cette séparation il trouve que l'une ou l'autre soit jointe à la conjonctive ou bien à la cornée, il doit l'en dés-unir, autrement l'operation seroit imparfaite: il s'en acquitera en tirant à soy la paupiére avec un petit instrument B, fait en forme de spatule, tachant de détacher la paupiére d'avec le corps de l'œil. Mais si l'adherence étoit trop forte il couperoit avec le scapel C, ce qui en fait la jonction, prenant garde de ne point inciser la cornée ni la conjonctive, coupant plûtôt de la membrane interne de la paupiére; ensuite on coule ces deux petits linges deliez DD, qu'on aura trempez dans quelque liqueur dessiccative, entre le corps de l'œil & la paupiére pour éviter qu'il ne se recollent l'un à l'autre, ce qu'on continue jusqu'à parfaite guerison.

LA seconde est le Lagophtalmos, derivé de *Lagos* liévre, d'*Ophtalmos* œil, en Latin *Oculus Leporis*, & en françois *œil de Liévre*. C'est une mladie

maladie où la paupiere ſuperieure eſt tellement retirée que ne pouvant pas couvrir l'œil, il eſt obligé de demeurer ouvert quand le malade dort, comme aux liévres quand ils dorment. Cette indiſpoſition peut venir naturellement dés la premiere conformation, ou par accident enſuite d'une playe, d'un ulcere, ou d'une brûlure; ou quelquefois par la dépravation du mouvement des muſcles des paupieres: ainſi quand il y a convulſion aux releveurs & paralyſie aux abbaiſſeurs, il faut que l'œil reſte ouvert, ces muſcles ne faiſant pas leur devoir. On guerit ce mal, ou par la Pharmacie, c'eſt-à-dire, par remedes qui étant appliquez ſur la partie, amolliſſent & relâchent ce qui la retient hors de ſon état accoutumé, ou la fortifient & la corroborent ſelon que le mal dépend de convulſion ou de paralyſie. Mais ſi les remedes ne réüſſiſſent pas, & qu'il y ait une cicatrice qui racourciſſe la paupiere, on aura recours à la Chirurgie, & on commencera par mettre le malade dans une ſituation où il ſoit expoſé au jour: on luy couvrira l'œil ſain avec ce bandeau E, & on aſſujettira l'œil malade, avec le ſpeculum oculi F, ſi faire ſe peut, ou bien entre le pouce & le doigt indice de la main gauche en tenant la paupiere fort baiſſée; puis avec un biſtouri G, on fera à cette paupiere une inciſion en croiſſant, ſelon la direction des fibres du muſcle fermeur, les pointes du croiſſant regardant en en-bas & approchant des coins de l'œil. Cette inciſion faite on écarte les lévres de la playe le plus qu'on peut, & on la garnit de plumaceaux en forme de noyaux d'olives; & au contraire de toutes les autres playes dont on rapproche les levres pour procurer la cicatrice, à celle-ci on les éloigne, pour faire naître une chair entre-deux afin d'allonger la paupiere. Lorſque le retirement de cette partie eſt ſi grand,

D'où vient ce mal.

qu'une incision ne suffit pas, on en fait deux de même figure à l'épaisseur d'un écu l'une de l'autre, & parce moyen rendant à la paupiere son premier usage, elle s'abaisse sur l'œil, qui avant cela ne se pouvoit clorre.

D'où vient le mot d'ectropion.

La troisiéme c'est l'Ectropion, dérivé de *Ec*, qui signifie dehors, & de *streptin*, qui veut dire tourner en Latin, *relaxatio*, en François, *relâchement*, ou *renversement*. C'est une maladie de la paupiere inferieure qui se relâche & se renverse tellement en en-bas, qu'elle ne peut plus s'étendre, ni s'élever assez pour couvrir l'œil. On assigne à cette incommodité trois causes differentes : la premiere est la paralysie ou la relaxation tant de la paupiere que du muscle fermeur : la seconde consiste dans une chair superflue qui s'est insensiblement accrue à sa partie exterieure : & la troisiéme poura être quelque brûlure, cicatrice ou couture faite en sa partie exterieure. La methode de la guerir est differente suivant la diversité de ces trois causes. Si la paupiere est relâchée parce qu'elle aura été trop humectée, il y faudra employer des remedes desséchans ; si elle est trop foible, on la fortifiera ; & s'il y a paralysie, on usera de corroborans pour tâcher de luy rendre sa tension. 2°. Si c'est une excroissance de chair, il faut l'ôter quand elle est encore jeune & petite, & on peut la consumer par medicamens cathéretiques ; mais si elle est vieille & dure, on l'extirpera soit par ligature pourveu que la base en soit petite, avec ce fil H enfilé dans l'aiguille courbe I qu'on passera à travers l'excroissance, afin que la ligature ne s'échape pas, soit par incision, si on ne peut pas faire autrement ; aprés quoy on usera de collires, ou de poudres astringentes, afin de cicatriser les endroits où on aura coupé. 3°. Si une brûlure ou une cicatrice retire la paupiere en en-bas,

Trois origines de ce mal.

Remedes contre ces causes.

on fera à cette paupiere inferieure avec le biſtouri G, une inciſion qui ait la figure d'un croiſſant, comme celle que je viens de faire à la paupiere ſuperieure; avec cette difference ſeulement que les pointes du croiſſant à la ſuperieure regardoient en en-bas, au lieu qu'à celle-ci elles doivent regarder en en-haut.

La quatriéme c'eſt le crithe, déduit de *crite* qui veut dire un *grain d'orge*, en Latin, *hordeolum*, en François, *orgueil*. C'eſt une petite tumeur longuette, fixe & arrêtée, de la figure d'un grain d'orge, qui vient aux bords des paupieres dans les cils. La matiere qui fait ces petites tumeurs eſt contenue dans un petit kiſte; & elle a de la peine à meurir & à ſuppurer; c'eſt ce qu'on appelle un orgueilleux, & les bonnes femmes un orgeolet. Elles le ſouhaitoient autrefois à ceux qui refuſoient à une femme groſſe quelque choſe dont elle avoit envie. Pour les guerir il les faut faire venir à ſuppuration, la moëlle de pommes cuites appliquée en cataplaſme eſt excellente pour les meurir; & lors qu'on y voit de la blancheur & qu'on croira la matiere cuite, on fera avec la pointe d'une lancette K, une petite ouverture ſuivant la longeur de la tumeur, puis en la preſſant entre deux ongles, on exprimera le pus & le kiſte tout enſemble; cela fait, la guériſon s'accomplit d'elle-même ſans aucun remede.

De l'incommodité appellée orgueil.

De ſa matiere.

De ſa cure.

La cinquiéme eſt le calazion, le perioſis, ou le lithiaſis, en Latin, *lapis palpebræ*, & en François, *grain de grêle*. Ce ſont de petits tubercules durs comme de petites pierres, & ſemblables à des grains de grêle. Ils viennent tant à la paupiere ſuperieure qu'à l'inferieure: ils ſont mobiles, car quand on les pouſſe ils changent de place; c'eſt en quoy ils different de l'orgueilleux qui eſt toûjours fixe & arrêté. La cauſe de ces deux eſpeces

Du grain de grêle.

Differences de tous ces tubercules.

de tubercules est un endurcissement d'humeurs qui s'assemblent par congestion entre les membranes des paupieres, de telle façon qu'ils ne different entr'eux que du plus au moins de dureté & de desséchement de la matiere qui les compose. Pour les guerir il ne faut attendre ni resolution, ni supuration, il n'y a que la seule opération qui le puisse faire, & on s'y prend de la même maniere à l'un qu'à l'autre. On fait sur ces duretez pierreuses les unes aprés les autres de petites incisions longitudinales avec une lancette K pour les découvrir, puis avec un crochet ou une érigne on tient la dureté pour la dissséquer & la séparer avec cet instrument M fait en feuille de mirthe tranchante, sans rien emporter de la membrane des paupieres : on met par dessus ces petites ouvertures un emplâtre agglutinatif N pour en faire la réünion, puis la compresse & ensuite le bandeau E qui maintient tout l'appareil. il y en a qui veulent que si ces grains paroissent plus au dedans de la paupiere qu'au dehors, on y fasse les incisions pour les tirer par dedans ; si cela se pouvoit faire avec facilité je le conseillerois, mais il faut pour cet effet retourner la paupiere, ce qui est plus incommode que de travailler par dehors.

De l'opération.

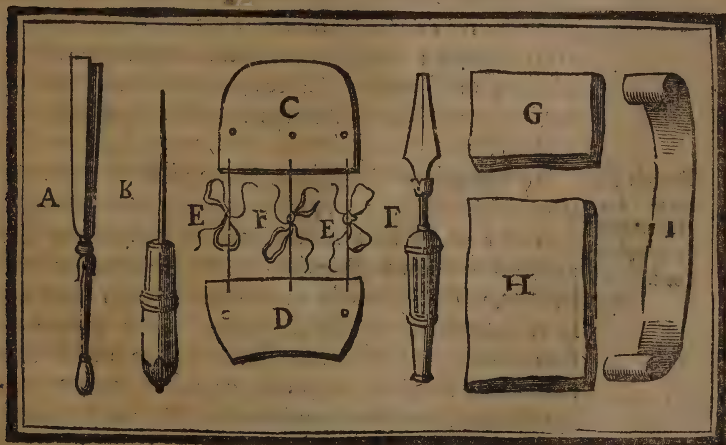
Conseil.

De la tumeur hydatis.

La sixiéme c'est l'hydatis tiré de *hydor*, eau, en Latin *aqunla*. C'est une tumeur qui se forme à la paupiere superieure, de graisse ou de matiere semblable à de la graisse renfermée dans un kiste particulier : cette tumeur paroît davantage quand l'œil est fermé, que quand il est ouvert; elle est ronde & plate, & elle approche beaucoup de la nature des loupes. Il n'en faut point aussi chercher d'autres causes, & par la même methode qu'on guerit celles-ci, on doit traiter celle-là. L'emplâtre Diabotanum avec lequel on fond & on dissout les loupes, est souverain pour l'hydatis; je m'en suis

servi en plusieurs qui ont gueri avec ce remede, j'en faisois porter trés-long-tems un petit emplâtre P fait en croissant sur du tafetas noir, & cela m'a réüssi. Mais si la matiere au lieu de se fondre & de se resoudre s'endurcissoit, ou que la tumeur grossist, il faudroit pour lors en venir à l'opération qui consiste à l'emporter avec son kiste, comme on feroit une loupe : on tient la paupiere ferme, soit avec le speculum oculi F, soit avec ses doigts, & on fait une incision à la peau avec le scalpel C, selon la rectitude des fibres, prenant garde de ne pas ouvrir l'envelope qui renferme la matiere, afin de tirer le tout ensemble ; ce qui s'exécute avec assez de facilité ; car la tumeur étant découverte, pour peu qu'on la presse par les côtez elle se manifeste au dehors, & avec une érigne on la fait sortir toute entiere : on traitera ensuite la playe, comme on fait celles où on a extirpé des loupes.

FIG. XXXIV. POUR LES CILS.



Du Trichiasis

SOus le nom de Trichiasis derivé de *trix* qui veut dire *poil*, sont compriſes les maladies des cils, & les opérations qu'il leur faut faire : elles ſont de trois ſortes.

Du diſtichiaſis.

La premiere eſt le diſtichiaſis de *dis* qui veut dire *deux*, & de *ſtix* qui ſignifie *ordre*. C'eſt une maladie des paupieres, où par deſſous les cils ordinaires & naturels il en croît & s'en nourrit encore un autre rang extraordinaire qui déracine ſouvent le premier, & qui piquant la membrane de l'œil y fait de la douleur, & y attire des fluxions. Pour la gueriſon de cette incommodité il n'y a point d'autre opération à faire que d'arracher ces cils ſurnumeraires avec de petites pincettes A ſemblables à celles dont on ſe ſert pour arracher les poils de la barbe; tout le ſecret eſt d'empêcher qu'ils ne reviennent. Quelques-uns diſent qu'en frottant la place avec du ſang de grenouille, du fiel de veau, ou des œufs de fourmi, il n'en repouſſe plus, cela eſt facile à eſſayer; mais le plus ſeur eſt, aprés avoir arraché chacun de ces poils ſuperflus, de cauteriſer avec une aiguille chauffée B l'endroit d'où on l'a tiré & de continuer ainſi juſques à ce qu'on ait brûlé tous les pores par où ces poils ſortoient. Cette operation demande autant d'adreſſe au Chirurgien que de patience au malade.

l'Operation qui s'y pratique.

Du heriſſement des cils contre le globe de l'œil.

La ſeconde eſt le phalangoſis de *phalanx* qui veut dire *rangée de ſoldats*, parce que dans cette maladie les cils ſont heriſſez contre l'œil de même que des armes d'une compagnie de ſoldats, pointées contre l'ennemi. Elle procede de deux cauſes qui ſont ou le relâchement exceſſif de la peau de la paupiere ſuperieure, ou le racourciſſement de la membrane interne de la même paupiere, ce qui retirant en dedans le tarſe de cette paupiere force les cils de tourner leur pointe contre l'œil, au lieu de l'avoir en

dehors: le Chirurgien examinera à laquelle des deux membranes il s'en doit prendre. S'il voit que l'externe ſoit relâchée par quelque humidité, il y appliquera des remedes qui la deſſéchent ou la fortifient, & en attendant qu'il y ſoit parvenu il mettra comme aux ſutures ſéches deux morceaux de cuir C D chargez d'un onguent emplaſtique, l'un ſur la paupiere, & l'autre ſur le front au-deſſus des ſourcils, & par de petits fils EEE attachez à ces emplâtres, il les liera enſemble de maniere qu'étant médiocrement ſerrez ils ſoutiennent la paupiere dans ſon état naturel. Si la faute en étoit à la membrane interne qui ſeroit trop retirée, il faudroit aprés avoir d'une main retourné la paupiere y faire avec ce ſcalpel F, une petite inciſion longitudinale pour la débrider, & lui donner moyen de s'allonger; de cette façon les cils reprendront leur place, & l'œil n'en ſera plus incommodé.

Du traitement de ce mal.

La troiſiéme eſt le ptoſis de *piptin* qui veut dire *tomber*, parce que dans cette maladie les cils tombent dans l'œil. C'eſt un renverſement de la paupiere ſuperieure en dedans, de ſorte que le tarſe où les cils ſont plantez étant recourbé, ils entrent dans l'œil & le fatiguent beaucoup. Ce mal arrive par une humidité ſuperflue qui ramollit & relâche la paupiere ſuperieure, l'allongeant tellement que l'œil en eſt incommodé, & ne peut demeurer ouvert: Les Anciens nous propoſent une opération que peu de gens approuveront, c'eſt de faire à la paupiere ſuperieure deux inciſions en forme de croiſſans dont les pointes ſe joignent enſemble, ces inciſions étant diſtantes l'une de l'autre de la quantité dont on croit que la paupiere eſt relâchée, d'écorcher enſuite & d'enlever de la peau qui eſt entre elles, puis de coudre la playe & ne la ſerrer qu'autant qu'il ſera neceſſaire à la partie pour couvrir l'œil. Cette opération qui d'elle-même eſt longue

Du ptoſis ou rabattement des cils dans l'œil.

Opération qu'y faiſoient les Anciens.

& cruelle est exposée, aprés même qu'elle est faite, à deux grands inconveniens, dont l'un est que si on n'a pas ôté assez de la peau, on ait travaillé infructueusement, & l'autre que si on en enleve trop, l'œil ne puisse plus se couvrir : c'est pourquoi je conseille d'abandonner cette opération, de se servir de la suture séche que je viens de vous démontrer ayant recours aux remedes astringens & confortatifs dont on trempera cette compresse G, & cette autre plus grande H, par dessus qu'on tiendra sur l'œil par le moyen de la bande I qui retiendra le tout.

Pratique des Modernes.

Fig. XXXV. POUR LES TUNIQUES DE L'OEIL.




Des opérations à faire aux tuniques de l'œil

IL y a quatre opérations qui se pratiquent aux tuniques de l'œil, par rapport aux quatre sortes de maux qui peuvent les attaquer. La premiere est

l'hypopyon de *hypo*, qui veut dire deſſous, & de *pyon* qui ſignifie du pus ou de la bouë, pour marquer que cette maladie eſt une collection ou un amas de pus derriere la cornée, lequel provient d'ordinaire d'un épanchement de ſang qui s'y fait, ſoit par la plénitude des vaiſſeaux, ſoit par quelque coup ou chutte. Avant que ce ſang ſe ſoit tourné en pus, il fait des élancemens tres-vifs & tres douloureux, & quand il eſt devenu pus, ce qu'on connoit à la blancheur qui paroit à travers la cornée, il faut le faire ſortir ſi on veut terminer les douleurs que reſſent le malade. Quelques Anciens diſtinguent ce mal en deux eſpeces, appellant la premiere *onyx* mot grec qui ſignifie ongle, parce que le pus épanché & raſſemblé ſous la cornée repreſente la figure d'un ongle, & laiſſant le nom general d'hypopyon à la ſeconde eſpece qui ſe produit quand la matiére purulente eſt en plus grande quantité & qu'elle occupe la moitié du noir de l'œil. Pour la cure on tentera de diſſiper la matiere ſi elle ſe trouve en petite quantité ſous la cornée, uſant pour cela de fomentations & de collires reſolutifs faits avec le fenugrec & le fenoüil, aprés quoy on en vient à l'Operation où il eſt queſtion de faire une ouverture à la cornée avec la lancette A qu'on inſinuë au plus bas lieu pour donner au pus une iſſuë commode. Il ne faut pas s'étonner, quand on voit s'écouler par l'ouverture l'humeur aqueuſe avec le pus, cette humeur ſe repare aiſément; mais la cicatrice qui ſe fait à la cornée eſt ſouvent un obſtacle conſiderable à la viſion. Aprés l'ouverture on ſe ſert de remedes repercuſſifs & anodins, & ſur la fin de la cure on employe les collires & les poudres déterſives & deſſicatives. Galien raconte que de ſon tems il y avoit un Médecin oculiſte nommé Juſtus qui guériſſoit l'hypopyon en branſlant & ſecouant la tête d'une certaine façon, ce remede ne coute rien à éprouver.

Des deux eſpeces de ce mal.

Uſage des collyres.

Du ptérigion, La seconde est le pterigion derivé de *pterix*, aile, parce que ce mal a la figure d'une aile d'oiseau étenduë, on le nomme en latin *unguis*, à cause qu'il est de même couleur que l'ongle de l'homme. C'est une excroissance membraneuse en l'œil, laquelle prend ordinairement son origine du grand coin de l'œil, & rarement du petit, s'étendant sur la conjonctive, & quelquefois jusques sur la cornée où elle couvre l'œil & offusque la vûe. Il y en a de

Ses especes. trois especes. La premiere est le membraneux dont nous venons de parler ; la seconde est l'adipeux, parce qu'il ressemble à une humeur congelée comme de la graisse, se rompant d'abord qu'on le touche pour le vouloir séparer, il a le même principe & les mêmes symptômes que le précedent. La troisiéme est nommée par les latins *panniculus*, en françois *drapeau*, à cause qu'il paroît comme un morceau de linge : il est plus malin que les autres, étant entrelassé de vaisseaux gros & rouges qui y causent inflammation & ulcere, ce qui le rend plus difficile à guérir. Toutes ces trois especes ne sont pas toûjours adherentes à la conjonctive en toutes leurs parties, mais seulement par leurs extremitez : c'est pour cela qu'on peut quelquefois passer une aiguille courbe & mousse entre la conjonctive & le pterygion. Il n'y a que deux moyens d'en procurer la guérison, qui sont de le consumer avec les poudres de verdet, de vitriol ou d'alum brûlé, quand il est jeune & petit ; & de l'extirper quand il est vieux, grand & dur ; mais ce dernier moyen n'est pas toûjours praticable, car aux ptérygions gros & renversez qui sont carcinomateux, & dont la douleur se fait sentir jusques dans les temples, il ne faut point y toucher. Quand le Chirurgien entreprend cette extirpation, il doit aprés avoir preparé son sujet par les remedes generaux & aprés l'avoir situé commodément,

faire renverſer une des paupiéres de l'œil par un ſerviteur, & renverſer l'autre luy même; puis paſſer une aiguille B courbe, mouſſe & enfilée d'un fil C, par deſſous le pterygion, & avec les deux bouts du fil l'élever & le tirer à ſoy pour le ſéparer de ſes adherences avec un petit biſtouri D, prenant garde de bleſſer la cornée, & laiſſant plûtôt une petite partie du pterygion à la conſomption duquel on travaillera par la ſuite. Le reſte de la cure s'accomplit par collires & poudres deſſicatives; on panſe le malade trois ou quatre fois le jour, lui faiſant ouvrir l'œil à chaque fois, de crainte que les paupiéres ne ſe collent à la conjonctive.

De l'Operation à ce mal.

De la cure.

La troiſiéme eſt le proptoſis derivé de *pro* qui veut dire *devant*, & de *piptin* qui ſignifie *tomber*. Ce nom qu'on pourroit donner à toutes ſortes de parties qui s'avancent hors de leur place, eſt attribué icy en particulier à l'œil lorſqu'il ſe forjette ou qu'il ſort ou qu'il deborde de ſon orbite par le relâchement ou par la rupture la cornée. La tumeur qui eſt faite par l'uvée prend differens noms ſelon qu'elle eſt plus ou moins groſſe, & ſelon les choſes auſquelles elle reſſemble; on en fait de cinq eſpéces. La premiére où la tumeur eſt la plus petite s'appelle Myocephalon, parce qu'elle eſt faite comme la tête d'une mouche; la ſeconde Staphylome, elle a la figure & la groſſeur d'un pepin de raiſin; la troiſiéme Ragoïdis, c'eſt quand l'uvée ſort par l'entameure de la cornée, & qu'elle fait une tumeur ronde & noire ſemblable à un grain de raiſin meur; la quatriéme eſt appellée Melon, parce que l'uvée ſortant en plus grande quantité elle fait une plus groſſe tumeur qui a la figure d'une petite pomme. La cinquiéme eſt nommée Ilos c'eſt à dire clou, elle arrive quand l'uvée pouſſée hors des paupiéres s'endurcit, & que la cornée devenant calleuſe la comprime, de maniére qu'elle repreſente la tête

Du proptoſis.

De ſes eſpeces

d'un clou. Ces maux apportent deux grandes incommoditez, l'une est la perte de la vûe, & l'autre la difformité du visage : pour la premiére il n'y a point de remede, mais pour la seconde on peut la corriger en deux façons, ou par les médicamens, ou par l'Operation ; Si le staphylôme est récent & causé par une inflammation qui souléve la cornée, il faut tâcher de digerer la matiere & de la resoudre par des remedes faits de mucilages de semences de thym & de fenugrec avec un peu de miel : mais si la matiére ne se resolvoit point, il faudroit lui donner issuë par l'Operation, c'est-à-dire avec la pointe de la lancette A. Toutefois si le staphylôme n'étoit point malin & qu'il eût la baze étroite, il seroit plus convenable de l'extirper par la ligature, ce qu'on exécute en deux maniéres. Pour cet effet la tête du malade étant appuyée sur les genoux du Chirurgien qui sera assis, cet Operateur mettra un nœud coulant E sur la pincette F sur laquelle il le fera glisser pour y passer la tumeur qu'il liera & qu'il serrera tous les jours avec ce nœud jusqu'à ce qu'elle tombe : ou bien il passera une aiguille G enfilée de deux fils H I de differentes couleurs, par le milieu de la racine de la tumeur en tendant du grand coin de l'œil vers le petit ; les fils étant passez il ôtera l'aiguille, & prenant les deux bouts du fil de la même couleur il les liera ensemble d'un côté, il en fera autant de l'autre côté avec les deux bouts de l'autre fil ; & les serrant tous les jours, ces fils couperont peu à peu la tumeur. Pour faire ces ligatures il se servira du *speculum oculi* K qui tiendra l'œil ferme durant l'Operation : on appliquera ensuite les remedes propres à diminuer la douleur, ayant soin en pansant le malade de ne point tirer les fils qui souvent sont adhérens & desséchez avec les remedes, Lorsqu'ils seront tombez d'eux-mêmes on pourra se servir d'un petit emplâ-

Traitement de ces maux.

tre L, & on mondifiera l'ulcére, on l'incarnera, & on conſolidera autant qu'il ſera poſſible dans des maladies auſſi délicates que celles de la cornée.

La quatriéme maladie des tuniques des yeux eſt l'hypochyma derivé de *hypo* deſſous & de *chyin* fondre, parce qu'il ſemble que ce ſoit une humeur fonduë dans l'œil: on la nomme autrement cataracte de *keras*, qui veut dire corne, parce que cette humeur eſt ſous la cornée qui reſſemble à de la corne, c'eſt en latin *ſuffuſio*, & en françois *cataracte*. Cette maladie eſt cauſée par une matiére étrangere qui s'amaſſe & s'épaiſſit imperceptiblement comme une petite pellicule entre la cornée & le criſtallin dans l'humeur aqueuſe au devant du trou de l'uvée, empêchant que les rayons de lumiere des objets ne frapent le criſtallin. On la conſidere dans trois tems: 1°. dans ſon commencement lorſque la perſonne croit voir au dehors des mouches ou des figures groteſques qui n'y ſont point en effet, on l'appelle pour lors *imaginatio*, en françois fantaiſie & abuſement: 2°. dans ſon état moyen lorſqu'elle ſe forme & s'épaiſſit, & qu'elle diminuë beaucoup la vuë, c'eſt ce qu'on nomme en latin *aqua*, & en françois *ſuffuſion*: 3°. quand elle eſt bien formée & qu'elle abolit entierement la vuë, on l'appelle en latin *gutta obſcura* en françois *cataracte* du nom géneral.

De la cataracte.

Sa cauſe.

Les eſpeces ou les differences des cataractes ſe tirent de trois choſes: 1°. de leur couleur, il y en a de couleur de plâtre, de perle, d'eau marine & de fer bruni, ce qui les fait appeller vertes, citrines, jaunes, ou noires: 2°. de leur tiſſu, car les unes ſont ſubtiles, deliées & tranſparentes qui permettent d'entrevoir, & les autres ſont groſſes & ſerrées qui privent abſolument de la viſion: 3°. de leur quantité ou de leur étenduë, en ce qu'il y en a qui ne couvrent qu'une portion ou la moitié du trou de la prunelle, de ſorte qu'on ne peut diſcerner que la

Ses differentes eſpeces.

partie de l'objet qui se presente vis-à-vis de l'endroit qui n'est pas couvert, & d'autres qui couvrent totalement cette ouverture, ce qui cause une privation parfaite de la vûë.

Le Chirurgien doit tirer son prognostic de deux choses, du malade & de la maladie. 1°. Si le malade est fort jeune ne passant pas trois ou quatre ans, ou bien s'il est âgé, que ses yeux soient rouges & chassieux, qu'il sente des douleurs de tête continuelles & véhementes, où qu'il ait une foiblesse naturelle de vûë, il ne faut point entreprendre l'Operation. 2°. Si la cataracte étoit jaune verte ou noire, elle ne seroit point guerissable, mais si elle est de couleur de perles, d'eau marine ou de fer bruni, la Chirurgie y remediera. Il faut encore examiner la substance de cette pellicule, ce qu'on fait en couvrant l'œil sain, frottant doucement sur la paupiére de l'œil qui est indisposé, & l'ouvrant soudainement; car si la prunelle se dilate; & qu'aussitôt elle retourne dans sa prémiere forme, la pellicule se peut abatre: mais s'il ne se fait point de dilatation, c'est signe qu'elle est adherente à l'uvée, ou qu'il y a obstruction dans le nerf optique; il n'y faut point travailler, parce qu'aprés l'avoir abatuë, la vûë ne se retabliroit pas. Il faut aussi observer si en même tems que la prunelle s'est dilatée par la friction, la cataracte ne s'est point divisée & separée, ce qui marqueroit que la matiére ne seroit pas encore assez liée & dessechée pour pouvoir suporter l'aiguille qui passeroit au travers comme dans de l'eau ou dans du fromage mou: il faut alors attendre qu'elle ait avec le tems, acquis de la consistance & de la fermeté qui la rende capable, de l'Operation. Si le malade peut aisément juger des couleurs exterieures, la cataracte n'est pas encore meure; mais s'il ne peut pas distinguer les objets, & qu'ayant frotté l'œil mala-

de, comme nous avons dit, la pellicule demeure ferme sans se separer ni se diviser, cela fait connoître qu'il y a des fibres qui la lient, & qu'elle est d'une substance bonne & facile à abbatre.

On vient par deux voyes à la guérison de la cataracte, par les remedes ordinaires, ou par la Chirurgie : les remedes peuvent la guérir quand elle ne fait que de commencer; mais il n'y a que la Chirurgie qui en puisse venir à bout quand la maladie est confirmée. Si elle commence, on pourra l'empêcher de croître, par un regime de vivre sobre & dessé-chant, par les saignées & les purgations, par une application de ventouses, de vessicatoires, de cautéres, ou de setons, & par l'usage des masticatoires, ou des poudres carminatives & digestives. La matiére conjointe, c'est-à-dire, celle qui commence à paroître dans l'œil en forme de nuage, se dissipe d'ordinaire par des collires,&des poudres attenuantes, incisives & resolvantes : le sang de pigeon, qu'on fait tomber tout chaud dans l'œil y est fort bon; on dit que l'haleine d'un enfant qui a mâché de l'anis & du fenoüil,étant poussée dans cet organe est souvent un moyen efficace pour dissoudre la matiére morbifique, ou pour arrêter son progrés. Fabricius Hildanus a inventé une petite fiole de verre commode pour tenir une liqueur sur l'œil, elle est en ovale pour s'ajuster à la figure de la partie,&elle a un conduit par en haut d'où quand elle est appliquée sur l'œil,on verse la liqueur dont on veut le baigner,&deux cordons qu'on attache derriere la tête pour la tenir ferme sur l'œil:il a prétendu résoudre par ce moyen les humeurs dont les membranes pouvoient être abbreuvées,&dissiper ainsi une cataracte dans son comencement:en voici la figure marquée Z.

Préparation du malade.

De divers topiques.

Si par l'usage de tous ces remédes tant généraux que particuliers, on n'a pas pû détruire la cataracte, on la laissera meurir d'elle-même sans y rien faire,&

on attendra qu'elle ſoit aſſez raffermie pour appuyer l'inſtrument qui doit ſervir à l'abbatre ; ce qu'on accomplira, en conſiderant ce qu'il y a à faire avant, durant, & aprés l'operation.

Avant l'operation, la premiére choſe à quoy on doit ſonger, c'eſt de choiſir le tems, car elle nous permet celui d'élection, la néceſſité n'étant point preſſante: on a coûtume de la remettre au Printems, ou à l'Automne, & au declin de la Lune. On prépare le malade en le ſaignant & le purgeant plus ou moins ſelon le degré de plenitude où il ſe trouve : le jour choiſi qui ne doit être ni pluvieux ni venteux, mais clair & ſerain, étant arrivé, on diſpoſera tout ce qui conviendra au panſement incontinent aprés l'operation ; car pour les inſtrumens ils ſont bien-tôt prêts, puiſqu'il ne faut qu'une aiguille, dont le choix dépend de l'Operateur. S'il a reconnu par la dilatation de la prunelle que la cataracte n'eſt point adherente à l'uvée, & qu'au contraire elle nage & vacille dans l'humeur aqueuſe, il doit ſe ſervir d'une aiguille ronde M & aſſez groſſe pour ne pas fendre ſi-tôt la cataracte, & pour l'abbatre avec plus de facilité en la rencontrant dans une partie plus large. S'il juge qu'elle ſoit attachée par des fibres en quelques endroits de l'uvée, il doit prendre une aiguille N dont la pointe ſoit en fer de lance pour couper ces fibres, s'il en eſt beſoin, & la détacher plus aiſément. L'une & l'autre de ces aiguilles ſeront montées ſur de petits manches OP pour les tenir avec plus de fermeté.

Situation du malade.

Durant l'operation on commencera par faire aſſeoir le malade ſur un banc qu'il aura entre les jambes en un lieu bien clair, où même le Soleil puiſſe donner ; car on ne ſe ſert point de lumiére étrangere dans cette operation. Le Chirurgien s'aſſeoira de la même façon ſur le même

banc

banc le dos tourné au jour, & face à face du malade à qui un serviteur soutiendra contre son estomac la tête un peu panchée en arriere : On mettra une compresse & un bandeau sur l'œil sain du malade, afin qu'il ne s'effraye de rien, puis l'Opérateur tenant l'aiguille par son manche de la main droite, s'il doit opérer à l'œil gauche, ou de la main gauche, si c'est à l'œil droit, il mâchera un peu de fenouil, qu'il souflera dans cet organe, afin d'exciter quelque mouvement à la prunelle, & par conséquent à la cataracte, & d'abord qu'il aura dit au malade de tourner l'œil vers le nez : il plongera l'aiguille dans le corps de l'œil du côté du petit angle, & l'enfoncera en panchant le manche vers la temple, jusqu'à ce qu'il aperçoive cet instrument au travers de la cornée, & qu'il soit au milieu de la cataracte qu'il atteindra par le haut avec la pointe de l'aiguille, & qu'il abbaissera jusqu'au bas de la prunelle, où il la tiendra sujette pendant un petit espace de tems ; que si elle y demeure, l'opération est parfaite ; mais si elle remonte aussi-tôt qu'elle est lâchée, il la faut abbatre de rechef avec la même aiguille, & la comprimer plus fort, afin qu'elle ne se releve plus. Si quelque précaution qu'on ait prise pour connoître la nature de la cataracte, elle se trouve laiteuse, & qu'aussitôt qu'on la touche, elle s'épanouisse & se divise, ne pouvant supporter l'aiguille qui passe à travers comme elle feroit dans du lait caillé, il faudra en tournant l'instrument de côté & d'autre la fendre en tant de petites particules, qu'elle se puisse dissiper, évitant bien de toucher à la membrane uvée qui est pleine de tant de venules, qu'il seroit difficile de n'en pas ouvrir quelqu'une d'où il se feroit un épanchement de quelques goutes de sang, lequel causeroit un hypopyon. Si la cataracte se trouvoit d'u-

Office du serviteur.

Maniere d'abattre la cataracte.

ne nature toute opposée, qu'elle fût si dure que l'aiguille en la poussant fît un cri comme si c'étoit du parchemin, que des filamens l'attachassent si fort qu'elle remontât comme un pont levis, aussitôt qu'elle seroit abbatue, il faudroit la trousser en la soulevant avec l'aiguille par sa partie inférieure, qui regarde la paupiere d'en bas, & la roulant autour de l'aiguille luy donner le sault, en la renversant tout d'un coup. L'opération étant finie, on retire l'aiguille, & on a coutume de montrer au malade deux verres, dans l'un desquels il y a de l'eau, & dans l'autre du vin rouge; s'il distingue les couleurs, on est sûr que l'opération est bien faite, quelques Medecins recusent ce témoignage; mais il est de pratique.

Pansement après l'operation.

Aprés l'opération, on mettra sur l'œil un défensif Q, fait avec les blancs d'œufs, & les eaux de plantain, de roses, de morelle, & posant sur la temple un emplatre astringent R, pour prevenir la fluxion, on apliquera deux compresses S, T, trempées dans des eaux rafraichissantes, l'une sur l'œil, l'autre sur la temple, & un bandeau V, par dessus pour couvrir les deux yeux. On mettra promptement le malade dans son lit où il sera couché sur le dos pendant quelques jours, la tête médiocrement haute, on le saignera le soir, & on luy tiendra le ventre libre. Il ne faut pas qu'il parle, ni qu'il prenne de la nouriture solide, de crainte qu'en la mâchant le mouvement ne fît ou relever la cataracte, ou tomber une fluxion sur l'œil: on ne luy fera ouvrir l'œil que trois jours aprés, quoiqu'on soit obligé de changer fréquemment les remedes qui pourroient en se séchant le blesser par leur dureté. Dans le tems qu'on renouvellera les medicamens, il faudra que la lumiere soit placée derriere la tête du malade, afin qu'il n'en soit point incommodé; & le pansement

Regime

ſe doit faite ſans lui remuer la tête. Enfin il gardera un grand repos, & le jour n'entrera point dans ſa chambre que le tems des accidens ne ſoit paſſé.

La deſcription que je vous fais de la cataracte eſt celle que les plus fameux Oculiſtes en ont faite, & celle qui a paſſé pour conſtante juſqu'aujourd'hui. On a cru juſqu'à preſent que c'étoit une taye, ou pellicule qui ſe formoit & ſe plaçoit dans l'humeur aqueuſe entre la cornée & le cryſtallin: Mais M. Briſſeau Medecin de l'Hôpital de Tournay nous a déſabuſé de cette opinion, en nous faiſant voir que c'étoit le cryſtallin même épaiſſi & endurci qui faiſoit la cataracte, & que par l'opération on croyoit avoir abbattu une pellicule, mais que c'étoit le cryſtallin qu'on faiſoit ſortir de ſa place par le moyen de l'aiguille, & qu'on plaçoit à la partie inferieure de l'œil. Il nous dit que la glaucome n'eſt point une maladie du cryſtallin, qu'elle eſt produite par l'épaiſſiſſement de l'humeur vitrée qui la rend opaque, & qu'aucontraire la goute ſerene eſt une diſſolution de cette humeur vitrée qui la rend aqueuſe.

Monſieur Briſſeau a fait un Traité de ces maladies qu'il a fait imprimer à Paris en 1709: il prouve ſon opinion par pluſieurs experiences qu'il a faites & qu'il rapporte, & quoique cette découverte ne change rien dans la cure de ces maux, ni dans la maniere de faire les opérations qui leur conviennent: On lui a néanmoins obligation d'avoir éclairci la nature de ces maladies, & d'en avoir donné la juſte idée qu'on en doit concevoir.

De l'extractió des corpuſcules étrãgers

Il ne faut pas oublier une opération qui ſe préſente à faire tous les jours, c'eſt de tirer les choſes étrangeres qui ſont entrées dans l'œil. On a

qui sont entrés dans l'œil. souvent recours au Chirurgien quand on a essayé en vain de les faire sortir en frotant & en soufflant dans l'œil, car la douleur qu'on éprouve contraint à demander un prompt soulagement : pour le donner on renversera l'une ou l'autre paupiere, & on tâchera de découvrir le corps étrange pour le faire sortir avec une petite curette X. Si on ne pouvoit pas le voir, il faudroit faire un petit bain à l'œil, en faisant coucher le malade, & lui versant dans le grand angle un peu d'eau tiéde qui venant à sortir aprés avoir lavé le globe de l'œil pourra entraîner avec elle l'ordure ou le petit éclat qui fait la douleur : & si on ne peut pas l'avoir par ce moyen, on attachera au bout d'un brin de balay un petit morceau d'éponge Y trés-fine, qu'on aura trempé dans de l'eau, & ayant un peu élevé la paupiere, on en balayera tout le devant du corps de l'œil pour amener sûrement avec cette petite éponge ce qui sera entré dans l'œil sous les paupieres. Le malade sera soulagé à l'instant, on se servira ensuite d'eau & de collires rafraîchissans pour éviter l'inflammation qui pourroit survenir.



## Fig. XXXVI. POUR LES ANGLES DES YEUX.




DEs trois opérations que le Chirurgien fait aux angles des yeux, la premiere est l'*eckanthis* de *ec*, qui veut dire *dehors*, & de *kanthos* qui signifie *angle de l'œil*, pour exprimer par ce mot que cette maladie est une excroissance de chair qui vient au grand angle des yeux. Il y en a de deux especes, l'une indolente, rougeâtre, tendre &

Des opérations qui se pratiquent aux angles des yeux.

flaſque qui obéït facilement aux remedes ordinaires ; & l'autre qui eſt douloureuſe, plombée, maligne, & rebelle aux remedes, & qui ne ſe guérit que par l'opération. On aſſigne trois cauſes principales à cette maladie ; 1°. Une humeur mélancolique qui augmente & endurcit la ſubſtance de la chair qui ſe trouve naturellement à l'endroit marqué ci-deſſus, & qui ſe rend ſemblable aux verruës ; 2°. Un *hyperſarcoſis*, dont l'étymologie eſt déduite de *hyper* qui veut dire exceſſivement, & de *ſarcoein* produïre de la chair, parce qu'un tel défaut provient quelquefois d'un ulcére négligé, ou mal panſé en cette partie qui ſe ſera remplie d'une chair ſuperflue, 3°. Un reſte de pterygion qui n'ayant pas été coupé ni conſumé ſe ſera accru & endurci dans la ſuite.

*De l'eckanthis.*

Cure.

Pour la guériſon de la premiere eſpece d'eckanthis, on conſumera l'excroiſſance avec alum calciné, verdet brûlé, mercure rouge, ou eſprit de vitriol : mais la ſeconde qui eſt dure, farouche & maligne ſera emportée par inciſion. Pour l'executer, on paſſera avec une aiguille A un fil B à travers cette chair pour la ſoulever, & par ce moyen la couper avec le ſcalpel C tout proche de la glande, prenant garde de toucher au trou lacrymal qui va dans le nez; car s'il ſe bouchoit par la cicatrice, la lymphe qui humecte inceſſamment l'œil, & qui fait les larmes quand elle eſt extraordinairement preſſée dans les filets qui ſont aux environs de ces organes, ne pouvant plus prendre ce chemin elle couleroit le long des joues & cauſeroit un larmoyement continuel.

De l'ankylops.

La ſeconde eſt l'ankilops, dérivé de *anki* qui veut dire proche, & de *ops*, œil, en latin *abſceſſus ocularis*; c'eſt une tumeur, ou un abſcés qui n'eſt pas encore ouvert, ſitué entre le grand coin de l'œil & le nez, & formé d'une humeur épaiſſe & gluante

à peu prés ſemblable à celle qui eſt contenue dans les loupes, ce qui fait qu'il augmente peu à peu & ſe meurit avec une legere douleur. Pour parvenir à ſa guériſon, ſuppoſé que les remedes generaux ayent précédé, on appliquera ſur la tumeur dans ſon commencement quelques remedes deſſicatifs & aſtringens à deſſein de reprimer, de conſumer, & de tarir l'humeur qui s'amaſſe dans cette partie. Que ſi la tumeur perſeverant fait juger par la rougeur & par l'inflammation qui y ſurviennent, qu'elle tend à la ſupuration, il faut l'ouvrir avec la lancette D : & ſi on croit que la matiere ſoit dans un kiſte on le ſéparera, ou bien on le conſummera avec les trochiſques *de minio*, ou le précipité de mercure, pour mondifier & cicatriſer enſuite le playe : il faut remarquer qu'auſſi-tôt que cette tumeur eſt ouverte: elle perd ſon nom d'ankilops pour prendre celui d'Ægilops, qui comprend la maladie dont je vais vous parler, & l'opération que vous allez voir.

Des remedes exterieurs.

L'opération.

LA troiſiéme eſt l'Ægilops dérivé d'*aix*, chevre, & de *ops* œil, parce que les yeux de ces animaux ſont très-ſujets à cette maladie; c'eſt ce que nous appellons la fiſtule lacrymale, qui conſiſte en un petit ulcere calleux & profond ſitué au grand coin de l'œil à l'endroit où eſt placé ce qu'on appelle la glande lacrimale qui n'eſt qu'un ſac graiſſeux & charnu parſemé de pluſieurs glandules preſqu'imperceptibles. Cet ulcere commence toujours par un petit abſcés en ce lieu où la matiere qui ſe putréfie, a bien-tôt atteint l'os, parce qu'il y a peu d'eſpace entre lui & la peau, & qu'étant plus ſpongieux qu'un autre il eſt auſſi plûtôt carié. Si d'abord qu'il y a un abſcés au coin de l'œil, les malades vouloient permettre qu'on le perçât, on pouroit éviter la fiſtule; mais comme ils aprehendent qu'il n'en reſte une cicatrice aux viſage, ils different tant que le petit

De l'ægilops.

abſcés s'ouvre de lui-même, & il en arrive deux inconveniens aſſez triſtes, l'un c'eſt que la matiere a eu par ſon ſéjour le tems de carier l'os, & l'autre c'eſt qu'il ſe fait à la peau un trou ſi petit qu'on ne peut pas porter de médicamens pour mondifier le fonds de l'ulcere, en ſorte que ſuintant ſans diſcontinuation la fiſtule eſt entretenue juſques à ce que l'operation y remedie.

Difference de ces fiſtules.

De ces fiſtules les unes ſont ouvertes par dedans & les autres par dehors : les premieres procedent d'un humeur lente qui ne forme au dehors qu'une petite tumeur de la groſſeur d'un pois, laquelle étât preſſée avec le doigt jette par dedans l'œil, je veux dire entre les paupieres, une ſanie ſereuſe, & quelquefois viſqueuſe & blanche. Les autres ſont faites d'une matiere active & chaude, qui devenant âcre en croupiſſant, ronge l'os qui eſt mince & poreux, & en même tems ſe fait jour par dehors pour fluer perpetuellement juſqu'à ce qu'on en tariſſe la ſource. Quand elles ſont vieilles, elles appetiſſent l'œil, & l'atrophient; la carie ronge ordinairement, & pénétre juſque dans les os du nez; ce qui rend l'haleine forte & puante, & la guériſon trés-difficile : mais quand la fiſtule eſt récente, & qu'elle a ſon orifice éloigné du globe de l'œil elle laiſſe beaucoup d'eſperance d'un heureux ſuccés dans le traitement, ſoit par les remedes, ſoit par l'opération.

Maniere de traiter la playe.

En l'une & en l'autre maniere de procurer la cure des fiſtules lacrimales on doit préparer le corps par un bon regime de vivre, par ſaignées, purgations, ventouſes & veſſicatoires. Si on ſe veut donc ſervir de la voye la plus douce, qui eſt celle des médicamens, il faudra traiter autrement celle qui n'eſt ouverte qu'en dedans, que celle qui l'eſt en dehors.

Quand il n'y a qu'une petite éminence en de-

hors, & qu'en la pressant la matiere qui la faisoit s'écoule par dedans l'œil, on a sujet de croire que cette matiere est benigne & douce, & qu'elle n'a pas assez d'acrimonie pour user la peau & se faire une issue au dehors; & quand elle n'a pas pû percer la peau, on a raison de penser qu'elle n'aura pas non plus été capable de ronger le perioste, & que l'os n'est point découvert, cette purulence pouvant s'amasser dans un petit sac entre la peau & le pericrane sans causer aucun desordre qui ait de mauvaises conséquences. Quand cela est ainsi, il n'y a pour guérir qu'à empêcher la matiere de s'accumuler dans ce vuide, & on y réussit par la simple compression avec laquelle j'en ai guéri plusieurs, & particuliérement des enfans. Je mets un petit emplâtre de ceruse brûlée sur l'endroit de la tumeur, & une petite compresse triangulaire de l'épaisseur d'un demi poulce pardessus pour remplir le coin de l'œil: sur cette compresse j'en applique une autre de même figure & de même épaisseur, mais un peu plus large, les ayant trempées toutes deux dans une eau dessicative, & je fais contenir le tout par une bande circulaire qui serrant les compresses contre l'endroit du petit sac, fait que l'humeur ne s'y amasse plus, & que le vuide se recolle, pourvû qu'on continue la même pratique pendant quelques mois.

Si la fistule est ouverte par dehors, & qu'on veuille tenter de la guérir par médicamens, on commencera par la dilater jusqu'e dans le fond avec la racine de gentiane, ou l'éponge préparée, aprés quoi on la mondifiera avec l'apostolorum, l'ægiptiac, ou la poudre de mercure. Si l'os est carié on le touchera avec quelques gouttes d'huile de souffre ou de vitriol, dont on imbibera un trés-petit morceau de cotton qui étant mis sur l'os en corrigera l'alteration, faisant ensorte de ne

Traitement des parties voisines.

causer que peu de douleur par l'usage de ces remedes, de crainte qu'elle n'y attirât une fluxion : on appliquera sur toutes les parties voisines plusieurs compresses trempées dans des eaux rafraichissantes ; aprés quoi l'ulcere sera mondifié, desseché, & cicatrisé suivant les méthodes communes.

Tous les Praticiens disent que le remede le plus sûr & le plus prompt pour la fistule lacrymale, c'est le cautere actuel dont on touche l'os pour le faire exfolier ; & comme cette opération est trés-délicate, & qu'elle demande pour être bien executée un sçavoir-faire acquis par de profondes réflexions & par un long usage, nous examinerons avec attention comme nous avons fait aux autres, ce qu'il y a à prévoir & à opérer avant que de cauteriser l'os : ce qu'on doit observer en le cauterisant, & la conduite qu'il faut tenir aprés l'avoir cauterisé.

Préparation & précaution pour cauteriser.

Avant que de porter le feu sur l'os on regardera en premier lieu s'il n'y a point d'ouverture en dehors, ou si l'ouverture qu'on remarque est d'une grandeur suffisante. Quand il n'y en a point il en faut faire, & quand elle est trop petite, il faut l'agrandir : pour cela les uns veulent, comme Thevenin, qu'on mette un cautere potentiel entre l'œil & le nez, le plus loin de l'œil que faire se pourra, prenant garde qu'il ne coupe le ligament du grand canthus, (ce qui rendroit l'œil éraillé,) & qu'en faisant une petite scarification sur l'escarre on dilate la fistule jusque dans son fonds, afin qu'elle soit capable de recevoir le cautere actuel. Les autres mieux fondés, ce me semble, prétendent qu'on doit ouvrir cette fistule avec le bistouri droit E, en faisant un petite incision en forme de croissant, pour s'éloigner de la jonction des deux paupieres, & que l'incision aille jusque sur l'os découvert auquel on applique de petits bourdonnets FF de

charpie séche pour absorber le sang & les humidités, posant ensuite le reste de l'appareil, pour attendre au lendemain à y mettre le fer chaud.

L'heure de cauteriser étant venue, & tout se trouvant prest pour cet effet, le malade sera assis dans un fauteüil de commodité qui aura une oreille pour lui appuyer la tête de côté, on relevera l'appareil pour reconnoître avec une sonde G si l'os est bien découvert; puis avec une compresse H, & un bandeau I, on couvrira l'œil sain, afin que le malade n'ait point l'appréhension du feu : on met sur l'œil voisin de la fistule une compresse K trempée dans des eaux refrigerantes, laquelle va jusque sur la temple étant percée au droit de la fistule. Cette compresse doit être étendue proprement pour ne point nuire à l'Operateur, & ainsi mouillée pour empécher que le feu n'agisse sur les parties voisines. La seconde G qu'on refourre dans la playe sert à conduire jusque sur l'os un petit entonnoir L, qui a un manche M, pour le tenir de la main gauche. On retire la sonde aprés qu'on a posé l'entonnoir, dans le trou duquel on insinue une fausse tente de charpie N, pour tarir le peu d'humidité qui pourroit abreuver le fond de la playe, & l'os étant à sec on prend de la main droite le cautere actuel O tout rouge qu'on plonge dans la cavité de l'entonnoir jusqu'à l'os; l'y appuyant légerement : on en remet un second P quand on croit que le premier n'aura pas suffi pour faire impression à l'os & pour dissiper toutes les humidités dont il est pénétré; c'est pourquoi on en fait toujours chauffer deux dans ce réchaux Q plein de feu. Ensuite on retire cet entonnoir, dont l'usage est non seulement de conduire les cauteres actuels; mais encore d'épargner au malade la sensation douloureuse du feu.

La cauterisation ayant été faite, on bourre la

Pansement de la playe. playe avec de petits bourdonnets de charpie, par dessus lesquels on met un petit emplâtre de ceruse R. d'une figure convenable à la partie, couvrant l'œil d'un défensif & d'une compresse triangulaire avec le bandage ordinaire pour la fistule lacrymale : on le fera avec cette bande T. dans la suite du pansement il faut empêcher que la chair ne se reproduise en trop grande abondance; & qu'elle ne recouvre l'os avant qu'il soit exfolié : c'est pourquoi dès qu'elle surmonte il faudra la consumer avec les poudres & les ongens dont je vous ai parlé. Quand on croit que cette séparation de l'os a été faite, ce qui n'est pas toujours sensible, mais ce qu'on peut conjecturer assez sûrement par une bonne chair qui vient de l'os & qui y est fortement attachée, on laissera incarner la playe, & on en procurera la cicatrice.

De 2 Opérations moins importantes mais fréquẽtes. Je finis, Messieurs, cette Démonstration par deux Opérations qui sont de notre sujet, & qui bien que peu considérables en apparence ne demandant pas toute l'industrie du Chirurgien, ont pourtant des utilitez assez grandes, l'une est d'empêcher les enfans de loucher, & l'autre de mettre un œil de verre à la place de celui qui a été perdu.

LEs enfans sont louches ou naturellement quand ils apportent ce vice en naissant, ou par accident pour avoir été couchez dans un faux jour où la lumiere leur venoit de côté, au lieu qu'on doit toujours situer le berceau en sorte qu'ils ayent les pieds tournez vers la fenestre durant le jour, & le soir la chandele vis-à-vis d'eux : car ils ne manquent jamais de tourner leur vûe du côté de la lumiere, ce qui fait prendre dans une autre situation de leur lit la méchante habitude aux muscles de tirer le corps de l'œil inégalement. Dès qu'on apperçoit ce défaut, il y faut mettre ordre par le

moyen des beſicles V, qui dirigent leurs yeux & les accoutument à regarder chaque objet droit au devant d'eux en ſe tenant dans une ſituation parallelle l'un par rapport à l'autre. Les beſicles ſont des inſtrumens faits d'ébeine creux dans leur milieu du côté qui regarde les yeux, & percez d'un petit trou où quelquefois on met un verre qui conſerve encore ces organes, qu'on doit munir de ces beſicles jour & nuit pendant quelques années, ſi on veut redreſſer ſûrement une vûe qui aura été longt-ems tournée de travers.

QUoique la fabrique & l'application des yeux de verre, ne ſemblent être à préſent que du reſſort des Oculiſtes, c'eſt néanmoins une opération de Chirurgie, laquelle eſt compriſe ſous la quatriéme eſpece qu'on appelle proteze, & qui ajoûte à la nature ce qui lui manque. Quand un homme a perdu un œil par quelque accident que ce ſoit on en fait faire de criſtal tel que l'un de ces deux marqués X & Y, de même figure que l'œil qui reſte, & même un peu plus grands, car ils doivent être enclavés ſous la paupiere pour y pouvoir tenir. Ils ſont peints de la même couleur que le naturel, & on les fait cuire au fourneau, comme le verre peint des Egliſes. Quand l'œil artificiel eſt bien placé, il paroît comme l'autre, excepté qu'il ne peut pas ſe mouvoir ſi ce n'eſt quand le corps de l'œil aveugle n'étant pas fort atrophié & reſſerré, le verre peut s'ajuſter deſſus: car alors on lui voit quelque mouvement qui dépend de celui du globe de l'œil ſur lequel il eſt placé. Ceux qui s'en ſervent ſont obligez d'en avoir pluſieurs de reſerve, parce qu'ils peuvent tomber & ſe caſſer. Par le moyen de ces yeux artificiels on corrige une difformité choquante, & de la maniere qu'on les fait aujourd'hui il y faut regarder de prés pour s'appercevoir que c'eſt l'art qui a réparé le défaut de la nature.

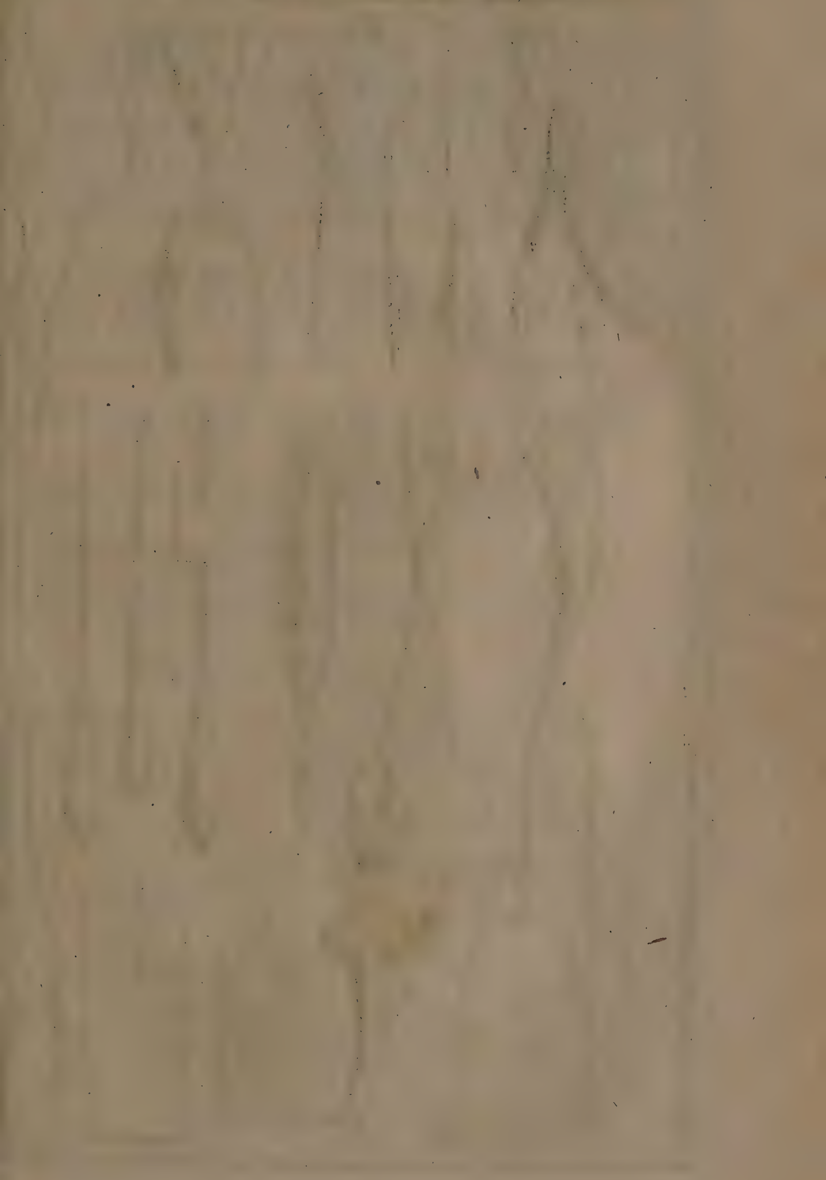
De l'œil artificiel.

Mais quoiqu'on fasse porter à des enfans louches des besicles ou d'autres masques semblables, pendant des années entieres, il est néanmoins trés-rare que leur vûe se redresse par ces sortes d'instrumens, c'est pourquoi je conseillerois de tenter d'autres moyens, qui seroient par exemple, d'assujettir les globes des yeux dans une situation droite, ou un peu plus tournée du côté opposée à celui où ils se dirigent par dépravation, y employant des especes d'yeux artificiels ou des demi spheres creuses qu'on assûreroit par quelques bandelettes, & dans lesquelles les yeux seroient fixement engagez, par la même mécanique dont on use pour redresser des tailles qui se déjettent.

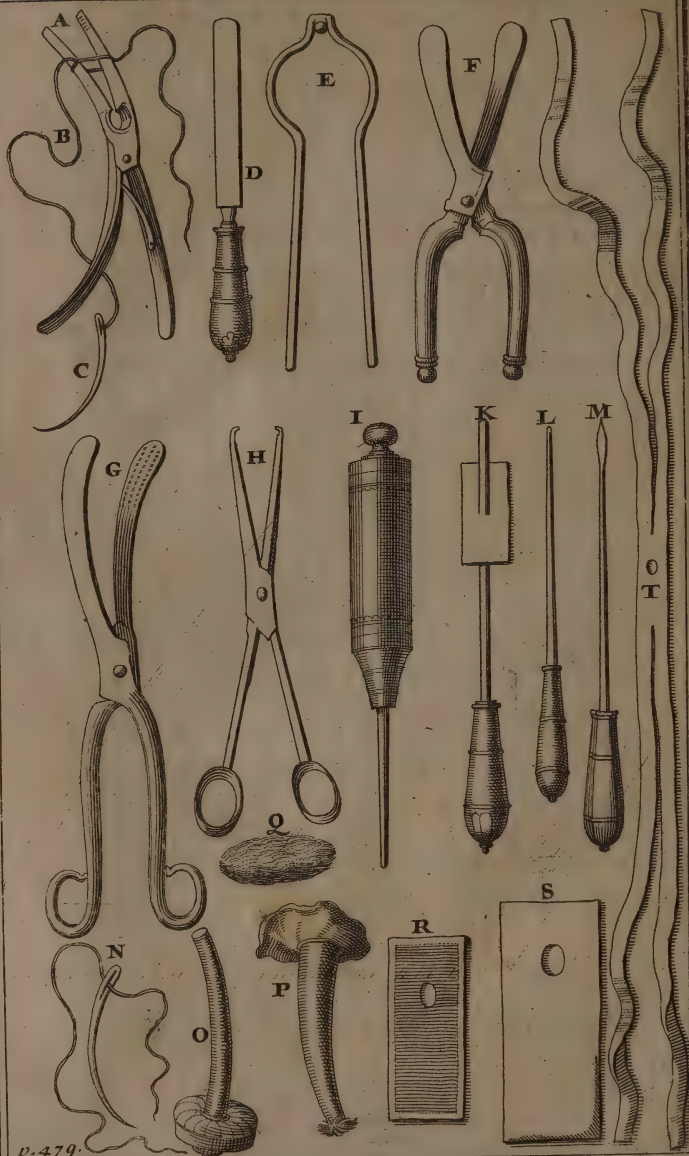
D'ailleurs il seroit à propos d'appliquer sur la partie foible, je veux dire, sur celle d'où les yeux s'éloignent, un cataplasme fortifiant, & de l'autre côté, quelque chose de piquant ou d'incommode qui obligeât continuellement la personne à s'efforcer de les en retirer, ce qui les affermiroit dans le bon état où l'on a dessein de les mettre.

De plus comme on a remarqué que les yeux de tous les louches étoient fort voutez en devant, & qu'ils s'y terminoient presqu'en pointe, d'où il arrivoit qu'ils ne pouvoient bien voir que de prés, & en se dirigeant de travers, d'une maniere désagréable, il faudroit que la concavité des demi-spheres fût aplatie, en sorte que ces organes en s'y moulant y contractassent une figure plus convenable au naturel.

*Fin de la sixiéme Démonstration.*



XXXVII. POUR L'OPERATION DU POLYPE.





# OPERATIONS DE CHIRURGIE,

## SEPTIE'ME DE'MONSTRATION.

*De celles qui se pratiquent à la Face.*

## DU POLYPE.



PUISQU'IL est vray, Messieurs, que toute la science du Chirurgien, n'a point d'autre fin que de maintenir ou de rétablir l'homme dans la juste proportion de toutes les parties de son corps; c'est ici principalement où il doit redoubler son application & employer toute son adresse pour conserver à la face cette perfection qu'elle a receue de l'Auteur de la nature. Cette partie quoy-que l'image de Dieu, n'est pas moins attaquée par les maladies que le reste du corps, c'est aussi ce qui fait qu'elle ne nous fournit pas moins d'ocasions d'exercer notre industrie: & comme les Opération qui regardent la face deman-

Le but de la Chirurgie.

dent encore plus de délicatesse que celles qu'on fait aux autres parties, je vais tâcher de vous les démontrer avec toute l'exactitude possible. Elles feront tout le sujet de notre entretien.

On fait tant de differentes opérations à la face qu'il nous seroit impossible de les renfermer toutes dans une journée ; & quoyque nous expliquâmes hier celles des yeux avec celles de la tête, vous verrez que celles qui restent suffiront pour remplir la Démonstration d'aujourd'huy. Je commence par celles du nez.

L'Etimologie du polype derive de deux mots Grecs, sçavoir de *poly* qui veut dire beaucoup, & de *pous* qui signifie pied ; parce que la chair qui fait cette maladie est semblable au poisson marin dit polype, en ce qu'elle a beaucoup de racines qui ont du raport avec les pied de ce poisson, c'est pourquoy les Latins luy ont donné le nom de *multi pedes.*

C'est une excroissance de chair fongueuse & superflue qui se forme & s'accroît dans les narines où elle incommode la respiration. Le polype est ordinairement attaché à l'os cribleux ou etmoïde, & souvent aux lames osseuses du nez, lesquelles étant spongieuses peuvent plûtôt le produire que les os propres du nez qui sont d'une substance plus dure.

Son origine. Les polypes succedent trés-souvent aux ozênes &aux ulceres du nez causez par fluxions d'humeurs acres & atrabilaires qui ayant corrodé la membrane dont les lames osseuses du nez sont couvertes donnent lieu à cette chair de s'engendrer & d'augmenter tous les jours, & d'autant plus facilement qu'on n'y peut pas porter de remedes pour la consumer dans son commencement. Les humiditez surabondantes qui tombent sur cette partie, & un sang pituiteux & crud, luy servent de nouriture : ce

ſang n'étant pas de qualité à produire de bonnes chairs & à être transformé en la ſubſtance des parties, il remplit les poroſitez des lames du nez, où trouvant quelques bouts des fibres de la membrane muqueuſe, hors de ſon tiſſu, il les anime & en forme les racines d'un polype, qu'il fomente & qu'il pouſſe de telle ſorte que non ſeulement cette excroiſſance remplit les narines, mais elle ſe fait voir encore dans la bouche derriere la luette ; quelquefois même elle ſe prolonge juſqu'à deſcendre dans le conduit de la trachée-artere, en danger de ſuffoquer le malade en dormant, ſi on n'y prenoit pas garde.

difficulté de la cure.

Il y en a qui occupent tellement les narines, que le nez en devient dur & ſchirreux ; on ne reſpire pour lors que par la bouche avec beaucoup de peine, & comme en ronflant. Quand les deux narines ſont ainſi tout à fait bouchées, le mal eſt preſque incurable, parce que cette obſtruction qui empêche le paſſage de l'air ſi neceſſaire à la vie, étant dans un endroit fort profond, & ayant quantité de branches, eſt trés-difficile à lever par l'extirpation de ces productions. On prétend que les chevaux ſont fort ſujets à cette incommodité qui les rend pouſſifs.

Si nous jettons les yeux ſur la ſtructure de la membrane interieure du nez, nous verrons qu'elle a grande part à la generation du polype, parce qu'elle eſt trés-capable de donner fondement & matiere à des excroiſſances, étant épaiſſe, ſpongieuſe, toute penetrée & abbreuvée d'une humeur gluante qu'elle ſepare du ſang par la proprieté du tiſſu de ſes fibres & de la configuration de ſes pores, ce qui contribue beaucoup à la formation de ces chairs fongueuſes & ſurabondantes.

La membrane pituitaire eſt diſpoſée à les produire.

Pour avoir une idée de leur generation, il n'y a qu'à faire reflexion que le ſang peut être chargé

de parties visqueuses, soit par l'usage de certains alimens indigestes, soit par le vice des fermens & des filtres naturels; de maniere que ces parties embarassantes ne pouvant suivre les autres principes de cette humeur, les abandonnent, sur tout dans les endroits comme les cavitez du nez où il y a trés-peu d'organes qui hâtent le cours des humeurs : les mucositez s'accumulant donc dans la membrane qui tapisse l'interieur des narines, la gonflent en dilatant ses vaisseaux & ses glandes autant que ses fibres sont excitées à se pousser & à s'étendre par l'irritation de ces matieres qui fermentent & s'aigrissent par leur sejour.

Ses diverses especes.

On remarque cinq especes de polypes. La premiere est comme une membrane fongueuse & molasse ressemblant à la luette relâchée; elle s'attache au cartilage du milieu du nez, & se remplit d'une humeur tenace & pituiteuse. La seconde est une chair blanchâtre, éminente, ronde & molle au toucher; elle provient d'un sang phlegmatique,& s'accroît insensiblement jusqu'à occuper toute la cavité d'une narine, & quelquefois celle de toutes les deux. La troisiéme est une chair plus dure, de couleur brune, une peu douloureuse,engendrée d'un sang grossier, mélancolique, & presque brûlé, faute de lymphe qui le délaye. La quatriéme est une tumeur dure, semblable à de la chair dessechée à la fumée, quand on la touche elle fait du bruit comme si on frapoit sur un corps solide, elle est insensible & on la peut mettre au rang des schirres confirmez. La cinquiéme est une, ou plusieurs tumeurs carcinomateuses attachées au cartilage du nez, & produites d'un sang melancolique & aduste; elles sont douloureuses & tiennent de la nature du cancer. De toutes ces especes les unes sont sans ulceration, quoiqu'elles rendent une humidité sanieuse & visqueuse; les autres sont ulcerées, & il en découle

ſans ceſſe une ſanie fétide d'une horrible puanteur.

On connoît le polype par la vuë & par les ſymptômes. Pour le découvrir à l'œil il n'y a qu'à faire pancher en arriere la tête du malade qu'on aura mis au jour ; car on verra une tumeur qui rempliſſant la narine, monte & deſcend ſelon les mouvemens de la reſpiration ; & s'il étoit mal aiſé de la faire paroître de cette maniere, il faudroit avec le *ſpeculum naſi* E, dilater la narine pour voir juſques dans ſon fonds. Les accidens qui l'accompagnent & le manifeſtent, ſont que le nez devient plus gros par la tumeur qu'il renferme, le malade ne reſpire qu'avec peine à raiſon de l'embarras qui eſt dans le paſſage de l'air, en reſpirant comme s'il ronfloit, il a toûjours la bouche ouverte en dormant. **Moyen de connoître le polype.**

Le jugement qu'en doit faire un Chirurgien, dépend de la nature du polype ; ceux qui ſont carcinomateux & chancreux ſont incurables, ce qu'il connoîtra par la dureté de l'excroiſſance, ſa lividité, ſa puanteur, ſa douleur, ſa couleur plombée & ſon adherence aux lames oſſeuſes. Il ne faut point toucher à de tels polypes, mais ceux qui ſont indolens, mols, flaſques, blancs ou rougeatres ſe peuvent guerir ; c'eſt ſur ces derniers qu'il eſt permis d'entreprendre l'opération. **Du prognoſtic.**

Les Auteurs nous propoſent cinq manieres de la faire, 1°. par corroſion, 2°. par cautériſation, 3°. par ligature, 4°. par inciſion, 5°. par arrachement. Je vais vous faire voir les moyens qu'ils nous donnent pour y réüſſir, & vous jugerez quelle eſt la meilleure méthode. **Pluſieurs manieres d'opérer.**

Ils veulent qu'on ſe ſerve de corroſifs aux petits polypes qui ne ſont gueres avant dans le nez & qui ſuccedent à quelques ulceres de cet organe : à ce deſſein ils recommandent le calcantum, la chaux, l'orpiment, ou l'eſprit de vitriol pour les conſumer peu à peu.

La cautérisation avec le cautere ou potentiel ou actuel s'est anciennement pratiquée aux polypes de grosseur médiocre & dont la base étoit large. Ils dilatoient la narine avec le *speculum nasi*, afin d'y introduire ensuite une canule qu'ils posoient sur la tumeur & par la cavité de laquelle ils portoient un bouton de feu qui brûlant cette chair en faisoit un gresillement comme quand on rôtit du boudin : l'escarre que le feu avoit faite étant tombée, ils recommançoient la même application, & continuoient ce manege jusqu'à ce que toute la tumeur fût emportée.

Ils conseillent la ligature aux tumeurs grêles qui sont étroites dans leur racine, & ils prétendent qu'elle peut réüssir en pratiquant de cette sorte ; on prendra une grande aiguille courbe C de plomb ou de fil de léton, & on l'enfilera d'un gros fil ciré B, dans le mileu duquel on fera un nœud coulant qu'on mettra sur le bout d'une pincette à bec de corbin A, comme si on vouloit faire la ligature de l'extremité d'un vaisseau ; on empoignera la tumeur avec ce bec de corbin, puis on coulera jusqu'à la base de cette excroissance le nœud dont on la serrera, aprés qu'on aura passé l'aiguille par la narine, & qu'on l'aura retirée par le palais ; car cette aiguille amenant avec elle un des bouts du fil, on le retirera en même tems qu'on tiendra l'autre bout qui sera resté hors du nez, & ainsi resserrant tous les jours le fil, on fera à la fin séparer & tomber le polype : cette ligature est bien inventée, mais je la crois de difficile exécution.

L'incision sujette à de grands inconveniens.

Ceux qui operent ici par l'incision ont prétendu avoir mieux rencontré, & veritablement cette maniere a été en pratique pendant plusieurs siécles, & aprouvée par Guidon & par d'autres Maîtres : ils avoient inventé un instrument D, qu'ils apelloient *Polypicen spation*, de polypsis qui veut dire polype, & de spation qui veut dire spatule, parce qu'il en avoit la figure Cet instrument fait exprés pour cette

operation n'étoit tranchant que d'un côté de toute sa longueur, ils l'introduisoient dans le nez le plus avant qu'ils pouvoient & coulant son tranchant entre les parois de cet organe & le polype, ils le séparoient en prenant garde de ne rien couper du cartilage, ce qu'ils avoient de la peine à éviter, la cavité de la narine étant tortueuse. Quand par ce moyen ils croyoient n'avoir pas emporté tout le polype; ils fendoient l'aîle de la narine jusqu'à l'os du nez, & ils tâchoient de trancher les restes de cette excroissance jusques dans leurs racines: l'Operation faite, ils recousoient par un ou deux points d'aiguille ce qu'ils avoient fendu de la narine. Quelques-uns de ces fameux Praticiens prenoient une ficelle à laquelle ils faisoient des nœuds, distans l'un de l'autre d'environ un pouce, & l'ayant passée par la narine pour la faire sortir par le palais, ils tiroient la ficelle tantôt par un bout, tantôt par l'autre, esperant par le moyen de ces nœuds, faire détacher les restes du Polype.

Méthode de quelques uns.

La cinquiéme maniere est de l'arracher. Fabricius se donne la gloire d'en avoir été l'inventeur, on lui en doit avoir de l'obligation, puisqu'elle paroît la meilleure. On fait seoir le malade dans une chaise un peu panchée en arriére, & lui ayant tourné le visage du côté du jour on peut dilater la narine avec le *speculum Nasi* E, pour y porter une pincette F faite en bec de canne par son bout avec laquelle on pince le polype le plus haut & le plus prés de la base qu'on peut, on la tourne ensuite un tour ou deux, & tirant doucement, on l'arrache avec ses racines, aprés quoy on la laisse saigner un peu de tems, afin de décharger & désemplir la partie. Quand même le polype s'avanceroit jusques derriére la luette, cette production a coutume de suivre la branche qui se trouve dans le nez, parce qu'elles sont continues l'une à l'autre. Mais si celle-là qui se montre derriere la luette, étoit lon-

gue & grosse, il seroit plus à propos d'arracher le polype par la bouche que par le nez, ce qu'on exécute aisément avec une tenete courbe G, qu'on peut pousser dans les fentes nazales qui sont plus grandes que les cavitez du nez, observant de ne pas pincer la luette qui est placée au devant du polype.

Précaution à prendre.

Suivant la description que je vous ay faite de ce mal, vous avez conçû qu'il avoit plusieurs pieds ou racines par où il reçoit sa nouriture; or par les quatre premieres méthodes que je vous ay expliquées, on n'ôte que le corps de la tumeur, les racines restant toûjours, c'est pourquoy il ne faut pas s'étonner si elle repousse, vû qu'il en est de même qu'aux plantes & aux arbres qui ne manquent pas de revenir quand on ne fait que les rompre, ou les couper rase-terre; mais qui ne repullulent plus quand on les arrache avec leurs racines. Ayant donc extirpé de cette façon le polype avec ses racines, on doit croire qu'il ne se reproduira plus, & Fabricius assure qu'il n'est jamais revenu à ceux à qui il a fait cette opération; j'avouëray pourtant qu'il faut que ce Praticien l'ait peu souvent réïterée, ou qu'il ait été plus heureux que les autres, puisqu'on voit quelques-uns de ces maux reparoître aprés leur éradication, ce qui ne nous empêchera pas de convenir que cette méthode étant la moins sujette à recidive doit être préferée aux autres.

Extirpation des restes du polype.

Si aprés que le polype est arraché, le malade sent encore quelque chose dans le nez qui l'embarrasse, & qu'en y regardant on y apperçoive quelque petit morceau qui soit attaché au fond du nez, il faudra avec ces especes de pinces H faites en forme de ciseaux qui ne coupent que par le bout, enlever ce residu, autant qu'on le peut, parce qu'il serviroit de germe pour en

produire d'autres. Ensuite de l'opération on fait respirer & tirer par le nez du vin tiede qui lave bien toutes ces cavitez remplies d'humiditez sanieuses que le polype y retenoit ; il n'est pas besoin d'attirer ainsi le vin, & de le faire tomber dans la gorge pour s'assûrer que le passage est ouvert, car les malades s'en apperçoivent aussi-tôt par la preuve courte & certaine de leur propre sentiment, & ils jugent de la liberté que l'air a d'entrer & de sortir, par la facilité avec laquelle ils respirent la bouche fermée, ce qu'ils ne pouvoient pas faire auparavant. C'est de toutes les opérations de Chirurgie celle dont on ressent plus promptement l'utilité & qui fait le plus de plaisir au malade, parce que dans le moment qu'il est délivré d'une incommodité si insupportable, toutes ses fonctions vitales qui en étoient suspendues ou troublées reprennent leur train ordinaire, & s'exécutent sans être retardées par aucun obstacle.

Pansement du malade aprés l'opération.

Si le sang ne coule que médiocrement, il le faut laisser sortir pour soulager la partie : mais s'il y avoit hémorragie, on l'arrêteroit en poussant dans le nez avec la seringue I, quelque liqueur astringente, ou bien en remplissant la narine d'une tente de charpie P assez longue, & trempée dans une eau stiptique. On pansera la partie avec des onguens qui ayent de la corrosion, car il faut tâcher d'en consumer toutes les racines, ce qu'on ne peut faire qu'avec des mondicatifs forts, ausquels on ajoute des poudres caustiques plus ou moins fortes selon la néceſſité. J'en ay vû panser un avec une poudre qui venoit de Montpellier, & qu'on disoit infaillible pour empêcher la renaissance de cette chair : néanmoins six mois aprés elle revint comme elle avoit déja fait deux autres fois, quoy qu'elle eût été arrachée par un des plus

Moyen d'arrêter l'hémorragie.

experts Chirurgiens de Paris. On ſe ſert d'une petite canule O, qu'on emplit de poudres rongeantes, & qui a ſon fonds un peu large pour les contenir. Ces poudres doivent être fines comme du tabac d'Eſpagne, afin que par la reſpiration elles ſoient attirées en haut, & ſe repandent dans toute la partie interne du nez. Sur la fin de la cure on ſeringue des eaux vulneraires & deſſicatives pour tarir les humiditez qui ne ſont que trop abondantes en ces endroits. Enfin on fait de ſon mieux pour obtenir une ſanté conſtante.

*Uſage des poudres & des eaux.*

*Regime pour les malades.*

Le polype eſt une des maladies qui demandent le plus de précautions ſur le regime univerſel : il ne ſuffit pas d'avoir avant l'opération préparé le malade par ſaignées, purgations, & diétes convenables, ni même d'avoir parfaitement exécuté cette opération, d'avoir pendant la cure contenu le malade dans les bornes que l'art preſcrit, & de l'avoir bien guéri ; il faut encore aprés la guériſon le traiter de la même maniere que ſi on étoit ſeur qu'il dût renaître un autre polype : pour cet effet on appliquera un cautere au bras, ou au derriere de la tête, on purgera fréquemment, & on fera uſer de ptiſannes ſudorifiques compoſées avec l'eſquine, la ſalſepareille, & le gayac.

*De l'opération qu'on fait pour l'ozœne.*

IL vient dans le nez un ulcere ſordide qu'on nomme *ozœne*, mot dérivé du verbe Grec *ozein*, qui veut dire ſentir mauvais. Ceux qui ont de ces ulceres ſont puants, on ne peut leur parler de prés ſans être frappé d'une odeur trés-déſagréable qui fait qu'on ne les peut ſouffrir en compagnie ; on les appelle des punais, & on tient que ce defaut eſt une raiſon pour ſe démarier.

Cette maladie tire ſon origine des humeurs

âcres & corroſives qui tombent ſur cette partie, qui l'ulcerent & la corrodent. Ceux qui ont le nez écraſé, y ſont fort ſujets, parce qu'ayant le dos du nez enfoncé en dedans au lieu de l'avoir élevé au dehors, il ſe forme au paſſage des narines un rétreciſſement lequel empêche l'écoulement des humeurs excrementicielles qui doivent ſortir par le nez : quand ces humeurs ont beaucoup d'acreté, elles ulcérent l'endroit qui les arrête, & quand elles en ont peu, elles abbreuvent les membranes qui en deviennent plus épaiſſes, & par là reſſerent de plus en plus ce même paſſage : d'où il arrive que ces gens-là ayant de la peine à recevoir l'air par le nez, ne font que renifler.

**Cauſe de ce mal.**

Pour guerir ces ulcéres, il faut aider à la nature, parce qu'ils ne ſe gueriſſent point d'eux mêmes : il s'y fait des croutes qui tombent de tems en tems, & ils ſont entretenus tant par la conformation vicieuſe de la partie que par des mucoſitez qui doivent paſſer ſans ceſſe par ces égouts. On examinera avec ſoin s'il n'y a point une cauſe verolique qui fomente ces maux, parce qu'en un tel cas il faudroit aller au grand reméde ; mais ſi on ne ſoupçonne point un tel virus, on fera en même tems les remédes & generaux & particuliers qui doivent être deſſicatifs pour abſorber les humiditez d'où la maladie provient ; l'uſage de la ptiſanne ſudorifique, des poudres de cloportes, & du mercure y eſt ſouverain, & on portera ſur l'ulcére des remédes qui le puiſſent mondifier, deſſécher & incarner : on fera reſpirer par l'entremiſe de cette petite canule O les poudres de ſabine, d'écorce de grenade, de racines d'iris, d'alum calciné, & de couperoſe : & enfin on mettra en pratique cette petite operation tant recommandée par nos Anciens, & que je vais vous faire voir.

**Cure de ces ulcéres.**

Utilité de la canule.

On prend une canule de fer ou d'argent, emmanchée pour être tenuë plus ferme, & de grosseur proportionnée à la narine, assez longue pour aller jusqu'à l'ulcere, & même par de-là : elle n'est point percée par l'extremité qui entre dans ce nez, & elle a une petite platine à son entrée, elle est ici marquée K. On introduit cette canule dans le nez en la tenant de la main gauche ; & ensuite on prend de la droite un petit cautere actuel I, dont le bout est fait en noyau d'olive, on le pousse dans la canule, où on le laisse tout le tems qu'il faut pour échauffer jusqu'à ce que le patient ne la puisse plus supporter par la trop grande chaleur. Alors on retire le cautere, & peu aprés on y en rapporte un autre M pour continuer à échauffer la canule, & par consequent l'ulcere qu'on prétend dessécher par ce moyen en consumant les humiditez dont il est abbreuvé ; c'est pourquoi l'on a deux cauteres, afin qu'on puisse chauffer l'un pendant qu'on se sert de l'autre : il faut recommencer le lendemain la même chose, & la renouveller tous les jours durant un tems considerable qu'il appartient au Chirurgien de déterminer selon que l'opiniâtreté de la maladie l'obligera de continuer à se servir de ce reméde.

Du re'tablissement d'un nez coupe'.

Le nez peut recevoir toutes sortes de playes, mais celles qui requierent une operation plus prompte, c'est quand par un coup d'estramaçon donné sur le dos du nez il est presque séparé du visage & tombe sur la bouche : il faut aussi-tôt le remettre en sa place, & faire un point d'aiguille à sa partie superieure & dans son milieu. Ce point d'aiguille s'accomplit avec une aiguille courbe N enfilée d'un fil ciré, on commence à coudre de dehors en dedans par la partie inferieure de la playe, laquelle on appuye avec

Comment on recoud un nez coupé.

le bout d'une canule courbée, afin que l'aiguille passe plus vîte; l'on continuë d'en faire autant à la lévre superieure de dedans en dehors, & on lie les deux bouts du fil sur une petite compresse à la partie la plus haute du nez. Je crois qu'il est inutile de faire encore deux points, un à chacune des ailes du nez; car le bandage nazal y supplée, d'autant plus qu'on ne doit faire au visage que le moindre nombre de points que la necessité requiért, afin d'éviter la difformité des cicatrices qu'ils y laissent. On met sur la playe ce plumaceau Q, couvert du baume du Perou ou de celuy d'Arcœus, puis l'emplâtre D & la compresse S par dessus, ensuite la bande T qui est à quatre chefs qu'on attache au bonnet, & dont on fait le bandage nazal : il faut remarquer que l'emplâtre, la compresse, & la bande doivent être percez pour la libetté de l'entrée & de la sortie de l'air. Ce bandage sera appliqué avec dexterité, prenant garde de ne point tirer un des chefs plus que l'autre pour éviter de rendre le nez tortu, n'y ayant plus de reméde, quand il se seroit une fois cicatrizé dans une mauvaise situation.

Du pansement de la playe & du bandage qu'on y pratique.

La femme d'un Notaire de Paris jalouse de la femme d'un Boucher du Faux bourg saint Germain qu'elle s'imaginoit être la maitresse de son mari, alla un matin trouver la Bouchere dans son étau, & aprés lui avoir fait les reproches que ses soupçons lui inspiroient, elle prit un des couteaux de la boucherie, & lui en donna un coup sur le nez, elle le lui abatit presque entierement, il pendoit en bas ne tenant plus qu'à une des ailes & un peu à la colomme du nez, l'autre aile étant toute coupée; on lui recousit à l'instant : il reprit, & il n'y resta que tres peu de difformité : je rapporte cet exemple afin d'enhardir le Chirurgien d'en user de même en pareille occasion.

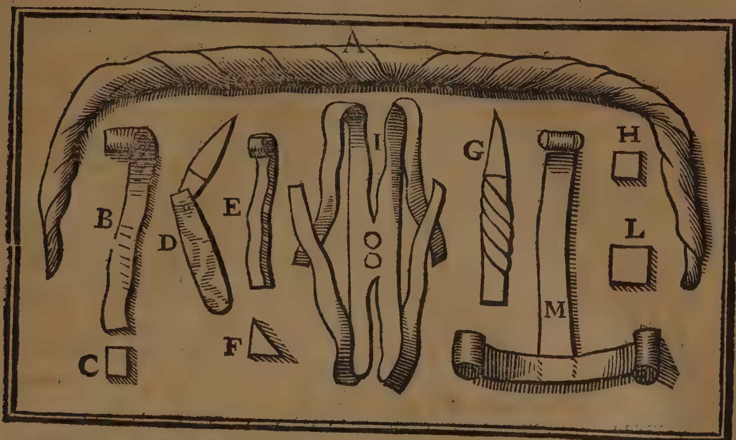
Histoire sur ce sujet.

Consequence à tirer pour la pratique.

Les Juges inventerent un nouveau ſupplice pour punir la femme du Notaire, ils la condamnerent à avoir une fleur de lis au front appliquée par un fer ardent, ce qui ne fut pas executé, parce que le Roy ayant trouvé ce jugement trop cruel, lui donna ſa grace : le Parlement de Paris ſe croyoit autoriſé par celui de Toulouſe, lequel avoit condamné à mort une femme de chambre pour avoir aidé à ſa maitreſſe à couper le nez à la femme d'un Peintre par un motif de jalouſie qu'avoit conçû la maitreſſe contre cette femme ; la Dame qui étoit femme d'un Conſeiller, fut ſauvée.

Il ne faut pas croire qu'on puiſſe faire reprendre un nez quand il eſt totalement coupé. On nous dit cependant que des voleurs ayant la nuit attaqué des paſſans, un de ces brigans reçut ſur le nez un coup qui l'abatit entierement, & qu'étant allé pour ſe faire panſer, le Chirurgien demanda le nez pour le recoudre, que ces camarades ſortirent auſſi-tôt, & allerent couper le nez à un malheureux qu'ils rencontrerent en chemin, & qu'ayant apporté ce nez au Chirurgien, il en fit la ſuture, par le moyen de laquelle cette partie fut antée & prit ſur ce qui reſtoit du nez du voleur comme auroit fait une greffe à un arbre. On raconte auſſi qu'un Chirurgien fit une inciſion au bras d'un homme qui venoit d'avoir le nez coupé, qu'il lui mit l'endroit ſaigneux du nez dans l'inciſion ; que par un bandage il le tint quelques tems dans cet état, & que le nez s'étant collé avec la chair du bras, l'Operateur en coupa autant qu'il en falloit pour figurer un nez, & que par cette operation il luy en ſubſtitua un à la place de celuy qu'il avoit perdu. Je crois ces hiſtoires apocrifes, & je les prends plûtôt pour des contes faits à plaiſir que pour des faits veritables.

FIG. XXXVIII. POUR LES SAIGNE'ES DE LA TESTE.




QUoi qu'on doive avoir grand ſoin de conſerver la face plus qu'aucune autre partie, on eſt cependant obligé de la ſoûmettre à la lancette du Chirurgien : les differentes maladies qui l'affligent ſouvent, demandent qu'on y faſſe beaucoup de ſaignées. On y ouvre des veines & des arteres : des premieres il y en a quatre qui ſont, la préparate, l'angulaire, la veine du nez, & les ranules ; & des arteres, il y en a deux, ſçavoir celle de la temple, & celle de l'oreille.

DES SAIGNE'ES QUI SE PRATIQUENT A LA FACE.

CEtte veine que vous voyez dans la partie moyenne du front, s'apelle la préparate, elle deſcend en droite ligne depuis la ſuture ſagittale juſques au milieu des ſourcils, & elle reçoit le ſang qui a arroſé la partie anterieure de la tête, pour le porter dans les jugulaires externes d'où il paſſe dans les ſou-clavieres, & de-là dans la veine cave deſcendante pour être verſé dans le cœur, c'eſt cette groſſe veine qu'on voit ſi enflée à ceux qui ſe mettent en colere, & qui paroit plus

Deſcription de la préparate.

aux gens obstinez qu'aux autres. Quand le Medecin en a ordonné la saignée, c'est au Chirurgien à l'executer, & pour s'acquiter de son ministere, il faut qu'il fasse un bandage au col avec un mouchoir roulé comme un boudin A, & pareil à celui que nous avons montré dans la saignée de la jugulaire, observant de ne point trop presser le passage de l'air : on doit avoir preparé une bande B, & une compresse C, l'une & l'autre aussi grandes que pour la saignée du bras; la lancette D dont on se servira, ne doit pas être differente de celle qu'on employe aux autres saignées : la veine étant suffisament enflée, on l'ouvrira promptement, afin de ne pas tenir trop long-tems la gorge serrée. On ne doit point faire cette ouverture en plongeant, de crainte que la pointe de la lancette ne pique le pericrane qui est directement sous la veine, mais il faudra ouvrir ce vaisseau un peu de biais; & lorsque la pointe de la lancette y sera entrée, on fera une élevation de cet instrument pour couper tant soit peu plus de la peau que de la veine. L'ouverture faite, il faut relâcher un peu la ligature du col pour faciliter la respiration au malade; mais il ne faut pas la desserrer beaucoup : car le sang ne viendroit plus : quand on en a tiré la quantité suffisante, on ôte tout-à-fait la ligature du col, & incontinent le sang cesse de sortir, parce qu'il trouve sa route ouverte pour aller au cœur. On met la compresse sur l'ouverture, & la bande par dessus, on tourne cette bande autour de la tête comme on feroit un bandeau : on peut la défaire dés le lendemain, car c'est de toutes les saignées la plus aisée à guerir.

*Ce qu'on doit observer pour ouvrir ce vaisseau.*

*Description de la veine angulaire.*

LA saignée de la veine angulaire n'est gueres plus difficile; on appelle ainsi ce vaisseau, parce qu'il est placé dans le grand angle de l'œil, c'est cette

veine qu'on voit entre le coin de l'œil & le nez, elle reçoit le ſang qui a été porté au corps de l'œil & à toutes ſes parties voiſines, c'eſt pourquoy on en ordonne la ſaignée aux maladies & ſur tout aux inflammations des yeux pour vuider par la partie la plus prochaine le ſang dont toutes ſes venules ſont engorgées. On prépare une bande E d'une aulne & demie de long pour faire autour de la tête pluſieurs circonvolutions plus étroites que pour les autres ſaignées, afin de ne point embarraſſer l'œil: la compreſſe F doit être triangulaire pour l'accomoder à la figure de la partie, & fort épaiſſe pour remplir toute la cavité de cet angle. On met le malade à ſon ſéant, & on lui fait la même ligature qu'à la ſaignée du front: on dit au malade de fermer les yeux, & d'abord qu'on voit paroitre la veine, on l'ouvre avec la pointe de la lancette ſans crainte qu'elle s'échape, parce qu'elle n'eſt point vacillante. On aura la prudence de ne toucher ni au perioſte, ni au cartilage angulaire de l'œil qui n'en eſt pas éloigné. La veine étant ouverte on fait baiſſer la tête au malade, afin que le ſang tombe dans une poilette, & ne coule point le long du viſage, comme il feroit, ſi on laiſſoit le malade dans une ſituation droite; car il ne faut pas prétendre qu'il puiſſe rejaillir de cette veine & ſortir en arcade. La ſaignée finie, & la ligature ôtée on eſſuye le viſage qui eſt toûjours barbouillé de ſang, & on poſe la compreſſe ſur l'ouverture: on met le premier chef de la bande ſous l'oreille du même côté, & montant par deſſus la jouë elle va engager la compreſſe, puis paſſant de biais ſur le front elle revient par derriere la tête repaſſer ſous la même oreille, & continuer autant de tours que la bande le peut permettre: on l'arête avec une épingle à l'endroit où elle finit, & on la laiſſe un jour ou deux ſelon que le malade le deſire, ou qu'il craint que le ſang ne reſſorte.

Appareil pour percer ce vaiſſeau.

Maniere d'operer.

Du panſement.

D'une autre veine plus petite qu'on ouvre.

IL y a entre les deux cartilages qui forment le petit globe du nez une veine qui ne paroît point au dehors, & que le Chirurgien est obligé d'ouvrir dans quelques maladies: c'est une saignée trés-peu usitée, car outre qu'il n'y a gueres de Medecins qui l'ordonnent, c'est que la veine étant trés petite elle fournit peu de sang, & par consequent elle n'est pas d'un grand secours pour le malade; on fait faire quelquefois dans les Ecoles de St. Côme cette saignée aux aspirans dans leur chef d'œuvre; & voici comment ils s'en doivent tirer. On serrera le cou au malade autant qu'il est necessaire pour faire enfler les veines de la tête, & on prendra une lancette G armée ou entortillée d'un petit linge depuis le milieu de son manche jusqu'à la moitié de la lame, tant pour marquer la longueur dont on doit l'enfoncer que pour la tenir avec plus de fermeté; & serrant le nez avec le pouce & le doigt indice de la main gauche dont le reste couvre les deux yeux du malade, afin qu'il ne soit point effrayé à la vuë de la lancette, on plongera longitudinalement de la main droite cet instrument entre les deux cartilages, la pointe montant en haut, & on l'enfoncera jusqu'à cequ'on voye le sang sortir à côté de la lancette ou jusqu'à l'endroit envelopé du linge, car on ne doit point passer outre, quand même la veine ne seroit pas ouverte, ce qui arrive trés-souvent, parce que n'étant pas visible, c'est une saignée qu'on fait au hazard. Si on a été assez heureux pour attraper ce vaisseau, le malade se panchera en devant, afin que le sang qui coule tantôt en filet, tantôt goute à goute comme quand on saigne du nez, soit reçû dans une poilette: le cou n'est pas plûtôt desseré que le sang cesse de sortir, on y met toutefois une petite compresse H, & une bande I percée au droit des narines; elle est à quatre chefs qu'on

Précaution à garder.

Pansement de la playe.

qu'on attache avec quatre épingles au bonnet de nuit. Avant que le Chirurgien entreprenne cette saignée, il doit dire au malade & aux assistans qu'étant obligé de piquer à tatons, il ne repond point de réüssir, & qu'ainsi on ne soit pas étonné si on ne voit point sortir de sang.

LA quatriéme saignée qu'on fait à la face, c'est celle des ranules, ce sont deux veines situées sous la langue à côté du filet, l'une à droite, l'autre à gauche. Ces veines aprés avoir pompé le sang qui a arrosé & nourri toutes les parties qui composent la base de la langue, le versent dans les jugulaires. Cette saignée est plus en pratique que les précedentes, parce qu'il y a plus d'occasions de la faire, & qu'on en tire plus d'utilitez pour le soulagement des malades, & particulierement dans les esquinancies qui sont des maladies trés-fréquentes. Il ne faut préparer ni bande, ni compresse, parce qu'on ne s'en sert point, mais seulement une lancette qu'on envelope d'une bandelette qui n'en laissera que la pointe découverte; on fait autour du cou la ligature usitée, dont on a parlé ci-dessus, afin que ces veines se gonflent, & ensuite ayant fait ouvrir la bouche au malade, & élever la langue proche le palais, on découvre aisément ces deux veines, parce qu'elles sont superficielles; & avec la lancette G, on en ouvre une, & on perce l'autre presqu'au même tems avant que le malade ait rabaissé la langue: ayant panché la tête en avant le sang lui coule de la bouche dans quelque vaisseau, afin qu'on puisse remarquer la quantité qu'on en aura tirée. On ouvre les deux ranules, parce que n'étant pas bien grosses, une seule ne donneroit pas autant de sang qu'il en faut pour soulager le malade quelquefois prêt d'étoufer par l'abondance de ce sang qui s'amasse à la gorge. Quand vous au-

Situation des veines ranules.

Moyen de les ouvrir.

Ce qu'on pratique a-prés cette saignée.

rez ôté la ligature du cou le sang ne coulera plus, & aprés avoir fait relever la tête du malade il faudra qu'il se rinse la bouche avec de l'oxicrat, & ensuite avec du vin tiéde, ce qui ne manque pas d'arrêter le sang: s'il en suintoit quelques goutes, il n'y auroit qu'à baisser la langue, & la laisser un peu de tems en repos sans lui faire faire aucun mouvement.

De l'arteriotomie.

ON ne fait l'arteriotomie qu'à la tête, ce mot est dérivé d'*arteria* qui signifie *artere*, & de *temnin* qui veut dire *couper*, parce que cette opération consiste dans une ouverture qu'on fait à l'artere, pour en tirer le sang qu'elle contient. La raison pourquoy on la fait à la tête, & non ailleurs, c'est que le crane étant un corps dur, situé sous l'artere, on peut en la comprimant, avec une compresse appuyée d'une bande, en arrêter le sang avec facilité, à quoy on ne réüssiroit pas aux autres parties du corps où les chairs sont incapables de faire la même resistance que le crane. On ouvre l'artere en deux endroits, l'un à la temple, & l'autre plus bas proche l'oreille, à peu de distance de cette éminence qu'on appelle hircus, parce qu'il y vient des poils semblables à ceux d'un bouc: ces sortes de saignées ne se font point à la legere, il faut qu'elles soient ordonnées par les Medecins, ou qu'on en trouve la necessité si pressante, qu'on ne voye pas d'autre moyen pour sauver la vie, comme dans une apopléxie, les saignées faites ailleurs n'ayant point dégagé le malade. La ligature qui fait enfler les veines, empêcheroit ici le sang de se porter dans les arteres, c'est pourpuoi il n'en faut point; on peut seulement mettre la tête du malade plus basse que le reste du corps, afin que le sang y soit plus aisément déterminé. On se sert de la lancette ordinaire aux saignées du bras: le Chirurgien la met à sa bouche à demi ployée, & aprés avoir remarqué l'artere

Lieux où on ouvre l'artere.

qui lui est connue par la pulsation qu'il sent sous son doigt, & l'endroit qu'il croit le plus convenable, il le marque avec son ongle, il l'ouvre en faisant une ponction & une élevation comme aux autres saignées : le sang ne manque pas de rejaillir, & de sortir en arcade en sautillant continuellement. On fait ces saignées un peu plus amples que celles des veines, si les forces du malade le permettent : quand on veut arrêter le sang avec plus de sureté, on met sur l'ouverture la moitié d'une féve de marais du côté qu'elle est plate ; une compresse L, par dessus, & une bande M, qu'on tourne autour de la tête, & qu'on serre un peu plus qu'à l'ordinaire. Au defaut de la féve, on met un liard dans le redoublement de la compresse, de maniere que l'artere se trouvant aplatie entre deux corps durs oblige le sang de suivre une autre route, ce vaisseau se reprend & se guérit comme une veine, pourvû qu'on le laisse ainsi bandé pendant trois ou quatre jours ; la bande est figurée en T, de sorte que la branche qu'on passe par dessus la tête, empêche que les circulaires ne se déplacent. Pour confirmer ce que j'ay dit ci devant sçavoir que cette opération étoit fort rare, c'est qu'en l'année 1681. étant avec le Roy à Lisle en Flandres, les Medecins de la Cour m'ordonnerent d'ouvrir l'artere à un Officier de Mr. le Maréchal d'Humieres ; les Chirurgiens de la ville me parurent fort étonnez de voir faire une pareille saignée, & ils me dirent que loin de l'avoir jamais vû pratiquer, ils n'en avoient pas même entendu parler.

Comment on opére.

Moyen d'arrêter le sang.

Histoire sur ce sujet.



FIG. XXXIX. POUR LE BEC DE LIE'VRE.




**De l'operation au bec de lievre.**

CEtte difformité où la lévre superieure est fendue, a été appellée par les Grecs *Colovoma*, dérivé de *colovein*, qui veut dire *tronquer*, *accourcir*, & par les Latins *mutilatio*, en François, *mutilation*; ce mot convient également aux oreilles & aux narines, lorsqu'il y manque quelque chose, mais quand le defaut est à la lévre seulement, on luy a donné le nom de bec de liévre par ressemblance aux liévres qui ont la lévre fendue de cette façon.

**Cause de ce mal.**

Les lévres peuvent être fendues de deux manieres, je veux dire par accident comme par un coup, par une chute, ou par une playe reçûe en cette partie, ou naturellement lorsqu'on apporte une telle difformité en venant au monde.

Il se fait trés-souvent des playes aux lévres, parce

que les dents qui sont au dessous étant des corps durs & affermis dans leur place en laissant entr'elles quelque enfoncement, ne peuvent gueres resister à l'effort d'un coup un peu rude appliqué contre les lévres qui sont d'une substance assez mole, sans les obliger de se fendre comme si on les avoit coupées avec un couteau : ces playes ne se guerissent que par la suture, à cause du mouvement que les lévres ne peuvent pas se dispenser de faire en parlant, ou en prenant de la nouriture ; & il les faudra coudre au plûtôt, parce que la playe d'une partie aussi tendre s'augmenteroit de plus en plus par ce mouvement. Quand on fait la suture immediatement aprés le coup reçû, on peut se passer de l'enfilée, ou de l'entortillée qui incommode à raison des aiguilles qu'on laisse dans la playe ; il suffira de pratiquer l'entrecoupée, en la maniére suivante. On prendra l'aiguille courbe enfilée marquée A, & avec le secours de la canule B, on la passera de dehors en dedans, puis de dedans en dehors, prenant assez de la chair pour affermir la suture & la rendre stable : on nouëra les deux bouts du fil sur une de ces deux petites compresses C C, à côté de la playe, & on fera deux ou trois points selon la longueur de la playe, coupant à chacun les fils au-delà des nœuds, & couvrant le tout d'un petit plumaceau chargé d'un baume agglutinant avec un emplâtre & une compresse qu'on assurera par un bandage incarnatif.

**Comment on recoud la levre.**

Quand la mutilation est naturelle, l'enfant étant né la lévre fenduë comme celle d'un liévre, ou qu'elle aura été causée par une playe faite à la campagne où on aura négligé de réünir & de coudre les parties séparées, qui dans la suite se seront cicatrisées loin l'une de l'autre, le Chirurgien n'y pourra remédier qu'en se servant de la suture entortillée ; parce qu'en pareil cas y ayant toûjours

manque de matiére, ſoit que la nature n'y ait pas pourvû, ſoit que la cicatriſation ait tellement endurci les bords de la playe qu'on ait été obligé d'en couper pour les rafraîchir, & leur donner moyen de repouſſer & de ſe recoller, ſi on ne laiſſoit pas les aiguilles il ſeroit impoſſible de tenir la playe ſujette, & ſes bords ſe récarteroient au moindre mouvement. Voici donc ce qu'il faut pratiquer, ſoit avant, ſoit durant, ſoit aprés l'Operation.

De la cure de ce mal, quand il vient de nature, ou qu'il a vieilli.

Avant l'Operation, on examinera la conſtitution du bec de liévre, car ſi les deux bords étoient tellement éloignez l'un de l'autre qu'on crût ne pouvoir pas les approcher il n'y faudroit point faire d'Operation : on aura encore égard à l'âge de l'enfant, pour ne la point mettre en uſage qu'il n'ait cinq ou ſix ans; car un enfant à la mamelle ou qui crie fort ſouvent n'eſt point en état de ſubir cette Operation qui demande du repos ; il faut qu'il ſoit dans un âge où il puiſſe reflechir & être ſenſible au malheur d'avoir cette incommodité, & que la connoiſſant il en ſouhaite la gueriſon & ſe reſolve à tout endurer pour y parvenir : quand même le Chirurgien voudroit l'entreprendre avant ce tems-là, il n'y pourroit pas réüſſir, vû que les lévres de l'enfant ne ſont pas aſſez épaiſſes ni aſſez ſolides pour ſoutenir les aiguilles qui ſont neceſſaires dans cette occaſion. Mais ſi l'âge du ſujet & l'eſpece de la mutilation permettent la réünion des parties ſéparées, il faudra diſpoſer l'appareil tel que vous le voyez ſur la planche XXXIX. & enſuite ſituer le malade dans un chaiſe tournée au jour, panchée en arriére de ſorte néanmoins que le ſang ne lui tombe pas dans la bouche : on lui appuyera bien la tête, & il y aura par derriére un ſerviteur qui appliquant ſes deux mains ſur les deux joüës du bleſſé fera avancer les deux bords de la playe, l'un vers l'autre pour en faciliter la ſuture.

Durant l'Operation, la premiere choſe que le Chirurgien doit faire, c'eſt de voir ſi la lévre n'eſt point adherente à la gencive ; car ſi elle y tenoit par quelque endroit il faudroit d'abord l'en ſéparer avec le biſtouri E, prenant garde de n'anticiper, ni ſur la gencive parce qu'on découvriroit l'os de la machoire, ni ſur la lévre parce qu'en la rendant ainſi plus mince la réünion s'en feroit plus difficilement. Aprés qu'on aura pris cette précaution on pincera avec ces deux pincettes FF, les deux bords de la playe du bec de liévre, de maniere que ce qu'on voudra retrancher de ces bords paſſe au-delà des pincettes qu'on ſerrera en pouſſant à chacune leur anneau vers l'extremité ſuperieure ; puis on coupera avec les ciſeaux D, ou bien avec le biſtouri E, ſelon qu'on le trouvera plus commode, ces mêmes bords pour en faire une playe récente, rafraîchiſſant l'ancienne juſque dans ſon fond, car s'il reſtoit de la vieille cicatrice la réünion ne s'en pourroit pas faire. Les pincettes étant ôtées on laiſſera un peu ſaigner la playe, puis l'ayant eſſuyée on prendra une de ces aiguilles droites & rondes G G dont on traverſera les lévres de la playe ſoutenuës par la canule courbe B : à la ſeconde aiguille qu'on paſſe eſt attaché un fil qu'on tourne autour des deux aiguilles & qu'on fait croiſer de l'une à l'autre formant dans le milieu une croix de ſaint André, & applatiſſant les bords de la playe, par ce moyen on les approche l'un de l'autre. On paſſe la premiere aiguille tout proche de l'extremité inférieure de la playe, afin de ne pas laiſſer à cette même extremité un bout du bec de liévre plus long que l'aure ; & la ſeconde aiguille ſe place entre la premiére & le nez. Le fil bien entortillé & arrêté on coupe les pointes des aiguilles ſi elles ſont trop longues avec les tenailles inciſives H, & on met deux petites compreſſes plates II, tant ſous les têtes

Obſervation d'uſage.

Maniére d'operer.

Application des aiguilles.

que ſur les pointes des mêmes aiguilles, afin que la peau n'en ſoit point offenſée par le bandage qui doit appuyer & contenir le tout fermement dans cet état.

Du panſement.

Aprés l'Operation, il s'agit de panſer la playe d'une maniere qui réponde à l'intention du Chirurgien. Si on a été obligé de déſunir la lévre d'avec la gencive, on fourera un petit linge entre ces deux parties, afin qu'elles ne ſe reprennent pas enſemble: on met ſur la playe le plumaceau K, couvert de baume blanc du Perou, puis l'emplâtre L, coupé & échancré pour s'accommoder à la partie, & par deſſus, la compreſſe M, de même figure, & enfin le bandage N, à quatre chefs; & lors qu'il eſt poſé on l'appelle la fronde, parce qu'il en a la figure, on applique ſur la playe le milieu de la bande dont on prend les deux chefs ſuperieurs qui paſſant directement ſur les oreilles vont faire le circulaire autour de la tête, & prenant enſuite les deux inferieurs on en fait reployer le milieu ſous la lévre pour les conduire en montant par deſſus la temple & les attacher au bonnet. Ayant mis le malade dans ſon lit, on lui fait garder un tres-grand repos, & on lui donne ſes boüillons & ſa boiſſon avec un biberon, pour le diſpenſer de remuer les lévres que le moins qu'il eſt poſſible.

Comment on fait le bandage.

Le deuxiéme ou le troiſiéme jour on reléve l'appareil: ſi le fil étoit trop ſerré on le relâcheroit un peu, & s'il étoit trop lâche on le reſſerreroit; on mettroit encore ſur la playe le même plumaceau couvert de baume blanc, & on auroit ſoin de changer tous les jours le petit linge inſinué entre la lévre & la gencive: on continueroit le même panſement juſques au neuviéme ou au dixiéme jour de l'Operation, c'eſt le terme ordinaire pour ôter les aiguilles. Alors on détortille doucement le fil, & on les tire adroitement appuyant les doigts ſur les lévres de la

Moyen de finir la cure.

playe pour éviter le récartement : on ne met plus sur la playe qu'un petit emplâtre de diacalciteos pour la dessecher, & on use de ce remede jusques à ce qu'elle soit entierement cicatrisée ; par dessus l'emplâtre on met le bandage incarnatif & unissant qui sert beaucoup sur la fin de la guerison.

Thevenin nous propose deux choses qui regardent cette operation. La premiere, c'est que quand il y a une deperdition de substance qui éloigne trop les bords les uns des autres, on fasse deux incisions longitudinales à la peau en forme de croissant aux deux côtez du bec de liévre, pour luy permettre de s'alonger davantage : mais cet expedient n'est point convenable, puisque ces deux nouvelles playes ne feroient qu'augmenter le nombre de cicatrices avec celle du milieu. Le second avis que cet Autheur nous donne qui tend à épargner aux personnes delicates & craintives la douleur de l'incision, c'est de garnir d'une compresse le dessous de la lévre, & de toucher la peau de l'entre-deux de la playe avec un pinceau moüillé dans l'huile d'Antimoine ou dans du cautere fondu qui ulcere & emporte cette peau qu'on ôtera ; & l'escarre étant tombée, on passera les aiguilles & on entortillera le fil comme nous avons dit. Ce moyen se peut pratiquer ; mais l'incision est plus seure & plus prompte.

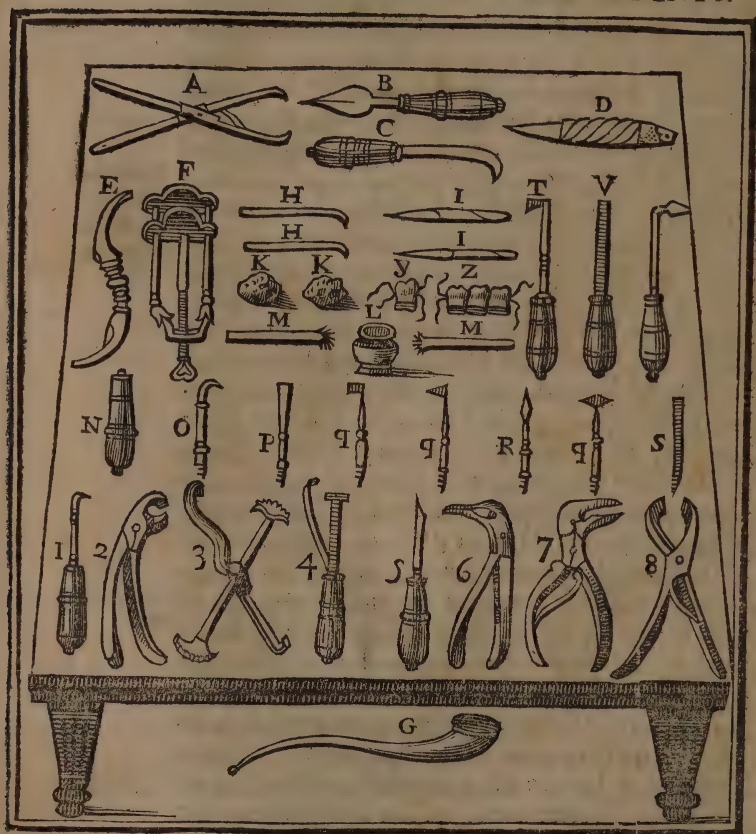
Deux conseils que Thevenin donne icy.

La femme d'un Officier du Roy étant accouchée à Versailles dans notre grand Commun, m'envoya chercher aussi-tôt pour voir son enfant qui étoit né avec un bec de liévre ; je m'informay d'elle si elle avoit vû avec application quelque liévre pendant sa grossesse, & elle me dit que dans le commencement on luy en avoit fait present d'un qu'on pendit à sa fenêtre, & qu'elle eut durant quelque tems la vuë attachée sur ce liévre : je luy conseillay de mettre cet enfant en nourice parce qu'il n'étoit pas dans un

Histoire touchant ce mal.

âge à ſoutenir l'operation, qu'il falloit attendre qu'il eût quatre ou cinq ans; & qu'alors on luy feroit ce qui ſeroit neceſſaire; mais il mourut à trois ans. Je la pratiquay à un autre enfant de Verſailles que j'avois fait attendre juſqu'à cet âge, je l'en gueris, & il ne luy eſt demeuré qu'une legere cicatrice trés-peu difforme.

FIG. XL. POUR LES GENCIVES ET LES DENTS.



DEux maladies qui arrivent aux gencives ont beſoin de l'Operation manuelle pour être gueries, la premiere de ces incommoditez s'appelle *époulis*, & l'autre *paroulis*.

*Des Operations qui ſe font aux gencives & aux dents, & premiement de celles qu'on pratique aux gencives.*

*Epoulis* eſt un mot grec derivé de *epi* qui veut dire dehors, & de *ouli* qui ſignifie gencive, parce que c'eſt une excroiſſance de chair qui ſort de la gencive, & qui procede d'une excoriation ou ulcere ſurvenu en cette partie; ces chairs ſont ou molles & blanchâtres, tenant de la nature du polype; ou bien elles ſont dures & rougeâtres, participant de la nature du ſchirrhe ou du cancer: les premieres réſultent d'un ſang pituiteux & phlegmatique & ſont ſans douleur, les autres qui ſont engendrées d'un ſang noir & melancolique ſont toujours douloureuſes.

*Comment on opere.*

L'Operation eſt abſolument neceſſaire pour emporter ces excroiſſances, car on ne peut pas ſe ſervir de cauſtique dans la bouche, ni les conſumer avec des onguens, ni les brûler avec le cautere actuel. Il faudra donc prendre cette chair avec une pincette A, pour la tenir ferme pendant que de l'autre main avec un ſcapel B, on la coupera le plus prés de la gencive que faire ſe pourra, ſans néanmoins découvrir l'os de la machoire: cet inſtrument C, tranchant & courbe eſt tres-commode pour couper ces chairs. Il y a des Autheurs qui conſeillent d'approcher de l'endroit où on vient de couper l'excroiſſance, un bouton de feu dont l'ardeur ſoit capable de deſſecher les racines de ce mal: mais il ſuffit de rincer la bouche avec du vin tiede, & de tenir ſur la playe un petit linge trempé dans du vin miellé. Si les racines commençoient à repouſſer de la chair on les toucheroit avec le vitriol, ou la pierre infernale autant de fois qu'on le jugeroit à propos; & enſuite on travailleroit à cicatriſer la playe.

*Moyen d'empêcher la renaiſſance de ce mal.*

Du Paroulis.

*Paroulis* vient de *para* proche, & d'*ouli* gencive. Cette maladie eſt une inflammation des gencives, laquelle tend ſouvent à la ſupuration; elle eſt preſque toujours cauſée par une dent gatée qui par les irritations douloureuſes qu'elle fait determine l'humeur à fluer ſur cette partie où les liqueurs amaſſées ſe cuiſent aiſement & abſcédent tant par la chaleur humide de la bouche, que par la rareté & la delicateſſe des fibres de la gencive. Ces fluxions enflent la jouë & les lévres, & font beaucoup de douleur avant que d'abſceder : on favoriſe cette coction en faiſant tenir dans la bouche du laict tiéde, & en mettant ſur la gencive la moitié d'une figue graſſe rotie ſur des charbons. Auſſi-tôt qu'avec le doigt on y ſentira de la fluctuation, il faudra ouvrir de crainte que la matiere par ſon ſejour n'altere l'os de la machoire.

Remede.

Manuel de l'operation.

On prend une lancette à ſaigner D, qu'on entortille d'une bandelette afin de la tenir plus ferme dans le manche, & le Chirurgien l'ayant miſe à ſa bouche il écarte avec les deux mains les lévres pour reconnoître l'endroit de la tumeur, ſituée tres-ſouvent proche les dents molaires entre la gencive & le dedans de la jouë; puis il prend de ſa main droite la lancette qu'il plonge dans le milieu de la petite éminence que fait la matiere contenuë qu'on voit ſortir en retirant cet inſtrument : on preſſe un peu la tumeur pour la faire vuider, & on donne du vin tiéde au malade pour rincer ſa bouche, ce qu'il continuë de faire de tems en tems pendant deux ou trois jours.

Cure de ces maux ſituez à la gencive ſuperieure.

Quand ces petits abſcés viennent aux gencives ſuperieures, ils ſe gueriſſent mieux, puiſque la playe qu'on y fait donne lieu à la matiére morbifique de ſe vuider par ſon propre poids, & à méſure qu'il s'en forme de nouvelle, en ſorte qu'elle ne peut y cauſer aucun deſordre. Mais quand ils ſont aux

gencives inferieures la sanie y reste comme dans un sac, & par son séjour elle peut corrompre l'os de la machoire d'en bas, comme je l'ay vû arriver plusieurs fois; ce qu'on evitera en ouvrant l'abscés de bonne heure, le pressant souvent dans la suite, poussant le pus de bas en haut pour le faire sortir par l'ouverture, & mettantpar dehors surle vuide de l'abscés une compresse & un bandage qui resserant cet endroit empéche la matiere de s'y accumuler. Que si malgré toutes ces précautions l'os se trouvoit découvert & altéré, on auroit de la peine à en procurer l'exfoliation autrement que par le bouton de feu, dont il ne faut pourtant se servir qu'aprés que les autres moyens ont échoués contre cet os qui passe pour un des plus durs de tout le corps.

De ce qui se pratique aux dents.

LEs dents seules font aujourd'ui toute l'occpation de beaucoup de personnes qu'on appelle des Operateurs Pour les dents. Il faut convenir que ces Messieurs qui n'ont pour objet de leur travail que ces seules parties peuvent exceller dans cet atr plûtôt que le Chirurgien dont la science est d'une étenduë infinie; il ne fautpas tourefois qu'il neglige cetté partie de la Chirurgie, sur laquelle il doit sçavoir qu'on met en usage sept sortes d'operations. La premiere est d'ouvrir ou décarter les dents quand elles sont trop serrées; la deuxiéme de les nettoyer quand elles sont sales; la troisiéme, d'empêcher qu'elles ne se gâtent; la quatriéme, de boucher les trous qui s'y sont faits; la cinquiéme de les limer quand elles sont trop longues & inégales; la sixiéme de les arracher quand elles sont gatées, & la septiéme d'ensubstituer d'artificielles à la place des naturelles.

Sept operations sur les dents.

Du resserement des dents.

QUelquefois les dents se serrent tellementles uns contre les autres, qu'il est impossible de les ouvrir pour prendre de la nouriture. Cet acci-

dent peut ſucceder ſoit à une playe, ſoit à un abſcés des parotides dont on aura laiſſé former la cicatrice ſans avoir ajuſté un petit baillon entre les dents ſuperieures & les inferieures pour les tenir ſuffiſament éloignées les unes des autres : l'obſtination d'un enfant melancolique qui ne voudra pas ouvrir la bouche, & la convulſion des muſcles qui ſervent à abaiſſer & à relever la machoire inferieure pourront encore être les cauſes de ce déréglement auquel le Chirurgien s'efforcera de remedier en fourrant entre les dents l'élevatoire E, avec lequel il tâchera de ſeparer les ſuperieures des inferieures pour mettre dans l'eſpace que l'élevatoire aura fait entr'elles, cet autre inſtrument F, qui étant une fois placé forcera les deux machoires à s'ouvrir, & à s'écarter l'une de l'autre quand on viendra à tourner la viſſe engagée le long du milieu de cette machine : il faudra tourner doucement de peur de faire trop de violence à ces parties. les dents étant ouvertes on donne des alimens au malade, & en ôtant d'entre les dents cette eſpece de dilatatoire on introduit à ſa place un bâillion qu'on y laiſſe, afin qu'elles ne ſe remettent pas dans l'état où elles étoient avant l'operation. S'il étoit impoſſible de deſſerrer les dents, il en faudroit caſſer quelqu'une au malade pour y faire entrer le bout de ce cornet G, par l'interpoſition du quel on donneroit de la nourriture, & on empêche ainſi que le malade ne periſſe par la faim; ou bien on tâcheroit de faire entrer du boüillon par les narines : d'autres conſeillent de donner des lavemens nutritifs. En 1702. des bleſſez que nous eûmes à la canonade de Nimégue, & qui furent portez à Cléves, il y en eut ſept ou huit à qui par des mouvemens convulſifs les dents ſe ſerrerent tellement, que nous ne pûmes les ouvrir à quelques-uns, & ceux-là moururent : il y en eut deux ou trois à qui on mit un bâillon entre les dents

aprés les avoir ouvertes, & ces derniers guerirent.

LA seconde operation des dents consiste dans leur propreté; il est si ordinaire de se les nettoyer soy-méme qu'il semble que cela ne merite pas une application particuliere du Chirurgien : il est vray que tout le monde est dans l'usage de se les écurer aprés le repas avec un curedent HH, ou une plume II, & méme la propreté engage à n'y pas manquer, parce qu'il reste entre les dents des parcelles de viandes qui s'y corromproient, & rendroient la bouche puante. On doit encore se laver la bouche tous les matins & avec une de ces petites éponges KK, se froter les dents pour ôter un limon qui s'amasse dessus, & pour se les conserver dans leur blancheur naturelle : mais quelque soin qu'on se donne, il ne laisse pas de se former proche les gencives de petites croutes qui rendent les dents jaunes, & en dedans il se produit de certaines écailles si dures, qu'il faut employer de forts outils pour les détacher de la dent; c'est pourquoy ceux qui sont curieux de leur bouche ont recours de tems en tems à ceux qui sont dans la pratique journaliere de les nettoyer

Obligation de se nettoyer la bouche.

L'adresse n'est pas moins requise ici que dans beaucoup d'autres operations, ceux qui ont la bouche délicate & particulierement les Dames, ne sçauroient pas souffrir qu'on y aille avec rudesse, elles veulent des manieres douces, & de la propreté. C'est pour cela que la main gauche avec laquelle on leur baisse la lévre inferieure, ou on leur léve la superieure, doit être envelopée d'un linge fin & blanc: si l'instrument dont on se sert, est de fer, il faut aussi le couvrir d'un linge pour la propreté. Ensuite l'Operateur ayant placé la personne, la face tournée au jour, & arrangée sur un siége ce qui luy est nécessaire, il se met un peu à côté de cette personne assise, & ayant posé un genou

Maniere d'operer icy.

en terre pour travailler plus commodément, il parcout toutes les dents les unes aprés les autres, & il employe alternativement divers instrumens selon le dessein qu'il a, évitant autant qu'il peut de faire saigner les gencives. Quand il croit avoir enlevé toutes les croutes & toutes les écailles, il se sert d'un opiat L, dont il frote les gencives avec une de ces racines de guimauves M M, préparées & ébarbées par le bout : il fait incontinent laver la bouche plusieurs fois avec de l'eau, & alors l'ouvrage est fini. C'est la coûtume de ces Messieurs, que de faire present d'une racine & d'un petit pot d'opiate à ceux qui ont l'honneteté de les bien payer.

Des instrumens qu'on y employe.

Les instrumens propres à nettoyer les dents se renferment tous dans un étuy, parce qu'ils sont petits, & comme il y en a beaucoup, on les monte à visse sur un même manche N, à mésure qu'on a besoin de s'en servir : il y en a de plusieurs figures, les uns sont faits comme un déchaussoir O, pour aller entre les dents, les autres comme un ciseau P, les autres comme des rugines q q q, de quatriémes ressemblent à un burin R, & d'autres à une lime S : ils sont ordinairement d'acier, mais ceux dont on se sert pour le Roy & pour les Princes, sont d'or; & s'il y avoit encore un métal plus précieux, on l'employeroît à leur service, parce qu'ils récompensent magnifiquement.

Les dents se corrompent aisément.

LA troisiéme operation des dents consiste dans leur conservation, & ce n'est pas une petite affaire que d'entreprendre de les conserver toûjours saines, & d'y réüssir; l'Operateur qui seroit assez témeraire pour le promettre, auroit souvent de la peine à tenir sa parole. Il coule le long des filamens qui sont à la racine de la dent, une serosité corrosive comme de l'eau forte qui la mine peu à peu & qui ne la quitte quelquefois point qu'elle ne l'ait fait tomber par morceaux; si on pouvoit

pouvoit faire prendre une autre route à cette ſeroſité les dents ſe conſerveroient toute la vie : tout ce qu'on peut faire c'eſt d'empêcher, quand elles commencent à ſe gâter, que la carie n'augmente, & ne faſſe pas davantage de progrés. Si la carie eſt apparente, on la ratiſſe avec la rugine T, & ſi elle eſt entre deux dents, on y paſſe la lime V, pour effacer la noirceur ; ſi le trou eſt dans la tablette des dents on la cauteriſe avec de l'huile de ſouffre, ou de vitriol, dont on porte une petite goute dans la dent gâtée, avec un de ces petits pinceaux, dont on ſe ſert pour la mignature ; & ſi la carie augmentoit, on eſſayeroit de l'arrêter en la cauteriſant avec ce petit cautere actuel X, qu'on auroit chauffé, & avec lequel on toucheroit toute la cavité de la dent ; & enfin ſi la dent ſe gâte de plus en plus, & que la douleur devienne inſupportable, il n'y a point d'autre remede que de l'arracher.

Diverſes pratiques contre cette corruption.

LA quatriéme operation qui ſe pratique aux dents, c'eſt de boucher les trous qui s'y font. Il arrive fréquemment que par un dépôt de ſeroſitez ſur une dent, elle ſe perce, & que le trou ceſſe d'augmenter aprés que la fluxion eſt paſſée : quoi que la plûpart de ces trous ne ſoient point douloureux, ils ſont tous néanmoins tres-incommodes, parce que toutes les fois qu'on mange ils s'empliſſent d'alimens qu'il faut ôter aprés qu'on a mangé, & il eſt mal-aiſé d'en venir à bout quand ils ſont ſituez dans des endroits où on ne peut atteindre avec les inſtrumens ordinaires. Il y a des gens qui ne ſçauroient boire frais, parce que ſi quelque goute de la boiſſon venoit à entrer dans la cavité de la dent, elle leur cauſeroit de la douleur juſqu'à les faire crier ; ceux-là ſe trouvent privez du plaiſir de boire à la glace : il y en a d'autres à qui les dents cariées rendent la bouche mauvaiſe, & qui

Ce qui fait les trous des dents.

Leur incommodité.

ſont obligez de mâcher un peu d'anis ou de canelle pour corriger ce vice qui n'eſt pas petit, puis qu'ils ne peuvent parler de prés à quelqu'un qu'il n'en ſoit frappé. Pour remédier à toutes ces incommoditez, on cherchera moyen de boucher le trou de la dent; quelques-uns prétendent qu'il peut ſe remplir avec des feuilles d'or ou d'argent; mais ces feuilles étant ſujettes à ſe rompre, ne peuvent pas y reſter long-tems : on doit plûtôt y employer un petit morceau d'or ou d'argent batu, auquel on aura donné la figure du trou où il doit être niché. Il y en a qui préferent le plomb, parce qu'étant plus maniable, on le fait entrer, & on en remplit la cavité plus aiſément qu'avec aucun autre metal, n'altérant pas plus la partie que feroit l'or même. D'autres ſans ſe donner tant de peine bouchent ces ouvertures avec de la cire, qui leur procure le même avantage, puiſqu'elle empêche l'aliment & la boiſſon d'y entrer & de la creuſer plus avant.

*Moyen de les boucher.*

LA cinquiéme operation qui concerne les dents, c'eſt de les limer : ce qui ſe pratique en trois occaſions differentes, ſçavoir pour les ſéparer quand elles avancent les unes ſur les autres ; pour les mettre de niveau quand il y en a qui ſont trop longues; pour les égaliſer & les polir quand elles ont des pointes ſoit en dedans qui bleſſent la langue, ſoit en dehors qui picquent les joues. On ſe ſert pour tout cela de la petite lime V, emmanchée afin de la tenir avec plus de fermeté, elle doit être douce pour ne point ébranler la dent, & quoiqu'on n'avance pas ſi vîte qu'avec une lime rude, il vaut mieux cependant employer plus de tems : il faut que l'Operateur appuye avec un ou deux de ſes doigts la dent ſur laquelle il travaille, de crainte qu'elle ne ſe caſſe & n'éclate en la limant. Quand il s'agit de ſéparer les dents de

*Trois occaſions de limer les dents.*

*Maniére de limer une dent.*

devant il observera de n'en pas limer une plus que l'autre, afin que les espaces qu'il fait entr'elles, soient tous égaux : il est inutile de limer une dent trop longue, quand celle qui lui est opposée manque ; à moins qu'on ne veuille recommencer de tems en tems, parce qu'elle repoussera toûjours, étant certain que les dents croissent pour reparer ce qui s'en use en se frotant les unes contre les autres par la mastication ; ce que l'experience fait voir en ceux à qui il est tombé une dent, car celle contre laquelle elle devoit appuyer devient plus longuë & entre dans l'espace que la dent perduë a laissé. Les dents molaires ont quelquefois des pointes soit que leur substance reste encore saine & entiere, ou soit qu'elles viennent à se gâter, ou qu'il s'en soit detaché quelque éclat. Lorsque ces avances piquent ou la jouë ou la langue, il les faut limer pour en ôter toutes les âpretez, & c'est ce qu'on doit exécuter avec la douceur & le menagement ordinaires à ceux qui sont fort employez dans cet exercice.

LA sixiéme operation que les dents demandent, consiste à les arracher, elle est la plus usitée & on la voit pratiquer tous les jours. Il est peu de personnes à qui on n'en arrache quelqu'une, il y a des gens si impatiens que dés la moindre douleur ils font sauter leurs dents ; mais c'est une mechante maxime que de courir si-tôt à l'Arracheur de dents. Il arrive plusieurs fois que la douleur cesse en peu de tems, & qu'on auroit regret qu'il en eût couté une dent pour une peine passagere ; il ne faut donc venir à cette operation que quand la dent est tellement gâtée qu'il n'y a plus moyen de la sauver, ou quand la douleur qu'elle excite à la gencive est devenuë continuelle & insuportable : ceux qui s'en font arracher autant de fois qu'ils y sentent de la douleur, ont bien-tôt démeublé leur bouche, & il vient un

De l'extraction des dents.

tems qu'ils ont tout le loisir de s'en repentir

En quel cas & comment on la doit faire.

Il y a neamoins cinq ou six occasions où on ne peut pas se dispenser de la faire, premierement aux enfans lorsque leurs premieres dents qu'on appelle dents de lait, se disposent à tomber : aussi-tôt qu'elles branlent il ne faut pas differer de les arracher, ce qui se fait avec un brin de fil dont on entoure la dent & qu'on tire aprés l'avoir noüé dessus. Le public croit que plûtôt on ôte cette premiere dent, plus celle qui luy succede est droite: cette opinion n'est pas trop bien fondée, mais il sera toûjours bon de l'arracher, puisqu'elle doit tomber, car si le Chirurgien s'y opposoit, & que la seconde dent ne vint pas belle & droite, la mere luy en attribueroit la faute, & ne luy pardonneroit jamais, tant les femmes sont prévenuës en faveur des erreurs vulgaires.

Moyen de rafermir les dents.

Secondement quand elles vacillent beaucoup d'elles-mêmes sans avoir été ébranlées par quelque coup, ou par l'effort qu'on aura fait pour casser quelque chose de trop dur; vû qu'en ces derniers cas il ne faudroit pas les retirer, mais au contraire, on essayeroit de les rafermir dans leurs alveoles avec un vin astringent dont on imbiberoit une petite éponge qu'on tiendroit sur la gencive, & qu'on renouvelleroit souvent, défendant sur tout de mâcher de ce côté-là où le repos est nécessaire pour donner le tems à ces parties de s'affermir; mais quand la dent branle tellement qu'il n'y a plus d'esperance de la conserver, & qu'elle incommode en mangeant, il faut l'ôter, & à cela on n'a pas besoin de l'incliner de côté & d'autre, il faut seulement l'élever avec deux doigts sans le secours d'aucun instrument, principalement aux vieilles gens qui les perdent ainsi toutes les unes aprés les autres.

Troisiémement, quand elle est gâtée jusqu'à un tel point que la tablette est presque toute rongée,

car ſi on differoit de l'arracher & qu'on attendît qu'elle fût preſque conſumée, n'y ayant alors plus de priſe pour l'inſtrument, il ſeroit tres-difficile de dégager ſes reſtes ; c'eſt pourquoy il ſera de la prudence de la faire déloger d'un endroit où ſa preſence ne peut qu'incommoder. Pour arracher les dents qui tiennent fortement dans leurs alvéoles, il faut des inſtrumens capables de ſeconder les efforts qu'on doit employer à ces extractions ; tels ſont les daviers & les pelicans que je vais vous montrer.

Cas où l'extraction eſt mal-aiſée.

Quatriémement, quand une dent a été caſſée, & qu'il n'en reſte plus que la racine, ou quand elle a été rongée, & qu'il n'y paroît plus qu'un chicot, c'eſt en de telles rencontres que l'Operateur doit faire voir ſon habileté : c'eſt ici ſur tout qu'il ſeroit ridicule de promettre de ne point faire de mal ; car il ne peut jamais éviter de cauſer de la douleur pour avoir un chicot enfoncé, & qui ne donne point de priſe. Mais la plûpart de ces ſortes d'Operateurs s'embaraſſent peu de confirmer le proverbe : *il ment comme un Arracheur de dents.* Le Chirurgien doit donc appliquer toute ſon induſtrie pour tirer le reſte de la dent, & il ſe ſervira d'un pouſſoir ſi le chicot a encore une pointe qui ſurpaſſe la gencive, ou d'une tenaille à bec de corbeau, ou d'une autre que vous allez voir faite comme un muſeau de chien.

La douleur eſt inévitable.

Cinquiémement, quand les dents s'avancent en dehors, il les faut extirper, car une dent qui ſort ainſi de ſon rang incommode beaucoup celui à qui ce malheur arrive, & elle cauſe une difformité qui choque tous ceux qui le regardent. Si elle n'excedoit pas notablement les autres dents, on pourroit limer ou couper avec des tenailles inciſives ce qui ſe produiroit de trop : mais ſi la tablette qui doit regarder le dedans de la bouche, étoit

Dents qui ſe pouſſent en dehors.

panchée en dehors, & que la dent sortît, il vaudroit mieux avoir une dent de manque que d'en laisser voir une qui defigurât la personne, c'est pourquoy il faudra l'arracher avec l'instrument que l'Operateur jugera le plus commode.

Dent surnumeraire.

Sixiémement, quand il vient quelque dent surnumeraire, (car on remarque assez souvent une dent qui pousse à l'une ou à l'autre mâchoire, soit en dedans, soit en dehors, & qui n'est ni du nombre des autres, ni placée comme elles: il y a des personnes à qui il en naît plusieurs de surabondance; & à d'autres il en pousse un double rang; les diseurs de bonne avanture prognostiquent mille bonheurs à ceux à qui cela arrive: pour moy je les estime malheureux, d'avoir souvent plus de dents qu'ils n'ont de biens à manger, d'être incommodez par ce trop grand nombre de dents, & d'être obligez de souffrir de cruelles douleurs pour se priver en se les faisant arracher, de cette faveur naturelle dont on les felicitoit. Il vint à Monseigneur le Duc de Berry à l'âge de huit ans une surdent dont il n'avoit pas besoin pour annoncer son bonheur; car outre qu'il a tous les avantages de la naissance, étant fils du plus grand Roy de l'univers, il a dans sa propre personne tout ce qu'il faut pour rendre un Prince accompli; de sorte que selon les Prophetes d'aujourd'huy ce qui devoit prédire un heureux avenir dans un autre, fut pour luy un sujet de malheur, puisqu'il fallut luy arracher, & par consequent luy faire endurer le tourment qu'il n'étoit pas possible de luy épargner dans une pareille occasion.

Observation.

On employe quantité d'instrumens dans cette espece d'Operation, parce qu'il en faut de toutes les sortes pour s'en servir suivant les differentes dents qu'on veut arracher: & voici ceux dont on ne peut se passer.

Instrument necessaire à cette extraction.

1. Un Déchaussoir nommé en latin *dentiscalpium* & en grec *pericharactir* qui vient de *peri* autour, & de *charassein* qui signifie scarifier, ou couper, parce que c'est un instrument avec lequel on sépare la gencive d'autour de la dent qu'on veut tirer & arracher. Du dechaussoir.

2. Un Davier appellé en latin *denticeps* ou *denticulum*, c'est une maniére de tenaille dont le bout qui embrasse la dent est recourbé & fendu en fourchette pour la tenir avec plus de fermeté : il peut servir aux dents de la mâchoire superieure, aussi bien qu'à celles de l'inferieure, & c'est un instrument des plus anciens de la Chirurgie duquel on s'est servi de tout tems. Usage du Davier.

3. Un Pelican appellé par les Latins *policampus* parce qu'il ressemble au bec d'un Pelican, & par les grecs *odontagra* derivé de *odous* dent & de *agrevein* arracher, parce qu'étant un instrument à plusieurs branches montées par le moyen d'une visse sur un même montant, il est propre à arracher les dents: les deux bouts du montant sont un peu circulaires, afin qu'ils appuyent mieux sur la racine de la dent gâtée; & des deux branches, il y en a une droite & l'autre coudée, ayant l'une & l'autre leur usage particulier dans les differentes circonstances. Du Pelican.

4. Une espece d'élevatoire fait en levier dont une extremité est plate pour appuyer sur la gencive au bas de la dent, & l'autre est coudée comme une des branches du pelican pour accrocher la dent. Il y a un gros manche sur lequel les deux branches sont montées; quand une des dents d'enbas est prise par cet instrument, on n'a qu'à baisser le manche pour la tirer de sa place; c'est le plus commode de tous, il a été inventé depuis peu, & je n'ay encore vû personne s'en servir que Mr. Dubois qui avoit soin des dents du Roy. De l'élevatoire nouvel instrument.

5. Un Poussoir que les Latins appellent *impul-*

Utilité du Poussoir. *sorium*, c'est un instrument dont le bout est fendu en pied de biche ; il y a un manche pour être bien empoigné, il sert aux dents incisives & canines qui n'ont qu'une racine pour les pousser hors de leur alvéole, & aux chicots quand il peut y avoir prise.

Proprieté du Rizagran. 6. Un tire-racine de dent, décrit par Guillemeau & appellé en grec *Risagra*, & du commun *Risagran*, de deux mots qui signifient ensemble déraciner, c'est une espece de tenaille dont les bouts sont presque pointus pour entrer dans l'alvéole & pinçer le reste d'une racine qui y est demeurée : cet instrument est fort necessaire aux Arracheurs de dents.

Usage de deux tenailles. 7. Une tenaille appellée bec de corbeau, à cause de sa figure, elle sert pour extirper les chicots, & en couper les extremitez quand elles sont trop pointuës.

8. Une paire de tenailles incisives avec lesquelles on coupe de la tablette ce qui pousse en dehors, & qui excede la grandeur ordinaire des dents.

Il ne suffit pas de connoître ces instrumens, il faut s'en servir à propos & avec dexterité. On fait asseoir à terre sur un carreau seulement celui à qui on veut arracher une dent : l'Operateur se met derriere luy, & ayant engagé la tête entre ses deux cuisses il la luy fait un peu hausser, la bouche du patient étant ouverte il y remarque la dent gâtée, afin de ne pas prendre l'une pour l'autre, puis avec le déchaussoir il separe la gencive de cette dent qu'il empoigne ensuite avec l'instrument qui luy aura semblé le plus convenable, auquel il fait faire la bascule pour extraire cette dent. Quand on ne l'a pas manquée, le malade en se panchant crache sa dent avec le sang qui sort de la gencive, & dont on laisse couler quelques cuillerées avant que de gargariser la bouche avec de l'oxicrat : on pince avec deux doigts la gencive d'où la dent est sortie, afin d'en rapprocher les parties écartées, & on continue d'user d'oxicrat ou de vin tiéde pendant la journée.

Situation du patient.

Manuel de l'operation.

Ce qu'on pratique aprés l'operation.

Cette opération ne conſiſte que dans un effort qu'il faut que le poignet faſſe pour emporter la dent : on redouble même cet effort quand la dent reſiſte, & on ne quitte point priſe qu'elle ne ſoit arrachée ; c'eſt pour cela que les Chirurgiens qui ſont dans la pratique de beaucoup ſaigner, & qui veulent toûjours avoir la main ferme & legere ne doivent jamais arracher de dents, de crainte que les efforts qu'il faut faire ne leur rendent la main tremblante : on laiſſera donc cet employ aux Operateurs qui en font un exercice journalier, & qui n'ont point d'autre métier pour gagner leur vie.

Si je conſeille au Chirurgien d'abandonner cette opération, ce n'eſt pas ſeulement pour le préjudice que ſa main en pourroit recevoir, c'eſt auſſi qu'elle me paroît un peu tenir du charlatan & du bâteleur. En effet la plûpart de ces arracheurs abuſent de leur talent pour tromper le public, faiſant accroire qu'ils n'ont beſoin que de leurs doigts, ou d'un bout d'épée pour emporter les dents les plus enracinées. Mais un Chirurgien ne doit point connoître ces tours de ſoupleſſe, & comme c'eſt la probité qui doit être la regle de toutes ſes actions, il faut qu'il ſe diſtingue de ceux qui veulent en impoſer aux autres.

Du remplacement des dents perdues.

LA ſeptiéme & derniere opération qu'on fait aux dents, c'eſt d'en mettre d'artificielles à la place de celles qu'on a perdues. On allégue deux raiſons pour autoriſer cette pratique, la premiere eſt tirée de l'ornement qu'elles procurent, parce qu'il eſt vilain de voir une bouche mal garnie dans laquelle il manque une ou pluſieurs dents ; & la ſeconde eſt établie ſur la néceſſité d'articuler la voix, puiſque ceux qui ont des dents de manque ne peuvent pas ſi bien prononcer de certains mots que quand toutes les dents y ſont. Pour obvier à ces

Comment on ajuste des dents artificielles.

deux inconveniens, on commande des dents d'yvoire à peu-prés de la grandeur de celles ausquelles on les substitue, on les perce pour y passer un ou deux fils d'or avec lesquels on les attache aux dents voisines, ce fil tourne autour de celles-ci & retient les dents artificielles aussi fermes que si elles étoient naturellement placées. On en fait fabriquer autant qu'il en manque, deux, trois ou quatre, &c. qu'on fait tenir ensemble avec des fils d'or, & qu'on place comme on a dit entre les dents naturelles qui restent. On connoît de vieilles femmes qui portent un ratelier tout entier de fausses dents, & qui n'oseroient presque ouvrir la bouche de crainte qu'on ne s'aperçût de cette substitution. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que l'yvoire jaunit en peu de tems dans la bouche, d'où vient que Fabricius conseille de les faire de l'os du jarret d'un bœuf, & Guillemeau pour leur matiere enseigne la composition d'une pâte, qui consiste à prendre de la cire blanche grenée & à la faire fondre avec un peu de gomme élemi, y ajoûtant des poudres de mastic, de corail blanc & de perles : il prétend qu'avec cette pâte on peut former des dents artificielles qui ne jauniront jamais, & qu'elle est trés-propre pour remplir les trous des dents creuses.

Pâte pour former des dents factices.

On agite deux questions sur les dents, la premiere est de sçavoir si quand on arrache à un enfant les dents de lait avant qu'elles se disposent à tomber les secondes en reviennent & plus belles & plus droites ; & l'autre si une dent remise dans son alveole aprés en avoir été arrachée peut s'y rafermir & prendre vie comme si on n'y avoit point touché.

C'est une erreur de croire que les premieres dents puissent donner une méchante figure aux secondes, elles sont les unes & les autres dés la naissance formées en petit dans les alvéoles, où elles s'ossifient:

les premieres ſorties, aprés avoir ſervi cinq ou ſix ans ſont pouſſées dehors par les dernieres qui prennent leur place, & remarquez que celles-là n'ont quaſi que la tablette, parce que les autres en ſe groſſiſſant n'ont pas donné le tems à ces premieres de ſe perfectionner & de s'oſſifier dans leurs racines; de ſorte que les anciennes ne peuvent point corrompre la forme des ſuivantes. J'en ay vû l'experience dans une jeune fille, à qui ſa mere avoit fait arracher toutes les dents plus d'un an avant qu'elles duſſent tomber, perſuadée que celles qui ſortiroient aprés ſeroient plus parfaites : mais elle fut trompée dans ſon attente; car elles vinrent un peu plus vilaines que les precedentes. Une perſonne de qualité devote à l'excês les fit ôter à ſa fille par un motif tout opoſé; cette enfant les avoit trés-belles, & de peur qu'un jour elle ne ſe glorifiât de cet avantage, cette mere voulut qu'on les luy arrachât toutes, afin que celles qui pouſſeroient enſuite étant moins belles ne fuſſent point un obſtacle à ſon ſalut.

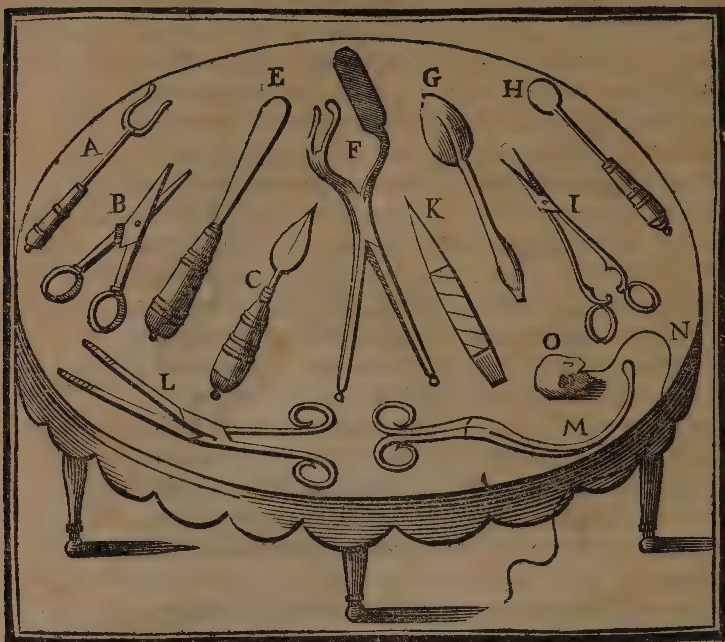
Expulſion des premieres dents.

Obſervation opoſée à une erreur populaire.

Je ne crois point qu'une dent qui a été totalement enlevée ſe puiſſe raffermir dans ſa cavité & reprendre vie comme auparavant. M. Verduc raporte là-deſſus qu'il a ouy dire que M. Carmeline fort habile Operateur pour les dents, ayant arraché une dent qui n'étoit point gâtée la remit fort promptement dans ſon alveole, où elle s'affermit ſi bien qu'il eut beaucoup de peine à l'arracher l'année ſuivante, la même perſonne l'étant venue retrouver à cauſe que la douleur l'avoit repriſe : mais cette hiſtoire me paroît apocrife, auſſi-bien qu'à M. Verduc qui reconnoit lui-même que tous les filets nerveux & les vaiſſeaux qui portent la vie & la nouriture à la dent ayant été rompus, elle ne peut pas reprendre racine & ſe joindre au tout quand elle en a été une fois ſéparée.

Fait ſingulier.

FIG. XLI. POUR LA LANGUE ET LA LUETTE.




*Des opérations pratiquées à la langue, à la luette, aux amigdales, & au gosier.*

LA langue demande des opérations particulieres dont la premiere est l'incision du filet, laquelle est ordonnée en deux occasions, l'une quand il y a un filet surnumeraire, & l'autre quand celuy qui y est naturellement est ou trop gros, ou trop avancé vers la pointe de la langue.

Les enfans naissent souvent avec une membrane qui s'attache sous la langue au filet naturel, & qui empêche que la langue ne puisse sortir au-de-là des lévres, ni executer ses mouvemens ordinaires : les sages-femmes se veulent quelquefois ingerer de déchirer cette membrane avec leurs ongles, ce qui n'est pas toûjours exempt d'inconveniens, parce qu'elles ne peuvent point rompre ainsi cette pelliçule qui est

aſſez forte, ſans faire beaucoup de douleur & ſans attirer ſouvent ſur la partie une fluxion qui ôtant à l'enfant le moyen de têter le priveroit bien-tôt de la vie. C'eſt pourquoi elles ne doivent entreprendre ni de la détruire ni de la couper, cette opération n'étant point de leur reſſort, mais de celuy du Chirurgien à qui il eſt trés-facile de s'en bien acquitter, pourvû qu'il ne néglige aucune des circonſtances eſſentielles.

Danger de déchirer le filet.

Si le filet ſurnumeraire eſt petit, il pourra ne pas nuire; mais quand il eſt grand, & qu'il va juſques au bout de la langue, l'enfant ne ſçauroit lancer le teton, il ne fait que chipoter & tous ſes efforts lui ſont inutiles pour ſerrer le mammelon, parce que ce frein qui eſt ſous la langue la retient & ne luy permet pas de preſſer le bout de la mammelle contre le palais pour en tirer le laict; cet enfant periroit donc faute de têter ſi le Chirurgien ne venoit à ſon ſecours. Il faudra prendre de la main gauche la petite fourchette A, & de la droite des ciſeaux B, puis ayant fait tourner l'enfant du côté du jour, on luy ſoulevera la langue qu'on tient élevée avec la fourchette qui embraſſe le filet, & avec les ciſeaux on coupe tout ce qui n'y doit pas être naturellement; on pourroit au defaut de la fourchette ſe ſervir de deux doigts qui auroient le même effet; les cris de l'enfant ſont utiles dans ce moment, car ils font que le filet ſe preſente plus à découvert. Auſſi-tôt que cette bride eſt coupée on met deſſus un peu de ſel & on y paſſe le doigt pluſieurs fois, non pas comme quelques-uns diſent, afin d'empêcher qu'il ne ſe reprenne, car les mouvemens continuels de la langue, s'oppoſent à cette réünion, mais afin que s'il n'étoit pas coupé juſques dans ſon fond, le doigt déchirât le reſte, ce qui ſe fait fort aiſément, & la nourrice donnant incontinent à têter à ſon enfant, l'appaiſera auſſitôt.

Incommoditez du filet.

De l'inciſion qu'on y fait.

Traitement de la playe.

La facilité auec laquelle on le voit têter fait juger que le filet est bien coupé, & prouve la nécessité de la Chirurgie par ce besoin que l'homme a quelquefois de cet art dés la naissance : il ne doit sortir que deux ou trois goutelettes de sang, car si la partie saignoit beaucoup ce seroit une marque que la pointe des ciseaux auroit touché à l'une des deux veines qui sont sous la langue, & c'est ce qu'il faut éviter avec soin. Mais en cas que ce malheur fût arrivé, on y remedieroit en arrêtant le sang, soit par l'application de quelques medicamens, comme de poudres astringentes, soit en tenant le doigt sur l'ouverture pendant quelque tems; ou bien en la couvrant d'une petite compresse trempée dans de l'eau stiptique. Quand une de ces veines est ouverte, & qu'on s'en apperçoit, on a peu de chose à craindre, parce qu'il est aisé de retenir le sang; mais si on n'y remedioit point le mal pouroit devenir plus important, comme nous l'avons veu arriver à Paris il y a quinze ans ou environ : voici le fait.

Comment on arrête ici le sang.

Histoire.

Un fameux Chirurgien de Paris coupa le filet à un enfant qui avoit été attendu avec impatience, & reçu avec joye comme un riche heritier : mais cette consolation ne dura gueres aux parens, l'enfant n'ayant pas long-tems jouy de la lumiere, parce que le Chirurgien ne croyant point avoir ouvert une des ranules en luy coupant le filet, s'en alla aussi-tôt, qu'il l'eut vû têter avec facilité; & la nourice ayant remis l'enfant dans son berceau aprés qu'elle l'eut suffisamment allaité, il continua de mouvoir ses lévres comme s'il têtoit encore, à quoy on ne fit pas d'attention, vû qu'il y a quantité d'enfans qui font ce mouvement par habitude en dormant. C'étoit néanmoins le sang qui sortoit de la veine, qu'il avaloit à mesure qu'il le sentoit dans sa bouche, la sortie de ce sang étant encore excitée par le succement qu'il fit jusqu'à ce qu'il n'y eût plus

de ſang dans ſes vaiſſeaux ; & on ne s'en apperçut que par la pâleur & la foibleſſe de l'enfant qui mourut peu d'heures aprés ; on l'ouvrit & on trouva qu'il avoit avalé tout ſon ſang dont ſon eſtomac étoit rempli : je ne cite cette obſervation que pour avertir les Chirurgiens de ne pas tomber dans une pareille inadvertance.

Si le frein ordinaire de la langue ſe trouvoit trop gros, il ne faudroit point héſiter de le couper. On voit ſouvent des enfans qui bégayent à l'âge de quatre ou cinq ans, parce que leur langue n'a pas la liberté de ſe remuer pour articuler & prononcer diſtinctement ; on doit pour lors donner deux ou trois petits coups de la pointe des ciſeaux B, en differens endroits pour la débrider, & par ce moyen rendre à cet organe la liberté de ſe promener dans toute la bouche : on connoît que c'eſt ce filet qui le retient, quand l'enfant ne peut pas avancer la langue au dehors de la bouche : & on n'a pas lieu de rien apréhender en coupant cette bride, pourvû qu'on évite de piquer les ranules.

De l'inciſion du frein de la langue.

IL ſurvient ſous la langue de petites tumeurs qu'on appelle grenouillettes, qui tiennent un peu de la nature des louppes ; elles ſont ordinairement pleines d'une humeur glaireuſe, & quand elles ont une fois commencé à paroître, elles groſſiſſent en peu de tems ; & quelques-unes parviendroient à une groſſeur dangereuſe ſi on n'y apportoit du remede. L'humeur qui les compoſe eſt preſque toûjours contenue dans un kiſte ; c'eſt pour cela que pluſieurs Auteurs nous conſeillent de les diſſéquer, & de les ôter avec leurs membranes. Mais comme cet avis n'eſt pas ſi aiſé à réduire en pratique à raiſon de la longueur du tems qu'on employeroit à ſéparer cette tumeur, pour l'emporter comme on feroit une louppe, & à operer dans un

La grenouillette.

endroit aussi difficile & aussi sensible que la bouche, il est à propos de chercher un moyen plus commode & plus seur qui sera de faire une simple incision par laquelle la matière contenue étant évacuée le mal se guérira entierement ; car les medicamens propres à resoudre de pareilles tumeurs, ne peuvent être employez dans la bouche, d'autant plus que sous la langue il y a deux vaisseaux salivaires qui versent sans cesse de la salive dans cette cavité, laquelle empêcheroit que les remedes n'operassent. On prendra donc ce Scapel C, avec lequel la bouche étant ouverte & la langue élevée on fera une incision dans le milieu de la tumeur dont la matiere ne sera pas plûtôt sortie qu'on détergera le fond du sac avec le miel rosat, & un peu d'esprit de vitriol, trempant dans ce miel un petit linge attaché au bout d'un brin de balay avec quoy on frottera rudement le dedans du kiste pour le faire exfolier & le consumer par ce traitement qui doit durer quelques jours : on lavera souvent la bouche avec l'oximel, & ensuite avec un vin austere dans lequel il y aura un peu d'alum. J'en ay vû qui revenoient parce qu'on se contentoit d'y faire une simple ouverture avec la lancette pour en vuider la matiere ; la playe se fermoit, & la tumeur se remplissoit ; on la dissipoit de nouveau par l'évacuation de l'humeur, & elle ne manquoit point de se reproduire peu à peu jusqu'à ce qu'on eût consumé le kiste, comme nous avons dit.

Instrument commode pour l'operation.

La langue empêchant de voir dans le fond de la bouche, on a inventé un instrument en forme de spatule trés-large & emmanché marqué E, commode pour ôter cet obstacle en abaissant la langue, & la tenant sujette jusqu'à ce qu'on ait examiné ce qu'on veut bien reconnoître. Si le malade n'ouvroit pas la bouche suffisamment pour découvrir ce qu'on cherche, voilà une autre machine

chine F, appellée le miroir de la bouche, avec quoy on tient non seulement la langue assujettie, mais aussi on fait ouvrir les dents autant qu'il est nécessaire: on ne doit pourtant se servir de ces instrumens que quand on n'a pas de moyens plus simples; car si on pouvoit avec le manche d'une cuillere tenir la langue baissée, comme il se pratique tous les jours, il ne faudroit point faire parade de tels outils dont l'aspect seul épouvante les malades.

Usage de la cuilliere.

IL s'amasse sur la langue une crasse blanchâtre & limoneuse, qui la rend insensible aux saveurs; ceux qui se piquent de propreté, doivent la nettoyer chaque jour. Il y en a qui se la ratissent tous les matins avec un petit couteau: mais il est mieux de se servir d'une cuillere G, parce qu'elle emporte aussi bien que le couteau la crasse qui embarasse les papilles dont la langue est toute parsemée; & qu'elle ne peut pas les offenser comme fait le couteau dont le tranchant enléve toujours ou detruit quelques particules en les raclant, ce qui ôte la delicatesse qu'elle doit avoir dans la perception des qualitez savoureuses des alimens.

Maladie de la luette.

LA luette est cette petite éminence charnuë & cartilagineuse, suspenduë au fond du palais sur la racine de la langue: les Latins l'ont appellée *uvula*, & les Grecs *garga·eon* & *kionis*, par raport à son usage, & à sa figure de porte, de colomne, &c. que ces mots signifient. Elle a besoin du Chirurgien dans deux maladies ausquelles elle est sujette, sçavoir dans son relâchement pour être relevée, & dans sa corruption pour être coupée.

De son relâchement.

Ceux qui ont la luette relâchée, sentent comme un morceau qui leur pend dans le fond de la bouche, & qu'ils croyent être prêts d'avaler à tout moment; ils ont recours au Chirurgien en luy par-

lant le langage commun, qui eſt de dire qu'ils ont la luette demiſe, & de le prier de la leur remettre promptement, s'imaginant qu'il s'y fait une luxation comme en pluſieurs autres parties articulées. C'eſt au Chirurgien à l'examiner avant que de rien entreprendre : ſi elle eſt rouge, groſſe & enflammée, il fera uſer de gargariſmes doux & rafraichiſſans, & ſi elle étoit blanche & allongée, il faudroit la relever avec cette cuillere faite exprés H, dans laquelle on met un peu d'écorce de grenade, ou du poivre en poudre; aprés avoir fait baiſſer la langue on applique le bout de la luette dans la cuillere qu'on pouſſe en haut, & où on la tient quelque eſpace de tems. La poudre d'écorce de grenade reſſerre les fibres trop étenduës, & le poivre par ſa chaleur abſorbe la pituite dont elle eſt abreuvée: mais il faut bien ſe garder de ſe ſervir de ce remede quand elle eſt allongée par inflammation, comme on a fait quelquefois imprudemment, & ſans avoir égard à la cauſe du mal qui demande un remede tout opposé, c'eſt pourquoy il ne faut pas s'étonner s'il eſt ſurvenu une eſquinancie & une fluxion ſur toutes les parties voiſines.

Remede à ce mal.

On voit en certaines indiſpoſitions au bout de la luette une petite tumeur tranſparente & blanche comme une perle qui y ſeroit attachée, elle eſt cauſée par de la pituite qui diſtile des parties ſuperieures, & qui coule juſqu'à la pointe de cette éminence: ſi une telle ſeroſité ne peut pas être diſſipée & tarie par le poivre & par les autres remedes deſſicatifs, la langue étant baiſſée on prendra ces ciseaux marquez I, dont les branches ſont longues pour aller juſques au fond de la bouche couper cette pointe pleine de pituite. La luette étant degorgée, on uſera de gargariſmes aſtringens qui en reſſerrant ſes fibres la remettent dans ſon premier état.

Operation pour une tumeur au bout de la luette.

Dans les pays froids comme la Nortvége, les ha-

bitans ſont ſujets à un cathare cauſé par une pituite qui durant l'hyver leur diſtile ſur la luette, & la groſſit tellement que les malades ſuffoqueroient, ſi on ne les ſecouroit. Mais la maladie eſt ſi preſſante qu'ils n'attendent point des medicamens le retours de leur ſanté; c'eſt pourquoy ils ont recours à l'operation par laquelle ils coupent cette partie le plus promptement qu'ils peuvent. Ce mal eſt ſi frequent qu'ils ont toûjours des inſtrumens prets pour faire cette operation; le plus fameux de tous eſt de l'invention d'un payſan de Thiber en Nortvége; il retranche la luette en un moment par le moyen d'un reſſort qu'on lâche auſſi-tôt qu'on a placé cet inſtrument qui a eu l'approbation de tous les Chirurgiens de ſon tems; & Jean Scultet Medecin & Chirurgien de la Republique d'Ulmes nous en a donné la deſcription dans ſon Livre intitulé l'*Arcenal de Chirurgie.*

Retranchement de la luette.

Cette operation ne ſe fait ici que rarement, tant parce qu'on n'eſt pas exposé aux mêmes cathares, que parce qu'on eſt prévenu que la luette ſert pour modifier l'air qui entre dans les poumons, & que ceux à qui on l'a retranchée deviennent aſtmatiques & pouſſifs, quoyque Scultet nous aſſure qu'il n'en arrive aucune incommodité. Mais quand on eſt obligé de la faire, ces ciſeaux I, ſuffiſent aprés qu'on a abaiſſé la langue avec l'inſtrument L: il y en a même qui ne veulent pas qu'on ſe ſerve de pincettes pour la tenir, diſant qu'il faudroit avoir trois mains, ou ſe ſervir de celle d'un ſerviteur; ce qui ſeroit fort embaraſſant. Je m'étonne que des Auteurs ayent proposé icy la ligature, & d'autres le cautere actuel: quand il ſeroit poſſible de lier la luette, les bouts du fil qui pendroient dans le goſier juſqu'à ceque la ligature l'eût coupée, ſeroient tres-incommodes; & ſi on vouloit porter le fer ardent juſques au fond de la bouche quelque canule qu'on y eût miſe pour le conduire, le ma-

Inconveniens de cette operation.

La ligature & le cautere actuel n'y peuvent être appliquez.

lade & les assistans en seroient effrayez, & il seroit mal-aisé de borner à la seule partie affligée l'escarre qui en proviendroit : on se contentera donc de l'incision qui n'a aucun mauvais effet, parce que les veines y étant petites, il n'en sort que peu de sang, & qu'avec des gargarismes astringens & détersifs on guérit en tres-peu de tems.

Tumefaction des amygdales.

AUx deux côtez de la luette il y a deux grosses glandes conglobées que les uns appellent tonsiles, & les autres amygdales, parce qu'elles ressemblent à des amandes pelées ; il se fait souvent un dépôt d'humeurs sur ces glandes qui en sont gonflées de telle sorte, qu'on a beaucoup de difficulté à avaler. On n'épargne point la saignée dans ces maladies pour prevenir l'obstruction qui arriveroit aux vaisseaux sanguins, si ces glandes se tumefioient excessivement. Quand elles sont abreuvées de sang elles ne manquent pas de venir à supuration, d'autant que la chaleur de la bouche les meurit promptement ; aussi-tôt qu'on y sent de la fluctuation il ne faut point differer de les ouvrir avec la lancette K, qu'on aura entortillée d'une petite bande comme vous la voyez, & dont la pointe se dirige sur la tumeur où on fera une ouverture de la grandeur de deux saignées. A l'instant que la matiere en est sortie le malade est soulagé : mais la tumeur est quelquefois remplie d'une espece de sang brulé qui se fait jour luy-même, & qui laisse une escarre considerable qu'on doit faire tomber. On met en usage les gargarismes détersifs avec orge, aigremoine, ronces, roses rouges, & grande consoude bouillies dans le vin blanc : le miel rosat mêlé avec quelques goutes d'esprit de vitriol, nettoye parfaitement ces parties ; on trempe dans cette mixtion un linge attaché au bout d'un petit brin de balay, & on en frotte un peu rudement l'escarre qui ne tient pas long-tems contre ce remede.

Operation pour ce mal

Des détersifs.

Quelques-uns de nos Anciens proposent de séparer & d'arracher ces glandes, ils en font l'operation tres-aisée, & nous assurent qu'elles n'incommoderont plus dans la suite : je vous renvoye aux moyens qu'ils nous donnent pour la faire, & que je trouve tres-cruels ; & je voudrois une autre caution du succés que leur parole ; car la fonction de ces glandes étant de séparer & de filtrer les serositez qui servent à humecter la langue, le larinx, & l'œsophage, ces parties se trouveroient privées de cette rosée qui leur est d'un grand secours pour temperer l'air qui entre dans les poumons, & faire glisser l'aliment qui tombe dans l'estomac.

**Extirpation des amygdales.**

IL peut s'arrêter des corps étrangers dans le gosier comme de petits os, des arrêtes, des aiguilles, ou des épingles : la premiere chose qu'on fait pour débarasser ce tuyau, c'est de porter le doigt dans la fond de la bouche, & de tâcher de les tirer en cas qu'on puisse y atteindre; s'ils étoient descendus trop avant, on prendroit un morceau de mie de pain qu'on avaleroit à demi mâché, souvent cette bouchée les entraîne avec elle dans l'estomac ; & en cas que ces corps ne pussent pas descendre, & qu'ils piquassent l'œsophage il faudroit exciter le vomissement, comme le moyen le plus sûr pour faire sortir tout ce qui est arrêté dans ce passage. Mais si on n'en pouvoit encore venir à bout de cette maniére, on baisseroit la langue avec une cuillere G, ou le *speculum oris* F, pour essayer de découvrir la cause de cet embaras de la gorge, si on peut l'apercevoir, il faut se servir de l'un de ces deux instrumens L & M qui sont tres-commodes & faits à dessein de pincer & de tirer au dehors tout ce qui est arrêté dans le gosier. Il y en a un L, dont les branches sont droites, l'autre M, les ayant en forme de croissant, afin de choisir l'un des deux selon l'endroit où sera placé le corps étran-

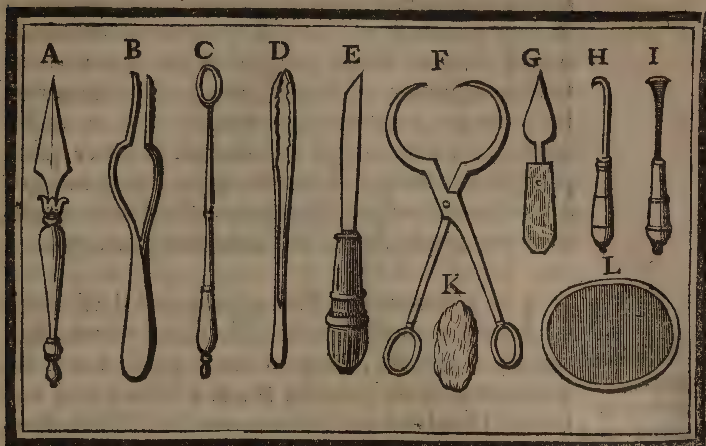
**Moyens de débarasser le gosier.**

Usage du poireau, de l'éponge & de la bougie.

ger : mais s'il étoit tellement avancé dans l'œsophage qu'on ne pût ni le sentir, ni le voir, on prendroit un poireau pelé, & frotté d'huile qu'on feroit entrer dans le gosier, & qu'on pousseroit jusqu'au de-là du lieu où on sentiroit ce corps. Il y en a qui attachent au bout d'un gros fil N, un petit morceau d'éponge O, de la grosseur d'une noisette, & qui l'ayant imbibé d'huile le font avaler pour le retirer par le moyen du fil aprés qu'il a passé l'endroit où le corps est arrêté. Ils prétendent que l'éponge doit l'amener avec elle. Il y a des Praticiens qui condamnent l'usage du poireau, disant qu'il se peut casser en se ployant pour s'accomoder à la figure du gosier, ils n'approuvent pas non plus l'éponge, parce qu'outre qu'il est presque impossible de la faire avaler elle est en danger de demeurer dans l'œsophage quand le fil vient à se détacher d'elle dont la substance est si aisée à se déchirer; ils approuvent plûtôt une grosse bougie, parce qu'elle se ploye comme on veut, & qu'on est sûr dela pouvoir retirer : le Chirurgien se servira de ce qui luy conviendra le mieux, & quelque habile qu'il soit il y est souvent fort embarassé.



FIG. XLII. POUR LES OREILLES ET PARTIES VOISINES.




Quoique les oreilles soient les parties les moins sujettes aux opérations, il y a néanmoins deux occasions, où elles ne peuvent pas s'en passer, l'une est quand elles sont bouchées naturellement; & l'autre quand il y est entré quelque matiere étrangere.

*Des opérations pour les oreilles, les parotides, le goetre, & les écrouelles.*

Il y a des enfans qui viennent au monde avec les oreilles bouchées: si on n'y remedioit pas, ils seroient non seulement sourds, mais encore muets, parce que n'entendant point ce qu'on dit, ils ne pouroient pas apprendre à parler. La cause de cette surdité est ordinairement une petite membrane qui bouche l'oreille, & qui est placée ou exterieurement, ou dans le fond du conduit proche le tambour. Quand elle est exterieure, il est facile de la couper avec cet instrument A: l'ouverture étant faite, on y fourre une petite canule de plomb, ou seulement un petit tampon jusqu'à ce que la cicatrice soit achevée. Mais quand la membrane est

*Obstruct 6 des oreilles & le moyen d'y remedier.*

épaisse, & qu'elle tient au tambour, il est trés-difficile d'y apporter remede : si on entreprend de la percer, on court risque de percer aussi le tambour; & si on veut se servir de caustique pour la consumer, on est dans la même peine d'éviter la cauterisation du tambour, vû la difficulté qu'il y a de porter les remedes précisément jusqu'au droit du mal à cause que le conduit est tres-étroit. Tout ce qu'on peut faire c'est d'y insinuer des médicamens mitigez qui ne corrodent pas, mais qui puissent émincer cette membrane en l'usant & l'attenuant peu à peu.

Plusieurs manieres de retirer les corpuscules engagez dans l'oreille.

ON a recours à la Chirurgie quand il est entré quelque chose dans l'oreille: si c'est un moucheron ou un insecte, & qu'on ne le puisse voir, on le tire avec cette pincette B, & s'il étoit trop enfoncé, il faudroit avec ce cure-oreille C, l'aller chercher en tournant l'instrument dans le fonds de l'oreille, comme quand on veut ôter la crasse qui s'y amasse. Si c'étoit un petit caillou, un noyau de cerise, &c. qu'on y auroit engagé en badinant, ou qui s'y seroit glissé par quelque accident, on commenceroit par répandre quelques goutes d'huile d'amandes douces dans l'oreille, puis on coucheroit le malade sur le même côté, & on luy ébranleroit un peu la tête pour faire sortir ce qui seroit entré; & s'il ne sortoit pas ainsi, on le tireroit par force avec les pincettes D, ou bien avec le cure-oreille qu'on coule à côté du noyau pour l'embrasser dans la cavité du cure-oreille, & le conduire ainsi au dehors: si ces moyens ne réüssissoient pas, on se serviroit avantageusement d'un petit tire-bouchon d'Angleterre qu'on feroit entrer dans le noyau comme dans un bouchon, & qu'on rameneroit avec ce noyau. Plusieurs se servent d'un tire-fonds, comme si on vouloit tirer une balle aux playes d'arquebusades; & enfin d'autres proposent de faire derriere l'o-

reille une incision en croissant pour découvrir les corps étranges, & les amener par l'ouverture: mais il ne faut employer ce dernier moyen, que quand il est impossible de faire autrement, parce que c'est une playe qu'on est obligé de coudre ensuite, & qui n'est pas facile à guerir à cause du cartilage de l'oreille, qu'on ne peut se dispenser de couper.

Les femmes & les filles se font percer les oreilles pour y mettre des boucles de perles & de diamans, afin d'en paroître plus belles & briller davantage ; cette petite opération ne merite pas l'attention du Chirurgien, & il la faut laisser aux coëffeuses qui la pratiquent souvent.

Histoire d'une amputation d'oreille.

M. le Chevalier de Nantouillet nous a fait une histoire qu'on croira si on veut ; il nous dit qu'étant esclave en Turquie, il vint à son Patron une grosse fluxion sur une oreille, & que voulant se rendre nécessaire auprés de ce Turc, il luy conseilla de se la faire couper, ce qui fut exécuté, & il guerit. Dans la suite ce Patron le croyant habile Chirurgien le traita mieux qu'il ne faisoit avant cette opération : jusqu'à présent il n'y a que les Bourreaux qui l'ont pratiquée en France, & nous guerissons tous les jours toutes les fluxions, & les autres maladies qui viennent aux oreilles sans en faire l'amputation.

Des parotides & leur remedes.

LEs parotides sont des glandes conglomerées, placées vers les oreilles entre l'angle posterieur de la machoire, & l'apophise mastoïde ; leur usage est de séparer la salive & de l'envoyer dans la bouche : quand il y a une obstruction dans les tuyaux de ces glandes, il s'y fait un amas d'humeurs qui les gonfle, & qui y cause une douleur trés-grande. Les enfans sont fort sujets à cette maladie, qu'on appelle les oreillons : on les guerit en les frottant avec de l'huile de lis bien chaude, & en les couvrant de la laine

qu'on aura coupée à un mouton ; l'huile délaye & adoucit l'humeur qui abreuve les glandes, & la chaleur de la laine en fait la resolution. Ces maux viennent toutefois assez souvent à suppuration, comme il est arrivé cet Eté à presque toutes celles des Demoiselles de S. Cyr à qui les parotides se sont enflées, car ces tumeurs se sont terminées par un petit abscés qu'on a été obligé d'ouvrir, n'y faisant pourtant que de petites ouvertures au plus bas lieu pour donner seulement issuë à la matiere, comme on doit l'observer à l'égard de tous les enfans, & particulierement des filles, pour éviter la difformité d'une grande cicatrice.

Traitement de ces maux dans les adultes.

Il y a beaucoup de difference entre les tumeurs qui viennent aux parotides des enfans, & les gonflemens de ces mêmes parties dans les personnes avancées en âge. Celles des premiers sont faites d'une humeur douce & de facile digestion, elles se meurissent en peu de tems & se guerissent aussi-tôt que la matiere en est sortie : mais aux adultes l'humeur qui tumefie est plus féroce, elle excite de plus grandes douleurs, & elle fait une escarre comme l'antrax ; c'est pourquoy il faut ouvrir suffisamment pour procurer la chutte de l'escarre, & les caustiques y sont necessaires pour consumer les duretez de ces glandes : on doit ensuite mondifier la playe, l'incarner, & disposer à une cicatrice la moins difforme qu'il est possible.

Du goëtre.

Le goëtre est une grosse tumeur qui se produit au devant du col ; elle est molle, pendante, & mobile. Les Savoyards sont presque tous attaquez de cette maladie, aussi-bien que les habitans des montagnes qui sont obligez de boire des eaux de néges fondues, & de sources froides ; mais ces sortes de malades ne se plaignant d'aucune douleur ne courent point aux remedes, ils voyent ces tumeurs com-

mencer, croître, & devenir exceſſivement groſſes ſans chagrin & ſans s'inquieter des ſuites qu'elles peuvent avoir. Ils apellent cette indiſpoſition *gozza* mot Italien qui veut dire *groſſe gorge* : il y en a qui lui ont donné le nom de bronchocele par ſimilitude, comme qui diroit hernies des bronches : les Grecs l'apellent auſſi *bronchokili* de *bronchos* qui ſignifie l'âpre-artere, & de *kili* hergne, parce que la tumeur qui ſe fait à ces parties, eſt ſemblable à celle que font les hernies ; mais ce nom lui eſt apliqué improprement, car les hernies ſont faites de parties déplacées, & le goëtre réſulte d'une chair molaſſe & pituiteuſe renfermée dans un kiſte.

Cure de cette incommodité.

Si on ne s'étonne pas en Savoye de voir naître cette maladie, il n'en eſt pas de même ici ; les femmes ſur tout ne peuvent cacher leur inquiétude, dés qu'elles s'apperçoivent de la moindre enflûre à la gorge, & leur chagrin augmente à meſure que la tumeur groſſit, non pas par la douleur qu'elle leur fait, car elle eſt communément indolente, mais parce que cela dérange l'œconomie de leur gorge qui fait un de leurs principaux ornemens. Il faudra dans les commencemens tâcher de fondre cette groſſeur avec l'emplâtre Diabotanum excellent pour cet effet, pourvû qu'on le porte long-tems, & qu'on le renouvelle tous les huit jours. Mais ſi la tumeur ne laiſſoit pas de croître, & qu'on fût dans l'appréhenſion qu'elle ne devint prodigieuſe, on en viendroit prudemment à l'extirpation.

Comment on l'extirpe.

Le malade ſe peut aiſément réſoudre à ſouffrir cette opération, car elle n'eſt pas ſi douloureuſe, qu'on pouroit ſe l'imaginer : le plus fort de la douleur eſt quand on fait l'inciſion à la peau le long de la tumeur avec le couteau E, & c'eſt par là qu'on commence ; les lévres de cette playe ſeront enſuite écartées l'une à droite, l'autre à gauche, pour avoir lieu d'empoigner cette tumeur avec la tenette F, &

de la diſſequer dans toute ſa circonference, afin de l'extirper toute envelopée de ſa membrane propre : les vaiſſeaux qui l'arroſent ſont trés-petits & ſon peu de ſenſibilité témoigne aſſez qu'elle ne reçoît aucun nerf conſiderable. Il n'eſt pas beſoin de recoudre cette playe, il ſuffit de la laver, & d'en rapprocher les bords avec le bandage uniſſant qui commence derriere le cou, & dont les deux chefs viennent paſſer ſur la playe : ſi cette opération eſt faite avec dexterité, il ne reſte qu'une cicatrice preſque imperceptible, & on eſt délivré d'une tumeur qui auroit fatigué pendant toute la vie.

Panſement de la playe.

Les écroüelles ſont appellées des Latins *ſcrophulæ*, & des Grecs *kirades* de *kiras*, qui ſignifie un *pourceau*, à cauſe du raport qu'il y a entre ces tumeurs de glandes endurcies dans l'homme, & le col de ces animaux rempli de telles glandes. Elles ſont engendrées d'une pituite épaiſſe, quelquefois piquante & ſalée à celles qui ſont douloureuſes ; les enfans y ſont plus ſujets, parce qu'ils ſont plus voraces, & qu'ils mangent plus ſouvent, & ceux d'entre'eux qui vivent de legumes, de fruits & d'alimens indigeſtes ſont preſque tous ſcrophuleux, parce que le chile qui en eſt produit étant crud & difficile à ſubtiliſer, s'embaraſſe dans les poroſitez des glandes, où il fait ces tumeurs : c'eſt la raiſon pour laquelle nous voyons que de cent qui ſe préſentent pour ſe faire toucher par le Roy, il y en a plus des trois quarts qui ſont enfans de payſans, & à qui elles ne ſont venues que par une nouriture peu ſpiritueuſe.

Origine des écroüelles.

On guerit les écroüelles par un bon regime de vivre, & par les remedes tant generaux que particuliers ; l'uſage de la panacée, du mercure doux, & d'un opiate fondant, avec l'application de l'emplâtre de *devigo* ſur la glande affectée, en gueriſ-

Regime, medicamens & opérations qui y conviennent.

sent tous les jours. Mais si l'humeur étoit rebelle, qu'elle eût de la salure & de l'âcreté, & qu'elle tendît à supuration, il faudroit l'ouvrir aprés s'être servi de tout ce qui auroit été capable d'amolir la dureté: on pansera avec des onguens qui mangent & qui font escarre, parce qu'il ne faut pas songer à procurer la cicatrice avant que la glande soit tout à fait consumée.

S'il n'y avoit qu'une ou deux glandes de tumefiées, qu'elles fussent exterieures & un peu mobiles, il faudroit plûtôt les emporter par l'incision que par les caustiques qui font une douleur continuelle, & demandent un tems considérable. Si le malade est assez resolu, & qu'il ait assez de confiance en son Chirurgien pour s'abandonner entierement à sa conduite, il faudra le placer en un lieu fort éclairé assis dans un fauteuil un peu panché à la renverse, ayant la tête retenue par un serviteur, & les mains par un autre : puis avec le scapel G, on fera une incision longitudinale sur la glande, seulement à la peau au-de-là de laquelle cette incision ne doit point passer, aprés quoy l'Operateur prendra de la main gauche cette érigne pointuë H, avec laquelle il accrochera la glande pour la séparer plus promptement en coupant avec son scalpel tous les filamens qui l'attachent aux parties voisines : & pour se faciliter ce détachement, il fera tenir par un garçon une lévre de la playe avec l'érigne plate I, qui écartera la peau de dessus la glande, quand un des côtez aura été ainsi dégagé il faudra apliquer l'érigne platte à l'autre côté pour le separer de même que le premier, & de cette façon on enlevera toute la glande. La playe étant bien essuyée on y mettra avec une plume un peu de baume du Perou ; puis on rapprochera l'un de l'autre les bords de la playe qu'on couvrira du plumaceau K, par dessus lequel on imposera l'emplâtre L, pour contenir le tout

Traitement de la playe qu'on a faite.

avec le bandage uniſſant que je vous ay fait voir au goëtre. On ne panſe pas cette playe tous les jours, afin de laiſſer recoller la peau avec les parties voiſines, ce qui s'accomplit par le moyen du baume ſecondé du repos qu'on donne à la partie bleſſée.

Guériſon de ces maux par la foy.

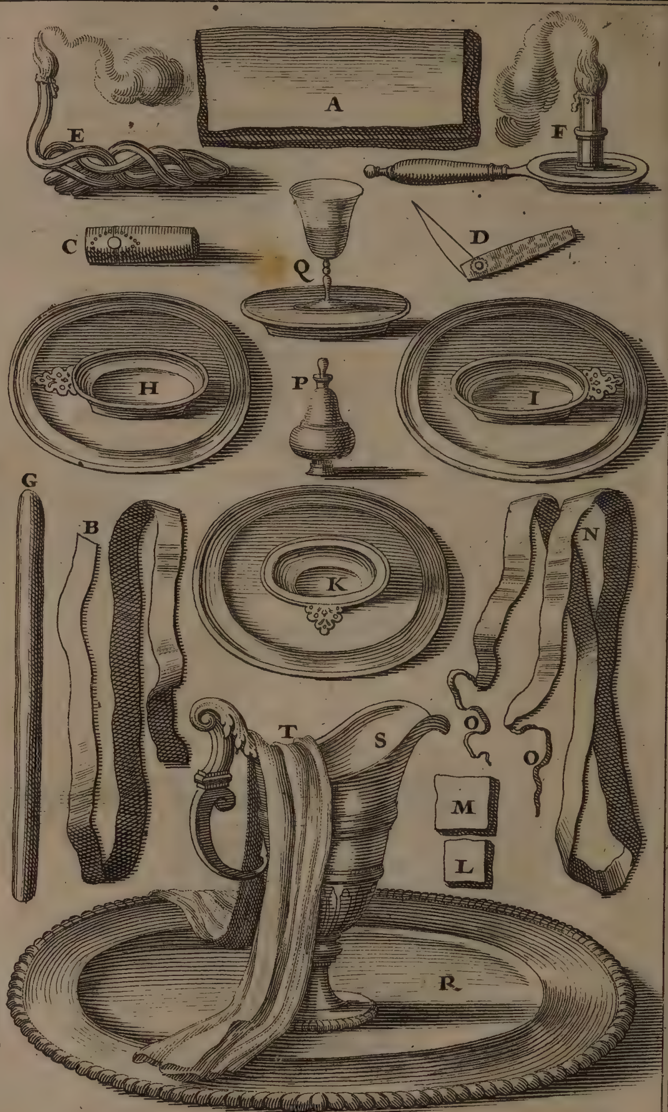
Le Roy touche cinq fois l'année ceux qui ont des écroüelles, ce ſont les jours qu'il fait ſes devotions: il ſe preſente à chaque fois ſept ou huit cens malades pour ſe faire toucher, & un grand nombre de ceux qui ont été touchez par le Roy aſſurent avoir été guéris par cet attouchement; c'eſt pourquoy je conſeille à tous ceux qui ſont affligez de ces maux, de tenter un moyen ſpirituel ſi doux pour obtenir leur gueriſon, avant que de ſe livrer entre les mains des Chirurgiens qui ne peuvent pas les exempter de beaucoup de douleurs, & qui seront toûjours prêts de les ſoulager en leur faiſant des opérations telles que celles qui viennent de vous être expoſées.

*Fin de la ſeptiéme Démonſtration.*





XLIII. POUR LA SAIGNÉE DU BRAS.




p. 543



# OPERATIONS DE CHIRURGIE,

## HUITIE'ME DE'MONSTRATION.

*De celles qui se pratiquent sur les extrémitez superieures.*

## DE LA SAIGNE'E.

VOus sçavez, Messieurs, que le corps se divise en deux, au tronc & aux extremitez : le tronc comprend la tête, la poitrine, & le ventre ; vous avez vû dans les sept Démonstrations précedentes toutes les Opérations qu'on fait sur ces parties, il faut vous faire voir à présent celles que nous sommes obligez de faire sur les extrémitez. Je vay vous démontrer aujourd'huy celles que demandent les superieures, & demain vous verrez celles des inferieures.

L'extrémité superieure est composée du bras, de l'avant-bras, & de la main, ces parties deman-

dent chacune leurs operations particuliéres que nous allons vous expliquer toutes sans en rien omettre. Je commence par la saignée.

Excellence de la saignée.

LE plus grand reméde qu'il y ait dans la Médecine c'est sans contestation la saignée ; on ne peut lui donner trop d'éloge, parce que tous les bons effets qu'elle produit parlent tellement en sa faveur, qu'il faut convenir qu'on n'a rien trouvé jusques à present qui soit au dessus de la saignée. Laissons à ceux qui ont pour leur partage l'éloquence ; à en faire le panegyrique, contentons-nous de faire voir notre addresse en faisant cette operation qui sur de certains bras est la plus difficile de la Chirurgie.

Cas où cette operation est difficile.

Ce que j'avance surprendra ceux qui croyent qu'il n'y a rien de si aisé que de faire une saignée ; je conviens avec eux que c'est l'operation la plus facile quand on trouve de grosses veines à ouvrir, mais il faut qu'ils demeurent d'accord avec tous ceux qui sont dans la pratique de la saignée qu'il y a des bras dont les veines sont si petites qu'il est presque impossible de les sentir, & tres-dangereux de se hazarder de les ouvrir. De l'aveu de tous les Chirurgiens il n'y a point d'operations, quelques grandes & quelques difficiles qu'elles paroissent, qu'ils n'aimassent encore mieux faire, que d'entreprendre certaines saignées, où aprés avoir cherché longtems, & avoir pris toutes les précautions necessaires pour tirer du sang, la veine se glisse & s'échape à la pointe de la lancette.

Ses inconveniens.

Le plus grand malheur n'est pas d'avoir fait une saignée blanche, c'est ainsi qu'on appelle celles où on n'a point de sang, mais c'est d'avoir ouvert une artére, ou piqué un tendon. On ne pardonne rien au Chirurgien, on n'examine point les difficultez insurmontables qui se trouvent dans beaucoup de bras, ni le peril où il s'expose lui-même en entreprenant de ces sortes de saignées : s'il ne

ne réüssit pas, il est blâmé ; s'il manque une saignée personne ne l'excuse, qui que ce soit ne compatit à sa peine, & pour comble de malheur ceux qui devroient embrasser sa défense, en ressentent souvent une joye secrette, & par un esprit de jalousie ils ne sont point fâchés de lui voir arriver cette mortification.

On ne m'approuvera peut-être pas de donner au jeune Chirurgien une idée aussi affreuse de la saignée en lui representant les malheurs qui l'accompagnent : je ne le fais pas pour l'en rebuter, mais seulement pour le désabuser de l'opinion commune sur la facilité de la faire, pour empêcher que par trop de confiance il n'aille en étourdi entreprendre toutes celles qui se presenteront, & pour le porter à s'instruire exactement sur tout ce qui regarde cette operation, à la faire avec l'agrément, la délicatesse, & la legereté qu'elle demande, & à apporter toutes les précautions necessaires pour éviter les suites fâcheuses des mauvaises saignées.

On entend par le mot de saignée généralement pris une sortie du sang de quelque vaisseau que ce soit : les Grecs ont nommé la saignée *angiotemie* qui est dérivé d' *angion* qui veut dire *vaisseau*, & de *temnin* qui signifie *couper* ; quand on tire du sang de l'artére, ils l'appellent *arteriotomie*, & lorsque c'est de la veine, ils lui ont donné le nom de *phlebotomie*, derivé de *phlebs* qui signifie veine, & de *temnin* couper : c'est de cette derniere que j'ay à vous parler. Définition & division de la saignée.

La saignée est une ouverture qu'on fait à la veine avec une lancette pour en tirer du sang plus ou moins selon le sujet & l'intention pour laquelle on la fait.

Cette operation est aussi ancienne que la Medecine, elle se pratiquoit avant Hippocrate, & nous voyons que ce grand homme en a tres-bien connu Son antiquité.

l'utilité, puiſqu'il la conſeille comme un ſouverain remede dans pluſieurs maladies, & que lui-même avouë l'avoir faite ſouvent avec un heureux ſuccés. De ſon tems les Medecins mettoient la main à l'œuvre; la Medecine & la Chirurgie étoient exercées par les mêmes perſonnes : mais aujourd'huy on en a fait deux emplois diſtinguez, les Medecins ont pris toute la ſcience théorique pour leur partage, & ils ont laiſſé aux Chirurgiens la pratique & l'operation de la main.

Pratiques des Anciens touchant la ſaignée.

Du tems d'Hippocrate les ſaignées n'étoient pas ſi frequentes qu'à preſent, & néanmoins on tiroit plus de ſang qu'on ne fait aujourd'huy, car les Anciens les faiſoient ſi grandes qu'ils meſuroient le ſang par livres, & nous le comptons par poiletes : ils laiſſoient couler le ſang juſques à ce que le malade tombât en foibleſſe, mais auſſi ils ne ſaignoient leurs malades, qu'une ou deux fois ; nous leur faiſons à la verité un plus grand nombre de ſaignées, mais douze des notres n'en valent pas deux de ce tems là. C'eſt ce qui juſtifie Hippocrate d'avoir dit que ſi on ſaigne une femme groſſe elle avorte, il entendoit parler des ſaignées de ſon tems, où on tiroit deux ou trois livres de ſang, & non pas de celles de deux ou trois poilettes qui aſſurent une groſſeſſe & empêchent l'avortement au lieu de le procurer.

La ſaignée eſt avantageuſe en mille occaſions.

Si on vouloit marquer toutes les occaſions dans leſquelles il faut ſaigner, il faudroit faire un catalogue de preſque toutes les maladies, tant de celles qui ſont du reſſort de la Medecine, que de celles qui dépendent de la Chirurgie; on n'en connoît gueres qui ne demandent cette operation. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'eſt que je voy que la plûpart des Medecins l'ordonnent à tous leurs malades, ce qu'ils ne feroient pas s'ils ne la jugeoient néceſſaire pour leur gueriſon ; & comme

il n'appartient pas au Chirurgien de raisonner sur les maladies qui sont du ressort de la Medecine, demeurons dans les bornes qui nous sont prescrites, & ne parlons que des saignées qui conviennent aux maladies dont la Chirurgie prend connoissance.

On pourroit dire avec quelque raison que dans les lieux où il n'y a point de Medecins, le Chirurgien doit connoître toutes les maladies qui requiérent la saignée; que même aux endroits où il y en a, il est des occasions pressantes où une saignée faite sans differer peut sauver la vie, & que souvent pour faire une saignée conforme à l'intention du Medecin, il faut que le Chirurgien connoisse pourquoy il la fait; mais ce seroit sortir de notre sujet & vouloir voler trop haut. Nous supposons qu'il doit y avoir des Medecins par tout, & nous convenons qu'à leur défaut il est de tres habiles Chirurgiens qui peuvent faire l'un & l'autre, comme il est des Lieutenans qui un jour d'action menent leurs soldats au combat aussi bien & quelquefois mieux que le Capitaine.

Celles où elle est nécessaire.

Les apostêmes, les playes, les ulcéres, les fractures, & les luxations, toutes maladies de la dépendance du Chirurgien, & où il est toujours le premier appellé, ne se peuvent point guerir sans la saignée: elle leur est tellement nécessaire que si on vouloit l'épargner, la cure deviendroit impossible, & on mettroit le malade en danger de perir; c'est de quoy il faut vous convaincre en peu de mots.

Pourquoi elle l'est dans les apostêmes.

Par le mot d'*apostême*, on entend toutes les tumeurs contre nature dont il y a quatre espéces principales, le phlegmon qui est fait de sang, l'érisipele qui vient de bile, l'oëdeme qui est produit de pituite, & le schirre qui est causé par la mélancolie; toutes ces tumeurs viennent d'une plenitude d'humeurs qui tombent sur quelque partie, ainsi c'est une necessité de desemplir les vaisseaux pour empêcher

que la partie affligée ne ſoit accablée, & il n'y a rien qui puiſſe mieux remedier à cela que la ſaignée.

Dans les playes.

Dans toutes les playes on ne peut ſe diſpenſer de ſaigner, & principalement dans celles de la tête & de la poitrine : lorſqu'il y a une venule ouverte ou dans le cerveau, ou dans quelques autres parties du corps, le ſang en diſtileroit continuellement, ſi on ne vuidoit pas les veines par quelqu'autre endroit ; c'eſt ce qu'il faut faire par la ſaignée tant pour arrêter l'hémoragie, que pour empêcher la trop grande fluxion des humeurs ſur la partie affligée.

Dans les ulcéres.

Toutes les eſpéces d'ulcéres tant corroſifs que chancreux & fiſtuleux veulent la ſaignée ; c'eſt une ſeroſité piquante & rongeante qui ſe ſeparant aiſément du ſang penetre juſqu'aux parties ulcerées, & les entretient dans le déſordre. Pour les guerir il faut adoucir le ſang, & avant que d'y pouvoir parvenir, il faut par la ſaignée ôter une partie de ce mauvais ſang, ſans quoi il ſeroit impoſſible de rendre à celui qui reſte, ſa douceur naturelle, & cette vertu balſamique qui doit contribuer à guériſon des ulceres.

Dans les fractures.

Les fractures de quelque nature qu'elles ſoient, auſſi-tôt qu'elles ſont reduites, ont beſoin de la ſaignée pour empêcher le dépôt ſur la partie maltraitée par la dilaceration des fibres, des muſcles, & des membranes : il s'y fait toujours quelque épanchement de ſang qui ſeroit plus grand ſi on ne l'arrêtoit pas par la ſaignée, c'eſt pourquoi étant d'un grand ſecours dans ces occaſions il faut plutôt en faire deux qu'une, & ne la point épargner puiſqu'on en connoît l'utilité.

Et dans les luxations.

Toutes les luxations ne ſe peuvent pas reduire ſans une forte extenſion qui ne ſe fait point ſans douleur, & comme c'eſt le propre de la douleur de cauſer une fluxion ſur la partie, elle ne manqueroit pas de s'y faire tres-grande dans un ſujet replet

si la saignée n'intervenoit, qui en vuidant les vaisseaux empêche le sang de se jetter sur cette partie.

Nous n'attendons pas que nos Operations soient faites pour saigner les malades, nous préludons toûjours par une ou plusieurs saignées pour les préparer sans préjudice de celles que nous trouvons à propos de faire aprés l'Operation. On entend dire aux Lithotomistes qu'ils ne guerissent jamais mieux leurs malades que quand ils les ont fait beaucoup saigner, les Oculistes n'épargnent point la saignée à ceux qu'ils pansent; tous les grands Chirurgiens ne les comptent point, ils en font autant que la nécessité le veut pour obtenir la guerison des maladies qui est la fin qu'ils se proposent : enfin la saignée peut être appellée l'épée de chevet de la Chirurgie, parce qu'elle lui sert pour surmonter & abbatre ses ennemis qui sont tous les maux qui cherchent à assassiner l'homme, & qui en viendroient à bout sans le secours qu'elle reçoit à toute heure de cet admirable remede.

Elle doit précéder les autres Operations

On convient que la saignée & la purgation sont les plus grands remedes de tous, l'une vuide le sang, & l'autre les humeurs qui peuvent nuire à l'homme : mais comme on est maître de la saignée en arrêtant le sang quand le malade ne peut pas la suporter ou qu'il tombe en foiblesse, & que d'une purgation avalée on ne peut pas en arrêter le cours quelque desordre qu'elle puisse faire, on a donné avec justice la préference à la saignée qui tient le premier rang, & dont on ne sçauroit trop vanter l'excellence pour les bons effets que nous en voyons tous les jours.

Comparaison de la saignée & de la purgation.

Ceux qui sont naturellement censeurs & critiques & qui veulent trouver des taches dans le Soleil, ne peuvent pas se dispenser de convenir qu'elle est le meilleur remede de tous; mais ils s'attachent à condamner la trop fréquente saignée pré-

De la fréquente saignée Objections, & réponses.

tendant que c'eſt un abus de ſaigner dans toutes ſortes de maladies, & que c'eſt égorger un malade que de le ſaigner dix-huit & vingt fois dans une même maladie. On répond à la premiere propoſition, que toutes les maladies ayant leur premiere cauſe dans le ſang, parce qu'il eſt composé du mêlange d'une infinité de liqueurs qui circulent ſans ceſſe pat tout le corps, & qui ſont tres-ſujettes à ſe corrompre, ſoit par les levains étrangers qu'elles retiennent des alimens, ſoit par le defaut de la reſpiration ou de quelque autre fonction naturelle, on ne peut les reduire qu'en allant à la ſource & en vuidant de ce ſang & de ces liqueurs qui font la maladie qu'on veut guerir. La réponſe à la ſeconde propoſition, eſt qu'on ſaigne plus ou moins ſelon la nature de la maladie & les forces du malade. Si ſans avoir égard à ces deux circonſtances on ſaignoit également tous les malades, ce ſeroit abuſer de ce remede en le faiſant ſans connoiſſance de cauſe: mais il n'y a point de nombre marqué ni pour chaque maladie, ni pour chaque malade. Telle maladie ſe laiſſera dompter par deux ſaignées, telle autre reſiſtera à une douzaine, & ſi on a quelquefois fait juſqu'à dix-huit ou vingt ſaignées, c'eſt à des perſonnes tellement ſanguines qu'il en faloit autant pour reduire la maladie, & qui étoient moins foibles aprés ce grand nombre, que d'autres n'auroient été aprés trois ou quatre.

Hiſtoire d'un cenſeur de la ſaignée.

Il s'éleve de tems en tems des antagoniſtes de la ſaignée, qui pour paroître ſinguliers déclament contr'elle. Il vint à la Cour il y a vingt-cinq ans un certain M*** qui avoit acquis beaucoup de reputation à Paris, c'étoit un homme ſec & melancolique, qui parloit peu & qui ſe diſoit de qualité. Ses partiſans le diſoient extrémement riche, ils publioient qu'il ne faiſoit la Medecine que pour ne pas enterrer les merveilleux ſecrets que ſes études

& ſes veilles lui avoient fait découvrir. Mad. de Monteſpan le fit venir pour voir Monſieur le Duc du Maine qui étoit malade, il eut même une converſation avec le Roy : mais comme ſon merite n'étoit fondé que ſur l'oppoſition qu'il faiſoit paroître contre la ſaignée, ſon regne fut de peu de durée, il s'en retourna à Paris où depuis ce jour ſa réputation alla tellement en diminuant que deux ans aprés on ne parloit plus de lui.

Ce qui doit limiter les ſaignées.

C'eſt au veritable Chirurgien à aller toûjours ſon chemin, il faut qu'il laiſſe crier ceux qui declament contre la ſaignée : ils ont beau s'échauffer on a toûjours ſaigné & on ſaignera toûjours, parce qu'il n'y a rien dans la nature qui puiſſe approcher de ce remede. Le Chirurgien éclairé doit en uſer avec prudence, il faut qu'il ſaigne plus ſouvent les ſanguins que ceux qui ſont d'un autre temperament, il doit moins ſaigner les vieillards que les autres, moins ceux qui font un travail journalier que ceux qui ſont dans une oiſiveté continuelle, moins les gens mariez que ceux qui vivent dans la continence, moins en été & en hyver que dans le printems & l'automne, & tres-peu les perſonnes qui d'ailleurs ont ſouffert une grande hémoragie ſoit par les hemorroïdes, ſoit par quelque playe, ſoit par les ordinaires: enfin il ne doit tirer que deux poillettes de ſang aux uns, quoy qu'aux autres il ſoit obligé d'en tirer trois ou quatre, parce qu'il n'y a point de regles generales ſur la ſaignée non plus que ſur toutes les autres Operations de la Chirurgie.

Il eſt facile de repondre à ceux qui s'étonnent de ce qu'on ſaigne plus en France, & particulierement à Paris qu'en aucun autre lieu de l'Univers : c'eſt parce qu'on y fait plus de ſang, le climat étant plus temperé, l'air plus épais, & la nourriture meilleure. La grande diſſipation qu'on fait dans les pays chauds s'oppoſe à la ſaignée, & le beſoin qu'on

a de conserver sa chaleur naturelle dans les pays froids la défend ; c'est pourquoy elle ne convient ni à l'une ni à l'autre de ces deux extremitez; mais icy où la nouriture se tourne toute en sang, & où nous voyons que presque toutes les maladies ne viennent que par plenitude, nous nous trouvons dans la necessité de vuider ce sang si nous voulons les gueri : c'est l'experience qui nous conduit là dessus, & nous ne pouvons pas nous égarer quand nous la prenons pour notre guide. J'ajouteray qu'on fait si bonne chere à Paris, & qu'on y a inventé tant de nouveaux ragouts pour exciter l'appetit, qu'il ne faut pas être surpris, si on y fait plus de sang qu'ailleurs.

Endroits où l'on saigne.

On saigne en plusieurs parties du corps, à la tête, au col, aux bras & aux pieds: je vous ay fait voir toutes les saignées qu'on peut faire à la tête & au col, aujourd'huy je vais vous montrer celles qu'on fait sur les bras, & demain vous verrez celles qui se pratiquent sur les pieds.

Qualitez d'un habile Phlébotomiste.

Vous sçavez que celuy qui entreprend de se faire Chirurgien doit avoir des talens particuliers pour bien exercer une profession de l'importance de la Chirurgie, mais celuy qui prétend exceller dans l'art de saigner doit avoir les qualitez qu'on requiert ordinairement dans cette profession. Il faut qu'il soit bien fait pour ne point déplaire au malade, qu'il ait de l'esprit pour persuader ce qu'il dit, qu'il ait la vûe nette & perçante pour distinguer les moindres objets, de sorte qu'il n'ait point de foiblesse dans les yeux, ou qu'il ne soit point obligé de regarder de prés; qu'il n'ait point aussi la main trop grosse, parce qu'elle seroit pesante, qu'il ait les doigts longs & gréles, & que la peau en soit blanche & fine, parce que le tact en est plus délicat : il ne faut point qu'il soit sujet à boire, de crainte qu'étant appellé

la tête pleine de vin, il ne fût obligé de faire une de ces saignées difficiles : il ne doit point pareillement arracher les dents, coigner des clouds, hacher du bois, jouer à la paume, au mail & à la boule, parce que tous ces exercices peuvent luy ébranler la main : enfin il doit avoir une attention serieuse pour la conservation de sa main, s'il veut bien saigner & long-tems.

Il ne suffit pas d'avoir l'œil bon & la main ferme, il faut encore avoir de bons instrumens pour saigner sans douleur. Le choix des bonnes lancettes ne contribue pas peu à faire une bonne saignée ; pour peu qu'elle soit émoussée, ou que le taillant en soit rude il faut l'envoyer au coutelier, on ne doit point ménager sur cette article : le Chirurgien auroit la main des plus legeres, avec une mechante lancette il fera de la douleur. Il doit en avoir des couteliers qui sont le plus en reputation à quelque prix que ce soit : il y a plus de quinze ans que je me sers que des lancettes du nommé Corsin Coutelier à Lyon, dont je me trouve si bien que je ne pourrois pas me servir d'aucune autre. Je suis aussi dans l'obligation de les envoyer repasser par luy-même, de crainte qu'un autre coutelier par jalousie ne les detrempa. Un Chirurgien doit observer de ne jamais mettre ses instrumens qu'entre les mains de ceux qui les ont faits, parce qu'ils ont interest de les conserver dans leur premiere bonté,

Choix des instrumens.

Le Chirurgien phlébotomiste doué des qualitez que je vous ay marquées, & muni de bonnes lancettes, doit en avoir de differentes longueurs & de differentes largeurs pour s'en servir selon les differentes veines qu'il faut ouvrir : Quoyque cette operation soit faite en peu de tems & qu'elle paroisse des plus petites de la Chirurgie, elle n'en merite pas moins d'estre considerée dans ses trois tems ; c'est pourquoy s'il la veut bien faire il examinera ce qu'il

y a à obſerver devant, durant, & aprés la ſaignée.

Cas où il faut differer de ſaigner.

Si c'eſt une ſaignée ordonnée par un Medecin, il n'y a rien à examiner, il faut qu'il ſe mette en état de la faire au plûtôt: mais ſi elle eſt de l'ordonnance du malade, il faut s'informer des raiſons qui l'obligent à ſe faire ſaigner, & voir s'il eſt en état d'être ſaignée; car s'il ſortoit d'un grand repas ou qu'il y eût tres long-tems qu'il n'eût pris de nourriture, s'il étoit dans le friſons, ou dans la chaleur d'un accés de fiévre, ou qu'il fût encore dans la ſueur à la fin de l'accés, s'il venoit d'agir à ſes affaires, s'il étoit en colere, s'il avoit froid, ou s'il avoit fait quelque autre excés, ce ſeroit toutes raiſons pour differer la ſaignée. Mais s'il n'y a rien qui la doive empêcher, il faut que le Chirurgien prepare tout ce qui luy eſt neceſſaire,

Le Chirurgien doit commencer par faire allumer de la bougie ou de la chandelle; il y en a qui préferent la chandelle à la bougie & qui diſent pour raiſon que s'il tomboit de la cire ſur le bras elle feroit plus de douleur que le ſuif. Il y a trente ſix ans que je fais des ſaignées à la Cour, je me ſuis toûjours ſervi de bougie, & jamais cet accident ne m'eſt arrivé. Un bout de bougie eſt plus commode qu'une bougie entiere qu'on ne peut àcauſe de ſa longueur, placer où on veut: il faut que la bougie ait la méche raiſonablement groſſe pour rendre plus de lumiere, la groſſe bougie de cave convient mieux qu'aucune autre, parce qu'on la ploye comme on ſouhaite.

Conditions de la bande & des compreſſes.

On prepare une bande qui doit être de toile ni trop neuve ni trop uſée. Elle doit être de la largeur d'un poulce, & longue d'une aulne & demie, j'approuve fort qu'il y ait un petit bout de ruban de fil couſu aux deux extremitez, comme j'en ay vu dans des convens de Religieuſes en Flandre en y faiſant des ſaignées; cela eſt commode pour faire le nœud qui n'eſt pas ſi gros que quand il eſt fait avec la bande,

On fait deux compresses d'un poulce en quarré, de linge ployé en dix ou douze doubles, pour être assez épaisse pour comprimer la veine, on en fait deux en cas que le sang vint à s'échaper, pour en avoir une seconde toute prête. La bande ne doit avoir ni lisieres ni ourlets, celles de ruban de fil sont tres-incommodes, elles ne compriment pas assez, & les lisieres font de la douleur aux bras delicats.

Des poiletes.

On met trois poiletes sur trois assiétes differentes : quand on les met toutes trois dans un même plat, elles ne peuvent pas être de niveau, & par consequent on ne peut pas bien les emplir. On en prepare trois lors même qu'on a dessein de n'en tirer que deux, parce que le sang vient quelquefois si bien qu'on trouve à propos d'aller jusques à la troisiéme. Les poiletes ont chacune une petite oreille pour les tenir en cas de necessité, elles doivent tenir trois onces afin de sçavoir au juste la quantité du sang qu'on a tiré. Monsieur Duchesne premier Medecin de Monseigneur le Duc de Bourgogne ne veut point qu'on saigne que dans des poiletes, parce qu'il ne veut point qu'on tire ni plus ni moins de sang que ce qu'il en a ordonné. Dans les saignées où on peut choisir son tems pour se la faire, il conseille celle du soir : je n'ay veu que luy qui la préferât à celle du matin. Les Chirurgiens trouvent que le soir on est refroidi, que les veines ne s'enflent pas si bien, & que le sang a de la peine à rejaillir.

Tems plus propre à la saignée.

On fait apporter de l'eau dont on remplit un verre, on fait préparer du vinaigre ou de l'eau de la Reine d'Hongrie, en cas que le malade apprehende de tomber en foiblesse. On fait approcher le malade sur le bord du lit qui est du côté du bras qu'on doit saigner, on met un carreau ou un oreiller derriere luy pour le tenir appuyé à son séant, & on fait garnir le lit d'un drap ou d'une couverture pour recevoir le sang lorsqu'il jaillit aprés l'ouver-

Préparatifs

ture de la veine ; & s'il craint que le jour ne l'incommode, il fait fermer les rideaux du lit. Il fait tenir la bougie par une personne qui ait la main sure, & qui ne craigne pas de voir saigner ; car si cette personne alloit tourner la tête dans le tems de la piqueure, ce mouvement en feroit faire un autre à son bras qui éloignant la lumiere pourroit faire manquer la saignée : c'est pourquoy dans les saignées de consequence le Chirurgien doit amener avec lui un garçon sur le quel il puisse compter, tant pour tenir la bougie avec fermeté que pour appuyer le bras du malade afin qu'il ne puisse pas le retirer dans le moment de la piqueure.

*Précaution à observer.*

Quand on saigne le Roy ou quelqu'un de la famille Royale, c'est le premier Medecin qui tient la bougie, il se fait un honneur de rendre ce service aussi bien que l'Apoticaire de tenir les poilettes. S'il y avoit quelqu'un dans la chambre que le Chirurgien ne crût pas de ses amis, il pourroit le faire sortir, parce qu'il ne faut point qu'il ait pour spectateur des gens qui pourroient l'inquiéter & le chagriner par leur presence : autrefois ils usoient de ce privilege, & un jour que M. Felix le pere alloit saigner le Roy il dit à l'huissier de faire sortir un des Chirurgiens de quartier qui n'étoit pas de ses amis, mais aujourd'huy cela ne se pratique plus. Toutes les fois que j'ay saigné Madame la Dauphine ou quelqu'un des Princes, la chambre étoit pleine de monde, & même Monseigneur & les Princesses se mettoient sous le rideau du lit sans que cela m'embarassast.

*Circonstances pour saigner un Prince.*

Il faut encore que le Chirurgien regarde s'il n'y a rien sur luy qui puisse l'incommoder, s'il a des manches trop longues il faut qu'il les retrousse, si sa peruque l'embarasse, il la noue avec un ruban, enfin il fait en sorte qu'il n'y ait rien qui puisse l'empêcher de bien executer la saignée ; mais il ne faut

*Disposition exterieure du Chirurgien.*

pas auſſi qu'il faſſe comme un des Chirurgiens des plus employez qui ſoient à preſent à Paris, lequel fait fermer fenétres & portes, qui défend que perſonne ne marche ni ne parle dans la chambre, qui fait des préparatifs auſſi grands & qui prend autant de précaution pour une ſaignée que s'il alloit couper un bras ou une jambe. Il eſt bon de prendre les meſures neceſſaires pour réüſſir, mais les meſures outrées ſon inutiles & méme dangereuſes, parce que jettant la crainte dans le cœur du malade elles empêchent que le ſang ne ſorte avec la même liberté qu'il auroit fait.

Il y a des malades & particulierement des femmes qui la premiere fois qu'un Chirurgien les ſaigne debutent par exagerer les difficultez qu'il y a de les ſaigner : mais ſoit qu'effectivement elles ſoient difficiles, ou ſoit qu'un Chirurgien les ſaignant leur ait dit pour ſe faire valoir, ce diſcours eſt imprudent puiſqu'il peut cauſer de la crainte à un Chirurgien timide ; c'eſt au malade à donner ſon bras ſans s'embaraſſer des difficultez, & c'eſt au Chirurgien à les ſurmonter ſans faire attention ſur tous les raiſonnemens que le malade peut luy faire.

Inconſidération de quelques malades.

Enfin le point eſſentiel pour acquerir de la reputation dans la ſaignée c'eſt de n'être point ſi ſuſceptible de crainte : il faut qu'en allant pour faire une ſaignée quelque difficile qu'on croye la trouver on s'y preſente dans la confiance de la bien faire, il faut que le Chirurgien faſſe ſon raiſonnement en luy-même, & qu'il ſe diſe ; ſi d'autres l'ont ſaigné pour quoy ne le ſaignerois-je pas auſſi ; & qu'il ſoit perſuadé qu'il y a des bras tres-difficiles, mais qu'il n'y en a pont d'impoſſibles à ſaigner. La bonne opinion de ſoy-même eſt pardonnable ſur le fait de ſaignée, il faut même qu'il en ait un peu pour y exceller ; & quoyqu'on veuille impoſer comme une loy au Chirurgien de tenir un milieu entre la

Confiance neceſſaire à un Chirurgien.

confiance & la crainte sans se laisser entrainer plus d'un côté que de l'autre, il faut néanmoins pour devenir bon saigneur qu'il péche plûtôt par trop de temerité que par trop de timidité.

Il doit être ambidextre

Il faut encore que le Chirurgien soit ambidextre, c'est-à-dire qu'il saigne également de la main gau- comme de la droite, car il faut qu'il fasse les saignées des bras droits de la main droite, & celles des bras gauches de la main gauche; il faut qu'il s'y accoutume dés aussi-tôt qu'il commence à apprendre à saigner. Ceux qui n'ont pas la même adresse de la main gauche que de la droite, évitent les saignées des bras gauches : ils sont à plaindre puis qu'ils ne peuvent pas se dispenser d'en faire, y ayant plus d'occasions de saigner du bras gauche, que du droit; car outre que les maladies qui demandent la saignée viennent également aux deux côtez, il est des saignées de précaution où on presente le bras gauche pour avoir le droit libre pour écrire ou faire ses affaires, & il y a des personnes qui dans l'apprehension qu'on ne leur pique une artére ou un tendron ne veulent être saignées que du côté gauche, disant pour leur raison que s'il leur arrivoit le malheur d'être estropiez, ils auroient du moins la consolation de ne l'être que du bras gauche.

Toutes ces précautions prises avant la saignée, il faut que le Chirurgien prenne le bras du malade pour en venir à l'exécution, & quoyqu'elle ne consiste que dans une piqueure, il est des circonstances essentielles & necessaires qu'il ne faut pas negliger pour la bien faire : nous allons les examiner les unes aprés les autres en vous faisant voir comment il faut faire cette Operation.

La premiere chose qu'il faut faire ayant pris le bras, c'est de le découvrir jusques à quatre doigts audessus du coude : si la manche de la camisole ou de la chemise le serroit trop, il faudroit la faire décou-

dre, parce que ce ſeroit une contre-ligature qui ne permettant pas au ſang de faire ſon chemin empê-cheroit le ſuccés de la ſaignée. Les femmes ont au-jourd'hui des engageantes tres-incommodes, & pour peu qu'elles ſerraſſent le bras, le Chirurgien doit les faire ôter. Il met enſuite une ſerviette A, qu'il attache deſſous le bras auec une épingle, & qu'il releve ſur l'épaule & la poitrine de la perſonne qu'il va ſaigner, afin qu'elle ne ſoit pas gâtée par le ſang qui doit ſortir: c'eſt une circonſtance qu'il ne faut pas oublier aux Dames de la premiere qualité dans les ſaignées de groſſeſſe, ou de précaution, car elles ſe parent ces jours-là pour recevoir leurs viſites, & même avant la ſaignée, & ſi par hazard quelques goutes de ſang alloit ſalir & déranger leur parure, elles ne le pardonneroient point au Chirurgien.

Uſage de la ſerviette.

Le bras découvert, & la ſerviette miſe, le Chirurgien prend une ligature de drap B, pour le bander, elle doit être rouge pour n'être point gâtée par le ſang, longue de trois quartiers ou plus, afin qu'elle convienne à toutes ſortes de bras, & large d'un poulce pour comprimer ſans douleur, car une plus étroite ſcieroit le bras, & une plus large ne feroit pas une compreſſion ſuffiſante: elle doit être d'un drap ni trop fin ni trop gros, l'un ou l'autre auroient leurs inconveniens. Avant que de poſer la ligature il faut obſerver deux choſes, l'une que le bras ſoit étendu, & dans la meme ſituation qu'il doit être quand on le pique, & l'autre que la main ſoit ouverte & étendue, & que la paume en ſoit appuyée ſur la poitrine du Chirurgien, afin que les muſcles de l'avant-bras n'étant point gonflez ne faſſent point changer de ſituation aux veines. On prend la ligature preſque par le milieu, on poſe ce milieu deux travers de doigt au deſſus du ply du bras, le chef de la ligature qui pend au dedans du bras doit être un peu plus long que l'autre, parce

Qualité de la ligature.

Maniere d'appliquer la ligature.

que ce chef doit servir à faire un nœud coulant, on fait croiser les deux chefs derriere le bras; aprés avoir fait un second tour sur le premier, on noüe la ligature à la partie externe du bras, & on la noüe d'un simple nœud coulant dont l'anse est en haut, & dont les deux chefs pendent en bas derriere le bras. On ne serre la ligature pour cette premiere fois qu'autant qu'il le faut pour comprimer la veine, & en arrêter le sang dans l'avant bras, sans serrer l'artére qui doit fournir aux veines du bras un sang qui les fasse enfler; & afin même que ce sang se communique mieux, on fait remettre le bras dans le lit, & on l'envelope s'il le faut d'une serviette bien chaude.

Autres préparations.

Pendant ce tems de repos le Chirurgien prend dans son lancetier la lancette C, qu'il juge convenable pour la veine qu'il va ouvrir, car il y en a de plus larges, & de plus etroites pour s'en servir selon le besoin : il en a aussi dont les pointes sont tres-fines pour les peaux délicates, & d'autres qu'on appelle des pointes à grain d'orge pour ceux qui ont la peau dure & séche. La lancette choisie il l'ouvre non pas en triangle aigu, mais un peu mousse & allongée, comme celle-cy D, & il la met à sa bouche la pointe tournée à gauche quand il doit saigner au bras droit, & tournée à droit quand il doit saigner au bras gauche; ce qu'il observe pour prendre la lancette plus commodement. Ensuite il reprend le bras qu'il fait étendre, & appuyer contre sa portrine comme auparavant; il fait serrer la main au malade le poulce entre les doigts, afin que les muscles se gonflant par cette action poussent davantage les veines en dehors. Pour moy je lui donne mon étuy à lancettes aussi-tôt que j'en ay tiré celle dont je veux me servir, je lui fais tenir au lieu de faire serrer le poulce dans la main, ce qui produit le même effet: il faudroit luy donner pour le tourner dans la main aprés l'ouverture faite, c'est un tems de gagné, ce qui fait que le malade le tourne aussi-tôt que le

que le sang vient, sans être obligé de le demander.

Celuy qui est chargé de la lumiere, doit être placé au côté gauche du Chirurgien proche le chevet du lit; si la saignée se fait au bras droit, il doit la tenir de la main gauche, & une assiette sur laquelle il y a une poilete, de la main droite qu'il tient sous le bras du malade pour en recevoir le sang aussi-tôt qu'il sortira. C'est au Chirurgien à placer la lumiere: en voilà de deux sortes, une grosse bougie tortillée E, & un autre dans un bougeoir F, qui sont également bonnes, il choisira & la placera ou en dedans ou en dehors du bras, selon qu'il le jugera pour son point de vûë, aprés il examinera les veines pour se determiner sur celle qu'il trouvera la meilleure pour faire la saignée.

Il y a quatre veines saignables au bras; la premiere est la céphalique ainsi appellée parce qu'étant la plus haute elle est la plus proche de la tête; la seconde s'appelle la mediane, à cause qu'elle est placée dans le milieu du bras; la troisiéme la basilique, parce qu'elle occupe la base du bras; & la quatriéme la cubitale parce qu'elle est la plus voisine du coude. De ces quatre veines ce sont la mediane & la basilique où on saigne ordinairement, parce qu'elles sont plus grosses & plus commodes tant pour les ouvrir, que pour en faire sortir le sang, elles sont aussi les plus dangereuses. La basilique est souvent tellement proche de l'artére qu'il faut craindre de l'ouvrir conjointement avec la veine, & la mediane étant placée sur le tendon du biceps demande toute l'adresse du Chirurgien pour l'éviter: car l'artére & le tendron sont deux écueils contre lesquels les malheureux Chirurgiens vont échouer.

Vaisseaux qu'on peut ouvrir.

Le tendon de l'artére à éviter.

La situation de la veine céphalique ne permet pas au sang d'en sortir en arcade comme des autres veines; il faudroit pour cela qu'il fist un jet comme celuy d'une fontaine,, ce qu'il a de la peine à faire de cette veine qui est placée au plus haut lieu du

La céphalique & la cubitale peu commodes pour la saignée, mais moins dangereuses.

bras. Pour ouvrir la cubitale il faut faire tourner le bras au malade d'une maniere qui lui est incommode aussi-bien qu'au Chirurgien, & de plus la peau étant plus épaisse dans cet endroit que dans le ply du bras, on est obligé de faire plus de douleur; c'est ce qui fait que ce sont les veines qu'on ouvre le plus rarement, quoy qu'elles soient sans danger, & qu'on ne coure point le risque de piquer le tendon ou l'artére parce qu'il n'y en a point. Je conseilleray pourtant au jeune Chirurgien, pour peu qu'il apprehende l'un ou l'autre en saignant: ou la médiane, ou la basilique, de recourir à l'une ou à l'autre de ces deux veines plûtôt que de rien hazarder: il vaut mieux qu'il fasse une saignée qui n'ait pas tout l'agrément & toute l'approbation des spectateurs que de se mettre au hazard d'estropier le malade pour le reste de ses jours.

*Exception de quelques bras.*

Tous les bras n'ont pas quatre veines où on puisse saigner, il y en a qui n'en ont que trois, d'autres deux, & on est quelquefois trop heureux d'en trouver une dans de certains bras: ils en ont tous le même nombre, mais quand elles sont si enfoncées qu'on ne peut ni les voir, ni les sentir, c'est la même chose pour le Chirurgien que s'il n'y en avoit point. Il faut dont qu'il s'acommode de la structure du bras, qu'il se contente des veines qu'il y trouve, & qu'il fasse de son mieux pour en sortir à son honneur; & quand j'ay dit qu'il falloit qu'il s'adressât ou à une céphalique, ou à une cubitale, j'ay entendu parler de ces bras où il y avoit de quoy choisir.

*Election de l'endroit qu'on doit ouvrir.*

Il ne suffit pas d'avoir fait le choix de la veine, il faut encore se déterminer sur l'endroit où on veut l'ouvrir, ce doit être toûjours sur celuy où elle paroît le mieux, & au dessous des cicatrices des saignées précédentes. Si on vouloit faire l'ouverture au dessus, le sang, n'en sortiroit pas si bien, parce que ces cicatrices ayant retressi la veine, il ne peut

pas sortir avec la même liberté qu'il fait au dessous où la veine a plus de diametre. C'est pourquoy un Chirurgien qui veut menager un bras qu'il a coutume de saigner, commence par ouvrir la veine le plus haut qu'il peut, puis descendant toûjours en bas, il place ses ouvertures proche les unes des autres, & ainsi il fait de bonnes saignées, & se conserve un terrain qu'il retrouve en tems & lieu.

Quand le Chirurgien est déterminé sur l'endroit qu'il veut piquer, il faut qu'il le marque avec son ongle, non pas d'un seul coup d'ongle, mais de deux, l'un au dessus de la veine, & l'autre au dessous, & distant l'un de l'autre autant qu'il juge que la veine a de grosseur, afin d'en faire l'ouverture d'une marque à l'autre : il doit aprés cela resserer sa ligature pour tenir la peau du bras plus ferme, & il importe peu pour l'ors qu'elle comprime l'artére, la veine étant suffisament gonflée, il fait ensuite une friction avec sa main droite sur l'avant-bras de bas en haut pour faire monter le sang contenu dans la veine vers l'endroit où il veut l'ouvrir, & en même tems empoignant le bras avec sa main gauche il en met le poulce sur la veine pour empêcher le sang de retourner vers la main, & enfin avant que de prendre la lancette qu'il tient à la bouche, il touche l'endroit marqué avec son doigt indice pour voir si par les mouvemens qu'il vient de faire, la veine n'a point changé de situation.

Comment on s'assure de cet endroit.

S'il retrouve la veine dans le même état, c'est alors que sans détourner sa vûë de dessus l'endroit qu'il a marqué il prend sa lancette qu'il tient avec deux doigts, sçavoir le poulce & l'indice, par le milieu du fer afin de la tenir avec plus de fermeté, il pose ensuite sur le bras le bout des autres doigts pour empêcher que sa main ne vacille dans le tems qu'il doit faire la ponction :

Maniere de tenir la lancette & de l'enfoncer.

ſa main étant aſſurée, il approche la lancette du lieu qu'il va ouvrir, & la poſant ſur la marque inferieure qui eſt le deſſous de la veine il l'enfonce juſques à ce qu'il croye ou qu'il ſoit ſûr d'être dans la veine, & en la retirant il fait une élevation, c'eſt-à-dire, il coupe de la peau autant qu'il le juge neceſſaire pour faire une bonne ſaignée, le ſang ſuit la lancette, car en la retirant il rejaillit plus ou moins loin ſelon que la veine eſt groſſe, & ſelon la chaleur & la vivacité du ſang.

Trois façons d'ouvrir la veine.

L'ouverture de la veine ſe peut faire de trois façons, ou en long, ou en travers; ou de biais: c'eſt la derniere qu'on doit préferer aux autres, tant parce qu'elle eſt plus commode pour l'Operateur, qu'à cauſe qu'elle eſt la meilleure pour le malade faiſant l'ouverture de la veine plus grande, cequi facilite la ſortie du ſang. Pour bien ouvrir la veine il n'y a que les deux doigts qui tiennent la lancette qui doivent agir, ils ſont ployez quand ils portent la lancette juſques ſur la veine, & la main étant alors appuyée par les autres doigts qui ſont ſoutenus ſur le bras du malade, la lancette entre par le ſeul allongement du poulce & de l'indice, & ſe retire de même. Si le Chirurgien ſe ſervoit de toute la main pour faire une auſſi legere ouverture, ce ſeroit avec raiſon qu'on diroit de ce Chirurgien qu'il auroit la main peſante.

L'ouverture ſe fait en deux tems.

L'ouverture a deux tems, celuy de la ponction, & celuy de l'élevation; le premier eſt le tems qu'il faut pour faire le chemin de dehors en dedans, & le ſecond eſt le tems qu'il faut pour faire celuy de dedans en dehors: quand la lancette entre, elle coupe avec les deux tranchans, mais quand elle ſort elle ne coupe qu'avec le tranchant ſuperieur qu'on retire en l'élevant un peu. Il y en a qui ajoutent un tems d'inciſion qu'ils mettent entre les deux autres, mais c'eſt multiplier les êtres ſans neceſſité, la ponction

& l'élevation ne se pouvant faire sans incision.

Aussitôt que le sang a rejailli, le Chirurgien reployé sa lancette qu'il met sur le bord de l'assiette de la premiere poilete pour la retrouver aisement : lors qu'on la met sur le lit elle peut tomber & se gâter : ou bien on est embarassé de la chercher dans le drap qui couvroit le lit que des serviteurs auront ôté & emporté. Si la lumiere est en dedans, il ne faut pas la retirer par dessous le bras de crainte de le brûler, il faut au contraire la porter en devant dans le milieu du lit, afin qu'elle éclaire la sortie du sang. Il y a des malades qui la veulent tenir eux-mêmes, c'est à quoi le Chirurgien ne doit point s'opposer, tant parce qu'il en voit mieux ce qu'il fait, qu'à cause que cela occupe le malade qui n'en tombe pas si-tôt en foiblesse.

Ce qu'il faut faire de la lancette & de la bougie aprés l'ouverture

Si le sang aprés son premier jet cesse d'aller en arcade : ce ralentissement vient de ce que la ligature comprime trop l'artére, il faut donc au plûtôt lâcher cette ligature, & à l'instant on voit le sang venir comme auparavant. Ce seul article devoit ouvrir les yeux aux Anciens sur la circulation : Puis qu'il n'est pas possible que l'avant-bras puisse contenir tout le sang qu'on tire, il faut donc que ce sang soit porté par quelque conduit : ce ne peut pas être par la veine dont on barre le chemin par le moyen de la ligature ; il faut donc que ce soit par l'artére, n'y ayant que ces deux sortes de vaisseaux qui conduisent le sang par toute la machine.

Ce qui oblige à relâcher la ligature.

Preuve manifeste de la circulation du sang.

Il faut que le Chirurgien fasse en sorte que le sang aille en arcade, & cela seulement pour contenter le malade & les spectateurs, car la saignée est toute aussi bonne en coulant le long du bras. J'ay saigné plus de vingt fois M. Daquin premier Medecin du Roy, il ne vouloit jamais que le sang sortît en jaillissant, il vouloit qu'il allât le long du bras, & prétendoit que la saignée en étoit meil-

leure. Il faut néanmoins que le Chirurgien s'accommode aux sentimens publics, qu'il éleve ou qu'il fasse baisser la peau, afin de mettre les ouvertures de la peau & de la veine vis-à-vis l'une de l'autre; & faire ainsi sortir le sang en fontaine : il faut qu'il ploye un peu le bras du malade; afin que la peau ne pressant pas trop l'ouverture le sang sorte mieux, il faut encore qu'il soutienne le bras qui se fatigueroit & s'appesantiroit, s'il n'étoit pas soulagé par la main du Chirurgien: il doit empêcher que le malade ne regarde son sang, s'il est du nombre de ces poltrons à qui une goute de sang fait peur. Il lui donnera quelque chose de rond dans la main qu'il luy faut faire tourner sans trop la serrer, il faut que ce soit par un mouvement reglé, qui puisse hâter le sang de se porter vers l'ouverture de la veine.

*De ce qu'on donne au malade à tenir dans sa main.*

Il y a quelques Chirurgiens à Paris qui portent dans une poche faite exprés un bâton G, de la longueur d'un pied & demi, garni de velours, & même brodé; ils le donnent à tenir au malade aussi-tôt que la piqueure est faite; ils prétendent que ce bâton n'est pas seulement pour le tourner dans la main, mais que le bout de ce bâton posant sur le lit sert à appuyer le bras du malade. Je n'ay point pratiqué cette galanterie, je me suis contenté de donner mon étuy, & même avant la saignée comme je vous ay dit.

*Office des serviteurs.*

On ne peut pas se passer de serviteurs en saignant; il en faut au moins deux, l'un qui tienne la lumiere d'une main & la poilette de l'autre pendant qu'elle s'emplit, & l'autre qui apporte les poilettes vuides, & les reporte sur la table quand elles sont pleines, qui donne la bande & la compresse dans le tems qu'on en a besoin, & qui puisse apporter tout ce qui seroit nécessaire en cas que le malade tombât en foiblesse.

La quantité de sang qu'on doit tirer, n'est point égale en toutes sortes de sujets : si c'est une saignée ordonnée par un Medecin, le Chirurgien a sa loy écrite, il faut qu'il n'en tire pas une dragme plus que ce qui luy est ordonné ; si c'est une saignée de précaution, il la proportionnera aux forces & au temperament du sujet, s'il la soûtient bien il la fera plus grande, s'il pâlit & qu'il commence à se trouver mal, il la finira aussi-tôt. Enfin il est une infinité de circonstances que je ne puis pas toutes rapporter icy. J'ay remarqué que quand j'ay saigné des maris en presence de leurs femmes, les femmes ne vouloient point que je tirasse beaucoup de sang, & que quand j'ay saigné des femmes les maris n'étoient point contens que la saignée ne fût ample & copieuse : ils ont les uns & les autres leurs raisons qui ne sont pas difficiles à deviner. Régle de la quantité du sang à tirer.

Lors que la premiere poilette H, est presque pleine on fait apporter la seconde I, qu'on place sous cette premiere, afin qu'en la retirant le sang tombe dans cette seconde, on en use de même pour la troisiéme K, & pendant que cette derniere s'emplit, on fait apporter la bande & les compresses ; on a soin que celuy qui porte les poilettes de sang du lit sur la table aille doucement afin de ne le point répandre sur l'assiette, & qu'il les mette selon le rang qu'elles ont été tirées. Pour arrêter le sang, il faut délier la ligature prenant garde qu'elle ne trempe dans la derniere poilette qu'on ne fait point emporter que la ligature ne soit ôtée, & qu'on ne se soit rendu maitre du sang. Pour y parvenir on pose deux doigts de la main gauche à côté de l'ouverture, sçavoir le doigt indice & celuy du milieu : ensuite avec ces deux doigts on fait faire à la peau un petit mouvement demi circulaire, par le moyen duquel le sang s'arrête sans qu'il en sorte une seule Ordre des poilettes.

goute. Alors on fait porter sur la table la derniere poilette pour la mettre au rang des autres.

Le Chirurgien prend ensuite une petite compresse L, de sa main droite, & avant que de la poser il peut ôter ses deux doigts qui tenoient l'ouverture sujette pour en laisser dégorger un peu de sang ; puis les remettant, il arrête le sang une seconde fois, & aussi-tôt il pose la compresse sur l'ouverture, aprés quoy il en met une seconde M, plus large, & les tenant l'une & l'autre de la main gauche, il essuye avec le coin d'une serviette moüillée le sang qui peut avoir gâté le bras : puis il pose sur les compresses une bande N, à six doigts d'un de ses bouts qu'il fait pendre derriere le bras ; il tourne un circulaire au dessus du coude, & repassant la bande sur la saignée il fait un autre circulaire à l'avant-bras, ce qu'il continue en croisant toujours sur les compresses autant de fois que la bande le peut permettre. Il en nouë les deux bouts O O, sur le derriere de l'avant bras ; & afin que les compresses ne puissent couler pendant la nuit, il les attache à la bande avec une épingle. Il recouvre le bras en abaissant la manche de la camisole & de la chemise ; & le faisant ployer il le remet dans le lit, enjoignant au malade de le tenir ainsi ployé sur son estomac, de crainte que s'il le remuoit le sang ne vint à s'échaper.

Du bandage.

Si je conseille de mettre deux compresses, c'est pour le mieux, car il est certain qu'une petite compresse appuïée par dessus d'une plus grande comprime beaucoup mieux l'incision qu'une seule, ce qui fait qu'elle est plûtôt réünie ; je sçay que la pratique ordinaire est de ne s'en servir que d'une, & souvent j'en ay usé ainsi. Au reste si on avoit essuyé le sang avec la compresse qu'on va poser sur la chair, il ne la faudroit pas appliquer du côté où seroit le sang, cela pourroit faire un durillon sur la playe, mais

Utilité des deux compresses.

il la faudroit tourner de l'autre côté.

La pratique ancienne étoit de mouiller la compresse, & il y en a encore qui la suivent : en m'apprenant à saigner on me la faisoit moüiller, mais je me suis défait de cette methode, je la pose séche, & je m'en trouve bien. J'ay cela de commun avec la plûpart des bons Phlébotomistes qui aujourd'huy ne la trempent dans aucune liqueur : une compresse moüillée en se desséchant s'endurcit, & devient un corps dur capable de meurtrir l'endroit où elle est appliquée. On ne la doit mouiller que quand il y a un petit trombus qui est une petite élevation autour de l'ouverture quand elle est petite, ou lors qu'on croit qu'il y a un peu de sang épanché entre cuir & chair, mais ces accidens n'arrivent point quand on a fait une ouverture suffisante.

Les cas où il faut moüiller les compresses.

Aprés que la saignée est faite, & que le bras est bandé, le Chirurgien n'est pas encore quitte de son opération : s'il arrive que le malade tombe en foiblesse, il faut qu'il le fasse revenir au plûtôt, en luy ôtant les oreillers de dessous la tête, & le couchant tout à plat, en luy jettant de l'eau au visage, en luy faisant sentir du vinaigre, de l'eau de la Reine d'Hongrie P, ou quelque chose de trés-fort, en luy frapant dans les mains, & en ouvrant les rideaux du lit & les fenêtres pour luy donner de l'air, & ainsi luy procurer la facilité de respirer avec liberté. Le malade étant revenu, on luy peut donner à boire un demi verre moitié eau & vin Q, s'il avoit la fiévre, on luy donneroit de la ptisanne ; puis ayant remis le bras dans une bonne situation, on le laisse en repos.

Secours pour le malade qui tombe en défaillance.

Tout ce qu'il y avoit à faire auprés du malade étant fini, le Chirurgien s'approche de la table pour voir le sang. Il y en a qui souflent l'écume qui est dessus ou qui l'ôtent avec une carte ou une plume; ils prétendent qu'en découvrant ainsi la superficie du sang

Remarque à faire sur le sang sorti.

on en voit mieux la bonne ou mauvaise qualité. Pour moy je ne me suis jamais donné la peine de l'ôter, parce que je croy que ce petit mouvement pouvant déranger les fibres superficielles du sang il peut empêcher d'en connoître les qualitez, & d'autant plus que l'écume ne couvrant point la totalité de la poilette, on peut juger par ce qui est découvert, de la nature du sang. Les Medecins demandent presque toujours en venant voir le malade, si la saignée a été bonne, & si le sang est bien venu : quand on a laissé l'écume dessus, c'est une preuve convainquante qu'il est sorti en arcade & avec vitesse; ce sont ainsi des questions, & des conséquences épargnées, puisqu'ils n'ont qu'à jetter les yeux sur le sang pour être informé de la maniere que la saignée s'est passée.

Distinction des poilettes.

Il ne faut pas manquer de marquer les poilettes en mettant un petit morceau de papier sur la premiere, deux sur la seconde, & trois sur la troisiéme : d'une aussi legere omission on en feroit un crime au Chirurgien; quand on viendroit pour décider des qualitez du sang, quoy que l'embarras de sçavoir laquelle est la premiere ou la seconde poilette soit de trés-petite conséquence. Il y a des poilettes qui sont marquées par un, deux & trois, mais il faut les apporter dans leur rang, & comme il arrive souvent qu'un serviteur se peut tromper, & que la gravure qui est sur le bord de la poilette peut être couverte de sang, c'est le plus sûr de les marquer avec du papier.

Jugement favorable que l'Opérateur doit toûjours porter sur le sang tiré.

Un des domestiques présente au Chirurgien le bassin R, pour laver sa lancette : il verse dessus de l'eau qui est dans l'aiguiére S, & avec la serviette T, il essuye ses mains & sa lancette. Il faut ensuite qu'il entretienne le malade, & qu'il lui prouve le besoin qu'il avoit de cette saignée : si le sang est sorti avec vigueur & en abondance, il lui fait voir la nécessité qu'il y avoit d'en ôter, en lui disant que

le trop qu'il en avoit pouvoit lui causer quelque maladie dangereuse & mortelle. S'il est tombé en défaillance, & qu'il ait eu de la peine à la soutenir, il lui assure que les saignées qui vont jusques au cœur sont les meilleures ; si le sang est vilain & corrompu, il lui dit que ce qu'on en a vuidé, donnera moyen par le secours de la circulation à celui qui reste de se purifier ; s'il est beau & vermeil, il s'en réjoüira avec le malade, en lui disant que c'est une preuve infaillible que celui qui demeure dans ses veines est de pareille nature, & qu'un pareil sang promet une santé de longue durée. Enfin de quelque maniere que la saignée ait tourné, il doit en tirer des conséquences avantageuses pour le malade.

On ne manque pas de faire quelques questions. Si le malade demande, par exemple, s'il peut boire un verre d'eau immédiatement aprés la saignée? bien loin de s'y opposer, il faut même lui conseiller, parce que cela ne lui peut faire aucun mal, & au contraire, il peut produire un bien, car cette eau passant promptement dans les vaisseaux pour remplacer le sang qui vient d'en être vuidé, elle ne peut qu'humecter & rafraîchir celui qui reste, qui est l'intention pourquoi on la donne. J'ay vû quelques Dames qui faisoient apporter dans leur chambre un sceau plein d'eau de puits bien fraîche, & qui faisoient jetter leur sang dans cette eau aussitôt qu'il étoit sorti ; elles prétendoient que par la vertu de la sympatie le sang qui leur restoit en étoit rafraîchi : je laisse à juger si elles avoient raison ou non. Mais je ne combattois point leur opinion, persuadé que si cette eau ne produisoit point le bien qu'elles en attendoient, au moins elle ne pouvoit faire aucun mal.

Il est bon au malade de boire un verre d'eau aprés la saignée.

Pratique superstitieuse.

Une question qui est souvent faite par les malades, c'est de demander s'ils peuvent dormir aprés la saignée. Jusques à présent je l'ay vû défendre,

Le sommeil est permis aprés avoir bû de l'eau.

mais je n'en ay pas pû pénétrer la raison, à moins que ce ne soit la crainte que le bras ne se débande pendant le sommeil; s'il y en a quelque autre, elle est au-dessus de mes connoissances : mais s'il n'y avoit que celle-là elle ne doit pas priver le malade d'un doux repos que la saignée lui procure, c'est pourquoi aprés avoir bû un verre d'eau je ne m'oppose point au sommeil qui vient se présenter aprés la saignée.

Lieu où le sang doit reposer.

Le sang tiré ne doit point être exposé au grand air, ni au soleil, mais à l'ombre sur une table dans un endroit ni trop chaud, ni trop froid; afin qu'en refroidissant peu à peu la séparation des liqueurs qui le composent, se puisse faire en prenant chacunes leurs places selon leur épaisseur, ou leur legereté. Le Chirurgien finit en conseillant au malade de prendre un boüillon une heure aprés, étant la nourriture la plus convenable aprés la saignée; & ensuite ayant receu le salaire de ses peines qui est trés-mediocre aujourd'huy, il prend congé de la compagnie.

Si le lendemain le Chirurgien vient rendre visite à la personne saignée, il faut qu'il aille d'abord examiner le sang pour pouvoir répondre à toutes les questions que le malade lui fera sur la bonne ou mauvaise qualité de son sang. De quelque nature qu'il le trouve, il ne doit lui rien dire que de consolant, & quand même il auroit acquis un dégré de pourriture qui feroit craindre quelque maladie fâcheuse, il ne doit point l'allarmer sur l'avenir, il doit seulement lui faire entrevoir qu'il ne faut rien négliger pour tâcher de corriger & purifier son sang des mauvaises dispositions qui y sont, qui pourroient par la suite devenir serieuses & causer des désordres manifestes & dangereux.

C'est une erreur de croire que par une petite ouverture il n'y ait que le beau sang qui sorte; le public est infatué de cette opinion, dont il est impossi-

ble de le déſabuſer. Il eſt vrai que le ſang ſorti par un petit filet paroît rouge & vermeil, parce qu'ayant été long-tems à emplir la poilette, l'air a eu plus de loiſir de le refroidir, & il s'eſt coagulé avant que les ſeparations ayent pû ſe faire : mais il n'eſt pas moins mauvais que celuy qui eſt reſté, & une grande ou petite ouverture tire également le ſang tel qu'il eſt dans ſes vaiſſeaux, de même qu'un petit ou un gros foret tire du vin pareil à celuy qui eſt contenu dans le tonneau.

Abus vulgaire ſur la bonté du ſang ſorti par une petite ou par une large ouverture.

Si on reçoit le ſang dans le creux des aſſiettes, il paroîtra trés-beau, parce qu'étant d'un volume plus étendu, il eſt plûtôt refroidi, & par conſequent coagulé avant que les particules lourdes & legeres ſe ſoient ſéparées ; ou pour parler à la mode il eſt plus frapé par l'air, qui y laiſſant plus de nitre lui donne cette couleur vermeille qu'on y voit. Mais ſi on le reçoit dans des poilettes qui ſoient plus creuſes & plus étroites, conſervant ſa chaleur plus long-tems, le groſſier a le tems de tomber en bas, le moins épais d'occuper le milieu, & le plus ſereux de nager ſur la ſuperficie. La preuve en eſt convainquante lorſqu'une poilette eſt trop pleine & qu'elle répand par deſſus, le ſang qui eſt ſur l'aſſiette eſt d'une trés-belle couleur, & celuy de la poilette quelquefois ſi vilain, qu'on croiroit que ce ſont deux ſangs differens, quoy que ce ſoit veritablement le même.

D'où vient la differente couleur de ce ſang.

On ne permet pas trop aux Chirurgiens de raiſonner ſur les differentes qualitez du ſang, c'eſt pourquoy je n'en parleray point ici, quoy que ce ſoient eux qui les premiers en peuvent juger : dés que le ſang aprés la piqueure a réjailli ſur le drap, les Chirurgiens par les taches qu'il y fait, connoiſſent s'il eſt bon ou mauvais ; & pendant la ſaignée en tombant dans la poilette, il s'en éleve une vapeur qui frapant les narines du Chirurgien luy fait juger

On connoît le ſang par les taches qu'il fait & l'odeur qu'il rend.

de sa bonne ou mauvaise qualité : mais laissant le reste à ceux qui en doivent juger souverainement, je demande seulement que rendant justice au Chirurgien on ne l'accuse point quand on ne trouve pas le sang qu'il a tiré aussi mauvais qu'on croyoit qu'il dût l'être.

Accidens de la saignée.

La saignée qui est l'opération de la Chirurgie la plus commune, & celle qui paroît la plus simple, est néanmoins celle qui est accompagnée de plus d'accidens : il y en a qui peuvent arriver par la faute du Chirurgien, comme la piqueure du nerf & du tendon, ou de l'artere ; mais il en est une infinité qui en sont des suites fâcheuses, quoy-qu'on les ait bien faites, & dont on veut rendre le Chirurgien responsable. Celui qui saigne le plus, est le plus exposé à ces malheurs, parce qu'étant en reputation pour la saignée, les plus difficiles lui tombent en partage. De l'aveu de tous les Chirurgiens, c'est l'operation la plus perilleuse, & celle qui leur donne le plus de sujets de mortification : ils n'aspirent tous qu'à la quitter le plûtôt qu'ils le peuvent, & dés qu'il sont venus à Paris dans la haute pratique ils abandonnent avec joye la saignée, & ils croyent s'être tirez une grosse épine du pied.

De la saignée blanche.

Le moindre de tous les accidens, c'est de manquer une saignée ; il y a souvent plus de prudence à retirer sa lancette sans avoir du sang, que de vouloir en labourant dans un bras avec la pointe de la lancette en avoir à quelque prix que ce soit, & il vaut mieux faire une saignée blanche, que de se mettre dans le hazard de piquer une artere ou un nerf dans des bras où la veine entourée de graisse qui n'est pas capable de l'appuyer s'échappe à la pointe de la lancette. Si celui qui tient la lumiere, la change de place dans l'instant de la piqueure, ou si le malade craintif retire son bras dans ce mo-

ment, ce ſont des raiſons pour faire manquer, & quoique ce ne ſoit pas la faute du Chirurgien, on ne laiſſe pas de le lui imputer par l'injuſte diſpoſition où on eſt de le rendre reſponſable de tous les évenemens.

S'il ſurvient une échimoſe autour de la ſaignée, ou ſi ce ſang qui eſt épanché forme un petit abſcés qui ſupure par l'ouverture de la ſaignée, c'eſt toujours la faute du malade qui s'eſt ſervi de ſon bras trop-tôt & qui par l'action qu'il aura faite, aura obligé le ſang de s'échaper de la veine, qui n'ayant pû ſortir au dehors à cauſe du bandage ſe ſera extravaſé entre la peau & la veine ; comme il arriva à une femme de chambre d'une Dame de la premiere qualité que j'avois ſaignée le matin, & qui une heure aprés alla peigner & habiller ſa maitreſſe, ne voulant pas qu'elle ſçût qu'elle avoit été ſaignée. Elle m'envoya chercher, parce que ſon bras luy faiſoit beaucoup de douleur, & quoy qu'elle le voulût cacher à ſa maîtreſſe, je luy allay dire auſſitôt, afin qu'elle fût informée de la verité. Elle la gronda fort de s'être fait ſaigner à ſon inſçû, & s'il étoit vray qu'elle en eût beſoin, de ne s'être pas tenue en repos.

D'où vient l'échimoſe.

Il y a dans l'avant bras une aponevroſe large qui l'envelope, & qu'on a priſe juſques à préſent pour la membrane commune des muſcles : quand on eſt obligé de ſaigner une mediane avancée, on ne peut gueres ſe diſpenſer de toucher cette aponevroſe qui cauſe quelque fois un frémiſſement qu'on reſſent juſqu'au bout des doigts ; c'eſt pourquoi il faut éviter ces ſortes de ſaignées autant qu'on peut. Mais ſi on n'avoit pas pû ſaigner ailleurs, & que cette membrane eût été touchée, il y ſurviendroit fluxion, douleur, dureté, & quelquefois un abſcés ; ce qui ne donne pas peu de mortification au Chirurgien.

Mais quoyque ces accidens ne ſoient pas cauſez par la faute du Chirurgien ; il faut néanmoins qu'il

travaille à y remedier, de crainte qu'ils n'ayent de la suite, & que ceux qui ne sont pas instruits comme la chose s'est passée ne l'agravent & ne luy tombent à dos. Si c'est une simple échimose, en la bassinant avec de l'eau de vie ou de l'esprit de vin on la guerit: s'il y a du sang qui veuille venir à suppuration on luy ayde avec l'emplâtre divin & un peu de basilicon, & quand le pus est sorti par la saignée on desseche avec l'emplâtre de ceruse brûlée. Si c'est une fluxion sur l'avant bras causée par l'attouchement de l'aponevrose, on saigne plusieurs fois de l'autre bras pour detourner l'humeur qui prend le chemin de cette partie, on fait de bonnes embrocations avec les huiles rosat, de camomille, de melilot & de vers, & on se sert de cataplasmes anodins & résolutifs.

Il se fait quelquefois un dépôt sur le bras saigné quoyque l'operation n'y ait point de part, ce qui arrive à des personnes cacochimes accablées d'humeurs qui sont prêtes à se jetter sur quelque partie. Si on les saigne dans ce tems-là ces humeurs se déterminent à couler sur la partie qu'on a vuidée par la saignée: le lendemain on trouve le bras gonflé & douloureux qui enfle à vuë d'œil, & qui grossiroit extraordinairement si on ne travailloit à détourner ce torrent par de grandes saignées faites à l'autre bras, par des cordiaux pris interieurement, & par l'application de remedes capables d'arrêter le cours de ces humeurs, de les resoudre & de defendre le bras contre celles dont il est abreuvé. La furie de ces humeurs est quelquefois si grande que j'y ay veu la gangrene dés le deuxiéme jour, & le malade mourir le troisiéme. Un pareil malheur arriva à la femme d'un Officier de la Reine, qui chagrine d'avoir perdu un fils unique tomba malade; je la devois saigner le lendemain, mais elle changea de sentiment, elle aima mieux aller à une maison de campagne qu'elle

Cure des dépots.

avoit

avoit proche de Verſailles, elle s'y fit ſaigner du pied ; le depôt ſe fit ſi grand ſur la jambe & la cuiſſe que la gangrene y ſurvint, & elle mourut en trois jours. Depuis quelques mois Monſieur le Duc de S. Simon fut ſaigné à Paris par un Chirurgien des plus employez ; il ſe fit ſur ſon bras une fluxion cauſée par la diſpoſition où il étoit, qui ſe termina par un abſcés qu'on ouvrit & dont il fut gueri en trois ſemaines ſans en être eſtropié. On n'accuſoit pas moins le Chirurgien que d'avoir piqué le tendon, ou le nerf, tout le monde lui faiſoit ſon procés ; mais une gueriſon auſſi prompte l'a juſtifié, en faiſant voir que ni l'une ni l'autre de ces deux parties n'avoit été offenſée, puiſque quand elles le ſont il faut pluſieurs mois pour les guerir.

De la piqueure d'un tendon ou d'un nerf.

Il peut arriver que le Chirurgien piquera malheureuſement un tendon, ou un nerf ; mais ces piqueures ne ſont pas mortelles : il faut qu'il y apporte le remede que la bonne Chirurgie lui ordonne, & pour l'en inſtruire je crois ne pouvoir pas mieux faire que de raporter ici l'hiſtoire du Roy Charles IX. à qui ce malheur arriva : La voici dans les termes qu'Ambroiſe Paré ſon premier Chirurgien & l'un de nos plus fameux Auteurs nous l'a laiſſée par écrit. Le Roy ayant la fiévre, Monſieur Chapelain ſon premier Medecin & Monſieur Caſtellan auſſi Medecin de ſa Majeſté & premier Medecin de la Reine ſa Mere luy ordonnerent la ſaignée. Pour la faire on appella un Chirurgien qui avoit bruit de bien ſaigner ; lequel cuidant faire ouverture à la veine, piqua le nerf qui fit promptement écrier le Roy diſant avoir ſenti une trés-grande douleur ; parquoi aſſez hautement je dis qu'on deſſerrât la ligature, autrement que le bras enfleroit bien fort, ce qui advint ſubit avec une contraction du bras, de maniere qu'il ne le pouvoit fléchir & étendre librement, & y étoit la douleur extrême tant à l'endroit de la pi-

„ queure que de tout le bras. Pour le premier & „ plus prompt remede j'appliquay un petit emplatre „ de basilicon de peur que la playe ne s'aglutinât, & „ pardessus tout le bras des compresses imbuës en oxi- „ crat, avec une ligature expulsive commençant au „ carpe & finissant prés l'épaule, pour faire renvoi du „ sang & esprits au centre du corps, de peur que les „ muscles ne reçûssent trop grande fluxion, inflam- „ mation & autres accidens. Cela fait, nous nous re- „ tirâmes à part pour aviser & conclure quels mé- „ dicamens on y devoit apliquer pour apaiser la dou- „ leur & obvier aux accidens qui viennent ordinai- „ rement aux piqueures des nerfs. Je mis sur le bureau qu'on devoit mettre dans la piqueure de l'huile de therebentine assez chaude avec un peu d'eau de vie rectifiée, & sur tout le bras un emplâtre de diachalciteos dissout avec vinaigre &

Conseil de Paré en de semblables cas.

„ huile rosat, en continuant la susdite ligature expul- „ sive. Mes raisons étoient que la susdite huile & eau „ de vie ont puissance de penetrer jusques au fond „ de la piqueure & de sécher l'humidité qui sortoit „ de la substance du nerf, & par leur chaleur tant ac- „ tuelle que potentielle calmer la douleur; & ledit em- „ plâtre de diachalcitheos a pareillement vertu de re- „ soudre l'humeur jà couruë au bras, & empêche la des- „ cente d'autres humeurs. Quant à la ligature elle sert „ à roborer & restraindre les muscles, exprimer & „ renvoyer aux parties superieures l'humeur jà descen- „ due, & empêcher nouvelle fluxion, ce que lesdits Me- „ decins accorderent & conclurent tels remedes y être „ utiles & nécessaires. Par ainsi la douleur cessa; & „ pour davantage resoudre, étant l'humeur conte- „ nue en la partie, on usa puis aprés des remedes reso- „ lutifs & dessicatifs comme de cetui-ci. ℞ farine „ d'orge & d'orobe 2. onc. de chaque, fl. de camom. „ & de mélilot 2. pincées de chaque, beure frais une „ once & demie, lessive de barbier suffisamment pour

un cataplasme. Le Roy demeura trois mois & plus sans pouvoir bien fléchir & étendre le bras, néanmoins, graces à Dieu il fut parfaitement bien gueri sans que l'action fut demeurée aucunement vitiée. " " " "

Si au lieu d'une veine le Chirurgien a ouvert une artere, ou qu'il les ait ouvertes l'une & l'autre, ce qu'il connoîtra aussi-tôt par la sortie impetueuse du sang, il ne faut point qu'il perde le jugement, ni qu'il donne à connoître au malade qu'il est embarassé, parce qu'il n'est pas impossible d'y remedier sans même que le malade s'en apperçoive. Pour prouver ce que j'avance & en instruire le jeune Chirurgien, je vais rapporter ce que j'ay veu faire à mon Maître d'aprentissage en pareille occasion. Il alloit pour saigner un Pensionnaire au College d'Harcourt, & il me mena avec lui pour tenir la lumiere. Il ouvrit l'artere, dont le sang se lança comme un trait d'arbalête de l'autre côté du lit; il faisoit une trés-grande arcade, il sortoit en sautillant & il s'élevoit dans le plat une écume d'un vermeil oranger & en grande quantité. Ayant connu que c'étoit l'artere qui étoit ouverte, il ne s'étonna point, il dit au malade que son sang étant aussi échauffé il falloit en tirer beaucoup afin que cette saignée calmât cette grande chaleur, il demanda un second plat, & en tira jusques à ce qu'il vît que le malade commençoit à tomber en foiblesse. Il avoit mis pendant que le sang sortoit une piece de monnoye dans la compresse, & avoit demandé une seconde bande. A mesure que le malade s'affoiblissoit, l'arcade que faisoit le sang diminuoit & baissoit : ayant ôté la ligature & le malade étant évanoüi, le sang cessa de sortir. Il prit ce moment pour appliquer la compresse & bander le bras qu'il serra plus qu'à l'ordinaire; & mit deux bandes; & ayant ployé le bras sur l'estomac du malade il l'attacha à sa camisolle de crainte qu'il ne l'étendît, il lui jetta de l'eau au visage, luy fit sen-

De l'ouverture à l'artere par mégarde.

Moyen de remedier à cet inconvenient.

tir du vinaigre & le fit revenir de ſon évanouiſſement. Il eut ſoin de faire jetter le ſang avant que de s'en aller, & il recommanda bien au malade de ne point remuer ſon bras, lui diſant que s'il ſe débandoit ſon ſang étoit ſi furieux qu'il ſeroit mort, avant qu'on pût le ſecourir. Le ſoir faignant d'avoir été appellé pour un malade dans ſon voiſinage, il l'alla voir & trouva que le malade avoit été aſſez obéïſſant pour avoir laiſſé ſon bras dans le même état qu'il l'avoit mis : le lendemain il lui rendit encore viſite & quoique le malade ſe plaignît que ſon bras étoit bien ſerré il lui perſuada de n'y toucher que le troiſiéme jour, & encore aprés l'avoir débandé il y remit une nouvelle compreſſe & une autre bande pour plus grande ſeureté. La cicatrice ſe fit comme celle d'une veine; & le malade a crû qu'on ne lui avoit jamais fait une meilleure ſaignée.

Hiſtoire d'un Charlatan ennemi de la ſaignée.

Je finis l'article de la ſaignée par l'hiſtoire d'un nommé Damaſcéne qui vint à la Cour en l'année 1669. Elle vous fera voir que de tous tems il s'eſt élevé des gens qui ont attaqué ce grand remede, & que tous les efforts qu'on a faits pour le détruire n'ont ſervi qu'à en faire connoître l'utilité & la neceſſité. Ce Damaſcéne étoit un homme bien-fait, de belle phyſionomie, veſtu trés-proprement en Medecin avec ce grand exterieur il parloit bien, & étoit trés-hardi. Il débuta par condamner la ſaignée, diſant que c'étoit aſſaſſiner une perſonne que de la ſaigner, parce que ſelon lui, on ôtoit le ſang qui étoit le treſor de la vie. Il publioit que c'étoit la lune qui gouvernoit nos corps, que c'étoit elle qu'il falloit conſulter ſur toutes nos maladies, & qu'avec des opiates, des antidotes & des élixirs qu'il donnoit dans de certains tems de la lune, il n'y avoit point de malades qu'il ne guerît. Il fit imprimer un petit livre pour établir ſa doctrine, il alloit au diner du Roy, où il vantoit les merveilles qu'il avoit faites;

il ſuivoit la Reine à ſa collation dans le jardin du Boulaingrin où il ſe faiſoit écouter comme s'il eût été un oracle. Un Garçon Apoticaire de M. Stuart y étant un jour, prit la parole, & dit à la Reine qu'il ne pouvoit pas ſouffrir que ce Charlatan lui en impoſât; que c'étoit un bâteleur & un ignorant, qu'il l'avoit vû monter ſur le theâtre à Rennes & à Nantes, & qu'il ne connoiſſoit aucune des plantes dont il parloit: & pour le prouver, il entra dans un petit bois qui étoit proche, il en cueillit ſept ou huit qu'il apporta devant la Reine & que Damaſcéne ne put nommer. Il ne laiſſa pas que d'avoir beaucoup de ſectateurs, parce qu'il y a bien des gens qui donnent dans la nouveauté, & plus à la Cour qu'ailleurs: mais la ſuite n'ayant pas répondu à ſes promeſſes ſur pluſieurs malades qui ſe mirent entre ſes mains, & le Roy ayant connu qu'il n'y avoit que de l'arrogance & de l'effronterie dans tout ſon procedé, donna ordre qu'on le chaſſât de la Cour aprés quatre mois de ſéjour qu'il y avoit fait. Deux Gardes de la Prevôté le prirent un matin & le conduiſirent à une lieuë de Saint Germain, & là en le quittant ils lui dirent que le Roy lui défendoit d'y revenir jamais ſur peine des Galeres.



FIG. XLIV. POUR L'ANEVRISME.




De l'Operation de l'Anevrisme.

CE mot d'Anévrisme ou d'Anefrisme est dérivé du mot grec *anefrinin* qui veut dire, étendre ou élargir, parce que c'est une tumeur pulsative, molle & obéïssante au toucher, causée par l'élargissement de l'artere, ou par l'épanchement du sang artériel hors de son vaisseau.

Deux especes d'anévrismes.

Cette définition nous apprend qu'il y a deux sortes d'Anévrisme, l'une qui est faite par la dilatation de l'artére qui s'étendant & s'élargissant peu à peu

fait une poche qui s'emplit d'un ſang artériel; l'autre par inciſion ou rupture de l'artére, dans laquelle le même ſang ſortant de ſon vaiſſeau s'épanche dans les parties voiſines.

Celles qui ſe font par dilatation ont deux cauſes ou interne ou externe. La premiere eſt quand une humeur corroſive a rongé en partie les membranes externes de l'artére, en ſorte que les internes ne pouvant reſiſter à l'impulſion du ſang, elles ſont obligées de s'étendre & d'obéïr aux pulſations continuelles du ſang artériel; & la ſeconde eſt quand la pointe de la lancette a éfleuré extérieurement l'artére, ces mêmes pulſations n'en trouvant pas le canal ſi fort en cet endroit, elles contraignent les membranes internes de prêter, & s'élargiſſant elles font une tumeur qui ſort & excede le conduit de l'artére. Cauſe de la dilatation de l'artére.

Celles qui ſe font par inciſion ou par rupture ont toujours une cauſe externe, comme une playe faite par la pointe d'une épée ou d'une lancette, qui faiſant ouverture au corps de l'artére ouvre une ſortie au ſang qui ſe répand entre les chairs & la peau la rupture peut étre cauſée par de grands efforts, ou par des cris pendant l'accouchement qui peuvent faire le même deſordre que l'inciſion de l'artére. Cauſes de l'anévriſme par inciſion ou par rupture de ce vaiſſeau.

Il arrive des anévriſmes dans toutes les parties du corps, comme à la tête, au col, à la poitrine, ou au ventre; elles viennent quelquefois en ces parties d'une groſſeur prodigieuſe : mais comme je ne me propoſe que de parler içy de celles qui viennent enſuite de la ſaignée, je me renfermeray dans l'Operation qui leur convient. Endroits où elles arrivent.

On connoît en ſaignant qu'on a ouvert l'artére par l'impetuoſité avec laquelle le ſang ſort de ſon vaiſſeau; & par les autres ſignes que je vous ay fait remarquer en parlant de la ſaignée : il faut pour lors tâcher de ne point paroître embaraſſé, & ſe conduire de la même maniere que je vous Leurs ſignes.

ay dit que fit mon Maître d'apprentiſſage dans une pareille occaſion.

Mais ſi le malade ou les aſſiſtans s'en ſont apperçus, ou ſi le ſang ne ſort pas à plein tuyau de l'artére, & que le Chirurgien voye par l'élevation qui commence autour de la ſaignée, que le ſang ſe répand entre les chairs & la peau, il faut que de bonne foy il avouë ſa faute & qu'il mette le poulce deſſus l'ouverture avant qu'il y ait beaucoup de ſang épanché, & ſans trop allarmer le malade il doit lui faire connoître le danger où il eſt, afin de le rendre ſoumis & obéïſſant à faire ce qui eſt neceſſaire pour en éviter les ſuites.

Inſtument pour ſerrer l'artére.

Diſpoſition des compreſſes graduées.

Pendant que le Chirurgien tient l'artére ſoumiſe avec le pouce de ſa main gauche, de ſa droite il ôte ſa ligature; il fait préparer des bandes, des compreſſes & du papier mouillé pour faire un tampon, s'il ne peut pas avoir une moitié de féve deſſechée: Il fait poſer une compreſſe épaiſſe ſur le bras le long de l'artére, & par deſſus une autre compreſſe circulaire ſur laquelle il met une ligature qu'il fait ſerrer avec le tourniquet. Quand il croit que la compreſſion eſt aſſez forte pour empêcher que le ſang ne puiſſe couler de l'artére, il leve ſon pouce, & dans le tems que le ſang eſt ainſi arrêté, il met un tampon de papier mouillé ſur la ſaignée ou une moitié de féve ou une piéce de monnoye dans la premiere compreſſe, il en met une ſeconde un peu plus grande, & encore une troiſiéme afin que par gradation l'artére ſoit bien comprimée: puis une ou deux bandes qu'il ſerre plus que dans les ſaignées ordinaires. Le bras bien bandé il remet le pouce deſſus toutes les compreſſes avant que d'ôter le tourniquet, il met encore une compreſſe étroite, épaiſſe & longitudinale le long du bras ſur l'artére, & par deſſus, une bande de la largeur de trois doigts qui par pluſieurs circulaires monte du coude juſques à l'épaule; & par ce moyen

il arrêtera le ſang ſans qu'il ſurvienne d'anévriſme.

Il faut, cet appareil poſé, ſaigner le malade plusieurs fois de l'autre bras: il faut mettre le bras ſaigné dans une bonne ſituation, point trop ployé ni trop étendu, & l'avant-bras & la main plus haute que le coude, placé ſur des oreillers ſans luy faire faire aucun mouvement. Il ne faut point relever l'appareil que pluſieurs jours aprés à moins que le bras n'enflât trop, ou qu'on eût quelque ſigne que malgré ce bandage le ſang continue à s'échaper hors de l'artére; car pour lors il faudroit ſe determiner à l'Operation qu'on ne peut pas differer ſans mettre le malade en danger de perdre la vie.

Traitement du malade aprés l'appoſition de l'appareil.

Il ne faut pas faire comme fit un Chirurgien qui ayant ouvert l'artére à un Officier du Roy, crut, parce qu'il avoit bien bandé le bras, & qu'il s'étoit rendu maître du ſang qu'il n'en arriveroit rien de fâcheux: il eſt vray que le ſang ne ſortoit point dehors à cauſe du bandage, mais il s'échapoit de l'artére & couloit en haut dans le bras qu'il emplit tellement qu'il devint d'une groſſeur extraordinaire. C'étoit à quatre lieuës de Verſailles où je fus appellé pour faire l'Operation, & je fus obligé d'ouvrir la peau le long du bras pour en tirer plus de quatre livres de ſang qui s'étoit caillé entre les chairs & la peau depuis le coude juſques à l'épaule dans toute la circonference du bras.

Quand c'eſt une anévriſme faite par la dilatation de l'artére, la neceſſité pour l'operation n'eſt pas ſi preſſante que celle qui eſt faite par inciſion; & même la Chirurgie nous propoſe des moyens pour l'éviter dont il faut ſe ſervir avant que de prendre ce parti.

Cas où l'operation de l'anevriſme eſt plus preſſante.

Un Chirurgien peut s'être aperçu d'avoir touché le corps de l'artére, quand en ſaignant une baſilique, il a ſenti à la pointe de la lancette une petite réſiſtance qu'il ne trouve pas ordinairement. Quand cela eſt arrivé il doit craindre quelque ſuite, & pour

l'éviter il faut qu'il mette une compresse un peu plus épaisse, qu'il tienne le bras bandé plusieurs jours qu'il recommande au malade de ne faire aucun effort avec son bras, & pour plus grande sureté qu'il trempe la compresse dans de l'eau stiptique.

Signes d'une tumeur anevrismale.

Souvent les malades s'impatientent de porter une bande trop long-tems; c'est alors que si l'artére est efleurée, le sang par des pulsations continuelles fait étendre l'endroit affoibli, & qu'il s'y fait une petite tumeur qui d'abord n'est que de la grosseur d'un tres-petit pois, & qui grossissant tous les jours devient grosse comme une noisette ou une noix. Si le Chirurgien est averti d'abord qu'elle commence, il y peut remedier plus facilement que quand elle est à ce degré de grosseur : il connoît que c'est une tumeur anévrismale par le toucher, car il y sent une pulsation semblable à celle du poulx, & si elle est encore petite en la comprimant elle disparoît, parce qu'on fait rentrer le sang dans le corps de l'artére. Il y en a qui prétendent qu'en versant de l'eau bien froide, ou en mettant quelque chose de bien froid sur la tumeur, que c'est un moyen de la guérir : les remedes stiptiques & astringens y conviennent, parce qu'il faut resserrer les fibres trop étenduës des tuniques de l'artére, mais ils seroient de peu d'effet s'ils n'étoient aidez par le bandage qu'il faut porter des années entieres.

Monsieur l'Abbé Bourdelot premier Medecin de M. le Prince inventa un bandage pour se guerir d'une anevrisme qui luy survint aprés une saignée : il appelloit son bandage le ponton, il consistoit dans un petit Ecusson A, d'acier rond, fait exprés, garni de cotton & de cuir comme les bandages pour les hernies. Ce petit écusson a des attaches B qui passent au dessus & au dessous du coude qu'on vient arrêter au dedans du bras au milieu de la partie platte de l'écusson : il y a de petits trous C, à ces attaches

pour ſerrer & relâcher l'écuſſon quand on veut ; & quoyque cet écuſſon ſoit fait pour comprimer la tumeur, il y a une canelure pour laiſſer la liberté au ſang de l'artére de paſſer par deſſous. C'eſt ce qui luy a fait donner le nom de ponton, étant ſemblable à un pont qui n'empêche pas l'eau d'une riviere de continuer ſon cours : il le porta l'eſpace d'une année, & la tumeur diminuant tous les jours il ſe trouva gueri entierement.

Cet exemple apprend au Chirurgien qu'il doit être inventif, qu'il faut qu'il travaille à trouver des bandages & des machines capables de guerir les maladies ſans opération, & que s'il veut ſe ſervir de ceux qui ont été trouvez par nos predeceſſeurs, il y doit augmenter ou diminuer ſelon que les diſpoſitions des maladies le demandent. Mais quand il a épuiſé toute ſon induſtrie, & que la tumeur n'a point cedé à tous ces remedes, il faut qu'il en vienne à l'Operrtion qu'il doit faire avec toutes les précautions neceſſaires pour ſe rendre maître du ſang, afin que le malade ne meure pas dans le tems de l'Operation comme il eſt arrivé quelquefois. L'Invention eſt neceſſaire au Chirurgien

Quelque éclairé que ſoit un Chirurgien & quoy qu'il ait deja fait cette Opération pluſieurs fois, il doit ſe méfier de ſes lumieres, & de ſon adreſſe, parce que dans le tems que la tumeur eſt ouverte il peut s'étonner par la ſortie du ſang qui ſe lance avec impetuoſité ; il peut dans ce moment perdre cette préſence d'eſprit dont il a beſoin dans un tems où il faut arrêter promptement la furie de ce ſang, c'eſt pourquoy je luy conſeille de ne la point entreprendre ſans appeller un de ſes confreres capable de l'aſſiſter de ſes conſeils, & de l'aider en cas de beſoin, dans une Operation auſſi délicate & auſſi hazardeuſe. Il doit ſe méfier de ſoy-même.

Avant l'Operation il faut préparer tout ce qui eſt neceſſaire, tant les inſtrumens, que ce quil faut pour

Appareil pour l'operation de l'anévrisme.

le pansement, afin d'avoir tout prêt pour n'être point obligé ni de le demander, ni de l'attendre; sçavoir un tourniquet composé d'une ligature qui fasse deux tours, & d'un ou de deux petits bâtons de la grosseur & de la longueur du doigt; une lancette à abscés, des ciseaux droits & courbes, un bistouri, une érine, des aiguilles courbes enfilées d'un petit filet ciré, des boutons de vitriol en cas de besoin, plusieurs petites compresses de differente longueur, quantité de charpie, des poudres astringentes, un emplâtre, de grandes compresses, deux bandes, & enfin un apareil tel qu'il est gravê sur la planche XLIV. qui est à la tête de ce chapitre.

Situation du sujet & des asistans.

Avant l'operation le malade étant placé dans un fauteuil de commodité & dans la situation la plus commode pour l'Operateur, vis-à-vis le jour, un un peu panché en arriére, & le bras étendu comme pour une saignée, on placera les serviteurs qui doivent être au moins quatre. Si c'est au bras droit, que soit l'anevrisme, l'Operateur fera mettre le premier qui est celuy en qui il se confie le plus à sa gauche, qui embrassera le bras de malade pour comprimer l'artére quand il sera necessaire : il fera tenir l'avant bras du malade par le second, qui tiendra d'une main celle du malade, & de l'autre on empoignera l'avant bras pour empêcher qu'il ne le retire, ou ne le remue dans le tems de l'Operation; ce serviteur sera à la droite de l'Operateur. Le troisiéme sera devant luy, & tiendra un bassin sur lequel sera tout l'apareil pour en prendre à sa volonté les choses dont il aura besoin, ou les remettre de même aprés s'en être servi : & le quatriéme sera pour obéir aux ordres de l'Operateur. Il faut qu'il y ait sur une table une chandelle ou une bougie allumée, toute prête à l'apporter en cas que l'Operateur demande de la lumiere.

Ces choses ainsi disposées, il faut avant que d'ouvrir la tumeur, songer à se rendre maitre du sang, & empêcher qu'il n'en sorte qu'autant que l'on voudra: il y a trois moyens pour y parvenir, le premier par la ligature avec le cordonnet, le second par les mains d'un serviteur, & le troisiéme par le tourniquet. 3. Moyens de regler la sortie du sang.

Les Anciens prenoient une grosse aiguille courbe en filée d'un fort cordonnet, ils la passoient au travers du bras, ils commençoient par l'enfoncer au dessous de l'artére jusques proche l'os, ils la faisoient sortir par le milieu du muscle biceps, & par ce moyen ayant embrassé l'artére dans l'anse du cordonnet ils le lioient sur une compresse assez fortement pour arrêter le cours du sang dans l'artére: cette methode a paru si cruelle aux Chirurgiens qui sont venus aprés, qu'ils l'ont abandonnée, & se sont contentez des mains d'un serviteur, qu'ils ont substitué à la place d'une ligature si penible & si douloureuse. Methode ancienne.

Ceux qui se sont servis des mains d'un serviteur en choisissoient un dont les mains fussent fortes & robustes, ils luy faisoient empoigner le bras les deux pouces en dessus & les huit doigts par dessous dont les extremitez comprimoient le corps de l'artére toute de sa longueur, & se fiant à ce serviteur ils ouvroient la tumeur. Ils prétendoient ce moyen trés-commode, parce que l'artére découverte ils luy disoient de soulager un peu ses doigts afin de voir par le sang qui jaillissoit, l'endroit de l'ouverture pour y mettre le bouton, ou en faire la ligature; & refaisant appuyer les doigts ils achevoient leur operation. Cette maniere est la plus simple, mais elle n'est pas la plus sure, car les mains se peuvent lasser par une longue compression & par la durée de l'operation, & avant qu'on en eût substitué un autre en sa place le malade pourroit perdre beaucoup de sang, & l'operation en seroit troublée: c'est ce qui fait que les Modernes Comment on peut retenir le sang avec les mains d'un serviteur.

ont inventé le tourniquet dont ils ſe ſervent aujourd'huy, tant dans les Anevriſmes que dans les amputations.

Du tourniquet.

On a donné le nom de tourniquet à cette eſpece de ligature D, parce qu'en tournant deux petits batons E E, paſſés entre le bras & une liziére F, faite d'un tiſſu de fil, on le ſerre autant qu'on veut; c'eſt de cette maniere que les voituriers ſerrent avec un bâton les cordes qui tiennent les balots ſur leurs charettes. On la poſe ſur cette bande circulaire G, afin de faire moins de douleur & de meurtriſſeure à la peau; quand on l'a tourné ſuffiſament, on le fait tenir par un ſerviteur, qui le peut ſerrer ou lâcher ſelon la volonté de l'Operateur; il fut ininventé il y a trente ans pendant le ſiége de Beſançon en Franche-Comté par un des Chirurgiens de l'Armée: & on s'en eſt toûjours ſervi depuis ce tems-là.

Ouverture de la tumeur.

Le tourniquet placé deux ou trois travers de doigts au deſſus du ply du coude, le Chirurgien avec une grande lancette H, ouvre la tumeur de toute ſa longueur en commençant par la partie inferieure; ſi avec la lancette il ne la trouve pas ſuffiſamment ouverte, il donne quelques coups avec ces ciſeaux droits I, ou ces courbes K, en haut ou en bas ſelon qu'il le juge à propos; puis ayant porté un doigt ou deux dans la tumeur, il en vuide tout le ſang coagulé qu'il y trouve il coupe les brides qui y ſont, & en ayant ôté tout ce qui embaraſſoit, il dit a celuy qui tient le tourniquet de le lâcher un demi-tour pour reconnoître l'endroit de l'ouverture de l'artére qui ſe manifeſte aſſez par le ſang qu'on en voit ſortir avec viteſſe. La playe de l'artére bien connue, c'eſt au Chirurgien à determiner de quelle maniére il croit pouvoir en arrêter le ſang, & ce ſont les diſpoſitions qu'il y trouve qui doivent lui faire prendre parti ſur l'un des trois

Moyens qu'il y a pour l'arrêter.

Le premier c'est de prendre du papier mâché, en faire deux petits tampons LL, & les poser sur l'ouverture de l'artére; ou bien une petite compresse M trempée dans de l'eau stitique, & la mettre directement sur le corps de l'artére, & par dessus plusieurs autres compresses un peu plus grandes les unes que les autres, & ainsi arrêter le sang.

Maniere d'arêter le sang.

1. Par le papier mâché.

Le second est de mettre sur l'artére ouverte un caustique ou un de ces boutons de vitriol NNN, qui par l'escarre qu'il y fait en arrête le sang comme on fait aprés les amputations dans de certains Hopitaux où pour avoir plûtôt fait on ne s'embarasse point des désordres que ces remédes peuvent faire.

2. Par les boutons de vitriol.

Le troisiéme, c'est avec un scapel O, ou un déchaussoire P, de dissequer le canal de l'artére, & l'ayant soulevé avec une érine Q, passer par dessous une de ces aiguilles R R, enfilée d'un gros fil ciré S, qu'on noüe au dessus de l'ouverture de l'artére & qu'on serre de maniere que le sang ne puisse plus couler par ce canal: on laisse les bouts du fil assez longs pour sortir de la longueur de quatre travers de doigt hors de la playe. Il est inutile de mettre une petite compresse sous les nœuds du fil, ni de faire une seconde ligature au dessous de la playe de l'artére: quand nos Anciens, en usoient ainsi ils ignoroient le mouvement circulaire du sang: mais à present que nous en sommes certains, cette connoissance perfectionne nos Operations en nous faisant retrancher plusieurs circonstances inutiles & superfluës.

3. par la ligature.

Choix de ces manieres.

De ces trois manieres d'arrêter le sang c'est la premiere qui est préferable aux deux autres, par ce qu'elle conserve l'artere & qu'elle n'a pour but que de procurer une cicatrice à la playe qui a été faite: & s'il n'y avoit pas lieu de s'en pouvoir servir, c'est la ligature qu'il faut préferer aux caustiques, & c'est aussi celle dont se servent les meilleurs Praticiens d'aujourd'huy.

Aprés l'operation faite de l'une ou l'autre de ces trois façons, il faut panser le malade. Si on s'est servi de la premiere ou de la seconde, il faut bien tamponer la playe avec ces bourdonnets TT, & avec ces plumaceaux VV, & ne point épargner les poudres astringentes qui sont dans cette boëte X, afin d'empêcher la sortie du sang : mais si l'on a mis en usage la ligature, il ne la faut panser que simplement, parce qu'on est sûr que le sang ne peut plus sortir. On ne laisse pas les premiers jours que de mettre des plumaceaux couverts d'un onguent où entrent les poudres astringentes ; on met de petites compresses longitudinales YY, & d'autres Z, qui se croisent en forme d'X, pour mieux appuyer, puis un emplâtre long *a*, dont les deux extremitez soient fenduës, ensuite une compresse *b*, de méme figure, & par dessus le tout un bandage *c d*, qui fasse des circulaires au dessus & au dessous du coude, & qui se croise sur la playe : ce bandage est quasi semblable à celuy de la saignée, excepté que la bande est plus large & plus longue, & qu'il ne se termine pas par un nœud. On met encore deux compresses circulaires trempées dans l'oxicrat, l'une *e* sur l'avant bras, & l'autre *f* sur le bras, & par dessus une bande *g*, que'on pose circulairement au dessus du carpe, qu'on continue jusques à l'épaule, & qu'on finit par un circulaire autour du corps, observant de mettre encore au bras une compresse longitudinale & épaisse le long de l'artére, afin que la compression se faisant plus forte en cet endroit, elle empêche que le sang artériel ne soit poussé avec trop de vitesse, contre la ligature de l'artére.

Pansement qu'on fait au malade.

On conduit le malade au lit, on le couche dans une situation un peu élevée, & on pose son bras à demi ployé sur un oreiller, & quoyqu'il ait été saigné avant l'operation, on le saigne plusieurs

Sa situation dans le lit.

fois

fois aprés pour éviter l'impetuosité du sang vers la partie affligée, on met auprés du malade un serviteur, qui avec la main appuye jour & nuit l'endroit de l'opération pour empêcher l'irruption du sang; & comme un seul serviteur ne pourroit pas y resister, il y en a deux ou trois à qui l'on donne alternativement cet employ.

Les premiers jours on fait observer au malade un regime de vivre tres-sobre, afin de ne point faire trop de sang: on est attentif sur tout ce qui peut arriver, & on ne releve l'appareil que trois jours aprés: & quand on le fait, on laisse les derniéres compresses ou tampons, c'est-à-dire ce qui touche l'artére, & on attend que ces compresses ou tampons tombent d'eux-mêmes, observant toutes les fois qu'on panse le malade de luy faire empoigner le bras par un serviteur qui comprime l'artére, comme nous avons dit.

Regime de vie du malade, & le soin qu'on en doit avoir dans la suite.

Il ne faut point se relâcher sur l'exactitude qu'on doit apporter pour la tenir sujette, car lorsque l'on se croit en sureté de ce côté-là, une sortie imprévuë du sang, comme il est arrivé souvent, oblige de recommencer l'operation, & peut mettre le malade avant qu'il soit secouru dans le danger de perdre la vie: c'est pourquoy il ne faut rien negliger, & ne rien promettre affirmativement avant la parfaite guerison. Il faut à mesure qu'elle approche, & que la playe se remplit de chair, faire tous les jours étendre un peu davantage le bras au malade, parce que si on laissoit cicatriser la playe le bras ployé, il ne pourroit plus l'étendre par la suitte, & il se trouveroit estropié, quoyque gueri de son anévrisme.

C'est une chose surprenante de voir la prévention du public, qui croit que les Chirurgiens sont obligez de donner une pension à tous ceux à qui ils font une mauvaise saignée. Un celebre Chirurgien mort il y a

Ouverture d'artére difficile à éviter.

trente-trois ans, dont le nom est respecté chez nous, & qui avoit acquis une réputation sur la saignée plus grande que qui que ce soit avant luy, avoua qu'en une année il avoit ouvert onze artéres. On ne pouvoit l'accuser d'être mal-adroit, puisque personne ne saignoit aussi bien que luy : mais il faisoit tant de saignées, & de si difficiles, étant appellé par tout Paris pour des bras où tous les autres avoient renoncé, qu'il ne pouvoit éviter ces malheurs qui auroient été plus frequens à tout autre qu'à luy ; s'il avoit été obligé de donner des pensions, tout le bien qu'il avoit gagné pendant quarante années de travail auroit à peine suffi.

Histoire sur la piqueure d'un tendon.

En allant en Allemagne avec Monseigneur le Duc de Bourgogne en l'année 1703. nous passâmes par Reims, où on nous fit voir à M. Duchesne & à moy une fille de trente ans ou environ qui avoit des mouvemens convulsifs par tout le corps, qu'on disoit être survenus ensuite d'une saignée, & dont on vouloit rendre responsable le Chirurgien qui l'avoit faite : quelques-uns de ses confreres soûtenus par quelques Medecins authorisoient cette fille à luy demander une pension, & pour cet effet il y avoit un procés intenté contre luy avec des raports qui portoient qu'il avoit piqué le tendon. J'examinay le bras, & trouvant la peau vacillante sur le tendon, je les assuray qu'il n'avoit point été touché, parce qu'un tendon s'exfolie comme un os découvert, dont il vient une chair qui s'unissant avec la peau les attache l'une à l'autre, de même que du crane exfolié il en sort une chair qui se cicatrisant avec le cuir chevelu les rend adherens l'un à l'autre. Nonobstant le raport qu'en donna Monsieur Duchesne le procés se continua, & fut interjetté au parlement de Paris ; j'en donnay mon raport, qui ayant été trouvé conforme à celuy que les Medecins & les Chirurgiens nom-

mez par la Cour, avoient donné, le Chirurgien gagna son procés, & se trouva par cet Arrêt delivré de la poursuite d'une clique de dévotes qui ayant pris le fait & cause de la fille s'étoient ameutées pour le ruiner par charité.

Les Chirurgiens sont souvent excusables.

Je ne prétens pas soûtenir que les Chirurgiens ne puissent faire quelque faute. Quel est l'homme qui ne se trompe pas ? qu'elle est la profession où l'on n'en fait point ? & pourquoy n'y a-t-il que les Chirurgiens à qui on veuille en faire payer les dommages & interêts ? Il est d'autres Professions dont la terre couvre les fautes, & dont on ne dit mot : les Juges même qui décident souverainement du sort des humains ne se trompent-ils pas quelquefois en faisant perdre un procés à l'un injustement, ou en condamnant l'autre innocemment. Puisqu'il n'y a personne qui ne soit capable de faire des fautes, pourquoy ne pas compatir au malheur du Chirurgien ? n'est-il pas assez puni quand il en a fait quelqu'une de perdre sa réputation & ses pratiques ? faut-il encore qu'il soit persecuté par des gens, qui malgré luy veulent devenir ses pensionnaires.



petite compresse ronde. Cette suture est la plûtôt faite, mais il y en a qui ne l'approuvent pas, disant que la petite compresse sur laquelle on a fait le nœud empêche de voir si les deux extremitez du tendon sont bien jointes ensemble ; & ils préferent l'autre maniere qui est de se servir d'une aiguille F, enfilée d'un double fil G, dont le bout fait une anse, de la passer comme la précedente dans les deux extremitez du tendon, de mettre une petite compresse dans l'anse comme on faisoit à la suture emplumée, & une autre entre les deux fils, sur laquelle on les noüe ; on voit entre les deux compresses si les deux bouts du tendon sont bien unis ensemble, & on est sûr que ces deux bouts se cicatrisant ainsi, le malade ne sera point estropié.

Troisiéme maniere plus seure.

Il y a une troisiéme maniere que j'ay vû pratiquer à Mr. Bienaise qui me paroît plus seure que les deux précedentes : c'est d'avoir deux aiguilles HH enfilées d'un même fil II, & les passer toutes deux à côté l'une de l'autre de dehors en dedans, puis les repasser de dedans en dehors dans l'autre bout du tendon, & les lier sur une de ces petites compresses KK, quand on voit que les extremitez sont suffisamment approchées l'une de l'autre : Ce qui doit faire donner la préference à celle-ci, c'est que deux fils unissent & joignent bien mieux le tendon qu'un seul, & par conséquent la réünion est plus facile à s'en faire.

Qualité des aiguilles & du fil.

Pour faire cette suture, il faut se servir de petites aiguilles rondes, afin de faire au tendon de trés-petites playes ; les plates en feroient de trop grandes. Il faut en perçant les bouts des tendons les appuyer avec le bout d'une canule courbe L, & que le fil soit ciré & pas plus gros que le passage des aiguilles, afin de ne point faire de violence pour le faire entrer : il

Précaution en faisant le nœud.

faut encore en nouant le fil faire un peu avancer les bouts du tendon l'un sur l'autre, afin qu'ils ne s'en

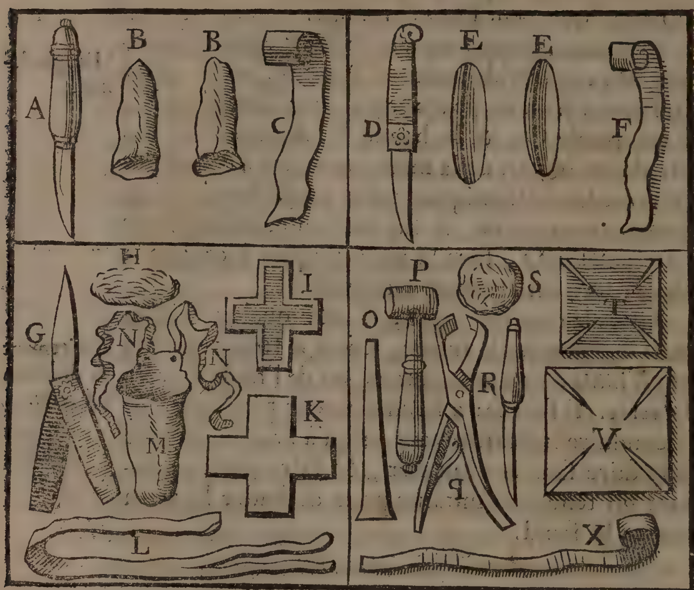
trouvent pas éloignez, quand même la ſuture ſe lâcheroit un peu par les petits mouvemens involontaires que peut faire le muſcle.

La ſuture achevée, on met deſſus un petit plumaceau M, couvert de baume d'Arcæus, ou de celuy du Perou, ſi on en peut avoir, avec l'emplâtre N, la compreſſe O, & la bande P, dont on fait des circulaires autour de la main, on ſe ſert à ces playes de remedes balſamiques pour empêcher la trop grande ſuppuration, & ſur tout on porte toûjours cette palette Q, ſous la main juſques à ce que la playe, ſoit entierement cicatriſée. Du panſement.

Aprés la cicatrice faite, il reſte quelquefois un petit durillon ſur la ſuture, il faut le froter avec un peu d'huile d'amandes douces, ou de l'huile de vers de terre. Il faut faire fléchir la main peu à peu, & la conduire inſenſiblement juſqu'à l'action qu'elle doit faire ſans la violenter, & faire porter pendant un tems une mitaine pour défendre la main contre le froid. Traitement du durillon qui reſte.



FIG. XLVI. POUR LES OPERATIONS DES DOIGTS.




Quatre operations sur les doigts.

IL y a quatre opérations differentes qu'on fait aux doigts: la premiere pour ſeparer des doigts qui ſont unis enſemble; la ſeconde, pour redreſſer ceux qui ſont courbés & crochus; la troiſiéme, pour ouvrir un panaris; & la quatriéme pour extirper des doigts écraſez ou gangrénez.

De l'union & de l'agglutination des doigts.

LEs doigts tiennent enſemble par deux manieres, ou par union, ou par agglutination: on appelle union, quand l'enfant venant au monde on lui trouve les doigts adherens les uns aux autres; cela ſe fait dés la premiere conformation par la diſpoſition de la matiere, ou par la force de l'imagination de la mere, comme pluſieurs autres choſes que les enfans aportent au monde. Si aprés des ulceres, ou quelque

grande brulure où la main aura été dépoüillée de ſa peau on laiſſe par négligence les doigts ſe coller & ſe joindre enſemble, cela ſe nomme agglutination.

Il faut remedier à l'un & à l'autre de ces accidens, ce qui ſe fait en ſéparant les doigts avec un ſcalpel A, prenant garde de ne rien ôter de l'un pour le donner à l'autre. Si l'union étoit ſi exacte, qu'il y eût peu d'eſpace entre deux, le Chirurgien doit faire voir ſon adreſſe en coupant ſeulement avec patience ce qui les joignoit enſemble : mais s'ils étoient unis par une membrane comme une pate d'oye, il faudroit dans l'entre-deux de chaque doigt couper & emporter la membrane qui les uniſſoit, afin qu'aprés que les cicatrices ſeront faites, il ne reſte rien qui puiſſe leur nuire dans leurs actions. Comment on doit operer ici.

Quand la ſéparation eſt faite, il faut empêcher qu'ils ne ſe recollent, & pour l'éviter on met de petits linges entre les doigts. On peut ſe ſervir d'un bandage, qu'on nomme le gantelet ; mais comme il eſt tres-long à faire, à cauſe qu'il faut qu'avec une bande de cinq aunes de longueur il entoure chaque doigt l'un aprés l'autre, par pluſieurs circulaires, on doit ſe ſervir de petits doigtiers de linge B B, trempez dans de l'eau vulneraire, ou dans quelqu'autre liqueur deſſicative, & de cette bande C, dont on fera des circulaires autour de chaque doigt. Panſement & bandage.

Une main eſt tres-défigurée par des doigts courbes & crochus, outre que cela eſt fort incommode pour celui qui les porte, parce que ne pouvant pas les étendre, ni trop bien les ployer, il ſe trouve dans l'impuiſſance de s'en ſervir dans beaucoup de ſortes d'actions ; & quand il en pourroit faire quelques-unes, il ne peut s'en acquitter que de mauvaiſe grace. Des doigts courbes.

Si on a recours au Chirurgien pour corriger cette difformité, & tâcher de rendre à un doigt courbe, Moyen de les redreſſer

ou à plusieurs leurs actions ordinaires; c'est à lui à examiner la disposition où se trouvent ces doigts avant que de rien promettre, & avant que d'y travailler, car ils pourroient être disposez de maniere qu'il y auroit impossibilité de les redresser. Si c'est une anchilose dans les jointures, il faut l'amollir en la trempant dans du boüillon de tripes, ou en la frottant avec l'onguent de guimauves, ou les autres drogues émolientes. Si c'est une cicatrice mal faite qui empêche le doigt de se redresser, il faut le débrider par plusieurs petits coups du bistouri D, & ensuite mettre deux petites éclisses droites faites de bois EE, l'une dessus & l'autre dessous le doigt, le bander avec cette bande F, & le serrer tous les jours de plus en plus, jusqu'à ce qu'il ait repris sa figure naturelle.

Du Panaris. LE Panaris, que les Grecs appellent *Paronychia*, qui est dérivé de *para* qui veut dire *contre*, & & d'*onyx* qui signifie *ongle*, est une tumeur qui vient à l'extremité des doigts & que le public appelle mal d'avanture ou abscés; elle est causée par une humeur brulante, âcre & corrosive qui rongeant le perioste, les extremitez des filamens nerveux, & la chair, y fait une escarre; on le connoît par une grande tension, une pulsation profonde, une douleur aiguë, une chaleur brulante, & la fiévre ardente qui accompagne toûjours ces sortes de tumeurs.

Sa cause.

Nos Anciens font de deux especes de panaris; l'une dont la matiere est contenuë entre la peau & le perioste, & l'autre dont l'humeur est placée entre le perioste & l'os. Mais cette derniere espece est imaginaire, puis qu'il est tout à fait impossible que la quantité de matiere qu'on en voit sortir puisse être contenue dans une espace qui n'a pas deux lignes de largeur. Elle est toûjours entre la peau & le perioste, & toute l'extremité du doigt

Effet du panaris.

en eſt abbreuvée ; & ſi l'on trouve ſouvent l'os découvert, c'eſt que non ſeulement le perioſte a été rongé par l'âcreté de la matiere, mais encore les ligamens qui attachent l'os de la troiſiéme phalange à la ſeconde, ce qui fait que ce dernier os tombe par la ſuppuration.

De tous les apoſtêmes, c'eſt le panaris qui eſt le plus douloureux, parce que l'extremité des doigts ne pouvant pas s'étendre autant qu'il faudroit pour contenir la matiere qui s'y porte, il s'y fait une tenſion exceſſive, qui cauſe une douleur inſuportable, qui étant augmentée par la corroſion de la matiere, & agiſſant ſur les extremitez des nerfs qui y aboutiſſent, ſe fait ſentir avec tant de violence, que les malades n'ont pas un moment de repos, & qu'on ne peut pas s'empêcher de les plaindre par la grande douleur qu'on leur voit ſouffrir. Sa douleur.

Ces tumeurs doivent être au plûtôt amenées à ſupuration par les remedes maturatifs les plus forts, comme l'oſeille, l'oignon de lis, le levain, la fiente de pigeon & le baſilicon dont on fait de petits cataplaſmes qu'on renouvelle ſouvent, parce que la grande chaleur qui y eſt, les a bien-tôt deſſéchez. La gangréne y ſurvient quelquefois, parce que le ſang ne peut pas revenir de cette partie par la trop grande tenſion où elle eſt. C'eſt pourquoy il en faut faire l'ouverture au plûtôt ſans attendre qu'on y ſente de la fluctuation, tant pour éviter la mortification, que pour procurer au malade le ſoulagement qu'il attend avec impatience. La ſupuration en doit être procurée.

On prend une lancette G, plus grande que celles dont on ſe ſert pour la ſaignée, avec laquelle on fait une inciſion longitudinale à la partie laterale du doigt, afin de ne pas riſquer de piquer le tendon ; ce qui pourroit arriver, ſi on la faiſoit à la partie moyenne. Quoyqu'aprés l'ouverture il n'en ſorte quelquefois que de la ſeroſité & du Comment on en fait l'ouverture.

ſang, cela ne laiſſe pas que de ſoulager le malade en dégorgeant la partie, en diminuant l'extrême tenſion qui y étoit, & en donnant moyen à la matiere de ne pas ſéjourner quand la coction en eſt faite, & aux bourbillons de ſortir à meſure qu'ils ſe détachent.

Traitement qui la doit ſuivre.

Aprés que le panaris eſt ouvert, on ne ceſſe point de ſe ſervir de maturatifs; & ſi on juge que l'uſage des cataplaſmes ne ſoit plus néceſſaire, on met deſſus l'inciſion un plumaceau H couvert de baſilicon, & par deſſus un emplâtre I de diachilon gommé fait en croix de Malthe pour achever de meurir; on met une compreſſe K de même figure, & on fait tenir le tout par le moyen d'une petite bande L poſée circulairement, & arrêtée au haut du doigt, qu'on met enſuite dans un doigtier de cuir M fait exprés qui a deux petits cordons N N, pour l'attacher au-deſſus du poignet: il faut mettre enſuite la main dans un gand fouré, ou dans un manchon, afin que la chaleur puiſſe avancer la maturité de l'humeur, & on ſoutient le bras avec une écharpe, la main un peu plus haute que le coude, de crainte que ſi elle pendoit en bas, il ne ſe jettât une fluxion ſur la partie affligée.

Pourquoy la chair ſe bourſoufle.

Il ne faut pas s'étonner ſi le lendemain on trouve de la chair qui a bourſouflé par l'inciſion. Cet accident arrive toûjours, parce que cette chair imbibée d'humeurs, ſe trouvant trop preſſée par le petit volume du doigt cherche à ſortir en dehors, ce qu'elle ne manque pas de faire par l'ouverture qu'on a faite à la peau; elle eſt de couleur livide, & ſe fond quelquefois par la ſupuration. Mais ſi elle ne cédoit point aux remedes, & qu'elle continuât de boucher la playe, il faudroit avec les ciſeaux la couper, ce qui ſe fait tout d'un coup, & beaucoup plus promptement que de vouloir la conſumer avec le cauſtique.

Quand la matiere a rongé le perioste, il faut que l'os de la derniere phalange s'exfolie, & comme il est petit, souvent il sort tout entier, ce qui ne se peut pas faire que le bout du tendon qui s'y attache n'en soit separé, & qu'il n'ait été alteré & corrompu par la même humeur. C'est la nature qui fait la séparation de la partie du tendon alterée d'avec la saine, aidée par les remedes balsamiques & spiritueux qu'on verse dans la playe; il ne faut plus alors se servir du diachilon, l'onguent divin y est excellent avec lequel on conduit cette cruelle maladie jusques à parfaite guerison.

Comment on conduit ce mal à une entiere guerison.

L'Extirpation d'un doigt se fait en trois occasions; la premiere, quand par quelque accident il est brisé & écrasé; la seconde, quand il est gangréné; la troisiéme, quand un enfant en naissant apporte un ou plusieurs doigts surnumeraires.

Extirpation des doigts.

Les ouvriers qui travaillent aux bâtimens, sont tous les jours dans le danger d'avoir les mains & les doigts écrasez par des pierres de taille qui tombent dessus, & de les avoir prises entre deux pieces de bois; les Chasseurs courent le risque de les avoir brisez par un fusil qui crevera en tirant, comme je l'ay vû arriver plusieurs fois: la premiere intention du Chirurgien qui est appellé, doit être de conserver & la main & les doigts, & de ne les couper que quand il n'ya aucune esperance de pouvoir les garentir de la mortification, car s'il restoit encore quelque artere pour y porter la vie, & quelque veine pour entretenir la circulation du sang, il ne faudroit point se presser, on y viendra toûjours assez tôt quand on s'appercevra que la chaleur naturelle ne se communiquera plus à la partie. Mais supposé qu'un doigt ne tint plus qu'à un petit lambeau de la peau ou à un des tendons, il faut le separer de la main, parce que le tiraillement qui se

Cas où on s'en peut dispenser.

feroit au tendon pourroit causer des accidens fâcheux. Cette separation se fait alors par un seul coup de ciseaux, & on panse aussi-tôt le malade avec les remedes qui conviennent à la nature de la playe.

Cause & cure de leur gangréne.

La gangréne peut survenir à un doigt par l'abondance des humeurs qui auront suffoqué la chaleur naturelle comme dans un panaris, ou par un grand froid qui l'aura étouffée comme dans une forte gelée ; le Chirurgien doit tâcher de l'y rappeller en y faisant des scarifications aux parties laterales, de crainte de toucher les téndons, & en y mettant de l'esprit de vin camphré, & des remedes vifs & capables de se faire sentir : mais s'il trouve le sentiment tout à fait perdu par une gangrêne, ou sphacele confirmé, il faut qu'il en fasse l'extirpation. Il y a quelques Anciens qui nous disent qu'il faut mettre le doigt sur un billot de bois, & avec un ciseau O, & un coup de ce maillet P, qu'on donne dessus le separer de la main. D'autres proposent les tenailles incisives q pour le couper tout d'un coup. Mais ces deux manieres sont désaprouvées aujourd'huy, parce qu'elles tiennent plus du Boucher que du Chirurgien ; & on veut avec plus de raison, qu'avec un bistouri droit R, on en fasse l'extirpation en le coupant dans l'une de ses trois articulations : l'apareil n'enest pas si effrayant, & cela est aussitôt fait. On met sur le petit moignon du doigt, aprés l'avoir laissé suffisamment saigner, un plumaceau S, couvert d'un astringent, & par dessus un emplâtre T, & une compresse V, coupez en croix, & le tout assujetti & retenu par une bande X, convenable au doigt qu'on vient de couper.

Manieres de les extirper.

Pansement de la playe.

On voit souvent des enfans naître avec plus de cinq doigts ; ceux qui sont surnumeraires ne sont jamais si bien formez que les autres, ils sont placez au dehors de la main proche le petit doigt ; ils n'ont

pour l'ordinaire point d'os, & quelquefois point d'ongles; ils sont comme des appendices charnuës qui pendent à la main. Il y a six mois qu'on me fit voir un enfant qui en avoit un pareil à chaque main: avec mes ciseaux je luy en coupay un à l'instant, & je remis à couper l'autre dans un autre jour, ce que je fis quand il fut gueri du premier, afin de ne luy pas trop faire de douleur dans un même tems. S'il y avoit quelque phalange osseuse ou cartilagineuse qui attachât ces doigts fortement à la main, on pourroit alors se servir d'une petite tenaille incisive qui couperoit le tout en même tems & le plus proche de la main que faire se pourroit: on les panse ensuite comme des playes simples, observant sur tout de n'y laisser aucune difformité.

Des doigts surnumeraires, & ce qu'on pratique à leur égard.

De la transfusion.

IL y a encore une opération qu'on appelle la transfusion qui a fait beaucoup de bruit à Paris il y a quarante ans; & quoy que cette opération soit de nouvelle invention, & qu'elle ait été condamnée dés sa naissance, il faut néanmoins que le Chirurgien sçache ce que c'est; c'est pourquoy avant que de finir la Démonstration des Opérations du bras qui est la partie où elle se faisoit, j'ay trouvé à propos de vous en instruire, non pas afin de vous apprendre à la mettre en pratique, mais afin de vous en donner une juste horreur.

De son origine, & ses avantages prétendus.

La transfusion consiste à trouver les moyens de faire passer du sang ou quelqu'autre liqueur dans les vaisseaux d'un animal. Sur ce qu'Etmuller rapporte une infinité d'experiences des differentes liqueurs qu'il faisoit entrer dans les veines d'un chien, Mr. Denis Medecin qui faisoit chez lui des Conferences de Physique & de Medecine, s'imagina que si on pouvoit introduire du sang dans ces mêmes veines, & en même tems retirer celuy qui y est, on renouvelleroit la masse du sang, & qu'en y

mettant un jeune ſang à la place du vieux, on rajeuniroit l'animal. Ayant communiquée ſa penſée à quelques amateurs de ces ſortes de Conferences, elle eut une approbation univerſelle : on en fit des épreuves ſur pluſieurs animaux, ſoit de differente, ſoit de même eſpece ; & on n'entendoit alors dans toutes les converſations que parler & publier les merveilleux effets de cette invention. Ils promettoient par avance à l'homme de le garentir par ce moyen de toutes ſortes de maladies ; de le faire vivre autant de tems qu'il voudroit ; & de le conſerver toûjours dans le même état où il étoit quand on auroit commencé à luy faire la transfuſion.

Moyen de la faire.

Il s'agiſſoit pour prouver ce qu'ils avançoient d'en faire des experiences ſur des hommes : ils en trouverent d'aſſez miſerables pour les ſouffrir pour quelque argent, ils ouvroient l'artere d'un veau, & par le ſecours d'un tuyau dont un bout étoit dans l'ouverture de l'artere, & l'autre dans une des veines du bras, ils faiſoient paſſer le ſang de cet animal dans les veines de l'homme ; ils tiroient en même tems par l'autre bras autant de ſang qu'ils croyoient en faire entrer. Ils firent pluſieurs de ces opérations qui devoient, ſelon eux, avoir un ſuccés ſurprenant : mais la fin funeſte de ces malheureuſes victimes de la nouveauté détruiſit en un jour les hautes idées qu'ils avoient conçûës, ils devinrent foux, furieux & moururent enſuite.

Succés des épreuves qu'on en fit.

Le Parlement informé de ce qui s'étoit paſſé, interpoſa ſon autorité, & donna un Arreſt par lequel il étoit défendu ſous de rigoureuſes peines de faire cette opération.

De l'infuſion qui lui fut ſubſtitué.

Ces demi-ſçavans ne ſe rendirent pas aiſément, mais obligez de ſe ſoumettre aux ordres ſuperieurs ſur la transfuſion du ſang, ils ſe retrancherent ſur l'infuſion des liqueurs daus les veines. Ils en firent des épreuves de pluſieurs ſortes, & nous donnerent

donnerent une liste des maladies qu'ils disoient devoir guerir par ce moyen ; & même ils prétendoient qu'en seringuant du bouillon dans les vaisseaux aprés une grande hémorragie ; on reparoit en moins de tems le sang perdu ; que s'il passoit par les voyes ordinaires : ils soutenoient toûjours que si l'homme vouloit se soumettre à cette infusion des liqueurs, les maladies de quelque nature qu'elles fussent, seroient plûtôt & plus seurement gueries ; que par les regles de la Medecine.

Jamais Arrest ne fut donné plus justement pour détruire l'entêtement de ces Novateurs, & prévenir le cours de cette opération qui seroit devenuë d'une pernicieuse conséquence contre la charité du prochain, & contre la Religion ; si on la leur eût laissé faire d'homme à homme, qui étoit la fin qu'ils se proposoient. Mais ceux qui avoient enfanté cet horrible projet, sont morts, & il est presque enseveli dans l'oubli. Si je vous en parle aujourd'huy, ce n'est que pour le mettre au rang des opérations qui ne se doivent jamais pratiquer.

Il est vray qu'on voit dans l'Antiquité quelques traces de la transfusion & de l'infusion dont je viens de parler ; mais on les regardoit plûtôt comme des entreprises chimeriques que comme des desseins raisonnables, dont on dût attendre un grand succès, surtout en ces premiers tems, où les arts étoient encore fort éloignez de la perfection : Ainsi Ovide rapporte que des enfans voulant rajeunir leur pere déja fort vieux, firent couler dans ses veines à la place du sang une composition de médicamens qu'on leur avoit aprise pour venir à bout de leur dessein ; & qui loin de réüssir, tua leur cher Eson dans la premiere épreuve qu'il en subit. Et certainement si l'on considere que le sang des animaux s'altere facilement par des émotions extraordinaires qui luy sont communiquées au travers de ses

vaiſſeanx, par des impreſſions exterieures d'un air un peu plus chaud ou plus froid que de coutume, ou par de nouveaux alimens qui ne ſe mêleront avec luy qu'aprés qu'ils auront reçû pluſieurs préparations qui les approchent de ſa nature : on conviendra que des drogues étrangeres, ou du ſang qui n'aura point été filtré par les organes de l'animal, dans le ſang duquel on en fait une infuſion immédiate ne peut manquer de troubler l'ordre des principes de cette derniere humeur, & d'y augmenter ou d'y diminuer la fermentation qui luy eſt néceſſaire pour y entretenir cette vertu vivifiante & nourriciere dont le corps eſt animé: il faudroit donc avant que de réïterer de ſemblables tentatives eſſayer mille & mille fois de rétablir par divers ingrediens le ſang fraîchement tiré d'un malade, les inſinuer lentement, & en petite quantité dans les veines, & prendre pluſieurs autres précautions ; mais de la maniere groſſiere dont on s'y eſt comporté d'abord, on n'en pouvoit rien eſperer d'heureux : Auſſi nos voiſins chez qui la Chirurgie Françoiſe s'eſt acquiſe depuis long-tems une grande réputation, ont-ils ſuivi le Jugement du Parlement de Paris, appuyé ſur les fideles rapports des Medecins & des Chirurgiens les plus celebres de cette Ville.

*Fin de la huitiéme Démonſtration.*



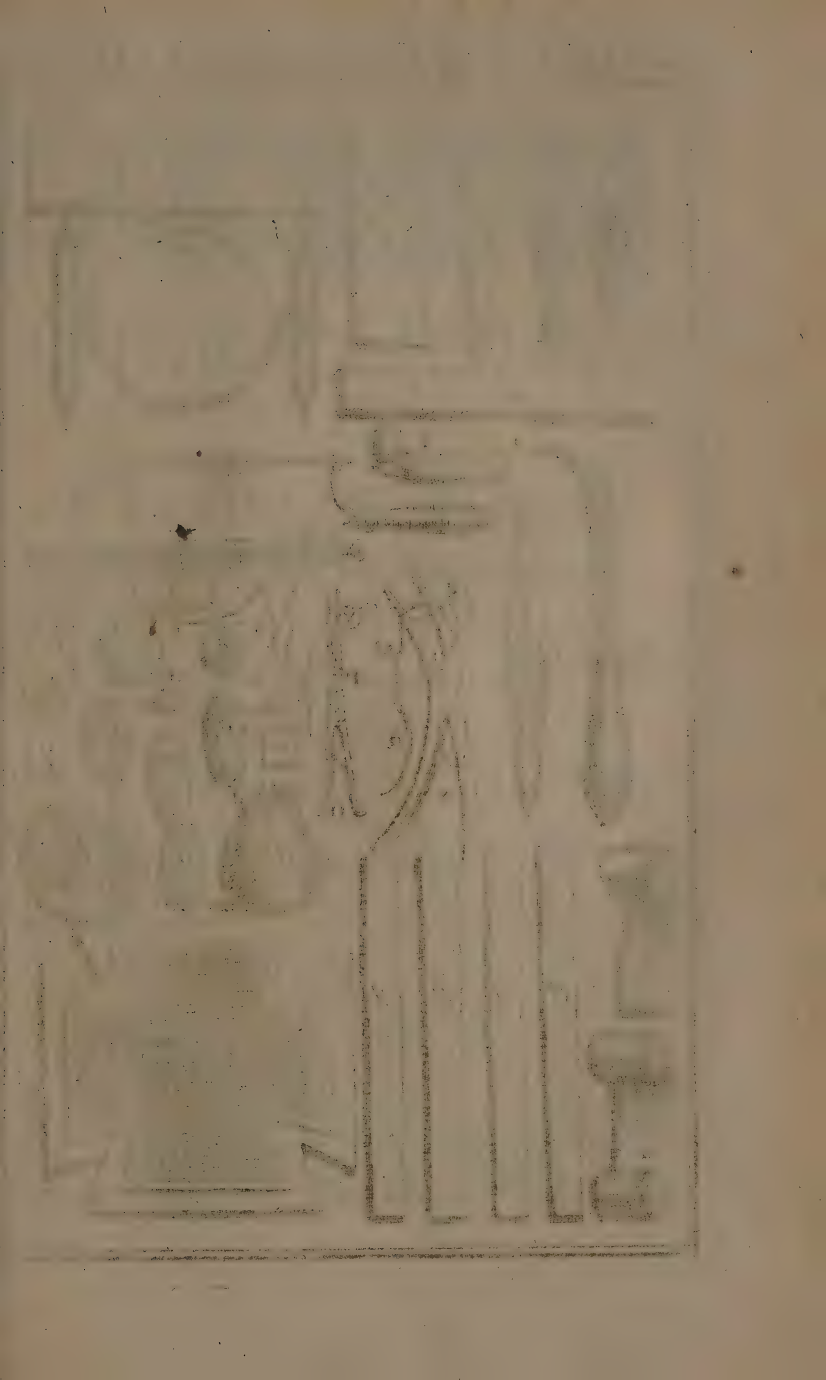


FIG. XLVII. POUR L'AMPUTATION p. 611





# OPERATIONS DE CHIRURGIE,

## NEUVIE'ME DE'MONSTRATION.

*De celles qui se pratiquent sur les extremitez inferieures.*

## DE L'AMPUTATION.

IL ne me reste plus, Messieurs, qu'à vous faire voir les opérations qui se pratiquent sur l'extremité inferieure : la cuisse, la jambe & le pied, sont les trois parties qui la composent. Les operations que demandent ces parties ne sont pas moins nécessaires, & ne méritent pas moins votre application que toutes celles que vous avez vûës jusques à présent.

De toutes nos opérations celle qui fait le plus d'horreur, c'est l'amputation d'une cuisse, d'une jambe ou d'un bras. Quand on est prêt de séparer une partie de son tout, & qu'on fait reflexion sur les moyens cruels dont on va se servir, il n'y a

Frayeur à surmonter dans l'operation.

point de Chirurgien qui ne tremble & qui ne compatiſſe au malheur du pauvre patient qui ſe trouve dans la fatale néceſſité d'être privé d'une des parties de ſon corps pour toute ſa vie.

Etimologie Grecque.

On appelle en grec cette opération *acrotiriaſmos*, qui eſt dérivé du verbe Grec *acrotiriazin* qui ſignifie couper les extremitez du corps, parce qu'elle conſiſte à faire l'extirpation entiere des bras & des jambes qui ſont les extremitez de notre corps. Ce qui ne peut s'exécuter ſans faire ſentir au malade des douleurs ſi violentes, qu'on ne peut pas les exprimer. C'eſt pourquoy le Chirurgien ſe défend de la faire tout autant qu'il peut, & il ne la propoſe qu'aprés avoir employé pour l'éviter tous les moyens que la bonne Chirurgie luy a inſpirez, & luy a fait mettre en pratique.

Mauvaiſe opinion qu'on a des Chirurgiens.

L'opinion commune eſt que les Chirurgiens ne demandent qu'à couper, & qu'ils ſont au comble de leur joye, quand les ciſeaux à la main ils peuvent tailler en plein drap. Cette erreur s'eſt gliſſée juſques chez les Grands, & j'ay entendu dire au Roy parlant des Chirurgiens Aides-Majors des Armées qu'ils étoient fort empreſſez de faire ces opérations, & qu'ils comptoient leurs exploits d'une campagne par le nombre des bras & des jambes qu'ils avoient coupez. J'aſſuray le Roy que c'étoit l'opération qui faiſoit le plus de peine au Chirurgien, & que s'il temoignoit de l'empreſſement de faire voir ſon adreſſe, c'étoit ſur les opérations qui demandent de la délicateſſe, & non pas ſur celle-là qui exige de la cruauté, & qui devroit plûtôt être faite par un Boucher que par un chirurgien.

Lorſqu'on fait quelqu'autre operation, c'eſt pour conſerver la partie ſur laquelle on la fait. Si on travaille, par exemple, ſur un œil, c'eſt pour en corriger les defauts, & le retablir dans ſa fonction ordinaire; mais dans celle-ci, c'eſt pour détruire la

partie en la retranchant de ſon tout, non ſeulement comme inutile, mais comme pernicieuſe, pouvant communiquer ſa pourriture & ſes mauvaiſes qualitez au tout. Ainſi ce qu'on ſe propoſe dans cette operation, n'eſt pas la conſervation de la partie ſur laquelle on opere, mais celle de toute la machine qui periroit ſans ce ſecours. C'eſt pourquoy le Chirurgien ſe trouve ſouvent contraint d'extirper malgré lui une jambe pour ſauver la vie du maladie, car il vaut encore mieux vivre avec trois membres, que de mourir avec quatre.

But de l'operation.

Quand la mortification s'eſt emparée d'un bras ou d'une jambe, & que la chaleur naturelle en eſt abſolument éteinte, on ne peut pas ſe diſpenſer de le couper, puiſqu'il n'y a plus de moyen d'y rappeller la vie, & qu'en differant, le mal ne peut aller qu'en augmentant. Mais il faut conſiderer deux degrez dans la mortification, le premier que nous appellons gangréne quand la partie commence à ſe pourrir; & le ſecond ſphacéle, quand elle eſt entierement corrompuë. Il y a de l'eſperance à la gangréne par les remedes que je vous feray voir dans un moment, mais au ſphacéle il n'y a point d'autre remede que l'extirpation.

Cas où elle eſt neceſſaire.

La gangréne & le ſphacéle qui ſont deux maladies qui ne different que du plus ou du moins, ont une même cauſe qui eſt l'interception du mouvement circulaire du ſang: tant que ce mouvement ſubſiſte, & que par ſon moyen les ſucs nourriciers & ſpiritueux ſont portez à une partie, elle conſerve ſa chaleur, ſes forces & ſa vie. Mais auſſi-tôt que la diſtribution de ces ſucs vient à ceſſer ou à être interrompuë par quelque cauſe que ce ſoit, on n'y remarque plus ni chaleur, ni mouvement, ni vie. En ſorte que c'eſt la préſence du ſang & des eſprits vitaux qui entretient la vie dans une partie, & que c'eſt leur abſence qui la détruit, & la fait tomber en mortification.

Cauſe & difference de la gangréne & du ſphacéle.

Cette distribution du sang qui fait uniquement subsister la machine,&qui est absolument nécessaire pour en vivifier toutes les parties, peut être interrompuë par une infinité de maladies. Les grosses tumeurs, les éresipéles, les grandes inflammations, le grand froid, les fortes compressions, les dépôts subits de serosité maligne, & les morsures d'animaux venimeux peuvent empêcher le sang de couler dans une partie; & celuy qui y est, de retourner vers sa source pour y recevoir une nouvelle chaleur en repassant par les fournaises du cœur, de sorte que cette partie n'ayant plus de communication avec le principe de la vie, elle tombe en gangréne, & peu de jours aprés devient entierement sphacelée.

Je ne m'arrêterai pas à vous expliquer comment toutes ces maladies causent la gangréne. De trés-habiles Medecins se sont donné la peine de nous en instruire par des systêmes nouveaux qu'ils disent trés-faciles à comprendre: il seroit seulement à souhaiter qu'il fût aussi aisé au Chirurgien d'arrêter & de guérir la gangréne, qu'il est facile au Medecin d'en discourir; je me contenterai de vous parler de deux autres causes, qui sont les grosses contusions & les grandes playes, parce qu'elles obligent plus souvent le Chirurgien d'en venir à l'amputation.

*Deux autres causes de ces maux.*

La contusion est une solution de continuité des parties charnuës sans lésion de la peau; elle arrive par une grande chute, ou par quelque coup violemment donné, ce qui cause une dilaceration des fibres charnuës & des vaisseaux capillaires qui versent du sang dans les espaces des chairs: s'il y a quelque veine un peu considérable déchirée & découverte sous la peau, il s'y fait un épanchement de sang qui inonde la partie, & qui y cause une grosse tumeur avec une grande tension;ce qui la gonflant avec excés empêche les esprits vitaux d'y reluire, dont il peut s'en suivre la gangréne.

*Effet de la contusion.*

Pour éviter les ſuites d'une contuſion, il faut ſaigner le malade pluſieurs fois, lui faire prendre un petit verre d'eau vulneraire, dans lequel on aura mis une demie cuillerée de baume de Fioravanti, ou bien faire diſſoudre deux dragmes de confection d'hyacinthe ou d'Alkermes dans une once d'eau de vie, & la faire avaler auſſi-tôt : il faut faire boüillir dans le vin les herbes aromatiques, comme la ſauge, le romarin, l'hyſope, le fenouil, & la marjolaine, & en tremper des compreſſes qu'on mettra chaudes ſur la partie, & qu'on renouvellera trés-ſouvent. Remedes.

Si le ſang extravaſé ne commence pas à tranſpirer, & à ſe reſoudre par ces remedes, que la partie ſoit tenduë, lourde & peſante, & qu'il y paroiſſe de l'alteration dans la couleur, il y faut faire de legeres ſcarifications avec cette lancette A, & en laiſſer couler le ſang pour la dégorger ; & même pour l'exciter à ſortir, il faut les laver avec l'eau marine tiede, & mettre deſſus un cataplaſme fait avec les farines réſolutives cuites en hydromel, auquel on ajoute la therebentine, les poudres de roſes, l'eau de vie, & un peu de theriaque. Scarifications & lotions.

Le lendemain ſi on trouve la partie toûjours gonflée, & qu'elle ne ſe vivifie pas ſuffiſamment, il y faut faire des inciſions avec le biſtouri B, & plus grandes & plus profondes que les ſcarifications du jour précedent : ſi le malade a ſenti de la douleur quand on les luy a faites, & s'il en ſort du ſang, c'eſt ſigne qu'il y a encore un reſte de vie dans la partie, il la faut reveiller par une ablution d'eau de vie camphrée, dans laquelle on diſſoudra l'Egyptiac, & par deſſus les cataplaſmes ſuſdits.

Si le ſoir au lieu de voir la partie deſenflée, on y voit une tumeur œdemateuſe accompagnée de flictenes avec peu de douleur, il faut avec ce ſcalpel C faire des taillades profondes qui faſſent crier le malade, les laver d'eſprit de vin ou d'eau jau-

ne faite avec l'eau de chaux & le ſublimé, & redoubler les cordiaux & les ſudorifiques qu'on peut luy faire boire dans le vin comme le meilleur cordial de tous. Enfin ſi en entrant dans la chambre on ſent une odeur douceâtre, qu'en panſant le malade il s'éleve une vapeur cadavereuſe, & que la partie ſoit livide & inſenſible, c'eſt ſigne que la mortification eſt confirmée, & n'y ayant plus d'eſperance de ſauver ce bras ou cette jambe, il faut avertir les parens du danger où eſt le malade, & ſe déterminer à en faire l'extirpation, n'y ayant plus de moyen de l'éviter.

Dernier degré du mal.

C'eſt dans les Hôpitaux des Armées durant un ſiége ou aprés une bataille qu'il y a bien des occaſions de faire cette operation : les coups de canon ou de fuſil, les éclats de bombes & de grenades briſent tellement les bras & les jambes de ceux qui en ſont bleſſez, qu'il eſt trés-difficile de les leur ſauver, & ſi on voit tant de ſoldats revenir avec un bras ou une jambe de moins, ce n'eſt pas qu'on leur ait coupé de gayeté de cœur, mais c'eſt la grandeur de leurs bleſſures qui l'a demandé. J'en puis rendre un témoignage certain, puiſque dans les dernieres Campagnes où M. Beſſieres, M. Hauſtome & moi étions en qualité de Chirurgiens conſultans des Armées du Roy commandées par Monſeigneur le Duc de Bourgogne, il ne ſe faiſoit point d'amputation que de l'avis de ces Meſſieurs & du mien.

Occaſions les plus frequentes pour l'amputation.

Un boulet de canon emporte ſouvent un bras ou une jambe; il n'y a point pour lors de déliberation à faire ſur l'operation, puiſqu'elle eſt toute faite, mais le Chirurgien ne laiſſe pas d'avoir deux choſes à faire; la premiere de ſcier le bout de l'os qui n'eſt jamais caſſé ſi exactement qu'il n'y ait quelques pointes qu'il faille couper, afin qu'il ne déborde pas les chairs; & la ſeconde c'eſt de prévenir l'hémorragie, ou de l'arrêter en liant les vaiſſeaux

Pratique pour les membres emportez par des armes à feu.

ou bien y appliquant les boutons de vitriol ou d'autres ſtiptiques dont on parlera cy aprés. Car quoique le ſang ſoit ordinairement arrêté par le feu du boulet, l'eſcare venant à tomber quelques jours aprés, le ſang ſortiroit en abondance, & le bleſſé pourroit mourir, ſi le Chirurgien ne ſe tenoit ſur ſes gardes. Quand la partie n'eſt pas tout-à-fait détachée, & qu'elle tient par quelques lambeaux de chairs, il faut avec un biſtouri ou des ciſeaux les couper & panſer le bleſſé comme ſi on devoit craindre quelque hemorragie.

Si par une balle de mouſquet les os du bras ou de la jambe ſont briſez, & qu'il y ait pluſieurs eſquilles, comme ſi on avoit caſſé une noix on ne peut gueres éviter l'amputation; ou ſi la balle eſt entrée dans une main ou un pied, & qu'elle y ait fait beaucoup de fracas, il eſt encore bien difficile de pouvoir conſerver ces parties. On voulut menager le pied à un Officier de la Gendarmerie, qui a la bataille de Spire y avoit receu un coup de mouſquet; mais on fut obligé de luy couper la jambe quelques jours aprés, & enſuite la cuiſſe à cauſe de la gangréne qui y ſurvint en trés-peu de tems, & dont il mourut.

*Et pour ceux qui en ſont fracaſſez.*

Je trouve encore une maladie qui nous oblige quelquefois d'en venir à l'amputation, c'eſt la carie des os, qui malgré les remedes les creuſe comme s'ils étoient rongez par les vers. Nous fûmes contraints il y a dix ans de couper la jambe à un des garçons du Chateau de Verſailles, à cauſe d'une vieille carie qu'on ne put point arrêter, & qui luy rendit les os tout vermoulus, dont il a bien gueri, & il ſe porte encore bien aujourd'hui. Quand il ſe jette une ſeroſité âcre & corroſive comme de l'eau forte entre les os du carpe ou du tarſe, elle ne les quitte point qu'elle ne les ait fait tomber par morceaux. Il ſe mêle encore avec cette ſeroſité une humeur ſcro-

*Autres maux qui obligent à l'extirpation.*

phuleuſe ou virulente, qui travaillant conjointement ſur ces os les met tellement en deſordre qu'aprés les avoir panſez des années entieres on ſe voit obligé d'en venir à l'extreme remede qui eſt l'extirpation.

Neceſſité de conſulter

Enfin ſi par une de ces cauſes que je viens de vous dire on eſt obligé de recourir au dernier ſecours, un Chirurgien ne doit point l'entreprendre qu'il ne ſoit fortifié de l'avis de quelques-uns de ſes confreres, afin de ne ſe pas rendre ſeul reſponſable de la ſuite, & de n'être pas un jour expoſé aux reproches du malade, qui ſe voyant pour le reſte de ſa vie privé d'un bras ou d'une jambe, pourroit s'imaginer & dire que ſon Chirurgien les luy auroit coupés ſans une neceſſité abſoluë : c'eſt pourquoy il faut faire une conſultation, & appeller tels Chirurgiens que le malade ſouhaite.

Endroit où l'on doit couper.

L'Operation reſoluë, avant que le Chirurgien ſe mette en devoir de la faire, il faut qu'il convienne de l'endroit où il la doit faire : juſques à préſent on a établi pour regle generale que ſi c'eſt une cuiſſe il faut la couper le plus proche du genou que faire ſe peut; que ſi c'eſt une jambe il faut toujours la couper à l'endroit de la jaretiere, quand même il n'y auroit que le pied de briſé, afin de ne pas laiſſer un long moignon qui embaraſſeroit & incommoderoit le malade le reſte de ſa vie; & que ſi c'eſt un bras, il faut l'amputer le plus bas qu'il ſe peut, afin que laiſſant un grand moignon le malade puiſſe s'en ſervir & que la difformité n'en ſoit pas ſi grande : ce ſont des faits de pratique qu'on n'avoit pas encore conteſtés juſqu'aujourd'huy.

Choix de deux methodes.

On convient de la maniere de couper la cuiſſe & le bras, mais on n'eſt pas d'accord ſur celle de la jambe. Entre ceux qui s'écrient contre la methode des François qui coupent une jambe proche le genou quand il n'y a que le pied de perdu, Selingen

fameux Praticien de Hollande dit qu'il faut conſerver toute la jambe, couper ſeulement le pied au-deſſus des malléoles, & ajouter enſuite un pied de ſon invention, qu'il fait tenir avec deux petites attelles d'acier minces& polies qu'il fait fermer ſur les côtez de la jambe avec des écrouës : il dit que cette machine bien miſe, a tant de fermeté qu'on peut marcher avec autant de facilité que ſi l'on avoit ſon pied naturel. Pour moy je ſuis du ſentiment de ces derniers&je conſeil decouper une jambe tout le plus bas qu'il eſt poſſible,pourveu qu'on puiſſe conſerver le mouvement du genou ; car s'il devoit être toujours ployé, il faudroit la couper à la jarretiere, pour ne laiſſer du moignon qu'autant qu'il en faut pour appuyer ſur la jambe de bois ; mais en conſervant le mouvement dans le genou & ajoutant ſeulement un pied artificiel, on évite la grande difformité de la jambe de bois, & le malade peut marcher avec plus de ſureté & plus commodément.

Il y a quelques Auteurs qui propoſent de couper la jambe dans l'article du genou, ils diſent pour leurs raiſons que l'operation en eſt plûtôt faite, parce qu'on n'a point beſoin d'employer autant de tems qu'il en faut pour ſcier les os. Mais cette maniere n'eſt point aprouvée par les Praticiens d'aujourd'huy qui en font voir les inconveniens : ils diſent que ſi la partie eſt tumefiée on a de la peine à en trouver l'articulation, qu'on eſt obligé de laiſſer la rotule qui embaraſſe par la ſuite, que les deux têtes du femur étant decouvertes il faut qu'elles s'exfolient, qu'elles ne ſe recouvrent pas facilement par le defaut des chairs dans le genou, & qu'enfin on n'y peut appliquer une jambe de bois qu'avec beaucoup de difficulté & d'incommodité pour le malade.

L'amputation au genou condamnée.

Fabricius ne veut pas qu'on coupe une jambe dans le ſain, deux doigts audeſſus de ce qui eſt

Inconveniens de la pratique de Fabricius.

gangrené, il veut qu'on la coupe deux travers de doigts au deſſous de l'endroit où finit la gangréne, c'eſt-à-dire dans ce qui eſt mortifié, qu'en y appliquant pluſieurs cauteres actuels tout rouges on corrige le reſte de la mortification qui par la ſuite tombe par eſcarre, & que par ce moyen on évite la douleur & l'hémorragie. Mais toutes ces chairs mortes & brulées s'étant ſéparées elles laiſſent les bouts des os dénuez qu'il faut ſcier une ſeconde fois ; & comme on ne peut pas garentir que la gangréne ne faſſe du progrés, parce qu'on en laiſſe une partie qui peut ambuler à vûë d'œil, il n'y a point de Chirurgiens aſſez hardis pour conſeiller de mettre cette methode en pratique,

3. Manieres d'arrêter le ſang.

Il ne ſuffit pas avant que de travailler, de s'être determiné ſur l'endroit où on doit couper une jambe, il faut encore avoir pris ſa reſolution ſur la maniere dont on doit arrêter le ſang ; car le plus difficile n'eſt pas d'abbatre une jambe, un Boucher en feroit bien autant ; mais c'eſt de ſe rendre maître du ſang en l'arrêtant avec promptitude & avec ſureté : c'eſt alors que le Chirurgien doit donner des marques de ſa capacité, tant par le choix qu'il fait de la meilleure maniere, que par l'adreſſe avec laquelle il la met en exécution. La Chirurgie nous fournit trois moyens pour arrêter le ſang ; 1° le feu, 2°. le bouton de vitriol, 3°. la ligature.

Pratique des Anciens.

Le feu étoit tellement en uſage chez les Anciens qu'ils s'en ſervoient preſque dans toutes les Operations, comme vous voyez que font les marêchaux dans toutes celles qu'ils font aux chevaux. Ils faiſoient rougir des cauteres actuels dont les uns étoient à bouton, d'autres en figure d'olive, & d'autres à platine ; ils les appliquoient tout ardens ſur les orifices des vaiſſeaux, auſſitôt que le membre étoit ſeparé ; & en brulant ainſi les vaiſſeaux & les chairs voiſines, il ſe faiſoit une eſcarre qui empêchoit

le ſang de ſortir : mais cette maniere cruelle n'étoit pas ſûre, parce que l'eſcarre venant à tomber le ſang donnoit avec la même violence que le jour de l'operation ; c'eſt ce qui a fait qu'on a cherché des moyens plus doux que le feu.

On a trouvé le bouton de vitriol qui ſe fait avec un peu de vitriol concaſſé qu'on envelope dans un peu de cotton. On en prépare trois ou quatre qu'on met ſur les orifices des vaiſſeaux coupez, les uns auprés des autres : ce vitriol venant à ſe fondre par l'humidité du ſang brûle & cauteriſe ce qu'il touche, & par le moyen de l'eſcarre qu'il fait il arrête le ſang : c'eſt la pratique de l'Hotel-Dieu de Paris où on s'en ſert dans toutes les amputations. Mais cette eſcarre a le même ſort que celuy qui eſt produit par le feu, car venant à tomber le ſang peut s'échaper ; c'eſt pourquoy on en retarde la chute le plus qu'on peut, & les Chirurgiens qui ſe ſont ſervis de ce moyen en doivent avoir de prêts toutes les fois qu'ils panſent le malade, afin d'en mettre en cas que le ſang vienne à donner.

Application du bouton de vitriol.

N'y ayant pas de ſureté abſoluë dans ces deux premieres manieres, les Chirurgiens modernes ont inventé la ligature des vaiſſeaux, & ils en ont fait des experiences qui leur ont réüſſies ; de maniere qu'avec une aiguille enfilée on arrête le ſang beaucoup plus ſurement qu'on ne faiſoit avec le feu & le vitriol qui ne pouvoient pas faire des eſcarres ſans cauſer une extrême douleur, qu'on épargne aujourd'huy aux pauvres malades qui d'ailleurs ſouffrent aſſez. Cette ligature ſe fait en deux manieres, la premiere en pinçant le bout de l'artére avec un bec de corbin ou une pincette qui a un anneau pour la ſerrer qu'on appelle *valet à patin :* puis coulant ſur l'inſtrument, juſques ſur l'artére, un fil préparé & noué on le ſerre d'un double nœud ; & afin qu'il ne ſoit pas pouſſé hors de deſſus le bout du vaiſſeau

De la ligature des vaiſſeaux aujourd'huy uſitée.

Maniere de la faire.

par les pulſations continuelles du ſang arteriel, il doit y avoir à un des bouts du fil une aiguille enfilée qu'on paſſe à travers le corps du vaiſſeau, aprés quoy on aſſure la ligature par quelques nœuds. La ſeconde eſpece de ligature eſt d'avoir deux aiguilles droites enfilées d'un même fil bien ciré, de les paſſer l'une au deſſus & à côté de l'artére, & l'autre auſſi à côté & au deſſous; puis de les faire ſortir par le jarret à deux travers de doigts au deſſus de l'inciſion qu'on a faite, & à un demi travers de doigt éloignées l'une de l'autre : on noue les deux bouts du fil l'un proche de l'autre ſur une petite compreſſe, de maniere que les vaiſſeaux ſont ſerrez par l'anſe que le fil a faite, & le ſang eſt arrêté ſurement, prenant garde de ne pas embaraſſer dans l'anſe du fil les nerfs coupez qui par le ſerrement qu'on leur feroit cauſeroient des mouvemens convulſifs & des treſſaillemens qui ſeroient tres-ſenſibles au malade.

Par la deſcription que je viens de vous faire de ces trois manieres d'arrêter le ſang, je ne doute point que vous ne décidiez en faveur de la troiſiéme comme la moins douloureuſe & la plus ſûre : c'eſt auſſi celle dont je me ſervirai dans l'amputation que je vais vous faire voir en examinant comme dans toutes les autres, ce qu'il faut faire avant, durant, & aprés l'Operation.

Avant l'Operation il faut preparer l'appareil qui conſiſte en tout ce qui eſt neceſſaire pour la faire, & qu'on doit avoir tout preſt ſur un baſſin, afin de ne rien demander & de pouvoir prendre les choſes à meſure qu'on en a beſoin. Les préparatifs en ſont grands, parce qu'il faut doubler les plumaceaux, les aſtringents & les compreſſes, afin de ne manquer de rien; & comme il faut du tems pour tout cela, on doit les faire hors de la preſence du malade qui pourroit s'épouvanter par l'aſpect de tant d'inſtrumens, & de tant de charpie, de compreſſes & de bandes.

Cet appareil comprend trois choſes ; 1°. les inſtrumens pour couper la jambe, 2°. ce qui eſt neceſſaire pour arrêter le ſang, 3°. tout ce qu'il faut pour panſer le malade. Pour la premiere il faut deux compreſſes pour mettre ſous les ligatures, ſçavoir une longitudinale & une circulaire, un tourniquet double afin de mieux ſerrer, une ligature de tiſſu fort pour la poſer un travers de doigt au deſſus de l'endroit où on doit faire l'inciſion, un grand couteau courbe qui ne doit point avoir de tranchant du côté du dos, afin que le Chirurgien puiſſe appuyer deſſus avec ſa main gauche pour faire l'inciſion plus promptement un grand ſcalpel pour couper les chairs qui ſont entre les deux os & auſſi le perioſte, en cas que le couteau courbe ne l'ait pas fait, & une bonne ſcie bien affilée & un peu graiſſée, afin de ſcier les os en peu de tems. 2°. Pour arrêter le ſang il faut une pince faite en bec de corbin, ſur laquelle il y ait un fil noué en *lac de loup*, une autre pincette avec un anneau pour la ſerrer, quand on tient le bout de l'artére, des aiguilles, du fil ciré, de petites compreſſes, des aſtringens faits de bol d'armenie, de terre ſigillée, de ſang de dragon &c. miſes en poudre & incorporées avec les blancs d'œufs dont on couvre des plumaceaux, & trois ou quatre boutons de vitriol en cas de neceſſité 3°. Pour panſer le malade on a trois petites compreſſes quarrées pour appuyer ſur les bouts des vaiſſeaux, deux plumaceaux imbibez d'eſprit de vin pour mettre ſur les os coupés, quantité de plumaceaux chargez d'aſtringens dont on couvre toute la playe, une étoupade couverte d'aſtringens faite d'étoupes de la grandeur du cul d'une aſſiete pour embraſſer tout le moignon, une veſſie dans le fond de laquelle il y a des poudres aſtringentes & qui eſt fenduë pour y mettre le moignon, un grand emplâtre & une compreſſe fendue en croix de Malthe, quatre compreſſes longitudinales de demi aulne de long,

En quoy il conſiſte.

Compoſition des aſtringens

& de deux travers de doigts de largeur, une bande roulée à un chef, une autre de quatre ou cinq aulnes de long, large de quatre doigts, & roulée à deux chefs pour faire le bandage qu'on appelle la capeline, & plusieurs serviettes pour les besoins.

Situation du malade & des assistans.

On fait situer le malade assis sur un des bords ou sur le bout du lit, un serviteur à genou sur le lit le soutient par derriere en l'appuyant sur son estomac; on fait asseoir un autre serviteur à côté du malade qui est du même côté qu'on doit faire l'Operation, lequel empoignant de ses deux mains le bas de la cuisse en tire la peau en haut le plus qu'il peut pendant que l'Operateur pose les ligatures: on enveloppe la jambe d'une serviette D, quasi jusques à l'endroit où on va faire l'incision & on la fait tenir par un troisiéme serviteur placé vis-à-vis le malade, ayant un genou en terre, qui la soutient dans une hauteur convenable: un quatriéme est chargé des instrumens auprés de l'Operateur, & on fait tenir l'appareil tout prêt pour le pansement par un autre serviteur: on ne peut pas se passer d'un sixiéme pour obeïr aux ordres de celuy qui opere; c'est pourquoy le grand nombre de serviteurs est necessaire dans ces occasions.

L'Operateur doit encourager son malade, & lui ayant fait donner un demi verre de vin pour mieux soutenir la douleur, il faut qu'il se place entre ses jambes, parce qu'ayant les deux os à scier en même tems, cette situation est la plus commode soit qu'il ait à faire l'amputation de la jambe droite ou de la gauche: s'il étoit placé en dehors il faudroit scier le tibia le premier, & ensuite le peroné qui étant tres-foible pourroit se casser ou s'éclater avant que d'être scié; & de plus en sciant les deux os l'un aprés l'autre l'Operation en seroit plus longue & le patient en souffriroit plus long tems. Le tout ainsi disposé, voyons comment il faut se conduire dans l'operation.

On

On commence par une compresse E, longue d'un demi pied, étroite & épaisse, qu'on pose sous le jarret & qu'on laisse descendre jusques à l'endroit où on doit faire la seconde ligature : on met une autre compresse circulaire F trois travers de doigts au dessus du genou, laquelle passe pardessus la partie superieure de la longitudinale, afin de faire la compression des vaisseaux. Sur cette derniere compresse on met la ligature G qui doit faire le tourniquet, on passe sous cette ligature deux petits bâtons HH, l'un en dedans de la cuisse, l'autre en dehors, on les tourne jusques à ce qu'on trouve que la cuisse soit suffisamment serrée, & on donne ces deux bâtons à tenir au même serviteur qui en empoignant la cuisse en tiroit la peau en en-haut. On prend une seconde ligature I, qu'on met à trois doigts au dessus du genou pour contenir la peau & les muscles dans le tems de l'incision, on releve les bouts de cette ligature aprés en avoir fait deux ou trois tours & l'avoir noué, en embrassant au dessous le bout inferieur de la compresse longitudinale, parce que si on les laissoit pancher ils pourroient nuire dans le tems de l'incision. On prend aussitôt avec la main droite le couteau courbe K qu'on passe par dessous la jambe, & le posant sur la crête du tibia on l'appuye sur le dos avec la main gauche, puis descendant sous la jambe & remontant par le dedans jusques à l'endroit où on a commencé, ce qui fait une incision circulaire, on coupe toutes les chairs jusques aux os : on quite le couteau, & on prend le scalpel L, avec lequel on coupe les chairs qui sont entre les deux os, & on repasse le scalpel autour du tibia pour en couper le perioste s'il ne l'étoit pas, parceque si les dents de la scie étoient obligées de déchirer le perioste & les chairs qui occupent l'espace qui est entre les deux os, ce seroit une augmentation de douleur pour le malade.

Conduite de l'operation.

Quelques Praticiens veulent qu'on prenne un morceau de linge, qu'on le fende par un de ses chefs de maniere qu'il y en ait trois ; que les deux bouts fendus on les passe entre les lévres de la playe pendant que celuy qui ne l'est pas demeure en dessous, & que pendant qu'on scie les os on fasse par un serviteur tirer ces trois bouts de bande en en-haut ; ils prétendent que par ce trait de pratique on en reçoit deux avantages ; l'un, qu'en reculant les chairs, on en scie les os plus haut, ce qui empêche que les bouts des os n'excedent les chairs aprés l'operation, & l'autre, que ce linge empêchant la scie de toucher aux chairs, on évite beaucoup de douleur au malade, & d'autant plus, disent-ils, que l'operation n'est pas retardée d'une minute.

Trait singulier de pratique.

Avec cette scie M, on se met en devoir de scier les os au plûtôt l'ayant posée dessus, & la main gauche étant appuyée sur la jambe on va doucement jusqu'à ce qu'elle ait un peu anticipé, on va plus vîte quand on sent qu'elle a mordu dans l'os, & on va trés vîte quand elle est dans le corps de l'os. Si celuy qui tient la jambe la levoit dans ce tems il serreroit la scie, ce qui l'empêcheroit de marcher ; c'est pourquoi il luy faut dire de la baisser afin de faciliter la voye de la scie, & qu'elle puisse aller & venir sans aucun empêchement.

Maniere de scier.

La jambe étant separée on défait aussitôt la ligature qui est au dessous du genou, on prend une pince à bec de corbin N, ou cette pincette O qui a un anneau pour la serrer quand on tient le vaisseau. Sur chacune des pinces il y a un fil noué QQ prest à lier le vaisseau, & au bout de ce fil à chacun une aiguille RR. On dit au serviteur qui tient le tourniquet de le lâcher un peu pour voir par le dardement du sang l'endroit où est le vaisseau, observant de ne se pas mettre vis-à-vis le moignon si on ne veut pas avoir du sang dans le nez, mais un peu à côté :

Ce qu'il y a à faire aprés l'operation de la jambe.

ayant pincé le vaisseau on donne l'instrument à tenir à un serviteur pendant qu'on fait la ligature de la maniere que j'ay dit cy-dessus. Si on ne pouvoit pas attraper le vaisseau, alors avec ces deux aiguilles SS enfilées d'un même fil T & passées à ses cotez, puis sorties par dessous le jarret, on s'en assureroit en y liant les deux bouts du fil sur une compresse V, comme j'ay déja dit : ou bien on pourroit par un troisiéme moyen se rendre maitre du vaisseau, qui est de prendre une grande aiguille courbe enfilée, la fourrer d'un côté du vaisseau & la retirer de l'autre en prenant un peu des chairs, & liant les deux bouts du fil sur une compresse, on arrête ainsi le sang en peu de tems, comme je l'ay fait & vû faire plusieurs fois dans les Hopitaux des armées. La ligature étant bien faite, de rechef on ordonne de lâcher le tourniquet, & si le sang ne s'élance plus, on est alors content de son operation : mais si par malheur la ligature manquoit ; on auroit recours à ces trois boutons de vitriol XXX.

Il est inutile d'ordonner de laisser couler une certaine quantité de sang pour laisser dégorger la partie, il n'en sort toujours que trop quelque soin qu'on prenne pour l'arrêter : tout celuy qui étoit dans la jambe est perdu, & celuy des veines de la cuisse se vuide presque tout, tant durant l'Operation, qu'aprés qu'elle est achevée, sans qu'on le puisse empêcher, c'est pourquoy cette quantité est suffisante, sans en laisser encore échaper volontairement qui ne pourroit être que du sang artériel qui affoibliroit le malade plûtôt que de le soulager : il faut donc l'arrêter le plûtôt qu'on peut par la ligature, & ainsi conserver les forces du malade.

Le sang doit être arrêté au plûtôt.

Aprés l'Operation il faut panser le malade, ce qu'on doit faire avec beaucoup de diligence tout étant prest pour cet effet, on ordonne au serviteur

qui tient le tourniquet de le tenir toujours ſerré pendant le panſement, afin que l'impulſion du ſang ne pouſſe point dehors la ligature qui n'eſt en état de lui reſiſter que quand elle eſt appuyée de tout l'appareil, & c'eſt par où on commence en appliquant deſſus deux petites compreſſes quarrées YY, pour la ſoutenir contre les pulſations du ſang arteriel. On met ſur les deux bouts des os deux petits plumaceaux plats, imbibez d'eſprit de vin, on couvre toutes les chairs avec des plumaceaux *aaaa*, épais & chargez d'aſtringens, & par deſſus l'étoupade *b* qui couvre tout le moignon qu'on fait entrer dans une veſſie *d* fenduë exprés & dans laquelle il y a des poudres aſtringentes : on poſe l'emplâtre *e* fendu en quatre, le milieu ſur le moignon & dont les quatre chefs embraſſent tout le genou, enſuite la grande compreſſe *f* qui eſt de même figure, & puis les quatre compreſſes longitudinales *gggg*, dont le milieu des trois premieres eſt poſé ſur le moignon où elles repreſentent une étoile, & la quatriéme fait quelques circulaires autour du moignon en embraſſant les ſix chefs des trois premieres.

Du panſement du malade.

Poſition des bandages.

Avant que de poſer les bandages on fait un peu ployer le genou pour mettre le moignon dans une figure convenable à s'appuyer ſur une jambe de bois, on prend la bande roulée *h* à un chef avec le quel on fait quatre ou cinq circulaires autour du moignon, puis l'ayant paſſée ſur le genou on la deſcend ſur le moignon, & la remontant ainſi & la deſcendant alternativement on continue juſques à ce qu'elle ſoit finie; puis on en arrête le bout avec une épingle. On prend enſuite la bande roulée à deux chefs △, on tient un chef dans chaque main, on en poſe le milieu ſur le moignon & montant les deux chefs en en-haut on y en laiſſe un pour y faire des circulaires, on le fait tenir par un ſerviteur pendant qu'on ramene l'autre ſur le moignon & que

l'on retourne ſur le genou, pour être engagé par un nouveau circulaire, & revenir puis aprés ſur le moignon, & continuer ainſi juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu au bout de la bande; & parce que ce bandage eſt un de ceux qu'on fait à la tête, on luy a donné le nom de capeline, derivé de *caput*, tête. On ôte pour lors le tourniquet; mais comme le chef de la bande qui a fait les circulaires ſur le genou n'eſt pas auſſitôt fini que celuy qui a fait les circonvolutions du moignon, on en fait des circulaires au bas de la cuiſſe, aprés avoir mis deſſous une compreſſe fort épaiſſe, qui appuyant ſur les vaiſſeaux diminue l'impetuoſité du ſang vers la ligature. Bandages circulaires.

Les bandes bien arrêtées avec pluſieurs épingles on recouche le malade dans ſon lit, on met deſſous ſon jarret un ou deux oreillers pour tenir le moignon élevé : on fait appuyer le moignon d'une main par un ſerviteur, & le genou de l'autre, pendant quelques jours, pour empêcher par ce preſſement la ſortie du ſang & le relâchement des bandes & afin d'avertir ſi le ſang s'échapoit & venoit à percer les bandages. On fait donner un bouillon au malade, on le ſaigne deux ou trois heures aprés, & on fait obſerver un bon regime de vivre. Comment on accomode le malade dans ſon lit.

On ne releve point cet appareil de deux ou trois jours, on attendroit davantage même ſi on craignoit l'hemorragie en le renouvellant, on leve doucement les plumaceaux, parce que le fil de la ligature des vaiſſeaux peut s'y être attaché : on peut alors ſe paſſer de la veſſie, il n'eſt pas non plus néceſſaire de couvrir les plumaceaux d'aſtringens, il faut leur en ſubſtituer d'autres couverts d'un digeſtif pour procurer la ſupuration; mais s'il y avoit eu diſpoſition à gangréne, il faut animer le digeſtif & ſe ſervir de remedes ſpiritueux pour vivifier la playe, & en bannir tous les pouriſſans, on continue le panſement par Relevement de l'appareil.

Continuation du pansement.

les mondicatifs, les incarnatifs & les dessicatifs; on ne met point d'onguent sur les bouts des os, mais des plumaceaux trempez dans l'esprit de vin en attendant l'exfoliation. Quand elle est faite, on travaille à cicatriser la playe, ce qui ne se fait pas aisément, parce qu'étant ronde il faut que la cicatrice s'approche depuis la circonference jusques au point du milieu.

Des douleurs que le malade ressent dans un membre qu'il n'a plus.

Presque tous ceux à qui on a coupé un bras ou une jambe, se plaignent de sentir de la douleur à la partie qu'ils n'ont plus; tantôt ils disent que c'est le gros orteil, tantôt que c'est le petit doigt du pied qui les a empêché de dormir: J'en ay vû qui disoient que ces sortes de douleurs leur étoient plus insuportables que celles de leurs playes. Cela vient de ce que le cerveau separe sans cesse une certaine quantité d'esprits animaux qui s'écoulent par les nerfs pour servir aux fonctions du corps, & que ceux qui sont destinez pour les mouvemens & les sensations de la partie qui n'existe plus, & qui est separée des autres, ne trouvant point d'employ doivent necessairement refluer vers le cerveau. C'est ce malheureux reflux qui excite ces sentimens de douleurs, ces secousses irregulieres, & ces contractions involontaires, qui fatiguent plus les malades que la douleur causée par la playe.

Controverses sur l'usage de la vessie de porc, & d'une aiguille aprés l'amputation.

Il y en a qui blâment l'usage de la vessie de porc, disant qu'elle empêche qu'on ne s'aperçoive quand le sang s'échappe des vaisseaux, parce qu'elle le retient tout: d'autres prétendent que c'est la fin pour laquelle il s'en faut servir, parce que ce sang échapé & retenu se mêlant avec les poudres astringentes fait un mastic qui bouche les vaisseaux & empêche l'hémorragie.

Quelques Auteurs veulent qu'aprés l'amputation on passe une aiguille enfilée à travers la peau de la partie superieure du moignon, que la même aiguille

en fasse autant à la partie inferieure pour nouer ces deux bouts de fil ensemble ; qu'on fasse la même chose du côté droit au gauche, de sorte que ces fils passans en croix sur la playe tirent & approchent la peau pour empêcher que les chairs ne soient trop découvertes. Cette pratique n'est pas du goût de tous les Chirurgiens, disans que quand l'operation est bien faite, la peau, les chairs, & les os sont coupez également, que c'est une nouvelle douleur qu'on fait souffrir par ces quatre pointes d'aiguille, & que si la peau découvroit trop les chairs, un bandage convenable pourroit remédier à cet inconvenient.

Un de nos Anciens a crû rencontrer à merveille en nous proposant de faire l'amputation avec un grand couteau qu'on auroit fait rougir : il a dit que par ce moyen on feroit d'une pierre deux coups, c'est à-dire qu'on feroit l'incision, & qu'on cauteriseroit les vaisseaux : mais cette methode n'a été approuvée ni suivie de personne.

Amputer avec un couteau brûlant.

Botal decrit une autre maniere de couper une jambe ; il veut qu'on mette la jambe entre deux couperets semblables à ceux des bouchers enchassés dans deux billots de bois, la jambe étant posée sur le tranchant de celuy de dessous, il veut qu'on laisse tomber l'autre sur la jambe par le moyen d'une coulisse, & il pretend que ces deux couperets separeront les chairs & les os plus promptement que la scie : il ajoute qu'on a coupé plusieurs jambes par cette methode & que les blessez en ont été bien gueris sans sentir dans l'operation qu'une trés-legere douleur.

Maniere d'amputer avec des couperets.

Je ne vous rapporte pas ces divers sentimens pour vous exciter à les mettre en pratique ; mais seulement afin que vous soyez informez des differentes Sectes qui s'élevent dans la Chirurgie de tems en tems comme dans toutes les autres Pro-

fessions : & je vais finir cet article par le recit de ce qui se passa aux Invalides il y a vingt ans au sujet d'une cuisse coupée.

D'une experience de Rabel.

Le nommé Rabel dont je vous ay deja parlé, vint proposer au Roy & à M. de Louvoy une eau stiptique qu'il disoit merveilleuse & infaillible pour arrêter toutes sortes d'hemorragies ; aucun blessé dans les armées ne devoit plus mourir par des pertes de sang avec cette eau, il demandoit la permission d'en faire des experiences pour convaincre tout le monde de la bonté de son remede : & il persecuta tant Monsieur de Louvoy qu'il obtint son consentement pour en faire l'épreuve sur un soldat des Invalides à qui l'on devoit couper la cuisse, M. Duchesne premier Medecin des Princes fut present avec plusieurs autres Medecins & Chirurgiens à l'amputation que fit le Chirurgien de la Maison. On livra le malade à Rabel qui avoit preparé l'appareil à sa mode, il appliqua son remede de la maniere qu'il s'étoit proposé & fit tels bandages qu'il jugea nécessaires pour arrêter le sang ; mais à peine eut-il fini qu'on vit le sang percer toutes les bandes. Il fut obligé de défaire cet appareil pour en mettre un autre, il doubla la doze de son eau, il fit de son mieux pour tamponer la partie ; mais le sang continuant toujours à s'échaper, le malade mourut entre ses mains, & en presence de tous les assistans. On fit au Roy & à Monsieur de Louvois le raport de ce qui s'étoit passé, & il fut défendu à Rabel sous de rigoureuses peines de se servir davantage de son eau.

Quand le Chirurgien a été obligé de couper une jambe ou une cuisse pour sauver la vie à un blessé, quoy qu'il l'ait parfaitement bien gueri, cet homme ne laisse pas que de se trouver dans l'impuissance de marcher par la privation d'une partie qui luy étoit nécessaire pour faire cette action : il ne suffit

donc pas alors au Chirurgien de l'avoir tiré du tombeau, il faut encore que par ſon induſtrie il ajoute un organe ſemblable en compoſition & en uſage à celuy qui manque.

Cette operation eſt rangée ſous la quatriéme & derniere eſpece des operations de Chirurgie qu'on appelle prothêſe, ou *proſtaſis*, qui eſt derivé de *pros* qui ſignifie *devant*, & de *titein* qui veut dire *mettre*, parceque par le moyen de cette operation on met & ajoute au corps un inſtrument à la place de quelque partie qu'il a perdue: on tire deux utilitez de cette addition, la premiere pour l'ornement comme quand on met un œil ou dês dens artificielles la ſeconde pour la neceſſité, comme quand on ajoute un bras ou une jambe de bois; c'eſt particulierement cette derniere prothéſe qui eſt neceſſaire, puiſque ſans ſon ſecours l'homme ne pourroit point agir. De la prothéſe.

Chacun ſçait comment doit étre faite une jambe de bois pour marcher, les dernieres guerres ont reduit pluſieurs perſonnes dans la neceſſité d'en porter. Je vous dirai ſeulement qu'elle doit être proportionnée à la grandeur de l'autre jambe, que ſa partie ſuperieure doit être creuſée pour embraſſer le bas de la cuiſſe, qu'il y doit avoir des rubans pour la lier & l'aſſurer à la cuiſſe, qu'il faut qu'elle ſoit garnie d'un couſſinet à l'endroit où poſe le genou, pour éviter qu'il ne ſoit bleſſé par la dureté du bois, qui ne doit point être caſſant, mais ferme & liant pour la ſureté de celuy qui la porte.

Quand on veut un peu en corriger la difformité on en fait tailler une par un ſculpteur de la même figure que l'autre, obſervant la même grandeur & groſſeur à laquelle on met une bas & un ſoulier comme à l'autre, & ſi elle montoit juſques à la cuiſſe le genou ayant été coupé, on pourroit la faire ployer quand on eſt aſſis, en ôtant une virole, & la remet- De la jambe de bois & de ſon uſage.

tant quand on voudroit ſortir. Uu Officier d'armée, s'étoit tellement habitué avec ſa jambe de bois qu'il montoit à cheval, & ſe trouvoit dans toutes les occaſions les plus perilleuſes : il reçut un coup de mouſquet qui luy caſſa ſa jambe de bois, il s'écria à l'ennemi qu'il étoit pris pour dupe, parce qu'il en avoit une autre dans ſa valiſe.

D'un bras artificiel.

Depuis un an ou deux le R. P. Sebaſtien Religieux Carme qui eſt un des Academiciens honoraires de l'Academie des Sciences a preſenté un bras artificiel de ſon invention fait de fer blanc, & rempli de pluſieurs reſſorts par le moyen des quels il promet qu'étant attaché au moignon, on pourra conduire un cheval, écrire, & faire toutes les mêmes actions comme ſi l'on avoit ſa main naturelle: il aſſure que les mouvemens ſeuls du moignon faiſant agir les reſſorts, on fera mouvoir le poignet & les doigts de la maniere qu'on voudra. Cette machine n'étoit pas encore dans ſa perfection quand il l'a preſentée : ſi elle réüſſit comme il l'a promis, les manchots ne pourront aſſez luy donner de louanges.



FIG. XLVIII. POUR L'OPERATION DES VARICES.




ON entend par le mot de varices des veines dilatées qui demandent une operation pour les guerir, qu'on appelle *kirſotomie*, qui eſt derivé de *kirſos*, qui ſignifie *varice*, & de *temnin*, qui veut dire *couper*, parce qu'elle conſiſte dans une ouverture qu'on fait à ces varices ou veines dilatées & gonflées. De l'operationpourles varices.

Les Auteurs donnent deux cauſes aux varices: l'une interne, quand le ſang devenu trop groſſier Deux cauſes de ce mal.

par une consistance épaisse qu'il a acquise, ne pouvant pas couler dans les veines, s'y arrête dans quelqu'un de leurs rameaux, où se coagulant, il empêche celuy qui le suit de passer, & qui le poussant continuellement pour se faire passage, oblige la veine de se dilater. L'autre cause externe est, quand par quelque action violente ou par de grands efforts le sang a fait étendre les membranes d'une veine, & les contraint de former un petit sac où il peut sejourner avec liberté. Si elles étoient aussi fréquentes aux hommes qu'aux femmes, & si nous ne remarquions pas que nous n'en trouvons qu'aux cuisses & aux jambes de celles qui ont eû des enfans, nous admettrions ces deux causes. Mais comme les varices sont des suites de la grossesse, il ne faut point leur chercher d'autres causes que la tumeur que fait la matrice lors qu'elle contient un enfant, qui pesant sur les veines iliaques empêche que le sang qui remonte des parties inferieures, ne puisse entrer dans la veine cave.

*Valvules fréquentes aux veines des cuisses.*

Il y a dans les veines des cuisses & des jambes beaucoup plus de valvules que dans celles des autres parties ; ce sont autant d'échelons pour aider au sang à monter, & à luy faciliter son retour vers sa source. Quand le cours de ce sang est arrêté par la grosseur de la matrice, il pese sur ces valvules, il les dilate & fait ces petites tumeurs de couleur violette qu'on voit d'espace en espace, le long des extremitez inferieures, & qu'on appelle des varices.

*Signes des varices.*

On les connoît par leur couleur qui est d'un violet brun, & en appuyant avec le doigt sur la tumeur: quand elle est faite de sang, elle disparoit, parce qu'il est poussé le long du vaisseau; mais elle revient aussitôt qu'on a levé le doigt. Elles sont toujours plus enflées le soir que le matin, parce que le sang lorsqu'on est levé, a plus de peine à remonter en ligne directe, que quand on est couché ; c'est dans

cette ſituation qu'il peut plus facilement continuer ſon cours. S'il y en a quelqu'une qui par la trop grande dilatation du ſang commence à devenir douloureuſe, ou qui par une extreme tenſion ſe ſoit crevée il faut en entreprendre la gueriſon.

La Chirurgie nous offre trois moyens pour remedier à cette ſorte d'incommodité. Le premier eſt l'application des remedes aſtringens, capables de reſſerer les membranes de la veine trop étenduës, comme la folle farine, ou celle de fêves, les poudres de bol d'Armenie, de ſang-dragon & de terre ſigillée incorporées avec le blanc d'œuf miſes deſſus ce morceau de linge A, qui fait un circulaire à la jambe, & ſera laiſſé long-tems ſans le relever; ou bien l'emplâtre des hernies qui a beaucoup d'aſtriction. Le ſecond, c'eſt le bandage qui ſe fait de deux manieres; ou avec une bande roulée B large de trois travers de doigts, & longue de trois aulnes, qu'on commence au pied par un étrier & qu'on continuë par doloires juſques au genou, ayant mis une grande compreſſe C trempée dans une eau ſtiptique D ſur les élevations des varices, afin de plus comprimer en ces endroits qu'ailleurs, l'autre maniere eſt de faire une eſpece de botine E. ou de gros linge, on de peau de chien, qui aille depuis les malleoles juſques au genou, taillée & proportionnée à la groſſeur de la jambe, où il y ait des œillets F, pour la lacer en dehors de la jambe avec un petit cordon G; ce bandage étant bien fait ſe recouvre le jour d'un bas, & ſe laiſſe la nuit ſans incommoder. Je prefere ce dernier à l'autre, parce qu'il fait une compreſſion égale; qu'il ne peut pas ſe relâcher, & qu'on n'eſt point obligé de le renouveller que quand on le veut, & qu'au premier quoique bien poſé les circonvolutions ſe dérangent toujours en ſe chauſſant ou ſe dechauſſant, ce qui oblige de le racommoder ſouvent. Le troiſiéme

3. Moyens d'y remedier.

Deux manieres de pratiquer le ſecond moyen.

moyen est l'incision qui consiste à faire une ouverture à la varice pour la desemplir : ce qu'on fait des deux manieres.

Premiere maniere de pratiquer le second moyen.

La premiére est d'ouvrir la varice avec une lancette à saigner H, de faire l'ouverture selon la longueur de la véine, & de la faire plus grande que celle d'une saignée, de vuider tout le sang que la tumeur contient, & s'il y en a de grumelé de le faire sortir; de mettre un astringent sur la partie, ou bien une petite plaque de plomb I, de la bien bander, & de la laisser long-tems sans y toucher : c'ést-à-dire pendant quelques mois, si le malade n'en est point incommodé.

Seconde maniere aujourd'huy peu pratiquée.

La seconde maniere est fort ancienne; mais peu pratiquée : c'est de marquer avec de l'ancre K la peau qui est sur la varice, & de la marquer de la longueur de trois travers de doigts, de soulever ensuite cette peau en la pinçant, d'en tenir un côté & de faire tenir l'autre par un serviteur, puis avec ce bistouri L de couper la peau à l'endroit marqué, & l'ayant relâchée de dissequer avec un scalpel M, ou un déchaussoir N le vaisseau variqueux, de passer par dessous une aiguille O enfilée de deux fils PP, de couper ces fils proche l'aiguille, & d'en couler un au dessus de la varice, & l'autre au dessous, de lier ces deux fils à un bon poulce l'un de l'autre pour avoir la liberté de couper la veine entre les deux fils avec ces ciseaux Q, ou de la laisser si on le juge à propos. On panse cette playe comme les autres en y mettant un petit plumaceau R couvert d'un defensif le premier jour; puis l'emplâtre S, la compresse T, & le bandage V à deux chefs, pour mieux comprimer : on procure la supuration avec un digestif, on attend la chute des deux fils, & on mondifie, incarne, & cicatrise la playe.

Je m'étonne de ce que nos Anciens ne nous ont

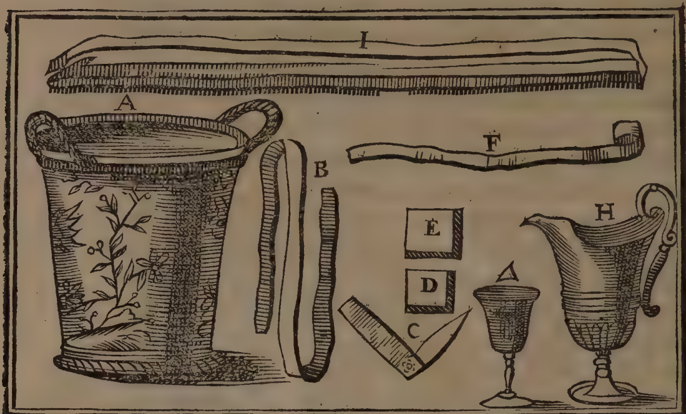
pas ordonné le cautére actuel pour barrer ces veines comme on fait aux chevaux, & qu'ils se soient contentez de conseiller de nous servir du cautére potentiel, car ils veulent qu'on en mette une grosse pierre sur la varice, que l'escarre étant tombée, on procure la generation d'une bonne chair qui remplisse le vuide ou le sac de la varice; ils disent que c'est un moyen sûr de la guerir.

De tous ces moyens le meilleur est le bandage en forme de bottine : quand méme on auroit beaucoup de confiance aux astringens, & qu'on voudroit s'en servir, ils feroient peu d'effet s'ils n'étoient pas appuyez du bandage, & de plus une jambe seroit toute parsemée de varices, que le bandage bien fait les contiendroit également, & même luy seul peut les guerir sans avoir besoin d'aucun autre secours. Choix de ces moyens.

Mais si une varice est telle qu'on ne puisse se dispenser d'en faire l'ouverture, je conseille de la faire simplement avec la lancette, & non pas par cette cruelle & douloureuse operation enseignée & pratiquée par nos Anciens. La simple incision conserve l'usage de la veine, elle peut, l'ouverture refermée, redonner au sang son chemin ordinaire : mais par l'ancienne maniere, les ligatures coupant la veine c'est un canal de retranché au sang qui a besoin de toutes ses routes pour retourner à sa source, & les suites de ce retranchement ne peuvent devenir que fâcheuses. La lancette est plus commode pour ouvrir le vaisseau.



FIG. XLIX. POUR LA SAIGNE'E DU PIED.




SAIGNE'E DU PIED DIFFERENTE DE CELLE DU BRAS.

J'Ay tâché de vous inſtruire hier de tout ce qui regarde la ſaignée en général. Je vous ay montré comment il falloit faire celle du bras : ſi je ne vous ay point parlé de celle du pied, & ſi j'ay attendu à le faire aujourd'huy, deux raiſons m'y ont obligé ; l'une, c'eſt qu'elle ſe fait ſur une partie qui devoit être le ſujet des operations de ce jour, & l'autre c'eſt qu'elle eſt accompagnée de circonſtances differentes de celle du bras qui demandoient qu'on en fiſt un article ſeparé.

La premiere choſe en quoy ces ſaignées different l'une de l'autre, c'eſt ſur le tems de les faire, celle du bras ſe doit faire le matin, & celle du pied le ſoir ; la premiere demande du repos, & l'autre de l'action avant que de les faire. Cela ſe doit entendre quand on eſt le maître de choiſir le tems, car dans une neceſſité preſſante les unes & les autres ſe font dans toutes les heures de la journée. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on choiſit le matin pour la ſaignée du bras, elle en eſt meilleure, parce que le ſang ayant circulé librement pendant la nuit,

les

les veines s'enflent mieux, & le sang sort avec plus de vivacité quand la veine est ouverte. Il est encore plus à propos de la faire dans le lit, que levé, parce que la chaleur du lit contribue à la mieux faire qu'aprés s'être refroidi en se levant : mais au contraire pour celle du pied il faut marcher, afin que le sang descendant enbas puisse faire paroître les veines en les grossissant, & qu'il puisse sortir avec plus d'abondance qu'il ne feroit si on s'étoit reposé. L'experience journaliere prouve ce que je dis, & tout le monde en se déchaussant les soirs trouve les veines de ses pieds plus enflées qu'elles n'étoient le matin quand on s'est levé. Electiõ des heures pour ces saignées.

Ces saignées sont encore differentes sur la maniere de les faire ; on saigne le pied dans l'eau chaude, ce qu'on ne pratique pas au bras, c'est pour en faire gonfler les veines qui étant plus éloignées du cœur sont moins grosses que celles du bras : il en est de même que des branches des arbres, qui sont plus grosses plus elles sont proches du tronc, & qui diminuent à mesure qu'elles s'en éloignent, c'est pourquoy on se sert d'eau chaude au pied pour supléer à la petitesse des veines & à leur éloignement du cœur.

Aussi-tôt qu'on est entré dans la chambre du malade, il faut ordonner qu'on fasse chauffer de l'eau en cas qu'on n'ait pas eu la précaution de le faire avant l'arrivée du Chirurgien : pendant qu'elle chauffe il faut préparer un autre vaisseau, pour faire la saignée, dans lequel on met une serviette pour la propreté afin que les pieds ne touchent point le vaisseau qui est ordinairement de bois ou de cuivre comme un sceau ou un chaudron ; & pour plus grande propreté il faut mettre une autre serviete sur le vaisseau pour passer l'eau en la versant afin d'en separer les ordures qui pourroient être tombées de la cheminée en la chauffant. Il ne faut point Circõstance pour la saignée du pied

faire la saignée dans le même chaudron qui aura chauffé l'eau, parce qu'ayant été sur le feu il brûleroit les pieds ou les jambes du malade. Les vaisseaux les plus commodes sont ces sceaux de fayance A dont les Dames se servent pour se laver les pieds ; outre qu'ils sont trés propres & qu'il n'est point besoin d'y mettre de serviette, c'est qu'étant profonds les jambes trempent dans l'eau jusques à la jarretiere.

Pourquoi l'on fait mettre dans l'eau chaude les deux pieds du malade.

L'eau étant versée avant que de l'approcher du malade le Chirurgien doit voir si elle est de bonne chaleur, observant qu'elle soit un peu plus chaude qu'il ne la faut, parce qu'elle a quelquefois le loisir de refroidir avant que le malade ait mis les pieds dedans, & avec un peu d'eau froide il la met dans le degré de chaleur qui convient. Quoyqu'on ne saigne qu'un pied il faut faire mettre les deux pieds dans l'eau pour trois raisons : la premiere c'est qu'il est plus commode au malade d'y avoir les deux pieds qu'un seul ; la seconde c'est que le sang se porte plus volontiers vers les extremitez inferieures quand elles sont toutes les deux échauffées que quand il n'y en a qu'une ; & la troisiéme c'est que si le Chirurgien trouvoit un pied trop difficile, l'autre est tout prêt pour le prendre, & ainsi il peut choisir celuy qu'il trouve le plus facile, sans être obligé de faire remettre l'autre dans l'eau & d'attendre qu'il soit échauffé.

C'est un abus de croire qu'il faille plûtôt saigner d'un pied que de l'autre dans de certaines maladies. La grosse artére qui reçoit le sang du cœur pour l'envoyer à toute la machine se divise au dessus de l'os sacrum en deux grosses branches qui vont dans les cuisses, de là dans les jambes, de sorte que le sang de l'une & celuy de l'autre venant de la même source, il est indifferent de quel pied on le tire. C'est pourquoy quand le malade demande au Medecin qui ordonne la saignée, de quel pied

on la fera, il doit lui répondre de celui que le Chirurgien voudra, parce que si le pied qu'il prescrit se trouve si difficile qu'il soit impossible de le saigner; le malade ne veut point consentir qu'on prenne l'autre, ou s'il y consent par les raisons que lui donne le Chirurgien ce n'est qu'avec peine, & s'il ne tire pas de cette saignée tous les avantages qu'il s'étoit proposé il en attribue la cause à ce changement; & quelquefois étant obligé de la faire au pied qui a été ordonné on ne la fait pas si bonne & si copieuse, parce que les veines y sont trop petites, au lieu que si on avoit laissé la liberté au Chirurgien de la faire à l'autre dont les veines sont peut-être plus grosses, il y auroit fait une saignée plus agréable au malade.

Les pieds du malade étant dans l'eau, il faut les laisser un espace de tems pour les échauffer, & pendant ce tems il faut dire à quelqu'un d'en faire chauffer d'autre dans un coquemart ou un poëlon, afin d'en avoir toujours de toute chaude en cas qu'on fût trop long-tems à chercher la veine, ou pour la rechauffer quand le malade trop délicat n'aura pas voulu d'abord la souffrir autant chaude qu'elle doit être pour gonfler la veine. Le Chirurgien se fait donner un siége pour s'asseoir vis-à-vis le malade, & ayant mis une nappe ployée en plusieurs doubles sur ses genoux, il frotte les jambes du malade en enbas pour faciliter la descente du sang vers le pied. Précautions à prendre.

Lorsque le Chirurgien croit les veines suffisamment gonflées il fait sortir de l'eau le pied qu'il croit devoir saigner; & l'ayant mis sur son genou gauche si c'est le pied droit, ou sur son genou droit si c'est le gauche, il l'essuye avec la nape qui est sur lui, & ensuite il pose la ligature B à deux travers de doigts au dessus des malleoles qu'il ne serre que médiocrement; il en fait deux tours comme au bras

& la noue d'un nœud coulant vers la malleole externe, puis ayant touché pour connoître si les veines répondent, il remet le pied dans l'eau pour l'y laisser encore quelque tems.

De la ligature. Je vous ai dit en vous montrant la saignée du bras que la ligature devoit être de drap, mais pour celle du pied il faut qu'elle soit d'un tissu de fil ou de soye écarlate, parce que le drap étant mouillé se relâche; ce que le tissu ne fait point, & qu'une ligature de drap; quand on est obligé de beaucoup serrer, ne manque point de se casser, ce qui embarasse & retarde la saignée quand il faut chercher une autre ligature. Pendant que le pied est dans l'eau cette seconde fois les veines achevent de se gonfler, & pendant ce tems le Chirurgien prend dans son étuy une lancette C qu'il ouvre & qu'il met à sa bouche comme à la saignée du bras.

Choix de la veine. Il prend le pied qu'il remet sur son genou & dont il serre la ligature plus fortement pour tenir la peau & la veine plus sujettes : & ayant pris sur la lumiere les mêmes précautions que j'ai dit ailleurs il la pose à son point de vûë ou en dehors ou en dedans du pied comme elle lui convient, & aprés avoir examiné les veines il se determine par celle qui est la plus apparente & qui lui répond le mieux qui est ordinairement celle qu'on appelle la saphêne, qu'il ouvre ou au dessus ou au dessous de la malleole sans trop enfoncer, de crainte de piquer le perioste qui n'en est pas beaucoup éloigné.

Marques de la quãtité de sang. La veine ouverte on fait remettre le pied dans l'eau. Si on croit la ligature trop serrée on la lâche un peu, mais si le sang sorti pousse bien en arcade on n'y touche point, parce que c'est une preuve qu'elle n'est point trop serrée : on laisse sortir la quantité de sang ordonnée, on en juge par le tems qu'il y a qu'il sort, par la couleur de l'eau plus ou moins rouge, & par la teinture que le coin d'une serviette

trempée dans cette eau en reçoit. Sur la fin de la ſaignée on voit nager dans l'eau de petits tourbillons blancs ; ce ſont les fibres du ſang dont la liqueur rouge a été détrempée par l'eau, qui formant des pelotons glaireux en maniere de tourbillons nagent de côté & d'autre, & s'attachent aux jambes : Quand on les voit paroître, c'eſt un ſigne aſſuré que la quantité du ſang ſorti eſt ſuffiſante, & qu'il y en a du moins trois poilettes. Pour lors on défait la ligature pendant que le pied reſte encore dans l'eau où on le tient quelques momens pour laiſſer dégorger la veine.

Conduite aprés la ſaignée.

Le pied enſuite retiré de l'eau & eſſuyé, on met ſur l'ouverture une petite compreſſe quarrée un peu épaiſſe E, & avec une bande F, un peu plus longue que pour le bras, on en fait un bandage qu'on appelle l'eſtrier, parce qu'il en a la figure, & tel qu'il eſt repréſenté dans la ſeptiéme planche de la premiere Démonſtration marqué G. On eſſuye l'autre pied, & on remet au lit le malade à qui on fait donner un verre d'eau A immédiatement aprés la ſaignée.

Imagination ſur la ſimpathie.

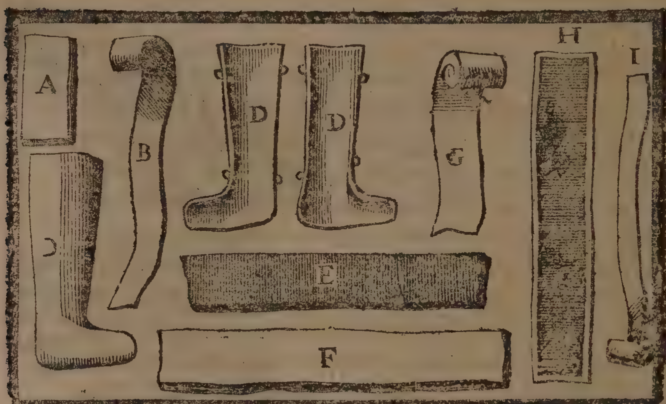
On doit garder le ſang, afin que le Médecin venant faire ſa viſite puiſſe juger de ſa qualité & de la quantité qu'on en a tirée. Aux perſonnes qui ont de la foi pour la Sympathie, on peut verſer une aiguére d'eau froide H, dans leur ſang ; ſi le ſang qui reſte dans les veines peut être échauffé en mêlant avec de l'eau chaude celui qu'on a tiré, par la même raiſon il peut être rafraîchi en verſant de l'eau froide ſur ce même ſang : il eſt facile de les contenter là-deſſus ; & c'eſt guérir leur imagination à peu de frais, enſuite avec la ſerviette on eſſuye la lancette, & on ſe retire.

Avis ſur cette ſaignée.

Je finis l'article de la ſaignée du pied en avertiſſant le jeune Chirurgien de n'en point faire aux filles & aux femmes que par le conſeil du Méde-

cin. Il y en a qui feignant une suppression de leurs ordinaires ou quelque autre maladie, envoyent querir un Chirurgien pour les saigner du pied dans le dessein de se faire avorter. Mais il ne faut pas que le Chirurgien donne dans ce piége, & que par trop de bonne foi il fasse ce qu'on exige de lui : il en est arrivé des affaires cruelles à des Chirurgiens qu'on a voulu, quoique innocens, rendre coupables du crime de certaines filles qui avortoient après de semblables saignées, c'est pourquoi dans les cas soupçonneux, il n'en doit jamais faire qu'il ne soit muni d'une ordonnance du Médecin.

## Fig. L. POUR LES PIEDS CONTREFAITS.




Pour les pieds contrefaits, & de l'entorse.

Divers noms latins des pieds tournés

ON voit des gens qui ont les pieds mal tournez & contrefaits; ce défaut ne cause pas seulement de la difformité; mais il incommode encore beaucoup en marchant. Les uns les ont tournez en dehors & s'appellent en latin *valgi*, les autres en dedans, & se nomment *vari*, le vulgaire les connoît sous le nom de *pieds-bots*.

Ces sortes de tournures de pieds viennent de trois choses, ou de naissance cōme quand un enfant

vient au monde les pieds mal figurés, ou d'accident comme par une luxation, un coup ou un dépôt d'humeurs qui aura formé une Anchiloſe, ou d'habitude comme quand un enfant s'accoutume à tourner les pieds en dedans. Lorſque ces mauvaiſes diſpoſitions viennent de naiſſance elles ſont difficiles à guérir; mais quand elles ſont cauſées par une méchante habitude qu'aura contracté l'enfant on peut y remedier, en mettant un petit carton A, pour redreſſer le pied qu'on ſoutient d'une petite bande B un peu ſerrée, & par les ſoins que doit prendre la nourrice en remuant l'enfant de lui mettre les pieds dans une bonne figure, & de les y tenir par les bandes qu'elle ſerrera plus à l'endroit des pieds qu'ailleurs : au lieu que quand il eſt mal fabriqué dès la premiére conformation, (comme il eſt arrivé à un de mes parens, dont la mere groſſe de lui avoit regardé attentivement un gueux qui avoit le pied tout à fait tourné en dedans, car il naquit avec un pied fait comme celui du gueux,) alors on employa toutes ſortes de moyens ſans pouvoir corriger ce défaut; & aujourd'hui que le parent dont je viens de parler à trente ans ſont pied eſt comme il l'a apporté au monde.

Cauſes de la mauvaiſe tournure des pieds.

Remedes quand ce défaut vient de naiſſance.

Quand un pied a perdu ſa figure naturelle par quelque accident, comme une luxation, une playe de feu qui en aura briſé les os, ou une anchiloſe cauſée par une humeur glaireuſe deſſechée qui prive de leurs mouvemens ordinaires les os qui les compoſent, c'eſt au Chirurgien à bien examiner l'embaras qu'il y trouve & à ſe ſervir de remedes capables d'amolir les ligamens & les cicatrices qui ſont cauſes de cette méchante conformation; comme ſont les fomentations fréquentes de boüillons de tripes, les frictions oleagineuſes & les cataplaſmes faits avec les herbes & les racines émolientes & mucilagineuſes comme les guimauves, le

Ou d'un accidét

fenu-grec, la graine de lin cuite avec le beure frais ou l'huile de lis. Pendant l'uſage de ces remedes on fait tous les jours une douce violence au pied pour le mouvoir & le tourner, & on met de forts cartons, des attelles de bois, ou de petites platines de fer qu'on ſerre avec une bande pour le tenir dans l'état où on a deſſein de l'amener.

Uſage des bottines.

Si par ces moyens on croit ne pouvoir pas obtenir ce qu'on ſouhaite, on a recours aux machines qui ſont des bottines de cuir ou de fer C, qu'on fait faire proportionnées à la diſpoſition du pied qu'on veut redreſſer, mais comme il arrive ſouvent que dans les bottines toutes d'une piece, on a de la peine à faire entrer le pied mal figuré, ou que quand il y eſt, il peut n'être pas comprimé également ni ſuffiſamment pour le remettre dans ſa premiere figure, il faut pour lors les faire faire de deux piéces DD, & ſemblables à ces étuys dans leſquels on enferme quelque piéce d'argenterie façonnée, & d'inégale groſſeur dans ſon étendue, à laquelle on proportionne ces étuys qui ſe diviſent par la moitié ſuivant leur longueur, & qu'on ferme avec de petits crochets : on enchaſſe le pied dans une des moitiés, & mettant enſuite l'autre retenue par des crochets, le pied ſe trouve emboité de maniere qu'il eſt contraint de reprendre dans la ſuite du tems ſa figure naturelle. Enfin ſi les calloſitez & les contractions des ligamens ne cedent point à ces rémedes & à ces machines, il faut envoyer les malades ou à Bourbone ou à Barrege dont les boues des eaux ont une vertu balſamique qui peut rendre le mouvement à ces parties, & dont on a vû de bons effets ſur pluſieurs Officiers d'armée qui après de grandes bleſſures dans les articles en ſont revenus au moins ſoulagez quand ils n'en ont pas pû obtenir une guériſon parfaite.

Effets des bouës de certaines eaux.

Il arrive ſouvent qu'on voit des enfans qui ont

les jointures plus grosses qu'elles ne doivent être ce sont des extrémitez d'os où sont les articulations, qui étant poreuses plus que le reste de l'os, & les porosités étant pleines d'un suc médulaire, ne se sont pas desséchées aussi-tôt aux uns qu'aux autres, soit par foiblesse, soit par l'imbellicité de la chaleur naturelle ; ce qui fait que ces jointures demeurent grosses jusques à ce que la chaleur ait pris le dessus, qu'elle ait ossifié ces parties, & qu'elle leur ait donné le dégré de dureté qu'elles doivent avoir : la nature de ces os est pour lors semblable à celles des os du jarret d'un veau, qu'on trouve pleins d'un suc moelleux, & tellemment tendres & porreux qu'ils s'écrasent aisément sous la dent, c'est pourquoi il ne faut pas être surpris si ceux de certains enfans qui sont ainsi tendres sont plus tardifs à acquérir leur solidité naturelle.

De la grosseur des articles.

On voit encore des enfans dont les os des cuisses & des jambes se courbent & prennent la figure d'un arc: quand cela arrive, c'est la faute des meres & des nourrices qui par l'empressement de voir leurs enfans marcher de bonne heure font soûtenir par ces parties toute la masse du corps en les chargeant d'un poids plus pesant que leur force ne leur permet de porter, & qui contraint les os des jambes & des cuisses de ployer sous le fais & de se cambrer peu à peu, quand on s'obstine à les vouloir faire marcher avant que d'en avoir la force, & on remarque que ces pauvres enfans cherchent à appuyer leurs genoux l'un contre l'autre pour se pouvoir soutenir, ce qui leur rend les jambes mal tournées pour toute leur vie.

Des os qui se courbent.

Quand un enfant est noué, pour parler le langage vulgaire, & quand on apperçoit de la courbure à ces os, il n'y a point d'opération à faire, il faut tenir l'enfant couché ou assis dans une chaise & ne le point obliger à marcher; il faut attendre que

ces jointures ayent pris leur état naturel, & que ces os soient parvenus dans une ossification parfaite : c'est le tems avec le secours de la chaleur naturelle qui fait l'un & l'autre. C'est pourquoi il ne faut point avoir d'impatience sur le marcher de l'enfant avant que ces os soient perfectionnez & qu'ils ayent assez de force pour porter le poids du corps, car il ne faut pas leur demander plus qu'ils ne peuvent.

Définition de l'entorse.

L'Entorse est un effort qui se fait dans l'articulation du pied par une extension violente & douloureuse des ligamens qui l'attachent aux os de la jambe.

Il y en a deux sortes, l'une quand ce sont les ligamens de la malleole externe qui ont souffert, & l'autre quand ce sont ceux de la malleole interne : la premiere se fait quand le pied s'est tourné en dehors ; celle-ci ne se fait que rarement, mais l'autre arrive trés-souvent.

Ses causes.

L'une & l'autre sont causées par des faux pas qu'on fait en marchant, en courant, ou en sautant, si le pied ne trouve pas un terrain égal il panche & se courbe du côté de la pente du terrain, comme il arriva à Bordeaux à un Officier des Cent-Suisses du Roi ; qui voulant sauter d'une barque sur le Port trouva un pavé inégal & panché qui lui fis une entorse des plus furieuses que j'aye jamais vûes ; la pesanteur de son corps qui est des plus puissans, contribua à la rendre plus grande, il se fit une extravasion de sang dans tout le pied & toute la jambe, ce qui m'obligea de le saigner cinq fois, j'apprehendai même la mortification par l'engorgement qui étoit dans toute la jambe : il fut obligé de demeurer à Bordeaux, & ne nous vint rejoindre qu'à Toulouze.

Il y en a qui pour premier appareil font mettre le pied dans un sceau d'eau de puits bien froide, ils prétendent qu'il n'y a point de repercussifs plus puissans, & que la froideur de l'eau resserre les ligamens trop allongez & empêche la fluxion sur la partie : d'autres conseillent, comme un remede infaillible, de prendre un harang salé, de le piler dans un mortier & de le mettre sur l'entorse en cataplasme. Pour moi je me sers d'un petit défensif fait avec le blanc d'œufs, l'huile rosat & la poudre d'alum, que je mets sur un linge E, les deux premiers jours avec une compresse F, & un bandage G, un peu serré.

Des remedes qu'on y fait.

Le troisiéme jour je fais un vin aromatique & astringent avec le gros vin, les roses, l'absinte, le romarin, l'écorce de grenades, les noix de Galles, l'alum & le sel commun. Je fomente le pied avec ce vin bien chaud, & je mets dessus une compresse trempée dans ce même vin avec un bandage que je serre encore plus que le premier jour.

L'application de la compresse & du bandage contribue autant à la guérison de l'entorse que les remedes, c'est pourquoi il la faut faire avec méthode. La compresse doit être en quatre doubles, large de quatre travers de doigt & longue d'une demie aulne, on la pose par son milieu sous la plante du pied, les deux chefs viennent se croiser sur le coude du pied; & vont finir chacun par un circulaire qui embrasse les malleoles. La bande doit être large de deux travers de doigts & longue de deux aulnes, on pose le premier chef à l'opposite de l'entorse, afin qu'ayant passé sous le pied elle le releve & le tienne dans une situation droite ; on continue les circonvolutions qui se croisent toutes sur le coude du pied, on finit par un circulaire au-dessus des malleoles, & afin que le bandage soit fait avec élegance il doit représenter un spica sur le pied rajusté.

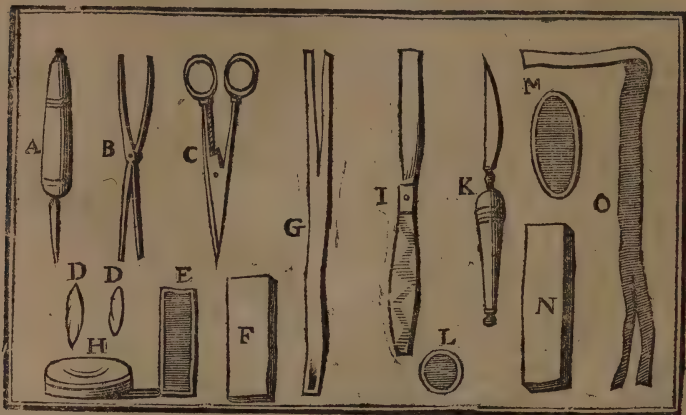
Utilité de la compresse & du bandage.

Maniere de les appliquer.

Quand on s'eſt ſervi de ce vin pendant dix ou douze jours, on met deſſus un ciroine aſtringent H, étendu ſur un morceau de cuir, on met par deſſus une ſimple bande I, moins longue & moins large que la premiere, avec laquelle on fait les mêmes circonvolutions & dont on coud le dernier chef afin de la laiſſer juſqu'à ce que le malade ſente que ſon pied n'a plus beſoin d'être bandé.

Ce tems ne vient pas toûjours auſſi-tôt qu'on le ſoûhaiteroit, car quand l'entorſe a été grande on s'en reſſent quelquefois des années entieres, & pour peu qu'on marche ſur un terrain penchant on trouve de la diſpoſition dans ſon pied de ſe jetter du côté où il a déja été tourné, c'eſt pourquoi il faut avec attention regarder où on poſe ſon pied juſques à ce que le tems luy ait fait reprendre ſa premiere force.

FIG. LI. POUR LES DURILLONS ET LES CORS.




Excroiſſance vitieuſe de l'ongle du gros orteil.

L'ongle du gros doigt du pied croit quelquefois tellement par ſes côtez qu'il entre dans la chair & qu'en la piquant il y cauſe une douleur continuelle, ce qui fait qu'on ne peut marcher qu'avec peine : à cette chair entamée il s'y fait une ex-

croiſſance qui remonte juſques ſur le corps de l'ongle. C'eſt la coûtume de conſumer cette chair ſuperflue avec de la poudre d'alum calciné, d'y mettre des emplâtres deſſicatifs, & de tâcher d'y produire une cicatrice : mais on travaille en vain tant que les pointes de l'ongle ſubſiſtent & on ne peut point guérir qu'on n'ait ôté ces corps devenus étrangers par leur grandeur quand elle excéde celle qui leur eſt naturelle, & par la preſſion extrémement douloureuſe qu'elles font à ces parties.

Une des cauſes de cette indiſpoſitiõ.

Cette incommodité eſt encore cauſée par un pâton du ſoulier trop dur, qui preſſant le gros doigt contre la ſemelle pouſſe un des côtez de l'ongle ou tous les deux dans les chairs; c'eſt ce preſſement continuel qui les oblige de s'entamer, de croître & de faire cette indiſpoſition, qui aux yeux des autres paroît trés-legere & qui néanmoins au rapport de ceux qui en ſont affligez eſt inſurportable. Pour éviter ce petit malheur il faut porter des ſouliers dont le pâton ſoit molet & élevé, & particuliérement ceux qui ont l'ongle du gros orteil dur & épais, afin qu'il ne ſoit point trop preſſé : on remarque que les Religieux deſchauſſez ne ſont point ſujets à cette incommodité, le gros ongle n'étant point contraint par un ſoulier, a la liberté de pouſſer en dehors autant qu'il le veut.

Des opérations qu'on y fait.

Tous les remedes de la Chirurgie ne peuvent point guérir ſans l'opération, il n'y a icy que ce ſeul moyen pour y parvenir qui eſt de couper de l'ongle tout ce qui eſt entré dans la chair, On commence par faire tremper le pied dans l'eau chaude pendant quelque tems, afin d'amolir un peu l'ongle qu'on veut couper : le malade aſſis ſur un ſiege plus haut que celuy ſur lequel ſe met le Chirurgien vis-à-vis de luy avec une ſerviette ſur ſon genou, il y fait mettre le pied du malade, & avec un petit biſtouri A, en forme de ganif, il coupe en

long la partie de l'ongle qu'il croit devoir ôter ; quand il l'a ſeparée du corps de l'ongle, il la prend avec des pincettes B, & la tire avec douceur de crainte de faire trop de douleur s'il la tiroit avec violence, ſi elle étoit encore trop attachée il faudroit la ſéparer doucement avant que de la tirer dehors.

Les ciſeaux y ſont plus propres que le biſtouri

Je trouve les ciſeaux C, plus commodes que le biſtouri ; j'en ay coupé pluſieurs en mettant une des pointes des ciſeaux ſous l'ongle&l'autre deſſus, & coupant à pluſieurs fois juſqu'à ce que je fuſſe parvenu à la racine & que j'euſſe ſeparé cette partie du reſte de l'ongle que j'ôtois avec des pincettes en la tirant ſans violence.

Du panſement qu'on fait aprés.

Cette Opération quoique petite eſt trés douloureuſe, les malades ne la ſouffrent point ſans crier ; mais il ne faut point que le Chirurgien s'en allarme, il doit aller ſon chemin & la faire trés-promptement, car auſſi-tôt que la piece de l'ongle eſt ôtée la douleur finit & le malade paſſe d'un état de ſouffrance dans un autre tranquille qui lui fait oublier la douleur qu'il vient de ſouffrir. On met à l'endroit de l'ongle coupé un de ces petits bourdonnets D D, trempé dans l'eau de chaux ou quelque autre eau deſſicative, un emplâtre de ceruſe ou de minium E, une compreſſe F, & une petite bande G, dont on fait pluſieurs circonvolutions autour du doigt : on conſeille au malade de demeurer quelques jours ſans marcher pour éviter la fluxion, & on le panſe tous les jours juſqu'à ce qu'il ſoit venu une cicatrice qui rempliſſe la place de l'ongle coupé. S'il ſurvenoit quelque petite excroiſſance de chair, on la conſumeroit avec de l'alun brûlé qui eſt dans cette boëte H.

Il ne ſuffit pas d'avoir guéri le mal préſent il faut empêcher qu'il ne revienne, ce qui ne manque pas d'arriver quand l'ongle vient à repouſſer. Il y a un

moyen infaillible pour prévenir la récidive dont quelques-uns faisoient un secret c'est de ratisser l'ongle tous les mois avec un morceau de verre ; & ainsi l'émincer jusqu'à ce qu'on sente qu'il obéit au toucher : c'est un fait fondé sur la raison & sur l'experience, parce que l'ongle étant affoibli dans son milieu les deux côtez s'approchent du centre & s'éloigent ainsi des chairs, & de plus la nourriture de l'ongle est employée à reparer ce que le verre en a ôté & non pas à l'accroitre par ses côtez ce qui l'empêche de blesser les chairs voisines ; & ce qui doit encore plus obliger de se servir de ce moyen, c'est que tous ceux qui sont dans cet usage disent qu'avant que de le partiquer ils étoient contraints de tems en tems d'avoir recours à l'opération ; mais que depuis qu'ils se font ratisser les ongles ils n'en sont plus incommodez.

LEs durillons qui viennent à la plante du pied ne sont pas regardez comme maladies; mais comme de legeres incommoditez qui fatiguent dans le marcher, ce sont des corps durs semblables à de la corne qui viennent en plusieurs endroits de la plante du pied ; les Dames qui vont toujours en carosse n'en ont point, mais ceux qui marchent beaucoup y sont fort sujets, & par la même raison, qu'il en vient aux fesses de ceux qui courent la poste trés-souvent, il s'en forme aux pieds de ceux qui sont dans un exercice continuel de marcher. Des Durillons.

Quand ces durillons sont devenus épais & qu'ils se sont desseché & durcis comme de la corne, ils font de la douleur en marchant parce qu'ils meurtrissent les chairs voisines par la pesanteur du corps qui appuye dessus. Par la douleur causée par ces sortes de meurtrissures, j'en ay vû survenir des fluxions accompagnées de tumeur & rougeur, & quelquefois d'abscés, particulierement sous l'ar-

ticulation du gros doigt avec le premier os du metatarse qui est l'endroit où ces durillons se forment le plus souvent.

*De l'operation qu'on y fait.* L'opération qui leur convient est trés-facile, puisque chacun la peut faire soy même: elle ne consiste qu'à les couper avec un rasoir I, ou un petit coûteau K, fait exprés ; aprés avoir fait tremper les pieds dans l'eau tiéde ou au sortir du bain : ceux qui ne veulent point apporter tant de précautions se les coupent ou se les font couper le soir en se dechaussant, parce que dans ce tems-là le pied étant humide on le fait plus aisément que le matin lorsqu'il est desseché : il faut le couper doucement & l'enlever feuille à feuille comme font les mareschaux quand ils parent le pied d'un cheval, il faut prendre garde de ne point couper trop avant parce qu'outre la douleur que cela feroit il en pourroit arriver des suites fâcheuses, comme on ne l'a vu que trop souvent à ceux qui s'étoient coupez jusques au sang.

*Renouvellement de cette operation.* Quand on a une fois commencé à se parer les pieds il faut continuer à le faire de tems en tems, parce que ces durillons croissent & reviennent comme les ongles ; on ne peut pas le prescrire c'est selon le plus ou le moins de tems qu'ils ont été à revenir, on en est averti par la douleur qu'on commence à ressentir en marchant, laquelle augmente à mesure qu'ils durcissent, & qu'on ne fait cesser qu'en les coupant de rechef : je conseilleray toujours de se faire couper ces durillons par un garçon Chirurgien qui est dans l'habitude de manier un rasoir & un bistouri, plûtôt que de l'entreprendre soy-même, parce que se mettant dans le hazard de se blesser on s'expose temerairement aux suites cruelles qu'on en a vu arriver.

La plante du pied n'est pas seule attaquée par ces durillõs, il en vient encore aux doigts du pied qu'on appelle

appelle des cors, ceux qui en ont diſent communément qu'ils ont des cors aux pieds : ce ſont de petites duretez rondes & calleuſes dont une partie excede en dehors & l'autre eſt enracinée dans le doigt, qui font de la douleur quand elles ſont preſſées & plus dans de certains tems que dans d'autres, c'eſt ce qui fait dire que tous ceux qui en ſont incommodez ont un Almanach aux pieds qui leur marque & annonce les changemens de tems.

Des cors aux pieds.

Je viens de vous dire que les femmes qui ne marchoient gueres n'avoient point de durillons à la plante du pied : mais comme elles veulent porter des ſouliers mignons & pointus qui leur ferrent extrémement les doigts du pied, elles y ont beaucoup de cors qui leur font de la douleur & qu'elles aiment mieux endurer que de ſe reſoudre à porter un ſoulier mal fait. Les hommes qui ont voulu porter des ſouliers étroits n'en ſont pas plus exempts que les femmes; ceux qui ſont chauſſez au large ne connoiſſent pas cette incommodité qui ne vient que pour avoir eu les pieds trop ſerrez; la preuve en eſt certaine par les Religieux déchauſſez qui n'ont point de cors aux pieds,

Il y a autant de remedes pour les cors qu'il y a de perſonnes qui en ont, chacun a le ſien dont il ſe ſert par préference aux autres; on éprouve ordinairement tous ceux qu'on enſeigne, & on s'en tient à celuy qu'on croit avoir donné plus de ſoulagement : mais en general tout ce qui peut les amolir y fait du bien, parce qu'on peut les arracher ou les couper avec plus de facilité, & que c'eſt leur dureté qui cauſe de la douleur. La feuille de ſouci, de galega, ou de quelque autre plante, la cire molle, l'emplâtre de mucilage ou de diapalme L, tenus deſſus continuellement conviennent fort à l'intention qu'on a de les amolir & d'appaiſer la douleur.

Divers remedes à ces incômoditez.

Précaution quand on les veut couper.

J'ay veu des gens qui avec leurs ongles arrachoient une partie du cors, au bout de quelque tems quand il avoit repris sa premiere grosseur ils recommençoient la même chose : j'aimerois mieux le faire couper avec le petit couteau K par un Chirurgien adroit & stilé dans cette operation qui n'est pas tout à fait indiferente, car quand le cors est sur la jointure d'un des doigts, si on en coupoit trop avant on pourroit blesser le tendon extenseur des doigts, & alors il surviendroit des accidens facheux; c'est pourquoy il vaut mieux n'en pas trop couper & le faire plus souvent, que de risquer de toucher à ce tendon, ce qui seroit d'une dangereuse conséquénce. On y met l'emplâtre M, la compresse N, & la petite bande O, pendant quelques jours.

D'un tireur de cors aux pieds.

J'ay veu autrefois un homme à Paris qui se promenant toute la journée dans les rues disoit sans cesse : (je tire les cors des pieds sans mal ni douleur ;) je ne sçais point s'il exécutoit sa promesse. Mais s'il le faisoit on le payoit bien mal; car il étoit très-mal vêtu & paroissoit fort gueux. Je crois qu'on pouvoit mettre cet homme au rang des arracheurs de dents qui promettent toujours de ne point faire de douleur quoy qu'ils soient persuadez du contraire, c'est pourquoy on dit : *Il ment comme un arracheur de dents*; car s'il avoit eu le talent ou l'adresse d'ôter les cors sans douleur, comme il le disoit, il auroit dû aller en carosse.

PUisque nous en sommes à ces grands faiseurs de promesses, je vais en finissant cette Démonstration, vous dire quelque chose de ceux qui ont paru sur les rangs depuis quelque tems, outre ceux dont je vous ay parlé dans le cours de ces Démonstrations, il y en a encore dix ou douze dont je vais vous faire les portraits.

Caretto merite la premiere place, parce qu'il ſe faiſoit appeller Marquis. C'étoit un Italien qui aprés avoir publié un remede merveilleux de ſa façon, qu'il vendoit deux louis d'or la goute, voulut traiter Madame la Dauphine, & entreprendre Monſieur le Mareſchal de Luxemboug qu'il empêcha de ſaigner dans une inflammation de poitrine dont ce Mareſchal mourut; & parce que luy ayant donné deux onces de diacode, il calma un peu ſon agitation pendant quelques heures, on diſoit qu'il luy falloit élever une ſtatue d'or, mais la mort qui ſurvint, fit changer de langage, & luy fit perdre cette haute réputation, où l'avoit élevé un certain nombre de Courtiſans qui imprudemment s'étoient declarez ſes protecteurs.

Deux Capucins parurent qui firent dire au Roy qu'ils apportoient des Pays étrangers où ils avoient voyagé, des ſecrets inconnus aux autres hommes. Le Roy les fit loger au Louvre, & leur faiſoit donner quinze cent livres par an pour faire leurs remedes; le charme de la nouveauté leur attira tout Paris, ils diſtribuoient quantité de remedes dont on ne vit point de miracles. Quelque tems aprés ils ſe jetterent dans l'Ordre de Cluni, l'un ſe fit appeller l'Abbé Rouſſeau, qui aima mieux mourir courageuſement que de ſe laiſſer ſaigner, parce qu'il avoit pris le parti de déclamer contre la ſaignée, l'autre eſt M. l'Abbé Aignan qui paſſoit pour avoir un excellent remede contre la petite vérole qu'il dit trés-ſûr, ſoit pour empêcher qu'il ne vienne des puſtules, ou qu'on ne ſoit marqué. Son remede fut proné d'abord par pluſieurs perſonnes qui le prirent ſeulement par la crainte d'avoir la petite verole. Cependant depuis quinze mois deux perſonnes de la premiere qualité ayant eu cette maladie ſe ſont ſervis du même remede, ils ont eu un ſort aſſez different; l'un eſt M. le

De 2 Capucins empiriques.

Duc de Roquelaure qui en eſt rechappé, & l'autre M. le Prince d'Epinoy qui en eſt mort, quoiqu'ils l'ayent pris tous deux avec l'exactitude recommandée par un imprimé que cet Abbé prenoit ſoin de donner à ſes malades.

Du Medecin de bœufs, fameux pour la connoiſſance des urines.

Le Medecin de bœufs, ( c'eſt ainſi qu'on appelloit une eſpece de Medecin à Seignelay en Bourgogne ) prétendoit par l'inſpection des urines connoître toutes ſortes de maladies. Les meſſagers venoient de toutes parts lui apporter des fioles pleines d'urines ; on luy en envoyoit beaucoup de Paris avec de l'argent pour payer la conſultation : il faiſoit à chacun la réponſe comme il le jugeoit à propos ; & comme ceux qui diſent la bonne avanture en regardant dans la main, il diſoit tant de choſes, qu'il rencontroit dans quelques-unes. Il ſuffiſoit qu'il eût dit vray quelquesfois pour le croire un oracle. Je l'ay vû à Paris d'où il s'en retourna au plûtôt peu content des Pariſiens. Depuis ce voyage les urines ne marchoient plus ſi fréquenment, peu à peu elles oubliérent le chemin, & à l'exemple de Paris on n'y en envoyoit plus gueres, & quelques années après il ne fut plus mention de luy.

Le Pere Guiton, Cordelier, apprit dans un livre de Chymie à faire des remedes ; il chercha à les diſtribuer ; ſes Superieurs lui permirent de les vendre & d'en garder le profit, pourveu qu'il en fourniſt gratis à ceux du Couvent qui en auroient beſoin. Comme il ne manquoit pas d'eſprit, & qu'il étoit hardi, il ſe fit quelques amis qui luy rendirent ſervice dans le deſſein qu'il avoit d'entrer dans l'Ordre de Cluni, & peu de tems après on le vit habillé en Abbé. M. le Prince d'Iſenghen & pluſieurs autres épouvérent ſes remedes, mais on ſçait avec quel ſuccés. Il continua à faire la Medecine ſur le pavé de Paris ſous le nom de M. l'Abbé Guiton.

Un Apoticaire du Comtat d'Avignon parut il y a quelques années à Paris avec une pastille de nouvelle invention, c'étoit un secret, à ce qu'il disoit, qui devoit faire sa fortune, il n'étoit point de maladie qui ne dût ceder à l'effet de ce remede. Il obtint le privilege d'en distribuer ; il fit afficher par tout Paris, & en vendoit beaucoup dans le commencement, parce qu'il les donnoit à cinq sols piece : mais comme cette pastille étoit composée d'un peu de succre incorporé avec un grain d'arsenic, qui est le plus puissant poison que nous ayons, les effets en furent funestes à quantité de ceux qui en prirent, & d'autant plus que pour faire par exemple, mille pastilles, ils prenoit mille grains d'arsenic qu'il faisoit cuire avec autant de succre qu'il en falloit pour faire les mille pastilles. Mais le partage de cette poudre ne se faisoit pas si exactement ; qu'il n'y en eut quelques unes qui n'en fussent chargées que de très peu, & d'autres de deux grains & plus : ceux à qui étoient échuës celles qui avoient le moins de ce poison, en étoient peu incommodez ; mais ceux qui prenoient celles où il y avoit plus d'un grain d'arsenic en étoient presque empoisonnez, & trop heureux quand ils en étoient quittes pour des vomissemens jusques au sang, Ces cruels effets ont détrompé le public qui a cessé d'en acheter & d'en prendre.

Du Frere Ange.

Le Frere Ange Capucin du Couvent du Fauxbourg S. Jacques, avoit été garçon Apoticaire ; toute sa science ne consistoit que dans la composition de quelques remedes, & principalement d'un sirop qu'il appelloit mesenterique & qu'il faisoit prendre à tous ceux qui avoient recours à luy : il donnoit à ce sirop l'esprit de purger avec choix les humeurs qu'il falloit faire sortir : il avoit encore un sel végetal qu'il élevoit au dessus de

De son sirop & de son sel vegetal.

tout les remedes de la Medecine. C'étoit un bon homme qui parloit de bonne foy, car il le croyoit comme il le disoit. Avec ces deux remedes, il passoit pour habile dans son Faux-boug, de-là sa réputation se répandit dans Paris, & enfin à la Cour, où Madame la Dauphine qui étoit indisposée, le voulut voir sur le recit qn'on luy fit de la bonté de ses remedes: il ne fit point de difficulté de dire aux Medecins les drogues dont ils étoient composez, les Medecins ne s'opposerent point aussi à la résolution que Madame la Dauphine avoit prise de s'en servir. Elle en usa pendant quinze jours, & ne trouvant point de soulagement, elle fit plusieurs questions au Frere Ange, qui le déconcerterent, & elle le congédia. Enfin, il s'en retourna dans son Couvent bien chagrin de ce que Madame la Daupbine n'avoit pas eu autant de confiance en ses remedes qu'en avoient les bonnes gens de son quartier.

L'histoire de l'Abbé de Belzé.

Si mauvaise conduite.

L'Abbé de Belzé étoit un Prêtre Normand qui s'avisa de se dire Medecin: il fut introduit par M. le Mareschal de Bellefons auprés de Madame la Dauphine; il la purgea vingt-deux fois dans l'espace de deux mois, & dans le tems où il est défendu de faire des remedes aux Dames, il la traitoit à sa mode; il faisoit le Medecin & l'Apoticaire tout ensemble; il ne consultoit personne, & enfin aprés quatre mois il la laissa plus mal qu'elle n'étoit quand il l'avoit entreprise. On luy donna cinq cent pistoles avec son congé. Mademoiselle Besola & Mademoiselle Patrocle toutes deux femmes de chambre de Madame la Dauphine & ses confidentes, voulant faire leur Cour à leur maîtresse essayerent des remedes de l'Abbé de Belzé, mais elles tomberent en langueur: & eurent un devoyement continuel dont elles sont mortes l'une aprés l'autre peu de tems aprés Madame la Dauphine.

Madame la Barriere garde de femmes en couche à Paris fut propoſée à Madame la Dauphine; on fit venir cette femme, qui pendant quinze jours fit les fomentations & les autres remedes qui ſont du reſſort des gardes d'accouchées; mais ces remedes ayant plûtôt échauffé que ſoulagé, on la renvoya avec deux cent piſtoles.

Effet des remedes d'une garde de femmes en couche

Le ſieur du Cerf étoit un Medecin Empirique, au moins qui ſe diſoit tel à Paris, où avec une huile ou eſſence de gayac dont il faiſoit un ſecret, il devoit rendre les gens immortels; parce que ſoit qu'on en prît interieurement, ou qu'on s'en frotât exterieurement, il n'y avoit point de maladie qui ne dût diſparoître auſſitôt. Un des Aumôniers de Madame la Dauphine le propoſa comme un homme qui la gueriroit infailliblement. Monſeigneur voulut le voir, & aprés l'avoir entendu parler il fit dire à Madame la Dauphine qu'il ne luy conſeilloit pas de ſe ſervir de cet homme. Cependant deux mois aprés, qui étoit le jour du decés de Madame la Dauphine, on le vit paroître, & s'étant fait introduire de nouveau par le même Aumônier, aprés avoir touché le pouls & le ventre à Madame la Dauphine, il lui dit qu'il en avoit gueri de plus malades qu'Elle, & qu'avec un lavement, dans lequel il alloit mettre de ſon eſſence, il luy feroit vuider toutes les impuretez dont ſon ventre étoit farci. Il alla chez M. Riqueur préparer ce lavement: mais quand il revint pour luy faire donner. Il la trouva dans les convulſions de l'agonie, & elle mourut deux heures aprés. Il s'en retourna à Paris, en diſant hautement qu'elle ne ſeroit point morte ſi elle avoit pû prendre de ſon remede. Le public n'a pas profité long-tems de ce rare ſecret qui devoit immortaliſer les hommes; car lui-même trois mois aprés reconduiſant une perſonne, il tomba dans ſon eſcalier, & s'étant bleſſé dangereuſement il mourut peu de tems enſuite.

Autre hiſtoire d'un Empirique.

Le Medecin de Chaudrais

Le Medecin de Chaudrais a fait autant de bruit & a été autant à la mode qu'aucun autre qui l'ait précedé. Chaudrais eſt un petit hameau composé de cinq ou ſix maiſons auprés de Mante ; la s'eſt trouvé un payſan d'aſſez bon ſens qui conſeilloit aux autres de ſe ſervir tantôt d'une herbe , tantôt d'une racine ſelon les maux qu'ils avoient , & parce qu'ils ſe trouvoient bien de ſes ordonnances , ils l'honorerent du nom de Medecin , & il ne fut plus connu que ſous le nom du Medecin de Chaudrais. Sa reputation ſe répandit dans ſa Province , & vola juſques à Paris ; d'où les malades accoururent en foule à Chaudrais où on fut obligé de faire bâtir des maiſons pour ſe loger. Ceux qui n'avoient que des maladies legeres , gueriſſoient par l'uſage de ſes remedes qui ne conſiſtoient qu'en plantes pulveriſées , ou racines deſſéchées : mais les maladies rebelles & enracinées ne cedoient point à ces remedes. Ce torrent de malades a duré pendant trois ou quatre ans , il s'eſt diminué de jour en jour par le peu de ſecours qu'ils en recevoient ; & inſenſiblement le Medecin de Chaudrais eſt devenu à rien. On ne peut pas ſe plaindre de ce bon homme , il ne s'eſt point donné pour plus qu'il étoit , il n'a point été chercher les malades , il n'a point fait afficher ſes remedes , & il n'a point promis plus qu'il ne pouvoit tenir. C'étoit le public prévenu en ſa faveur qui l'avoit élevé , c'eſt le public déſabuſé qui l'abandonne aujourd'huy.

De ſa deſtinée.

D'un autre Medecin à ſecret.

Il y a environ dix ans qu'il parut à Verſailles un homme qui diſoit avoir des ſecrets particuliers ; & des purgatifs qui emportoient toutes les maladies de quelque nature qu'elles fuſſent : il trouva de la protection auprés de quelques perſonnes de la premiere qualité qui le logerent au Cheni , qui vanterent ſon merite , & qui en parlerent au Roy trés-avantageuſement. Ce commencement

heureux lui attira des pratiques qui n'eurent pas ſujet de s'en loüer par les mauvais effets que produiſirent ſes remedes. Mais ce qui le fit échouer eu peu de tems, ce fut un purgatif qu'il donna à Madame Durafort Dame d'atour de Madame, pour une douleur de rhumatiſme pour laquelle je l'avois ſaignée deux jours auparavant. Cette Dame étoit pleine, groſſe & d'une ſanté à devoir faire l'Epitaphe du monde ; ce purgatif lui cauſa une diarrhée continuelle avec des douleurs effroyables dans le ventre qui lui faiſoient couler le ſang tout pur ; elle vuida un eſpece de boyau de la longueur d'une demie aulne qui fut examiné par les Medecins & les Chirurgiens de la Cour. On jugea que c'étoit le membrane interne du rectum, & d'une partie du colon, qui s'étoit ſeparée & dechirée par la violence de ce remede ; & enfin elle mourut après avoir ſouffert comme une martyre, ce qui fit chaſſer ce diſtributeur de remedes avec défenſes de plus faire le medecin.

Mauvais ſuccès de ſon remede

Le ſieur Chambon autrefois Chirurgien de Galéres à Marſeille, enſuite Medecin en Pologne où il avoit voyagé, étant à Paris ſe mit à diſtribuer des remedes qu'il donnoit à bon marché. Mais ſoit que ce fût un coup du hazard, ou qu'effectivement des gens en euſſent été ſoulagez, il y en eut qui croyans lui avoir obligation de la vie, proneront par tout ſon merite perſonnel & l'excellence de ſon remede. Ses pratiques augmenterent, on le venoit conſulter de toutes parts, il ne pouvoit pas aller voir la moitié de ceux qui le demandoient & en moins d'un an ſon nom retentiſſoit par tout Paris. Mais peu de tems après ſa reputation diminua, il fut mis en priſon, & on ne parla plus de lui.

Hiſtoire du ſieur Chambon.

Le ſieur Bouret eſt le dernier qui ait paru ſur la Scêne : il vint il y a environ un an à Verſailles avec une compoſition de pilules qu'il diſoit mer-

Du Sr Bouret, autre Medecin experimental.

veilleuſe pour toutes ſortes de maladies. Quelques perſonnes de qualité qui en avoient pris, en publioient le merite: on en parla à Monſieur Fagon, qui répondit que ſi elles étoient auſſi bonnes qu'on diſoit, il étoit juſte que le Roy fît un préſent au ſieur Bouret, afin d'en donner la compoſition au public. Il fut même preſenté au Roy, qui lui ordonna de dire à ſon premier Medecin de quoi elles étoient compoſées, & qu'il le recompenſeroit. Mais il craignit l'examen d'un eſprit auſſi éclairé que M. le premier Medecin: il n'executa point ce que le Roy lui avoit dit, & il garda ſon ſecret. Il s'en repentit bientôt après, & dans le tems qu'il travailloit par le moyen de ſes amis à obtenir ce qu'il avoit refuſé, il tomba malade à Verſailles d'une inflammation du bas ventre; & comme il étoit fort replet; & qu'il avoit de la fiévre, on lui conſeilla de ſe faire ſaigner; il n'en voulut rien faire, ni tenter aucun autre remede que de prendre tous les jours de ſes pilules qui augmenterent tellement l'inflammation de ſes entrailles, qu'il mourut le quatriéme jour de ſa maladie, emportant avec lui ſon ſecret dans l'autre monde.

Danger où l'on s'expoſe en s'abandonnât à des Empyriques.

Ce ne ſont pas là tous ceux dont nous pourrions parler, il y en a encore pluſieurs autres dont nous ne parlons point parce qu'il faudroit rendre publiques les intrigues, & les moyens dont ils ſe ſont ſervis pour obtenir des premiers Medecins la permiſſion d'afficher, de vendre & debiter leurs remedes. Il y a eu de tout tems des Charlatans, il y en a aujourd'huy plus que jamais, & Dieu veuille que le nombre n'en augmente pas pour le ſalut du public. Mais par le recit fidéle que je viens de vous faire de ces dix ou douze perſonnes à ſecrets, on doit connoître combien il eſt dangereux de ſe livrer entre les mains de tels gens, qui tête baiſſée entreprennent tout ce

qui ſe preſente, il faut toûjours aller à la ſource: les Medecins & les Chirurgiens, qui toutes leur vie ſe ſont attachez à étudier l'homme & les maladies dont il eſt attaqué, ſont plus capables de les guerir que des gens qui n'ont aucune teinture de ces Sciences.

Il y a encore des Medecins & des Chirurgiens, qui pour avoir acquis quelque reputation dans leurs Provinces, ſe perſuadent qu'ils brilleront à Paris, ou à la Cour: ils écoutent des amis qui leur diſent, que s'il y étoient connus, ils effaceroient tout ceux qui y ſont. Dans cette confiance ils partent, & viennent ici échoüer, comme on l'a vû aſſez de fois, & comme on le voit encore aujourd'huy par quelques exemples, Je vais vous en apporter trois ou quatre par où je termineray cette journée. Mais nous ne parlerons que des morts, ou des abſens, nous laiſſerons les autres.

M. Rainſant Medecin de Reims étoit regardé comme l'Hipocrate de la Champagne, il étoit appellé & conſulté dans toutes les rencontres. Il vint à Paris où il commença à voir les malades, mais celui qui avoit été un heros dans ſa Province fut ici à peine regardé, perſonne ne ſe confioit en lui. La commiſſion de Garde des Médailles du Roy vint à vaquer, M. de Louvoy lui donna cet employ qui lui convenoit mieux & qu'il a exercé tant qu'il a vêcu; & lorſqu'il eſt mort, on avoit oublié qu'il eût jamais été Medecin. Hiſtoire de Monſieur Rainſant.

M. Pallieux fameux Medecin de Languedoc fut conſulté ſur la maladie de Monſieur le Marquis de Seignelay par un écrit qu'on lui envoya ſur la grande reputation qu'il avoit acquiſe dans cette Province. Par la réponſe qu'il fit, il rendoit la cure de cette maladie ſi aiſée, & il en fit un projet ſi facile à executer que toute la famille prit la reſolution de le faire venir pour la traiter lui-même, M. Pallieux.

& d'autant plus que les Medecins de la Cour en avoient fait un prognostic tout opposé. Il partit dans l'esperance de le guerir, & son remede pour y parvenir étoit l'usage du lait de femme qu'il lui conseilla aussi-tôt qu'il fut arrivé. M. Fagon qui eut quelques conferences avec lui, commença de lui faire le plan de la maladie telle qu'elle étoit & des questions qui ne l'embarassoient pas peu. M. Pallieux répondit seulement qu'il avoit veu de bons effets du lait de femme, & qu'il croioit qu'il en feroit de même icy; il ne s'avança pas davantage, & c'est ce qu'il fit de mieux, car il connut bien qu'il avoit affaire à des Medecins éclairez. Enfin le lait n'ayant pas réüssi, il ne dit jamais autre chose, sinon que cela manquant il ne sçavoit point d'autre remede; il demanda son congé quelques jours aprés, & l'ayant obtenu il partit le plûtôt qu'il put dans la résolution de ne plus s'exposer à une si rude épreuve.

Du Sr de Saint Donat.

Le sieur de S. Donat Chirurgien de Cisteron en Provence, où il étoit estimé & regardé comme très-habile, parut à la Cour il y a dix ou douze ans : il debuta par Madame la Maréchale de Rochefort, à qui il donna des remedes pour une espece de colique nephretique, il en donna encore à quelques autres Dames, il fut quelque tems à la mode, & il gousta le plaisir de la nouveauté : Mais ses remedes ayant échoué contre la maladie de Madame la Maréchale de Rochefort, & contre beaucoup d'autres, aprés huit mois de séjour à Paris, il s'y vit autant negligé qu'il y avoit été recherché. Il crut qu'il réüssiroit mieux à l'armée qu'auprés des Dames: il demanda à y aller : ses amis luy obtinrent le poste qu'il demandoit, & comme il n'y avoit pas un Chirurgien dans les hopitaux de l'armée qui ne le valust bien, Monf. l'Intendant de l'armée qui rend un compte fidele de ce qui s'y passe n'escrivit

Inefficacité de ses remedes.

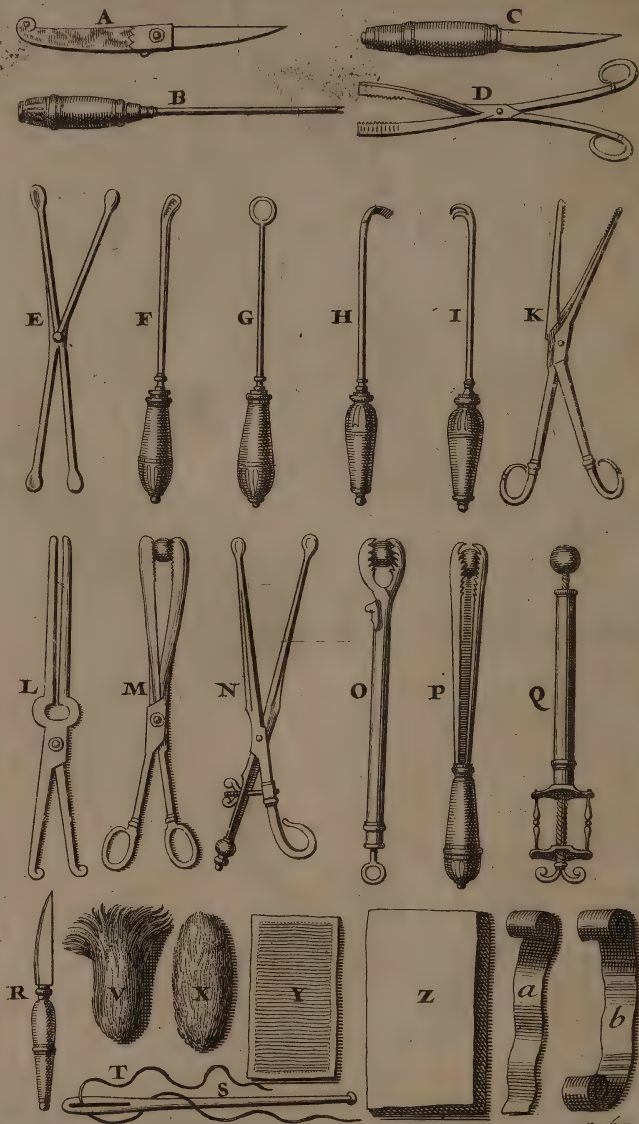
pas en sa faveur. N'étant pas content, il revint à la fin de la campagne, & prit le parti de s'en retourner à Cisteron, se plaignant du mauvais goût du siécle qui ne luy rendoit pas la justice qu'il croyoit meriter.

Le recit que vous venez d'entendre conduit à la conclusion que nous devons en tirer, qui est qu'il faut que chacun demeure chez soy, & que quand on a été assez heureux pour se distinguer des autres dans un endroit où il ne manque rien des commoditez de la vie, il faut y rester & jouir paisiblement de l'état où on se trouve placé. La Faculté de Medecine de Paris est composée de plus de cent Docteurs, tous tres-habiles, & la Compagnie de saint Cosme de plus de deux cent Maîtres Chirurgiens qui tous ont donné des marques de leur habileté par un chef-d'œuvre de vingt-cinq actes, tant sur la Théorie, que sur la Pratique qu'ils ont faits avant que d'être incorporez dans cette celebre Compagnie. Ces deux Corps fertiles en gens doctes & experimentez ont toujours surpassé tous les autres de l'Europe, & tous ceux qui par un esprit de présomption se sont voulu mesurer avec eux ont été obligez d'en reconnoître la superiorité.

*Fin de la neuviéme Démonstration.*



## LII. POUR TIRER LES CORPS ETRANGES.





# OPERATIONS DE CHIRURGIE,

## DIXIE'ME DE'MONSTRATION.

*De celles qui se pratiquent sur toutes les parties du Corps.*

## DE L'EXTRACTION des Corps étrangers.



NOus avons fait, Messieurs, dans les Démonstrations précedentes, toutes les Operations qui conviennent à chaque partie en particulier, nous allons aujourd'huy dans cette dixiéme & derniere vous montrer celles qui se font sur toutes les parties en general. On avoit coûtume de les mêler avec les Operations particulieres, mais j'ay cru plus à propos d'en faire une Démonstration séparée, parce que toutes les autres se sont trouvées suffisamment remplies : outre que cet ordre m'a paru plus instructif & plus commode pour les étudians en Chirurgie.

Multitude des Operations generales.

Les Operations générales sont en assez grand nombre pour devoir nous occuper plus d'une Démonstration; mais comme je me suis borné au nombre de dix, & que notre sujet ne se pourroit pas conserver plus long-tems je les renfermeray toutes dans celle-cy, & je n'oublieray pourtant aucune des circonstances qui leur sont essentielles.

Je vais commencer par vous montrer comment il faut tirer ce qui reste assez souvent dans le corps aprés les combats, comme des morceaux de fléches & de dards, des pointes d'épées, des bales de mousquet, des éclats de bombes & de grenades.

Extraction des armes du tems passé.

Nos premiers Chirurgiens ne nous ont parlé que de fléches, de dards & d'épées, par ce que de leur tems on ne se servoit que de ces instrumens dans les actions de guerre, c'est pourquoy il ne faut pas s'étonner s'ils ne nous ont rien dit des canons, des mousquets, des bombes & des grenades: ces instrumens leur étoient inconnus; la fureur des hommes ne les avoit pas encore inventez, & comme s'ils n'avoient pas eu assez de moyens de se tuer les uns les autres, ils ont cru avoir besoin de forger ces derniers qui exterminent la moitié des hommes.

Quoique les fléches & les dards ne soient plus en usage dans nos armées, le Chirurgien doit être instruit du moyen de les tirer, parce qu'il peut aller dans les Pays étrangers où les peuples Barbares s'en servent faute d'autres armes; & il doit sçavoir que les fers de ces instrumens restez dans une playe sont plus difficiles à retirer qu'une bale de mousquet ou un éclat de grenades, parce qu'on peut retirer ces derniers par la même playe par où ils sont entrez, & que les autres à cause de leur figure triangulaire ne peuvent sortir que par une nouvelle playe opposée à leur entrée quand ils sont placés dans des endroits qu'on ne peut ou qu'on ne doit pas dilater.

Les fléches sont envoyées de loin par le moyen d'un arc, les dards sont lancez de prés avec la main. Quand quelqu'un est blessé de l'un ou de l'autre de ces instrumens, il faut tâcher de l'arracher de l'endroit où il est enfoncé : mais par les efforts qu'on fait pour l'avoir, ou la fléche se romp, ou le fer du dard se separe du bout du bâton auquel il étoit attaché, parce que ces fers sont faits d'une maniére qu'ils ne peuvent pas ordinairement revenir par le même endroit par où ils sont entrez. C'est au Chirurgien à connoître s'il les peut avoir par la playe, & alors il la faut dilater avec le bistouri A, sans quoy il ne pourroit pas y réüssir ; ou s'il doit avoir ce corps étrange par la partie opposite, alors il faut y faire une nouvelle playe, & le pousser dehors par le moyen de cet impulsoir B, la playe étant suffisament dilatée. Quand c'est dans un bras ou dans une cuisse, il ne faut point balancer à le faire passer de part en part ; ensuite on passe dans playe un seton qui contribue à sa guerison plus promtement que si on l'avoit retiré par la playe.

Raison de dilater la playe.

Quand un dard est enfoncé dans la poitrine ou dans le ventre, il n'est pas aisé de le retirer : si le blessé se contentoit de le soutenir & d'attendre qu'il ait un Chirurgien pour le panser, en dilatant la playe il pourroit le faire sortir doucement ; mais par l'impatience du blessé qui retourne de tous côtez ce corps étrange pour l'avoir, il se fait une dilaceration dans ces parties qui fait que ces playes deviennent mortelles. Dans une repetition d'un Carousel à Versailles un garçon fut blessé d'un dard qu'on lançoit sur une Meduse : un Chirurgien dilata aussi-tôt la playe & retira le dard, il en guerit en peu de tems.

Difficulté d'extraire du dedans des cavitez.

On accuse les Sauvages d'empoisonner le fer de leurs fléches ; & on dit que dans des combats

il en y a eu qui se sont servis de balles empoisonnées : je croi les Sauvages capables de le faire ; mais je ne crois pas qu'il y ait d'autres hommes assez méchans pour pousser leur rage jusqu'à ce point. Si le Chirurgien soupçonnoit par la playe & par les accidents, qu'il y eût du poison, il faudroit donner des cordiaux & panser la playe avec un onguent fait avec la theriaque, la therebentine & l'huile de millepertuis.

Extraction d'une pointe d'épée.

Il arrive souvent que la pointe d'une épée se casse quand elle a trouvé un os qui lui a resisté. Si on peut avoir l'épée cassée, le Chirurgien se la fait representer pour juger de la quantité qui est restée : si c'est aprés un combat, il faut qu'il en juge sans ce secours. S'il sent le morceau de l'épée avec la sonde, il faut commencer par dilater la playe & avec des pincettes tâcher de le retirer ; s'il est fiché dans un os, il faut avec des pinces faites en bec de corbin le prendre & le faire sortir en droite ligne, de peur qu'il ne touche à quelque vaisseau ou à quelque nerf en le retirant : quand le corps étrange est sorti, on panse la playe selon la méthode ordinaire.

Invention de la poudre à canon

Depuis quelques siécles il est sorti des enfers un monstre habillé en moine, qui travaillant à la Chymie a trouvé une composition de salpêtre & de souffre qu'on appelle de la poudre à canon. Cette invention diabolique a fait que l'homme a fabriqué des armes à feu de toutes especes ; & non content des pistolets, des fusils & des mousquets qui ne tuent les hommes qu'un à un, il s'est avisé de forger des canons capables d'en tuer dix ou douze à la fois, & de détruire & d'abatre les remparts qu'il avoit élevé pour sa sureté: Et depuis dix ans il a encore paru à la Cour un autre moine qui a cru qu'il ne suffisoit pas d'exterminer dix hommes avec un boulet de canon ; mais qu'il falloit en tuer

au moins trente; c'est pourquoy il est venu exprés pour en produire une nouvelle fabrique composée de trois cannons joints ensemble qui chacun chargé d'un boulet tirent en même tems qu'on a mis le feu à leur Lumiére commune.

On charge les fusils, les mousquets & les carabines avec des bales de toutes sortes de calibres ou de grosseur suivant le diamettre du canon: ces bales de plomb quand le coup a été tiré de prés passent au travers du corps ou d'un bras ou d'une jambe, à moins qu'elles n'ayent trouvé quelque os qui les ait arrêtées. Mais quand elles viennent de loin, étant à la fin de leur portée elles demeurent dans les endroits du corps où elles sont entrées; c'est pour lors que le Chirurgien doit travailler à les retirer, car tant que le corps étrange sera dans la playe, il n'est pas dans son pouvoir de la guerir, parce qu'il est un obstacle à sa réünion qui est la fin qu'on se propose dans la guérison de toutes les playes.

Des balles de mousquet restées dans le corps.

Il ne faut pas néanmoins prendre à la lettre, ce que je dis, je sçay qu'il y en a qui ont gueri quoique la bale soit demeurée dans la playe; mais cela arrive si rarement, que prenant ce qui arrive le plus souvent comme une regle generale, nous pouvons dire que tous les corps étranges restez dans les playes empêchent qu'elles ne guerissent, & qu'il faut employer tous les moyens que la Chirurgie nous presente pour les avoir au plûtôt: car si on differe, la partie se tumefie, & on a beaucoup plus de peine que si on s'y étoit pris peu de tems aprés qu'on a été blessé, Il faut donc avant que de poser le premier appareil, retirer le corps étrange, à moins qu'on n'y trouve de grandes difficultez, ou que le Chirurgien n'ait pas pour lors les instrumens nécessaires.

La Chirurgie secondée des préceptes generaux

nous montre comment il faut faire sortir les corps étrangers, & elle a inventé plusieurs instrumens de differentes especes pour les retirer. Il faut que le Chirurgien soit instruit des unes & des autres; mais particuliérement ceux qui sont destinez pour les armées, & surtout dans ce tems-cy plus que dans aucun autre, où il y a tous les jours des occasions de pratiquer cette Operation, par le grand nombre de combats & des siéges où tant de genereux François exposent leur vie pour le service & la gloire du Roy. Mais quelque instruction qu'un Chirurgien ait prise dans les écoles, il en apprend encore plus dans les armées, & il faut souvent qu'il conte plus sur son genie que sur ce qu'on lui a dit, parce qu'il y a tant de playes differentes & si extraordinaires qu'il ne peut être guidé pour lors que par son bon sens & son industrie.

Le Chirurgien doit doit être inventif.

La premiere chose que le Chirurgien doit faire, c'est de s'informer de la distance qu'il y avoit entre les combatans pour juger de la profondeur de la bale; il faut aussi qu'il fasse mettre le blessé dans la même situation qu'il étoit, afin de pouvoir conduire la sonde par le même chemin que la balle a fait, il faut ensuite porter la main à la partie opposée pour voir si on ne sentira point la bale, car souvent aprés avoir traversé la partie, elle s'arête sous la peau qu'elle aura poussée seulement, n'ayant plus eu assez de force pour la percer. Si on la sent à la partie opposée à son entrée, il faut avec un bistouri C, faire sur cette bale une incision proportionnée à sa grosseur, & avec une petite tetenette D, la faire sortir. On donne à l'entrée de la playe deux petits coups de bistouri, l'un en haut & l'autre en bas pour changer sa figure en longitudinale, on passe un seton au travers de la playe, & on la panse en la maniére accoutumée.

Les choses dont il faut qu'il s'informe.

Si la balle est restée dans les chairs & qu'on la

sente avec la sonde, il faut commencer par dilater la playe, sans quoy on ne pourroit pas la faire revenir par le même chemin. Cette dilitation est encore nécessaire pour introduire l'instrument avec lequel on la doit tirer dehors. De ces instrumens il y en a de plusieurs especes qu'on appelle des tire-bales : en voici douze de differentes figures que j'ay fait graver sur la planche qui est à la tête de cette Démonstration.

Le premier est un dilatatoire E qui sert à deux fins, qui sont 1º. de dilater & d'élargir la playe, tant pour voir ce qui est au fond que pour donner lieu à quelque autre instrument de prendre & de faire sortir le corps étrange avec plus de facilité ; 2º. de servir lui-même de tire-balle, car il la peut prendre, la serrer, & la conduire dehors sans le secours d'aucun autre instrument ; avec cette difference qu'aux autres tire-bales il faut serrer les deux branches qui sont hors de la playe, & qu'à celui-ci il faut les écarter.

Divers instrumens pour l'extraction.

1. Le dilatoire.

Le second est un tirebale à cuilliére F, ainsi appellé parce qu'il en a la figure ; cet instrument a un manche afin de le tenir avec plus de fermeté, il est long pour aller jusques au corps étrange, & ayant fait entrer la bale dans sa cavité qui est un peu recourbée, on la conduit dehors en lui faisant faire ce chemin sans trop se presser.

2. Le tirebale à cuillere.

Le troisiéme est le tirebale à anneau G, qui a ce nom, parce que le bout qui va chercher la bale est rond & fait comme un anneau : c'est lui qui embrasse la balle, & qui quand on le retire l'amene dehors avec la même facilité qu'elle y est entrée.

3. à anneau.

Le quatriéme est un tirebale à crochet mousse H, qui ayant accroché la balle la conduit dehors ; il est long pour aller jusqu'à la balle, & emmanché pour s'en servir avec plus de commodité.

4. à Crochet mousse.

Le cinquiéme est un tirebale à crochet fendu I.,

5. à Crochet fendu.

dont les pointes ſont mouſſes pour ne point bleſſer de parties : il peut ſervir pour tirer & acrocher les morceaux de la chemiſe ou du vêtement que les bales font preſque toûjours entrer avec elles juſques au fond des playes.

6. Bec de corbin. Le ſixiéme eſt un inſtrument appellé bec de corbin K, dont les branches qui entrent dans la playe pour chercher le corps étrange ſont tres longues pour pouvoir s'en ſervir en toutes ſortes d'occaſions.

7. de Gruë. Le ſeptiéme eſt nommé le bec de gruë L, parce qu'il lui reſſemble : il a un reſſort pour le dilater quand il eſt entré dans la playe, afin de pouvoir charger la bale facilement & la retirer enſuite.

8. de canne. Le huitiéme s'appelle bec de canne M, ou bec large : ſes extremitez ſont dentelées, afin de tenir la bale ferme & arreſtée de ſorte qu'elle ne puiſſe pas s'échapper.

9. de canne à viſſe. Le neuviéme eſt un bec de canne à viſſe N, qui par le moyen de cette viſſe ſerre tellement la bale quand elle eſt chargée qu'il faut qu'elle ſorte avec l'inſtrument.

10. de lezard. Le dixiéme eſt appellé bec de lezard O, à cauſe de la reſſemblance qu'il a avec la tête d'un lezard ; il n'y a que ſon extremité qui s'ouvre par le moyen d'un reſſort qu'on pouſſe & qui ſe ferme en retirant le même reſſort qui eſt renfermé dans une canule creuſée dans le corps de l'inſtrument.

11. Alphonſin. L'onziéme eſt un inſtrument auquel on a donné le nom d'Alphonſin P, parce qu'il a été inventé par Alphonſe Ferrier Medecin de Naples : il eſt compoſé de trois branches qu'on ſerre par le moyen d'un anneau qui les embraſſe ; l'inſtrument ainſi ſerré eſt introduit dans la playe juſques ſur la bale, & retirant pour lors l'anneau vers le manche, ces branches s'écartent & ſaiſiſſent le corps étrange ; on repouſſe enſuite l'anneau qui en reſſerrant ces trois branches enferme ſi bien la bale

qu'elle ne peut manquer de ſortir avec l'inſtrument.

Le douziéme eſt la tariere ou tirefond Q dont la pointe eſt une petite viſſe qu'on fait entrer dans la bale en la tournant par le moïen d'un écrou conduit dans une canule qui eſt dans toute la longueur de l'inſtrument: il eſt particulier pour les bales qui ſont enchaſſées dans les os, car il ne convient pas à celles qui ſont dans les chairs, parce qu'il faut qu'elles ſoient appuyées, afin que la viſſe puiſſe faire ſon trou dans les bales. 12. La tariére.

De tous ces inſtrumens on ne peut point preſcrire celui auquel on doit donner la préference, ils ont tous leur utilité particuliére ſelon les differentes parties dont on doit tirer les bales: c'eſt au Chirurgien de faire choix de celui qui lui convient le mieux aprés avoir reconnu la nature du corps étranger & l'endroit où il eſt.

Quoique la Chirurgie ſoit fertile en inſtrumens par le grand nombre qu'elle nous en preſente, il ſe trouve néanmoins des occaſions où ils nous ſont de peu de ſecours; il faut alors que le Chirurgien en invente de nouveaux, qu'il en faſſe des modéles pour les faire faire par le coutelier, de la grandeur & de la figure qui peut être capable de tirer les bales de quelque endroit du corps où elles ſoient entrées, car il ne faut point qu'un Chirurgien ſe rebute & qu'il renonce à les avoir, à moins d'une impoſſibilité abſoluë. Ces inſtrumens ne ſuffiſent pas toûjours.

On ne doit pas ſeulement entreprendre de tirer une bale ou un autre corps étrange, mais on le doit faire au plûtôt; on trouve dans les bleſſez beaucoup plus de ſoumiſſion dans le premier appareil que dans la ſuite du panſement, ils ſe laiſſent faire pour lors toutes les inciſions que le Chirurgien trouve à props. J'ay vû dans les armées des ſoldats qui non ſeulement ne faiſoient pas un cri, mais qui ne ſourcilloient pas quelque douleur qu'on Néceſſité de faire promptement l'extraction.

leur fît ou pour avoir une bale & un éclat de grenades, ou pour leur faire les incisions necessaires ; il faut donc que le Chirurgien profite de cette disposition, parce qu'il arrive souvent que le lendemain ou un autre jour on ne les trouve plus dans la même resignation à la volonté de leur Chirurgien.

Danger du retardement.

Le retardement peut être encore préjudiciable sur la facilité d'avoir la balle. Immediatement aprés la blessure, en suivant son chemin on peut la trouver aisément : mais si le blessé a marché ou agi, elle peut avoir changé de place ; & si elle est dans un bras ou dans une cuisse, par son propre poids elle peut descendre, & alors on est obligé de faire de plus grandes incisions qui peuvent même devenir inutiles quand elle a trouvé un espace entre deux muscles pour se glisser.

Il y a encore une troisiéme raison qui ne permet pas au Chirurgien de differer, c'est que le premier jour la partie n'étant point encore enflée on peut plus facilement découvrir le corps étrange & le faire sortir sans beaucoup de peine: mais lorsqu'on attend au lendemain ou à un autre jour, on la trouve tellement tumefiée par la fluxion qui s'est jettée dessus, qu'on a de la peine à suivre la trace qu'elle a faite, parce que l'entrée s'est retrecie, & les chairs se sont boursouflées ; si on ne peut pas se dispenser de faire quelques incisions, elles sont pour lors beaucoup plus douloureuses qu'elles n'auroient été dans le premier appareil.

Il n'y a point de Médicaments attractifs.

C'est un abus de croire qu'il y ait des médicamens capables d'attirer les corps étrangers : il y a néanmoins des Auteurs qui en font de deux sortes, ils disent qu'il y en a qui agissent par une qualité manifeste, d'autres par une qualité occulte ; les premiers sont la poix, le galbanum & plusieurs autres gommes ; les seconds sont l'ambre jaune, l'aimant, & quelques autres. Un bon Chirurgien ne

doit attendre aucun ſecours de ces medicamens, il doit avoir plus de foy aux inſtrumens qu'à toutes les drogues de la Pharmacie.

On trouve des Chirurgiens qui ſans trop s'embaraſſer attendent la ſortie de la balle par les accidens qui ſurviennent aux playes d'arquebuſades ; ils prétendent même avoir beaucoup fait quand ils y ont mis du levain, de la fiente de pigeons & d'autres remèdes pouriſſans qui y procurent une grande ſupuration ou un abſcés, dans le deſſein que le pus entrainera avec luy la balle en luy traçant le chemin par où elle doit ſortir. Ce moyen me paroît dangereux, puiſqu'il ne ſe fait point d'abſcés ſans de violentes douleurs qui cauſent la fiévre & qui rendent la cure longue & difficile, & qu'on ne peut l'eſperer ſans faire des ouvertures pour donner iſſuë à la matiére & au corps étrange : c'eſt pourquoy il faut éviter cette pratique qui ne peut être ſuivie que par des Chirurgiens timides qui ont plus de crainte en faiſant des inciſions, que le malade n'en a en les ſouffrant.

Il ne faut point attendre la ſuppuration.

Lors qu'on a tiré une balle on n'a pas quelquefois tout fait, les ſoldats en chargeant leurs mouſquets y en mettent ſouvent deux ou trois : j'en ay vû qui ayant des balles d'un trop gros calibre les coupoient en quatre, & qui mettoient ces quatre quartiers dans leurs fuſils ; c'eſt la raiſon pourquoy il faut examiner s'ils y en a pluſieurs, avant que de panſer le bleſſé. Un Officier Suiſſe fut bleſſé à l'attaque de la Citadelle de Cambray d'un coup de mouſquet à la partie antérieure & moyenne de la cuiſſe ; le Chirurgien ayant ſenti à la partie poſterieure une balle qui n'avoit pas percé la peau il fit une petite inciſion ſur cette balle qu'il tira par cet endroit : il crût, n'y ayant qu'une entrée, qu'il n'y avoit qu'une balle ; mais il y en avoit deux, dont l'autre ayant rencontré le femur n'avoit

Obſervation.

pas percé comme la premiere, cette derniere balle tomba peu à peu au bas de la cuisse, & elle ne sortit que six mois aprés par un abcés qui se fit au genou.

Corps étranges qu'on doit ôter aprés les balles.

Toutes les balles ôtées il reste encore des corps étranges qu'il faut avoir, ce sont des morceaux de l'habit & de la chemise que les balles emportent & poussent devant elles jusques au fonds des playes. En examinant l'habit du blessé si on en trouve une piece emportée de la figure de la balle, on est seur qu'elle est dans la playe; c'est pourquoy il en faut faire l'extraction promptement, sans quoi il seroit impossible de guerir; comme il arriva à M. de Ponti qui fut blessé en Irlande au siége de Londonderi d'un coup de mousquet qui avoit porté un morceau de son juste-au-corps dans la playe: la balle ayant été tirée on ne sçavoit à quoi attribuer le retardement de sa guerison, il se faisoit de tems en tems des abscés qui épuisant ses forces l'avoient mis dans une maigreur effroyable, lorsqu'il arriva un Chirurgien de France qui fit de nouvelles incisions, qui tira la piece d'étoffe qui faisoit tous les desordres, & qui le guerit en peu de tems.

En chargeant un fusil on met sur la poudre un tampon de papier & la balle pardessus. Dans un coup tiré de prés la balle aura passé à travers la partie, & le tampon qui l'aura suivie peut être demeuré dans la playe; c'est une circonstance sur laquelle le Chirurgien doit faire attention, parce que ce fait est arrivé tres-souvent, & qu'il seroit impossible de guerir tant que ce corps étrange seroit dans la playe, & il faut non seulement ôter tout ce qui est venu de dehors, mais encore les esquilles d'os qui quand elles sont separées piquent les chairs, font de la douleur, irritent la playe & en empêchent la réünion.

Aux playes de feu il sort peu de sang, & il est

rare qu'il arrive une hémorragie, parce que la balle brulant ce qu'elle touche y fait une escarre qui empêche que le sang ne s'écoule quand même elle auroit touché quelque vaisseau : mais l'escarre venant à tomber il se fait quelquefois des hémorragies qui feroient perir le blessé, si le Chirurgien ne les arrêtoit promptement ; c'est pourquoy il doit être sur ses gardes & ne rien assurer avant que les escarres soient entierement separées, qui proche des gros vaisseaux sont d'une dangereuse consequence.

L'hémorragie est rare aux playes de feu.

Les fluxions & les dépots sur les parties blessées d'armes à feu sont toujours plus grands que sur les playes faites par des instrumens tranchans. Ces derniers ne font que couper & separer les parties; mais les autres en rompant & dechirant les fibres d'un muscle y causent un tiraillement qui oblige les humeurs de tomber dessus & de faire des abscés qui rendent la cure tres-difficile. Il ne faut donc pas prétendre guerir un coup de mousquet aussitôt qu'un coup d'épée, & il faut être attentif sur les accidens qui y surviennent qui sont toûjous tres-fâcheux.

Les dépots y sont grands.

Si une balle étoit enfoncée dans un os, il faudroit essayer de la tirer avec un tirefond ou une tariere, mais si elle y étoit enclavée si fortement qu'on ne put pas l'avoir, il faudroit plûtôt la laisser que de tourmenter le blessé en faisant des efforts trop violens ; il faudroit pour lors attendre l'exfoliation de l'os, parce que ce qui en a été touché venant à se separer entraine la balle avec lui.

Extraction d'une balle engagée dans un os.

Si un os est à plomb lorsqu'il vient à être frapé d'une balle, il en arrête le coup ; mais s'il est panché elle coule le long de l'os, de maniére qu'elle monte ou descend suivant la pante qu'elle trouve à l'os en le frapant ; nous en avons veu deux exemples funestes ; l'un à M. le prince de Rohan blessé au

Des balles qui glissent le long de l'os.

genou, dont la balle se coula en montant le long du femur, l'autre en M. de S. Mars qui avoit le coup au pied, & dont la balle monta le long du tibia; ils en sont morts tous deux, & quoyque les Chirurgiens ayent apporté tous leurs soins pour les en garentir, on leur en a imputé la cause pour n'avoir pas cherché ces balles dans les endroits où on les a trouvées aprés leur mort.

D'un coup de balle à la tête.

A ceux dont le crane à été frapé par une balle il s'y fait un étonnement du cerveau. Le nombre de ceux qui en meurent est plus grand que de ceux qui en rechapent; parce que la commotion fait toujours extravaser le sang des petites venules qui dans cette partie sont tres-delicates; il n'y a que le trepan qui puisse donner issue à ce sang, & par consequent qui puisse garentir de la mort: c'est pourquoy pour peu que le crane ait été touché & découvert par la balle, il faut trépaner; & quoique je vous dise que ces sortes de playes soient tres-perilleuses, nous avons des exemples de plusieurs qui en sont gueris.

Des playes des éclats de grenades.

Il y a encore des éclats de bombes & de grenades qui font des desordres épouvantables, en tuant ou blessant tous ceux qu'ils frapent. Je ne vous parlerai point des éclats de bombes, parce que ceux qui en sont blessez n'ont pas besoin d'être pansez; la mort suit de si prés ces sortes de playes, que la Chirurgie ne peut leur être d'aucun secours. Mais pour ceux de grenade j'en ay pansé beaucoup, & j'en ay tiré des éclats qui se fichent dans toutes les parties du corps, excepté de la tête dont tous ceux qui en sont frapez meurent par le grand fracas qu'elles font au crane & par l'ébranlement qu'elles causent au cerveau qui en demeure étourdi & assoupi comme s'il avoit été frapé d'un coup de massuë.

La grenade en crevant se casse en plusieurs mor-

teaux dont les éclats entrent dans les chairs plus ou moins selon qu'ils sont petits ou gros, ou selon qu'on est éloigné de l'endroit où elle a crevé. Au siége de Cambrai j'en tiray un de la grandeur de la paume de la main, qui étoit entré si avant dans la fesse d'un Officier qu'on ne le voyoit point; M. Bessiere m'a dit d'en avoir vû un qui s'étoit placé dans le scrotum; mais enfin en quelque partie qu'il soit il faut en délivrer le blessé au plutôt; ce qui demande des incisions qu'on ne peut pas prescrire ici, & que le Chirurgien fera selon la situation de la playe & la nature du corps étrange.

On ne met point les boulets de canon au nombre des corps étranges dont on doive faire l'extraction, ils envoyent au tombeau tous ceux qu'ils touchent, & il n'y a point d'exemples qu'il en soit demeuré dans le corps de quelqu'un qui ait eu besoin d'un Chirurgien: c'est une espece de bonheur à ceux qui se trouvent dans son chemin, quand il ne leur emporte qu'un bras ou une jambe; nous avons parlé de ces sortes de playes hier en faisant l'amputation.

Des boulets de canon.

Une balle ou un autre corps étrange étant retiré, il faut avant que de panser la playe avoir égard à deux ou trois circonstances, qui sont 1°. de changer la figure ronde de la playe en une longitudinale par deux coups de bistouri R, qu'on donne l'un en haut & l'autre en bas, selon la rectitude des fibres des muscles; 2°. de faire un égoust à la playe en la grandissant en bas, afin que le pus puisse s'écouler facilement & qu'on ne soit point obligé de la faire par la suite; 3°. de passer une aiguille S enfilée du seton T dans la playe si elle traverse la partie, afin d'y pouvoir porter les remedes avec facilité.

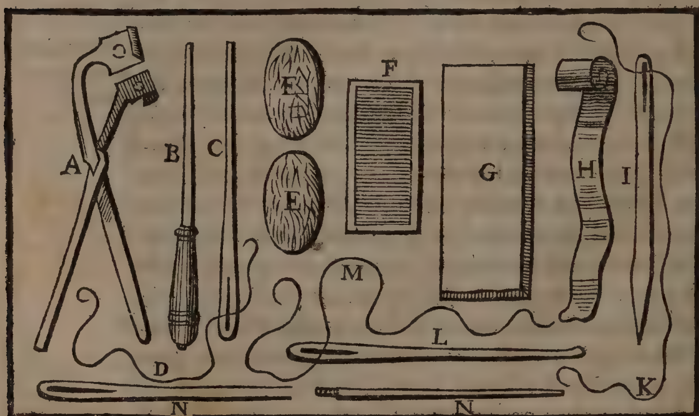
Précaution pour le pansement.

On se sert dans les commencemens d'un digestif pour aider à la séparation des escarres; mais il faut

Eau d'arquebuſade. qu'il ſoit plus animé & non pas ſi pouriſſant que celui dont on ſe ſert aux playes contuſes, afin de ne pas procurer une trop grande ſuppuration. Quand les eſcarres ſont tombées, on ſupprime le digeſtif; on travaille à deſſecher la playe avec de l'eau vulneraire, qui eſt excellente à ces ſortes de playes, & à laquelle pour cette raiſon on a donné le nom d'eau d'Arquebuſades.

Panſement de la playe. Le Chirurgien met cette tente de charpie V dans la playe quand il y a une neceſſité qui le demande, & il ne s'en ſert point du tout quand il y a paſſé un ſeton : on met ſur la playe un plumaceau X plat couvert du digeſtif, puis une emplâtre Y, & une compreſſe Z trempée dans de l'eau de vie ou du vin aromatique, & on finit par la bande *a* ou par un bandage uniſſant fait avec cette bande *b* roulée à deux chefs : on continue enſuite le panſement de la maniere que la bonne Chirurgie l'ordonne.

Fig. LIII. POUR L'APPLICATION DU SETON.



LE Seton est une operation de Chirurgie qui fait deux trous à la peau par le moyen d'une grosse aiguille enfilée : ce nom de seton est derivé du mot latin *seta*, qui veut dire soye de cochon, parce que les premiers Chirurgiens s'en servoient pour la passer à travers les deux playes faites par l'aiguille.

Ceux qui ont succedé aux inventeurs de cette Operation ont prétendu avoir mieux rencontré en se servant de crin de cheval, parce qu'il est plus long & par consequent plus commode. Les successeurs de ceux-cy ont supprimé le crin, disant qu'il étoit trop dur dans une playe, & qu'il ne facilitoit pas assez la filtration des humeurs qui est la fin qu'on se propose : ils ont mis à sa place une meche de cotton comme plus douce & plus capable d'executer leur intention. Et enfin il s'est trouvé d'autres Chirurgiens qui ont fait le procés à la méche de cotton prétendant qu'il a de petites pointes qui picotant sans cesse la playe, la fatiguent & l'incommodent, & ils veulent qu'on se serve de fil de lin retors qui n'ait pas encore passé par la lessive.

Differentes manieres du seton.

Le seton se peut appliquer en toutes les parties du corps ; mais celles où nos Anciens l'appliquoient ordinairement étoit à la nuque du cou, dont ils esperoient des avantages considérables : ils le croyoient excellent pour le mal caduc, pour les hydrocéphales & pour toutes les fluxions sur toutes les parties du visage, & Fabricius Hildanus dit en avoir fait des guerisons qui peuvent passer pour des miracles.

Endroits où on l'aplique

On se servoit anciennement du fer ardent pour percer la peau, & voici comment on s'y prenoit. On faisoit asseoir le malade sur un siege sans dos ; on luy faisoit pancher la tête un peu en arriere afin de pouvoir pincer la peau du cou, on la mettoit entre

Maniere ancienne de percer la peau pour le seton.

les deux platines de cette tenaille A, faite en forme de gofrier, & percées pour y faire passer l'aiguille: en tenant ainsi de la main gauche la peau serrée dans les tenailles, on prenoit de la droite un cautere actuel B, tout rouge qu'on fouroit dans les trous de la tenaille, & qui par ce moyen faisoit deux trous à la peau. Le cautere actuel ayant suffisament aggrandi les trous, on le retiroit & l'ayant donné à un serviteur, on prenoit de la même main une grosse aiguille C, faite comme ces carlets des cordonniers enfilée d'une meche D, & on la passoit par ces trous avant que de lâcher la tenaille. La meche passée on ôtoit la tenaille & l'aiguille; laissant la méche dans les playes aprés l'avoir imbibée d'un médicament fait avec l'huile & le jaune d'œuf pour aider à la separation des escares : on mettoit sur ces playes un de ces plumaceaux E, E, trempé dans le même remede, puis l'emplâtre F, la compresse G, & la bande H, avec laquelle on faisoit le bandage circulaire autour de la tête, on tiroit tous les jours un peu de la même meche pour conduire du nouveau médicament dans les playes; aprés la chute des escares on continuoit ce changement de place à la meche, & quand elle étoit usée on en attachoit une autre à son bout pour la renouveller, & cela tant qu'on jugeoit la distilation des humeurs necessaire pour la guerison des maladies qui avoient obligé de l'appliquer.

Pansement de la playe.

Il y a eu de la contestation entre les partisans de cette operation, sçavoir si on devoit pincer la peau en long ou en travers, c'est à dire si les deux trous devoient être à côté l'un de l'autre, ou l'un au dessus de l'autre : c'est un fait d'une si petite consequence qu'il ne merite pas qu'on s'y arrête, d'autant plus que cette operation ne se pratique plus aujourd'huy. Quand il y a une

Inutilité du seton.

une necessité de donner un égoust à ces humeurs qui font toutes ces maladies de la tête; nous appliquons une pierre à cautere dans la fossette du cou & par ce moyen nous leur donnons issue; & se filtrant sans cesse ces maladies se guerissent aussi bien que par le seton.

Les Italiens ont été grands amateurs de cette Operation; mais il m'a paru qu'ils sont beaucoup revenus de cette opinion, car étant en Italie j'en ai vû beaucoup qui portoient des cauteres aux bras. Le seton n'est pas seulement cruel dans son application; mais il est encore fort embarassant dans ses suites: le cautere ne demande point tant de preparatifs, il fait moins de douleur en le posant, on le panse avec plus de commodité & on en reçoit les mêmes utilitez; ce n'est donc pas sans raison que les Italiens & les François l'ont substitué à la place du seton.

Enfin s'il se trouvoit quelqu'un tellement prévenu en faveur du seton qu'il le preferât au cautere; je conseillerois pour lors au Chirurgien de ne se point servir ni de la tenaille; ni du fer ardent, mais seulement de cette aiguille I large & tranchante enfilée de ce cordonnet K, & de la passer à travers la peau de la nuque du cou en la pinçant seulement avec les doigts de la main gauche: de cette maniere cette Operation se fait en un moment; il n'y a point d'escarres à tomber & le malade en reçoit les mêmes utilitez.

Aiguilles pour faire cette Operation

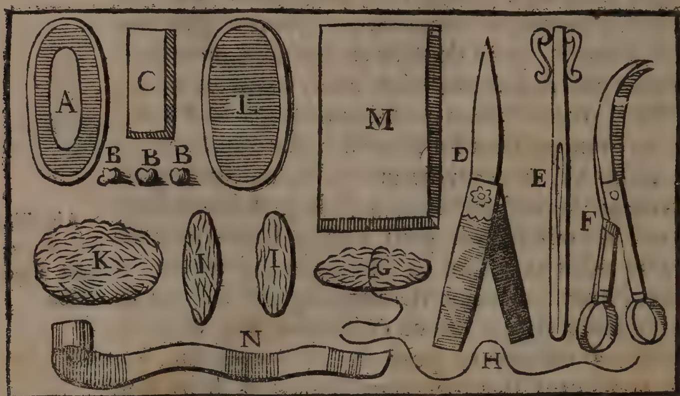
On entend encore par ce mot de seton une peune bandelette de linge fort étroite qu'on passe avec le secours d'une aiguille à travers des playes qui ont une entrée & une sortie; je vous ai dit tantôt qu'il en falloit passer un dans les playes dont on avoit tiré les balles ou les autres corps étranges, par la partie opposite.

Usage de la bandelette.

On prend cette aiguille à seton L qui est mousse par le bout pour ne point blesser, & qui est enfilée

de cette bandelette M, qu'on fait passer par la playe de part en part imbibée de tel médicament qu'on a jugé à propos : voila une autre aiguille NN plus longue, composée de deux pieces pour être plus portative, & qu'on joint ensemble par le moyen d'une petite visse, & dont on se sert dans les playes qui traversent les cuisses. Le seton placé on ôte l'aiguille, & on continue le pansement comme nous avons déja dit.

## Fig. LIV. POUR L'OUVERTURE D'UN ABSCE'S.




L'Ouverture d'un abscés est appellée Onkotomie qui est derivé de deux mots grecs; d'*Onkos* qui signifie amas de matiere ; & de *temnein* qui veut dire couper; de sorte que cette Operation consiste à faire une incision dans l'endroit où il y a de la matiere amassée.

Elle est des plus usitée. C'est l'Operation que le Chirurgien fait le plus frequemment, il a tous les jours des occasions d'ouvrir quelque tumeur, ou quelque abscés. Je n'entrerai point dans le detail des causes des tumeurs contre nature, je suppose que le Chirurgien doit

avoir lû ce que tant de celebres Autheurs nous en ont écrit & qu'il est instruit de tout ce qui les regarde en general ; & des remedes qu'il convient de faire pour les dissiper par la voye de la résolution: Je me bornerai à dire seulement ce qu'il faut faire lorsqu'elles ne peuvent point guerir que par le moyen de la suppuration.

Quand un Chirurgien entreprend de traiter une tumeur qui doit finir par la suppuration, il faut qu'il examine bien les signes qui marquent en quel état elle est, les uns montrent que la matiere se fait, & les autres qu'elle est faite. Examen qui se suppose.

Ceux qui indiquent qu'elle se fait, sont tumeur, douleur & rougeur à la partie ; le malade sent un battement dans la tumeur, il ne dort point & il a de la fiévre ; Hypocrate nous dit que lorsque la matiere se fait la fiévre & les douleurs surviennent. Si le Chirurgien touche la tumeur & qu'il ne sente point de fluctuation, c'est signe que la matiere n'est pas encore cuite, & alors il lui doit aider par des maturatifs & des pourissans : si la tumeur est petite, il se contentera d'y mettre un emplâtre de diachilon gommé avec un peu de basilicon; mais si elle est grosse dure & éloignée de la coction, il faut qu'il se serve de remedes plus puissans, & qu'il employe les cataplasmes faits avec l'oseille ; l'oignon de lis, les racines de guimauves, le levain de pâte & la fiente de pigeons, le tout cuit avec l'axonge de porc. Signes de la matiere qui se forme.

Les signes qui lui montrent que la matiere est faite sont, diminution de tension, de rougeur & de douleur ; la tumeur s'éleve un peu en pointe, elle semble marquer l'endroit par où la matiere veut sortir : en mettant les deux doigts indices dessus, & les appuyant alternativement, on sent la matiere floter dans la tumeur, ce qui est un signe indubitable qu'elle est en maturité, & qu'il en faut faire l'ouverture au plûtôt. Signes de la matiere formée en pus.

Deux manieres d'ouvrir les abſcés.

Les bons Praticiens nous propoſent deux manieres pour ouvrir les abſcés, ou avec les pierres à cauteres, ou avec la lancette; ces deux moyens ſont également bons; mais il eſt des tumeurs où le premier eſt neceſſaire, & il en eſt d'autres où la lancette eſt préferable; les voici en peu de mots.

En quel cas on doit retarder.

Quand la tumeur eſt faite d'humeurs froides & qu'elle a été lente à ſe meurir, il faut en differer l'ouverture le plus de tems que faire ſe peut, on ne riſque rien pour attendre; car la matiere faite d'humeurs froides & douces ne peut point faire d'eſcarres ni le même deſordre que feroit celle d'une humeur chaude. De plus ſi on ouvroit ces ſortes de tumeurs auſſitôt qu'on ſent de la fluctuation dans le milieu, il reſteroit de la dureté qu'on auroit peine à amolir par la ſuite; c'eſt pourquoy il faut retarder juſqu'à ce que le tout ſoit en état d'être vuidé, parce que la matiere fait la matiere, & ce qui eſt déja cuit aide à cuire ce qui reſte, & pour lors il faut ſur toute la longeur de la tumeur, appliquer une traînée de cauteres, pour deux raiſons: la premiere parce que la chaleur des cauteres perfectionne la coction de l'humeur, & la ſeconde parce que les eſcarres tombées il y a une ouverture ſuffiſante pour porter des remedes capables de fondre & de conſumer les duretez qui n'auroient pas pu être amolies par la ſuppuration. Aux abſcés profonds il faut encore ſe ſervir des pierres à cauteres, parce qu'elles font une ouverture plus large que la lancette, & qu'elles facilitent ainſi les moyens de porter les remedes dans toute la cavité de l'abſcés.

A quoy les cauteres ſont ici utiles

Mais quand la tumeur meurit promptement, & que par ſa moleſſe on connoit que la matiere a pris une coction parfaite, on ne doit point attendre qu'elle ait rongé la peau pour ſe donner une iſſuë elle même; car par ſon ſejour elle peut faire du deſordre

en rongeant les fibres des chairs qui sont plus tendres que celles de la peau, il faut alors se servir de la lancette, & sans differer faire une ouverture suffisante pour vuider tout le pus contenu dans la tumeur.

Il y a des Autheurs qui ont inventé un anneau dans lequel est enchassé un petit bistouri, ils s'en servoient pour ouvrir des abscés aux enfans craintifs & aux personnes qu'ils ne trouvoient pas assez dociles pour souffrir ce qu'ils jugeoient à propos de leur faire : ils mettoient cet anneau dans un de leurs doigts, & sous pretexte de toucher la tumeur ils la perçoient avec ce bistouri, & ainsi ils trompoient adroitement leurs malades. Ce procedé me paroit tenir un peu du charlatan, je ne conseilleray jamais de s'en servir. Si c'est à un enfant qu'il faille faire cette Operation, il n'y a qu'à le faire tenir surement : si c'est une grande personne qui soit assez poltrone pour ne la vouloir pas souffrir, il faut la laisser & l'abandonner à son propre sort sans se donner la peine de chercher quelque stratagême pour la surprendre. D'un bistouri enchasse dans un anneau.

Si on a resolu de se servir du cautere, on prend l'emplâtre A qu'on pose sur le milieu de la tumeur ; il est fendu de la longueur qu'on veut faire l'ouverture, on pose deux ou trois des pierres à cauteres B B B dans la fente de l'emplâtre, & par dessus on met cette petite compresse longuette C, qu'on a mouillée, afin qu'elle fasse plutôt fondre les pierres : on met un second emplâtre qu'on couvre d'une compresse, & avec une bande on tient tout l'appareil. On laisse agir les cauteres pendant deux ou trois heures ; mais si on veut qu'ils cavent beaucoup, on les laisse plus de tems. Aprés avoir relevé le tout, on fait avec une lancette sur le milieu de l'escarre une incision jusques à la matiere dont on laisse sortir tout autant qu'il s'en presente & tout autant qu'il y en a dans la tumeur ; car on est desabusé de l'erreur des Anciens Comment on se sert du cautere.

Il faut vuider tout l'abſcés.

qui craignoient d'affoiblir leurs malades en vuidant un abſcés tout d'un coup; nous voyons au contraire que plus on fait ſortir de matiere, plus ils en ſont ſoulagez, ſur tout quand le pus eſt tout formé. L'experience des hydropiques détruit encore leur opinion, ils ne vuidoient les eaux qu'à quatre ou cinq repriſes, diſant qu'il ne falloit pas aller d'une extrême repletion à une extrême inanition: & aujourd'huy on leur vuide juſques à la derniere goutte, ſans qu'ils donnent aucune marque de foibleſſe; & nous en voyons venir chez le Chirurgien ſe faire faire la ponction & s'en retourner chez eux avec la même vigueur qu'ils en ſont ſortis.

Methode d'ouvrir avec la lancette.

Si on a reſolu d'ouvrir la tumeur avec la lancette il faut prendre celle-ci marquée D qui eſt plus longue & plus large que celle dont on ſe ſert pour la ſaignée, c'eſt pourquoy on l'appelle lancette à abſcés: l'ayant ouverte & à demi ployée on la met à ſa bouche, on examine l'endroit de la matiere, & l'ayant remarqué, avec le poulce & le doigt indice de la main gauche on étend la peau afin qu'elle ne vacille pas dans le tems de l'operation, & de la droite on prend la lancette qu'on enfonce juſqu'à la matiere, & faiſant une élevation en la pouſſant en haut on fait cette ouverture ſuffiſamment grande pour donner iſſue au pus qu'on voit ſortir auſſitôt, & qu'on reçoit dans une poilette ou quelque autre vaiſſeau qu'on a preparé pour cet effet ; on preſſe un peu la tumeur par les deux côtez pour la faire dégorger. Ayant jugé par la quantité de la matiere ſortie, qu'il doit y avoir un grand vuide, on tâche avec cette ſonde creuſe E qu'on introduit dans la playe de reconnoître dequel côté le vuide eſt le plus grand, & avec ces ciſeaux courbes F, on ouvre du côté du vuide, & particulierement quand il eſt en enbas, de maniere que cette ſonde creuſe ſert à deux fins, l'une

pour être éclairci de la grandeur & de la nature de la cavité, & l'autre pour conduire la pointe des ciſeaux qui la doivent dilater. Quelques Praticiens qui ne ſe piquent pas de politeſſe, aprés la premiere ouverture faite avec la lancette portent leur doigt dans l'abſcés, pour être informez de ſa largeur & de ſa profondeur; & s'il faut par quelque inciſion en agrandir l'ouverture, leur doigt faiſant la fonction de la ſonde ſert de conducteur à la pointe des ciſeaux.

Ces ſortes d'ouvertures demandent trois circonſtances qui ſont tres-eſſentielles; la premiere de les faire toujours ſelon la rectitude des fibres des muſcles, & jamais en travers de crainte d'eſtropier les malades; la ſeconde de les faire toujours à la partie declive ou la plus baſſe, afin que n'y reſtant aucuns ſacs la matiere puiſſe ſortir d'elle-même; & la troiſiéme de les faire dés le premier jour, ſuffiſamment grandes, tant pour n'être pas obligé de faire de nouvelles inciſions dans la ſuite, que pour porter facilement les remedes dans toute la cavité de l'abſcés. Circonſtances à obſerver.

L'ouverture faite telle que je vous l'ay marqué, & la matiere vuidée, on panſe le malade; on ne ſe ſert au premier appareil que de charpie ſéche afin d'imbiber mieux les reſtes du pus: on en fait des bourdonnets de groſſeur proportionnée à la grandeur de la cavité. Celui qu'on met dans le fond marqué H, doit avoir un fil, afin qu'en repanſant le malade, on ſoit aſſuré que l'ayant ôté il n'en reſte plus dans la playe: ayant mis ces deux autres I I, on la couvre avec ce plumaceau plat K, & cet emplâtre L qui eſt compoſé de Diachilon, afin de fondre les reſtes de l'humeur endurcie, & par deſſus la compreſſe M, & enfin la bande N, dont on fait des circulaires qui tiennent tout l'appareil. Du panſement.

Le lendemain on couvre les bourdonnets avec des onguens mondificatifs d'ache ou d'apoſtolorum avec lequel on met un peu d'Egiptiac en cas qu'il y eût

des chairs pouries qu'on voulût consumer. On travaille à déterger & nettoyer tout le fonds de l'abscés qu'on laisse ensuite remplir de chairs ; étant suffisament incarné, on se sert de remedes dessicatifs pour pouvoir y procurer une bonne cicatrice qui est la fin qu'on s'est proposée dés le commencement.

Les abscés qui viennent au visage n'embarassent pas peu le Chirurgien, parce qu'il se trouve dans la necessité d'y faire des incisions pour donner issue à la matiere, qui laissant des cicatrices causent de la difformité à cette partie. On a été dans cet embarras au sujet de Monseigneur le Duc de Berry qui le 3. du mois d'Octobre 1706. revint de la chasse avec la jouë droite fort enflée : on le saigna, on lui mit des cataplasmes pour tâcher de resoudre l'humeur qui causoit cette enflure. On le saigna une seconde fois ; mais cette tumeur qui provenoit d'une infinité de contusions faites par la crosse du fusil appuyée sur cette partie ne cédant point aux remedes, on connut qu'elle prenoit le chemin de la supuration par sa rougeur, l'augmentation de la douleur, le peu de repos qu'elle lui donnoit, & par le bouffissement de l'œil, du nez, & des lévres : & de fait Monseigneur le Duc de Berry pendant trois mois avant cet accident avoit fait tant de parties de chasses où il tiroit des quatre ou cinq cent coups de fusil &, d'où il rapportoit jusques à deux cent cinquante pieces de gibier, que sa jouë se trouva tellement meurtrie, qu'il y avoit peu d'apparence d'en esperer la resolution. Le Mardi 12. du mois M. Mareschal sentit de la fluctuation dans la tumeur, & me l'ayant fait toucher nous convinmes de la necessité de l'ouverture & de l'endroit où il la falloit faire, on prit heure pour l'aprés-midi à deux heures, & ayant mis Monseigneur le Duc de Berry dans un fauteuil, étant la situation la plus commode, pendant que je lui tenois

la tête, M. Maréchal en preſence & de l'avis de M. Fagon, lui plongea une lancette dans l'endroit le plus bas de la tumeur, & par l'élevation qu'il fit, il l'ouvrit de la longueur d'une épingle. Le pus ſortit auſſitôt, & en aſſez grande quantité pour emplir la coquille d'un gros œuf. M. Maréchal mit un doigt dans la playe qu'il promena dans la cavité de la tumeur, pour ſçavoir ſi les os n'étoient point découverts, & ayant trouvé le perioſte attaché aux os de la pommette & de la mâchoire ſuperieure, il le panſa; on y a mis pendant les premiers jours une tente mollete avec l'emplâtre de mucilages. On a continué de le panſer avec des injections déterſives qui ont nettoyé le fond de l'abſcés, qui s'eſt rempli de bonnes chairs en tres-peu de tems, puis qu'en vingt jours il a été parfaitement gueri, & comme on a fait l'ouverture la moins grande qu'on a pû, & autant proche de l'oreille que la tumeur l'a permis, il n'y eſt reſté qu'une petite cicatrice longitudinale qui ſera cachée par le bord de la perruque.

LE Carboncle que le vulgaire appelle charbon, eſt ainſi appellé, parce qu'on y ſent une douleur brûlante, & que les effets qui s'en enſuivent ſont ſemblables à ceux qu'on ſent quand on a mis un charbon ardent ſur quelque partie. La plûpart des Auteurs confondent le carboncle avec l'anthrax, prétendans que l'un & l'autre de ces deux maux ſont cauſez par un ſang atrabilaire & bouillant, qu'ils ne different qu'en quelques degrez & circonſtances, & que ſelon la verſion du mot Grec *anthrax* il ſignifie en François *carboncle* ou *charbon*: vous trouverez neanmoins par la deſcription que je vais vous faire, qu'il faut les rapporter à deux genres qui demandent des remedes & des operations differentes pour les guerir.

Du charbon & de l'anthrax.

Le Carboncle eſt defini une puſtule noire & cen-

Définition du charbon.

drée avec rougeur & douleur, ardeur & chaleur à l'entour, qui s'eleve en vessie brûlant le lieu où elle est, & qui en se crevant laisse un escarre tel que font les cauteres & les brûlures.

Ses especes.

Il y en a de deux sortes : l'un simple & benin qui est causé par une serosité âcre d'un sang atrabilaire & bouillant qui fait impression à la peau par où elle passe, & qui s'amassant sous l'épiderme, y fait une grosse pustule semblable à celle que font les brûlures; l'autre est malin & pestilentiel, il vient d'une serosité brûlante comme de l'eau forte, qui fait un escarre plus profonde que le précedent, il arrive en tems de peste, & il est presque toujours mortel.

Ouverture qu'on fait à la pustule.

Je ne vous parleray point des remedes generaux, c'est aux Medecins à les ordonner, ni de ce qu'il faut faire au charbon pestilentiel, il faut avoir recours à ceux qui nous ont donné des traitez de la peste, ils nous en ont suffisamment instruits : je me renferme dans la maniere de traiter par la Chirurgie les carboncles qui sont guerissables.

De l'eau phagédénique.

Si la pustule n'est pas ouverte, il faut l'ouvrir au plûtôt, afin que la serosité par un plus long sejour ne fasse pas une plus longue impression à la peau, il faut faire avec une lancette des scarifications jusques au vif, sur tout ce qu'on voit de livide & de noir: pendant que la serosité & le sang s'écoulent, il faut dissoudre un peu de thériaque dans de l'eau de vie, en imbiber un plumaceau, & en couvrir les scarifications qu'on a faites, il le faut renouveller de six en six heures, & saigner le malade; s'il est replet & robuste, il faut réïterer la saignée plusieurs fois, il lui faut faire prendre des cordiaux, & lui faire observer un bon regime de vivre.

Le lendemain si le malade ne sentoit point de douleur à la partie, & qu'on vît la noirceur s'agrandir, il faudroit redoubler les scarifications, les faire si profondes que le malade les sentît vivement, &

mettre deſſus l'eau phagedenique, qu'on appelle l'eau jaune, qui eſt composée avec de l'eau de chaux & le ſublimé; c'eſt un puiſſant remede pour s'oppoſer à la mortification. Monſieur de Lulli ce grand Muſicien eſt mort enſuite d'une pareille puſtule qui lui vint à l'un des doigts du pied.

Mais ſi on voit qu'il ſe faſſe un petit cercle dans la circonference de ce qui eſt noir, c'eſt ſigne que la chaleur naturelle ſubſiſte dans la partie, & que l'eſcarre s'en veut ſeparer : il faut pour lors en procurer la ſeparation par des remedes onctueux; mais toujours animez, de peur de la trop grande ſupuration. L'eſcarre étant tombée, il faut mondifier, incarner, & cicatriſer, & ſur tout aprés la guériſon il faut bien purger le malade pour vuider cette ſeroſité brûlante, & par ce moyen empêcher la recidive. Signe de la chaleur naturelle de la partie.

L'Anthrax ou antraxion eſt une tumeur dans les chairs cauſée par une humeur brûlante qui les gonfle, & les pouſſe en dehors comme ſi c'étoit une grenade ou une bombe qui voulût crever. De l'anthrax.

Le mot d'Anthrax eſt derivé de deux dictions Grecques d'*ana* qui veut dire *en haut*, & de *thorein* qui ſignifie *ſauter*, de ſorte que la tumeur qu'il fait étant pleine de liqueurs échauffées & enflammées, elle forme une élevation brûlante en maniere de montagne qui s'efforce de vomir les feux, les flâmes & la matiere qu'elle contient. Son étimologie.

Les tumeurs qui font des abſcés, ne font ordinairement qu'un trou par où elles ſe donnent une iſſuë quand on leur en laiſſe le tems; mais celle qui forme l'anthrax, eſt ſi corroſive, qu'elle en fait pluſieurs pour pouvoir s'échaper. J'en ay vû juſques à ſept ou huit; elle eſt ſi chaude, qu'elle brûle toutes les chairs qu'elle abreuve; c'eſt pourquoy il ne faut pas s'étonner ſi les malades ne dorment point, s'ils s'impatien- Suite de l'humeur qui ſe forme.

tent, & s'ils font des cris continuels, car de toutes les tumeurs, c'eſt ſans conteſtation la plus douloureuſe.

Endroits où il ſe produit.

Ce mal peut arriver en toutes les parties du corps. Lorſqu'il ſe place proche des parties tendineuſes ou membraneuſes, il eſt plus douloureux que dans les muſculeuſes, s'il vient au col il ſe fait encore plus ſentir qu'ailleurs, comme je l'ay vû à trois perſonnes de la Cour dont je les ay panſé & gueri; l'un à Monſieur de Chamarante premier Maître d'Hôtel de Madame la Dauphine, l'autre à Monſieur le Chevalier Dudicour, & un autre à Monſieur Duchêne Chef ordinaire du Gobelet du Roy : ces trois anthrax étoient à la partie poſterieure du cou proche la baſe du crane, où ne pouvant pas trop s'étendre ils faiſoient une tenſion inſuportable.

Conduite de l'operation qu'on y fait.

Les premiers jours la tumeur étant dure, rouge, & élevée en dehors, je mis des maturatifs; mais la matiere ne tarda pas à ſe faire jour par pluſieurs trous qu'elle fit à la peau : de tous ces trous je n'en fis qu'un, & je continuay par des inciſions cruciales pour découvrir toute cette chair brûlée, & lui donner moyen de ſortir par gros bourbillons, comme elle faiſoit tous les jours, & qu'elle continua juſques à ce qu'elle fût détachée & ſortie entierement. Auſſitôt que les inciſions furent faites la douleur ne fut plus ſi grande, & elle diminuoit à meſure que cette ſeparation ſe faiſoit : les eſcarres tombées il y avoit un creux à mettre un œuf, je le laiſſay remplir de chairs, & j'achevay ces cures comme celle des autres abſcés.

Nous en avons une exemple memorable en la perſonne du Roy, il eut un anthrax au même endroit en l'année 1697. & comme aux perſonnes de ce rang on tâche de ménager les inciſions, on les differa le plus qu'on put; mais les bourbillons qui ſe détachoient du fonds ne pouvant ſortir par les petits trous ouverts, on fut obligé de faire les inciſions, ce qui réüſſit heureuſement. Je ne vous rapporte

tes faits que pour vous faire voir qu'on ne peut pas guerir un anthrax ſans inciſion.

FIG. LV. POUR LES TUMEURS ENKISTE'ES.




LEs tumeurs enkiſtées ſont celles dont la matiere eſt enfermée dans une petite veſſie ou membrane qu'on nomme *Kyſte* : ce mot vient de *Kyſtis* qui ſignifie veſſie, il eſt derivé de *Kyin*, verbe Grec qui veut dire *cacher*, parce que cette petite veſſie nous cache la matiere qu'elle renferme.

Nous connoiſſons ces tumeurs ſous le nom de loupes dont il y a pluſieurs eſpeces, & à la plûpart

Diverſes eſpeces de loupes.

desquelles on a donné des noms tirez des mots Grecs qui signifient les choses à quoy leur matiére a du rapport. Quand elles arrivent aux parties tendineuses comme à la main, à l'avant-bras, & aux pieds, on les appelle *ganglions* : & quand elles sont remplies d'une matiére semblable à de la boulie, on les nomme *atheromes* : quand elles renferment une humeur qui ressemble à du miel, on leur donne le nom de *melliceris* ; lorsque cette matiére est plus solide, & qu'elle a la consistance du suif, elles sont appellées *steatomes* ; & quand elles sont dures, & qu'elles ont la figure d'un maron, on les regarde comme des *glandes endurcies*.

Origine de ces tumeurs

Il y en a qui prétendent que le kyste qui renferme ces differentes matiéres est formé par la dilatation de quelque vaisseau limphatique, où la limphe se coagulant se change en plusieurs sortes de matiéres selon son different mélange avec d'autres liqueurs : mais il y a plus d'apparence que le principe de ces tumeurs est une petite glande, parce que l'action des glandes étant de filtrer sans cesse quelque humeur, s'il se trouve obstruction au vaisseau excrétoire, alors l'humeur est obligée de demeurer dans la glande, & en la gonflant de contraindre la membrane de la glande de s'étendre, ce qui forme ce kyste dont nous venons de parler. L'experience confirme cette opinion, car si on fait une incision à une de ces tumeurs, & qu'aprés en avoir vuidé la matiére, on ne consume pas la membrane qui la contenoit, il s'y filtre une nouvelle humeur, qui avec le tems fait une nouvelle loupe.

Indolence de ces tumeurs.

Ces cinq sortes de tumeurs dont je vous parle, ne font point de douleur, parce que la matiére qui les compose est douce & benigne, & que n'étant point chaude ni piquante, elle ne cause ni inflammation, ni prurit ou demangeaison ; c'est ce qui fait qu'on peut les porter toute sa vie sans en être incommodé

quand elles ne viennent pas d'une grosseur démesurée, & qu'elles ne sont pas dans un endroit où elles nuisent à quelque mouvement naturel. La plûpart neanmoins de ceux qui en ont, s'inquietent, & s'impatientent de voir toûjours cette legére difformité, ils veulent à quelque prix que ce soit en être délivrez ; & pour cet effet ils ont recours au Chirurgien.

La Chirurgie nous presente quatre moyens pour guerir les tumeurs enkistées ; le premier par resolution en les dissipant ; le second, par supuration en les ouvrant ; le troisiéme par ligature, quand la base en est étroite ; & le quatriéme par l'extirpation. Quatre moyens de les guerir.

La resolution est le plus doux & le meilleur moyen pour dissiper ces tumeurs, quand l'humeur veut bien obéïr aux remédes ; c'est pourquoi avant que de venir aux autres il faut toûjours le tenter. On fera des cataplâsmes & des fomentations émollientes & resolutives faites avec la guimauve, l'absynthe, l'armoise, la sauge, & la graine de geniévre : si la tumeur est fort dure, on y fera des linimens avec des huiles de lis, de camomille, de limaçons, de vers de terre, ou de sureau : l'on mettra dessus les emplâtres de ciguë, de ladanum, de savon, de grenoüilles avec le mercure, le divin, ou le diabotanum, qui est un composé de plantes les plus resolutives, inventé par Monsieur Blondel fameux Medecin de la Faculté de Paris : on le trouve chez M. Bolduc Apoticaire du Roy ruë des Boucheries fauxbourg Saint Germain, c'est un excellent reméde pour fondre ces tumeurs. Il y en a qui veulent qu'on les presse avec les doigts, ou qu'on les batte souvent avec une petite palette pour en rompre le kyste, qu'on mette dessus une plaque de plomb frottée de mercure, & qu'avec un bandage on les serre le plus fortement qu'on pourra. Remédes resolutifs.

En proposant la supuration comme un moyen de guérir les loupes, il ne faut pas l'attendre telle qu'el- De la supuration.

le se fait aux tumeurs d'humeurs chaudes qui se convertissent en un pus loüable & bien cuit : on entend qu'aprés avoir avec la lancette A, ouvert la loupe & vuidé l'humeur, on en fasse tomber le kiste par supuration, sans quoi la guerison seroit imparfaite, on met sur ce plumaceau B, des remédes capables de la consumer, & si l'ouverture n'est pas suffisante, on l'agrandit avec le bistouri C, ou les ciseaux D, prenant des deux celui qui est plus commode.

Il y a à Paris le Sr Gervasi qui est en reputation de guerir toutes sortes de loupes avec un reméde escarotique qu'il met sur la tumeur : il en ouvre la peau ; si la matiére qu'elle contient est fluide, & que le kyste soit ouvert par le reméde, il vuide l'humeur, & consume la membrane comme font tous les autres ; si c'est un ganglion ou une glande endurcie, avec son reméde il la déracine peu à peu, & la fait tomber comme une noix qu'on ôteroit. Enfin, comme il ne s'attache qu'à ces maladies, il en traite un plus grand nombre que les autres Chirurgiens, & a par consequent là dessus plus d'experience.

De la ligature par le crin ou par le fil.

Quand la loupe a la base étroite, & qu'elle pend comme fait une perle à une oreille, la ligature est un moyen de la faire tomber. Il y a des Auteurs qui veulent qu'on se serve d'un crin de cheval, prétendant qu'il coupe en peu de tems ; mais on serre mieux avec le fil de lin E, dont on lie proche la peau la base de la tumeur, qu'on fait ainsi tomber en mortification. Ce seroit plutôt fait de l'emporter tout d'un coup avec ce scapel F, comme j'ay fait à plusieurs personnes à la tête & aux autres parties du corps ; on en seroit quitte pour un moment de douleur, au lieu que la ligature en fait pendant plusieurs jours ; mais les femmes & les delicats la preférent toûjours à l'incision.

De l'extirpation par l'incision.

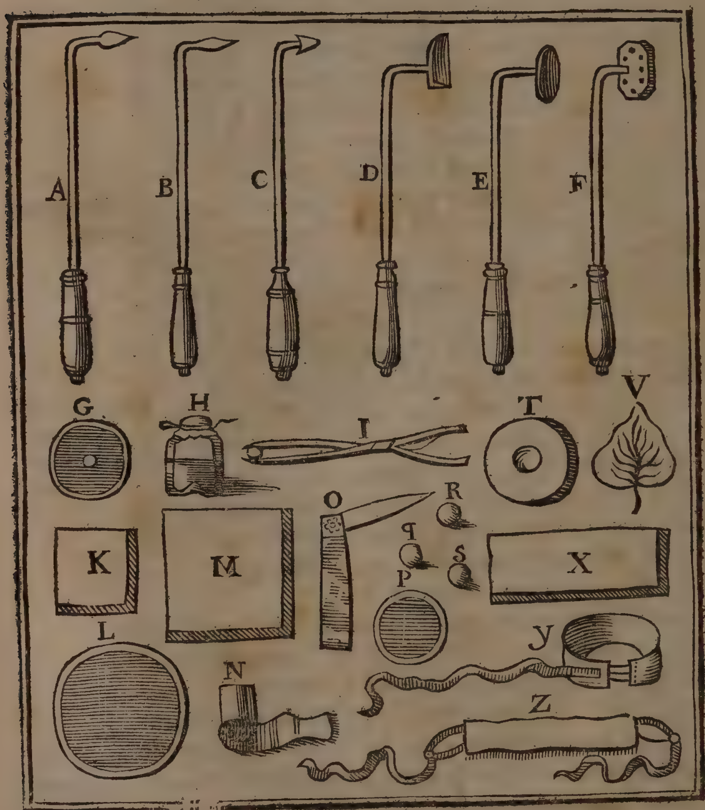
Le quatriéme moyen est l'extirpation qu'on doit pratiquer quand les émolliens & les resolutifs ont été impuissans, sur tout quand la base de la tumeur

tumeur est large, & qu'elle est enclavée ou enfoncée dans les chairs. Cette operation consiste à faire une incision longitudinale seulement si elle est petite & longue, ou cruciale si elle est grosse & ronde. On se sert du scalpel F pour faire ces incisions seulement à la peau qui couvre la tumeur, & avec ces deux érignes GG, on écartera les lévres de la peau pour empoigner la tumeur avec cette tenette H, afin de la pouvoir separer & dissequer avec cette feuille de mirthe I, qui a un déchaussoir à un de ses bouts pour s'en servir en cas de besoin. Si les filamens qui attachent la tumeur étoient si durs que la feuille de mirthe ou le déchaussoir ne pussent pas les couper, on se serviroit de ce scalpel K pour le faire, prenant garde de ne pas ouvrir le kiste, l'adresse du Chirurgien consistant à emporter toute la tumeur & la matiére contenuë dans cette poche : la delicatesse de cette operation & la douleur qu'elle fait ont allarmé les malades, & ont été cause que plusieurs se sont mis entre les mains de M. Gervasi, ou de quelqu'autre qui a aussi beaucoup d'experience dans ces maux. La loupe étant ôtée, on met sur la playe ce plumaceau L, qu'on couvre de l'emplâtre M, & par dessus la compresse N, & avec la bande O, on assure l'appareil. Si on a besoin de poudres caustiques, on en trouve dans cette boëte P, qu'on incorpore avec l'onguent pour consumer le Kiste; par la suite on approche les lévres de la playe le plus qu'on peut l'une de l'autre, afin que la cicatrice en soit moins difforme. Du pansement.

De ces quatre moyens c'est le dernier qui est le plus sûr & le plus expeditif, & celui dont se serviroient les Chirurgiens s'ils trouvoient dans les malades assez de soumission. J'en ay heureusement gueri de cette maniére, qui l'ont été en moins de tems & qui n'ont pas tant souffert que par le caustique. Un garçon de M. de Châteauneuf en avoit

une qui lui faisoit une tumeur à la jouë ; je la separay avec la pointe d'un scalpel au dedans de la bouche, & je la tiray toute entiere. Elle étoit grosse comme une noix ; le pansement en fut fort facile, car avec du vin tiéde dans lequel il y avoit un peu de miel rosat dont il rinçoit sa bouche plusieurs fois le jour, il guerit.

FIG. LVI. POUR LES CAUTERES.



LE Cautere se prend en deux manieres ; ou proprement pour tout caustique capable de faire un trou à la peau, soit instrument ou matiere brûlante ; ou improprement pour ce trou quand il est fait ; soit actuellement ou potentiellement : de sorte que nous donnons le nom de cautere tant à ce qui brûle la peau, qu'à la playe causée par cette brûlure ; qui est pour lors définie un petit ulcere à la peau fait de choses brûlantes par l'industrie du Chirurgien pour les fins qu'il se propose.

Définition & distinction du cautere.

Je ne prétens point entrer dans le détail des maux qui veulent un égoust pour être gueris ; & me renfermant dans ce qui est de l'appanage du Chirurgien, je me contenteray de vous faire voir comment il s'y faut prendre pour faire cette operation.

On a de tout tems divisé les cauteres en deux especes ; sçavoir en actuels & en potentiels : Les premiers sont des fers chauds & ardens qui cauterisent & brûlent dans l'instant tout ce qu'ils touchent : les autres sont des compositions de médicamens brûlans dont on fait de petites pierres, qui posées sur quelque endroit y font une escarre, qui étant tombée laisse un petit ulcere profond par où il s'écoule des humeurs tant qu'on entretient cet ulcere ouvert.

Il y a quelques Medecins qui ont voulu que cette distinction fût chimerique, prétendans qu'il n'y a point de cauteres potentiels, & que tout cautere est une chose dont l'action est de brûler. Nous autres Chirurgiens qui ne sommes pas obligez d'en sçavoir tant, nous en avons toujours fait une distinction parce que le potentiel ne brûle pas d'abord comme fait l'actuel, mais quelque tems aprés, en se fondant, & on nous permetera de la continuer parce que cette distinction est tournée en habitude, & que le raisonnement contraire est si philosophique qu'on

Division des cauteres en potentiels & en actuels.

auroit de la peine à le comprendre.

De ces cauteres actuels, les premiers Chirurgiens en ont fait forger d'une infinité de manieres, & quoiqu'ils nous en ayent donné un grand nombre, ils nous laissent encore la liberté d'en inventer de nouveaux suivant les occasions : je me contenterai de vous en representer six, qui suffiront pour vous donner une idée de la pratique ancienne.

Six sortes de cauteres actuels.

Le premier A est le cautere Ensel, ainsi appellé parce qu'il a la pointe faite comme celle d'une épée nommé *ensis*.

Le second B, est le cautere olivaire, on lui a donné ce nom parce qu'il est fait comme une petite olive.

Le troisiéme C, est le cautere à bouton, parce qu'il est fait comme un bouton, ayant une petite pointe dans son milieu.

Le quatriéme D, est le cautere cultellaire, c'est-à-dire en façon de couteau qui ne coupe que d'un côté.

Le cinquiéme E, est un cautere à platine ronde, dont on se servoit pour corriger la pourriture aprés un membre coupé.

Le sixiéme F, est un grand cautere à platine, de figure octogone, qu'on approchoit tout rouge de l'endroit dont on venoit de couper un cancer pour en dessécher les humiditez corrosives, & en même tems en arrêter le sang.

Vous pouvez par ceux-cy juger de tous les autres qui ne different qu'en figure, & qui ne sont pas moins cruels : je ne voy plus aucun Chirurgien qui les mette en usage, & si je les ay fait graver ici, c'est plûtôt pour vous en donner de l'horreur que pour vous conseiller de vous en servir.

Les cauteres potentiels sont plus en usage : nous en tirons de grandes utilitez dans les vieilles mala-

dies, aprés avoir employé pluſieurs autres remedes ſans fruit, comme dans les rhumatiſmes, dans les goutes, dans les fluxions ſur les yeux, & dans toutes celles qu'on appelle ordinairement catharres.

Les cauteres potentiels ſont plus d'uſage.

On ſe ſert de ces cauteres dans pluſieurs parties du corps, mais celles où on les applique plus ordinairement ſont 1°. à la nuque, entre la premiere & la ſeconde vertebre du cou. 2°. A la partie ſuperieure du bras, dans une petite cavité qui ſe forme entre le muſcle deltoide & le biceps. 3°. A la partie interne du genou, un peu au deſſous de l'attache des flechiſſeurs de la jambe.

Lieux où on les aplique.

Avant que d'appliquer un cautere il faut avoir des pierres dont on connoiſſe la vertu & de l'efficace deſquelles on ſoit ſûr, car quand on en achette & qu'on en prend tantôt de l'un tantôt de l'autre, on ne peut pas répondre du ſuccés ni de l'effet que feront ces cauſtiques. C'eſt encore pis s'ils ſont humides & qu'ils n'ayent pas été conſervez dans un lieu ſec, ſûrement ils n'agiront pas ſi bien. Pour n'être pas trompé, il faut que le Chirurgien en faſſe lui-même, & qu'il les garde pour le beſoin : en voici une compoſition fort facile à faire

Précaution

Il faut dans un demi ſceau d'eau mettre un quart de boiſſeau de cendres de bois de chêne, deux livres de cendres gravelées; une livre de chaux vive & demi livre de ſel; laiſſer tremper le tout pendant trois ou quatre jours, en le remuant tous les jours avec un bâton : le tout étant bien raſſis il faudra le couler en ſorte qu'il ne paſſe rien que l'eau bien claire qu'on mettra dans un chaudron ſur le feu, & qu'on fera bouillir juſqu'à ce que l'eau demeure en pierre de couleur noire, & l'ayant tirée on en fait de petites pierres qu'on met dans un vaiſſeau de verre qu'on bouche bien & qu'on garde dans un lieu chaud & ſec.

Compoſition d'un cautere.

Il y a des circonſtances à obſerver pour bien

Application du cautere potentiel.

appliquer un cautere. On commence à faire un petit emplâtre G, rond, de la grandeur d'un écu & troué par le milieu; on le couvre d'un onguent fort emplastique, afin qu'il s'attache fortement à la peau pour empêcher que l'escarre ne soit pas plus grande que le trou qu'on a fait au milieu de cet emplâtre, qui doit être proportioné à la grandeur du cautere qu'on va poser. On met cet emplâtre sur l'endroit destiné au cautere, prenant garde qu'il soit bien placé.

Aussitôt que l'emplâtre a été mis à sa place, on ouvre la bouteille aux cauteres pour en prendre une pierre H qu'on tire & qu'on pose avec cette pincette I: Avant que de la mettre on mouille la peau avec une goute d'eau, afin que la pierre se fondant plutôt, elle fasse aussi plutôt son effet. On met pardessus cette petite compresse K quarrée & mouillée pour la même fin, on la couvre de ce plus grand emplâtre L, & ensuite de la compresse M, & par dessus on met un bandage circulaire avec cette bande N, qu'on serre un peu afin d'appuyer sur la pierre à cautere & empêcher que l''appareil ne change de place.

Inconveniens pour ceux qui ne connoissent pas le cautere dont ils se servent.

Quand on connoit la pierre à cautere dont on s'est servi, on est certain du tems qu'il faut lever l'appareil, & on ne tombe pas dans l'inconvenient de l'avoir levée avant qu'elle ait fait son escarre, & par consequent on n'est point obligé en revenant deux heures aprés, d'en mettre une autre, comme cela est arrivé plusieurs fois: il ne faut pas aussi la laisser trop long-tems, car si la pierre est bonne, à un enfant ou à une femme dont la peau est plus délicate que celle des hommes, elle pourroit trop caver, agissant plus ou moins selon que la peau qu'elle attaque est plus ou moins tendre. Si on trouve l'escarre en bon état, on ôte tout cet appareil, & avec la lancette O,

on fait deux petites incisions en croix dans le corps de l'escare ; on met ce petit linge P couvert d'un peu de basilicon ou de beurre frais sur l'escarre, & par dessus on pose la même compresse & le même bandage,

On continue le même remede jusques à ce que l'escarre soit tombée, & pour lors on met dans le trou un gros pois Q ou un tampon rond fait de racine d'iris R. Il y en a qui se contentent d'y mettre une boulette de cire S ; mais le pois & la racine d'iris conviennent mieux, parce que s'imbibant des humiditez du cautere, on les retire toujours plus gros qu'on ne les a mis, ce qui entretient dans une juste grandeur l'ouverture de l'ulcere qui ne cherche qu'à se retressir & à s'emplir.

Du tampon dont on remplit le trou du cautere.

On met un petit morceau de linge blanc T, troüé à l'endroit du pois, & par dessus une feuille de lierre V, qu'on dit être particuliere pour y procurer une suppuration reglée on finit par cette compresse X, & par le même bandage que le jour precedent. Il faut avoir soin de panser les cauteres deux fois le jour, & de se servir de linge blanc de lescive si on veut éviter la mauvaise odeur, & si les chairs croissent trop & qu'elles débordent les bords du cautere, il faut les consumer avec la poudre d'alum brûlé.

Du pansement.

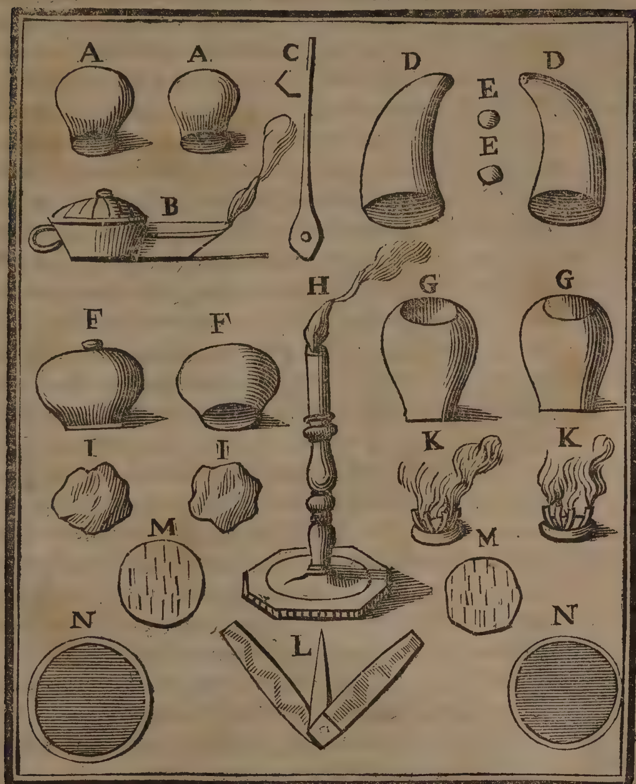
Quand on fait aux grandes personnes de ces cauteres que quelques-uns appellent des fonticules, & les Italiens des fontanelles : on les applique ordinairement aux bras & aux jambes, afin qu'on puisse se panser soy-même, & on fait de petites bandes figurées en forme d'estrier XZ, qui sont trés-commodes pour les bras & les jambes. Mais quand c'est à des enfans, on les fait à la nuque du cou pour trois raisons : 1°. Parce qu'à tous ceux qui ont une grosse tête & des fluxions sur les yeux ou sur le visage, le cautere appliqué en un tel

Choix des endroits où l'on applique les cauteres.

endroit peut mieux épuiſer les ſeroſitez ſuperfluës de ces parties malades pour leſquelles on l'employe. 2°. Parce que ce ſont les meres ou les gouvernantes qui ont ſoin de les panſer, & que leur bonnet cache la bande qui tourne autour de la tête, 3°. Parce qu'aux enfans on ne le leur met que pour un tems; la maladie paſſée, on laiſſe fermer le trou du cautere aprés l'avoir ſuffiſamment purgé; mais quand on a paſſé quarante ans, il faut le porter tout le reſte de ſa vie, ſi on ne veut pas courir le riſque de tomber dans quelque fâcheuſe maladie que peut cauſer dans la ſuite cette humeur qui avoit pris ſon cours par le cautere, & qui contrainte de ſe remêler dans la maſſe du ſang ſeroit capable de la corrompre, ou ſe répandroit ſur quelque viſcere principale, le plus foible ou le plus diſpoſé à s'imbiber de cette liqueur ſuperfluë ou viciée.



FIG. LVII. POUR LES VENTOUSES.




LA ventouſe eſt une maniére de boëte de figure ronde de la groſſeur du poing, dont l'entrée êſt plus étroite que le fond. Sa matiere eſt de verre, de corne, ou de cuivre : mais on ne ſe ſert à preſent que de celles de verre, parce qu'elles ſont plus propres, & qu'étant tranſparentes on voit ce qui ſe paſſe dans la ventouſe, & qu'on connoît par ce moyen s'il eſt ſorti une quantité de ſang ſuffiſante avant que de la relever. FIGURE ET MATIERE DE LA VENTOUSE.

L'uſage des ventouſes eſt auſſi ancien que la Chi-

Restriction de l'usage qu'en faisoient les Anciens.

rurgie, puis qu'Hippocrate nous en parle, & nous ordonne de nous en servir, & que Galien nous vante les bons effets qu'elles produisent pour la guerison de plusieurs maladies. On ne doute pas que l'application des ventouses n'ait sa bonté & ses utilitez; mais nous ne sommes pas obligez de nous en servir dans toutes les maladies où les appliquoient nos Anciens qui ont donné trop d'étenduë à ce qu'Hippocrate & Galien nous en ont laissé par écrit: nous ne devons point croire, par exemple, qu'en les appliquant sur le sommet de la tête, elles puissent relever la luette trop relâchée; qu'étant mises sur la region des ureteres elles ayent assez de force pour attirer une pierre des reins & la faire tomber dans la vessie, & une infinité d'autres imaginations semblables.

A mesure qu'on a acquis des connoissances plus parfaites dans l'Anatomie, l'usage des ventouses est devenu moins fréquent: on les a supprimées dans toutes les maladies où on a connu qu'elles n'étoient d'aucune utilité; & on en a conservé l'usage dans celles où on en reçoit, ou du moins où l'on en peut recevoir du soulagement, comme dans l'apoplexie, dans la létargie, & dans toutes les fluxions de la tête qui attaquent les yeux & le visage.

Pays où les ventouses sont plus fréquentes.

En Italie & en Allemagne on n'en est pas autant desabusé qu'en France: dans ces pays-là on trouve des étuves humides où on va fort souvent pour la propreté; quand ils se sentent trop replets & qu'ils croyent que cela vient de l'abondance du sang, ils se font appliquer de ces petites ventouses en plusieurs parties du corps, ausquelles ils font faire des scarifications, par ce moyen ils font sortir autant de sang qu'ils jugent à propos pour se soulager. Cette pratique n'est point du goût des François, qui sont persuadez qu'en tirant par la saignée deux ou trois poilettes de sang on dégage plus puissam-

ment que par ces petites ſcarifications, qui ne peuvent laiſſer ſortir qu'un ſang ſubtil tiré par force de la ſuperficie du corps.

En voyageant en Italie j'ay été voir leurs étuves : les gens de qualité en ont dans leurs palais pour leur uſage particulier, & dans les villes il y en a de publiques, où chacun va pour ſon argent. Ils ont de petites ventouſes AA qu'on appelle des cornets, parce qu'elles ſont faites de corne ; ils s'en font mettre tel nombre & en telle partie du corps qu'ils le jugent à propos, parce qu'on eſt tout nud dans ces étuves. Pour les appliquer ils les mettent dans un baſſin d'eau chaude, & les prenant l'un aprés l'autre pour les poſer, ils ne font que mettre le bout d'une lampe allumée B dans le cornet, qui étant plein de fumée, & poſé à l'inſtant ſur la partie s'y attache fortement : ils le relevent peu de tems aprés, & avec une flammette C, ils y font des mouchetures, puis ils le remettent de la même maniere, & ainſi par pluſieurs cornets ils tirent la quantité de ſang qu'ils jugent neceſſaire pour leur ſanté.

Maniére dont on les applique.

J'ay eu auſſi la curioſité de voir celles d'Allemagne. Ce ſont de grandes ſales voutées, où il y a des bancs des deux côtez comme aux claſſes des Colleges : il y a deux poëles, dans l'un les hommes ſe vont deshabiller avant que d'entrer dans l'étuve, & l'autre ſert pour les femmes. Les uns & les autres ſont nuds à un linge prés qu'ils ont depuis la ceinture juſqu'au milieu des cuiſſes. A meſure qu'ils entrent ils ſe placent, les hommes d'un côté & les femmes de l'autre : étant aſſis un ſerviteur ſe preſente qui leur met des cornets aux endroits où ils montrent qu'ils en veulent. J'en vis appliquer à preſque toutes les parties du corps ; je demanday la raiſon à un qui s'en fit mettre ſur le coude du pied. Il me répondit que c'étoit contre la goute, & il me

Diſpoſition des Poëles en Allemagne.

Utilité particuliére.

dit que depuis qu'il s'en faisoit mettre en ce lieu de tems en tems il n'en étoit point incommodé.

Ceux qui servent dans ces lieux, sont tellement habituez à mettre des cornets, qu'ils le font avec une promptitude surprenante : ils font les mouchetures avec une flammete qu'ils tiennent d'une main, & des chiquenaudes qu'ils donnent dessus de l'autre main, ils donnent telle figure qu'ils veulent à ces mouchetures arrangées à côté l'une de l'autre ; les unes representent un lac d'amour, d'autres un cœur, & d'autres les chiffres de leurs maîtresses selon la volonté de celui qui se les fait faire. Enfin ils sont si persuadez du bon effet de leurs étuves, qu'ils se priveroient de toutes choses plûtôt que de s'en passer ; & en effet, les femmes qui y vont ont un trés-beau teint, parce que la sueur fait dégorger les impuretez qui gâtent la peau.

Adresse à faire les mouchetures.

Il y a encore une autre espéce de cornets DD, dont on se sert à Bourbon, ce sont de petits bouts de cornes un peu longs & percez par le bout le plus pointu : on pose la partie la plus large sur l'endroit où on en doit faire l'application, & par la plus étroite on suce pour attirer la peau dans la cavité du cornet ; celui qui fait ce sucement a dans la bouche de petites boules de cire EE, avec lesquelles par le moyen de sa langue il bouche le trou par où il a sucé, il procéde ensuite à une autre & en met autant qu'il est necessaire.

Cornets dont on se sert à Bourbon.

Il y a deux sortes de ventouses, les unes qu'on appelle séches, parce qu'elles ne consistent que dans la seule apposition de la ventouse, sans rien faire sortir qui humecte la peau ; les autres qu'on appelle humides ou scarifiées, à cause qu'on fait des scarifications pour en tirer du sang. Le Chirurgien doit en avoir au moins de deux grosseurs differentes ; de plus petites F F pour les enfans, ou lors qu'il ne veut faire qu'une legére attraction ; & de plus grosses G G pour les grandes personnes, ou lorsqu'il

Ventouses séches & humides,

y à neceſſité d'attirer puiſſamment.

Pour les appliquer il faut mettre le malade dans une ſituation commode, cela dépend de l'endroit où cette application ſe doit faire : mais comme on n'en met gueres que ſur les épaules, nous ſuppoſons les devoir mettre en cet endroit. Si le malade étoit en état de ſe lever, on peut le mettre ſur un ſiége, la tête panchée en devant, & appuyée ſur un oreiller mis ſur une table devant lui : s'il étoit en létargie ou en apoplexie, il faudroit le coucher ſur le ventre, & aprés avoir découvert les épaules les frotter rudement avec pluſieurs ſerviettes bien chaudes pour échauffer les parties & en tirer plus de ſang ; c'eſt pourquoi il faut avoir la précaution de faire faire du feu clair afin de renouveller ſouvent les ſerviettes chaudes.

Préparation du ſujet.

On fait tenir une lumiére H par un ſerviteur, tant pour voir clair à ce qu'on fait, que pour allumer les étoupes II, ou les petites bougies K K : quelques-uns prennent de l'étoupe fine qu'ils mettent dans le creux de la ventouſe pour l'y allumer, puis ils appliquent la ventouſe ſur le lieu prémedité ou deſigné auparavant, & elle s'y attache auſſi-tôt : enſuite ils en appliquent une autre qu'ils placent à côté de la premiére, & s'étant fait apporter une ſerviette trés-chaude ployée en pluſieurs doubles ; ils la mettent ſur les ventouſes ; & peu de tems aprés on renouvelle la ſerviette ; ce que l'on continuë juſques à ce qu'on croye devoir les relever pour y faire les ſcarifications.

Application ordinaire de la ventouſe.

Au lieu d'étoupes il vaut beaucoup mieux ſe ſervir de petites bougies attachées ſur un petit rond de carte, elles rendent plus de flammes que l'étoupe, & par conſequent la ventouſe attire plus fortement, & on ne court pas le riſque avec ces bougies de brûler le malade, comme peut faire l'étoupe. Il faut remarquer qu'appliquant des ven-

Uſage des petites bougies.

touſes à une fille ou à une femme , il faut les poſer plus bas qu'aux hommes , parce que les ſcarifications laiſſent de petites cicatrices qui gâtent les épaules & qui chagrineroient les femmes ſi elles étoient en un lieu où on les pût voir , car les femmes ne ſe ſoucient pas d'avoir des défauts pourvû qu'ils ſoient cachez.

Maniére de relever la ventouſe & de ſcarifier

La ventouſe ſe releve en appuyant un peu ſur la peau avec un doigt pour y faire entrer de l'air : on prend alors la lancette L , avec laquelle on fait pluſieurs ſcarifications ſur l'endroit où elle a été appliquée , on commence par le bas de la rondeur , l'on y fait trois ſcarifications , on continuë en montant , où l'on en fait quatre ; enſuite cinq au-deſſus , puis quatre , & on finit par trois , de ſorte qu'elles ſont toutes entrelaſſées dans les eſpaces les unes des autres de la maniére qu'il eſt repreſenté par les figures M M : on allume les bougies qu'on met ſur l'endroit ſcarifié , & par-deſſus on applique la même ventouſe , on fait la même choſe à la ſeconde , on les couvre avec une ſerviette trés-chaude , & en renouvellant ces linges on regarde ſi elles s'empliſſent de ſang , & lorſqu'on croit qu'il y en a aſſez , on fait apporter un vaiſſeau pour mettre le ſang contenu dans ces ventouſes.

Maniére d'appliquer les ventouſes une ſeconde fois.

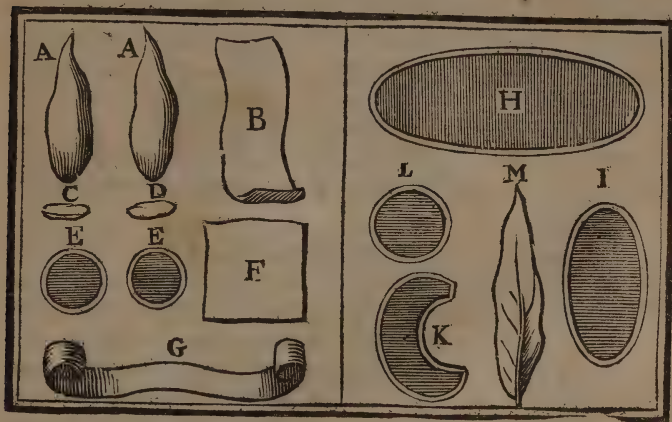
Si dans les maladies qui demandent une prompte évacuation , on trouve à propos de les remettre une ſeconde fois , il faut avoir d'autres bougies , parce que ces premiéres ayant trempé dans le ſang ne pourroient pas ſe rallumer : on ſe conduit cette ſeconde fois comme la premiére , & on réïtereroit cette application pour la troiſiéme fois , ſi la neceſſité le demandoit.

Panſement.

L'operation finie on eſſuye bien tout le ſang , on lave les épaules avec du vin tiéde , & on met ces deux emplâtres N N ſur les deux endroits où on a fait les ſcarifications. Ils ſont de ceruſe brûlée ,

parce qu'il n'eſt plus queſtion que de deſſécher, on les renouvelle quelques jours aprés, ce qu'on continuë juſques à la parfaite guériſon.

## Fig. LVIII. POUR LES SANGSUES ET VESSICATOIRES




LEs ſangſuës ſont de petits vers aquatiques qu'on trouve dans les étangs & dans les riviéres : ces inſectes s'attachent ſouvent aux jambes de ceux qui ſe baignent, & aux pieds des chevaux quand on les va abbreuver ; on les appelle ſangſuës, parce qu'ils ſuccent le ſang des animaux auſquels ils s'attachent.

Il y en a de deux ſortes, de bonnes & de venimeuſes : les bonnes ſont celles qui vivent dans les eaux courantes : elles ſont longues & menuës ; elles ont la tête petite, le dos vert rayé de jaune, & le ventre un peu rouge : ce ſont de celles-là AA dont il faut ſe ſervir. Les venimeuſes ſe trouvent dans les eaux croupiſſantes des foſſez & des marais ; elles ont une groſſe tête & le dos rayé de bleu ; ce ſont celles-là qu'il faut rebuter.

Choix des bonnes & des mauvaiſes ſangſuës.

On applique ſouvent les ſangſuës aux parties qui

ne peuvent souffrir ni la saignée, ni les scarifications, comme au visage, aux lévres, au nez, aux jointures, aux doigts, & à l'anus: on les applique à cette derniére partie pour vuider les hémoroïdes. Les sangsuës suppléent à la saignée, parce que leur aiguillon fait l'office de la lancette.

Parties ausquelles on les applique.

On ne doit point appliquer les sangsuës nouvellement prises, on les doit auparavant laisser dégorger dans l'eau pendant quelques jours. Quand on voudra s'en servir, il faut les retirer de l'eau, & les tenir enfermées dans quelque boëte depuis le soir jusqu'au lendemain, ou depuis le matin jusqu'au soir, afin de les rendre plus affamées & plus avides à succer.

Leur préparation.

Avant que de les appliquer, il faut frotter la partie avec un petit linge moüillé d'eau chaude, afin qu'elles s'attachent plus promptement & plus fortement; ou bien on la frotte avec un linge trempé dans du lait. Il y en a qui veulent qu'avec une épingle on fasse une ponction à la partie pour en faire sortir quelque goute de sang, mais il vaut mieux frotter l'endroit avec un peu de sang de pigeon, ou de quelqu'autre animal qu'on aura preparé pour cet effet.

Et celle de la partie.

Lorsqu'on veut appliquer les sangsuës, comme elles peuvent s'attacher aux doigts, ou que souvent elles ne peuvent point mordre, il faut les tenir avec un morceau de linge B, jusques à ce qu'elles se soient collées à la peau: on s'en sert toûjours de la même maniére, on en met une seconde, une troisiéme, & autant qu'il est necessaire. Lorsque ces sangsuës sont ainsi attachées à la partie, elles font sortir de leur tête un aiguillon, qui n'est que la pointe de leur trompe, qui est comme un tuyau disposé de maniére qu'il se plisse pour s'accourcir, & se déploye pour s'alonger, en sorte que quand la sangsuë veut tirer le sang de quelque animal, elle étend sa trompe, & cherche

Comment elles agissent.

cherche dans la peau un pore pour l'y introduire & fourrer aſſez avant pour trouver le ſang, qui montant dans la cavité de cette trompe entre dans le corps de la ſangſue.

Les ſangſues ne quittent point qu'elles ne ſoient ſaoules ; ſi elles quittoient trop tôt, on en appliqueroit d'autres ſur les mêmes ouvertures. Lors qu'elles ſont pleines & qu'on ne veut pas qu'elles ſe détachent, on leur coupe la queue avec des ciſeaux, d'où on voit diſtiler tout le ſang qui les empliſſoit, de maniére qu'elles vuident par la queue le ſang qu'elles reçoivent par leur trompe comme par une pompe aſpirante, & ainſi une ſeule tire plus de ſang que ſix autres auſquelles on n'aura pas fait cette amputation. Quand on croit avoir ſuffiſamment tiré du ſang, il ne faut point arracher les ſangſues, de crainte qu'elles ne laiſſent leurs aiguillons : il faut pour leur faire lâcher priſe leur mettre un peu de ſalpêtre ou de ſel ſur le dos, elles quittent auſſi-tôt. Il faut enſuite laiſſer couler un peu de ſang, afin qu'il ne reſte point de venin ; on lave les piqueures avec de l'eau ſalée, & ſi le ſang ne s'arrête pas de ſoi-même ; il y faut mettre un peu de charpie rapée C, ou du linge brûlé D. On peut appliquer ces emplâtres EE, une petite compreſſe F, & une bande G, roulée à deux chefs.

Amputation de leur queue.

Moyen de les faire ſeparer.

Panſement.

LE Veſſicatoire eſt un medicament qu'on fait avec des mouches cantharides, lequel étant appliqué ſur la peau, y fait venir des veſſies par ſon acreté, c'eſt pourquoi on lui a donné le nom de veſſicatoire.

Du Veſſicatoire.

Ce remede ſe fait avec des mouches cantharides deſſechées & miſes en poudre, qu'on agite avec du levain & un peu de vinaigre pour en faire une maſſe. Les autheurs qui nous y font mêler le vinaigre, nous diſent que la fermentation qui doit arriver

Sa compoſition.

du mélange du vinaigre avec le ſel alkali des cantharides augmente la vertu du veſſicatoire. Il y en a d'autres qui prétendent que l'acide du vinaigre doit affoiblir l'action du veſſicatoire plûtôt que de l'augmenter, puis qu'il énerve le ſel volatil des cantharides d'où dépend toute leur force. Je ne ſçay point leſquels ont raiſon, mais je m'en tiens à l'experience, qui me fait voir qu'en y mettant un peu de vinaigre elles font fort bien l'effet qu'on en attend.

Son uſage & ſon application.

On ſe ſert des veſſicatoires en pluſieurs maladies, où il faut irriter vivement les fibres & tirer avec une grande violence les ſeroſitez au dehors, comme dans l'apoplexie, dans l'épilepſie & dans les migraines; on les applique pour lors par derriére le cou, & on en fait un grand emplâtre H que l'on met entre les deux épaules. C'eſt un bon reméde contre les morſures des bêtes venimeuſes, & contre la goutte: on en couvre un morceau de linge I, qu'on met ſur la morſure. Ils ſont auſſi excellens pour les fluxions des oreilles & des yeux: on en fait pour lors un emplâtre K figuré en croiſſant, qu'on applique derriére l'oreille; & on eſt ſoulagé de la douleur des dents quand on en met un petit emplâtre rond L ſur l'artére temporale.

Ses differences.

Le Chirurgien doit rendre ſon veſſicatoire plus ou moins fort, ſuivant la partie & la maladie; il doit mettre moins de mouches cantharides pour une fille ou une femme, parce qu'elles ont la peau plus delicate, principalement quand on les applique à la tempe, ou derriére les oreilles; mais on en doit mettre davantage pour une vieille perſonne, à cauſe de la dureté de ſa peau. Si on applique des veſſicatoires aux épaules contre l'apoplexie & l'épilepſie, ou à la cuiſſe contre la goutte, il faudra en mettre ſuffiſamment pour exciter un plus grand nombre de veſſies, & un plus grand écoulement de la ſeroſité.

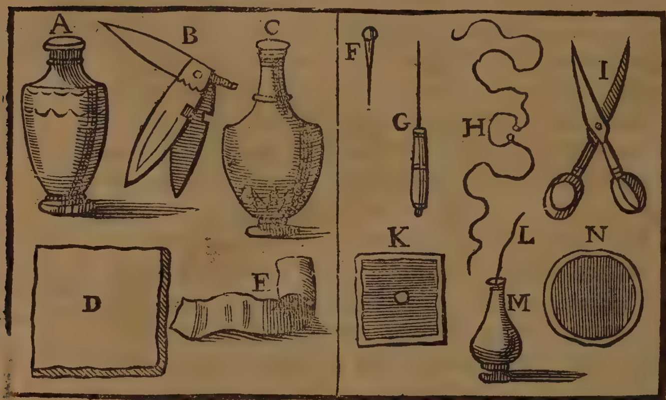
Avant que d'appliquer le veſſicatoire, il faut faire une legere friction à la partie, afin que l'effet s'en faſſe plus viſte ; on le laiſſe ſur la partie quatre ou cinq heures, & quelquefois davantage, ſelon la délicateſſe des perſonnes & la diſpoſition où on les trouve. Lors que l'épiderme eſt élevé en veſſies, la douleur n'eſt plus ſi grande, & ces veſſies ſe trouvant pleines de ſeroſité, il faut les ouvrir pour la laiſſer écouler ; on en procure même l'écoulement pendant quelques jours, en mettant deſſus une feüille de poirée M ; & plus on en fait ſortir, plus le malade ſe trouve ſoulagé, & ſe tire plûtôt du danger qui preſſe ; c'eſt la fin qu'on ſe propoſe dans cette operation. Quand elles ont ſuffiſamment coulé pendant deux ou trois jours, on ſe ſert de remédes deſſicatifs pour les guerir. Ecoulement des ſeroſitez.

On trouve à preſent chez tous les Apoticaires une compoſition d'emplâtre veſſicatoire, qui eſt plus commode que celle dont je viens de parler. Quand on ne veut pas exciter tant de veſſies, on en étend ſur un petit morceau de linge ou de taffetas, lors qu'on en veut mettre derriére les oreilles & aux tempes ; & c'eſt cet emplâtre qui trompa une fille dont voici l'hiſtoire. Autre ſorte d'emplâtre.

Une Dame de qualité auſſi-tôt aprés être accouchée dit à une de ſes femmes de chambres de lui faire un emplâtte de l'onguent de Me Fouquet qu'elle lui avoit donné à ſerrer, pour ſe le mettre ſur le nombril : deux ou trois heures aprés cette Dame m'envoya chercher pour me faire voir un gros caillot de ſang qu'elle venoit de vuider & qu'elle croyoit être un faux germe, m'exagerant les obligations qu'elle avoit à cet emplâtre & les bons effets qu'il produiſoit à toutes celles qui s'en ſervoient aprés leurs couches. Peu d'heures aprés cette Dame me renvoya chercher fort allarmée d'une groſſeur qui lui étoit venuë au nombril, me diſant que c'étoient Hiſtoire ſur ce ſujet

ſes boyaux qui étoient ſortis : je trouvay que c'étoit une groſſe veſſie cauſée par cet emplâtre, qui n'étoit point celui de Madame Fouquet, mais un veſſicatoire. Je perçay cette veſſie, & comme il ne falloit point procurer d'écoulement de ſeroſité dans cette occaſion, parce que l'humeur qui formoit la veſſie & tout le mal, s'écoula auſſi-tôt de lui-même, je mis un remede deſſus pour le deſſécher au plûtôt. La femme de chambre avoit ces deux emplâtres dans ſon coffre, & elle s'étoit trompée en prenant celui de veſſicatoire pour celui de Madame Fouquet, qu'on croyoit avoir ſauvé la vie à cette Dame pendant qu'il étoit encore enfermé dans le coffre.

## Fig. LIX. POUR L'ECHIMOSE ET LES VERRUES.




Echimoſe vient du mot grec *Echimoſis*, qui eſt dérivé de *Ex* qui veut dire dehors, & de *Chimoin* qui ſignifie ternir & donner une vilaine couleur, parce que cette maladie eſt un épanchement de ſang ſous la peau, qui la ternit & la noircit.

La cauſe de l'echimoſe. Elle eſt cauſée par une contuſion ou meurtriſſure, qui rompant les petites fibres des muſcles & les petits vaiſſeaux capillaires, fait que le ſang s'extra-

vaſe en ſortant de ſes vaſſeaux, & qu'il teint la peau d'une couleur livide & marbrée.

Il y en a de legeres, comme quand on n'a fait que pincer la peau, ou aprés une ſaignée lorſque quelque goute de ſang s'eſt coulée deſſous la peau. Il y en a de plus conſiderables, cauſées par une chute ou par quelque coup de pierre ou de bâton, & il y en a de trés-grandes, comme j'en ay vû à une perſonne qui voulant ſauter un foſſé ſe fit un effort dans la jambe qui fit ouvrir un vaiſſeau, & où il ſe fit un ſi grand épanchement de ſang dans toute cette partie qu'elle en étoit gonflée, & qu'elle en devint toute noire. Ses differences.

Les legeres échimoſes ſont quelquefois avec peu ou point de douleur; elles ne ſont point dangereuſes, elles gâtent ſeulement la peau en la tachant d'une marque livide & marbrée. Quand le ſang épanché eſt en petite quantité il ſe reſout inſenſiblement, mais quand il y en a beaucoup il fait un abcés qui ne ſe termine que par la ſupuration: s'il y en avoit une trés-grande quantité il pourroit cauſer la gangrene & le ſphacele, en comprimant trop la partie, & empêcher ainſi la chaleur naturelle d'y reluire. On remarque que les contuſions & meurtriſſures des jambes & des pieds ont plus de peine à ſe guerir que celles des autres parties, parce que la peau y étant plus épaiſſe & plus ferme, le ſang y tient davantage & s'y diſſipe plus facilement. Danger des grandes échimoſes.

Les échimoſes viennent toûjours des cauſes externes, comme d'un coup reçû, ou d'une chute qu'on a faite; parce que quelque choſe de peſant venant à tomber ou à frapper rudement notre corps, les vaiſſeaux ſe trouvant preſſez par la force du coup ſont contraints de s'approcher & de ſe ſerrer les uns contre les autres, & le ſang de s'échapper de leurs orifices dans la partie où ces vaiſſeaux ſe terminent. Leurs cauſes.

Cure. On guerit les legeres échimoses en mettant dessus du vin tiéde, de l'eau de vie, de l'esprit de vin, de l'eau de la Reine d'Hongrie ou du baume blanc de Fioraventi qu'on prend dans ce flacon A. On fait passer la lividité qui y reste en ratissant du sceau de la Vierge, & le mettant sur la meurtrissure. Aux échimoses des yeux qui arrivent dans les jeux de paume par un coup de bale receu en cette partie, on y met d'abord de l'eau fraiche, qui est un bon repercussif pour empêcher la trop grande enflure; c'est ce qu'on appelle avoir l'œil poché au beure noir. L'eau fraiche y est bonne le premier jour; mais il faut des resolutifs par la suite: on fait un petit collire avec des eaux de fenouil & d'eufraise, dans lesquelles on mêle le saffran, le camphre & quelques goutes de sel ammoniac.

Remedes pour les plus grandes. Si la contusion est grande, l'absinte bouillie dans le vin y est bonne; ou bien on fait infuser dans l'esprit de vin les fleurs de mille pertuis, les noix muscades, les cloux de girofles & l'écorce de grenade dont on frote la partie. On y met encore des cataplasmes faits avec les quatre farines, la bryone, les fleurs de roses, de camomille, de melilot & le stirax liquide; on peut encore se servir d'un vin dans lequel on aura fait bouillir toutes les plantes aromatiques qui subtilisent & rarefient l'humeur extravasée.

Observation. Le premier blessé que je pansai à la canonade de Nimegue en l'année 1702. etant à l'armée avec Monseigneur le Duc de Bourgogne, fut un Garde du Corps qui avoit une grosse contusion à l'épaule qui lui avoit causé une grande échimose. Ce fut un boulet de canon qui en passant avoit emporté la piece du juste-au-corps & de la chemise, & qui avoit tellement meurtri son épaule qu'il ne la sentoit presque pas. Je lui fis des scarifications jusqu'au vif, dans lesquelles je mis de l'eau de vie où

j'avois fait fondre du ſel; je continuay à le panſer à Cleves où étoit l'Hôpital de l'armée, & il guerit.

Quand la contuſion eſt ſi grande qu'elle menace de gangrene ou de ſphacele, il faut ouvrir promptement & faire pluſieurs inciſions, tant pour ôter la grande tenſion que pour faire dégorger la partie du ſang & de la ſeroſité qui étouffe la chaleur naturelle. Lorſque l'engorgement n'eſt pas conſiderable, on ſe contente de faire des mouchetures avec la lancette B; s'il eſt plus grand, on fait des ſcarifications plus profondes; mais ſi elle étoit desplus grands on en viendroit aux taillades qu'il faut faire ſentir au malade en les profondant juſqu'au vif. On mettra dans ces ouvertures de l'eſprit de vin camphré qui eſt dans cet autre flacon C, & tout ce qui peut animer & vivifier la partie, & par deſſus une compreſſe D, & une bande E, trempées dans le même eſprit de vin.

L'operation qu'on y fait.

Les Verrues, que le vulgaire appelle des porreaux, ſont de petites élevations rondes & raboteuſes qui arrivent à la peau, & particulierement aux mains des jeunes gens. On leur a donné le nom de porreaux, à cauſe qu'elles ſont compoſées de pluſieurs petites pointes ſemblables aux racines de ces plantes, ou bien parce qu'elles ont des racines comme elles; car effectivement elles en ont de répandues ſous la peau qui font qu'elles repouſſent ſouvent aprés les avoir fait tomber.

Des verrues.

Le public veut que ce ſoit la craſſe qu'on ſe laiſſe amaſſer aux mains qui ſoit la cauſe des verrues, prétendant qu'il n'en vient point à ceux qui ont les mains propres & les lavent tous les jours; mais les Sçavans en cherchentla cauſe dans les liqueurs nourricieres devenues trop âcres. ils diſent donc que les verrues ne ſont que des excroiſſances charnues,

Leus cauſes.

causées par l'extravasion du suc nourricier qui a rongé par son acrimonie les vaisseaux capillaires de la peau : il y en a de grosses, de moyennes & de tres-petites dont le nombre est quelque fois si grand qu'on a de la peine a les compter.

Leurs differences.

Erreur du peuple.

Les erreurs populaires sont infinies sur le fait de la guerison des porreaux ; elles sont toutes si extravagantes qu'elles ne meritent pas d'être rapportées, & il y en a même qui croyent que si quelqu'un comptoit les porreaux d'un autre, il luy en viendroit un pareil nombre.

Il y en a qui prétendent les faire tomber en les frottant souvent & rudement ; d'autres y fourrent la pointe d'une aiguille F, & mettant ce qui reste de l'épingle à la flamme de la chandelle, ils les cauterisent ainsi, & les brûlant de cette maniere, ils esperent les faire tomber. D'autres les cauterisent avec l'aiguille qu'ils on fait rougir ; mais ces manieres ne sont pas sures & peuvent causer de la douleur & de l'inflammation, les trois meilleurs moyens pour les guerir, sont de les lier, de les couper, ou de les consumer.

Leur remede.

De la ligature qu'on y fait.

La ligature ne convient qu'à celles qui sont grosses & qui ont la base étroite, on la fait avec un crin de cheval ou avec de la soye H, il y en a qui la trempent dans de l'eau arsenicale, afin qu'elle coupe plutôt ; mais cette pratique est dangereuse. Souvent ceux qui ont des verrues ne consultent pas les Chirurgiens, ils les lient eux-mêmes & les font tomber par ce moyen.

De leur incision.

Il y en a qui impatiens de se voir de ces verrues, les coupent avec des ciseaux I ; mais c'est de la douleur qu'ils souffrent inutilement si on ne se sert pas de quelque remede rongeant pour en manger les racines, car ces maux ne manquent pas de repousser & de revenir plus gros que la premiere fois : il faut donc étant coupez les toucher avec l'huile de tartre

par défaillance, ou mettre deſſus les poudres d'alum, ou de précipité rouge rouge.

*De leur conſumption.*

La troiſiéme maniere eſt de les conſumer avec des remedes capables de les corroder comme ſont l'eſprit de vitriol, l'eau forte, l'eſprit de ſel, ou le beurre d'antimoine : mais il ne faut ſe ſervir de ces remedes qu'avec beaucoup de précautions, car ils brûleroient & feroient des eſcares fort profondes. Il ne faut point abandonner ces remedes aux malades pour en faire l'application eux-mêmes, & afin de la faire avec plus de ſureté, il faut compoſer un petit emplâtre K, troué dans le milieu de la grandeur de la verruë qu'on veut toucher: on prend un brin de paille L, de la liqueur dans cette fiolle M dont on touche le porreau; cet emplâtre qui couvre la circonference du porreau la garantit contre le remede en cas qu'il en vint à tomber quelques gouttes en l'appliquant, & empêche qu'il ne s'étende & n'opere au de-là de la verruë. J'en ay vû tomber pluſieurs par l'attouchement de l'eſprit de ſel, je le prefere aux autres quoiqu'il ne ſoit pas ſi corroſif ; j'aime mieux en appliquer pluſieurs fois que de courir le riſque des inconvéniens que j'ay vû arriver par l'eau forte.

*Les medicamens cauſtiques y ſont préferables.*

Quand on veut ſe donner la peine de bien conduire l'uſage des remedes cauſtiques & conſumans, cette maniere eſt préferable aux autres, parce qu'ils en rongent juſques aux racines & qu'ils ne reviennent point, & d'autant plus qu'on peut s'en ſervir aux verrues qui ſont trop petites pour être liées ou coupées : l'emplâtre N, acheve de les guerir.

*De quelques autres petites excroiſſances.*

IL vient ſouvent à la ſuperficie du corps de petites excroiſſances dont la baſe eſt étroite, ſemblables à de petites têtes ou à de petites perles applaties, qui croitroient beaucoup ſi on ne les en empechoit : il en naît en toutes les parties de la peau, & particulierement aux paupieres. L'Operation qu'on y fait ne

consiste qu'à les couper avec la pointe des ciseaux, elles sont si petites qu'elles ne jettent point de sang, & qu'elles ne demandent aucun pansement. Il en est venu plusieurs au Roy dans des tems differents, que M. Felix luy a coupées de cette maniere; la douleur en est si legere qu'il ne la sentoit presque point, & les endroits où on les avoit coupez se guerissoient d'eux-mêmes sans le secours de la Chirurgie.

Fig. LX. POUR L'OUVERTURE D'UN CORPS.



NOus avons juſques à preſent fait toutes les Operations qui ſe pratiquent ſur l'homme vivant, venons à celles qui ſe font ſur l'homme mort : elles ſont deux, l'une eſt l'ouverture d'un corps, & l'autre en eſt l'embaumement. Quoique ces deux Operations ne ſoient point accompagnées des cris du malade & que les ſujets ſur leſquels elles ſe font ne ſe plaignent point du Chirurgien, elles doivent néanmoins être faites avec art; & l'adreſſe de l'Operateur ne s'y doit pas moins faire voir que dans toutes les autres. Je vais vous les démontrer avec toute l'exactitude qu'elles demandent, & ce ſera par elles que nous finirons ce Cours d'Opérations.

**Dexterité que cette operation demande.**

Pluſieurs raiſons obligent d'ouvrir un corps aprés la mort : par exemple, il y aura beaucoup d'enfans dans une famille dont un viendra à mourir, le pere & la mere le font ouvrir pour tâcher en découvrant la cauſe de ſa mort, de prévenir celle des autres.

**Raiſons qui y engagent.**

Une mort prompte & ſubite qui épouvante une famille ou qui excite la curioſité des Medecins & des Chirurgiens oblige ſouvent d'ouvrir un corps aprés la mort; comme il eſt arrivé à deux perſonnes mortes à Verſailles, Dans la même année un des chefs du gobelet du Roy tomba mort en ſervant à table Monſeigneur le Duc de Bourgogne, & quatre mois aprés un des valets de pied du Roy tomba auſſi mort en ſe chauffant dans l'antichambre de ſa Majeſté. Je les ouvris tous deux en preſence des premiers Medecins de la Cour, & par ces ouvertures on fut confirmé que c'étoit l'interception de la circulation du ſang qui avoit été la cauſe de ces morts ſubites.

**Obſervation.**

On trouve une perſonne morte, aſſaſſinée ou noyée, il en faut faire l'ouverture pour dreſſer un rapport fidele de l'état des parties offenſées, &

ſouvent en execution des Arreſts & des Sentences qui l'ordonnent : ſi une perſonne eſt ſoupçonnée d'avoir été empoiſonnée, l'ouverture du corps rend témoignage de la verité. Le Gouverneur des Pages de la Reine étant mort à ſaint Germain, la ſervante peu contente de ſa maîtreſſe alla dire au grand Prevôt qu'elle croyoit que c'étoit elle qui avoit empoiſonné ſon mary. Le grand Prévôt ſe ſaiſit de la veuve, & en avertit le Roy. M. Felix & moy nous eûmes ordre le lendemain de faire l'ouverture du corps nous ne trouvâmes aucune apparence de poiſon, la femme fut juſtifiée & relâchée ſur notre rapport, & la ſervante s'enfuit pour éviter le châtiment que meritoit une pareille dénonciation.

Hiſtoire.

On ouvre preſque toutes les perſonnes de qualité & particulierement les Princes & les Rois pour embaumer leurs corps avant que de les mettre dans le ſepulcre de leurs Ancêtres. Mais ſoit par l'une ou l'autre de ces cauſes qu'on ſoit obligé de faire ces ouvertures, il faût que le Chirurgien les faſſe avec methode & de la maniere que je vais vous démontrer.

Tems déterminé pour ouvrir un corps.

Le tems de faire une ouverture eſt ordinairement vingt-quatre heures aprés la mort : les ordonnances le portent ainſi, & on ne doit point entreprendre de la faire que les vingt-quatre heures ne ſoient accomplies, quoiqu'on eût des ſignes certains qu'il ſeroit veritablement mort, & cela pour éviter les reproches du public qui accuſeroit le Chirurgien de trop de precipitation, & pour contenter ceux à qui on entend dire qu'ils chargeront leurs ſucceſſeurs ou heritiers de ne les point enſevelir avant les vingt-quatre heures finies, de crainte qu'on ne les enterre encore vivans, perſuadez que cela eſt arrivé ſouvent, par les contes qu'on leur a faits.

Il faut quelque tems avant l'heure priſe, que

le Chirurgien envoye par ſes garçons porter les instrumens neceſſaires, qui ſont une ſcie, des ſcalpels de pluſieurs grandeurs, des ciſeaux, des élevatoires, des aiguilles, du cordonnet, des éponges, quelques paquets d'étoupes, & enfin tout ce qui eſt marqué ſur la planche LX. Préparatifs.

Les garçons arrivez au logis du mort mettront une table au milieu de la chambre aſſez longue pour y poſer le corps; ils étendront un drap ſur la table, enſuite le corps deſſus à qui ils auront mis une ſerviette ployée en long en trois où quatre doubles circulairement pour cacher par bienſéance les parties de la generation, & particulierement quand c'eſt une femme: on mettra par deſſus, un autre drap qui couvrira tout le corps. Ils mettront ſous la table un grand baſſin pour y jetter les entrailles à meſure qu'on les vuidera, & un ſceau plein d'eau pour laver les éponges; ils demanderont le linge neceſſaire, ils prépareront de la bougie, & attendront ceux qui doivent être préſens à l'ouverture.

Ajuſtement de l'Operation & des garçons.

La compagnie arrivée, l'Operateur & les garçons qui ſont pour l'aider mettent chacun une ſerviette devant eux afin de ne ſe point gâter. Pour moy qui ay fait ſouvent des anatomies & de ces ouvertures, j'avois des tabliers & des manches de toile faites exprés dont je me ſervois plus commodément que des ſerviettes.

Par où l'on doit commencer.

Le corps découvert, l'Operateur commencera par la tête, continuera par la poitrine & finira par le ventre; cet ordre eſt moins embarraſſant que de commencer par le ventre, car étant obligé de retourner le corps pour voir le cerveau, le ventre étant ouvert toutes les parties qu'il contient ſortiroient & incommoderoient beaucoup; c'eſt ſuppoſé qu'on veuille examiner ces trois parties, car s'il y avoit une playe au ventre ou à la poitrine qui fût le ſujet de l'ouverture, il faudroit ouvrir cet endroit pour connoître la

playe & en faire ſon rapport ſans étre obligé pour lors de travailler ſur la tête.

Manuel de l'operation.

L'Operateur prendra ce ſcalpel A, fait en couteau ou cet autre B, fait en biſtouri dont il fera à la tête une inciſion longitudinale depuis la racine du nez juſques à la nuque du col, & une autre tranſverſale depuis une oreille juſques à l'autre, ces deux inciſions faiſant une croix cruciale ſur le ſommet de la tête : il levera enſuites ces quatre parties qu'il ſepa-rera du crane, & qui tombant en enbas laiſſent le crane à découvert. Alors la ſcie C, qu'il poſera ſur l'os frontal aſſez prés des ſourcils, il commencera à le ſcier, en faiſant tenir la tête par un ſerviteur pour l'empêcher de vaciller. L'os frontal étant ſcié ; il conduira peu à peu la ſcie ſur l'un des temporaux, & enſuite ſur l'autre ; leſquels étant ſciez, on retourne le corps pour en faire autant à l'os occipital.

Uſage de l'élevation.

Toute la circonference du crane étant ſciée, on prend cet élevatoire D, dont on fourre un des bouts dans la voye de la ſcie pour faire éclater quelques éminences qui excedent au dedans l'épaiſſeur du crane & que la ſcie n'aura point entierement coupées. Si on ne peut pas y réüſſir avec l'élevatoire, cet inſtrument E, fait en forme de foret en viendra à bout, parcequ'il y a plus de force; auſſi eſt il fait à ce deſſein; car en méttant la partie qui eſt plate dans l'ouverture de la ſcie, & en donnant un tour de main à droit & à gauche, on fait éclater ce qui tenoit, ce qu'on reconnoit bien-tôt au bruit qu'il fait & qu'on entend lors qu'il ſe caſſe. On gliſſe enſuite cet inſtrument F, fait en forme de grande ſpatule emmanchée, entre le crane & la dure mere, pour en ſeparer tous les filamens qui l'attachent aux endroits des ſutures.

Separation de la dure-mere.

Le crane étant levé on le place à côté de la tête pour mettre dedans les morceaux du cerveau à méſure qu'on les coupe, on eſſuye la dure-mere qui eſt humectée par le ſang ſorti des vaiſſeaux capilaires

rompus, on la coupe dans toute sa circonference avec ces ciseaux courbes G, on la releve par ses deux côtez vers le haut de la tête, où elle ne tient plus que par la pointe de la faulx qui est attachée en devant de l'apophise de l'os etmoïde appellée *crista galli*, ciête de cocq. On coupe avec les mêmes ciseaux cette pointe de la dure-mere, & on voit que ce redoublement de la dure-mere qui separe le cerveau en partie droite & en partie gauche, ressemble à une faulx, c'est ce qui luy a fait donner le nom. Toute la dure-mere ainsi levée, on la rejette vers la partie posterieure de la tête, & pour lors on découvre la pie-mere; qui envelope le cerveau jusques dans toutes ses circonvolutions.

Quand on veut faire une Démonstraion exacte du cerveau, on le coupe par parties, pour faire voir les trois differentes substances qui le composent; mais on se contente ici en éloignant la partie droite de la gauche, d'ouvrir avec le manche du scalpel dans la substance calleuse, les deux ventricules superieurs qui sont faits en forme de croissant: on coupe ensuite la plus grande partie du cerveau pour découvrir le troisiéme ventricule, puis on leve la voute à trois piliers, soit par devant où il n'y a qu'un pilier à lever, soit par derriere où il en faut lever deux; & cela selon l'habitude & l'adresse de l'Operateur à faire ces Démonstrations. La voute levée, on voit le quatriéme ventricule, on découvre par la suite le cervelet, dans lequel on donne un coup du scalpel H, ou de cet autre marqué I, pour en voir la substance; & s'il y avoit quelque chose de particulier a dissequer, on se serviroit du scalpel K, qui a deux differens tranchans à ses deux extremitez, & de l'érigne L, avec laquelle on tient & on éleve les vaisseaux qu'on veut dissequer. On ôte enfin tout le cerveau pour voir s'il n'y a point de sang épanché, ou rien de particulier à sa base. Le tout bien examiné on

Ouverture du cerveau & du cervelet pour les examiner.

remet toute cette ſubſtance à ſa place, & aprés l'avoir renfermée dans le crane, on prend l'aiguille M, enfilée du cordonnet N, & on coud les quatre coins du cuir chevelu qu'on a relevé, pour en couvrir la calotte du crane & pour contenir le tout dans ſon lieu ordinaire.

Ouverture du bas ventre.

L'Operateur fait par ces garçons retourner le cadavre en le remettant ſur le dos; & luy ayant mis une ſerviette ſur le viſage pour le cacher aux ſpectateurs, il fait une grande inciſion longitudinale depuis le col juſques ſur les os pubis, & une autre tranſverſale de la partie lombaire gauche juſques à la droite. Par cette inciſion il coupe les tegumens, les muſcles & la poitrine tout enſemble, ce qui fait d'abord voir les parties contenuës dans le ventre, dont la premiere eſt l'épiploon, qui nage ſur les boyaux, on examine l'eſtomac qui eſt placé dans l'hypocondre gauche, les inteſtins grêles qui occupent toute la partie ombilicale, les gros qui entourent les grêles de toutes parts, le meſentere qui eſt le lien commun de tous les boyaux, le foye qui remplit l'hypocondre droit, & la ratte qui trouve ſa place dans le gauche conjointement avec l'eſtomach.

Examen des viſceres de cette region.

Si on eſt obligé d'ôter ces parties pour examiner les viſceres qu'elles couvrent, il faut avant que de le faire, lier les inteſtins en deux endroits, l'un proche l'eſtomac, & l'autre proche l'anus, afin que les matieres qu'ils contiennent ne puiſſent pas ſortir. On les met dans le baſſin qui eſt ſous la table, & on imbibe le ſang & les liqueurs épanchées dans cette capacité avec les éponges OO, qu'on lave à pluſieurs fois dans le ſceau d'eau preparé & deſtiné à cet effet. On examine les reins, les gros vaiſſeaux, les parties de la generation, & la veſſie; où s'il y avoit quelque choſe de particulier à voir on feroit approcher la bougie P, qui eſt tres-commode dans ces ſortes de Démonſtrations pour en découvrir juſqu'aux moindres particules ſenſibles.

Afin

Afin de pouvoir penetrer dans la poitrine, il faut separer du sternum les parties musculeuses qui la couvrent ; & avec un fort scalpel couper les cartilages qui sont à l'extremité de chaque côte, tant du côté droit que du côté gauche ; puis separant le premier os du sternum d'avec les deux bouts des clavicules ; avec lesquelles il est fortement attaché, il faut lever le sternum tout entier, comme j'ay dit dans mon Anatomie, afin de voir plus commodément les parties contenuës.

*Ouverture de la poitrine.*

Les parties qui se presentent les premieres sont les poûmons, qu'on trouve souvent alterez en quelque maniere ; parce qu'étant les plus délicates de tout le corps, & toûjours en action, elles ne peuvent pas si bien resister que les autres ; & c'est la raison pourquoi la plus grande partie des hommes perissent par cet endroit. Les poûmons sont separez par une membrane longitudinale, qui est le mediastin, auquel est attachée une grande poche qu'on apelle le pericarde qui est l'enveloppe du cœur. On ouvre ce pericarde, qui tres-souvent contient de l'eau dans laquelle nage le cœur. On fait ensuite deux incisions au cœur, l'une à droit ; l'autre à gauche, pour voir s'il n'y a rien au dedans des ventricules & dans les oreillettes ; où on trouve souvent des corps graisseux qu'on nomme des polipes du cœur. on imbibe avec les mêmes éponges les serositez qu'on trouve épanchées dans la poitrine, & aprés avoir fait attention s'il n'y a rien à la plévre, on remet toutes ces parties dans leur place. On prend ces deux paquets d'étoupes QQ on les étale ; & on en met un sur les parties de la poitrine, & l'autre sur celles du ventre : on remet le sternum par dessus ; & rapprochant les tégumens on fait recoudre le corps par un serviteur, qui avec l'aiguille R, enfilée de ce petit ruban S, fait la suture du pelletier, tant à l'incision longitudinale qu'à la transversale.

*Examen des visceres qu'elle renferme.*

*Comment on rajuste les parties.*

Je n'entreray point dans le détail des indispositions qui peuvent se trouver dans toutes ces parties ; cela me meneroit à l'infini, je vous diray seulement que quelque chose qui s'y rencontre, le Chirurgien doit dés le même jour dans son cabinet le mettre par écrit, parce qu'il y a des circonstances particulieres, qui avec le tems, peuvent s'échaper de la memoire.

Si c'est un pere ou une mere qui ait souhaité que son enfant soit ouvert pour tâcher de conserver les autres par la connoissance de ce qui aura fait mourir celui-là, le Chirurgien doit faire une relation de tout ce qu'il aura trouvé & la leur donner, afin qu'elle leur serve de guide dans les maladies qui surviendront aux autres.

Comment le Chirurgien doit dresser son rapport.

Si c'est par ordonnance de Justice que l'ouverture ait été faite, il faut que le Chirurgien en fasse un raport fidele, qu'il ne charge point trop les accusez, ni qu'il n'autorise pas les criminels.

Les observations qu'on doit publier.

Si un corps a été ouvert pour découvrir la cause d'un fait particulier, d'une mort subite, ou d'une maladie surprenante, le Chirurgien doit en dresser un memoire pour en faire part au public; car nous ne devons pas seulement faire tous nos efforts pour nous rendre habiles dans notre profession; mais nous sommes encore obligez de travailler pour l'instruction des autres.

Ainsi pour un homme empoisonné on doit suivre ce modele.

Nous soussignés Medecins & Chirurgiens du Roy, certifions que par l'ordonnance de M. Le Lieutenant Criminel, nous avons ouvert le corps de M. A. où l'estomac livide & sphacélé à l'exterieur, contenoit dans sa cavité une liqueur épaisse & rougeâtre, dont un morceau de pain imbibé ayant été donné à un chien, l'a fait expirer dans des convulsions: de plus la tunique interieure de ce viscere nous a paru enflam-

mée & cauterisée, s'étant separé en lambeaux d'avec le reste; ces impressions malignes que nous ne pouvons attribuer qu'à un poison arsenical, s'étant communiqué à plusieurs autres parties des premieres voyes, doit à notre avis avoir causé la mort subite audit M. A.

Par qui les Rapports doivent être signez.

Aprés les ouvertures des corps des personnes de la premiere qualité, la coûtume est de faire une relation claire & succinte des faits qu'on a trouvez, sans s'étendre en des raisonnemens qui souvent sont inutiles. C'est ce qui se pratiqua à l'ouverture du corps de Monsieur le Marquis de Louvoy, mort le 16. Juillet 1691. Cette relation fut portée au Roy aprés avoir été signée par quatre Medecins presens à l'ouverture; sçavoir Mr. Daquin, Mr. Fagon aujourd'huy premier Medecin, Mr. Duchesne, & Mr. Seron: Et par quatre Chirurgiens; sçavoir Mr. Felix, Mr. Gervais, Mr. Dutertre, & moy qui avoit été choisi par la famille pour la faire.

Ambroise Paré qui a été premier Chirurgien de plusieurs Rois, nous a fait part dans ses œuvres des relations d'ouvertures des corps des Rois qu'il avoit servis; elles sont toutes signées des Medecins & des Chirurgiens qui étoient presens, & nous ne voyons point qu'elles le soient d'aucun Apoticaire: & encore aujourd'huy dans toutes les relations d'ouvertures de corps des personnes de la famille Royalle que j'ay faites où que j'ay vûes faire, tous les Chirurgiens en charge ont signé conjointement avec les Medecins, & jamais les Apoticaires, quoique souvent ils ayent été presens à ces ouvertures.

FIG. LIX POUR L'EMBAUMEMENT.




*Usage des embaumemens.*

L'Embaumement eſt une operation preſque auſſi ancienne que le monde, elle s'eſt pratiquée de tout tems : & ſoit par veneration pour les parens, ſoit que ce fût un point de Religion, on travailloit à conſerver les morts : l'Arabie & l'Egypte nous en fourniſſent une infinité d'exemples: mais aujourd'hui on n'embaume que les grands & les riches dont les parens veulent bien faire cette dépenſe.

Monſieur Penicher maître Apoticaire de Paris, nous a donné un Traité des embaumemens ſelon les Anciens & les Modernes, dans lequel on voit de ſçavantes recherches ſur ce ſujet. Il raporte les embaumemens de David, d'Alexandre, & de pluſieurs autres : c'eſt pourquoy je vous y renvoye pour ſatisfaire votre curioſité. Mais il nous donne en habile Apoticaire, tant de ſortes de poudres balſamiques, qu'il jetteroit dans l'embarras du choix qu'on en doit faire ſi on ne reconnoiſſoit pas qu'elles ſont preſque toutes ſemblables. Au reſte il prétend que c'eſt l'Apotiquaire qui préſide dans les embaumemens, que la compoſition & l'application du baume ſont de ſon fait, & que le Chirurgien n'eſt là que pour faire les inciſions & les bandages qu'il luy préſcrit ; mais ce qui ſe pratique tous les jours, détruit ce que cet Auteur avance. C'eſt le Chirurgien qui fait ſeul les embaumemens, c'eſt luy qui eſt chargé de tout ; & aprés que l'Apoticaire a fait & fourni ce qu'on luy a demandé, il ne ſe mêle plus de rien, à moins qu'il ne veuille comme un des garçons Chirurgiens, donner à l'Operateur les choſes neceſſaires à meſure qu'il les demande.

Traité des embaumemens.

A qui il apartient d'embaumer.

Souvent les Chirurgiens préparent eux-mêmes ce dont ils ont beſoin pour les embaumemens, & particulierement dans les Armées, lors qu'il faut conſerver un corps pour le porter dans le tombeau de ſes Ancêtres. Mais chez les perſonnes Royales qui ont un Apoticaire en charge, c'eſt toûjours lui qui prepare tout ce qui eſt neceſſaire ſuivant le memoire que lui en donne le premier Medecin pour la qualité du baume, & ſuivant la quantité que luy en demande le Chirurgien, qui la meſure à la grandeur du corps qu'il doit embaumer. Il eſt vray, comme remarque M. Penicher, que l'Apoticaire eſt payé par le Treſorier de l'argenterie, qui fait un état des frais funeraires, & qui le paye pour ce qu'il a

Office de l'Apoticaire.

fourni, comme les Crieurs pour la tanture, les Ciriers pour la cire, les Plombiers pour le cercueil, & une infinité d'autres; mais s'il est payé comme marchand, l'argent qu'il reçoit pour ses fournitures ne luy donne aucun droit de presidence au dessus du Chirurgien, ni ne l'authorise pas à luy prescrire les instrumens qu'il doit tenir prêts, les incisions qu'il faut faire & les bandages qu'il doit préparer.

Droits des garçons chirurgiens dans les embaumemens

Il est encore vray que le Medecin n'a rien pour sa presence, ni le Chirurgien pour ses peines; mais Mr. Penicher se trompe en disant que le Chirurgien n'a pour recompense de son travail que les dépouilles & les linges qui ont servi dans l'ouverture du corps & dans l'embaumement: il devroit sçavoir que ces linges sont les droits des garçons Chirurgiens, qu'ils ont le soin de ne point laisser perdre; que Mr. Felix leurs a toujours abandonnés; que j'en ay usé de méme & que tous les Chirurgiens, à moins que ce ne soient des crasseux, n'ôtent point ce droit à leurs garçons.

D'une relation de l'embaumement de Madame la Dauphine.

Mr. Penicher cite pour un modele d'embaumement celuy qui fut fait à Madame la Dauphine; Il ne faut pas s'étonner si la rélation qu'il en fait n'est pas juste dans plusieurs circonstances, il l'a écrite sur un memoire que l'Apoticaire de cette Princesse luy en a donné lequel croyant que la Pharmacie est tellement au dessus de la Chirurgie, qu'elle ne peut point luy disputer le pas, a tiré par ce memoire tous les avantages qui luy ont paru pouvoir soutenir son opinion. Mais comme c'est moy qui ay fait cet embaumement, personne n'en peut mieux parler: je ne vous en feray point icy l'histoire pour éviter la repetition, parce que la maniere dont je vais vous montrer qu'il faut faire un embaumement parfait, vous instruira de tout ce qui s'est passé dans celui de Madame la Dauphine.

Aprés l'ouverture du corps & la relation faite & ſignée ſur les faits particuliers qui s'y ſont trouvez, les Medecins & les Chirurgiens ſe retirent, laiſſant au Chirurgien qui doit travailler, le ſoin & la conduite de l'embaumement ; c'eſt pourquoy tout roulant ſur luy il fait apporter dans la chambre du mort tout ce qui luy eſt neceſſaire pour l'embaumer, & que l'on ſçait conſiſter en trois choſes, 1°. en ce qui eſt du fait du plombier, 2°. en ce qui appartient au Chirurgien, 3°, en ce qui regarde l'Apoticaire.

3. Choſes neceſſaires à l'embaumement.

Le plombier averti vient prendre les ordres du Chirurgien ſur la grandeur du cercueil, parce que s'il ſe contentoit de prendre la meſure ſur le corps, il ſe trouveroit trop petit pour le contenir aprés qu'il ſeroit embaumé: il luy commande un baril de plomb pour mettre les entrailles, & une boëte auſſi de plomb faite de deux pieces pour renfermer le cœur aprés être embaumé; luy ordonnant d'apporter le tout dans la chambre du mort à l'heure qu'il lui marque.

Le fait du Plombier.

Le principal de l'appareil du Chirurgien conſiſte en des bandes, car pour les inſtrumens ce ſont les mêmes dont il s'eſt ſervi pour faire l'ouverture du corps. Il faut qu'il prepare cinq bandes, deux de la largeur de trois doigts, & de quatre aulnes de long chacune pour bander les bras, deux de quatre doigts de large & ſix aulnes de long pour bander les jambes & les cuiſſes, & une autre plus large & plus longue pour faire les circonvolutions neceſſaires autour du corps.

L'appareil du Chirurgien.

Ce que l'Apoticaire prepare conſiſte en trois choſes : 1. en une poudre de plantes aromatiques bien pilées dans un mortier; 2. en une autre poudre de gommes & de drogues odorantes ſubtilement pulveriſées ; 3. en un liniment pour en froter tout le corps.

L'Office de l'Apoticaire.

Cette premiere poudre qui eſt la plus groſſiere, & qui ſert à remplir les grandes cavitez & à mettre avec les entrailles ſont compoſées de vingt-quatre ou vingt-cinq plantes differentes dont on prendra des unes les feuilles, des autres les racines ou les fleurs, & des autres les écorces ou les ſemences : voici les meilleures & celles qu'on trouve le plus commodément. Les feuilles de laurier, de myrthe, de romarin, de ſauge, de baume, de rhuë, d'abſinthe, de marjolaine, d'hyſope, de thym, de ſerpolet, de baſilic ; les racines d'iris, d'angelique, de flambe, de calamus aromaticus ; les fleurs de roſes, de camomille, de melilot, de lavande, les écorces de citrons & d'oranges ; les ſemences d'anis, de fenouil, de coriandre, de cumin. A toutes ces plantes bien miſes en poudre, il faut ajouter quelques livres de ſel commun & de tan, en ſorte que le tout enſemble faſſe juſques à trente livres de peſanteur.

Plantes dont on compoſe les poudres.

De l'autre poudre qui eſt plus fine il en faut dix livres, & elle doit être compoſée de dix ou douze drogues odorantes & capables de conſerver le corps des ſiecles entiers, ſçavoir de myrre, d'aloës, d'oliban, de benjoin, de ſtyrax calamite, de girofle, de noix muſcade, de canelle, de poivre blanc, de ſouphre, d'alum, de ſel, de ſalpêtre, le tout enfin ſera bien pulveriſé & paſſé par le tamis.

Le liniment ſera compoſé de therebentine, d'huile de laurier, de ſtirax liquide, & de baume de copahu, car pour celuy du Perou il eſt ſi rare & ſi cher que luy ſeul couteroit plus que tout le reſte de l'embaumement : trois livres de ce liniment ſuffiſent pour faire les embrocations neceſſaires.

Compoſition du liniment.

Outre ces trois articles l'Apoticaire fera apporter trois ou quatre pintes d'eſprit de vin,

cinq ou ſix gros paquets d'étoupes, du cotton, deux aulnes de toile cirée de la plus large, & un paquet de groſſe fiſſelle. Avec tous ces préparatifs le Chirurgien eſt en état de commencer l'embaumement qu'il execute de la maniere ſuivante.

Ayant fait approcher de luy le baril de plomb A, il prend quelques poignées de la groſſe poudre qui eſt dans ce grand baſſin B, qu'il met au fond du baril & par deſſus leſquels il étend une partie des entrailles, il remet encore un lit de cette poudre, & enſuite des entrailles, & il continue ainſi de lits en lits juſques à ce qu'il ait mis dans le baril toutes les parties qui étoient contenuës dans la tête, la poitrine & le ventre à l'exception du cœur qu'il ſepare & qu'il met dans une porcelaine tremper dans de l'eſprit de vin, juſqu'à ce qu'aprés avoir achevé d'embaumer le corps, il puiſſe embaumer le cœur en particulier. Il faut obſerver qu'il doit finir par un lit de la poudre, & que s'il y avoit peu à dire que le baril ne fût plein, il y faudroit mettre par deſſus un paquet d'étoupes pour achever de l'emplir; mais ſi le fondeur l'avoit fait trop grand, il luy faudroit faire couper ce qu'il y auroit de trop ſur la hauteur, afin que le couvercle étant ſoudé il ne reſte point de vuide dans le baril.

Ce que le Chirurgien met dans le baril.

Les trois ventres vuidés on les lave avec de l'eſprit de vin qui eſt dans le flacon C, avant de les remplir, on commence par la tête en empliſſant le crane de poudres & d'étoupes mêlées enſemble, & y en faiſant entrer tout autant qu'elle en peut contenir : on remet le crane à ſa place, & avant que de coudre le cuir chevelu par deſſus, on met entre l'un & l'autre de la poudre balſamique la plus fine qui eſt dans ce vaſe D. On verſe dans la bouche de l'eſprit de vin pour

Embaumement des 3. ventres & de la tête.

la laver, & on l'emplit de cette poudre avec du cotton, on en fait autant dans les narines & dans les oreilles, & ensuite avec le pinceau E, on fait une embrocation sur tout le visage la tête & le col de ce liniment F, & aprés mettant de la poudre fine sur toutes ces parties, il s'en forme une croute sur toute la superficie. On met la tête dans ce linge G fait en forme de coëffe de nuit qui a des cordons H H, qu'on tire pour serrer le col afin que toute la tête soit ainsi exactement envelopée

Comment on acheve la tête.

On emplit de poudres & d'étoupes la poitrine & le ventre qui pour lors ne font plus qu'une grande cavité, car levant les entrailles, on a ôté le diaphragme qui les separoit l'un de l'autre; on ne doit point ici épargner les poudres, il faut qu'elles dominent, & les étoupes n'y sont employées que pour les soutenir & les lier ensemble; on remet le sternum à sa place, & aprés l'avoir couvert de la poudre fine dont on fait entrer dans les côtes & les tégumens, on fait une suture avec l'aiguille I enfilée du cordonnet K depuis le col jusques aux os pubis; & une autre transversale depuis une des parties lombaires jusques á l'autre.

Preparation de la poitrine & de l'abdome.

On fait au bras avec ce scalpel L, quatre grandes taillades de la longueur d'un demi pied chacune, & profondes jusques à l'os, & autant à l'avant bras, qu'on lave avec de l'esprit de vin, & qu'on emplit de la poudre odorante; on couvre le bras du liniment avec le même pinceau, & on le saupoudre du même baume qui s'y attache aisément à cause du liniment: on prend la bande M, avec laquelle on commence par la main, qu'on bande par des circonvolutions fort serrées, jusqu'à l'épaule où doit finir la bande: pendant que le Chirurgien accomode ainsi un bras il fait faire

superieurs.

la même choſe ſur l'autre par un ſerviteur qui avec la bande N l'envelope comme il voit faire à l'Operateur.

La même maneuvre ſe fait aux cuiſſes & aux jambes, excepté que les inciſions s'y font plus longues, plus profondes & en plus grande quantité qu'aux bras; ces parties ainſi tailladées reſſemblent aux haut-de-chauſſes des Suiſſes. Aprés avoir été imbibées d'eſprit de vin, on les emplit de poudres aromatiques; le liniment poſé & les poudres par deſſus, l'Operateur applique la bande à une cuiſſe pendant qu'un ſerviteur met la bande P à l'autre. Ces deux bandes commencent aux pieds & finiſſent aux aynes. *Preparation des inferieures.*

On retourne le cadavre pour faire de pareilles inciſions au dos à l'endroit des reins, & aux feſſes, & ſi le ſujet étoit gras on en feroit tout autour du ventre, & de la poitrine: les lotions, les embrocations & l'application des poudres étant faites avec la bande Q qui eſt fort large & trés-longue, en commencant par le bas du ventre, on enveloppe ſi exactement le corps qu'il n'y a pas une ſeule partie qui ne ſoit couverte. *Préparation des parties poſterieures & des anterieures du corps.*

Le corps ainſi emmailloté on le poſe ſur la toille cirée R, dans laquelle on l'enferme tout entier en la coupant de maniere qu'elle puiſſe l'embraſſer de toutes parts ſans faire aucun pli, & avec la ficelle S qui doit avoir dix ou douze aulnes de long, on commence à la ſerrer à l'endroit du col pour former la figure de la tête, afin qu'elle puiſſe s'accommoder à celle du cercueil, on continue pluſieurs tours au tour du corps de demi-pied en demi-pied, de maniere qu'il doit être ſerré fortement, comme un ballot qu'on voudroit mettre au Meſſager. *Comment on empaque le corps.*

On l'enſevelit enſuite dans un linceul dont on noue avec un cordon les deux bouts aux deux

extremitez du corps, en sorte que le linceul ait une poignée à chacune de ces extremitez; on fait approcher le cercueil T de la table où est le corps; & si c'est une personne du sang Royal, sa Dame d'honneur prend la poignée du linceul qui est du côté de la tête, & sa Dame d'atour celle qui est du côté des pieds, & elles la mettent dans le cercueil comme étant du devoir de leur charge de lui rendre ce dernier service.

Usage des poudres & aromats qui restent.

Si le Chirurgien a des poudres balsamiques de reste, il les répand dans le cercueil, & il en remplit les vuides avec des paquets de plantes Aromatiques qu'il doit avoir préparés à cet effet, ensuite de quoy le Plombier met le dessus du cercueil qu'il soude tout autour le plus promptement & le plus exactement que faire se peut.

Embaumement du cœur.

Pendant qu'on travaille à souder le cercueil, le Chirurgien embaume le cœur; il le prend dans la porcelaine où il l'avoit mis, il le lave plusieurs fois avec de l'esprit de vin, il emplit les ventricules de ce viscere avec de la poudre balsamique la plus fine qu'il a gardée exprés, & il l'ensevelit dans un morceau de toille cirée aprés avoir encore mis de cette poudre dans la toile pour enveloper tout le cœur; il le lie & le serre avec de la petite ficelle, donnant à ce petit paquet la figure d'un cœur, puis le mettant dans cette moitié de boëte de plomb V, il le recouvre de cette autre moitié X, & il fait souder ensemble ces deux moitiez par le plombier en sa presence dans toute la circonference de la boëte.

Le cercueil étant soudé, on le met sur deux treteaux au milieu de la chambre, & on le couvre d'un drap mortuaire: on met dessus le cercueil la boëte qui renferme le cœur qu'on couvre d'un crespe, & on les laisse là l'un & l'autre jusques à ce qu'on les emporte dans les sepultures qui leur sont destinées.

Quelques Anciens ont prétendu avoir inventé une maniere d'embaumement préferable aux autres qui étoit d'ôter generalement toutes les chairs, en ne laissant que la peau & les os, & de substituer à leur place des poudres & drogues aromatiques: mais d'en user ainsi ce n'est pas préserver un corps de la pouriture, c'est seulement conserver la peau & le squelette.

Embaumement de quelques Anciens.

Il y a des Modernes qui proposent des manieres plus faciles. Il y en a de plusieurs especes dont Mr. Penicher a rempli son livre, c'est pourquoy je ne vous les rapporteray pas. Je me contenteray de vous dire que l'histoire de l'embaumement que je viens de vous faire, est de celuy que j'ay pratiqué sur Mesdames les Dauphines, & sur plusieurs personnes de la premiere qualité, étant celui que je crois le meilleur de tous.

De plusieurs modernes,

J'ay ouy dire qu'anciennement on faisoit des sepulchres de plâtre au milieu desquels on mettoit le corps, qu'on couvroit aussi de plâtre; que dans ces sortes de sépulchres les corps s'y conservent long-tems sans jetter aucune mauvaise odeur, parce que le salpêtre qui est dans le plâtre, resiste à la pouriture, & que le plâtre en s'imbibant des serositez puantes qui sortent du corps, empêche les mauvaises exhalaisons.

Conservation des corps par le plâtre.

Ce fait doit faire naître la pensée de le mettre en usage, & voici comme je crois qu'il s'y faut prendre, c'est de faire faire un cercueil de plomb ou de bois de grandeur proportionnée au corps, & y ayant mis ce corps tout nud, on aura trois ou quatre augées de plâtre passées au sas, qui aprés avoir été gachées seront versées aussitôt dans le cercueil, de maniere que y en ayant mis jusques au bord, le corps soit tout enfermé dans le plâtre: par ce moyen on peut garder un corps plusieurs jours au logis, & on peut le laisser dans les caves où on met les morts

Maniere d'en faire

ſans craindre la puanteur. A mon avis on ne peut point faire un embaumement plus aiſé & à moins de frais.

On parle auſſi de l'embaumement que certaines terres ſablonneuſes, où l'air ſeul fait des corps qui y reſtent expoſez : on voit, par exemple, dans la cave des Cordeliers de Toulouſe, pluſieurs cadavres d'hommes & de femmes, qui s'y ſont conſervez en leur entier depuis trois ou quatre ſiecles, par la vertu des exhalaiſons qui ayant penetré un temps ces corps, en auront fixé les parties molles ou liquides, & comme petrifié les parties charnues & oſſeuſes ; ce qu'on peut expliquer, en ſuppoſant que quantité de corpuſcules ſalines & roides ſe ſeront inſinuées dans les pores de toutes ces parties, qui par la forte compreſſion de ces petits coings étant reſſerées en un volume beaucoup moindre que le naturel, compoſent avec eux des maſſes tres-dures capables de réſiſter aux injures du tems, & de retenir la forme & la groſſeur humaine, parce que la place que les humeurs & les chairs ont abandonnée en diminuant de leur dimenſion ſe trouve juſtement remplie par la multitude de ces atomes coagulans & petrifiques.

Au reſte, la longue durée des corps embaumés, dépend non ſeulement de la bonté des drogues qu'on y employe; mais encore de la qualité des ſujets, car il y en a de ſi penetrez de graiſſe & d'autres ſucs pouriſſans cauſtiques & fermentatifs qu'il ſurmonte en peu d'années toute la force des meilleurs baumes, au lieu que d'autres naturellement plus ſecs, & imbibez de liqueurs plus balſamiques, comme les corps des perſonnes, qui auront mené une vie plus temperée & plus frugale, ſe preſerveront eux-mêmes de corruption, & leurs fibres ceſſant d'être amolies par l'humi-

de radical, & attenuées par le feu naturel se roidiront par des contractions spontanées & se fortifieront de plus en plus contre les agens exterieurs; en sorte que pour les garentir de la pourriture on ne sera pas obligé de les embaumer avec tant de soin.

Presséance du Chirurgien sur l'Apoticaire.

Par le recit que je viens de vous faire de l'embaumement en general, vous pouvez juger lequel des deux y doit présider, ou du Chirurgien ou de l'Apoticaire: c'est le premier qui fait tout ce qu'il y a à faire, & qui travaille immédiatement sur le corps humain, & l'autre ne fait que pulveriser des plantes & des gommes. Dans les consultations sur les maladies Chirurgicales, les Chirurgiens signent les Ordonnances conjointement avec les Medecins, & les Apoticaires ne font que les exécuter; les rapports & les relations des ouvertures des corps sont signez des Medecins & des Chirurgiens, & jamais des Apoticaires. Le lendemain de la S. Luc de chaque année la Chirurgie & la Pharmacie vont rendre hommage à la Medecine: Messieurs de la Faculté n'y appellent point les Apoticaires qu'aprés que les Chirurgiens en sont sortis. On remarque que dans les états des Maisons Royalles les Medecins sont enregistrez les premiers, puis les Chirurgiens, & ensuite les Apoticaires. Enfin le Roy voulant donner des gratifications aux Officiers de Madame la Duchesse de Bourgogne, qui l'avoient été querir au Pont de Beauvoisin, il mit de sa main sur l'état qui luy en fut presenté, pour Monsieur Bourdelot Medecin mille écus; pour moy Chirurgien quinze cens livres, pour Monsieur Riqueur Apoticaire mille livres. Et aprés toutes ces marques de distinction & de préference comment les Apoticaires peuvent ils prétendre disputer le pas aux Chirurgiens? Permis à eux de se repaître de cette bonne opinion

d'eux mêmes ; qui ne fait aucun tort à la Chirurgie, puisqu'ils sont les seuls de ce sentiment.

Conclusion

Nous voila, Messieurs, parvenus à la fin du Cours d'Operations que je m'étois proposé de vous faire : j'ay tâché de n'oublier aucune de celles que la Chirurgie est obligée de faire pour la conservation du corps humain. Je l'ay pris dés le moment de sa naissance, en commençant par enseigner la maniere de faire la ligature de l'ombilic qui est la premiere operation qu'il est obligé de souffrir aussitôt qu'il voit le jour, ensuite parcourant toutes les parties de son corps en vous faisant voir les Operations que chacune d'elles demande, & finissant par l'ouverture de son corps & par l'embaumement, vous voyez que je ne l'ay point quitté qu'il n'ait été enfermé dans le tombeau.

*FIN.*



# TABLE
## ALPHABETIQUE des Matiéres.

### A



Bbb

## B.

## C

D

## E

F

H.

I.

K



L

## M

P

## Q



## R

S

Y



*Fin de la Table des matiéres.*



# ERRATA.

Page 8. ligne 9. *lisez*, prothêse.
Page 55. ligne 8 *lis.* bandée.
P. 87. l. 18. *lis.* la couture.
P. 134. l. 12. *lis.* ponctions.
P. 173. l. 3. *lis.* en est entiere.
P. 174. l. 13 *lis.* ressent à.
P. 196. l. 12. *lis.* tenter sur.
P. 138. l. 12. *lis.* luy sert.
P. 240. l. 26. *lis.* & de toutes.
P. 276. l. 19, *lis.* le dos.
P. 304. l. 28. *lis.* dans la substance.
P. 325. l. 2. *lis.* avoir esté remis.
P. 332. ligne penultiéme, *lis.* prendra de la main droite.
P. 346. l. 2. *lis.* faisoit.
P. 352. l. 25. *lis.* lequel fit.
P. 400. ligne derniere, *lis.* en sorte que les deux bouts qui viennent se croiser sur le milieu du sternum, & qu'on
P. 411. l. 24. *ôtez* le premier mot, couper.
P. 427. l. 14. *lis.* étant à la chasse, tomba & reçut.
P. 450. l. 3. *lis.* éloignées de l'épaisseur.
P. 459. l. 21 *lis.* de la cornée.
P. 507. l. 28. *lis* prendre d'une main.
P. 553. l. 20 *lis.* si je ne me.
P. 558. l. 7. *lis.* gauche. *ibid.* l. 23. *lis.* tendon.
P. 596. ligne derniere, *lis.* encouragez.
P. 619. ligne 11. *lisez*, je conseille.



